DON BOSCO

ET LES SALÉSIENS

MORAND WIRTH

ELLE DI CI
TORINO - LEUMANN

MORAND WIRTH sdb

DON BOSCO ET LES SALÉSIENS
CENT CINQUANTE ANS D'HISTOIRE

ELLE DI CI
TORINO-LEUMANN

Nihil obstat
Taurini, 16.10.1969
Sac. D. Magni

IMPRIMATUR
Can. M. Monasterolo

Proprietà riservata alla Elle Di Ci, Colle Don Bosco (Asti) - Italia

PRÉFACE

Il fallait essayer d'écrire sur l'histoire de l'oeuvre de Jean Bosco un livre tel que celui-ci, dont l'abord fût aisé et le contenu solide.

Tandis que les histoires du fondateur des salésiens sont innombrables, celles de son oeuvre font encore à peu près complètement défaut. La figure de Jean Bosco a absorbé l'attention des historiens. Il existe bien en langue italienne un recueil documenté et relativement récent des Annali della Società salesiana, *dû à la plume alerte du P. Eugenio Ceria. Avec ses quatre grands volumes, il est malheureusement très long; arrêté à l'année 1921, il est aussi malheureusement incomplet. Le public doit pourtant avoir la possibilité de connaître toute l'évolution d'une oeuvre désormais importante de l'Église du Christ, puisqu'elle comprend essentiellement une société religieuse d'hommes et une société religieuse de femmes, qui sont parmi les plus nombreuses de la catholicité contemporaine. Et pourquoi n'en pas décrire la parabole jusqu'aujourd'hui? Malgré les difficultés de sa rédaction, l'histoire contemporaine illumine le présent et l'avenir proche de la vie des hommes.*

Il est vrai que, voici quelques années, une brochure de langue française avait commencé de répondre à ces desiderata[1]. *Mais ce n'était qu'un canevas. Morand Wirth s'en est toutefois inspiré pour composer ce livre, qui est, quant à lui, riche de nombreuses lectures et réflexions, complet dans la mesure du possible et de lecture agréable.*

L'homogénéité de l'histoire salésienne depuis ses origines il y a un siècle et demi déconseillait d'y multiplier les grandes divisions.

Il a semblé légitime de prendre pour point de départ la nais-

[1] GROUPE LYONNAIS DE RECHERCHES SALÉSIENNES, *Précis d'histoire salésienne, 1815-1960,* Lyon 1961.

sance même de Jean Bosco en 1815 et pour point d'arrivée le chapitre général des salésiens en 1965. Don Bosco estimait avoir ébauché son oeuvre dans son enfance. Et, en 1965, un nouveau supérieur général était élu, tandis que l'assemblée capitulaire prenait des décisions importantes, alors que le deuxième concile du Vatican était sur le point de s'achever. La coupure n'est pas arbitraire. Les cent cinquante années intermédiaires avaient été partagées par l'année 1888. Cette année, qui fut celle de la mort de Don Bosco, a été décisive pour l'évolution de son oeuvre. A cette date, les recherches préliminaires ont été considérées comme closes. Les disciples se retourneront désormais avec persévérance vers les tentatives initiales: l'apostolat de Don Bosco sur les rues et dans les prisons, sa méthode pédagogique, ses premières Regole, *ses groupements de laïcs, la fondation de l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice et des coopérateurs salésiens, son apostolat par la presse et en terre lointaine par l'expédition de missionnaires en Amérique du sud... On devine toutefois qu'à cette époque tout n'était pas fait ni fixé pour l'éternité. L'attrait d'un apôtre délibérément « moderne » et d'une bonhomie tout évangélique donnait aux sociétés nées de ses efforts intelligents une sève que les plus optimistes imaginaient à peine de son vivant. Après les nations latines, les fils et les filles de Don Bosco s'implantaient dans la presque totalité des pays de l'Europe du nord et du centre, en Amérique septentrionale, en Afrique, en Asie et en Australie. En moins d'un siècle, ils passaient de quelques centaines à vingt-deux mille religieux et dix-sept mille religieuses.*

Cela étant, la matière des deux grandes parties pouvait être définie. Les divers chapitres de la première d'entre elles (1815-1888) suivent les progrès de l'oeuvre naissante dans la vie même de Jean Bosco, ceux de la deuxième (1888-1965) les étapes de son affermissement et de son expansion mondiale pendant les trois quarts de siècle qui ont suivi. La distribution des chapitres de cette deuxième partie tient compte des rectorats successifs de la congrégation salésienne, comme il est normal dans une société très centralisée, en même temps que de l'existence au sein de la famille spirituelle de Jean Bosco de trois branches: salésiens, Filles de Marie-Auxiliatrice et coopérateurs salésiens.

Il est vrai que, dans ces pages, toutes les questions intéressantes à notre goût n'ont pas été abordées. On aimerait par exemple

connaître la vie quotidienne d'un salésien d'Europe et d'Amérique du Sud au dix-neuvième siècle, la nature des publications que religieux et religieuses ont composées ou éditées, leur philosophie de la vie, le style de leurs écoles et de leurs églises, les ressources de leurs instituts, etc. Certains lecteurs voudraient pouvoir mieux apprécier les qualités des salésiens et des salésiennes par la description de leurs faiblesses. Ils resteront sur leur faim, car elle n'a jamais été qu'ébauchée ici. Rappelons à la défense de l'auteur que toute écriture implique un choix, auquel il faut bien ensuite se tenir. Et aussi qu'une oeuvre d'histoire aussi vaste était tributaire de ses travaux préparatoires. Or, dans cet ordre, une multitude sont encore possibles tant pour le dix-neuvième que pour le vingtième siècle en ce qui concerne les salésiens de Don Bosco. Progressivement, après leur publication, de nouveaux chapitres aujourd'hui irréalisables de l'histoire salésienne pourront être composés. L'ouvrage du P. Wirth dépend d'une documentation imprimée qui croîtra encore dans les années à venir.

Les notes de l'ouvrage révèlent l'étendue de la sienne au curieux et au spécialiste de l'histoire religieuse. Les travaux méritoires du P. Giovanni Battista Lemoyne, secrétaire de Don Bosco durant ses dernières années, des Pères Angelo Amadei et Eugenio Ceria, l'un et l'autre historiographes attitrés des salésiens entre 1920 et 1957, y tiennent une place importante surtout pour les périodes de Don Bosco et de son successeur immédiat, Michele Rua († 1910). L'auteur a lu leurs gros travaux avec discernement, et ce n'est pas l'un de ses moindres mérites. Il a pu aussi recourir aux écrits originaux de Don Bosco, aux procès de canonisation de celui-ci, de Dominique Savio et de Marie-Dominique Mazzarello, aux lettres officielles des supérieures et supérieurs généraux, aux constitutions et règlements successifs, aux actes des chapitres généraux, aux biographies de religieux marquants, missionnaires pour la plupart, aux collections de revues telles que le Bollettino salesiano. *La base de l'édifice est large et inspire confiance.*

Que le P. Wirth soit remercié d'un ouvrage qui nous aide à lire facilement et de manière fructueuse toute l'histoire de l'oeuvre salésienne en quelques centaines de pages pleines et alertes.

FRANCIS DESRAMAUT

Lyon-Fontanières, 26 septembre 1968

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1815	Naissance de Jean Bosco (16/8).
1837-1910	Vie de Michele Rua.
1837-1881	Vie de Marie-Dominique Mazzarello.
1841	Ordination sacerdotale de Jean Bosco (5/6). Début de l'Oratoire de Turin (8/12).
1842-1857	Vie de Dominique Savio.
1845-1921	Vie de Paolo Albera.
1853	Premiers ateliers professionnels à l'Oratoire du Valdocco, Turin. Début des *Letture cattoliche.*
1856-1931	Vie de Filippo Rinaldi.
1859	Fondation de la Société salésienne (18/12).
1862	Imprimerie à l'Oratoire du Valdocco. Voeux publics des premiers salésiens (14/5).
1863	Fondation de la maison de Mirabello.
1864	*Decretum laudis* de la Société salésienne (1/7).
1868	Consécration de l'église Marie-Auxiliatrice à Turin (9/6).
1869	Décret d'approbation de la Société salésienne (1/3).
1870-1951	Vie de Pietro Ricaldone.
1870	Première réunion d'anciens de Don Bosco au Valdocco (24/6).
1872	Élection de Marie-Dominique Mazzarello, supérieure des Filles de Marie-Auxiliatrice (29/1).
1874	Approbation des constitutions salésiennes par le Saint-Siège (13/4).

1875 Ouverture de la première oeuvre salésienne hors d'Italie, en France, à Nice (9/11). Départ des premiers missionnaires salésiens pour l'Amérique du Sud (11/11).

1876 Règlement de la Pieuse union des coopérateurs salésiens. Bref de Pie IX à leur sujet (9/5).

1877 Premier chapitre général des salésiens (5/9 - 5/10). *Regolamento delle case* et *Regolamento dell'Oratorio*. Départ des premières Filles de Marie-Auxiliatrice pour l'Amérique du Sud (nov.).

1878 Le *Bollettino salesiano* (janv.), nouveau nom du *Bibliofilo cattolico,* paraissant depuis 1875.

1879 Début de la mission de Patagonie.

1881 Mort de Marie-Dominique Mazzarello (14/5). Élection de Caterina Daghero, supérieure générale des Filles de Marie-Auxiliatrice.

1884 Communication des privilèges aux salésiens (28/6).

1888 Mort de Jean Bosco (31/1). Élection de Michele Rua, recteur majeur des salésiens (11/2). On compte 774 religieux salésiens dans 57 centres; 313 salésiennes dans 50 centres.

1891 Les salésiens en Afrique du Nord, à Oran.

1892 Naissance de Renato Ziggiotti (9/10).

1895 Congrès des coopérateurs salésiens à Bologne. Mort de Mgr Luigi Lasagna au Brésil (6/11).

1896 Les salésiens en Afrique du Sud. Avec leur entrée au Paraguay, ils sont présents dans toutes les nations d'Amérique du Sud.

1897 Les salésiens en Amérique du Nord (San Francisco).

1898-1948 Publication en vingt volumes des *Memorie biografiche di Don Giovanni Bosco,* par G. B. Lemoyne (t. I-IX), A. Amadei (t. X), E. Ceria (t. XI-XIX) et E. Foglio (volume de l'*Index*).

1900 Congrès des coopérateurs salésiens à Buenos Aires. On dénombre 2.723 salésiens dans 248 centres, parmi lesquels 205 missionnaires proprement dits.

1901 Naissance de Luigi Ricceri (8/5).

1904 Dixième chapitre général des salésiens.

1906 Premiers salésiens en Chine (Macao) et en Inde (Tanjore). Constitutions réformées de l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice devenu autonome (1/4). *Corpus* des *Regolamenti* salésiens.

1907 Affaire de Varazze (juillet). Don Bosco est déclaré vénérable (23/7).

1910 Mort de Michele Rua (6/4). On compte 4.001 religieux salésiens, dont 303 missionnaires au sens strict. Élection de Paolo Albera, recteur majeur des salésiens (16/8).

1911 A Turin, premier congrès international des anciens élèves de Don Bosco (8-10/9). Les salésiens en Afrique centrale, Katanga (12/11).

1915 Congrès des coopérateurs salésiens à São Paulo, Brésil. Mgr Giovanni Cagliero devient le premier cardinal salésien (6/12).

1916 Mort de Mgr Fagnano (18/9).

1917 Le recteur majeur des salésiens délégué apostolique auprès des Filles de Marie-Auxiliatrice (19/6).

1920 Début de la publication des *Atti del Capitolo superiore.*

1921 Mort de Mgr Giacomo Costamagna (9/9) et de Paolo Albera (29/10).

1922 Élection de Filippo Rinaldi, recteur majeur des salésiens (24/5). Les premiers salésiens en Australie. Mort du P. Milanesio, en Argentine (19/11).

1923 Mort de Caterina Daghero (26/2). Élection de Luisa Vaschetti, supérieure générale des Filles de Marie-Auxiliatrice. Approbation des constitutions salésiennes réformées (19/6).

1924 Publication du recueil réformé des *Regolamenti* salésiens.

1925 Les salésiens au Japon.

1926 Mort du cardinal Giovanni Cagliero (28/2). On dénombre 7.156 salésiens et 5.392 salésiennes, dans un total de 1.158 oeuvres; 28 missions salésiennes avec 858 salésiens et 405 salésiennes.

1929 Béatification de Don Bosco (2/6).

1930 Mort de Giovanni Battista Francesia (17/1).

1931 Mort de Filippo Rinaldi (5/12).

1932 Élection de Pietro Ricaldone, recteur majeur des salésiens (17/5).

1934 Canonisation de Jean Bosco (1/4).

1936 Début de la guerre civile en Espagne (17/7). Massacres et emprisonnements de religieux salésiens.

1938 Béatification de Marie-Dominique Mazzarello (20/11).

1939 Persécution nazie en Pologne.

1940 Approbation des trois premières Facultés du *Pontificio Ateneo Salesiano* (3/5) et de l'*Institut supérieur de pédagogie* (2/7). On dénombre 12.055 salésiens dans 851 centres.

1941 Mort héroïque, à Auschwitz, de Joseph Kowalski, salésien polonais (3/7).

1943 Mort de Luisa Vaschetti (28/6). Élection de Linda Lucotti, supérieure générale des Filles de Marie-Auxiliatrice.

1948 Deux oeuvres salésiennes de Pékin occupées par les communistes. Mort du cardinal salésien Auguste Hlond (22/10).

1950 Internement de trois cents salésiens slovaques (15/4). On dénombre 14.754 salésiens dans 1.091 centres et 12.437 salésiennes dans 1.046 centres.

1951 Paralysie progressive des oeuvres salésiennes en Chine communiste. Arrestation de Mgr Arduino, évêque salésien de Shiu-Chow, en Chine (28/3). Canonisation de Marie-Dominique Mazzarello (24/6). Il y a dans le monde environ 1.900 salésiens en déportation, en exil ou en prison. Mort de Pietro Ricaldone (25/11).

1952 Mort en prison de l'abbé Pierre Yeh, salésien chinois (3/6). Élection de Renato Ziggiotti, recteur majeur des salésiens (1/8). Discours de Pie XII aux coopérateurs salésiens (sept.).

1953 Création de la confédération mondiale des anciens de Don Bosco (10-13/9).

1954 Canonisation de Dominique Savio (12/6). Disparition de l'oeuvre salésienne en Chine communiste.

1957 Mort de Linda Lucotti.

1958 Élection d'Angela Vespa, supérieure générale des Filles de Marie-Auxiliatrice (15/9).

1965 A Rome, dix-neuvième chapitre général des salésiens (8/4-10/6). Élection de Luigi Ricceri, recteur majeur des salésiens (27/4). Congrès européen des anciens de Don Bosco (9-12/9). On dénombre 22.383 salésiens et 18.214 Filles de Marie-Auxiliatrice.

PREMIÈRE PARTIE

LA FORMATION DE L'OEUVRE SALÉSIENNE (1815 - 1888)

LES ANNÉES DE JEUNESSE DE JEAN BOSCO (1815-1841)

Comme Don Bosco le faisait lui-même dans sa propre histoire de l'oeuvre de Turin (les *Memorie dell'Oratorio*) et pour les mêmes raisons que lui, nous entamons ce récit par celui de sa jeunesse. La graine salésienne amassait alors d'étonnantes énergies dans le sol d'une campagne et d'une ville provinciale. La mémoire de ceux qui se réclameraient d'elle se garnirait plus tard d'archétypes décisifs formés durant ces vingt-six années.

L'Italie en 1815

L'année qui vit naître — le 16 août 1815 — Giovanni Melchiorre Bosco, inaugurait une période nouvelle dans l'histoire de l'Italie et de l'Europe.

Le 18 juin, Waterloo avait mis définitivement un terme à l'aventure napoléonienne. L'empereur disparu, l'Italie redevenait, par la volonté des grandes puissances qui menaient le jeu au congrès de Vienne, une simple « expression géographique », moins soumise à ses anciens maîtres que contrôlée par un puissant protecteur, l'Autriche [1]. L'empire de François II acquérait en effet la Lombardie et la Vénétie; s'installait par personnes interposées à Parme, à Modène et en Toscane; imposait sa tutelle au royaume des Deux-Siciles, aux Etats pontificaux, que Pie VII venait de recouvrer après une longue détention, ainsi qu'à la Maison de Savoie qui, en la personne de Victor-Emmanuel I[er], régnait de nouveau à Turin.

[1] G. Bourgin, *La formation de l'unité italienne*, Paris 1948, p. 69.

1815: fin d'une époque et début d'un régime qui n'aspirait qu'à restaurer l'ordre ancien, celui qui avait cours avant la Révolution. Pour consolider leurs trônes, les grandes puissances s'unissaient en une Sainte-Alliance, qu'elles destinaient à faire barrage aux «funestes principes» de 1789 et aux hommes qui les avaient incarnés. Logiquement, « on voyait dans le roi, allié à l'Église, le point de repère dans l'oeuvre de la reconstruction, dont le besoin apparaissait tellement urgent » [2].

Mais à cette idéologie s'en opposerait de plus en plus fortement une autre. Aussi bien la présence française en Italie, malgré les exactions auxquelles elle avait donné lieu, n'avait-elle pas eu que des inconvénients, du moins pour un certain nombre d'Italiens. Sous Napoléon, le pays avait connu un sentiment temporaire de sécurité et de grandeur. Les idées de liberté, de défense des droits de l'homme, ne l'avaient pas laissé insensible. Enfin l'unité nationale, telle que l'étranger avait déjà réussi à la lui imposer, avait réveillé le patriotisme italien.

On peut dire que, dès 1815, l'évolution future de la péninsule était en germe dans ses deux grandes lignes de force: le libéralisme et le patriotisme. Les milieux les plus touchés par les idées nouvelles se recrutaient dans la classe bourgeoise, qui aspirait maintenant à la liberté politique et économique, et parmi les intellectuels imbus de la tradition révolutionnaire [3]. Leurs buts communs étaient clairs: secouer le joug autrichien, modifier ou renverser les gouvernements absolus et refaire l'unité politique de la péninsule. Pour échapper aux tracasseries d'une police omniprésente, leurs plans s'échafaudaient au sein de sociétés secrètes: franc-maçonnerie, cénacles de *carbonari* et de conspirateurs de tout poil, qui devenaient de plus en plus républicains, anticléricaux et révolutionnaires.

Le Piémont

Il reste qu'en 1815, ces idées n'avaient encore nulle part de point d'impact au plan politique. En Piémont notamment, la monarchie se situait à cette date à cent lieues du libéralisme.

[2] A. C. Jemolo, *Chiesa e Stato in Italia negli ultimi cento anni,* 4e éd., Turin 1955, p. 16.

[3] G. Bourgin, *La formation de l'unité italienne,* Paris 1948, p. 70.

La Maison de Savoie disposait, du reste, d'un certain nombre d'atouts, qui laissaient présager le rôle de premier plan qu'elle jouerait dans l'unification de tout le pays. C'est ainsi que le retour à Turin en 1814 de l'antique dynastie avait été salué, semble-t-il, avec enthousiasme par la majorité du peuple [4]. De plus, le petit royaume sarde se retrouvait tel qu'aux plus beaux jours. Non seulement il avait recouvré Nice et la Savoie, mais il s'était agrandi du territoire de Gênes, ce qui lui donnait en tout une population de quatre millions d'habitants. Pour gouverner, Victor-Emmanuel pouvait s'appuyer sur l'armature traditionnelle de la monarchie: la noblesse, le clergé et l'armée. Le clergé, pour sa part, entrait sans effort dans la voie d'une collaboration étroite avec un régime dont les premières mesures ne pouvaient manquer de le satisfaire: rétablissement des fêtes religieuses, punition du blasphème, recomposition du patrimoine de l'Église, rétablissement des ordres religieux, restriction de la liberté de penser et d'écrire... [5]. Si Victor-Emmanuel sera contraint d'abdiquer dès 1821 sous la pression d'éléments libéraux, il faudra néanmoins attendre 1848 pour voir s'effectuer des changements substantiels dans ce système de gouvernement.

Un petit monde familial et rural

C'est dans ce Piémont, à l'époque de la Restauration, qu'est né et a grandi Giovanni Bosco.

Il naquit à Morialdo, petit hameau dépendant de la commune et de la paroisse de Castelnuovo d'Asti, et plus précisément au lieudit *Les Becchi,* qui servait à désigner un paquet de maisons campagnardes. Turin est à une trentaine de kilomètres à l'ouest, mais la campagne piémontaise n'avait alors guère affaire avec le monde de la capitale.

Le père, Francesco (1784-1817) avait eu d'un premier mariage un garçon, Antonio (1808-1849) et une fille, Teresa, qui ne devait

[4] Victor-Emmanuel 1[er] avait fait son entrée dans Turin le 20 mai 1814. Pour le chanoine T. Chiuso (*La Chiesa in Piemonte dal 1797 ai giorni nostri,* t. III, Turin 1888, p. 7), le roi était « désiré non seulement par le peuple, mais aussi par ses sujets de toute condition ». Le même auteur cite néanmoins l'opinion de C. Cantù, plus réticent en ce qui concerne les *cittadini.*

[5] T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, t. III, pp. 10-13.

pas survivre longtemps [6]. Remarié à Margherita Occhiena (1788-1856), il eut d'elle deux autres garçons: Giuseppe (1813-1862) et notre Jean (1815-1888). Pour compléter le tableau de la famille, il faut y ajouter la *nonna,* Margherita Zucca, mère de Francesco, qui garda jusqu'à sa mort en 1826 beaucoup de lucidité et d'autorité, ainsi que deux ouvriers de la ferme.

Sans être misérable, la famille Bosco était plutôt pauvre. Si elle possédait une maisonnette et quelques lopins de terre, le père était obligé, pour faire vivre les siens, de s'embaucher chez un propriétaire voisin mieux pourvu.

Orphelin

« Je n'avais pas deux ans que le Bon Dieu nous frappa d'un terrible malheur » [7]. C'est en ces termes que Don Bosco commentera la mort de son père, survenue le 11 mai 1817.

En revenant du travail, un jour qu'il était tout en sueur, Francesco avait commis l'imprudence d'entrer dans une cave. Pris d'une violente fièvre, il n'avait pas tardé à succomber quelques jours plus tard. Il était âgé de trente-trois ans. Toute sa vie, Giovanni entendra résonner à ses oreilles les paroles de sa mère, quand elle l'entraîna hors de la chambre du défunt: « Pauvre petit, viens avec moi, tu n'as plus de père ».

[6] Dates revues d'après *Don Bosco nel mondo,* 3e éd., Turin 1964, tableau hors-texte que l'on doit à M. Molineris. Notons sans attendre que les dates assignées par Don Bosco à l'histoire de sa propre jeunesse, sont, pour la plupart, erronées. Nous suivons ici la chronologie proposée par F. DESRAMAUT, *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne. Étude d'un livre fondamental sur la jeunesse de saint Jean Bosco,* Lyon 1962, p. 231.

[7] S. GIOVANNI BOSCO, *Memorie dell'Oratorio di S. Francesco di Sales dal 1815 al 1855,* éd. Ceria, Turin 1946, p. 18. Pour ne pas alourdir notre texte, nous avons omis de donner les références exactes à cet ouvrage fondamental, quand elles étaient faciles à retrouver. Nous nous sommes inspiré de la traduction française qu'en a donnée A. Auffray sous le titre *Quarante années d'épreuves* (Lyon-Paris 1951), chaque fois qu'elle ne s'écartait pas trop du texte original. Les autres renseignements ont été puisés pour la plupart soit dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche di Don Giovanni Bosco,* t. I, San Benigno Canavese 1898 (en tenant compte de l'oeuvre de critique scientifique indispensable que constitue le livre de F. DESRAMAUT, *op. cit.*), soit dans *Beatificationis et canonizationis Servi Dei sacerdotis Joannis Bosco... Summarium,* Rome 1907.

Heureusement pour le foyer, Margherita était une femme de tête et de coeur. On a beaucoup vanté les grandes qualités de la mère de saint Jean Bosco, sa finesse, son bon sens, son équilibre, sa piété... [8]. Ce qui frappe peut-être le plus chez cette paysanne, c'est l'énergie de son caractère. Fillette, elle avait réussi un jour, nous dit-on, à disperser les chevaux que des soldats autrichiens avaient laissé s'emparer de son maïs. Devenue veuve à l'âge de vingt-neuf ans, elle fit face avec beaucoup de courage à une situation difficile. En éducation, nous la jugerions volontiers sévère: elle apprenait à ses fils à ne jamais rester inactifs, voire à abréger leur temps de sommeil. Toutefois, elle saura à maintes reprises faire preuve d'une extrême patience avec le difficile Antonio. Pour Giovanni, elle fut une éducatrice vigilante et pleine de tact. Illettrée, mais sachant bien son catéchisme, formée par une sagesse toute traditionnelle, Margherita ne s'opposera pas aux initiatives de son dernier.

Le père disparu, le foyer connut des moments délicats, et parfois critiques. Difficultés matérielles: pendant les premières années de la Restauration, une disette exceptionnelle ravageait le Piémont. En 1817, alors qu'un document turinois décrivait l'affligeant spectacle qu'offraient dans la capitale des cohortes de pauvres gens [9], la famille Bosco, aux Becchi, craignait certains jours de ne pouvoir survivre. Difficultés morales: l'unité et la paix du foyer étaient constamment mises en péril par l'aîné, qui s'insurgeait contre l'autorité de sa seconde mère et tyrannisait ses deux demi-frères beaucoup plus jeunes que lui. Violent, rustre, renfermé, peut-être Antonio était-il surtout un garçon hypersensible, traumatisé par la mort de son père et de sa mère [10]. Toujours est-il qu'au fil des ans, ses relations avec le plus jeune allaient se tendre au point de rendre leur cohabitation presque impossible. Le second, Giuseppe, de caractère avisé et très conciliant, posait apparemment beaucoup moins de problèmes.

[8] Voir le livre de G. B. LEMOYNE, *Scene morali di famiglia esposte nella vita di Margherita Bosco. Racconto edificante ed ameno,* Turin 1886.

[9] Voir un extrait d'une lettre du vicaire capitulaire de Turin, dans T. CHIUSO, *La Chiesa in Piemonte...,* t. III, p. 41.

[10] Voir J. KLEIN et E. VALENTINI, *Una rettificazione cronologica delle « Memorie di San Giovanni Bosco »,* dans *Salesianum,* ann. XVII, 1955, p. 588ss.

Giovanni grandit dans le cadre très simple des Becchi. Il apprit très jeune à rendre de menus services à la maison et aux champs. Il teillait le chanvre et bientôt sa grande occupation consista à garder la vache et les dindons de la ferme.

Mêlé aux garçons du hameau, parmi lesquels Giovanni Filipello et Secondo Matta, il partageait leurs jeux, leurs préoccupations, leurs prouesses. Il n'avait pas son pareil pour piéger et dénicher les oiseaux. Agile et robuste, il s'essayait à imiter les bateleurs et les saltimbanques qu'il courait admirer dans les foires des environs. Lui-même rapporte qu'il prit de la sorte un grand ascendant sur ceux de son âge, et même sur de plus grands que lui.

Les traits distinctifs de son caractère, on peut les fixer sans trop de peine dès cette époque. Giovanni était un garçon éveillé, à l'imagination fertile, toujours prêt à saisir le côté pittoresque ou plaisant des choses et des situations. Sensible, au point de ne pouvoir se consoler de la mort d'un merle, il était aussi sujet à des accès de colère. « De caractère plutôt sérieux, ajoutait Lemoyne, il parlait peu, observait tout, pesait les paroles d'autrui et cherchait à connaître les autres et à deviner leurs pensées pour pouvoir régler sa conduite avec prudence » [11].

Chez ce garçon, le sentiment de sa vocation se manifesta de façon précoce. Dès l'âge de cinq ans, il aurait pensé que le but de sa vie devait être de « réunir (les garçons) pour leur faire le catéchisme » [12]. Grâce à ses talents variés, il y parvenait déjà avec quelque succès en répétant naïvement à ses camarades les choses entendues de la bouche de son curé ou de sa mère.

Vers l'âge de neuf ou dix ans, s'il faut en croire Don Bosco, se place un épisode curieux. Le fondateur des salésiens racontera quelque cinquante ans plus tard dans ses *Memorie dell'Oratorio* un rêve qu'il fit à ce moment de sa jeunesse et qui ne lui était pas encore sorti de la mémoire [13]. Il avait vu en imagination une

[11] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. I, p. 95. Ce jugement du P. Lemoyne a été inspiré par des confidences de Don Bosco à son secrétaire Viglietti et à lui-même vers 1884.

[12] Confidence de Don Bosco à Viglietti, d'après F. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle*, Paris 1967, p. 19. Témoignage cité dans *Beatificationis... Summarium*, Rome 1907, p. 67.

[13] Voir les *Memorie dell'Oratorio...*, pp. 22-26. Traduction française du songe par F. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle*, pp. 281-283.

foule de galopins se transformer d'abord en animaux assez rebutants et finalement en de doux agneaux. Il avait vu également un « personnage lumineux » lui recommander la « douceur et la charité » au moment où il tentait en vain de corriger tous ces polissons par la parole et par le geste. Et dans la deuxième partie du rêve était apparue une « dame revêtue d'un manteau étincelant », présentée comme la mère du mystérieux personnage. Celle-ci l'avait chargé de s'occuper de ses « fils » en lui demandant pour cela de se rendre « humble, fort et robuste ». Le récit s'achevait sur ces paroles de la dame: « Tu comprendras tout en son temps ».

Il fallait évoquer ce premier des « songes » de Don Bosco, qui l'intrigua tellement tout au long de sa vie. Le petit garçon d'alors se fût peut-être satisfait des paroles définitives de sa grand-mère (tout songe est mensonge), s'il n'avait eu le sentiment que cet épisode, banal en apparence, pouvait être une invitation du Christ et de sa Mère à prendre la responsabilité des enfants abandonnés.

Immédiatement après ce rêve, l'auteur des *Memorie* racontera pour la première fois ses expériences de jeune éducateur et apôtre: « Écoutez. J'étais encore un gamin que j'étudiais déjà le caractère de mes compagnons. Je n'avais qu'à fixer quelqu'un dans les yeux pour y lire les intentions qu'il avait dans le coeur. Aussi, parmi ceux de mon âge, on m'aimait beaucoup et on me craignait de même. C'était à qui me choisirait comme arbitre ou comme ami. De mon côté, je faisais du bien à qui je pouvais, du mal à personne » [14].

Manifestement, Don Bosco sexagénaire prenait plaisir à narrer par le menu ses premiers succès, d'autant que, vers l'âge de dix ou onze ans, ils étaient devenus plus spectaculaires.

Le jeune héros parvenait alors à réunir autour de lui une centaine de personnes et même plus. Pendant les longues soirées d'hiver, dans une des fermes d'alentour, Giovanni lisait devant un auditoire attentif l'histoire des *Reali di Francia.* A la belle saison, il attirait son monde dans un pré et le captivait par des tours de passe-passe, des jongleries, des exhibitions acrobatiques. Ses succès ne le distrayaient pas du souci religieux: rien ne comptait plus à ses yeux que les prières (ce pouvait être un chapelet...) qui inauguraient et clôturaient les séances récréatives.

[14] *Memorie dell'Oratorio...,* p. 27.

Coïncidence à signaler, Giovanni faisait en 1826 une première communion fervente et l'on peut penser que c'est à cette époque qu'il s'ouvrit, à sa mère probablement, de son désir de devenir prêtre.

Essais scolaires

Si Jean Bosco eut tôt la passion de la jeunesse, ceux qui le côtoyèrent pendant son enfance lui en connaissaient une autre: la lecture. Celle-ci entrait dans la perspective de sa vocation, qui lui commandait de s'atteler sans tarder à des études sérieuses.

La chose, à l'époque, n'allait pas de soi. Castelnuovo, avec son école communale, était à cinq kilomètres des Becchi. En 1824, Margherita avait réussi à le faire admettre à Capriglio, un village plus proche de chez lui, dans l'école du prêtre Lacqua. Ce ne devait être que pour peu de temps, car l'hostilité d'Antonio croissait de jour en jour. Il supportait de moins en moins ce *signorino* qu'il voyait sans cesse un livre en main et ruminant de grands projets d'avenir. Les succès du jeune saltimbanque n'étaient pas faits non plus pour calmer sa jalousie. La mésentente alla si loin que leur mère jugea nécessaire de les séparer, en éloignant le plus jeune de la maison. Vers l'âge de quatorze ans, probablement en 1828, Giovanni s'expatria dans le village de Moncucco, chez les paysans Moglia [15]. Épisode douloureux, dont — peut-être par délicatesse à l'égard de sa mère — il ne consentira pas à parler dans ses *Memorie*. A *la Moglia,* il faisait le garçon de ferme pour gagner sa vie, mais on lui permettait de suivre les leçons du curé et d'étudier pendant les temps libres. A la Toussaint 1829, son oncle, Michele Occhiena, le tira de là, mais les vexations du grand frère n'étaient pas finies pour autant.

Quelques jours plus tard, en revenant d'une mission prêchée au village de Buttigliera, il fit la connaissance du nouveau chapelain de Morialdo, Giuseppe Calosso. Le vieux prêtre comprit aussitôt ce garçon si bien doué, capable de lui débiter de longs morceaux de l'un ou l'autre sermon des missionnaires. Il l'initia au latin en 1829-1830. Hélas! Alors que Jean commençait à se sentir en sécurité auprès de ce prêtre simple et bon (si différent

[15] Voir pour cette date F. DESRAMAUT, *Les Memorie I...,* pp. 229-230.

de ces prêtres soucieux de respectabilité de l'époque de la Restauration), Calosso mourait subitement le 21 novembre 1830.

L'année 1830 devait pourtant s'achever sur une belle éclaircie. Margherita ayant décidé, pour en finir, de procéder au partage des biens paternels, Antonio en prit ce qui lui revenait et s'en alla vivre de son côté. Jean était enfin libre de se rendre à l'école publique de Castelnuovo, en attendant de fréquenter le collège municipal de Chieri.

Vers l'âge de quinze à seize ans, sa vie prenait finalement l'orientation souhaitée. Déjà, un lot d'expériences l'avaient marqué et instruit: orphelin de père, en butte à l'hostilité d'un frère qui contrariait ses désirs les plus chers, élevé dans un milieu matériellement et culturellement très modeste, Giovanni n'en avait pas moins vécu des années très riches sous d'autres aspects: éducation humaine et chrétienne par une femme remarquable, apprentissage d'une vie rude, premiers succès « apostoliques », première prise de conscience d'une vocation personnelle. La vie de Jean Bosco n'a été exempte ni de traverses, ni d'incertitudes, mais on a l'impression qu'elles lui venaient principalement des conditionnements extérieurs.

Au collège de Chieri (1831-1835)

Giovanni ne resta que peu de temps à l'école publique de Castelnuovo, où les études n'étaient pas bonnes: le temps de s'initier au métier de tailleur chez un certain Roberto, son logeur, et de s'entourer d'une collection d'amis « qui (l') aimaient et (lui) obéissaient comme ceux de Morialdo » [16]... Dès novembre 1831, il était à Chieri pour s'y « appliquer sérieusement à l'étude ».

Située à peu près à mi-chemin entre les Becchi et Turin, celle que l'on nommait autrefois *Chieri aux cent tours* à cause des châteaux dont elle était couverte, n'était plus que « la ville des couvents, des étudiants et des métiers de tissage, fond de toile un peu estompé de la capitale toute proche » [17]. Elle avait encore de quoi éblouir un adolescent venu de la campagne, doué d'un esprit

[16] *Memorie dell'Oratorio...*, p. 47.

[17] A. AUFFRAY, *Un grand éducateur, saint Jean Bosco*, 6e éd., Lyon-Paris 1947, p. 50.

observateur et curieux de tout. « Quand on a été élevé au milieu des bois, notera-t-il, la vue de n'importe quel petit pays de province, avec ses moindres curiosités, ne peut manquer de vous causer une forte impression » [18].

En cette année 1831, de graves événements secouaient une partie de l'Italie. Le souvenir des succès qu'avait remportés à Paris l'année précédente la révolution des *Trois Glorieuses,* continuait de hanter les esprits. Une insurrection souleva l'Italie centrale, provoquant aussitôt l'intervention de l'Autriche. Le pape Grégoire XVI, qui venait d'accéder au pontificat, était prié de faire des réformes, s'il voulait rester au pouvoir... Peu à peu, les idées de liberté politique, d'indépendance et d'unité nationales, gagnaient toute la péninsule.

En Piémont, malgré quelques velléités libérales du nouveau roi Charles-Albert, rien officiellement n'était changé. Moins qu'ailleurs, la tolérance n'avait droit de cité dans les écoles, où un règlement minutieux, qu'avait sanctionné le roi Charles-Félix le 23 juillet 1822, régentait les études et la discipline des élèves. Il comportait des obligations religieuses strictes: prière avant et après les classes, messe quotidienne, billets de confession, attestations de bonne conduite, obligation d'avoir un livre de prières et d'en faire usage durant le temps de la messe... [19].

Rien donc de plus religieux, voire de plus clérical, que le *gymnasium* de Chieri! Mais Bosco ne se plaignait pas que la religion constituât la « partie fondamentale de l'éducation ».

Ses études allèrent bon train. La première année (1831-1832), il rattrapa presque son retard en parcourant successivement les trois classes inférieures des études secondaires. Le reste suivit régulièrement: classe de grammaire en 1832-1833, humanités en 1833-1834, rhétorique en 1834-1835. Bosco était un excellent élève, servi par une mémoire des plus heureuses. Féru d'études littéraires classiques, il dévorait — de préférence la nuit — les auteurs italiens et latins d'une *Biblioteca popolare.* Parmi ses professeurs, son admiration allait à Pietro Banaudi, qui « réussissait à se faire craindre et aimer sans infliger jamais aucun châtiment » [20].

[18] *Memorie dell'Oratorio...,* p. 47.
[19] Voir T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...,* t. III, pp. 81-84.
[20] *Memorie dell'Oratorio...,* p. 63.

Les occupations d'un externe

A Chieri, Giovanni trouva les premiers temps à se loger chez une compatriote, Lucia Matta, moyennant pension et services domestiques. Puis, à l'invitation d'un ami de la famille, nommé Pianta, qui tenait un café, il n'hésita pas à venir habiter chez lui, bien que cette pension fût « pleine de périls ». Là, il apprit à préparer « toutes sortes de sucreries, de liqueurs, de glaces et de rafraîchissements »... Il logea encore chez un tailleur nommé Tommaso Cumino. (Selon le P. Lemoyne, il pratiquait également le métier de forgeron et celui de menuisier [21]). Son habileté manuelle suffisait en général à lui payer sa pension; pour gagner un peu d'argent, il faisait office de répétiteur.

Pourtant, ni les études, ni les besognes matérielles ne parvenaient à l'absorber. A lire le récit de ces années-là, on a l'impression de le trouver pris dans un tourbillon d'activités culturelles et de loisirs. Avec quel plaisir ne raconte-t-il pas les souvenirs d'un temps, où il était tour à tour chanteur, joueur, bateleur, poète improvisé, magicien inculpé de satanisme! Grâce à quoi, il était devenu le « capitaine d'une petite armée ». Son rayonnement lui permit de fonder une *Société de l'allégresse,* réunion de joyeux compagnons, mais qui ne manquaient pas de se retrouver périodiquement chez l'un des membres pour « parler de religion » [22].

Problèmes de vocation

Vers la fin de ses études secondaires, au moment où les étudiants décidaient de leur avenir, Bosco se trouva plutôt perplexe. Le fait mérite d'être souligné, car il faillit s'engager cette fois-là dans une voie qui n'était manifestement pas la sienne. Faisant retour sur ses années de collège, il les jugea sans complaisance: « Ma manière de vivre, certaines habitudes de mon coeur, ainsi que le manque absolu des vertus nécessaires à l'état (ecclésiastique) rendaient incertaines et très difficiles mes délibérations (...) Je

[21] G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...,* t. I, pp. 234 et 259.
[22] *Memorie dell'Oratorio...,* pp. 50-53.

décidai d'entrer dans l'ordre franciscain » [23]. Jean Bosco fut reçu postulant chez les fils de saint François au mois d'avril 1834. L'année suivante, il s'apprêtait à entrer au couvent *della Pace* à Chieri, quand un événement — nous ignorons lequel — coupa court à son projet. Se rangeant à l'avis de ses conseillers, il prépara son entrée au grand séminaire.

Au séminaire de Chieri (1835-1841)

Fondé en 1829, le séminaire de Chieri portait les espérances de l'archevêque de Turin, Mgr Chiaverotti. Sans doute n'avait-il pas tort de penser qu'à Chieri, petite ville tranquille, les dangers du monde et la contagion des idées libérales seraient moins à craindre que dans la capitale [24].

C'est le 30 octobre que le jeune abbé Bosco, revêtu de la soutane, muni de résolutions sévères et des ferventes recommandations de sa mère, franchit le seuil de l'institution. « La vie menée jusque-là, écrira-t-il, devait être radicalement réformée. Dans les années écoulées, je n'avais pas commis de grands crimes, mais je m'étais laissé aller à la dissipation, à la recherche de la vaine gloire, à l'entraînement au jeu... » [25]. Son état d'esprit d'alors devait s'accommoder à la mentalité du milieu ecclésiastique « plutôt rigoriste, sinon janséniste, plus porté, dans ses meilleurs éléments, à la piété qu'à la science » [26], qui devait lui donner sa première formation cléricale.

Pendant les six ans qu'il passa au séminaire de Chieri (deux ans de philosophie de 1835 à 1837 et quatre de théologie de 1837 à 1841), Jean Bosco eut néanmoins toutes sortes de raisons de ne pas être pleinement heureux. Il trouvait les professeurs peu liants, la doctrine sévère (bien peu se sauvaient, lui apprenait-on), et l'enseignement abstrus et sans sève. Il lui fallait en outre se garder de certains séminaristes, qui ne pensaient qu'à faire carrière. Le

[23] *Memorie dell'Oratorio...*, pp. 79-80.

[24] Voir P. STELLA, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. I, Zurich 1968, p. 51. Les deux premiers chapitres de cet important ouvrage (pp. 25-84) sont précieux pour notre connaissance de la jeunesse de Jean Bosco.

[25] *Memorie dell'Oratorio...*, p. 87.

[26] F. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle*, p. 23.

P. Stella n'a peut-être pas tort de penser qu'en dépit de certaines de ses affirmations, l'abbé Bosco connut alors un « temps d'inhibition affective, qui se répercuta sur sa condition physique et qui, par réaction, le poussa dans la voie du contrôle personnel, de l'effort ascétique accentué » [27].

Il s'astreignait donc à marcher posément, à éviter les jeux et les divertissements qu'il affectionnait. Ouvert à tous, il évoluait maintenant de préférence à l'intérieur d'un cercle restreint d'intimes, parmi lesquels son ancien camarade de collège Luigi Comollo occupait une place tout à fait privilégiée. De caractère très différent du sien, Luigi lui en imposa par son calme, sa piété, sa fidélité scrupuleuse à ses devoirs. Bosco s'efforça d'imiter en toutes choses un séminariste aussi parfait, sauf, il est vrai, dans ses jeûnes et dans son ascétisme. La mort de Luigi, le 2 avril 1839, l'affecta profondément. Quelques années plus tard, il raconterait dans un livre les vertus de son ami ainsi que les faits étranges qui avaient suivi sa disparition [28].

Comme toujours il lisait beaucoup, mais ses lectures étaient devenues beaucoup plus sérieuses. Il se reprochait en effet de n'avoir eu de goût que pour les ouvrages bien polis des classiques païens. Un jour, il tomba par hasard sur l'*Imitation de Jésus-Christ:* ce livre convint d'emblée à ses nouvelles dispositions. Il s'intéressait avec passion à la Bible et à l'histoire de l'Église. Plusieurs de ses lectures — il s'en apercevra plus tard — l'orientaient vers des opinions théologiques très rigides pour la conduite des âmes et, sur un autre plan, passablement gallicanes, donc moins favorables que d'autres à la centralisation romaine. C'est ainsi qu'il eut contact avec le probabiliorisme (doctrine plus sévère que le probabilisme) à travers les oeuvres d'Alasia et avec le gallicanisme par le moyen de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury.

Ordination sacerdotale (1841)

L'abbé Bosco avait reçu la tonsure et les ordres mineurs le 29 mars 1840, c'est-à-dire vers la fin de sa troisième année de théologie. Pendant les grandes vacances qui suivirent, il étudia les

[27] P. Stella, *Don Bosco nella storia...*, t. I, p. 58.

[28] Voir le premier livre de Jean Bosco: *Cenni storici sulla vita del chierico Luigi Comollo... scritti da un suo collega,* Turin 1844.

traités de la quatrième année et, à l'automne suivant, fut admis directement, par dispense spéciale, en cinquième année. Sous-diacre le 19 septembre 1840, diacre le 27 mars 1841, il fut ordonné prêtre par l'archevêque de Turin, Luigi Fransoni, le 5 juin 1841.

Comme à toutes les grandes étapes de sa jeunesse, ce fut encore sa mère qui, peu de temps après son ordination, lui traça en quelques mots profonds le programme de sa vie de prêtre: travail, souffrance et apostolat.

Ces mots résument assez bien ce qu'avait été jusque-là la vie de Jean Bosco: le travail avait été son compagnon depuis toujours; les difficultés et les épreuves l'avaient formé à leur école; et l'apostolat avait constitué de tout temps le ressort de son action. Mûri par des expériences successives de petit paysan travailleur et inventif, de collégien enthousiaste, de clerc fervent, Don Bosco n'allait pas tarder à lancer son oeuvre. Sans doute fréquentera-t-il encore les écoles trois ans durant; mais, dès la fin de 1841, l'histoire de sa vie ne pourrait plus être dissociée de celle de son action.

LES DÉBUTS DE L'ORATOIRE (1841-1847)

L'année 1841 peut être donnée comme celle de la naissance de l'oeuvre salésienne. Jeune prêtre frais émoulu du séminaire de Chieri, Jean Bosco ressentait plus que jamais le désir de s'occuper de jeunes. Par bonheur, une série d'événements orientèrent rapidement son apostolat dans le sens qu'il souhaitait. Décisive à cet égard fut son installation à Turin, quelques moins à peine après son ordination.

Don Bosco à Turin

Sur les conseils de Giuseppe Cafasso, un prêtre qui, depuis plusieurs années, était devenu son « guide dans les affaires spirituelles et temporelles » [1], il avait décliné plusieurs offres qui lui étaient parvenues à l'automne 1841 (précepteur à Gênes, desservant de Morialdo, vicaire à Castelnuovo) et accepté sans hésitation de fréquenter le *Convitto ecclesiastico* de Turin où Cafasso était professeur. Il y entrait le 3 novembre 1841.

Fondé en 1817 par le P. Luigi Guala qui en était encore le directeur, le *Convitto* était destiné à donner aux jeunes prêtres un complément de formation, orientée vers les tâches pratiques du ministère [2]. « On y apprenait à être prêtre », disait élogieuse-

[1] *Memorie dell'Oratorio...,* p. 120. Il va de soi que la substance de ce chapitre est tirée de cet ouvrage de base.

[2] Dans son oeuvre de fondateur, le P. Guala était « aidé et dirigé par son père spirituel Pio Brunone Lanteri († 1830), l'un des artisans efficaces de la réforme de l'Église au début du dix-neuvième siècle ». (F. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle,* p. 25). Sur l'esprit du Convitto, voir le

ment Don Bosco. Il ajoutait que cette institution rendit un grand service à l'Église en « arrachant quelques racines de jansénisme qui se conservaient encore parmi nous ». De fait, à la suite de saint Alphonse de Liguori, les maîtres défendaient la thèse du primat de l'amour sur la loi; encourageaient une dévotion « tendre et sincère » au Sacré-Coeur, à la Madone et au pape; recommandaient la fréquentation assidue des sacrements. Comme ces traits se retrouvent dans la spiritualité de Don Bosco, il n'était pas inutile de montrer d'où il les tenait et de marquer l'évolution qui le conduisit du rigorisme du séminaire de Chieri à une forme de vie chétienne qui savait donner à l'ascétisme un visage plus avenant. Non seulement cette évolution convenait à la pente de son tempérament, mais elle favoriserait, comme on peut le penser, les débuts de son action auprès des jeunes de la capitale piémontaise.

Les prêtres du *Convitto* ne se livraient pas uniquement à l'étude et à la méditation: leurs maîtres les initiaient au ministère. C'est ainsi que l'abbé Bosco se lança dans les prédications, les confessions, les cours de religion dans divers instituts religieux de la ville. En même temps, son instinct le poussait vers autre chose. « Dès les premiers dimanches, a rapporté Michele Rua, il parcourut la cité pour se faire une idée de la condition morale dans laquelle se trouvait la jeunesse ». Le bilan de ses investigations se révéla vite très négatif: partout, il avait observé « quantité de jeunes de tous âges qui vagabondaient dans les rues et sur les places, spécialement aux abords de la ville, qui jouaient, se battaient, blasphémaient et faisaient pis encore » [3].

Il n'y avait pas que la « condition morale » de ces jeunes qui était déplorable: les conditions de vie, de logement, de travail l'étaient tout autant, quand elles n'étaient pas la cause de tout le reste. Dans les *Memorie biografiche,* le P. Lemoyne nous en a brossé un tableau qui, en dépit de sa mise en forme romantique et « misérabiliste », ne semble pas trop éloigné de la vérité [4]. L'auteur y a vu la conséquence de l'exode rural qui s'est produit à l'aube de la première industrialisation. Turin, capitale de cent trente mille habitants, essentiellement commerçante (on rencontrait

même auteur, pp. 25-27, et P. STELLA, *Don Bosco nella storia...*, t. I, pp. 85-102.

[3] Voir le témoignage de Rua dans le *Summarium,* p. 123.

[4] Voir G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. II, pp. 57-67.

tout juste quelques ateliers de textiles) mais prise d'une fièvre d'agrandissement et de construction, attirait à elle « des milliers de travailleurs, vieux et jeunes, de la région de Biella et de la Lombardie », dont une grande partie s'embauchait dans les travaux du bâtiment comme maçons, tailleurs de pierres, paveurs, plâtriers... Et le P. Lemoyne de décrire en termes émouvants le sort lamentable de tous ces déracinés, les taudis, la promiscuité, l'entassement dans les quartiers périphériques loin de tout contact avec l'Église.

Guidé et conseillé par Guala et Cafasso, Don Bosco vit cette misère de près et il en souffrit. La détresse des jeunes le remuait plus que tout. Au dire du même auteur, on pouvait rencontrer sur les chantiers de construction des « enfants de huit à douze ans (...) arrachés à leur village pour venir faire les manoeuvres, passant leurs journées à escalader des échafaudages mal assurés, exposés au soleil, au vent, à la pluie, montant des échelles raides le dos chargé de chaux, de briques ou d'autres fardeaux, et sans autre secours éducatif que de grossières réprimandes ou des coups...» [5]. De jeunes enfants, poussés par leurs parents, mendiaient dans les rues. Des jeunes gens en bandes rôdaient, spécialement le dimanche, dans les faubourgs, le long des rives du Pô, sur les terrains vagues. Mais le choc décisif vint peut-être à Don Bosco du spectacle des prisons qu'il s'était mis à visiter dès le début en compagnie de Cafasso: « Voir cette foule de garçons de douze à dix-huit ans, écrira-t-il, tous sains, robustes, à l'esprit éveillé, mais réduits là au désoeuvrement, mangés par la vermine, privés du pain spirituel et temporel, ce fut une chose qui me donna le frisson » [6]. Ce qui leur manquait, pensait-il déjà, c'était un « ami », qui s'intéressât à eux et les prît en charge. Don Bosco fréquenta également les hôpitaux, notamment la *Piccola casa della divina Provvidenza* du saint prêtre Giuseppe Cottolengo, qui recueillait bon nombre de jeunes et d'orphelins parmi ses mille huit cents pensionnaires.

Ces premières expériences l'orientèrent pour de bon vers la « jeunesse pauvre et délaissée ». Il en était à réfléchir à la manière de lui venir en aide quand un incident, qu'il qualifiera de plaisant, le mit sur la voie.

[5] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, pp. 57-58.
[6] *Memorie dell'Oratorio...*, p. 123.

Origine de l'Oratoire (1841)

Ce jour-là, il se préparait à célébrer la messe dans l'église Saint-François-d'Assise [7]. Pendant qu'il revêtait les ornements à la sacristie, quelqu'un était entré furtivement: un adolescent, sans doute intrigué par ce décor inhabituel et qui se tenait coi dans un angle de la pièce. Arrive le sacristain. Pensant avoir trouvé le servant de messe qu'il cherchait, il l'interpelle vivement. Don Bosco — c'est vraisemblable — s'apprêtait lui aussi à l'aborder, mais il n'en eut pas le loisir: en un tournemain, le sacristain avait saisi son plumeau pour mettre à la porte cette « grosse bête », incapable de répondre aux prières de la messe. Le jeune prêtre intervient alors avec énergie: « Que faites-vous là? (...) C'est mon ami! Allez me le rappeler: j'ai à lui parler ». Le garçon revient en tremblant. Rassuré par Don Bosco, il consent à attendre la fin de la messe pour « parler d'une affaire qui (lui) fera plaisir ». Après l'action de grâces, la conversation reprend dans un climat de confiance. Le jeune homme s'appelait Bartolomeo Garelli. Orphelin de père et de mère, sans instruction ni scolaire, ni religieuse, ce jeune travailleur de seize ans, disait François Veuillot, « surgit à ses yeux comme l'appel de toute l'enfance misérable et délaissée » [8]. L'entretien s'acheva ce matin-là sur une première leçon de catéchisme.

Don Bosco n'oublia jamais cet épisode. Il en nota le jour: 8 décembre 1841 fête de l'Immaculée Conception. Pour lui qui était attentif aux « élégantes *combinazioni* de la Providence », cette coïncidence était à coup sûr pleine de signification. Il considéra le 8 décembre 1841 comme la date de naissance de l'Oratoire et comme le point de départ de toute l'oeuvre salésienne.

Les premiers rassemblements (1841-1844)

Sur l'invitation de Don Bosco, Garelli revint le dimanche suivant avec six de ses compagnons. Ils trouvèrent chez ce prêtre une instruction religieuse adaptée et de l'amitié. Le nombre des

[7] Voir le récit de cet épisode dans *Memorie dell'Oratorio...*, pp. 124-127.
[8] F. VEUILLOT, *Saint Jean Bosco et les salésiens*, Paris 1943, p. 22.

participants croissait un peu plus à chaque réunion. Pour la fête du 2 février 1842, ils étaient une vingtaine; le 25 mars suivant, trente. Faute de place pour se réunir, il fallut ensuite pendant quelque temps limiter le chiffre à quatre-vingts.

Ces garçons étaient en majorité des travailleurs du bâtiment et provenaient de villages lointains. A l'approche de l'hiver, ils retournaient dans leur famille, à moins d'y renoncer, comme Giuseppe Buzzetti, pour rester près de Don Bosco. Quelques-uns manquaient de tout, au point que le jeune prêtre devait s'ingénier à leur trouver des vêtements ou à leur fournir du pain « pour plusieurs semaines ». Il est à noter qu'il se proposait de ne recueillir que les jeunes « les plus en danger, et de préférence ceux qui étaient sortis de prison ».

Les rassemblements avaient lieu pendant les jours chômés, c'est-à-dire les dimanches et les jours de fêtes (un bref pontifical du 9 novembre 1814 avait rétabli les fêtes religieuses d'obligation, au nombre d'environ une vingtaine). Selon la méthode de Don Bosco, ils comportaient une partie récréative et une partie religieuse. Promenades, jeux et chants constituaient la détente indispensable de ces jeunes. Le catéchisme et les sacrements (confession, messe et communion) tenaient une place importante dans le programme de la journée.

Dès le début se posa le problème du lieu de réunion. Pendant trois ans, Don Bosco catéchisa ses garçons dans les locaux de l'église Saint-François-d'Assise. Pour les jeux et les divertissements, le P. Guala mit à leur disposition pendant quelque temps la cour du *Convitto,* mais, leur nombre croissant sans cesse et le tumulte à mesure, Don Bosco se vit réduit à mener sa clientèle sur les places et dans les rues ou tout simplement à l'extérieur de la ville.

Très tôt, il avait donné à ces rassemblements le nom d'*oratorio festivo. Oratorio,* parce que dans son optique, le but primordial de l'entreprise était d'ordre spirituel et commandait toutes les activités. Il faut se souvenir par ailleurs qu'il se référait volontiers à saint Philippe Néri, l'apôtre de Rome au seizième siècle, créateur comme lui d'« oratoires » [9]. D'une manière plus précise et compte tenu de l'élément récréatif, il donnait de ce terme la

[9] Sur les rapports de Don Bosco avec saint Philippe Néri, voir F. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle,* pp. 41-42, 268-273.

définition suivante: « lieu destiné à récréer les jeunes garçons par d'agréables divertissements, après qu'ils ont rempli leurs devoirs religieux » [10]. Quant au qualificatif *festivo,* il témoigne qu'à l'origine, l'Oratoire de Don Bosco n'était ouvert que les dimanches et les jours de fête.

Si les débuts de l'oeuvre furent encourageants, des difficultés de toutes sortes n'allaient pas manquer de fondre sur son directeur. Au fur et à mesure que grandissait le nombre des *oratoriani,* il devenait de plus en plus urgent de trouver des lieux de rassemblement adaptés. Problèmes d'encadrement: arriverait un moment où Don Bosco ne pourrait plus se contenter de quelques « auxiliaires secondaires et occasionnels » [11], tels Guala, Cafasso ou ces jeunes gens « de bonne conduite et déjà instruits » qu'il s'efforçait de recruter. Enfin, une opposition couvait déjà contre une initiative aussi tapageuse et contre son auteur. Sous ces divers aspects, l'histoire des années 1844-1846 est particulièrement éloquente.

A la recherche d'une implantation (1844-1846)

En 1844, Don Bosco arrivait à la fin de son stage au *Convitto* et de nouveau se présentait devant lui le choix d'un ministère officiel. Déjà son esprit ne connaissait plus qu'une grande idée: « En ce moment, confiait-il à Don Cafasso, j'ai l'impression de me trouver au milieu d'une multitude d'enfants qui réclament mon aide » [12]. Ses amis craignaient que l'archevêque ne l'éloignât de Turin. Il n'en fut rien. On l'envoya comme directeur spirituel adjoint dans une pension de quatre cents fillettes, le *Rifugio* de la marquise Barolo. Ce poste, pas tellement de son goût, lui laissait heureusement la possibilité de poursuivre son apostolat auprès des garçons. Avec l'autorisation de la marquise, les rassemblements, à partir du 13 octobre 1844, purent se tenir « à côté du *Rifugio* » et une petite chapelle, dédiée à saint François de Sales, fut même aménagée dans deux chambres inoccupées.

[10] G. Bosco, *Il pastorello delle Alpi, ovvero Vita del giovane Besucco Francesco d'Argentera,* Turin 1864, pp. 70-71, note.
[11] E. Ceria, *Annali della Società salesiana,* t. I, Turin 1941, p. 5.
[12] *Memorie dell'Oratorio...,* p. 133.

Le directeur de l'institution, l'abbé Borel, était devenu son soutien le plus efficace. Mais la marquise finit par se lasser de ces garnements: en attendant de lui signifier son congé définitif, elle demanda à Don Bosco d'éloigner une clientèle réputée dangereuse pour ses filles. Après sept mois de stabilité en un lieu où il pensait avoir trouvé le « paradis terrestre », l'oratoire reprenait sa marche errante.

Le 25 mai 1845, il se réunissait autour d'une église voisine pratiquement désaffectée *(San Pietro in Vincoli)* [13], mais le chapelain, poussé par une gouvernante irascible, le chassa de la place le jour même. Après quoi, sur les instances de l'archevêque Fransoni, la municipalité de Turin permit à Don Bosco de réunir son monde près de la chapelle Saint-Martin, non loin des moulins qui bordent la Doire *(Molini Dora)*. Ce ne devait être que pour peu de temps. Les voisins élevèrent des protestations auprès des autorités et l'on commença à répandre le bruit que ces rassemblements pourraient être « dangereux » pour l'ordre public, provoquer des « soulèvements et des révolutions ». Au mois de novembre 1845, Don Bosco prit en location trois pièces dans une maison particulière *(casa Moretta)*, située à quelques pas du *Rifugio*. Au bout de quatre mois, les voisins derechef le firent déguerpir. Il louait alors (au mois de mars 1846) un pré. « De trois à quatre cents » garçons venaient s'y ébattre, chantaient, jouaient, écoutaient les instructions, se confessaient... Jusqu'au jour où les propriétaires, les frères Filippi, en eurent assez de ces hordes qui, pareilles à celles d'Attila, « détruisaient l'herbe jusqu'à la racine ».

La situation devenait critique. Et les passions s'exaspéraient. « Pour les uns, disait-il, j'étais un révolutionnaire; pour d'autres, un fou ou un hérétique ». Accusé par les curés de Turin d'« éloigner les jeunes gens de leur paroisse », il leur avait répondu qu'il s'agissait bien de paroisse quand la majorité d'entre eux étaient « Savoyards, Suisses, Valdôtains, Biellais, Novarois ou Lombards! ». Au cours d'une entrevue avec le marquis Benso di Cavour, « vicaire de la ville » et chef de la police, celui-ci avait à peine dissimulé ses menaces quand il lui avait demandé de

[13] Sur les emplacements et la configuration des divers lieux qui vont suivre, voir F. GIRAUDI, *L'Oratorio di Don Bosco*, 2e éd., Turin 1935, pp. 32-53. Lire l'histoire de ces déplacements successifs dans *Memorie dell'Oratorio...*, pp. 137-165 (avec quelques rectifications et notes du P. Ceria).

cesser de « se fatiguer inutilement » pour sa bande de *mascalzoni*. Il s'était tiré de ce mauvais pas en invoquant l'appui de l'archevêque. Ses meilleurs amis, y compris l'abbé Borel, commençaient à douter de l'état de ses facultés en l'entendant discourir de l'avenir grandiose de son oeuvre. Deux « personnes respectables », avec les meilleures intentions du monde, tentèrent — à leurs dépens... — de le faire enfermer dans un asile. La marquise Barolo le pria finalement de faire son choix... Don Bosco se retrouva « seul au milieu d'environ quatre cents garçons ».

Le 5 avril 1845, dernier délai avant l'évacuation du pré Filippi, son habituelle force d'âme était à l'épreuve. « Vers le soir de ce jour, racontera-t-il, je contemplais la multitude des enfants en train de s'amuser et je songeais à la riche moisson qu'elle préparait à mon sacerdoce. Alors, me voyant seul, sans aides, à bout de forces, la santé ébranlée, ne sachant plus où réunir mes jeunes à l'avenir, une vive émotion me saisit (...) et pour la première fois peut-être, je sentis les larmes me monter aux yeux » [14].

Quelques instants plus tard, il faisait la connaissance d'un certain Pancrazio Soave qui le conduisait auprès d'un hangar *(tettoia)* appartenant à Francesco Pinardi. Il le loua sur-le-champ pour « trois cent vingt francs ».

Avec l'acquisition, au début d'avril, du hangar Pinardi, c'était une nouvelle étape qui s'ouvrait dans la vie de l'oratoire.

L'installation chez Pinardi (1846)

« Le dimanche suivant, fête de Pâques, 12 avril, nous emportâmes tous les objets du culte et les instruments de jeux, et nous allâmes prendre possession de notre nouveau local ». Bien que de construction récente, cet appentis n'avait été jusque-là qu'une « simple et pauvre remise » [15] servant d'entrepôt à quelques lavandières du faubourg encore peu habité du Valdocco. Pour remédier à la hauteur (le toit tombait à un mètre du sol), Pinardi avait accepté de creuser la terre battue du hangar. Avec

[14] *Memorie dell'Oratorio...*, p. 165.

[15] Voir la description détaillée des lieux dans F. Giraudi, *L'Oratorio di Don Bosco*, pp. 65-75.

quelques aménagements indispensables, la *tettoia* (une grande pièce de quinze mètres sur six qui servit de chapelle et deux petites) devenait utilisable. Tout à côté, une bande de terrain pouvait servir de lieu de récréation. L'ensemble n'était guère fameux, mais le fait d'avoir trouvé un endroit fixe — on n'avait pas manqué cette fois d'établir un contrat de location en bonne et due forme — constituait pour l'oratoire un avantage tout à fait appréciable.

Sans tarder, Don Bosco recueillait les fruits de l'opération. « Avec un lieu stable et les signes d'approbation de l'archevêque, voilà que les cérémonies religieuses, la musique et la rumeur d'un lieu de récréation attiraient la jeunesse de tous les coins de la ville. Plusieurs ecclésiastiques commencèrent à revenir » [16]. Il est vrai que le marquis persistait dans son intention d'interdire les réunions, mais le roi Charles-Albert était de l'avis opposé. Durant six mois, on imposa alors à Don Bosco la présence de « gardes civils », ce qui n'était nullement pour lui déplaire: « Ils me rendaient tellement service dans la surveillance des jeunes, alors qu'ils venaient pour me surveiller moi! » [17].

C'est à ce moment que la santé de Don Bosco céda. Au mois de juillet de la même année, il tomba très dangereusement malade. Cette grave épreuve permit du moins à ses garçons de lui manifester avec éclat leur profond attachement. Il guérit. Après plusieurs semaines de convalescence aux Becchi, il revint à Turin, mais en compagnie de sa mère. Le 3 novembre 1846, tous deux s'installèrent très pauvrement dans les deux chambres de la maison Pinardi que Don Bosco venait de louer. Au bout de quelque temps, il pourra en louer trois autres.

La vie à l'Oratoire

Une fois établi de façon stable au Valdocco, l'Oratoire (que Don Bosco avait placé sous le patronage de saint François de Sales, modèle de charité et d'esprit apostolique) prenait ses traits définitifs. Le fondateur mettait son génie réaliste au service de l'organisation et de la cohésion de son oeuvre. La méthode

[16] *Memorie dell'Oratorio...*, p. 174.
[17] *Memorie dell'Oratorio...*, p. 181, note.

qu'il employait avec succès depuis cinq ans, il la perfectionnait et songeait à la fixer dans un règlement.

Le programme de la journée, les dimanches et jours de fête, était devenu classique [18]. Ces matins-là, de bonne heure, Don Bosco accueillait les garçons à la porte du hangar-chapelle. Les confessions commençaient aussitôt et se prolongeaient jusqu'au moment de la messe, fixée en principe à huit heures, mais souvent retardée jusqu'à neuf heures et au-delà en raison de la longueur de la séance. Pendant la messe, quelques jeunes gens parmi les plus grands encadraient la masse. Avant de sortir, Don Bosco leur adressait la parole (en dialecte piémontais) sur un thème tiré de l'Évangile ou, plus fréquemment, en se servant d'un épisode de l'histoire sainte ou de l'histoire de l'Église, mais toujours « sous une forme simple et populaire ». Après un bout de récréation commençait la *scuola festiva* (alphabétisation et chant) qui se prolongeait jusqu'à midi.

L'après-midi, la récréation reprenait à une heure jusqu'à deux heures et demie. Après quoi avaient lieu les cours de catéchisme, la récitation du chapelet, le *sermoncino,* le tout se terminant par un salut du Saint-Sacrement. Le reste du temps, on jouait avec Don Bosco, resté très souple et très adroit et ne dédaignant pas de mettre à profit ses anciens dons de saltimbanque. Cela durait jusqu'à la tombée de la nuit. Après les prières du soir, il lui arrivait encore d'accompagner ses jeunes un bout de chemin, tellement ils avaient de peine à se détacher de lui.

Ces journées, commencées à quatre heures du matin, le laissaient à dix heures du soir « à demi-mort de fatigue ». Il faut ajouter qu'il était tellement aimé de ses garçons qu'il obtenait facilement l'audience du groupe énorme qu'il rassemblait.

Au cours de la semaine, Don Bosco ne perdait pas le souci de ses jeunes. « Il partait, nous apprend Rua, à la recherche des jeunes qui couraient les rues de la ville, n'hésitant pas à pénétrer dans les ateliers où se trouvaient de nombreux apprentis. Il les invitait tous à venir dans son Oratoire, tout en marquant ses préférences pour les jeunes gens étrangers, comme ceux qui, du Biellais ou de Lombardie, venaient s'embaucher comme maçons.

[18] Lire le récit d'une journée à l'Oratoire dans *Memorie dell'Oratorio...*, pp. 174-178; et dans G. Bonetti, *Cinque lustri di storia dell'Oratorio salesiano fondato dal sacerdote D. Giovanni Bosco,* Turin 1892, pp. 86-91.

Par ailleurs, quand l'un deux restait sans travail, il s'ingéniait à lui trouver un emploi auprès d'un patron honnête, pour que l'oisiveté ne lui fasse pas perdre ce qu'il avait appris de bien les jours de fête » [19].

Les cours du soir

Après l'installation chez Pinardi, il s'attaqua de façon systématique à un grave problème: celui de l'ignorance intellectuelle [20].

Dès l'origine, il avait constaté la nécessité de dispenser un peu d'instruction à ses garçons, analphabètes pour la plupart. Il avait organisé dans ce but des cours de lecture chaque dimanche *(scuole domenicali)* au *Rifugio,* puis, de façon plus régulière, à la maison Moretta.

C'était insuffisant: d'un dimanche à l'autre, il arrivait qu'ils aient tout oublié. Il institua alors des cours du soir *(scuole serali)* pour l'enseignement de la lecture, de l'écriture, et plus tard de l'arithmétique et du dessin. Don Bosco recrutait et formait lui-même des maîtres, très jeunes pour la plupart, qu'il appelait ses *maestrini.* « Les cours du soir, notera-t-il, produisaient deux bons effets: ils incitaient les garçons à venir apprendre à lire, ce dont ils sentaient le grave besoin. En même temps, ils nous donnaient toute facilité pour les instruire de la religion, ce qui était le but de nos efforts ».

Don Bosco se montrait en cela des qualités d'initiateur (encore que les Frères des Écoles chrétiennes de Turin aient pu lui disputer la priorité absolue dans cette forme d'enseignement) [21]. Il contribua de même à rendre populaire le système métrique, qu'un édit royal du 11 septembre 1845 venait d'introduire dans les écoles. La municipalité, satisfaite de ses méthodes et de ses résultats, lui accorda une modeste subvention annuelle.

Voulant donner à ses élèves des livres adaptés, il composa — au prix d'un travail harassant — une histoire de l'Église (1845), un manuel de système métrique (1846?), une histoire sainte

[19] *Summarium,* pp. 216-217.

[20] Voir le chapitre sur les *scuole domenicali* et les *scuole serali* dans *Memorie dell'Oratorio,* pp. 182-188.

[21] Voir à ce propos P. STELLA, *Don Bosco nella storia...,* introduction, p. 3.

(1847), sans compter un certain nombre d'ouvrages de dévotion datant eux aussi de cette période et qui pouvaient également servir de livres de lecture [22].

Consolidation

Préoccupé d'asseoir son oeuvre en lui donnant « l'unité d'esprit, de discipline et d'administration », Don Bosco commença en 1847 à rédiger un *règlement de l'Oratoire,* où il exposait en détail « la manière uniforme dont les choses devaient être faites ». Ce règlement devait être sans cesse retouché au cours des années suivantes.

Pour élever spirituellement la masse énorme dont il s'occupait, il créa une association, chargée de regrouper tous ceux qui avaient le désir d'une vie chrétienne plus authentique: sous le titre de *compagnia di San Luigi,* elle fut dûment approuvée par l'archevêque de Turin le 12 avril 1847.

Ainsi, peu à peu, l'Oratoire du Valdocco se stabilisait. Certaines oppositions se calmaient. Le 29 juin 1847 fut même une sorte de consécration: Mgr Fransoni vint pour la première fois lui rendre visite et se réjouir du bon travail qui s'y faisait. L'Oratoire qui, selon l'expression de Don Bosco, était né et avait grandi « sous les coups de bâton » [23], était devenu en 1847 suffisamment solide pour traverser la grande crise politique qui était en train de couver.

[22] Voir la liste des ouvrages de cette époque dans F. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle,* pp. 337-338.

[23] Expression de Don Bosco, citée dans E. CERIA, *San Giovanni Bosco nella vita e nelle opere,* 2e éd., Turin 1949, p. 173.

LA MAISON DE L'ORATOIRE ENTRE 1847 ET 1862. LES APPRENTIS

Un climat politique nouveau

A partir de 1847, le Piémont allait vivre des années folles [1]. Avec le vent du changement qui soufflait maintenant en force sur les États de Charles-Albert, les jours de la Restauration étaient comptés. L'élection un an plus tôt de Pie IX qui passait pour libéral, l'écho qu'avaient suscité dans toute l'Italie les innovations du nouveau pape, les poussées révolutionnaires (qui n'allaient pas tarder à éclater à Paris, à Vienne, à Berlin): tout contribuait à créer un climat politique nouveau.

En Piémont, ce fut le roi qui — de gré ou de force, on peut en discuter — prit l'initiative des changements. En octobre 1847, Charles-Albert promulgait un premier train de réformes, qui suscitèrent aussitôt d'immenses jubilations. « Presque chaque jour, des applaudissements, des sérénades, des hymnes à Pie IX, au roi, à la *Risorta Italia* », rapportait T. Chiuso [2]. L'année suivante, il accorderait à ses sujets la constitution *(statuto)* au milieu d'un enthousiasme exacerbé.

Le mouvement libéral soutenait le mouvement national. Il n'était question que de chasser l'Autrichien une bonne fois afin de réaliser l'unité du pays. Le romantique Charles-Albert se jettera dans une guerre pour le moins prématurée. Entré en Lombardie en 1848, il sera battu par les Autrichiens à Custozza et à

[1] Voir le chapitre *Années folles et pénitence* dans G. BOURGIN, *La formation de l'unité italienne*, pp. 93-122.

[2] T. CHIUSO, *La Chiesa in Piemonte...*, t. III, p. 209. Sur les premières années de Pie IX, voir R. AUBERT, *Le pontificat de Pie IX (1846-1878)*, Paris 1952, pp. 11-26.

Novare et abdiquera au mois de mars 1849 en faveur de son fils, Victor-Emmanuel II. Quand la réaction se sera de nouveau abattue sur le reste de la péninsule, le Piémont et son roi incarneront plus que jamais les aspirations des libéraux et des patriotes italiens.

Vicissitudes de l'Oratoire

L'Oratoire, on le devine, n'était pas sans subir les contrecoups de la situation. Le P. Lemoyne note que « les jours de 1848 et de 1849 furent terribles pour Don Bosco » [3]. Des clans s'étaient formés à l'intérieur du clergé. Le haut clergé, et tout particulièrement l'aristocratique Mgr Fransoni, n'était pas prêt à accepter les nouveautés, qu'il attribuait aux sectes. En revanche, un grand nombre de prêtres célébraient l'alliance de la religion avec la liberté et le patriotisme. Prudent, et tout à son travail auprès de la jeunesse pauvre, Don Bosco se refusait à « faire de la politique », c'est-à-dire en fait de la politique de parti [4], ce qui lui valut d'être sévèrement contré par ses collaborateurs. Ceux-ci, non contents de le laisser seul une nouvelle fois, réussirent pendant quelque temps à débaucher le plus gros de ses troupes: pendant plusieurs dimanches, le chiffre de participation tomba approximativement de cinq cents à trente ou quarante. Pour retenir les garçons, il sacrifiait par nécessité à leur humeur belliqueuse en leur fournissant « des fusils et des sabres de bois ». Mais, défiant, il refusait de se laisser entraîner dans le tourbillon des enthousiasmes populaires. Ceux-ci n'allaient d'ailleurs pas tarder à se retourner contre le clergé, tandis que s'envenimaient toujours plus les rapports entre Pie IX et le vaste mouvement qui ébranlait l'Italie.

Malgré tout, Don Bosco allait de l'avant. L'Oratoire tiendra bon au cours des années difficiles 1847-1850. Mieux, il essaimera.

[3] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. III, p. 410. Sur les difficultés de Don Bosco au cours de cette période cruciale, voir en particulier la fin du chapitre, ainsi que les *Memorie dell'Oratorio...*, pp. 211-222. De manière générale, sur l'Oratoire de 1845 à 1863, se référer à P. STELLA, *Don Bosco nella storia...*, t. I, pp. 103-120.

[4] Voir à ce sujet les remarques du P. Ceria dans les *Memorie dell'Oratorio...*, pp. 217-218, notes.

En 1847 probablement, sera inauguré à Porta Nuova, au sud de la ville, l'oratoire Saint-Louis. Un troisième sera pris en charge au cours de l'année 1849 à l'est de la ville, à Vanchiglia.

Origine d'une nouvelle création (1847)

Dans l'intervalle, une création nouvelle avait vu le jour. Elle se situait dans la logique de l'oeuvre entreprise par Don Bosco auprès de « la jeunesse pauvre et abandonnée ». « Parmi les jeunes gens qui fréquentent les oratoires de la ville, il en est qui se trouvent dans une situation telle qu'elle rend inutiles tous les moyens spirituels si on ne leur porte pas secours pour le temporel » [5]. Cela signifiait en termes concrets qu'il fallait leur procurer le logement, la nourriture et bientôt la formation professionnelle.

Pour répondre à ce nouveau besoin, Don Bosco ouvrit près de son oratoire d'externes un foyer *(ospizio)* pour les jeunes les plus démunis. L'histoire de cette fondation remonte à 1847 [6].

Lui-même a raconté qu'un soir du mois de mai de cette année-là, un garçon d'une quinzaine d'années s'était présenté à lui, les habits complètement trempés par une pluie battante. Il avait faim et suppliait qu'on le logeât pour la nuit. Marguerite Bosco l'accueillit à la cuisine, le mit près du feu et lui servit de la *minestra* et du pain, pendant que son fils s'enquérait de sa situation. Elle n'était guère brillante. Orphelin, étranger, sans argent, sans travail, il ne savait où aller ce soir-là. En attendant mieux, on installa le garçon sur une paillasse, dans la cuisine. Par précaution, la pièce fut fermée à clé, car une première expérience s'était soldée par un vol de draps et de couvertures... Le lendemain, Don Bosco parcourut la ville pour chercher du travail à son hôte.

[5] *Primo piano di regolamento per la Casa annessa all'Oratorio di S. Francesco di Sales,* partie I, *But de cette maison,* dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. IV, p. 735.

[6] Voir *Memorie dell'Oratorio...,* pp. 199-201.

La première maison salésienne

Ce garçon fut le premier interne de cette première maison salésienne, qu'il appellerait la *casa annessa all'Oratorio di San Francesco di Sales*. Titre significatif, qui montre que, dans la pensée du fondateur, l'oratoire garda malgré tout son caractère privilégié. (Le terme *Oratoire* finira par désigner l'ensemble de l'oeuvre établie au Valdocco).

Au cours de l'année 1847, d'autres jeunes furent ainsi hébergés tant bien que mal. On s'arrêta quelque temps au chiffre de sept, car la place faisait défaut. Mais, peu à peu, Don Bosco prenait en location les autres chambres de la maison Pinardi en attendant d'en faire l'acquisition définitive au mois de février 1851. Grâce à une série de constructions, échelonnées entre 1852 et 1859, et à l'achat de la propriété voisine des Filippi, la « maison de l'Oratoire » finira par prendre de vastes proportions. Le nombre des internes croîtra à mesure: 15 en 1848, 30 en 1849, 36 en 1852, 76 en 1853, 115 en 1854, 153 en 1855, 163 en 1856, 199 en 1857, 470 en 1860 et 600 en 1861 [7]. Dès 1851, Don Bosco s'était lancé dans la construction d'une église, destinée à prendre la place du hangar devenu inutilisable. Elle fut solennellement inaugurée le 20 juin 1852 et placée sous le patronage de saint François de Sales.

Dans ses débuts, la « maison de l'Oratoire » abrita principalement de jeunes travailleurs (les étudiants deviendront majoritaires à partir de 1856). La raison en était que Don Bosco avait été saisi d'emblée par leur condition misérable et qu'il savait en quels termes se posait déjà la « question sociale ».

La question sociale à Turin en 1848

Avec les progrès de l'industrialisation qui, après les grandes nations industrielles d'Europe, allaient se faire sentir en Italie, la condition des travailleurs y deviendrait désastreuse comme

[7] E. Foglio, *Indice analitico delle Memorie biografiche di S. Giovanni Bosco nei 19 volumi,* Turin 1948, p. 384 (art. *Ricoverati*). Voir également F. Giraudi, *L'Oratorio di Don Bosco, passim.*

partout ailleurs [8]. A Turin, deux raisons principales pouvaient expliquer cette déchéance: le triomphe du libéralisme et l'indifférence des hommes politiques.

Le libéralisme en matière économique conduisait tout droit à supprimer les associations de travailleurs. C'est ce qu'avait fait en France la loi Le Chapelier de juin 1791. Au Piémont, les édits royaux de 1844 ordonnaient à leur tour la suppression des antiques « Universités » ou corporations. Mais cette nouvelle législation laissait l'ouvrier isolé et sans moyens de défense. A la demande des travailleurs de Turin, Charles-Albert leur accorda de justesse le droit de former uniquement des sociétés d'assistance, sans portée sociale. Même celles-ci ne furent pas épargnées par les libéraux.

L'indifférence des hommes politiques surprend moins si l'on se rappelle qu'ils étaient empêtrés à cette époque dans les problèmes d'indépendance et d'unité nationales. Les voix isolées qui se levaient — celles d'un Gustave Cavour ou d'un Rosmini — ne pouvaient avoir grande incidence sur l'opinion publique, sans compter que, dans le climat libéral, elles ne pouvaient manquer de passer pour réactionnaires.

Si Don Bosco « n'aimait pas les révolutions » [9], il est certain néammoins qu'il avait conscience du mal dont souffrait la société. Dans une page très significative, son biographe nous a livré l'analyse qu'il faisait de la situation:

« Il fut de ce petit nombre d'hommes qui avaient compris dès l'origine — et il l'a répété mille fois — que le mouvement révolutionnaire n'était pas un tourbillon passager, parce qu'on ne pouvait dire des promesses faites au peuple qu'elles étaient toutes malhonnêtes: nombre d'elles répondaient aux aspirations universelles et véhémentes des prolétaires. Ceux-ci désiraient obtenir l'égalité de tous sans distinction de classes, plus de justice et une amélioration de leur sort. D'un autre côté, il voyait comment les richesses commençaient à devenir le monopole de capitalistes sans entrailles ni pitié, et comment les patrons imposaient à l'ouvrier isolé et sans défense des contrats injustes, tant pour le salaire que pour la durée du travail, en empêchant souvent de façon brutale

[8] Voir G. MATTAI, *Don Bosco e la questione operaia,* dans *Salesianum,* ann. X, 1948, pp. 358-368.

[9] F. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle,* p. 51.

la sanctification des fêtes. Ces causes selon lui ne pouvaient produire que de mauvais effets: perte de la foi chez les ouvriers, misère des familles et adhésion aux maximes subversives. Aussi, pour guider et freiner les classes ouvrières, il jugeait que le clergé devait prendre le parti de s'en rapprocher » [10]. Ce texte, assurément, sent son siècle, mais il traduit sans nul doute l'opinion des catholiques les plus « sociaux » de cette époque.

L'action de Don Bosco

Don Bosco s'ingénia donc à porter remède — du mieux qu'il pouvait — au mal qu'il déplorait. C'est ainsi qu'il se montrera favorable toute sa vie aux associations ouvrières catholiques. En 1850, on le verra fonder pour ses jeunes une *Société de secours mutuels*. C'était faire preuve de courage que de lutter de la sorte contre l'esprit individualiste du temps.

De façon plus immédiate, son action consistait à fournir le pain et le logement aux jeunes travailleurs de son foyer, qui n'allait pas tarder à se transformer en école professionnelle. En attendant que cela fût fait, il ne perdait aucune occasion de s'intéresser à leur vie de travail en ville.

Un de ses premiers soucis était de les placer auprès d'un « honnête patron ». En accord avec celui-ci, il faisait établir et signait des contrats de travail *(contratti di locazione d'opera)* dont il entendait que les conventions fussent rigoureusement observées. Il nous en reste quelques exemplaires, datés des années 1851 et 1852, qui ne manquent pas d'intérêt [11]. On y garantissait les droits fondamentaux du jeune ouvrier: la santé, le juste salaire, le repos du dimanche et des jours de fête, l'apprentissage correct du métier et la prévoyance en cas de maladie. L'apprenti, de son côté, s'engageait à fournir un travail sérieux. Quant au directeur de l'Oratoire, il promettait son concours pour la bonne conduite du garçon. Si le patron ne remplissait pas ses obligations, exploitait son employé ou se montrait brutal, Don Bosco n'hésitait pas à le lui retirer. Au cours de la semaine, il visitait ses jeunes travaillant aux quatre coins de la ville.

[10] G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...*, t. IV, p. 80.
[11] Voir G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...*, t. IV, pp. 295-298.

Les premières années à la maison de l'Oratoire

Les premières années à la maison de l'Oratoire, il faut les imaginer dans un décor des plus pittoresques [12].

Au début, on manquait de tout, mais surtout de la place nécessaire. Les jeunes dormaient par petits groupes dans les chambres. Au fur et à mesure que la maison Pinardi passait à Don Bosco, chaque endroit disponible était aussitôt occupé par un lit. Le repas, quand il faisait beau, se prenait dehors dans la cour, sinon on envahissait les marches de l'escalier et les abords de la cuisine. Marguerite Bosco, que tout le monde appelait *Mamma Margherita,* préparait la *polenta* et la *minestra,* son fils lui aussi s'affairait autour du fourneau et faisait la distribution. Pour la boisson, une pompe donnait de l'eau fraîche en abondance. Avant le départ au travail, chacun recevait vingt-cinq centimes pour se procurer du pain en ville.

Pratiquement, tous les frais et tout le travail incombaient à Don Bosco et à sa mère. Ainsi, il fallait la plupart du temps leur fournir également des vêtements convenables, sans parler de la lessive et du raccommodage. Heureusement, le directeur se souvenait des anciens métiers pratiqués dans sa jeunesse!

Dans les moments de grande nécessité, celui-ci n'hésitait pas à frapper à la porte de telle ou telle famille riche. Cette démarche — il l'avouait lui-même — lui coûtait beaucoup, encore qu'il se dît prêt à n'importe quel sacrifice pour subvenir aux besoins de ses *merlotti.* Toujours est-il qu'il ne fut jamais obligé de renvoyer un garçon par manque du nécessaire.

Origine des ateliers

Pendant près de six ans, la vie se déroula à la maison de l'Oratoire sans grand changement. Mais en 1853, quand la construction du nouveau bâtiment fut achevée, Don Bosco décida de faire un nouveau pas en installant les premiers ateliers à demeure dans sa maison [13].

[12] Sur les premières années à l'Oratoire, voir en particulier G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. III, pp. 348-363; t. IV, pp. 5-15 et 334-341.

[13] Sur les premiers ateliers, voir G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. IV, pp. 657-665.

En expliquant les raisons qui l'y ont poussé, le P. Lemoyne met au premier plan les dangers qui guettaient les jeunes en ville: « l'inconduite et l'irréligion », avec une mention spéciale pour l'« hérésie » protestante. De fait, Turin connaissait alors une vie fort agitée et les vaudois, depuis leur émancipation le 17 février 1848, menaient une active campagne de prosélytisme dans le pays. (Don Bosco leur imputera les attentats qui faillirent lui coûter la vie ces années-là). Mais on peut penser que le directeur de l'Oratoire avait son plan en tête et qu'entre autres il tenait à ses ateliers pour chausser, habiller et loger ses pensionnaires.

On commença à l'automne del 1853 par des embryons d'ateliers pour cordonniers et pour tailleurs. Les premiers furent installés dans un couloir de la maison Pinardi. Quant aux tailleurs, ils jetèrent leur dévolu sur l'ancienne cuisine. Leur premier maître à tous ne fut autre que Don Bosco, en attendant qu'il leur eût trouvé des chefs d'atelier.

Ces deux expériences lui parurent d'un grand avantage, tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral. Sans tarder, il avait composé un règlement qui fixait les responsabilités de chacun: celles des *maestri d'arte* s'étendaient non seulement à l'apprentissage mais encore à la conduite morale des élèves. A chaque besoin nouveau qui se fera sentir, un nouvel atelier, si possible, verra le jour. Ce sera le cas au printemps 1854 pour l'atelier de reliure (n'oublions pas que Don Bosco éditait beaucoup). En 1856, viendra le tour des menuisiers (très utiles pour les constructions) et en 1862, celui des imprimeurs (qui libéraient cet écrivain abondant d'une pénible servitude). Cette même année, Don Bosco ouvrait un atelier de serrurerie, ancêtre des ateliers de mécanique d'aujourd'hui.

Encadrement

A peine lancé le premier de ces ateliers, se posa le problème de l'encadrement des jeunes apprentis. Le directeur de l'Oratoire eut à cet égard quelques difficultés et l'expérience lui fit tenter successivement plusieurs formules [14].

[14] Histoire de cette évolution dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. V, pp. 756-757.

Au début, il fit appel à des chefs d'atelier qu'il considérait comme des salariés ordinaires. Voyant qu'ils ne se préoccupaient ni du progrès de leurs élèves, ni de la bonne marche de l'atelier, il leur confia par la suite toute la responsabilité de l'affaire, avec le souci de se trouver du travail comme s'ils étaient leur propre patron. Mais du même coup, les garçons se voyaient traités en manoeuvres et soustraits à l'autorité de leur directeur, sans compter que l'horaire de la maison était battu en brèche et que les chefs faisaient passer avant tout leurs avantages personnels.

Lorsque Don Bosco prit en charge l'organisation matérielle des ateliers — le chef devait apporter ses propres outils, alors que ceux des apprentis étaient fournis par l'Oratoire — les ennuis continuèrent: l'outillage des apprentis servait au maître plutôt qu'à eux-mêmes.

C'est alors que Don Bosco prit l'entière responsabilité morale et administrative des ateliers et ne laissa aux chefs que la formation professionnelle des apprentis. Parmi les inconvénients de cette nouvelle formule, on signalait que les chefs, craignant d'être évincés par leurs meilleurs élèves, avaient tendance à les laisser végéter. Don Bosco trouverait un jour la formule définitive en formant des chefs d'atelier qui lui seraient entièrement dévoués: les « coadjuteurs » salésiens.

La vie des apprentis à l'Oratoire

Le foyer de l'Oratoire, ouvert en 1847, acquérait peu à peu des bases solides dans tous les domaines. Si Don Bosco tenait plus que tout à préserver au maximum son caractère familial, il travaillait en même temps à lui donner le fonctionnement d'une authentique maison d'éducation. Un premier règlement développé entra en vigueur au cours de l'année scolaire 1854-1855.

Il est intéressant de noter qu'à cette date le but de l'oeuvre n'avait formellement pas changé. Au chapitre premier traitant de l'admission dans la maison, le règlement n'acceptait le jeune de douze à dix-huit ans qu'à la condition qu'il fût « orphelin de père et de mère et totalement pauvre et abandonné. S'il a des frères ou des oncles qui puissent se charger de son éducation,

il est exclu du but de la maison » [15]. En fait, Don Bosco recevait surtout des orphelins, des prédélinquants ou encore des enfants malheureux dans leur famille. (L'appendice à ce règlement, consacré aux étudiants, ne pose pas les mêmes « exigences »).

Une journée d'apprenti vers 1853 commençait tôt le matin [16]. Après le lever, les jeunes pouvaient assister à la messe dite par Don Bosco. Ils prenaient ensuite le petit déjeuner et chacun s'en allait à son travail, soit à l'Oratoire, soit en ville, pendant que les étudiants prenaient le chemin des classes. A midi, tous se retrouvaient autour de la même table. Une heure environ de récréation et tout le monde regagnait son poste jusqu'à l'heure du souper. Quelques exercices scolaires étaient prévus dans la soirée. Les prières du soir étaient récitées à neuf heures, généralement dans la cour, et suivies d'une brève causerie de Don Bosco. Ce « mot de soir », qu'il adressait à la fin de chaque journée à sa « famille », était selon lui un excellent moyen d'éducation et un antidote contre les influences néfastes de l'extérieur.

Vie religieuse

On reprochait à Don Bosco de trop demander à ses jeunes ouvriers dans le domaine religieux. Ceux-ci étaient d'ailleurs moins souples que les étudiants. En fait, il se montrait à leur égard moins exigeant.

Cependant, les pratiques de piété de l'Oratoire étaient nombreuses et variées: messe, chapelet, prières, visite au Saint-Sacrement, mot du soir... En plus de ces pratiques quotidiennes, il tenait beaucoup à la récollection mensuelle, appelée exercice de la bonne mort, ainsi qu'à la retraite annuelle de plusieurs jours, ce qui a fait dire au P. Ceria qu'il fut le premier en Italie à lancer des retraites pour jeunes ouvriers [17]. Sa première expérience re-

[15] *Piano di regolamento per la Casa annessa all'Oratorio di S. Francesco di Sales,* partie I, chap. I *De l'admission,* art. 2, dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. IV, p. 736.

[16] Voir G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. IV, pp. 679-682 ainsi que le témoignage de Berto dans le *Summarium,* pp. 142-143, et celui de Rua, pp. 221-222.

[17] *Memorie dell'Oratorio...,* p. 207, note.

montait à 1848: elle fut suffisamment encourageante pour l'engager à recommencer périodiquement. Enfin, sur le modèle de la « compagnie de saint Louis », une « compagnie de saint Joseph » apparaîtra en 1859 pour la formation chrétienne des apprentis [18].

Loisirs

Dans l'éducation des jeunes travailleurs, les loisirs n'étaient pas oubliés. Le dimanche, les internes participaient aux activités de l'oratoire externe et se mêlaient à ses jeux. Au cours de la semaine, ils cultivaient le chant et la musique dans les moments libres, ce qui leur permettait de se produire à l'extérieur. Dès 1848, ils faisaient des sorties remarquées dans les églises de Turin et celles des villages environnants [19]. La musique instrumentale et le théâtre faisaient également leurs débuts chez les apprentis.

Don Bosco s'adaptait de la sorte aux garçons très simples, souvent frustes qu'il accueillait chez lui, et dont il voulait faire des ouvriers chrétiens [20].

[18] Voir *ci-dessous* le chap. 5.
[19] *Memorie dell'Oratorio...*, pp. 208-210.
[20] Voir E. Ceria, *Annali...*, t. I, p. 659.

LA MAISON DE L'ORATOIRE ENTRE 1847 ET 1862. LES SECONDAIRES

Don Bosco et les étudiants

Pendant qu'il allait au plus pressé en se consacrant corps et âme à ces jeunes ouvriers qui semblaient devoir l'accaparer totalement, Don Bosco ne négligeait pas la catégorie des étudiants.

A vrai dire, il n'attendit pas 1847 pour s'intéresser à ces derniers. Déjà aux premiers temps de l'Oratoire, il avait recruté quelques garçons plus instruits, susceptibles de lui prêter main-forte dans l'instruction des autres: pour Don Bosco, les *maestrini* formés par lui constituaient les premiers éléments de ce qui deviendrait la section des secondaires [1]. Autre signe de l'intérêt qu'il portait aux étudiants: l'Oratoire était envahi le jeudi par des groupes de collégiens de la ville qui aimaient y passer une journée de détente en sa compagnie [2]. Ces jeunes provenant de familles aisées prenaient plaisir à s'entretenir avec lui de mille sujets. Pour les divertir, il mettait à leur disposition les jeux et accessoires de gymnastique inutilisés pendant la semaine. La journée se terminait souvent fort tard.

Mais en 1847, quelques mois après l'accueil dans la maison Pinardi du premier apprenti, il recevait comme pensionnaire le premier étudiant [3]. Il s'appelait Alessandro Pescarmona. Son père, un « riche propriétaire » de Castelnuovo, s'était engagé à payer une pension mensuelle. (« Il n'est pas juste, disait Don Bosco, que celui qui a des biens, petits ou grands, à titre personnel

[1] *Memorie dell'Oratorio...*, p. 184.
[2] Voir G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. III, p. 175.
[3] Voir G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. III, p. 252.

ou par sa famille, puisse profiter, en entrant chez nous, des aumônes qui sont destinées aux autres »). Faisant vie commune avec Don Bosco et les premiers apprentis, Pescarmona devait suivre en ville des cours de latin.

Un problème de recrutement sacerdotal

En acceptant dans sa maison des étudiants alors que la place faisait déjà défaut pour les apprentis, Don Bosco était guidé par un but très précis: celui de former de futurs prêtres [4]. Son esprit était alors en proie à un grand dessein que des « songes » venaient périodiquement étayer: préparer les innombrables collaborateurs de demain, prêtres et clercs, qui l'aideraient dans son entreprise. D'autre part, il était préoccupé de la raréfaction des candidats à la prêtrise, phénomène nouveau en Piémont et consécutif aux changements politiques. Le clergé, choyé sous la Restauration, ne pouvait plus espérer les mêmes avantages sous un gouvernement libéral. Entre autres mesures qui le frappèrent à cette époque, il faut signaler la fermeture du séminaire de Turin en 1848 (Don Bosco recueillit les séminaristes dans sa maison pendant près de vingt ans) ainsi que l'emprisonnement de l'archevêque de Turin, Mgr Fransoni, et son exil à Lyon à partir de 1850. « Il fallait désormais compter, souligne F. Desramaut, avec un esprit dommageable à l'Église institutionnelle, au moins dans ses structures du temps et du pays [5] ». Malgré les vents contraires — l'Oratoire, une « fabrique à curés et à bigots », persiflaient ses adversaires — Don Bosco s'attaqua résolument à une tâche difficile.

Premiers essais de vocations

Le premier essai significatif dans la formation des futurs prêtres peut être daté de 1849. Au cours de la retraite organisée par lui à Sant'Ignazio près de Lanzo, il s'adressa cette année-là à

[4] P. Braido écrit à ce sujet que « l'intérêt pour le soin des vocations ecclesiastiques est peut-être un des aspects les plus ignorés et pourtant dominants de la personnalité de Don Bosco et une des tâches principales de sa famille d'éducateurs ». Voir P. Braido, *Il sistema preventivo di Don Bosco*, 2e éd., Zurich 1964, pp. 345-349.

[5] Voir F. Desramaut, *Don Bosco et la vie spirituelle*, p. 31.

quatre garçons qui lui semblaient les plus aptes à la prêtrise: Felice Reviglio, un solide gaillard de dix-sept ans, ancien chef de bande à Turin; Giuseppe Buzzetti, vieil habitué de l'Oratoire avec son frère Carlo; Carlo Gastini, que Don Bosco avait rencontré un an plus tôt dans une boutique de barbier, et Giacomo Bellia, le plus instruit des trois puisqu'il avait terminé ses classes primaires alors que ses compagnons savaient à peine lire et signer leur nom. Selon Giovanni Battista Lemoyne, les quatre s'entendirent proposer le marché suivant: « Accepteriez-vous de devenir mes collaborateurs? (...) Je commencerai par vous faire un peu d'école élémentaire; je vous enseignerai les premiers rudiments du latin et, s'il plaît à Dieu, qui sait si un jour vous ne pourriez pas être ses prêtres? » [6]. L'offre leur plut. Sans tarder, ils se mirent à l'étude avec ardeur. Le 2 février 1851, tous les quatre revêtaient la soutane. Reviglio et Bellia devinrent effectivement prêtres, mais dans le clergé diocésain. Les deux autres durent interrompre leurs études. Don Bosco avait des raisons d'être quelque peu déçu.

Mais dans l'intervalle, il avait recruté des garçons plus jeunes. En 1850, il fit donner les premiers cours de latin à un garçon de treize ans qui deviendrait plus tard son successeur, Michele Rua. Michele avait fréquenté jusque-là le collège des Frères des Écoles chrétiennes. Comme il habitait tout près de l'Oratoire, il n'y prendra pension que deux ans plus tard. En compagnie d'Angelo Savio et de quelques autres, il suivait en ville les cours secondaires. D'autres se joignirent bientôt à eux: Rocchietti, Cagliero, Francesia, Turchi...

Le foyer d'étudiants était lancé. D'année en année, il se développait régulièrement: pour 12 pensionnaires en 1850, il en comptait 35 en 1854-1855, 63 en 1855-1856, 121 en 1857-1858...

Les cours en ville

Les premiers temps, le directeur de l'Oratoire fut leur maître d'école. A partir de l'année 1851-1852, il recourut à deux professeurs qui tenaient en ville des cours privés [7]. Le professeur Carlo Bonzanino donnait son enseignement près de la place

[6] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. III, p. 549.
[7] Voir G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. IV, pp. 666-678.

Saint-François-d'Assise, dans la maison où Silvio Pellico avait composé *Le mie prigioni.* Il recevait les élèves des trois premières années de latin, alors que le prêtre Matteo Picco, installé du côté de l'église Saint-Augustin, non loin du sanctuaire de la Consolata, achevait leur formation secondaire dans les classes d'humanités et de rhétorique. Ces cours privés jouissaient d'une excellente réputation et les fils des grandes familles de Turin étaient nombreux à les fréquenter. Liés d'amitié avec Don Bosco, les deux professeurs accueillirent gratuitement les jeunes de l'Oratoire pendant plusieurs années.

Chaque matin, on les voyait quitter la maison et se diviser en deux groupes pour se rendre à leurs classes respectives suivant un itinéraire fixé par Don Bosco. Ils étaient reconnaissables de loin, surtout les jours de mauvais temps, quand ils avaient revêtu leur vieille capote militaire, don du ministre de la guerre. Tout en les protégeant des intempéries, elle leur conférait, note plaisamment Lemoyne, un « air de contrebande ou de caricature ». Rua était chargé de la surveillance le long du trajet, ce qui lui valut quelques difficultés avec le turbulent Cagliero, futur prince de l'Église... A l'entrée de la classe, le professeur leur faisait déposer leur paletot — seule concession exigée par le raffinement de leurs condisciples. Que des « fils de famille » et des *poverelli* fussent assis ainsi côte à côte sur les mêmes bancs, était un sujet de grand étonnement. Les professeurs, pour leur part, appréciaient l'esprit d'émulation qui en résultait.

La section secondaire à l'Oratoire

La solution n'était pas idéale. Comme pour les apprentis, Don Bosco était peu satisfait des allers et retours à travers la ville. Et d'autre part, les cours des deux professeurs commençaient à être submergés par une clientèle de plus en plus nombreuse et peu rentable.

Dès que Don Bosco put disposer d'un embryon de personnel, il résolut de créer des classes à domicile [8]. Giovanni Battista Francesia, jeune séminariste de dix-sept ans, venait de terminer brillamment ses études de latin: il fut mis aussitôt à la tête d'une

[8] Voir G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. V, pp. 360-361, 548-549.

terza ginnasiale (troisième année de latin), qui commença de fonctionner en novembre 1855 dans une des pièces de la maison Pinardi. L'année suivante, ce fut le tour des deux classes inférieures *(prima* et *seconda ginnasiale)* réunies sous la responsabilité du professeur Blanchi, un laïc que Don Bosco s'était attaché au cours d'un déplacement à Foglizzo. Au début de l'année scolaire 1859-1860, la section secondaire se trouvait à l'Oratoire au complet et comptait plus de deux cents élèves. Et en 1861, Don Bosco pouvait présenter un corps professoral de sept professeurs, dont trois diplômés. Ces premiers maîtres étaient, à l'exemple de Francesia, de jeunes abbés qui avaient noms Provera, Anfossi, Durando, Cerruti.

Les élèves

Dans l'ensemble, les étudiants provenaient de milieux moins défavorisés que les apprentis: milieu rural et même parfois bourgeois. Chose étonnante, leur directeur réservait un traitement spécial à quelques fils de famille qu'il admettait à la table des clercs « afin que ceux-ci puissent profiter de leur bon exemple »[9].

Il pouvait arriver à des apprentis de passer à la section secondaire. « L'oeil de Don Bosco savait distinguer entre pensionnaires et pensionnaires. Il y avait là des enfants provenant de familles naguère aisées et maintenant ruinées, qui n'étaient pas faits pour les tâches manuelles; d'autres apparaissaient doués d'une si belle intelligence qu'il eût paru déplacé de les condamner à des métiers rudes. Il les cultivait donc à part, en les appliquant à l'étude » [10].

Dans l'admission des étudiants, le souci de trouver des vocations de prêtres restait prédominant. C'est ainsi que le premier règlement pour la maison de l'Oratoire, dans l'appendice qui leur est consacré, n'acceptait un étudiant qu'aux trois conditions suivantes: « dispositions spéciales pour les études », « piété éminente » et « personne n'est admis à étudier le latin s'il n'a la volonté d'embrasser l'état ecclésiastique, tout en restant libre de suivre sa vocation propre à la fin des cours de latinité » [11]. Il

[9] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. IV, p. 336.
[10] E. CERIA, *San Giovanni Bosco nella vita e nelle opere, éd. cit.*, p. 114.
[11] *Piano di regolamento per la Casa annessa all'Oratorio di S. Francesco*

voulait éviter entre autres que des sujets fassent leurs études aux frais de l'Oratoire. Sa conduite à l'égard de ses propres neveux, Francesco et Luigi, est significative: quand il eut remarqué qu'ils n'étaient point faits pour être prêtres, il se résolut à les renvoyer chez leur père.

Tout compte fait, on peut avancer que la majorité des élèves de la section secondaire provenaient de milieux pauvres. L'épisode des capotes militaires le montre. Don Bosco lui-même a déclaré que, dans la recherche des vocations sacerdotales, il s'était tourné de façon délibérée vers « ceux qui maniaient la pioche et le marteau » [12].

Vie quotidienne

La vie des étudiants à l'Oratoire était rythmée par les temps forts que constituaient la prière, l'étude et la récréation [13].

Tous les matins, après la lever, assistance à la messe, pendant laquelle il était d'usage de réciter les prières du matin, suivies du chapelet. A la fin, méditation ou lecture d'un quart d'heure. La matinée se passait en classes. Après le repas de midi, où étudiants et professionnels se trouvaient réunis, la récréation se prolongeait durant une heure, après quoi avaient lieu les classes de l'après-midi. A quatre heures, on venait prendre son goûter (alors que les apprentis, d'ordinaire, emmenaient le leur). Nouvelle récréation et, à cinq heures, les secondaires étaient rassemblés en salle d'étude jusqu'à l'heure du repas du soir. On pensait à ce sujet qu'il eût été excessif de leur imposer deux heures et demie de travail intellectuel: c'est la raison pour laquelle les vingt dernières minutes étaient consacrées à la lecture par un des élèves d'un « beau récit édifiant ». Après le souper, chant pour tout le monde. Et à neuf heures, prières suivies du « mot du soir ».

di Sales, appendice pour les étudiants, dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. IV, p. 745.

[12] G. BOSCO, *Cenno istorico sulla congregazione di S. Francesco di Sales e relativi schiarimenti,* Rome 1874, p. 4.

[13] Indications sur la vie quotidienne des étudiants dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. IV, pp. 679-681; t. VI, pp. 67-74.

L'esprit de famille à l'Oratoire

Le vie des élèves de l'Oratoire avait ce cachet original, déjà évoqué à propos des apprentis, auquel le directeur tenait beaucoup. « Jusqu'en 1858, commentait son biographe, Don Bosco gouverna et dirigea l'Oratoire comme un père conduit sa famille, et les jeunes ne sentaient pas de différence entre l'Oratoire et la maison de leurs parents. Pas de rangs pour aller d'un lieu à un autre, pas de rigueur dans l'assistance ni de coercition de règles minutieuses. Qu'il suffise de dire que le matin, pour savoir qui ne s'était pas levé de son lit, chacun était tenu, en entrant à l'église, de mettre sur le tableau près de la porte un fichet de bois dans le trou à côté de son nom ». L'auteur concluait de manière optimiste en affirmant que « la conscience était la première règle » de ces jeunes.

Notons que Don Bosco se trouvait au milieu de ses « fils » chaque fois qu'il le pouvait. Si l'on songe que, jusqu'à l'arrivée du P. Alasonatti en 1854, il fut le seul prêtre de la maison et que pendant longtemps ses principaux auxiliaires furent de jeunes séminaristes, on comprend qu'il devait se faire omniprésent. Lui-même, il se rendit longtemps avec eux en salle d'étude, « pour (lesquels) il ne pouvait rester », afin de les connaître pour mieux les éduquer. Le moment de la récréation et du jeu lui paraissait capital de ce point de vue: il en fallait beaucoup pour qu'il négligeât de venir s'entretenir ou jouer avec les jeunes. De même, il se rendit longtemps avec eux en salle d'étude, « pour écrire ou méditer son prochain livre », s'il faut en croire l'excellent P. Lemoyne.

La confiance qui régnait entre Don Bosco et les siens provoquait chaque jour un « spectacle des plus émouvants », qui ne disparaîtrait que vers 1870. A la fin des repas, surtout du repas du soir, un flot de garçons faisait irruption dans la salle où Don Bosco terminait de manger. On veut être près de lui pour le voir, le questionner, l'entendre, rire de ses bons mots. On s'installe en conséquence, qui tout autour de lui, en couronne; qui sur les tables d'en face, assis, à genoux ou debout; qui coincés entre

les bancs et les tables. De toute évidence, Don Bosco appréciait beaucoup cette manifestation spontanée, « le meilleur assaisonnement de sa maigre pitance » [14].

Le travail scolaire

Une des plus constantes recommandations du directeur de l'Oratoire à ses élèves concernait l'amour de l'étude et la « fuite de l'oisiveté ». Il savait de quoi il parlait. Lui-même était un travailleur acharné et son exemple devait servir à entraîner les autres. Il faut ajouter qu'en multipliant les appels au travail (« piété, travail, joie » était son leitmotiv le plus ordinaire), il avait à coeur la bonne réputation des études qui se faisaient dans la maison, et, si elle fut réellement prononcée, il devait se sentir comblé par la réflexion d'un professeur d'Université en 1863: « Sachez que chez Don Bosco on étudie et on étudie pour de bon! » [15]. A noter qu'en revanche la curie turinoise lui reprochait le manque de préparation intellectuelle de ses clercs, ce qu'il contestait.

Les biographes nous ont tracé de l'application des élèves un tableau très suggestif. Sans doute rapportent-ils quelques admonestations à l'endroit de ceux qui tenaient l'école pour un « grand embêtement » [16]. Mais ils préfèrent insister sur le climat de travail qui régnait à Valdocco. Comme exemple de leur « enthousiasme pour l'étude », le P. Lemoyne cite le cas de ces élèves qui demandèrent en 1864 la permission de pouvoir se lever de bonne heure le matin [17]. Elle leur fut accordée, mais à une condition: qu'ils ne se lèvent pas avant quatre heures! La salle d'étude était considérée, nous dit-on, comme le sanctuaire du travail. S'il faut en croire le P. Lemoyne, enclin, il est vrai, à idéaliser le passé, il y régnait en tout temps un « solennel et religieux silence » [18]. Il n'y avait pas que la salle d'étude où l'on pût constater de l'ardeur au travail. Pour repasser une leçon ou lire un auteur du

[14] A. AUFFRAY, *Un grand éducateur, saint Jean Bosco,* 6e éd., Lyon-Paris 1947, p. 466.
[15] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. VII, p. 464.
[16] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. VII, p. 599.
[17] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. VII, p. 588.
[18] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. VII, p. 556.

programme, tous les endroits de la maison étaient bons: le réfectoire, la cour de récréation et le dortoir, quand on avait la chance de se trouver près de la lumière. L'autorité devait intervenir fréquemment, nous apprend-on, afin de corriger certains excès dangereux pour la santé des élèves. En dépit du caractère un peu idyllique de certaines descriptions, il faut admettre que l'on étudiait à l'Oratoire avec entrain.

En revanche, les motivations données à cette intense activité nous paraissent parfois assez ternes. « Il justifiait l'étude, comme tout travail, par la loi du devoir d'état et par ses effets purificateurs et énergétiques dans l'âme: elle va à l'encontre de l'oisiveté, elle aide au développement de la volonté » [19]. A cela s'ajoutait néanmoins chez Don Bosco le souci de former des citoyens utiles à la société et des aides compétents pour la congrégation qu'il projetait. Et par-dessus tout, le travail servait à « faire du bien à l'âme ».

Formation chrétienne

A l'Oratoire, l'accent était mis en priorité sur la vie spirituelle et conjointement sur la formation morale des élèves. Si cela était vrai chez les apprentis, on comprend que ce souci fut primordial auprès des secondaires, qui se rangeaient parmi les vocations possibles. En matière de pratiques de piété et de dévotions, Don Bosco ne craignait ni le nombre, ni la variété. Pourtant, les étudiants les accomplissaient en général de bon coeur, si l'on en juge d'après l'atmosphère religieuse qui imprégnait cette maison d'éducation.

La forme de piété qui leur était demandée avait trois caractéristiques: elle devait être sacramentaire, mariale et ecclésiale.

Il attachait la plus grande valeur à la réception fréquente et fructueuse des sacrements, c'est-à-dire avant tout de la confession et de la communion. Chaque jour, il confessait pendant deux ou trois heures et, à l'approche des fêtes, son confessionnal ne désemplissait pas pendant plusieurs heures. Dans les biographies de ses meilleurs élèves, Savio, Magone et Besucco, il affirmait « qu'un adolescent de valeur dirigé par lui se confessait

[19] F. Desramaut, *Don Bosco et la vie spirituelle,* p. 157.

toutes les semaines, à la rigueur tous les quinze jours » [20]. En ce qui concerne la communion, il finira par recommander la pratique quotidienne à tous, même aux médiocres qui avaient le désir de « croître dans l'amour de Dieu ».

Dans la pédagogie surnaturelle que l'on mettait en oeuvre à l'Oratoire, la dévotion à Marie constituait un autre élément fort important. Les élèves de l'Oratoire honoraient la Mère de Dieu dans son immaculée conception et, à partir de 1863 environ, sous son titre d'auxiliatrice. Leur dévotion trouvait à s'exprimer dans un ensemble de pratiques adaptées: chapelet, Petit office de la sainte Vierge, mois de Marie, neuvaines préparatoires aux fêtes...

Piété ecclésiale enfin qui se concrétisait en vénération pour le pape. Entraînés par leur directeur, les élèves de l'Oratoire priaient pour le pape, et même organisaient des quêtes pour venir en aide à Pie IX.

Toujours préoccupé de la formation spirituelle de ses étudiants, Don Bosco avait institué pour eux une « conférence » hebdomadaire qui se tenait le mercredi soir, « afin que, progressant dans les études, ils ne négligent pas leurs autres devoirs » [21]. Il avait ensuite le droit de se montrer plus exigeant pour eux que pour les apprentis. Pour favoriser dans ce milieu le goût de la vocation sacerdotale, il comptait beaucoup sur les associations de jeunes ou « compagnies », qui fonctionnaient dans sa maison.

Vacances

Un autre secteur (et combien important!) de la vie des jeunes retenait toute son attention: les vacances [22]. Il avait là-dessus des idées bien à lui et que les éducateurs d'un autre siècle trouveraient contestables. Voici ce qu'en dit son biographe à propos de l'année 1855: « (Don Bosco) leur laissait entendre qu'ils lui feraient plaisir en n'allant pas en vacances, ou en retournant rapidement à l'Oratoire (...) Il avait déjà supprimé les vacances de Noël et de Mardi gras, que, dans les toutes premières années,

[20] F. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle*, p. 133.

[21] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. VI, p. 209.

[22] Sur la question des vacances, voir G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. 5, pp. 278-279. Compléter ces notes par ce qui est dit *ci-dessous* au chap. 7.

il avait dû concéder à quelques-uns, parce que c'était la coutume dans les autres collèges. Il tolérait alors, et pendant quelques années encore, les vacances de Pâques ». Quant aux grandes vacances, il cherchait à les raccourcir. A la mi-août et pendant un mois, il organisait des cours de vacances, auxquels tous étaient tenus de participer. Les élèves qui s'en abstenaient sans motif légitime n'étaient pas repris au début de l'année scolaire.

Avant le départ en famille, le directeur du Valdocco multipliait les recommandations, en insistant spécialement sur les dangers qui guettaient « la vertu et la vocation » des jeunes. Il les invitait aussi à lui écrire pour lui donner de leurs nouvelles. Lui-même demandait aux curés et vicaires de leurs paroisses de veiller sur la conduite de ses élèves.

Conclusion

Grâce aux efforts incessants déployés par Don Bosco dans tous ces domaines, le foyer des étudiants, qui avait débuté petitement en 1847, présentait au bout de quelques années des résultats appréciables. Dans le soin des vocations qui lui tenait à coeur par-dessus tout, des chiffres pouvaient être alignés qui témoignaient du succès de l'entreprise. Rien que pour l'année 1861, la section des secondaires avait fourni trente-quatre sujets qui envisageaient le sacerdoce [23]. Ces vocations se destinaient aussi bien au clergé séculier qu'à la congrégation salésienne qui était en train de naître. L'Oratoire était même devenu le principal fournisseur des séminaires du Piémont. Ceux qui choisissaient des carrières civiles ne déméritaient pas: la plupart manifestaient là où ils étaient leur attachement à l'Église.

[23] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. VI, p. 992. Voir également sur ce sujet les témoignages de Cagliero, de Francesia et de Rua dans le *Summarium*, pp. 175, 201, 224.

CHAPITRE 5

LES COMPAGNIES

A plusieurs reprises déjà, nous avons fait allusion à ces associations de jeunes qui s'étaient constituées sous le titre de *compagnies,* tant chez les externes que chez les internes de l'Oratoire. Une esquisse de l'oeuvre éducative de saint Jean Bosco serait incomplète, si l'on négligeait d'y voir ce qui en fut, au dire de certains, un « facteur essentiel et indispensable » [1].

La Société de l'allégresse

On sait que Jean Bosco a eu de tout temps un goût prononcé pour les associations de jeunes et les réunions où l'on se retrouve entre amis. Son rôle dans la fondation au collège de Chieri de la *Société de l'allégresse* en témoigne.

Lui-même a expliqué en quoi consistait cette « société » [2]. « Chacun des membres, écrit-il, était strictement tenu de trouver des livres, d'engager des conversations et des divertissements capables de créer de la joie parmi nous. Était banni au contraire tout ce qui pouvait engendrer de la mélancolie, spécialement les choses contraires à la loi du Seigneur ». Un peu plus loin, les *Memorie dell'Oratorio* précisaient les deux articles de base du groupe: « 1° Chaque membre de la Société de l'allégresse doit

[1] C'est l'avis du P. Braido. On consultera avec fruit son chapitre sur les compagnies dans P. BRAIDO, *Il sistema preventivo di Don Bosco,* 2e éd., Zurich 1964, pp. 377-387. Voir l'ouvrage très pratique de G. Bozzo, *Organizziamo le Compagnie,* Turin 1954, et le travail presque exhaustif de G. MAROCCO, *Compagnie Gioventù Salesiana. Origini, sviluppi, realizzazioni,* Turin 1964.

[2] Voir *Memorie dell'Oratorio...,* pp. 52, 54.

éviter tout propos, toute action qui ne conviendrait pas à un bon chrétien; 2° Exactitude dans l'accomplissement des devoirs scolaires et religieux ». Leur ressemblance avec les articles 1, 3, 5 et 6 du règlement de la compagnie de saint Louis est frappante. Il y a là un ensemble de traits qui donnent à penser que le groupe fondé par l'étudiant Jean Bosco était une sorte de compagnie avant la lettre.

Naissance des compagnies

Malgré les points de comparaison qu'on peut découvrir dans la jeunesse de Don Bosco ou dans des mouvements similaires (comme les *congrégations* des jésuites), les compagnies sont à placer dans le cadre de l'action de Don Bosco à l'Oratoire de Turin. « La naissance des compagnies religieuses, écrit Giovanni Marocco, est indissociablement et vitalement liée à la naissance de l'oeuvre de saint Jean Bosco » [3].

En effet, elles sont nées dans un milieu donné et en réponse à des besoins spirituels définis. Il n'est que de suivre l'histoire de leur fondation pour s'en convaincre.

Compagnie de saint Louis (1847)

La première des compagnies fut, nous l'avons vu, la compagnie de saint Louis de Gonzague. Elle vit le jour dans le milieu des externes, au cours de l'année 1847.

Don Bosco venait alors de s'installer chez Pinardi et, après les années difficiles de « l'oratoire volant », on le sentait impatient de faire oeuvre solide, particulièrement en matière de formation religieuse. Comment animer spirituellement, se demandait le jeune apôtre, les centaines de garçons qui accouraient au Valdocco les dimanches et les jours de fête? Son intention était de « lier ensemble les plus vertueux, d'éveiller au milieu d'eux une sainte émulation et, grâce au nombre, de les rendre plus forts contre le respect humain » [4].

[3] G. Marocco, *Compagnie Gioventù Salesiana...*, p. 1.

[4] Sur la compagnie de saint Louis, voir G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...*, t. III, pp. 214-221, 225-235, 407 et t. IV, pp. 299-300.

La *compagnie de saint Louis* fut la réponse à ces préoccupations. Le choix de ce saint comme patron de l'association signifiait en quelle estime on devait tenir « la vie irréprochable et pieuse » mais, comme il était à prévoir, cette sorte de perfection n'était pas envisagée d'un point de vue individualiste: elle devait au contraire rendre chacun des membres capable de devenir, en termes évangéliques, « sel et lumière au milieu de la multitude des camarades ». Ces deux aspects complémentaires se détachent dans le règlement composé par Don Bosco, soumis par lui à l'archevêque de Turin qui l'approuva le 12 avril 1847.

Don Bosco demandait aux « compagnons » des choses simples et exigeantes en rapport avec leur état. Il insistait en particulier sur le devoir du bon exemple (art. 1), la fréquentation des sacrements (art. 2), la fuite des mauvaises compagnies (art. 3), la charité (art. 4), le travail et l'obéissance (art. 6). A ce règlement (qui ne comportait que sept courts articles), il devait ajouter huit « normes » destinées à préciser le fonctionnement de l'association. La quatrième est intéressante: « Cette compagnie est dirigée par un prêtre avec le titre de directeur spirituel et par un prieur, lequel ne doit pas être un prêtre ».

A peine née, la compagnie suscita un « grand enthousiasme ». Devant l'afflux des demandes d'inscription, Don Bosco imposa une « probation » d'un mois. La première cérémonie d'admission eut lieu le 21 mai 1847 en présence d'une foule d'*oratoriani* venus assister à cette « nouveauté ». La fête de saint Louis, célébrée le 29 juin suivant, resta inoubliable à cause de la visite de l'archevêque Fransoni.

Au cours des années suivantes, la compagnie prit une grande extension. Les meilleurs des garçons du Valdocco en faisaient partie, mais également, en 1851 au moins, tous les internes. Don Bosco présidait chaque mois aux réunions. Une fois par an, il invitait quelques compagnons choisis à dîner à sa table. Entretemps, le mouvement s'était transplanté dans les autres oratoires de la ville. Notons aussi que Don Bosco avait réussi à cueillir quelques signatures des plus illustres sur la liste des « membres honoraires »: Pie IX, le cardinal Antonelli, le nonce apostolique de Turin, diverses personnalités de la capitale piémontaise. L'on vit même à une procession de saint Louis le grand Cavour tenant un cierge à la main et chantant l'hymne liturgique en l'honneur du saint patron de la compagnie...

Pendant l'épidémie de choléra qui ravagea Turin au cours de l'été 1854, les « compagnons » de l'internat accomplirent des prouesses [5]. Électrisés par Don Bosco qui leur avait promis la vie sauve s'ils évitaient de mal faire, ils étaient partis soigner les malades et les moribonds dans les hôpitaux et dans les familles. Le courage de ces garçons de quinze ou seize ans, tous pauvres, fit l'objet de commentaires admiratifs parmi la population et le journal *L'Armonia* leur décerna des éloges dans un article du 16 septembre. Aucun décès, de fait, ne frappa l'Oratoire, alors qu'on devait en déplorer 2.456 dans la ville de Turin, dont une quarantaine dans les maisons avoisinantes.

La compagnie de saint Louis fut la *prima primaria* des compagnies salésiennes. Fondée la première, elle servira de modèle dans la création des autres.

Compagnie de l'Immaculée (1855)

La deuxième compagnie vit le jour plusieurs années après la première, et cette fois dans le cadre du foyer de l'Oratoire qui se transformait progressivement en internat pour secondaires et professionnels. Le nombre des pensionnaires approchait déjà cent cinquante.

La naissance de la compagnie de l'Immaculée est liée au nom et à l'action de Dominique Savio. Malgré certains témoignages contradictoires, portant en particulier sur l'identité du « fondateur », il semble que le rôle de ce futur saint dans le lancement et le succès de la nouvelle association ait été prépondérant [6]. Don Bosco nous raconte dans la biographie de son élève comment la proclamation du dogme de l'Immaculée conception en 1854 inspira à Dominique l'idée de « faire quelque chose en l'honneur de

[5] Voir E. CERIA, *San Giovanni Bosco nella vita e nelle opere, éd. cit.*, pp. 127-132. Rappelons que les auteurs de ces "prouesses" étaient probablement tous affiliés à la compagnie.

[6] En particulier Giuseppe Bongiovanni, un des collaborateurs de Dominique, ne donnait à celui-ci que la quatrième place parmi les membres fondateurs. (Lettre à Don Bosco dans le *Beatificationis et canonizationis Servi Dei Dominici Savio... Summarium*, Rome 1913, p. 241). Nous nous rangeons ici à l'avis de A. CAVIGLIA, *Savio Domenico e Don Bosco*, Turin 1943, pp. 441-459. Quant à la date de la fondation, 1855 paraît la plus vraisemblable (voir G. MAROCCO, *op. cit.*, pp. 26-31).

Marie ». Il choisit donc, continue-t-il, quelques-uns de ses meilleurs camarades et les invita à s'unir à lui pour constituer une *compagnie de l'Immaculée conception.* Le but de celle-ci était « d'assurer à ses membres la protection de la sainte Mère de Dieu pendant leur vie et surtout à l'heure de la mort » [7]. Quelques témoignages, spécialement celui de Rua (qui deviendra le président de la compagnie), soulignent qu'à cette époque un certain relâchement s'était introduit dans la maison et que Savio était poussé avant tout par son « désir de voir observé par tous le règlement de l'Institut » [8].

Toujours selon Don Bosco, Dominique composa « d'accord avec ses amis » un règlement qui fut soumis à son directeur et approuvé par lui. Le 8 juin 1856, devant l'autel de la Vierge, le groupe lisait le règlement en faisant promesse de l'observer. Les articles les plus dignes d'intérêt concernaient: la « confiance illimitée » des membres à l'égard de leurs supérieurs (art. 1), la charité envers leurs « frères » dans la compagnie (art. 3), l'amour de la parole de Dieu (art. 12), l'« observance exacte du règlement de la maison » (art. 13 à 18), la dévotion à Marie (art. 21).

La nouvelle association se distinguait par la qualité de ses membres et par les méthodes de son action. Alors que la compagnie de saint Louis pouvait passer pour la compagnie de la masse, celle de l'Immaculée était réservée, selon le P. Ceria, à un cercle restreint de sujets d'élite [9]. De plus, elle prenait en charge un certain nombre de garçons de l'Oratoire, « qui avaient le plus besoin d'un appui moral ». A chacun des « compagnons » était confié un « client » qu'il devait s'efforcer, par « tous les moyens que suggère la charité du Christ », de rendre « plus vertueux » [10]. Enfin, les réunions qui se tenaient chaque jeudi s'entouraient du secret.

[7] Nous nous servons ici de l'édition française avec commentaire de F. Desramaut (SAINT JEAN BOSCO, *Saint Dominique Savio,* 3e éd., Le Puy-Lyon 1965, pp. 117-132).

[8] M. Rua, dans *Beatificationis... Dominici Savio... Summarium,* pp. 27-28.

[9] E. CERIA, *Annali della Società salesiana,* t. I, p. 642.

[10] SAINT JEAN BOSCO, *Saint Dominique Savio,* éd. cit., p. 128, et G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. V, p. 484.

Autres compagnies

Le développement des deux sections internes provoqua la naissance de trois nouveaux groupes.

Sur le conseil de Don Bosco, l'abbé Bongiovanni jeta en 1857 les bases d'une *compagnie du Saint-Sacrement* parmi les secondaires. Elle s'adressait principalement aux aînés des deux classes supérieures. Don Bosco a retracé lui-même l'origine de l'association: « Après avoir aidé Dominique Savio, avec lequel il était lié d'une sainte amitié, à créer la compagnie de l'Immaculée, encore simple clerc (Bongiovanni) fonda, avec l'assentiment de son supérieur, une autre compagnie en l'honneur du très saint Sacrement. Elle avait pour but d'en développer le culte parmi les jeunes » [11].

Le même abbé y adjoignit vers la même époque le *Piccolo clero,* « petit clergé », dans le but « d'exercer les élèves les plus vertueux au service de l'autel ». Ce deuxième groupe restait sous la dépendance de la compagnie du Saint-Sacrement. Il visait à favoriser chez les étudiants le goût de la vocation ecclésiastique « grâce à la beauté et à l'ampleur des cérémonies » qu'il s'efforçait de promouvoir. A en croire Don Bosco, cette initiative de Bongiovanni donna, du point de vue des vocations, « d'excellents résultats ».

Mais on s'aperçut bientôt qu'on avait quelque peu négligé la section des professionnels. En effet, les compagnies existantes étaient soit réservées aux seuls étudiants, soit peu adaptées à la mentalité et aux possibilités des apprentis. Don Bosco décida que ces derniers auraient une association pour eux seuls. Ce fut cette fois l'abbé Bonetti qui, après avoir eu connaissance de son projet, se chargea de mettre sur pied en mars 1859 une *compagnie de saint Joseph,* qui recruta sur-le-champ beaucoup d'adeptes. Le règlement, rédigé par les premiers « compagnons » et revu par Don Bosco, laisse transparaître avant tout leur souci de la « bonne marche de l'Oratoire » (art. 5). On peut dire que la compagnie de saint Joseph (comme d'ailleurs celle du Saint-Sa-

[11] SAINT JEAN BOSCO, *Saint Dominique Savio, éd. cit.,* p. 125. Pour ces "autres compagnies", voir les références aux *Memorie biografiche* dans les livres de Bozzo ou de Marocco (tous deux renferment les textes des divers règlements).

crement) ne faisait qu'adapter à ses membres le règlement de la compagnie de saint Louis.

Le P. Ceria classait encore parmi les compagnies un sixième groupement, la *conférence de saint Vincent de Paul,* petite cellule de la famille des « conférences » de ce nom dues à l'initiative de Frédéric Ozanam (Paris, 1833). Don Bosco favorisa beaucoup la conférence de Turin et, en 1857, il en fonda lui-même une au Valdocco parmi ses jeunes. Ses membres se proposaient un double but: faire le catéchisme aux garçons de l'*oratorio festivo* et venir en aide à ceux d'entre eux qui avaient le plus besoin d'un appui matériel ou moral.

Les compagnies en dehors du Valdocco

Les compagnies, qui avaient germé à l'Oratoire de Turin, n'étaient pas destinées, dans la pensée de Don Bosco, à s'y cantonner. A plusieurs reprises, il est revenu sur la nécessité de les implanter dans les maisons salésiennes qui se fondaient.

En 1863, il demandait à Rua, qu'il venait de nommer directeur d'un collège à Mirabello, de « recommander et de promouvoir le Petit clergé, la compagnie de saint Louis, du Saint-Sacrement et de l'Immaculée conception » [12]. Dans une lettre aux salésiens du 12 janvier 1876, il déclarait: « Dans chaque maison, que chacun ait le plus grand soin de promouvoir les petites associations (...). Que personne ne craigne d'en parler, de les recommander, de les favoriser, d'en exposer le but et l'origine ». Et, dans les importants *Ricordi confidenziali* adressés en 1886 à tous les directeurs de maisons, il revenait avec insistance sur son désir de voir se créer des compagnies, spécialement les quatre déjà citées, dans chacune des maisons nouvelles de la congrégation [13].

[12] E. Ceria, *Annali della Società salesiana,* t. I, p. 52.
[13] Voir G. Bozzo, *Organizziamo le Compagnie,* pp. 18, 19 et 22.

Rôle des compagnies

Ces quelques exemples suffisent à montrer que Don Bosco attachait de l'importance à ces « petites associations ». Telles qu'il les voulait, elles participaient à son oeuvre d'éducation personnelle et sociale des jeunes de l'Oratoire.

Le rôle qu'il assignait à la compagnie peut être résumé de la manière suivante: la compagnie est le moyen de formation de l'élite; elle est une « pépinière » d'apôtres; enfin, elle travaille à la transformation du milieu.

Formation de l'élite

Moyen de formation de l'élite tout d'abord. C'est dire que les compagnies n'étaient pas ouvertes à tous les garçons indistinctement. Même la compagnie de saint Louis, poutant la plus « libérale » dans l'admission des membres, imposait à qui voulait en faire partie deux conditions préliminaires qui font foi du sérieux de la sélection: obligation de faire un mois de « postulat » en observant le règlement et en donnant le bon exemple et, deuxièmement, fuite des mauvaises conversations et fréquentation des sacrements. Tous les « compagnons » s'engageaient en effet à un mode de vie exemplaire, centré en premier lieu sur l'acquisition des « vertus ». Les membres de la conférence de saint Vincent de Paul eux-mêmes étaient astreints à se perfectionner spirituellement; à plus forte raison les autres, non affiliés à un groupe d'intérêt aussi clairement social.

Les moyens de formation personnelle (et de sainteté!) proposés aux « compagnons » sont connus. Ce sont ceux que l'apôtre de Turin proposait à l'ensemble de ses dirigés: pratique du devoir d'état et du bon exemple, camaraderie, obéissance, vigilance dans la pureté, fréquentation assidue et soignée de la confession et de la communion, dévotions. Cependant, des exercices spéciaux étaient proposés aux membres de la compagnie de l'Immaculée, tels que la lecture spirituelle, la direction de conscience et la correction fraternelle. De plus, à l'exemple de Don Bosco qui voyait dans les saints « des modèles à reproduire par les chrétiens préoccupés de leurs progrès dans la perfection » [14], les

[14] F. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle,* p. 106.

« compagnons » optaient pour un modèle adapté « à leur âge et à leur condition »: Luigi Comollo, le condisciple de Jean Bosco au séminaire, était celui de la compagnie de l'Immaculée; saint Joseph, celui de la compagnie du même nom; saint Vincent de Paul, celui de la conférence; saint Louis de Gonzague, celui des trois autres groupements.

Toujours dans le domaine de la formation personnelle, un aspect intéressant mérite d'être relevé concernant l'éducation aux responsabilités et à l'initiative [15]. Ce souci était cher à Don Bosco qui voulait que les compagnies fussent « l'oeuvre des jeunes ». C'est la recommandation qu'il faisait au nouveau directeur de Mirabello en lui disant de se faire « le promoteur, non le directeur » des compagnies. Il était entendu qu'elles avaient généralement un directeur spirituel en la personne d'un prêtre; mais le reste était l'affaire des membres. C'est à eux qu'il appartenait d'occuper les différentes fonctions dans le groupe, d'organiser les réunions, de prendre les décisions qui leur semblaient opportunes. La marche d'une association de ce type comporte un ensemble d'activités et d'obligations qui, pour se limiter à un cercle assez restreint, ne laissent pas de présenter des avantages en éducation: élections, choix de thèmes de discussion par les garçons eux-mêmes, nécessité de pratiquer soi-mêmes ce que l'on recommande aux autres, importance reconnue par tous de s'en tenir à ce qui a été décidé et de le mettre en application... En assumant des responsabilités, les « compagnons » développaient leur personnalité humaine et chrétienne.

Formation apostolique

Don Bosco n'a pratiquement pas employé avec ses garçons le terme d'apostolat, mais il est entendu que, dans son esprit, la formation personnelle devait déboucher nécessairement sur le service d'autrui, humain et chrétien [16]. Une petite phrase, tirée de la vie de Dominique Savio, est à cet égard tout à fait signi-

[15] Cet aspect a été mis en relief par P. RICALDONE, *Don Bosco educatore,* t. II, Turin 1951, pp. 218-219.

[16] Voir G. MAROCCO, *op. cit.,* pp. 55-60. Sur les rapports entre "charité active et perfection spirituelle" chez Don Bosco, voir F. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle,* pp. 239-244.

ficative: « La première chose qui lui fut conseillée pour se faire saint fut de travailler à gagner des âmes à Dieu ». C'était sa manière de parler la plus habituelle.

Pour « gagner les âmes à Dieu », deux séries de pratiques étaient proposées aux « compagnons ». La première comportait toutes sortes de services rendus à leurs camarades: ces « compagnons » exemplaires que furent Savio et Magone faisaient le lit de leurs collègues, ciraient leurs chaussures, brossaient leurs vêtements, les soignaient quand ils étaient malades... Mais, en second lieu, cette « industrieuse charité » devait viser en fin de compte l'âme des autres. Aussi les compagnies encourageaient-elles leurs membres à « faire du bien » aux autres, à les stimuler à la pratique des vertus et à la fréquentation des sacrements, à prévenir les désordres, surtout moraux, etc. Pour atteindre ces divers objectifs, le « compagnon » devait s'efforcer de pratiquer avant tout cet apostolat réel, quoique un peu restrictif, qui consiste à donner le bon exemple. Le véritable « compagnon » était « un modèle pour ses camarades ». Il devait s'efforcer pour cela de vaincre le respect humain, fréquemment pris à partie.

Normalement, son action était d'autant plus profonde qu'il appartenait à une compagnie de rang plus élevé. Il existait, disait Rua, « comme une gradation pour faire monter peu à peu les jeunes dans le chemin de la perfection. C'est ainsi que (Don Bosco) commençait par les inscrire, après quelques mois de probation, à la compagnie de saint Louis s'ils étaient étudiants et à celle de saint Joseph s'ils étaient apprentis; puis (il les faisait passer) dans les compagnies du Saint-Sacrement et du Petit clergé (...); enfin dans la compagnie de l'Immaculée conception où, selon le règlement de celle-ci, les meilleurs et les plus mûrs de ces jeunes étaient chargés de s'occuper du bien spirituel de leurs camarades qui en avaient le plus besoin et spécialement des nouveaux dans la maison » [17].

Beaucoup d'apôtres se sont ainsi formés: Savio, Magone, Rua, Cagliero, Orione... Il suffit de rappeler que, à l'exception de Francesia, les premiers salésiens sont tous sortis de la compagnie de l'Immaculée, qui avait été pour eux une sorte de postulat à la vie religieuse et apostolique. Avec beaucoup d'habileté Don Bosco amenait son garçon d'une « petite » compagnie à une

[17] M. Rua, dans *Beatificationis... Joannis Bosco... Summarium,* pp. 224-225.

compagnie de grade plus élevé, puis de là insensiblement jusqu'au seuil du noviciat salésien, de telle sorte que la proposition de gravir un échelon de plus parût à l'intéressé comme la chose la plus naturelle du monde.

Transformation du milieu

Les compagnies étaient enfin destinées à assainir et à christianiser les maison de Don Bosco. Pour lui, qui fut toujours préoccupé de l'atmosphère spirituelle de ses maisons, ces groupements constituaient un levier incomparable. (Il est difficile d'évaluer leur influence en dehors du cadre de ces institutions).

Les « compagnons » s'opposaient au péché dans toute la mesure possible. Positivement, ils s'appliquaient à créer et à maintenir un climat de charité, de piété, de pureté dans leurs sections et leurs classes... Leurs exemples, leurs conseils, leurs initiatives y contribuaient.

Pour juger des fruits de leur action, au Valdocco, nous ne possédons que peu de renseignements. Cependant un passage des *Memorie biografiche* concernant l'année 1865 permet de s'en faire une idée. Sous la terminologie militaire du P. Lemoyne, on peut deviner le rôle des compagnies dans une maison qui comptait alors sept cents élèves:

« Au milieu d'eux, il y avait (comment n'y aurait-il pas eu?) une minorité de quelques dizaines d'élèves ou encore moins, qui ne souffrait pas d'être corrigée, qui ne voulait pas se conformer aux instructions qu'on lui donnait et qui cherchait à semer en cachette la zizanie et le scandale (...). Étroitement unis entre eux dans les différentes compagnies comme dans une sorte de phalange, (les autres) tâchaient de ramener sur le bon chemin le plus grand nombre possible de ces imprudents, prémunissaient et éloignaient les téméraires de leurs pièges... ». Grâce à quoi, Don Bosco réussissait « sans effort » à maintenir à l'Oratoire « le règne de l'ordre et de la moralité » [18]. Toutefois, il arrivait que le directeur de l'Oratoire fût contraint d'user de son poids pour défendre telle ou telle parmi les compagnies, par exemple en 1866, quand une coterie s'était formée contre les « bongioannisti » [19].

[18] G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...*, t. VIII, p. 39.
[19] G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...*, t. VIII, pp. 348-351.

Il faut noter d'autre part qu'elles jouaient un rôle important dans le système d'éducation pratiqué par Don Bosco qui reposait sur la confiance entre éducateurs et éduqués dans un climat familial et détendu. Elles favorisaient précisément la confiance et la collaboration mutuelles.

Sans doute, à l'exception de la conférence de saint Vincent de Paul, adaptée à de grands adolescents, sinon à des adultes, qui élargissait son influence au quartier environnant, les compagnies ne dépassaient-elles pas une sphère bien délimitée. Également, elles n'étaient destinées qu'à aider l'oeuvre de Don Bosco auprès de ses jeunes. Toujours est-il qu'il en attendait beaucoup: « Je crois, disait-il, que ces associations peuvent s'appeler la clé de la piété, la sauvegarde de la moralité, le soutien des vocations sacerdotales et religieuses » [20]. Le souvenir exemplaire de Dominique Savio était pour beaucoup dans cette confiance.

[20] E. Ceria, *Memorie biografiche...*, t. XII, p. 26.

DOMINIQUE SAVIO (1842-1857)

Première rencontre (1854)

2 octobre 1854: journée marquante dans la vie de l'apôtre de Turin [1]. Comme chaque année vers la même époque, Don Bosco se trouvait dans son hameau natal des Becchi. Il avait emmené avec lui pour un « camp de vacances » un groupe de garçons qu'il logeait dans le grenier de son frère Joseph. Ce matin-là, de bonne heure, on vit apparaître au détour du sentier qui gravit le monticule un jeune garçon qu'accompagnait son père. Ils arrivaient du village voisin de Mondonio pour parler avec Don Bosco. Entre le garçon de douze ans et le prêtre de trente-neuf ans s'établit dès l'abord une pleine et mutuelle confiance (« lui avec moi, moi avec lui »). Le dialogue qui s'ensuivit est beau:

« Alors, qu'est-ce que vous en pensez? Vous me conduirez à Turin pour étudier?

— Eh! Je pense qu'il y a là de la bonne étoffe.

— A quoi peut-elle servir cette étoffe?

— A faire un bel habit que nous offrirons au Seigneur.

— Je suis donc l'étoffe. Vous, soyez le tailleur. Prenez-moi avec vous et vous ferez un bel habit pour le Seigneur ».

Sous la plume de Don Bosco, le récit de sa première rencontre avec Dominique Savio frappe par la chaleur du ton. On y sent

[1] Sur Dominique Savio, l'oeuvre de base est évidemment G. Bosco, *Vita del giovanetto Savio Domenico,* Turin 1e éd. 1859, 6e éd. 1880. Voir les éditions critiques de Caviglia (1943) et de Ceria (1950). Nous nous sommes servi ici de la traduction commentée et enrichie de nombreuses références de Desramaut: SAINT JEAN BOSCO, *Saint Dominique Savio,* 3e éd., Le Puy-Lyon 1965 (récit de la première rencontre pp. 54-56). D'autre part, les

percer peut-être avant tout de l'admiration: « Je reconnus en ce garçon, écrit-il, une âme tout entière selon l'Esprit de Dieu et je ne restai pas peu stupéfait en découvrant l'oeuvre que la grâce divine avait déjà accomplie en un garçon si jeune ». Le P. Caviglia osait parler à ce propos de « révélation » [2].

A la différence d'un bon nombre de garçons de l'Oratoire, surtout des premières années, Savio entra au Valdocco avec un bagage éducatif déjà important. Dans son cas, l'influence de Don Bosco, que personne ne songe à sous-estimer, a été précédée d'une profonde influence familiale.

Un garçon « né vertueux » (1842-1854)

Domenico était né le 2 avril 1842 dans le village de Riva près de Chieri du forgeron Carlo Savio et de la couturière Brigida Agagliate. Ses parents n'étaient pas riches; mais c'étaient deux bons chrétiens. Pour gagner leur vie, ils s'installèrent en 1844 à Morialdo, le hameau natal de Don Bosco.

Dominique fut un enfant obéissant, affable, intelligent et d'une piété précoce. Nous le savons par ses parents qui assuraient que leur fils ne leur avait « jamais causé la moindre peine » [3] et que son obéissance allait jusqu'à « prévenir (leurs) désirs ». Ils ont rapporté leur étonnement devant les manifestations de sa piété: un jour, leur garçon avait protesté parce qu'une personne venue dîner dans la famille s'était mise à table sans faire le signe de la croix.

Nous le savons aussi par ses trois instituteurs successifs, trois

pièces du procès de béatification et de canonisation constituent des sources très importantes: *Positio super introductione causae* (Rome 1913); *Positio super virtutibus* (Rome 1926); *Nova positio super virtutibus* (Rome 1931); *Alia nova positio super virtutibus* (Rome 1932); *Novissima positio super virtutibus* (Rome 1933). On pourra aussi consulter les biographies de FRANCESIA (1910), FINO (1911), SALOTTI (1915), TRIONE (1924), BERTHON (1938), FANTOZZI (1945), COJAZZI (1950), MARTIN (1950), AUFFRAY (1950), MONGOUR (1950), CÀSTANO (1954), HALNA (1955), MURARI (1957).

[2] A. CAVIGLIA, *Savio Domenico e Don Bosco,* Turin 1943, p. 54. Cette "étude" du P. Caviglia est fondamentale.

[3] Pour ne pas surcharger, nous omettrons la plupart du temps de donner les références au texte de la *Vita* (dans l'édition Desramaut) quand elles sont aisées à retrouver.

prêtres, dont les témoignages ont fourni à Don Bosco la matière principale pour le récit de l'enfance de son héros [4].

Le premier, Giovanni Zucca, desservant de Morialdo, admirait sa parfaite éducation, son « assiduité, docilité et diligence » à l'école, son « amour des cérémonies religieuses ». C'est sous la direction de ce prêtre que Dominique fit, le 8 avril 1849, à l'âge inhabituel de sept ans, une première communion d'une grande ferveur. Il prit à cette occasion quatre résolutions, parmi lesquelles les deux dernières (« Mes amis seront Jésus et Marie » et « La mort, mais pas de péchés ») sont les plus remarquables.

A partir de juin 1852, il continua ses classes à l'école communale de Castelnuovo et son nouveau maître, Alessandro Allora, ne faisait que répéter les mêmes éloges, avec une mention particulière pour l'endurance de ce garçon de dix ans, plutôt malingre, qui parcourait seize kilomètres par jour pour venir à l'école. Il nous apprend par ailleurs que Dominique accomplissait « tous ses devoirs d'écolier chrétien » et qu'il « a toujours été le premier de sa division ».

Mais il ne devait fréquenter l'école de Castelnuovo que quelques mois; à la fin de la même année (et peut-être au début de 1853) sa famille déménageait une nouvelle fois et partait s'installer à Mondonio. Là, il fréquenta l'école du prêtre Giuseppe Cugliero dont il retint spécialement l'attention un jour que, pour éviter une punition à ses camarades, il préféra être puni injustement. Convaincu par « l'intelligence et la piété » de son élève, Cugliero pensa n'avoir rien de mieux à faire que de le recommander à Don Bosco. Dominique, quant à lui, désirait aller à l'Oratoire pour une raison précise: « Je désire, disait-il, devenir prêtre pour pouvoir sauver plus facilement mon âme et faire du bien à beaucoup d'autres » [5].

La rencontre du 2 octobre 1854 marque un tournant dans sa vie. Elle conduira le jeune campagnard dans un cadre nouveau, auprès d'un maître en éducation et en sainteté.

[4] Les trois témoignages ont été repris et quelque peu adaptés par Don Bosco. Comparer avec les originaux dans la *Positio super introductione causae,* pp. 207-214.

[5] Déposition d'Angelo Savio dans la *Positio super introductione causae,* p. 215.

Dominique à l'Oratoire (1854-1857)

Nous le trouvons à Turin, « à la maison de l'Oratoire », à la fin du mois d'octobre. Dominique mettait le pied dans une école d'un genre un peu spécial, où s'entassaient tant bien que mal des apprentis et des étudiants (au cours de cette année scolaire, le nombre des internes devait grimper à 115). Les premiers ateliers internes avaient commencé à fonctionner, mais les classes étaient encore toutes en ville. Dominique alla suivre avec ses camarades les cours du professeur Bonzanino, qui devait lui faire parcourir en un an le programme des deux premières années de latin.

« Pendant quelque temps, rapporte Don Bosco, il mena une vie tout ordinaire. Il n'y avait d'admirable en lui que son exacte obéissance au règlement de la maison. Il se mit au travail avec application. Il accomplissait tous ses devoirs avec ardeur ».

Mais à partir du 8 décembre 1854, Don Bosco crut bon de commencer à prendre note des « actes de vertu » dont il était le témoin. Dominique s'était enthousiasmé comme nul autre pour la définition du dogme de l'Immaculée conception et s'était consacré à Marie en renouvelant les promesses de sa première communion. Sa vie devint alors de plus en plus « édifiante ». Trois mois plus tard, en mars, semble-t-il, de l'année 1855, à l'occasion d'un sermon sur le thème de la sainteté (« la volonté de Dieu, c'est votre sanctification », d'après la texte de la première lettre aux Thessaloniciens), Dominique décida de « se faire saint ». Ç'avait été « l'étincelle qui embrasa son coeur d'amour de Dieu ».

Il ne perdait pas pour autant le contact avec la vie quotidienne, aidé en cela par les conseils de Don Bosco. Il participait à la vie de la maison, non seulement par sa ponctualité et son travail soigné, mais par l'intérêt croissant qu'il portait à ses camarades. Au cours de cette première année à l'Oratoire, il réussit à faire échouer un duel entre deux étudiants qui avaient semblé décidés au pire.

L'année scolaire qui suivit (1855-1856), Dominique la passa entièrement à l'Oratoire dans la classe que dirigeait le jeune Francesia. Sa santé commença dès lors à inspirer « quelque crainte ». Cela ne l'empêcha pas de travailler avec un groupe d'amis (parmi lesquels Rua et Bongiovanni) à mettre sur pied la compagnie de l'Immaculée. Lui-même rédigea, sinon mot à mot, du moins dans ses grandes lignes, le règlement de la nouvelle

association. « Après s'être donné beaucoup de mal », il pouvait le lire solennellement avec ses amis devant l'autel de la Vierge le 8 juin 1856. Mais sa santé commençait à décliner. Rua nous apprend qu'il fit une « maladie plutôt sérieuse » au cours de l'été 1856 [6]. Malgré son désir de rester avec Don Bosco pendant les vacances, celui-ci l'envoya se reposer à Mondonio près de ses parents.

Au retour, sa santé paraissait raffermie. Au début de la nouvelle année scolaire, Dominique reprenait les cours en ville dans l'institution privée du professeur Matteo Picco, qui l'admit gratuitement en classe d'humanités. L'hiver suivant fut mauvais pour lui: il fut pris d'une « toux maligne » et souffrit de « grosses engelures aux mains et aux pieds ». Avec plus ou moins de régularité, il continua toutefois de fréquenter l'école jusqu'au début du printemps. Sa grande lucidité sur la gravité de son état le poussait encore à redoubler d'efforts et de ferveur, à multiplier les « bonnes actions », en faveur notamment des autres malades de la maison.

Le 1er mars 1857, sur l'avis des médecins, Don Bosco décida de se séparer de lui. Il partit pour Mondonio, persuadé qu'il ne reverrait plus l'Oratoire. Après un court répit, il devait se coucher le 4 mars. Son médecin avait diagnostiqué une « inflammation » (sans doute une pneumonie), contre laquelle il pratiqua des saignées. Ce remède du temps ne fit que précipiter l'issue. Dominique mourut le 9 mars « avec la tranquillité d'une âme sans reproche ». Il n'avait pas encore quinze ans.

L'âme de Dominique Savio

Devant une vie aussi courte et aussi modeste, plusieurs témoins ont affirmé tout bonnement qu'ils n'avaient rien remarqué là d'extraordinaire. C'était le cas du P. Francesia: « Je puis seulement dire, reconnaissait-il, que je voyais en lui un garçon bien éduqué et vertueux sans pouvoir préciser sur quoi portaient principalement ses efforts ou ce qu'il accomplissait à un degré héroïque » [7].

[6] Déposition de Rua, *ibid.*, p. 132.

[7] Déposition de Francesia dans la *Positio super virtutibus*, p. 95. Sur ce

Don Bosco, dans la biographie qu'il a tracée de son jeune héros, se montre beaucoup plus affirmatif. Ailleurs, dans la préface de la biographie de Michele Magone, il rappelle, parlant de Savio, sa « vertu née avec lui et cultivée jusqu'à l'héroïsme dans tout le cours de sa vie mortelle » [8]. Sans doute avait-il de bonnes raisons de le croire: ayant été son « directeur spirituel » pendant près de deux ans et demi, il avait pu pénétrer mieux que quiconque dans l'âme de ce garçon.

De cette « vertu » devenue « héroïque », quelques aspects ont pu être retenus de préférence: le courage tranquille, la piété, le souci apostolique. Ils ont contribué à donner à Dominique sa physionomie spirituelle particulière.

Courage tranquille

L'énergie sereine de ce garçon était évidente. Tout jeune, il se pliait volontiers à des actes difficiles: assistance à la messe en plein hiver et de grand matin, longues marches à pied pour se rendre à l'école, acceptation silencieuse d'un blâme immérité. Au Valdocco, sa force d'âme eut toutes sortes d'occasions de se manifester. Il supporta sans broncher « la vie plutôt dure de l'Oratoire, non seulement à cause de la nourriture mais aussi en raison des désagréments de l'hiver (dans une maison où) manquait totalement le chauffage » [9]. Avec ses camarades, en dépit de sa « grande courtoisie et de son affabilité », il lui arriva de devoir subir « des insolences et des menaces », voire des insultes du genre: « Va donc, tubard » [10]. Sa figure devenait rouge mais il restait calme, prêt à pardonner. La résistance devant la souffrance qu'il montra lors de sa dernière maladie fit de lui, au dire de Don Bosco, « un vrai modèle de sainteté ».

Cette force d'âme n'était pas que passive. Elle se manifestait aussi dans l'accomplissement exact de tous ses devoirs et, à l'oc-

sujet, voir les différentes *Animadversiones* du Promoteur de la foi, par exemple dans la même volume, pp. 6, 7, 11, 12.

[8] G. Bosco, *Cenno biografico sul giovanetto Magone Michele...*, Turin 1861, p. 5.

[9] Déposition de Piano dans la *Positio super virtutibus*, p. 276.

[10] Déposition de Rua dans la *Positio super introductione causae*, pp. 106-107.

casion, dans des initiatives que les témoins ont rapportées parce qu'elles les avaient frappés, telle son intervention courageuse déjà mentionnée pour empêcher deux étudiants de se battre en duel à coup de pierres, au risque de recevoir la première; ou sa remarque à un soldat qui refusait de s'agenouiller au passage du Saint-Sacrement, geste considéré dans ce milieu comme très insultant; ou encore les reproches adressés à Don Bosco lui-même à propos d'un scandale à sanctionner.

Dominique avait de la volonté. Don Bosco disait avoir constaté chez lui « un grand effort humain aidé par la grâce ». Cette volonté était portée par un grand idéal: « se faire saint », mais pour y atteindre, il mettait à son service toutes les ressources de son énergie: « J'y tiens absolument, disait-il, et j'ai absolument besoin de me faire saint » [11]. Le terme de ténacité convient à cette attitude.

Ayant appris de Don Bosco que la pénitence était nécessaire à un garçon s'il voulait « garder son innocence », il pratiquait volontairement toutes sortes de mortifications, dans la nourriture, le repos, la conversation et veillait strictement sur tous ses sens au point « d'attraper de rudes maux de tête ». Un moment, son directeur dut intervenir pour contrôler et ralentir sa soif de pénitence. Il lui recommanda une allégresse ordinaire qu'il risquait de perdre. Dominique se le tint pour dit.

Ce fervent du Christ en croix laissa le souvenir d'un garçon rieur, doux et calme. Son inflexibilité disparaissait dans un sourire.

Piété

Dominique avait l'âme d'un contemplatif. « Parmi les faveurs dont Dieu l'avait comblé, lit-on dans la *Vie,* (il) avait reçu à un degré éminent celle de la ferveur dans la prière ». Son âme se trouvait accordée sans effort apparent au monde de Dieu. Son attitude quand il priait frappa visiblement ceux qui le connurent. Don Bosco le comparait à « un nouveau saint Louis ». A l'école, son maintien durant les courtes prières avant et après les cours impressionnait l'abbé Picco. Cette dévotion innée, Don Bosco l'orienta vers Marie et vers l'eucharistie.

[11] SAINT JEAN BOSCO, *Saint Dominique Savio, éd. cit.,* p. 72.

Marie avait été sa « deuxième rencontre » de l'année 1854 [12]. Il voyait principalement en elle l'Immaculée et c'est à cette dévotion qu'il faut rattacher ses efforts pour garder la pureté. C'était pour « regarder le visage de notre mère des cieux » qu'il gardait ses yeux avec tant de soin. En l'honneur de la Vierge, il s'imposait un effort ou des prières supplémentaires, particulièrement pendant le mois de mai.

Sa dévotion à l'égard de l'eucharistie se manifestait de façon privilégiée au moment de ses communions, qui le laissaient parfois « comme ravi », et à l'occasion de ses visites au Saint-Sacrement. Devant le tabernacle, il lui semblait « voir des choses si belles que les heures (passaient) comme une seconde ». Un jour, il resta de la sorte près de cinq heures dans l'église Saint-François-de-Sales...

Souci apostolique

De nature, Dominique était réservé. Il se serait probablement enfermé dans sa coquille, si Don Bosco ne l'avait incité, pour « se faire saint », à se donner aux autres. Incontestablement, c'est Don Bosco qui lui apprit à conjuguer sainteté et apostolat. Le P. Caviglia s'étonnait à ce propos qu'on n'eût pas donné plus de poids à cette phrase tirée de la biographie: « La première chose qui lui fut conseillée pour se faire saint, fut de travailler à gagner des âmes à Dieu, car il n'y a rien de plus saint au monde que de coopérer au bien des âmes, pour le salut desquelles Jésus-Christ a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux » [13]. Une fois reconnue « l'importance de cette consigne », le souci apostolique ne le quitta plus. « Si je pouvais gagner à Dieu tous mes camarades, répétait-il, comme je serais content! ».

Dans le milieu, principalement scolaire, où il évoluait, il se rendait utile aux autres dans la mesure de ses possibilités. Il s'intéressa efficacement aux plus défavorisés: nouveaux arrivés, malades, retardés scolaires. Il était « l'âme de la récréation ». Il sut se rendre sympathique, comme en témoigne la « consternation » où furent plongés ses camarades à la nouvelle de sa mort.

[12] Voir J. AUBRY, *Un tout jeune saint...*, dans *La vie spirituelle*, 1955, t. XCII, p. 391.

[13] SAINT JEAN BOSCO, *Saint Dominique Savio*, p. 75.

La charité qu'il témoignait au prochain, quel qu'il fût, avait un but surnaturel. « Toutes ses paroles, tous ses gestes, nous avertit Don Bosco, visaient à faire du bien (...) à l'âme des autres ». Pour y parvenir, il pratiquait aussi des méthodes simples, adaptées à son âge et à son milieu: avertir un blasphémateur, entraîner des camarades à prier et à se confesser, faire le catéchisme, etc. L'imagination et la bonne grâce qu'il déployait dans ces occasions rendaient « souvent » ses « pieuses invitations » plus efficaces qu'un sermon du prédicateur. Cagliero, qui l'a bien connu, parlait de « conversions subites » obtenues auprès de camarades, voire auprès d'adultes rencontrés par hasard [14].

Mais sa grande trouvaille dans ce domaine fut la compagnie de l'Immaculée. Même si le but de celle-ci fut à l'origine surtout d'ordre dévotionnel (« faire quelque chose en l'honneur de Marie »), on sait qu'elle exerça un apostolat efficace à l'Oratoire, notamment auprès des plus « récalcitrants ». Dominique y était un des membres les plus actifs. Quoiqu'il fût l'un des plus jeunes, il influença certainement ses amis Massaglia, Gavio, Rua, Angelo Savio...

Un dernier aspect de son esprit apostolique concerne son intérêt pour l'Église et pour le pape, tels que les lui présentait Don Bosco. Il « parlait très volontiers du souverain pontife » et s'enthousiasmait pour les progrès du catholicisme en Angleterre. Il priait pour les missions et disait vouloir devenir missionnaire afin de « gagner beaucoup d'âmes au Seigneur ».

Un modèle pour les jeunes

Si Don Bosco a connu « plusieurs modèles de vertu », il est certain qu'il a eu une prédilection pour Dominique Savio, « dont la vie fut si évidemment extraordinaire » [15]. On a fait valoir les affinités qui liaient le jeune saint à l'aîné. « Parfait élève à l'école, doué d'une grande mémoire, d'une intelligence facile, d'un coeur tendre, d'une foi ardente, (Dominique) avait en lui, disait Henri Bosco, quelque chose qui rappelait l'enfant Jean Bosco, moins l'espièglerie, il est vrai, moins l'emportement naturel, et aussi,

[14] *Positio super virtutibus*, p. 222.

[15] Voir la préface de SAINT JEAN BOSCO, *Saint Dominique Savio*, pp. 22-23.

moins la robustesse » [16]. Surtout, Don Bosco voyait en Dominique « l'idéal de sainteté qu'il portait en lui » [17].

Il n'eut rien de plus à coeur que de proposer ce modèle à l'imitation des jeunes, et d'abord des siens. Il écrivit pour eux la vie de son disciple. Elle parut dès janvier 1859 et fut rééditée cinq fois de son vivant. Le P. Caviglia la tenait, dans son genre, pour un « chef-d'oeuvre ». Elle contribua à faire connaître et admirer Dominique Savio partout où se répandaient les salésiens.

L'Église à son tour jugea bon de proposer à la jeunesse la figure de ce garçon que Pie XI a défini comme un « petit mais grand apôtre » [18]. Il fut déclaré bienheureux par Pie XII le 5 mars 1950 et canonisé par le même pape le 12 juin 1954.

Les premiers émules de Dominique

Après la disparition de Savio, l'Oratoire ne manqua pas de garçons décidés à suivre ses traces. Les plus connus s'appelaient Michele Magone (1845-1859) et Francesco Besucco (1850-1864). Ils ne se ressemblaient guère, encore que leur bonne volonté fût égale [19].

Le premier, vif et même bouillant, renvoyé plusieurs fois de l'école, devenu chef de bande, était tombé sous le charme de Don Bosco un jour que celui-ci attendait le train à la gare de Carmagnola. Entré à l'Oratoire à l'automne 1857, Magone ne tarda pas à opérer sa « conversion » sans perdre son caractère franc et résolu. Il mourut à l'âge de treize ans et demi le 21 janvier 1859.

Le second était plus placide. Francesco Besucco, le « pastoureau

[16] H. Bosco, *Don Bosco,* Paris 1964, p. 145.

[17] Voir l'introduction de F. Desramaut dans Saint Jean Bosco, *Saint Dominique Savio,* p. 10.

[18] Voir A. Caviglia, *Savio Domenico e Don Bosco,* p. 129.

[19] Voir les biographies de Don Bosco, *Cenno biografico sul giovanetto Michele Magone...,* Turin 1e éd. 1861, 4e éd. 1893 et *Il pastorello delle Alpi ovvero Vita del giovane Besucco Francesco d'Argentera,* Turin 1e éd. 1864, 2e éd. 1878. Voir également les études de A. Caviglia, *Il "Magone Michele". Una classica esperienza educativa* dans Don Bosco, *Opere e scritti editi e inediti,* t. V, Turin 1964, pp. 131-200 et *La "Vita di Besucco Francesco" scritta da Don Bosco e il suo contenuto spirituale* dans la même collection, t. VI, pp. 111-262.

des Alpes », connut une enfance vertueuse au milieu de sa famille et auprès de son curé. Ses excellentes dispositions furent développées au Valdocco où il entra en août 1863. Il ne devait y rester que cinq mois puisqu'il mourut le 9 janvier 1864. Il n'avait que treize ans et neuf mois.

Tous deux deviendront illustres à leur tour, quoique de manière moins éclatante que Dominique Savio, grâce aux biographies pédagogiques que Don Bosco composa pour rappeler leurs vies.

CHAPITRE 7

LES LOISIRS

Attitude positive de Don Bosco

Éducateur de jeunes, Don Bosco ne pouvait manquer de se poser le problème des loisirs. Il l'a fait en tenant compte de l'expérience de sa propre jeunesse. D'autre part, il était persuadé de la valeur de la joie dans l'éducation. C'est dire qu'il leur attachait naturellement une grande importance. Non seulement il a compris la nécessité du jeu et du divertissement dans la vie du jeune, mais il a cherché à les promouvoir, il s'y est adonné personnellement.

Cette attitude éminemment positive, Don Bosco avait l'occasion de la manifester à l'égard de ce qui, compte tenu de l'époque, constituait les principaux loisirs de l'Oratoire: les jeux, la musique, le théâtre et les excursions.

Jean Bosco avait l'expérience du jeu

Jean Bosco avait l'expérience, voire la passion du jeu et de l'exercice physique. Il faut dire que la nature l'avait magnifiquement doué sous ce rapport. On peut même affirmer avec le P. Ricaldone que peu d'éducateurs ont bénéficié comme lui de qualités physiques aussi surprenantes [1].

Ces qualités, faites de force musculaire et d'adresse, il les développa par l'exercice pendant une grande partie de sa vie. Jeune gymnaste, il multipliait les sauts périlleux, faisait la roue, marchait les pieds en l'air. Bateleur, il sautait, courait, dansait

[1] P. RICALDONE, *Don Bosco educatore*, t. II, Colle Don Bosco 1953, p. 3.

sur la corde lisse. Au temps de la *Société de l'allégresse,* ses talents lui valurent un triomphe sur un saltimbanque de métier. En 1868, le P. Lemoyne fut le témoin d'une scène qui laissa tout le monde bouche bée: Don Bosco défiait encore à la course huit cents jeunes gens alignés dans la cour de l'Oratoire. A cinquante-trois ans, il arrivait bon premier [2]! Et en 1883, lors d'un voyage à Paris, il s'amusait à casser des noix entre deux doigts devant ses commensaux ébahis [3].

Devenu, selon sa formule, chef de garnements *(capo di birichini)* au Valdocco, il animait et souvent organisait lui-même leurs jeux. Un de ses premiers soucis fut de doter l'Oratoire « de boules, d'échasses, de fusil et de sabres de bois, et de quelques agrès de gymnastique » [4]. Les garçons se livraient à toutes sortes de jeux: « courses, sauts, parties mouvementées ». Don Bosco était bon prince: il leur enseignait les « trucs » qu'il avait appris naguère concernant « les sauts, les courses, les tours de passe-passe, la corde, les bâtons ». Quand il prenait part au jeu de la *barrarotta,* c'était l'enthousiasme: « Dans le premier camp, on recherchait la gloire de (le) vaincre, dans l'autre on jubilait dans la certitude de la victoire » [5].

A l'Oratoire, la cour de l'internat constituait un de ses lieux préférés. Lui-même prenait à coeur la réussite des moments de détente. On peut lire à ce sujet certaines phrases nostalgiques du P. Lemoyne: « Quiconque n'en a pas été le témoin, écrivait-il en 1907, peut difficilement se faire une idée du tapage, de la naïve insouciance, des jeux, de la joie des récréations de cette époque. Le sol de la cour était battu pied à pied en des courses effrénées, et Don Bosco, qui était l'âme de tous ces divertissements voulus et provoqués par lui, en savourait l'immense plaisir. Quant aux garçons, sachant que, chaque fois qu'il le pouvait, il prenait part à leurs récréations et à leurs conversations, ils levaient les yeux de temps à autre vers la chambre de leur bon père. S'il apparaissait alors au balcon, c'était un cri de joie qui s'élevait de toutes parts » [6].

[2] G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...,* t. III, p. 127.
[3] E. Ceria, *Memorie biografiche...,* t. XVI, p. 636.
[4] Voir *Memorie dell'Oratorio..., éd. cit.,* pp. 175-176.
[5] G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...,* t. III, p. 127.
[6] G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...,* t. VI, p. 401. Pour les jeux, consulter toute cette partie du t. VI, pp. 400-450.

Les jeux comme moyens d'éducation

Si Don Bosco avait l'expérience du jeu, il en connaissait aussi la valeur pédagogique. Comme éducateur, il a vu dans la détente physique à la fois une nécessité et un bienfait.

Les jeux sont un moyen de détente indispensable dans la vie du jeune, et particulièrement dans celle de l'étudiant. Il préférait de ce fait les jeux mouvementés, ceux qui exigeaient une grosse dépense physique, à ceux qui absorbaient l'esprit, tels que « les cartes, le jeu de dames, la *tela,* les échecs » [7]. « L'esprit a besoin de se reposer », répétait-il. A l'Oratoire, il n'y avait pas de bancs dans la cour. Encore fallait-il que la récréation fût *piacevole,* et donc caractérisée par un climat de joie et de liberté [8]. De fait, Don Bosco était d'avis qu'il fallait laisser aux jeunes une « ample liberté » dans le choix et l'organisation de leurs délassements. C'était aux éducateurs, en l'occurrence, à se plier aux goûts de leurs élèves. La seule restriction concernait les jeux qui pouvaient inclure un « danger d'offenser Dieu, de nuire au prochain et de faire du mal à soi-même » [9].

Le jeu était encore un moyen de formation physique et morale [10]. A son avis, la santé du corps et de l'âme y trouvait son compte. Et entre autres avantages, il pensait qu'il avait celui de « purifier l'esprit ». Il n'est donc pas étonnant de l'entendre répéter qu'il existe un lien étroit entre l'ardeur au jeu et les vertus morales. L'expérience lui avait enseigné que là où ne joue pas, règne l'ennui, qui est un mauvais conseiller, tandis que la joie qui informe le jeu, entretient et épanouit la droiture, la confiance, l'équilibre. Une de ses apostrophes favorites, *sta' allegro,* « sois joyeux », n'était souvent qu'une invitation à jouer.

Finalement, chez un Don Bosco, le but surnaturel ou apostolique n'est jamais loin. De manière négative d'abord, quand, après saint Philippe Néri, il répétait à ses élèves: « Quand c'est le moment, vous pouvez courir, sauter, vous amuser tant que vous

[7] *Ibid.,* p. 402.

[8] P. RICALDONE, *Don Bosco educatore,* t. II, pp. 38-39.

[9] *Regolamento dell'Oratorio di San Francesco di Sales per gli esterni,* première partie, chap. 12, art. 3, dans P. RICALDONE, *Don Bosco educatore,* t. II, p. 597.

[10] Voir P. RICALDONE, *Don Bosco educatore,* t. II, pp. 40-41.

voulez, mais de grâce, ne faites pas de péchés » [11]. Mais sa pensée allait plus loin, comme il ressort de nombre de ses interventions. Elles peuvent se résumer dans cette phrase prononcée le 25 juin 1876 devant les garçons de l'oratoire Saint-Louis: « Je suis content que vous vous divertissiez, que vous jouiez, que vous soyez joyeux; c'est une méthode pour vous faire saints à la manière de saint Louis ». L'apôtre de Turin, a-t-on dit, a « sanctifié la joie de vivre ».

C'est dans cette perspective apostolique qu'il faut comprendre les appels qu'il adressait tant aux éducateurs salésiens qu'aux jeunes soucieux de « gagner des âmes » pour qu'ils participent aux jeux de la manière la plus active. Aux premiers il expliquait dans une importante lettre de mai 1884 les raisons de cette manière de faire: pour que les jeunes correspondent au travail éducatif, il est nécessaire « qu'étant aimés dans les choses qui leur plaisent, ils apprennent grâce à la participation (de leurs éducateurs) à leurs inclinations d'enfants, à voir l'amour dans les choses qui naturellement leur plaisent peu » [12]. Quant aux meilleurs de ses garçons, tels un Savio ou un Magone, ils ont appris de leur maître quel parti ils pouvaient tirer des moments de détente pour « faire du bien aux âmes ».

Don Bosco et la musique

La musique fut une autre passion de Jean Bosco, en même temps qu'un autre moyen d'éducation.

De son goût inné pour la musique et pour le chant, on trouve de multiples témoignages, ne seraient-ce que les récits de beaucoup de ses « songes » où il n'est question que de « belles voix », de « choeurs mélodieux », d'« harmonies célestes ». Comme tout bon Italien, il a toujours aimé le chant. Il possédait d'ailleurs une belle voix de ténor. Jeune étudiant à Castelnuovo, il avait appris à jouer du violon, du piano et de l'orgue. Il en savait suffisamment pour composer quelques ritournelles à l'usage des premiers garçons de son oratoire.

[11] Voir l'analyse pédagogique (avec références) de P. BRAIDO, *Il sistema preventivo di Don Bosco*, 2e éd., Zurich 1964, pp. 197-200.

[12] Extrait de la lettre écrite de Rome le 10 mai 1884. Elle constitue un

Premières classes de chant populaires

Don Bosco faisait figure de précurseur quand il lança autour de 1845 des classes de chant populaires [13]. Avant lui, l'enseignement musical était ordinairement individuel. Avec l'aide de deux prêtres musiciens et organistes, Luigi Nasi et Michelangelo Chiatellino, il inaugura une méthode collective pour l'enseignement de la musique vocale et du plain-chant. Cela lui valut un succès de curiosité: des « maîtres fameux » venaient chaque soir assister à ses démonstrations.

Il réussit de la sorte à créer une chorale, dont les prestations étaient très goûtées [14]. C'était une autre nouveauté. Les églises du Piémont ne connaissaient en effet que les voix d'hommes, et presque uniquement des solistes. Avec ses voix d'enfants, la chorale du Valdocco, très demandée, se produisit avec succès à Turin, à Rivoli, à Moncalieri, à Chieri et ailleurs.

En matière de musique religieuse, il réagit avec vigueur contre les usages du temps. Rebuté par le caractère profane et les effets de théâtre de la musique d'église à la mode, il cherchait à promouvoir un style plus simple et plus digne. De là, ses efforts pour remettre en honneur le chant grégorien très décrié.

Musique instrumentale

Avec le chant, la musique instrumentale devint une des caractéristiques de l'Oratoire de Turin, puis des autres maisons salésiennes.

Au temps où l'oratoire s'ébattait encore dans le pré Filippi, un roulement de tambour et un coup de trompette étaient d'un bon secours pour se faire entendre de la masse. En promenade dans les environs de Turin, la fanfare était au complet: un tambour, une trompette et une guitare. « Les trois instruments étaient

des documents pédagogiques les plus importants de Don Bosco. Éditée dans l'*Epistolario di san Giovanni Bosco,* t. IV, Turin 1959, pp. 261-269.

[13] Voir *Memorie dell'Oratorio...,* pp. 201 et 209, ainsi que G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. II, pp. 129-134.

[14] Voir E. CERIA, *Annali della Società salesiana,* t. I, Turin 1941, pp. 693-694 (chap. 64: *La musica salesiana*).

loin de s'accorder, notait-il, mais, avec les cris des jeunes, cela donnait un chahut sensationnel » [15].

C'est en 1855 que fit son apparition une fanfare *(banda musicale)* en bonne et due forme [16]. Don Bosco l'avait recrutée parmi les apprentis. Pendant quelques années, elle ne devait pas dépasser douze instruments. En 1864, on en comptera trente. Une bonne discipline était exigée du groupe et Don Bosco n'hésita pas en 1859 à le dissoudre momentanément parce qu'il en avait pris à son aise. Pour la *banda,* se produire à l'extérieur constituait un événement apprécié de tout le monde. En 1876, elle fut conviée à participer à l'inauguration du chemin de fer à Lanzo. Grande fête pour un petit pays; honneur inattendu pour une oeuvre cléricale dans l'Italie du temps!

Une belle photo de 1870 nous restitue l'ambiance de la fanfare de l'Oratoire: on y voit un Don Bosco souriant, entouré d'une trentaine de musiciens fiers de leurs instruments et de leurs casquettes [17].

Musique et éducation

Vers 1859, le directeur de l'Oratoire avait fait inscrire sur la porte de la salle de musique cette phrase de l'Ecriture: *Ne impedias musicam* (« N'interdisez pas la musique »)! Loin de mettre un obstacle au chant et à la musique, il s'en faisait le promoteur enthousiaste.

Certes, les motivations, telles qu'elles nous sont rapportées la plupart du temps, peuvent nous sembler utilitaristes ou moralisantes. La musique, dit-on, était un « moyen d'attirer les jeunes »; elle devait leur permettre de rendre service à leurs curés; elle était pour eux « un puissant moyen de préservation », spécialement parce qu'elle réussissait à les « tenir toujours occupés »; elle rompait l'inévitable monotonie des jours de collège... [18].

Mais Eugenio Ceria, de son côté, n'a pas omis de faire valoir

[15] *Memorie dell'Oratorio...,* p. 156.

[16] G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...,* t. V, p. 346. Autres références dans l'*Indice* du P. Foglio, art. *Banda musicale.*

[17] On trouve cette photo commodément dans *Don Bosco nel mondo,* 3e éd., Turin 1964, p. 197.

[18] Voir P. Braido, *Il sistema preventivo..., éd. cit.,* p. 203.

le point de vue directement éducatif de la musique: « La raison principale, pensait-il, doit être recherchée dans l'efficacité bénéfique que (Don Bosco) lui attribuait sur le coeur et l'imagination des jeunes dans le but de les affiner, de les élever et de les rendre meilleurs » [19]. Pour Don Bosco, « un oratoire sans musique est un corps sans âme », comme il le disait un jour à un religieux de Marseille. Bien mieux, il voyait dans la musique un des secrets de la réussite en éducation.

Cette conviction le poussa notamment à s'intéresser à la formation de maîtres de chant et de musique. Il eut le mérite de découvrir des talents, mais aussi celui de les cultiver et de les faire valoir [20]. Le premier fut Giovanni Cagliero, le « coryphée de la tradition musicale salésienne ». Maître de musique et de chant à l'Oratoire, il fut également un compositeur de valeur, qui eut droit à des éloges de Verdi. Après son départ pour l'Amérique en 1875, un digne successeur se présenta en la personne du coadjuteur Giuseppe Dogliani († 1934), qui devait diriger pendant plus de cinquante ans la *Schola cantorum* et la *banda* de l'Oratoire. Grand compositeur lui aussi, le *maestro* Dogliani obtint avec ses chanteurs de grands succès à Brescia, à Milan, à Gênes, à Rome, à Marseille. Il contribua à la réforme de la musique sacrée, telle qu'elle était voulue par Pie X.

Le théâtre

Dans le domaine proprement artistique, le théâtre (que Don Bosco s'obstinait à désigner par le diminutif *teatrino* [21]), constituait avec la musique et en relation avec elle un autre élément important dans les loisirs de l'Oratoire.

On a pu faire remonter les origines du théâtre salésien à la journée du 29 juin 1847 où, devant un Mgr Fransoni ravi, les *oratoriani* avaient donné une petite comédie intitulée *Un caporale di Napoleone*.

En fait, c'est deux ans plus tard seulement que le nouveau mode de distraction prit consistance. Pour occuper les internes

[19] E. Ceria, *Annali...*, t. I, p. 691.
[20] *Ibid.*, pp. 695-701.
[21] Sans doute pour le distinguer du "grand" théâtre, trop mondain.

de la maison le dimanche matin, pendant qu'il confessait les externes, Don Bosco encouragea le jeune Carlo Tomatis à les distraire avec ses talents de comédien. Tomatis monta un petit spectacle de marionnettes (avec le populaire *Gianduia*). A partir de 1851, on commença à monter sur scène des farces ou de petites comédies. L'usage des représentations théâtrales se développa de plus en plus (ainsi que celui des « académies » à caractère poétique et musical) au point de devenir un élément essentiel des grandes fêtes de l'Oratoire [22].

Au Valdocco, on jouait des pièces en piémontais et en italien, souvent composées par Don Bosco lui-même ou par le P. Lemoyne, mais également des pièces en latin, oeuvres du P. Francesia... Certains lettrés de Turin ne dédaignaient pas ce genre de spectacle.

De 1858 à 1866, le *teatrino* s'installait dans le réfectoire sous l'église Saint-François-de-Sales. Ensuite, on se servit de la salle d'étude. C'est à son successeur qu'il appartiendrait de réaliser le souhait de Don Bosco: une salle de théâtre. Elle sera inaugurée par Don Rua en 1895 [22].

Buts du théâtre: distraire, instruire, éduquer

Les *Regole pel teatrino* composées par Don Bosco en 1871 assignaient aux représentations les trois buts suivants: distraire, instruire et éduquer.

Don Bosco avait une préférence pour les oeuvres gaies, celles « qui font rire ». Il proscrivait les représentations trop tragiques, les drames sentimentaux et violents, en même temps que tout ce qui sentait la vulgarité. Le climat de curiosité et d'allégresse que suscitait le théâtre avant, pendant, et après les représentations, était pour lui un facteur éducatif d'importance.

En outre, le théâtre peut et doit être instructif. Un exemple est resté célèbre de ce point de vue. En 1849, Don Bosco écrivit et mit en scène une comédie en trois actes intitulée *Il sistema metrico decimale*. Le pédagogue Aporti, qui assistait à la séance, admira cette oeuvrette. On lui a fait dire: « Don Bosco ne pouvait imaginer moyen plus efficace pour rendre populaire le système

[22] Sur le *teatrino*, voir spécialement P. RICALDONE, *Don Bosco educatore*, t. II, pp. 72-91.

métrique; avec lui, on l'apprend en riant »[23]. De façon plus générale, la scène était selon lui un « moyen pour apprendre à déclamer, pour apprendre à lire intelligemment ». Il aimait que, entre deux actes, l'intervalle fût meublé par « des compositions préparées ou reprises à de bons auteurs ». C'était là une des « spécialités » de son *teatrino*[24].

Comme moyen d'éducation, le théâtre faisait partie intégrante de sa méthode d'ensemble, même si en quelque endroit, il donne l'impression de le tolérer seulement[25]. La preuve, c'est qu'il y voyait une « école de moralité, de sens social et parfois de sainteté », à condition que les comédies soient « bien choisies ». Sur ce point, il se montrait très vigilant, d'autant qu'il y sentait d'instinct des dangers possibles. Fallait-il pour cela moraliser à tout prix? Il s'agissait plutôt, faisait-il remarquer un jour au bon P. Lemoyne, de faire en sorte que la « moralité » fût mise « dans la pâte » du récit *(impastata)* et non point traitée comme une « matière à part »[26]. Dans tous les cas, il proscrivait aussi bien les mauvaises exécutions que les sujets de mauvais goût. Attitude vigilante, mais positive, qui était bien dans sa manière.

Promenades et excursions

Rousseau a vanté les bienfaits de la marche à pied en des termes que Don Bosco n'eût pas désavoués. Prêtre et éducateur, celui-ci avait encore toutes sortes de raisons d'y voir un instrument de formation.

Il fut longtemps fidèle aux promenades et pèlerinages des premiers temps de l'Oratoire. La promenade de Superga, pèlerinage au-dessus de Turin, a été traditionnelle jusqu'en 1864. Le récit qu'en font les *Memorie dell'Oratorio* ne manque pas de pittoresque avec ses détails amusants sur les casse-croûte emportés, la montée vers la basilique en compagnie de Don Bosco sur un cheval qui ahane, la cacophonie des instruments, la joie

[23] G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...*, t. III, p. 601.

[24] Voir les *Regole pel teatrino*, art. 19, dans A. Amadei, *Memorie biografiche...*, t. X, p. 1061.

[25] Voir P. Braido, *Il sistema preventivo...*, pp. 201-202.

[26] E. Ceria, *Profili dei capitolari salesiani*, Colle Don Bosco 1951, p. 396.

des garçons « n'en pouvant plus de rire, de blaguer, pour ne pas dire de hurler », leur « appétit vorace » à l'arrivée... [27]. D'autres promenades les conduisaient au *Mont des Capucins,* à Sassi, aux Becchi, à l'abbaye bénédictine dénommée la *Sacra di San Michele...* Celle que Don Bosco organisa au printemps de 1855 pour les délinquants de la prison *La Generala* est restée justement célèbre [28]. Il avait obtenu du ministre Rattazzi la permission d'emmener les jeunes détenus à Stupinigi pour une journée de détente. Privilège assez exceptionnel, qui laissa les gardiens de l'ordre plutôt inquiets! D'autant que le prêtre avait refusé l'aide de carabiniers même en civil, disant qu'il n'aimerait pas que la force publique fût « lancée à ses trousses ». Il assumerait lui-même tous les risques. Heureusement l'affection que tous portaient à Don Bosco fut telle que pas un n'eut l'idée de lui en faire courir. Quand le guide était fatigué, ils le faisaient monter sur le mulet, quitte à porter les provisions sur leur dos. A l'appel du soir, tout le monde était là sans exception.

Ce genre d'excursions à pied suscitait beaucoup d'enthousiasme parmi les jeunes. Don Bosco était le premier à se réjouir de leur bonheur. Au long du parcours, il participait à la bonne humeur générale. Mais il était aussi un guide fort intéressant. On ne le prenait pas de court sur l'histoire, la géographie, ou le folklore des lieux traversés. Même là, son souci d'instruire ne le quittait pas.

Les promenades d'automne

Il faut faire une place à part aux « promenades d'automne ». Échelonnées sur trois ou quatre semaines des mois de septembre et d'octobre, elles étaient en fait de véritables camps de vacances.

Tout d'abord, elles se méritaient par une bonne conduite. Elles se préparaient ensuite plusieurs semaines à l'avance: ravitaillement, logement, mais aussi musique, chant, théâtre qui étaient des éléments indispensables de cette grande tournée. Les curés, prévenus par Don Bosco, prévoyaient le gîte. Le point de vue spirituel n'était pas oublié, car il s'agissait d'« édifier » les populations que l'on allait rencontrer.

[27] *Memorie dell'Oratorio...,* pp. 155-156.
[28] G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...,* t. V, p. 224.

Telles qu'elles ont fonctionné entre 1847 et 1864, les promenades d'automne commençaient généralement par un circuit dans les collines du Montferrat [29]. Pour la fête de Notre-Dame du Rosaire, la troupe faisait traditionnellement une halte aux Becchi où Joseph Bosco mettait à sa disposition sa maison et son grenier. Les dernières années, Don Bosco obtint de la direction des chemins de fer deux wagons complets, ce qui permit de s'aventurer gratuitement jusqu'à Gênes, jusqu'à la mer! Ces wagons, qui pouvaient être raccrochés au convoi que l'on avait choisi, lui servaient à l'occasion de « quartier général ».

Le programme mêlait à dessein les manifestations pieuses à la joie la plus expansive. Ordinairement, la troupe débouchait dans le village ou la ville au milieu d'un beau tapage, musique en tête. On piquait alors tout droit à l'église, où les braves gens intrigués les suivaient. Après une cérémonie accompagnée d'un sermon, on se mettait en quête d'un gîte pour passer la nuit. Le lendemain, messe, puis durant la journée, distractions variées et concerts. Le soir, après la bénédiction du Saint-Sacrement, séance de théâtre en salle ou encore sur la place principale. Ces différentes scènes se répétaient tout au long du parcours et souvent au milieu d'une grande affluence.

Dans la pensée de Don Bosco, ces excursions captivantes étaient destinées à soustraire ses garçons aux « dangers des vacances ». Elles permettaient en outre d'ouvrir les jeunes à l'apostolat. Il voulait en somme, disait son biographe, leur faire « toucher du doigt que le service de Dieu peut fort bellement marcher de pair avec la joie bien comprise » [30].

[29] Lire par exemple le récit détaillé de celle qui eut lieu en 1861 dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. VI, pp. 1011-1037.

[30] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. II, p. 384.

NAISSANCE DE LA SOCIÉTÉ SALÉSIENNE (1850-1864)

Les conseils de Rattazzi

Un jour de 1857, Don Bosco était reçu chez le ministre Rattazzi. La conversation étant tombée sur « l'oeuvre des oratoires » et sur la manière d'en assurer la continuité, Rattazzi lui tint, dit-on, le langage suivant: « A mon avis (...), vous devriez vous choisir quelques hommes de confiance, laïcs et ecclésiastiques, former avec eux une sorte de société ayant ses statuts, leur communiquer votre esprit, leur enseigner votre système, de manière qu'ils soient non seulement des collaborateurs, mais aussi des continuateurs de votre oeuvre après votre départ » [1].

Conseil inattendu, qui fit sourire Don Bosco. L'anticlérical Rattazzi, celui qui deux ans plus tôt — le 29 mai 1855 — avait fait voter la fameuse loi sur les couvents selon laquelle cessaient d'exister « comme personnes morales et reconnues par la loi civile, les maisons appartenant aux ordres religieux, qui ne se (livraient) pas à la prédication, à l'éducation ou à l'assistance des malades » [2], ce même homme qui préparait peut-être des coups contre les communautés religieuses subsistantes, lui conseillait maintenant tout bonnement d'en créer une nouvelle. Don Bosco avait lieu d'être surpris par ce langage. N'empêche que « les paroles

[1] Voir le récit de cette entrevue dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. V, pp. 696-699. Sur les conditions de la naissance de la société salésienne, consulter le bon chapitre de P. STELLA, *Don Bosco nella storia...*, t. I, pp. 129-166.

[2] T. CHIUSO, *La Chiesa in Piemonte...*, t. IV, 1892, p. 209. Voir également sur cette question R. AUBERT, *Le pontificat de Pie IX*, 2e éd., Paris 1963, pp. 77-78.

de Rattazzi furent pour (lui) un jet de lumière ». Il comprit qu'il était possible de fonder une congrégation qui, aux yeux de l'État, ne serait rien autre qu'une « association de libres citoyens, lesquels s'unissent et vivent ensemble dans un but de bienfaisance ». Rassuré sur les intentions du gouvernement, il prit congé de son hôte après l'avoir « chaleureusement remercié ».

A vrai dire, Rattazzi venait tout juste de confirmer ses propres idées et préoccupations au sujet de « l'oeuvre des oratoires ». Il faut en effet remonter plusieurs années en arrière pour saisir les débuts d'une société en faveur de la jeunesse pauvre.

Situation en 1850

En 1850, la situation pouvait se résumer de la manière la plus simple [3]. Don Bosco était un prêtre diocésain de Turin comme tous les autres. Il est vrai qu'il se trouvait à la tête de trois oeuvres d'un genre un peu particulier qu'il appelait des « oratoires »: l'oratoire du Valdocco, celui de Porta Nuova et celui de Vanchiglia. A l'oratoire du Valdocco, une maison était adjointe qui avait commencé à recueillir des garçons sans abri. Ces oeuvres, il les gouvernait sous l'autorité de l'archevêque, Mgr Fransoni.

Dans son travail, il était aidé par des prêtres et des laïcs. Les prêtres sous ses ordres constituaient une véritable société, aux liens assez lâches il est vrai, qu'on pouvait qualifier d'association diocésaine des oratoires.

« Le supérieur de ces oratoires, disait Don Bosco, fut toujours d'une certaine manière l'archevêque. Tout dépendait de ses avis et de ses conseils. D'autre part, les prêtres qui offraient en toute liberté leur saint ministère dans les oratoires, avaient coutume de reconnaître le prêtre Bosco pour leur supérieur, sans être liés par des voeux, mais par la simple promesse de se dépenser dans ce qu'il jugerait bon pour la plus grande gloire de Dieu » [4].

[3] La substance de ce chapitre a été puisée dans E. CERIA, *Annali della Società salesiana,* t. I, surtout pp. 1-17 et 27-40. Excellent résumé dans la petite brochure du même auteur intitulée *La Società salesiana. Fondazione, organismo, espansione,* Colle Don Bosco 1951. A compléter éventuellement par les *Memorie biografiche,* en s'aidant de l'*Indice* du P. Foglio, art. *Congregazione* et *Società salesiana.*

[4] Cité dans E. CERIA, *La Società salesiana...,* p. 14.

De cette association, le directeur du Valdocco entendait rester le chef incontesté. Un épisode de 1848 témoigne assez curieusement de cette « obstination » qui lui fut si couramment reprochée. Cette année-là, un de ses amis, le chanoine Lorenzo Gastaldi, avait lancé l'idée d'une sorte de fédération des oratoires sous la dépendance d'une « assemblée directive ». Mais Don Bosco avait refusé tout net. Il avait compris, au dire de Ceria, que « son adhésion aurait eu pour effet de le réduire à diriger en sous-ordre et pour toujours le seul oratoire du Valdocco » [5]. Ce qu'il voulait déjà, c'était *fare da sé,* avoir « les mains libres et un personnel entièrement dépendant de lui »... La fédération n'eut pas de suite.

Il est vraisemblable qu'en 1850, Don Bosco avait déjà la conviction que l'association projetée par lui ne se ferait pas avec les collaborateurs adultes qui l'entouraient. En effet, les désertions dans leurs rangs étaient nombreuses. Quelques-uns, pour des raisons politiques et personnelles, lui en voulaient terriblement. La plupart étaient d'esprit peu docile.

Que faire? Un moment, on l'avait vu se mettre en quête d'un Institut déjà existant afin de s'y inscrire, pour peu qu'on voulût bien lui fournir les moyens et les collaborateurs nécessaires à son travail. Peine perdue.

Il lui restait un espoir, que ses « songes » contribuaient de temps à autre à alimenter: c'était que les futurs « pastoureaux » sortent du troupeau [6]. Il y pensait sérieusement, puisqu'il venait d'accueillir à la maison de l'Oratoire les premiers étudiants avec précisément cette idée en tête. Mais en 1850, tout cela n'était encore qu'à l'état d'hypothèse.

Le projet de l'archevêque

L'archevêque, de son exil lyonnais, encourageait Don Bosco. En 1852, il voulut faire plus. Afin d'assurer une base solide à « l'oeuvre des oratoires » (et pour protéger Don Bosco de ses détracteurs), il le nomma directeur des trois oratoires par une

[5] Voir E. Ceria, *Annali...,* t. I, pp. 9-10.

[6] Voir le "songe" de 1844 dans les *Memorie dell'Oratorio,* pp. 134-136: « Beaucoup d'agneaux se changeaient en pastoureaux qui, en grandissant,

lettre officielle du 31 mars. Il y formait des voeux pour que l'oeuvre « progresse et s'amplifie » et se déclarait prêt à accorder « toutes les facultés nécessaires » [7].

Mgr Fransoni insistait par ailleurs auprès de Don Bosco pour qu'il fît part à d'autres de ses expériences, qu'il les initiât à l'esprit qu'il avait maintenu jusqu'alors et les préparât à recueillir son héritage. En dernière analyse, estimait le P. Ceria, l'archevêque voulait le persuader de créer une congrégation. Bien entendu, il ne pouvait s'agir dans son esprit que d'une congrégation diocésaine.

La formation de jeunes cadres

L'entreprise était ardue, mais en 1852, elle était déjà amorcée. Don Bosco avait commencé à se tourner vers de jeunes élèves qui lui inspiraient confiance. Evidemment, sa circonspection était grande. Les congrégations et les *frati* n'étaient décidément pas à la mode à cette époque. Les garçons, nous dit-on, avaient tendance à rire de tout ce qui sentait le moine... Sa tactique s'adaptait à la mentalité ambiante. Avec plus ou moins de succès, il tint à plusieurs ce langage: « Aimes-tu Don Bosco? Voudrais-tu devenir clerc ici à l'Oratoire? Aimerais-tu travailler plus tard avec Don Bosco pour les jeunes? Vois-tu, s'il y avait cent prêtres et cent clercs, j'aurais du travail pour tous ».

Même prudence dans le régime de vie qu'il demandait aux premiers « volontaires ». « Rien qui eût l'apparence d'habitudes religieuses: pas de méditations régulières, ni de longues prières, ni d'observances austères » [8]. Ce qui leur était demandé, c'était la pratique des devoirs du « bon chrétien ».

Heureusement, Don Bosco avait de grands atouts dans son jeu. D'abord, l'affection dont on entourait sa personne et sa maison permettait de surmonter les plus gros obstacles. C'est elle qui fera dire à un Cagliero au moment du choix décisif: « *Frate* ou pas, je reste avec Don Bosco ». Au-delà de l'affection, on peut

prenaient soin des autres. Leur nombre croissait sans cesse, à tel point qu'ils se séparaient pour aller en d'autres directions recueillir d'autres animaux étranges et les guider dans le nouvelles bergeries ».

[7] G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...*, t. IV, pp. 378-379.

[8] E. Ceria, *Annali...*, t. I, p. 13.

parler d'un sentiment de vénération à l'endroit de quelqu'un dont on était persuadé qu'il était un homme de Dieu, capable de faire des miracles, de voir l'avenir au moyen de songes et de lire dans les consciences. Tout cela lui gagnait une confiance souvent illimitée et engageait des jeunes à rester avec lui.

L'association religieuse privée (1854-1859)

Le 2 février, un premier groupe de quatre comprenant Reviglio, Gastini, Buzzetti et Bellia, avait pris la soutane à l'Oratoire. Mais on sait que l'expérience ne fut pas concluante: ils quittèrent l'Oratoire ou ne persévérèrent pas jusqu'au sacerdoce. Par bonheur, Don Bosco pouvait compter sur des garçons plus jeunes qui se révéleraient moins décevants.

Sa tactique consistait à réunir régulièrement en « conférences » ceux qui lui paraissaient les mieux disposés, afin de les préparer sans éclat à la société religieuse qu'il envisageait. Michele Rua, qui l'avait rencontré pour la première fois en 1845, fut bientôt l'un des membres les plus remarquables du groupe. Il nous a gardé un petit rapport sur la « conférence » du 5 juin 1852, au cours de laquelle Don Bosco leur demanda des prières, dont le but non dévoilé concernait le grand projet qu'il nourrissait [9].

Près de deux ans plus tard, ce projet commença de prendre forme. Le 26 janvier 1854, à l'approche de la fête de saint François de Sales, Don Bosco réunit dans sa chambre quatre jeunes gens: deux séminaristes en soutane, parmi lesquels Michele Rua, et deux étudiants, dont Giovanni Cagliero. Rua nous a conservé la relation de cette importante réunion: « Il nous fut proposé de faire avec l'aide de Dieu et de saint François de Sales un essai *(prova)* d'exercice pratique de charité envers le prochain pour en venir plus tard à une promesse; et enfin, au cas où cela semblerait possible et convenable, d'en faire un voeu. Depuis ce soir-là, le nom de *salésiens* fut donné à ceux qui se sont soumis et qui se soumettront à cet exercice » [10].

[9] Voir le texte de Rua dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. IV, p. 429.

[10] Nouveau document de Rua dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. V, p. 9.

La prudence de Don Bosco explique que la terminologie employée soit quelque peu embrouillée. Pour éviter le terme suspect de noviciat (c'était en somme de cela qu'il s'agissait), il jugea préférable de leur proposer un « essai d'exercice pratique de charité envers le prochain ». D'ailleurs, ce qui les enthousiasma dans le cas, c'était précisément la perspective d'avoir « non pas seulement à prier, mais à travailler ».

Pourquoi ce nom de « *salésiens* »? A vrai dire, cette appellation ne causait aucune surprise. Tous savaient le culte que Don Bosco professait envers le saint évêque de Genève. Depuis longtemps, il avait placé l'Oratoire sous le patronage de saint François de Sales. Une église venait d'être construite en son honneur. De plus, à l'époque où le protestantisme, encouragé par les lois d'émancipation, faisait sentir son influence dans le Piémont, il aimait présenter ce futur docteur de l'Église comme le modèle des défenseurs de la pensée catholique. Mais la raison la plus profonde de ce choix tient peut-être dans une phrase beaucoup plus tardive où il expliquait que « la base sur laquelle s'appuyait cette congrégation, tant pour celui qui commande que pour celui qui obéit, doit être la charité, la douceur, qui sont les vertus caractéristiques de ce saint » [11].

Au bout d'un an de noviciat que personne n'appela de son nom, Don Bosco jugea le moment venu d'entamer une phase nouvelle. Au cours des conférences, il commençait à parler des voeux de religion, mais de façon presque « académique ». Au mois de mars 1855, il invita ouvertement Rua à prononcer les trois voeux. Celui-ci accepta. La cérémonie se déroula dans la plus grande discrétion. Agenouillé dans la chambre de Don Bosco, devant un simple crucifix, sans autre témoin que le saint, il fit profession pour un an. C'était le 25 mars. Cérémonie sans éclat, mais, disait le P. Auffray, qui aimait les images, « entre ces quatre murs, quelque chose de grand naissait, un ordre religieux commençait à battre des ailes » [12]. En vérité, le jeune clerc de dix-huit ans, élève de deuxième année de philosophie, n'en avait nullement conscience. Il ne pensait qu'à aider Don Bosco dans « l'oeuvre des oratoires ».

[11] E. Ceria, *Annali...*, t. I, p. 15.

[12] A. Auffray, *Un grand éducateur, saint Jean Bosco*, 6e éd., Lyon-Paris 1947, p. 190.

Quelques mois plus tard, même cérémonie, avec la même simplicité, mais cette fois pour un prêtre. Il s'appelait Vittorio Alasonatti. Vieil ami de Don Bosco, il avait quitté son poste de maître d'école à Avigliana près de Turin et était arrivé à l'Oratoire le 14 août 1854. Préfet de la maison, chargé comme tel de la discipline et de l'administration, il fut pour Don Bosco un homme extrêmement précieux. Au moment où, à l'âge de quarante-deux ans, il prononçait ses voeux, peut-être avait-il reçu de son directeur des confidences plus précises sur ses intentions. La chose est probable.

En 1856, vint le tour de Giovanni Battista Francesia. Cet ancien de l'Oratoire, après d'excellentes études littéraires, avait été nommé en 1855 professeur de la première classe fixée au Valdocco. Au moment de s'engager par voeux, lui aussi n'avait pas plus de dix-huit ans.

Peu à peu, autour du noyau primitif, venaient se grouper d'autres volontaires. Quand il trouvait en quelqu'un les dispositions voulues, Don Bosco l'invitait à faire profession à son tour pour un an ou se contentait d'une simple promesse de « travailler avec lui ». Durant les fréquentes « conférences » qui lui permettaient de s'entretenir familièrement avec les siens, il les préparait graduellement à un engagement plus explicite au sein d'une congrégation. L'atmosphère d'intimité qui caractérisait ce genre de réunions favorisait la cohésion du groupe auquel le maître inculquait son esprit et ses méthodes.

L'association religieuse ouverte (1859)

Jusqu'en 1859, rien n'autorisait à faire de Don Bosco le chef d'une congrégation religieuse. Ses disciples n'y songeaient guère. Sans doute, le directeur du Valdocco était-il entouré d'un bon nombre de clercs à lui dévoués. C'était même de ses mains qu'ils recevaient la soutane. Cependant, tout cela n'était possible que parce que l'autorité diocésaine en admettait la nécessité pour « l'oeuvre des oratoires ». Du reste, ces clercs devaient subir avant la vêture un examen préalable auprès de la curie. De plus, ils suivaient avec les autres les cours du séminaire, sauf de rares exceptions qui bénéficièrent d'une dispense en raison de leur travail à l'Oratoire.

Tout cela n'empêchait nullement Don Bosco de mûrir son plan. Il préparait en silence le règlement de la congrégation qu'il méditait. Rassuré sur les intentions du ministre Rattazzi, encouragé par Mgr Fransoni et par plusieurs de ses amis, il était parti pour Rome et, au mois de mars 1858, avait soumis à Pie IX un projet de « constitutions », tout en évitant d'ailleurs d'employer ce terme [13]. Le pape s'était montré lui aussi favorable à une congrégation dans laquelle chacun des membres serait « religieux dans l'Église et libre citoyen dans la société civile ». Pourtant, après le voyage de Rome, de longs mois devaient encore s'écouler avant que Don Bosco n'en vînt au fait.

Le 9 décembre 1859, il jugea le moment venu de parler ouvertement de congrégation religieuse. Aux « salésiens » réunis dans sa chambre, il tint à peu près, nous dit-on, le langage suivant, un peu trop solennel pour avoir été le sien, mais qui de toute manière, reflétait assez bien sa pensée: « Depuis longtemps, je méditais d'instituer une congrégation et c'était là depuis plusieurs années l'objet principal de mes soucis. Aujourd'hui le moment est venu de passer aux actes. Le Saint-Père Pie IX m'a encouragé et a loué mon projet. A vrai dire, la naissance de cette congrégation ne date pas d'aujourd'hui; elle existait déjà grâce à cet ensemble de Règles que, graduellement, vous vous êtes mis à observer comme par tradition, alors qu'elles n'obligeaient pas et n'obligent pas encore en conscience (...). Aussi nous pouvons dire que vous appartenez déjà en esprit à cette congrégation; quelques-uns lui appartiennent même plus étroitement par une promesse ou par un voeu temporaire. Il s'agit donc maintenant d'aller plus avant, de constituer formellement la congrégation, de lui donner votre nom et d'en accepter les Règles. Toutefois, il faut que vous sachiez que ne pourront en faire partie que ceux qui, après mûre réflexion, voudront prononcer au moment voulu les voeux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Vous qui avez fréquenté nos conférences, je vous ai choisis, parce que je vous jugeais aptes à devenir un jour membres effectif de la Pieuse Société, laquelle prendra ou mieux conservera le nom de salésienne, étant placée sous la protection de saint François de Sales. Nous sommes donc d'accord: quiconque n'a pas le désir de s'y ins-

[13] Sur ces événements, voir *ci-dessous* le chapitre 10 consacré aux constitutions salésiennes.

crire, est prié de ne plus venir aux conférences que je tiendrai dans la suite. Le fait de n'y plus participer sera pour moi le signe qu'on renonce à donner son adhésion. Je vous laisse une semaine pour y réfléchir » [14].

Au sortir de la réunion, ce fut un silence inhabituel. Bientôt, lorsque les langues se délièrent, on put vérifier combien Don Bosco avait eu raison de procéder avec lenteur et prudence. Certains murmuraient qu'il voulait faire d'eux des *frati*. Cagliero arpentait la cour, en proie à des sentiments contradictoires.

Le désir de « rester avec Don Bosco » l'emporta finalement chez la plupart. A la « conférence d'adhésion » qui se tint le soir du 18 décembre, une semaine après, il ne manqua que deux des participants de la conférence précédente. Un document fut rédigé à cette occasion, qui est le premier acte officiel de la *Société salésienne* [15]. Il nous livre les noms de dix-huit premiers membres effectifs de la congrégation, Don Bosco compris. Le but que tous entendaient poursuivre « dans un même esprit » était exprimé de la façon suivante: « promouvoir et conserver l'esprit de vraie charité qui est exigé dans l'oeuvre des oratoires en faveur de la jeunesse abandonnée et en danger ». Le document poursuivait en ces termes:

« En conséquence, il a plu aux participants de s'ériger en société ou congrégation, qui, ayant pour but d'aider mutuellement ses membres dans leur propre sanctification, s'est proposé de promouvoir la gloire de Dieu et le salut des âmes, de celles notamment qui ont le plus besoin d'instruction et d'éducation ».

Un « conseil » ou chapitre supérieur fut immédiatement désigné. A l'unanimité, Don Bosco fut prié d'accepter la charge de supérieur. Celui-ci se réserva le droit de choisir comme « préfet » Vittorio Alasonatti, qui d'ailleurs portait déjà ce titre à l'Oratoire. Le sous-diacre Rua fut élu à l'unanimité « directeur spirituel »; et le diacre Angelo Savio, économe. Restait à élire trois « conseillers ». Le choix tomba sur Giovanni Cagliero, Giovanni Bonetti et Carlo Ghivarello.

Moins de trois mois plus tard, le « chapitre de la Société de saint François de Sales » eut l'occasion de faire son premier acte d'autorité. Le 2 février 1860, il se réunit pour examiner la

[14] Voir E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 30-31.
[15] On peut le lire dans E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 32-33.

candidature de Giuseppe Rossi. Il décida de l'admettre, selon une formule qui deviendra usuelle, « à la pratique des Règles de la Société ». Rossi devint la première figure du salésien laïc appelé coadjuteur.

Même décision le 1er mai 1860 pour Pietro Capra, Paolo Albera (futur supérieur général), Giovanni Garino et Gabriele Momo. Deux jours plus tard, le chapitre se réunissait à nouveau pour l'admission de trois autres membres: Domenico Ruffino, Francesco Vaschetti et Edoardo Donato.

La plupart de ces premiers salésiens étaient très jeunes. Don Bosco n'hésitait pas en effet à admettre « à la pratique des Règles de la Société » de simples étudiants en cours d'études secondaires. En outre, ils provenaient presque tous de familles modestes, voire de familles très humbles.

Le 14 mai 1862 constitua une nouvelle étape dans la consolidation du groupe [16]. Réunis dans la même pièce étroite qui avait été le témoin de tous les actes importants, les « confrères de la Société de saint François de Sales », répondant à l'invitation de Don Bosco, « promirent à Dieu d'observer les Règles en faisant voeu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance pour trois ans ». Ils étaient au nombre de vingt-deux, le fondateur non compris. Rua, devenu prêtre depuis deux ans, lisait à haute voix la formule des voeux, que tous répétaient phrase par phrase. Quand les derniers mots de la profession furent prononcés, Don Bosco leur adressa des paroles pleines d'encouragement et de confiance pour l'avenir qu'un chroniqueur présent s'est efforcé de reconstituer: « Qui sait, leur dit-il avec émotion, si le Seigneur ne veut pas se servir de notre Société pour faire beaucoup de bien dans son Église! D'ici vingt-cinq à trente ans, si le Seigneur continue de nous aider, comme il l'a fait jusqu'à maintenant, notre Société, répandue dans diverses parties du monde, pourrait atteindre le chiffre de mille membres ».

La prédiction, assurément, n'était pas si mauvaise, comme la suite le montrera. Elle a dû pourtant paraître extraordinaire à ces religieux, si disposés qu'ils aient été par ailleurs à y ajouter foi.

[16] Voir le compte rendu de cette "journée mémorable" dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. VII, pp. 160-164.

La situation canonique des premiers salésiens

En pensant au long chemin déjà parcouru, aux préjugés qu'il avait su vaincre, Don Bosco ne manquait pas de raisons pour se réjouir des résultats obtenus et en espérer de plus grands pour l'avenir.

Tout n'était pas réglé pour autant. Si, à l'intérieur, la situation pouvait sembler claire et pleine de promesses, les rapports avec l'extérieur demeuraient précaires. Périodiquement surgissaient des conflits avec la curie au sujet des séminaristes de l'Oratoire. On se demandait comment ils pouvaient concilier les multiples occupations dont les chargeait Don Bosco dans les oratoires, avec l'étude sérieuse de la philosophie et de la théologie. Pourtant, il leur arrivait d'obtenir d'excellents résultats aux examens. Autre source de frictions: la fréquentation de l'université de Turin par certains d'entre eux. Pour assurer l'avenir de ses écoles, Don Bosco leur avait demandé de s'inscrire aux Facultés d'État (lettres, philosophie et mathématiques) afin de cueillir si possible des diplômes officiels. Cette innovation souleva de nombreuses oppositions.

D'un point de vue strictement canonique, rien n'était encore joué. Aux termes du droit qui était alors en vigueur, il eût suffi, pour constituer une congrégation religieuse à proprement parler, d'une approbation, même seulement orale, de l'Ordinaire du lieu. Le 11 juin 1860, une démarche avait été faite dans ce sens auprès de l'archevêque en exil. Mgr Fransoni était personnellement favorable à la nouvelle Société, mais ses conseillers l'étaient beaucoup moins. L'approbation se fit attendre et, quand l'archevêque mourut le 26 mars 1862, elle n'était toujours pas venue. Après lui, ses successeurs se montreront peu enclins à favoriser un projet qui ressemblait à une tentative d'émancipation.

En 1864, les salésiens réunis autour de Don Bosco constituaient donc simplement, au dire du P. Ceria, une « association de fait et purement privée » [17]. Les élections et les nominations accomplies au sein de leur chapitre supérieur n'avaient de consistance qu'au regard des libres décisions de leurs auteurs.

En attendant que la situation canonique fût définitivement réglée (elle le sera, mais au prix de quelles difficultés!), Don Bosco voyait du moins se réaliser une partie de son plan: il avait trouvé des « collaborateurs », qui pourraient un jour devenir des « continuateurs ».

[17] E. Ceria, *Annali...*, t. I, p. 38.

CHAPITRE 9

LES COADJUTEURS SALÉSIENS

Collaborateurs laïcs

Dans la grande oeuvre que Don Bosco avait entreprise au profit de la jeunesse populaire, toutes les énergies étaient les bienvenues [1]. Des laïcs s'offraient à l'aider et il était naturel qu'il cherchât à les intégrer dans sa Société. Le premier texte des constitutions salésiennes qui nous soit parvenu disait: « Le but de cette congrégation est de réunir ses membres ecclésiastiques, clercs ainsi que laïcs, afin de rechercher la perfection en imitant les vertus de notre divin Sauveur, spécialement dans la charité à l'égard des jeunes gens pauvres » [2].

Don Bosco croyait d'autre part à l'action apostolique des laïcs, que ceux-ci fussent des chrétiens dans le monde ou de vrais religieux avec des voeux. Cet intérêt pour les laïcs, il l'avait puisé dans les enseignements du *Convitto* et en particulier dans ceux de Giuseppe Cafasso. Il se montra longtemps fidèle aux retraites organisées pour les laïcs à Sant'Ignazio sopra Lanzo. Son expérience et les contacts qu'il eut avec toutes sortes de chrétiens le persuadèrent que tous « peuvent arriver à la perfection de la vertu ».

[1] Voir l'analyse des motivations qui ont pu jouer dans la création des coadjuteurs dans P. BRAIDO, *Religiosi nuovi per il mondo del lavoro,* Rome 1961, pp. 15-20. Signalons tout de suite que ce livre contient un recueil très pratique des principaux textes officiels ou de quelque importance échelonnés de 1860 à 1960 (pp. 43-205). Voir aussi du même auteur *Vocazione del coadiutore salesiano all'apostolato caritativo, pastorale e educativo,* Rome 1964.

[2] *Scopo di questa Società,* art. 1. Voir la traduction de ce texte dans F. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle,* pp. 296-297.

Il reste cependant difficile de déterminer si la figure du coadjuteur a surgi dans son esprit en même temps que l'idée de congrégation ou si elle a été le fruit de son expérience. On constate en effet un certain nombre d'incertitudes, voire de contradictions, dans l'élaboration par Don Bosco de l'idée du salésien laïc. Il ne semble pas faux en tout cas d'affirmer que le besoin en hommes qualifiés sur le plan professionnel a joué un rôle non négligeable dans cette initiative.

Il suffira donc de rappeler les difficultés et les tâtonnements qui ont présidé au lancement des premiers ateliers à l'intérieur de l'Oratoire [3]. Des différentes expériences qui furent tentées tour à tour, il résultait toujours des inconvénients qui se résumaient dans l'alternative suivante: ou bien on laissait le champ libre aux contremaîtres civils et ils ne songeaient qu'à profiter de leur indépendance à l'égard du directeur; ou bien on les cantonnait dans une tâche bien délimitée et l'atelier, à l'abandon, allait à vau-l'eau par manque d'intérêt et de responsabilité de son chef. Dans les deux cas, le résultat était déplorable: pas d'apprentissage correct du métier, discipline relâchée, désordres... Les expériences concernant l'outillage étaient pareillement décevantes. Les conclusions furent un jour tirées. Si la compétence professionnelle était indispensable au chef d'atelier, elle ne pouvait suffire. Faute de trouver des maîtres qui joignent à la compétence des qualités d'éducateur, rien de bon, pensait Don Bosco, ne pouvait se faire dans l'éducation des apprentis.

Le salésien coadjuteur lui fournissait la réponse idéale à ses préoccupations. Le sens des responsabilités et de l'éducation, il le trouverait assurément chez des religieux liés à lui par des voeux. Quant à la compétence, il se chargeait bien de la leur procurer. Il ne lui restait plus qu'à trouver des laïcs qui veuillent bien accepter son offre. La chose n'allait pas de soi, moins encore que pour les prêtres. Par ailleurs, il faut souligner — et la suite le montrera — que les coadjuteurs n'étaient pas tous destinés à devenir des chefs d'atelier.

[3] *Ci-dessus,* chap. 3. Consulter aussi J. AUBRY et P. SCHOENEBERGER, *Le coadjuteur salésien,* Nice 1952, pp. 1-2.

Les premiers salésiens laïcs

Le premier laïc, nous l'avons vu, à être admis « à la pratique des Règles de la Société » s'appelait Giuseppe Rossi. Cela se passait le 2 février 1860. Originaire de Matteo dans la province de Pavie, ce jeune homme de vingt-cinq ans avait appris quelques mois plus tôt à connaître Don Bosco grâce à un de ses livres [4]. C'est avec Rossi que le terme de « coadjuteur » fait son apparition dans le vocabulaire salésien. Dans la lettre du 11 juin 1860 adressée par la nouvelle Société à l'archevêque pour lui demander son approbation, son nom, ainsi que celui d'un autre laïc appelé Giuseppe Gaia, est suivi pour la première fois de cette mention.

Lors de la première profession religieuse collective le 14 mai 1862, Rossi n'était pas présent (il ne fera ses voeux que le 19 septembre 1864) mais deux autres laïcs faisaient partie du groupe des vingt-deux. Ils ne se ressemblaient guère. Le premier, Gaia, déjà cité, allait être pendant plusieurs années cuisinier à l'Oratoire. Le second, Federico Oreglia di Santo Stefano, était un personnage de l'aristocratie turinaise. Il avait, dit le P. Ceria, connu « diverses aventures de vie galante » quand il se laissa convaincre en 1860 de faire retraite à Sant'Ignazio. C'est là que Don Bosco lui inspira un changement de vie qui devait l'amener à se faire salésien. Pendant neuf ans il rendit d'innombrables services à l'Oratoire, après quoi il termina ses jours dans la Compagnie de Jésus.

Dans la recherche des vocations de coadjuteurs, Don Bosco observa naturellement la plus grande prudence et la plus grande discrétion. Longtemps il évita de prononcer et d'expliquer ce mot devant les élèves. S'il en parlait, c'était de manière indirecte, comme il l'avait fait pour les religieux prêtres.

Ce n'est, semble-t-il, qu'en 1876, qu'il osa aborder le sujet publiquement [5]. Profitant de l'emballement pour les missions consécutif au départ des premiers apôtres en Amérique du Sud, il expliqua aux jeunes que les laïcs qui travaillaient en Argentine dans l'équipe du P. Cagliero, méritaient autant que les prêtres le titre de missionnaires. Le 19 mars de cette même

[4] Les notations plus personnelles concernant les premiers coadjuteurs ont été extraites de E. CERIA, *Profili di 33 coadiutori salesiani*, Colle Don Bosco 1952.

[5] E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 704-707.

année, au cours d'une conférence à laquelle participaient entre autres un groupe de grands apprentis, il déclara qu'en raison de l'immensité du travail, « le prêtre (avait) besoin d'être aidé *(coadiuvato)* et que tous, étudiants comme apprentis, pouvaient être « de vrais ouvriers évangéliques ». Le 31 mars, dans un « mot du soir » réservé aux seuls apprentis, il montra en quoi consistait la vocation particulière des religieux laïcs et comment cette vocation pouvait s'épanouir dans la Société salésienne. En des termes volontairement très simples, il exposa à son auditoire que la nouvelle congrégation était faite « non seulement pour les prêtres ou pour les étudiants, mais aussi pour les apprentis », qu'elle constituait un « rassemblement de prêtres, de clercs, de laïcs, spécialement d'artisans, qui désirent se réunir pour se faire du bien entre eux et faire du bien aux autres ». Il ne manqua pas non plus de leur vanter l'activité déployée en Amérique par les quatre coadjuteurs Gioia, Scavini, Belmonte et Molinari, leurs anciens compagnons d'atelier, devenus là-bas gens d'importance.

Ces explications données avec prudence suffirent-elles à vaincre les préventions à l'encontre des *frati,* préventions d'autant plus tenaces qu'il s'agissait cette fois de laïcs? La réponse se lit dans les statistiques. Quoiqu'elles soient moins éloquentes que pour les salésiens clercs, elles accusent néanmoins une nette courbe ascendante: 2 coadjuteurs en 1860, 23 en 1870, 182 en 1880 et 284 (dont 100 novices) à la mort de Don Bosco.

Provenance

Beaucoup de ces vocations provenaient du milieu des apprentis de l'Oratoire. Les jeunes se décidaient à entrer dans la congrégation parce que Don Bosco leur en faisait la proposition et parce qu'ils voyaient des coadjuteurs vivre sous leurs yeux.

Mais les vocations arrivaient aussi « de l'extérieur ». Le cas de Federico Oreglia montre qu'il en était ainsi dès l'origine. Le renom de Don Bosco, la diffusion de ses collèges et de sa presse attiraient vers lui nombre de jeunes hommes et même des adultes d'un certain âge. En janvier 1880, à une époque où les nouvelles fondations réclamaient un personnel de plus en plus nombreux, il expédia à divers curés une circulaire dans

laquelle il leur demandait de diriger vers l'Oratoire des hommes jeunes, de vingt à trente-cinq ans environ, désireux de « quitter le monde », pourvu qu'ils fussent « disposés à accomplir toute sorte de travail » [6].

On connaît un certain nombre de cas où des salésiens ont hésité entre la vocation de religieux prêtre et celle de religieux laïc. Plusieurs devinrent coadjuteurs après avoir pensé à la prêtrise. Ainsi Giuseppe Buzzetti: mis aux études de latin, il avait revêtu la soutane en 1851, mais un accident qui devait lui coûter l'index de la main gauche le dissuada également de poursuivre jusqu'au sacerdoce. Il ne devint officiellement coadjuteur qu'en 1877. D'autres suivirent le chemin inverse. Le P. Angelo Lago, qui fut pendant de longues années secrétaire particulier de Don Bosco, avait été coadjuteur. Lors du premier chapitre général, on discuta d'ailleurs beaucoup de l'opportunité de ce genre de « promotion ». On ne manqua pas de faire remarquer que les autres congrégations étaient hostiles à ces changements. Don Bosco, quant à lui, y était plutôt favorable, à condition que le sujet ait « la moralité et les aptitudes » requises pour le sacerdoce [7].

La différence de provenance et d'aptitudes créait naturellement quelques difficultés dans les rangs des coadjuteurs. Il était humain que ceux d'entre eux qui possédaient des connaissances et une profession plus « relevées » eussent du mal à se lier aux autres, et vice versa. Don Rua proposa en septembre 1884 de constituer deux catégories distinctes. Selon lui, il ne convenait pas « qu'un avocat, un médecin, un pharmacien, un professeur fussent obligés de se trouver à côté d'un brave homme quelconque » [8]. Don Bosco refusa net: « Je ne peux admettre deux classes de coadjuteurs », trancha-t-il, en ajoutant toutefois que les esprits frustes et un peu simples ne pourraient faire partie de sa congrégation. Revenant à la charge, Don Rua lui demanda si l'on ne pouvait instituer une classe semblable à celle des tertiaires chez les franciscains, sans du reste réussir davantage à le faire changer d'avis.

[6] E. Ceria, *Memorie biografiche...*, t. XIV, pp. 783-784.
[7] Voir E. Ceria, *Annali...*, t. I, p. 708.
[8] E. Ceria, *Annali...*, t. I, p. 709.

Fonctions

Autant que leur origine et leurs aptitudes, les fonctions des premiers coadjuteurs étaient très variées [9]. Ils veillaient sur la discipline des ateliers dirigés par des contremaîtres civils et s'occupaient de leur approvisionnement. C'était le cas d'Oreglia, de Giuseppe Rossi et de Giuseppe Buzzetti. D'anciens apprentis prenaient la direction des ateliers où ils s'étaient formés. Tous n'étaient pas nécessairement affectés au secteur professionnel. L'un des plus populaires, Marcello Rossi, demeura concierge de l'Oratoire pendant quarante-huit ans. D'autres étaient sacristains, comme Domenico Palestrino et Antonio Lanteri; cuisiniers, comme Luigi Falco, Francesco Mascheroni et Giuseppe Ruffato. (Don Bosco disait que pour qu'une maison salésienne tourne bien, il fallait qu'au moins trois personnes y fussent à la hauteur de leur tâche: le directeur, le concierge et le cuisinier). Il y en avait qui faisaient un peu de tout, à l'exemple de Pietro Enria, tour à tour chef de musique et de théâtre, cuisinier, peintre, animateur des « promenades d'automne » (« Tu es une personnalité de tant d'importance, plaisantait Don Bosco, que tu nous es non seulement utile, mais indispensable ») ou de Luigi Nasi qui partageait son temps entre l'infirmerie, la recherche de travaux pour les ateliers, la cuisine, la coiffure, etc. Des coadjuteurs se sont distingués dans leur domaine, tels le compositeur Giuseppe Dogliani; l'administrateur Giuseppe Rossi, homme de confiance de Don Bosco, qui traita en son nom un grand nombre d'affaires en Italie et à l'étranger; le chef de la typographie Andrea Pelazza; le maître-tailleur Pietro Cenci; le chef de la librairie salésienne Giuseppe Gambino.

Le P. Braido insiste sur le fait que les fonctions des premiers coadjuteurs de Don Bosco ne se limitaient pas à leurs occupations professionnelles [10]. Effectivement, beaucoup « aidaient le prêtre » en prenant des responsabilités directement apostoliques et éducatives. Ainsi le concierge Marcello Rossi s'occupait le dimanche d'une classe de catéchisme à l'*Oratorio festivo*. En plus de son travail ordinaire, Giuseppe Buzzetti lui aussi prêtait son concours pour « l'assistance et le catéchisme ». Belmonte, à Buenos Aires, était à la fois sacristain, musicien et catéchiste.

[9] Pour s'en convaincre, se référer à E. Ceria, *Profili di 33 coadiutori salesiani, éd. cit.*

[10] P. Braido, *Vocazione del coadiutore...*, pp. 6-7.

Élaboration progressive

Dès que l'on aborde les questions de principe touchant la place des laïcs dans la congrégation salésienne, on ne peut manquer d'éprouver quelque surprise. « La figure du coadjuteur, écrit le P. Braido, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui après un siècle d'histoire et une élucidation doctrinale progressive, ne surgit pas d'un coup comme une « création » toute neuve et originale, mais elle émerge graduellement, à travers des oscillations et des incertitudes... » [11].

C'est ainsi qu'on s'étonne de voir le terme de « coadjuteur » servir pendant une période à désigner aussi bien les religieux salésiens laïcs que les « familiers ». Un manuscrit de 1867 porte encore textuellement: « Les coadjuteurs sont au nombre de trois: le cuisinier, le valet de chambre et le concierge ». La confusion dans les termes devait avoir quelque équivalent dans les faits s'il était vrai que, comme le disaient périodiquement leurs doléances, les coadjuteurs se sentaient traités en domestiques.

Mais non moins significatives sont les réactions périodiques de Don Bosco à l'encontre d'une dépréciation possible de l'élément laïc à l'intérieur de sa congrégation. Ces réactions sont devenues de plus en plus nettes et circonstanciées vers la fin de sa vie. A notre connaissance, les mises au point les plus claires concernant la place des coadjuteurs se rencontrent en deux occasions principales: dans une conférence adressée aux novices coadjuteurs à San Benigno le 19 octobre 1883 et dans une intervention au cours du chapitre général de 1886. C'est là qu'il faut chercher, semble-t'il, la pensée définitive de Don Bosco sur cette question.

La place des laïcs dans la Société salésienne

De ces différentes interventions, il ressort que le coadjuteur n'est ni un domestique, ni un « frère lai ». « Notez, disait-il en 1876, qu'entre les membres de notre congrégation, il n'y a aucune différence; tous sont traités de la même façon, qu'ils soient artisans, clercs ou prêtres; nous nous considérons tous comme frères » [12]. Le discours réputé classique de 1883 insiste fortement

[11] P. Braido, *Vocazione del coadiutore...*, p. 7.
[12] E. Ceria, *Memorie biografiche...*, t. XII, p. 152.

sur la « dignité » du coadjuteur, sans trop d'ailleurs se soucier de définitions précises et encore moins juridiques: « Vous ne devez pas être de ceux qui travaillent directement ou peinent à la tâche, disait Don Bosco, mais bien de ceux qui dirigent. Par rapport aux autres ouvriers, vous devez être comme des patrons et non comme des employés, bien entendu selon la règle et dans les limites nécessaires. En tant que patrons des ateliers, c'est vous qui en avez la pleine direction... Telle est l'idée que je me fais du coadjuteur salésien. J'ai un très grand besoin d'aides de ce genre. Aussi j'aime que vos habits soient propres et en rapport avec votre situation, que vous ayez des cellules et des lits comme il convient, parce que vous n'êtes pas des employés, mais des patrons, non des subordonnés, mais des supérieurs » [13].

On voit percer dans ces propos la volonté de réagir contre la tentation sans doute assez facile de considérer les coadjuteurs comme des salésiens de seconde zone. Si cette tentation, en effet, devait être grande pour les gens de l'extérieur, nous savons que des salésiens prêtres n'ont pas manqué d'y succomber. Lors du troisième chapitre général en 1883, une des propositions disait textuellement: « Les coadjuteurs doivent être maintenus bas *(tenerli bassi);* il faut former pour eux une catégorie distincte, etc. ». Don Bosco, visiblement ému, protesta: « Non, non, non; les confrères coadjuteurs sont comme tous les autres » [14]. A cette date, sa pensée était fixée. Le chapitre général de 1886, pour sa part, trouva des formules assez heureuses pour désigner l'apport spécifique des laïcs et donc des coadjuteurs: « A notre époque plus qu'en aucune autre, les oeuvres catholiques, et parmi elles notre congrégation, peuvent recevoir des laïcs une aide des plus efficaces; mieux encore, les laïcs peuvent en certaines occasions faire plus de bien et le faire plus librement que les prêtres » [15].

La tradition salésienne postérieure est fréquemment revenue sur ces affirmations pour les commenter et pour mieux définir l'égalité de tous les religieux dans la même congrégation. « Le coadjuteur, dit P. Rinaldi, n'est ni le second, ni l'aide, ni le bras droit de ses frères en religion que sont les prêtres: il est leur égal. Il peut les précéder et les surpasser en perfection,

[13] E. Ceria, *Memorie biografiche...*, t. XVI, p. 313.
[14] Cité dans P. Braido, *Religiosi nuovi...*, p. 27.
[15] Voir E. Ceria, *Memorie biografiche...*, t. XVIII, p. 699 *(Dei coadiutori)*.

comme l'expérience quotidienne le confirme amplement » [16]. Il est assez piquant de remarquer qu'en affirmant que le coadjuteur n'est pas l'aide du prêtre, le P. Rinaldi se mettait en contradiction avec le sens littéral que Don Bosco avait donné au terme de « coadjuteur »... Se plaçant sur un plan plus juridique, le P. Candela pouvait déclarer: « Le coadjuteur n'est pas le domestique des Pères mais leur égal. C'est pourquoi il mange à leur table, observe leur Règle, prend part aux même pratiques de piété, a droit aux mêmes vacances, et, après sa mort, jouit des mêmes suffrages. La seule différence, c'est qu'il ne dit pas la messe et qu'il ne partage pas les responsabilités de la direction » [17].

Un apôtre et un éducateur

A lire un certain nombre d'interventions de leur fondateur, on serait tenté de croire que celui-ci ne leur demandait qu'une « collaboration » matérielle dans le fonctionnement des institutions. Ainsi le texte de la lettre citée de 1880 adressée aux curés ne dit rien d'un éventuel engagement apostolique ou éducatif des candidats à la vie salésienne. Il recherche seulement des hommes « prêts à la vie de sacrifice qui convient à un religieux », disposés à se rendre utiles « aux champs, au jardin, à la cuisine, à la boulangerie, à tenir des réfectoires ou à s'occuper de la propreté de la maison; et, s'ils ont l'instruction suffisante, à être secrétaires dans les bureaux. Au cas où ils posséderaient un art ou métier, comme ceux que nous exerçons dans nos Instituts, ils pourraient continuer de l'exercer dans les différents ateliers ».

Mais, comme le disait le P. Ceria, Don Bosco n'est bien expliqué que par lui-même. Selon lui, les coadjuteurs peuvent et doivent être de « vrais ouvriers évangéliques ». En aucun cas, leur présence dans une maison, au milieu des jeunes, ne saurait être une présence purement « administrative ». La chose allait tellement de soi qu'il n'a pas vraiment pris la peine d'y insister formellement. Cependant, le *Règlement pour les oratoires* élaboré du-

[16] Voir l'intéressante lettre du P. Rinaldi sur les coadjuteurs dans les *Atti del capitolo superiore,* 24 juillet 1927, n° 40, pp. 572-580.

[17] Voir A. CANDELA, *L'apostolo dei tempi nuovi. Il coadiutore salesiano secondo il pensiero di Don Bosco,* dans *Il salesiano coadiutore,* ann. VIII, 1955, pp. 6-9.

rant le troisième (1883) et le quatrième chapitre général (1886) soulignait au passage le rôle apostolique des coadjuteurs dans ce genre d'institutions: « Tous les confrères salésiens tant ecclésiastiques que laïcs doivent s'estimer heureux d'y apporter leur concours, en se persuadant qu'il s'agit là d'un apostolat de la plus haute importance » [18]. Les exemples cités plus haut de coadjuteurs catéchistes confirment que cet apostolat était pratiqué par des hommes déjà engagés dans des tâches matérielles variées.

Les intuitions du fondateur touchant la mission apostolique et éducative du coadjuteur n'ont pas cessé par la suite d'être explicitées et développées. Le P. Albera en dégageait avec précision les conséquences pour les intéressés: « Nos coadjuteurs doivent se rendre aptes à catéchiser, à tenir des conférences de caractère religieux et social, à enseigner dans les classes primaires et moyennes, à devenir chefs d'atelier, à assister les jeunes le jour et la nuit, à administrer les biens de la communauté, à exercer en somme tout l'ensemble de notre programme d'apostolat, dans la mesure où il ne requiert pas le caractère sacerdotal » [19].

Un religieux

Le salésien laïc est un religieux au sens plein du terme. Don Bosco, disait le P. Rinaldi, a voulu faire de lui « un religieux complet, bien que non revêtu de la dignité sacerdotale, parce que la perfection évangélique n'est le monopole d'aucune dignité » [20].

Cette qualité de religieux imposait des exigences spéciales. « Partout, en toute circonstance, disait le quatrième chapitre général, dans la maison et au-dehors, (les coadjuteurs) devront montrer dans leurs paroles et dans leurs actes qu'ils sont de bons religieux; car ce n'est pas l'habit qui fait le religieux, mais la pratique des vertus religieuses » [21]. Il faut remarquer à ce propos

[18] Cité dans P. BRAIDO, *Religiosi nuovi...*, p. 64. Sur le coadjuteur "apôtre et éducateur", voir également J. AUBRY et P. SCHOENEBERGER, *Le coadjuteur salésien, passim* et G. FAVINI, *Salesiani coadiutori. Caratteristiche di una grande vocazione,* Turin 1963, pp. 53-93.

[19] Extrait de la lettre *Sur les vocations* du P. Albera, dans les *Atti del capitolo superiore,* 15 mai 1921, n° 4, pp. 205-207.

[20] Lettre du P. Rinaldi sur les coadjuteurs, *loc. cit.*

[21] Cité dans E. CERIA, *Annali...*, t. I, p. 711.

que Don Bosco voulait qu'ils fussent habillés comme tout le monde à cause de l'exemple qu'ils pouvaient donner et pour leur faciliter les conctacts avec le monde. Le P. Ceria, auteur des *Profils de trente-trois coadjuteurs salésiens,* parlait avec admiration de ce « beau groupe d'hommes qui extérieurement ne différaient en rien des séculiers, mais qui édifiaient quiconque les regardait par la dignité de leur comportement et par un cachet religieux tout de simplicité, d'aisance et de finesse ».

Parce qu'ils étaient religieux, Don Bosco les suivait et les encourageait dans leur vocation. Il les soutenait dans leurs difficultés. Bartolomeo Scavini, las de sa vie de missionnaire en Amérique et prêt à quitter sa congrégation, se ravisa après avoir reçu un court billet écrit de sa main. Un autre, nommé Rizzaghi, avait abandonné la maison où il se trouvait. Quand, après quelque temps de vie errante, il décida de revenir, Don Bosco le reçut paternellement parmi les siens.

Sans prétendre faire de Don Bosco un précurseur des idées sur l'apostolat des laïcs telles qu'elles sont vécues par exemple dans les récents Instituts séculiers, nous reconnaissons sans peine que ses vues sur les religieux laïcs étaient équilibrées et adaptées à une société humaine en voie de démocratisation: « Dans cette congrégation, qui se compose d'ecclésiastiques et de laïcs, disait un article des constitutions salésiennes, tous les membres mènent une vie commune et n'ont d'autre lien que celui de la charité fraternelle et des voeux simples, qui les unit de sorte qu'ils ne forment qu'un coeur et qu'une âme... ».

CHAPITRE 10

LES CONSTITUTIONS SALÉSIENNES JUSQU'EN 1874

La route qui conduisit Don Bosco de la première rédaction des constitutions salésiennes vers 1855 à leur approbation définitive en 1874, fut à l'image de celle qu'il lui fallut suivre pour recruter les premiers salésiens [1]. C'est dire qu'elle fut longue et difficile. En tout, un travail et des soucis qui se prolongèrent pendant quelque vingt années.

Travaux de recherches et d'études, rédaction minutieuse du texte, modifications incessantes réclamées par l'expérience et par l'autorité ecclésiastique, coups fourrés des opposants, tout cela eût suffi à en dissuader plus d'un de mettre pareil ouvrage en chantier et de le mener à bon port. Don Bosco l'a fait. Tout de même, il a confessé que, s'il avait su plus tôt ce qu'il lui en coûterait, le courage lui aurait sans doute fait défaut...

Préparation

Le point de départ se situe en 1855, l'année où s'achève le premier « noviciat » et qui voit l'émission des premiers voeux privés. Don Bosco traçait une première esquisse des Règles (ou constitutions) de la nouvelle congrégation [2].

[1] L'histoire des constitutions salésiennes recoupe fréquemment celle de la naissance de la congrégation: on voudra donc bien se reporter à notre chapitre 8. A noter que nous emploierons équivalemment les termes Règles et constitutions. A l'origine, on appelait Règles les statuts primitifs des ordres religieux et constitutions les compléments apportés dans la suite. Les deux termes avaient fini par se confondre dans le langage habituel.

[2] Pour ce chapitre sur les constitutions, on a utilisé avant tout les travaux du P. CERIA: *Annali della Società salesiana,* t. I, pp. 18-26, 57-70, 94-137,

Les premiers éléments de ces Règles, il les puise entre autres dans son expérience. A cet égard, il faut signaler que celle qu'il avait acquise en tant que directeur de l'*oratorio festivo* et de la maison du Valdocco, avait déjà été codifiée par lui dans deux *règlements:* le règlement de l'oratoire externe, conçu vers 1847 et le règlement de la maison de l'Oratoire, élaboré durant les années 1852-1854 (il ne sera publié que beaucoup plus tard en 1877). En 1855, il pouvait donc bénéficier de toutes les acquisitions antérieures. De fait, une comparaison de ces différents textes montre que les deux premiers lui ont servi de relais pour les constitutions, notamment pour ce qui est de la terminologie et de la spiritualité.

En second lieu, il se renseigne et prend conseil. Il recherche dans l'histoire de l'Église ce qui a trait aux ordres religieux, à leur naissance, à leur forme et à leur évolution. Sans négliger les Règles des anciens ordres, il se documente avec soin sur les congrégations les plus récentes telles que l'Institut de la Charité de l'abbé Rosmini et les Oblats de la Vierge Marie de l'abbé Lanteri. Il demande leur avis aux personnes qu'il juge compétentes en la matière.

Don Bosco acquit ainsi la conviction que, sans toucher à l'essence de la vie religieuse qui ne change pas, il fallait adapter celle-ci aux nouvelles conditions de l'Église en son temps. La loi de suppression des couvents, votée précisément en 1855, se chargeait de lui rappeler cette condition indispensable. Il fallait de toute évidence tenir compte des changements intervenus en Piémont et tâcher d'insérer d'une manière ou d'une autre la nouvelle congrégation dans le contexte de l'époque, dominé par le libéralisme anticlérical. Dans cette perspective, on verra le fondateur des salésiens défendre *mordicus* le statut civil de ses religieux auprès des autorités ecclésiastiques. On le verra encore insister sur le caractère de bienfaisance de sa Société, de manière à échapper à la loi de suppression. L'entretien de 1857 avec Rattazzi ne fera que le confirmer dans ses vues.

Au bout de deux ans de cette maturation, un texte est prêt.

171-196, et *Cenni storici sulle Regole* dans *Profili dei capitolari salesiani...*, Turin 1951, pp. 401-467. Sur le contexte politique et religieux de l'époque, voir P. STELLA, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica,* t. I, Zurich 1968, pp. 129-165.

(Cette première rédaction des constitutions n'est malheureusement pas parvenue jusqu'à nous). Vont commencer alors les tentatives pour recueillir les approbations de la hiérarchie.

Les constitutions de 1858

Mis au courant de la dernière initiative de Don Bosco, Mgr Fransoni, de son exil lyonnais, se montrait très encourageant. Pour plus de sûreté, il lui conseillait toutefois d'aller s'entretenir de son projet avec le pape Pie IX. Don Bosco partit pour Rome au mois de février 1858 accompagné de l'étudiant en théologie Michele Rua. Il emportait avec lui un manuscrit de ses constitutions.

Dès la première audience, le 9 mars, Pie IX lui témoigne une bienveillance qui ne se démentira plus. Il ne cache pas son admiration devant la débordante activité du prêtre turinois. Surtout, il approuve les intentions du fondateur et l'encourage à poursuivre son oeuvre, ajoutant quelques recommandations d'un grand intérêt. Les voici telles que la première historiographie salésienne les a reconstituées:

« Il faut que vous établissiez une société qui ne puisse pas être paralysée par le gouvernement; mais en même temps vous ne devez pas vous contenter de lier ses membres par de simples promesses, car de la sorte les liens requis entre les membres eux-mêmes, entre les supérieurs et les inférieurs, lui feraient défaut; vous ne pourriez pas être sûrs de vos sujets, ni compter sur leurs intentions pendant longtemps. Faites en sorte d'adapter vos Règles selon ces principes et, quand vous aurez achevé le travail, il sera examiné. L'entreprise, certes, n'est pas très facile. Il s'agit de vivre dans le monde sans être connus du monde. Cependant, si cela plaît à Dieu, il vous illuminera. Allez, priez et, quand vous reviendrez dans quelques jours, je vous dirai ma pensée » [3].

Heureux de l'accueil du pape, Don Bosco reprend son texte et le corrige pour le rendre conforme aux conseils qu'il vient de recevoir. De ce nouveau texte, Rua fait une nouvelle copie.

Le 21 mars, deuxième audience chez Pie IX. Le pape précise et développe son idée:

[3] G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...*, t. V, p. 860.

« J'ai pensé à votre projet et je suis convaincu qu'il permettra de faire beaucoup de bien à la jeunesse. Il faut donc le réaliser (...). Les Règles devront être légères et d'observance facile. Ni l'habit, ni les pratiques de piété ne devront la distinguer au milieu du siècle. Dans ce but, il vaudrait peut-être mieux l'appeler *société* que *congrégation*. En somme, veillez à ce que chacun de ses membres soit au regard de l'Église un religieux et au regard de la société civile un libre citoyen » [4].

Don Bosco lui présente alors son texte remanié: « Voici, Très Saint Père, lui dit-il, le règlement qui contient la discipline et l'esprit qui guident depuis vingt ans ceux qui se dépensent dans les oratoires ».

Le plus ancien texte conservé des constitutions, que l'on fait remonter précisément aux années 1858-1859, avait neuf chapitres, sans compter une courte introduction: *Origine de cette congrégation* (qui disparaîtra), *But de cette congrégation, Forme de cette congrégation, Du voeu d'obéissance, Du voeu de pauvreté, Du voeu de chasteté, Gouvernement intérieur de la congrégation, Des autres supérieurs, Acceptation* [5]. Ces Règles ne comportaient rien d'ouvertement « monastique », ni apparemment rien de compliqué, comme l'avait recommandé Pie IX. Il s'agissait d'une société de clercs et de laïcs, unis par des voeux, désireux de se consacrer au bien de la jeunesse pauvre (et également de « soutenir la religion catholique » dans les couches populaires « par la parole et les écrits »). Rien n'y devait choquer un gouvernement, même hostile aux congrégations traditionnelles: les salésiens étaient des citoyens comme les autres. En effet, « chacun des membres, en entrant dans la congrégation, conserve ses droits civils, et ce même quand il aura fait ses voeux; de ce fait, il conserve aussi la propriété de ses biens... ». Mais naturellement, « la jouissance de ces biens pour tout le temps qu'il restera dans la congrégation, doit être cédée à celle-ci ». Étranges concessions verbales faites par des religieux au libéralisme bourgeois de l'époque...

[4] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. V, pp. 880-881.

[5] Document inédit. Edition d'un document immédiatement postérieur dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. V, pp. 931-940. On se rappellera que les éditions de documents par le P. Lemoyne ne sont pas irréprochables.

Retards

Tandis que le noyau des premiers salésiens grossissait de mois en mois et qu'en décembre 1859, la congrégation naissait officiellement, Don Bosco travaillait et retravaillait son texte selon les nécessités. En l'espace de cinq ans, la mise au net eut lieu six fois au minimum.

La cause principale de ces longueurs venait des réticences manifestées par les autorités religieuses locales. Pour obtenir l'approbation des autorités romaines, il lui fallut appuyer sa requête d'un certain nombre de recommandations épiscopales, mais surtout du *placet* de l'autorité diocésaine de sa ville. Or, si les démarches auprès des évêques du Piémont furent relativement aisées, la curie de Turin se montra fort sourcilleuse sur le chapitre des rapports entre la congrégation salésienne et l'évêque du lieu. Mgr Fransoni, malgré toute sa bienveillance à l'égard de Don Bosco, ne voulait rien brusquer et il mourra en 1862. Ses successeurs ne lui témoigneront bientôt plus qu'une certaine froideur, c'est le moins que l'on puisse dire.

Une approbation arriva tout de même en février 1864. Aussitôt tout le dossier (le dernier texte des constitutions et les lettres de recommandation des évêques) fut transmis à Rome par les soins d'une personne de confiance. Prévoyant des difficultés, Don Bosco y avait joint une feuille d'observations où il s'efforçait de justifier certains points particuliers [6].

Les remarques suscitées par le texte de 1864

A Rome, auprès de la Congrégation des Éveques et Réguliers, les documents firent l'objet d'un examen bienveillant mais serré. Le 23 juillet 1864, un décret de louange *(decretum laudis)* émanait de ladite Congrégation, qui reconnaissait l'existence et approuvait l'esprit de la nouvelle Société, mais réservait à plus tard l'approbation véritable et définitive de ses Règles.

[6] Voir les *Cose da notarsi intorno alle Costituzioni della Società di San Francesco di Sales* dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. VII, pp. 622-623. Il paraît d'ailleurs certain que ce document a été envoyé au Saint-Siège sous une forme différente: quoi qu'il dise, les *Regole* de 1864 contenaient un article sur le souverain pontife.

Un rapide survol du texte rénové de 1864 fait apparaître de nouveaux et importants développements par rapport à celui de 1858-1859 [7]. Un chapitre nouveau intitulé *Gouvernement religieux de la Société* tente de faire droit aux exigences des évêques. Un autre intitulé *Des maisons particulières* témoigne que, depuis 1860, la congrégation a commencé d'essaimer hors de Turin. A la fin du texte apparaissent également trois titres nouveaux: *Habit, Externes, Profession et formule des voeux.* Sous l'avant-dernier titre, on lit un article audacieux: « Toute personne même vivant dans le siècle, chez elle, au sein de sa famille, peut appartenir à notre Société ».

Ce texte suscita des réserves auprès de la Congrégation des Évêques et Réguliers qui joignit au décret de louange treize remarques *(Animadversiones in Constitutiones)* du pro-secrétaire Svegliati, très importantes pour l'évolution future du document [8]. Elles incitèrent Don Bosco à le refondre en partie. Il donna immédiatement effet à la plupart des observations, mais il ne put se résoudre à modifier ou à supprimer divers articles sur les « lettres dimissoriales », les membres externes et le statut civil des salésiens. Une note expliqua ses hésitations [9]. Les constitutions latines éditées en 1867 furent rédigées dans cette ligne [10]. Les titres n'avaient pas varié. Seul le chapitre sur les membres externes était rejeté en appendice.

La bataille des « dimissoriales »

Durant toute cette période, Don Bosco consacra le plus gros de ses efforts à revendiquer pour le supérieur général de la congrégation qu'il fondait le droit d'émettre les lettres dimissoriales,

[7] Texte de 1864 dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. VII, pp. 871-886. Edition imparfaite, l'auteur ayant recopié un projet conservé, légèrement différent du texte expédié.

[8] *Animadversiones in Constitutiones Sociorum sub titulo S. Francisci Salesii in Dioecesi Taurinensi* dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. VII, pp. 707-708.

[9] *Supra Animadversiones in Constitutiones Sociorum sub titulo S. Francisci Salesii in Dioecesi Taurinensi* dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. VII, pp. 710-715.

[10] Texte de 1867 dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. VIII, pp. 1058-1075. Même remarque que pour le texte de 1864.

c'est-à-dire de présenter à l'évêque les candidats aux ordinations. Il pouvait paraître soustraire sa Société à la juridiction épiscopale.

Des difficultés presque insurmontables s'accumulèrent sur sa route. A cette époque précisément, un courant très fort se dessinait à Rome en faveur de la juridiction des évêques sur les religieux. A Turin, le nouvel archevêque, Mgr Riccardi di Netro, qui venait d'être nommé en 1867, tomba des nues quand il connut les intentions de son ancien ami. Il réagit sans tarder en faisant savoir que désormais il ne conférerait les ordres qu'aux séminaristes de son grand séminaire. Cette mesure, dit le P. Ceria, « sembla aux hommes de peu de foi le commencement de la fin » [11]. Cependant l'archevêque ne voulut pas risquer un effondrement de « l'oeuvre des oratoires »; il fit une concession pour les clercs qui avaient l'intention de faire partie de la Société de saint François de Sales. Il était temps, car déjà les profès eux-mêmes s'interrogeaient sur leur avenir.

Le fondateur n'en continuait pas moins de tenter démarches sur démarches pour obtenir l'approbation définitive de son oeuvre. Il recueillait un nouveau dossier de recommandations épiscopales. Mais il était clair que l'archevêque de Turin non plus que la Congrégation des Évêques et Réguliers ne se laisseraient fléchir aisément. Il décida alors de partir pour Rome afin d'y tenter l'impossible.

Il se mit en route le 8 janvier 1869. Beaucoup lui avaient déconseillé le voyage. Démarche inutile, disait-on. Mais lui, devait écrire le P. Rua dans sa chronique, « après s'être confié à Marie auxiliatrice, sans négliger les conseils qui lui étaient donnés, ne manqua pas de faire ce qui lui paraissait suggéré par le Seigneur ». Arrivé à Rome, il trouve ses trois adversaires les plus résolus dans de graves inquiétudes: le cardinal Antonelli est malade ainsi que Mgr Svegliati, son censeur; quant au cardinal Berardi, il est grandement préoccupé par l'état de santé d'un de ses neveux. Notre saint consentit à faire quelque chose pour eux en échange de leurs bons offices...

Le soutien de ces Excellences fut efficace puisque, le 1er mars 1869, un décret de la Congrégation des Évêques et Réguliers approuvait officiellement la Société salésienne. En même temps, il donnait à la question des dimissoriales un début de solution,

[11] E. Ceria, *Annali...*, t. I, p .101.

puisque le supérieur général recevait l'autorisation de faire ordonner, au seul titre de sa Société, les séminaristes entrés dans les maisons salésiennes avant leur quatorzième année. C'était déjà beaucoup. Quand Don Bosco reparut à l'Oratoire, on lui fit un triomphe.

Vers l'approbation des constitutions

L'approbation de la congrégation salésienne n'entraînait pas automatiquement celle de ses Règles. Le décret avait d'ailleurs précisé que l'approbation définitive des constitutions était renvoyée à plus tard.

Celles-ci faisaient toujours l'objet de critiques et de contestations. Les treize remarques de Mgr Svegliati revinrent à Don Bosco qui procéda en 1873 à une nouvelle édition de ses *Regole* pour les rendre plus conformes aux desiderata des autorités [12]. Pour prévenir une nouvelle fois les objections, il rédigea une explication latine sur les treize remarques [13]. Reparti pour Rome le 18 février 1873, il apprit en arrivant qu'il avait été précédé par une lettre de l'archevêque de Turin, Mgr Gastaldi. Celui-ci, comme son prédécesseur, était fermement décidé à retenir la nouvelle congrégation dans son diocèse et sous son autorité. De plus, il critiquait en termes vifs le manque de formation des salésiens, l'absence chez eux de véritable noviciat et d'études régulières.

L'examen des Règles fut confié cette fois à un nouveau consulteur, le P. Bianchi, procureur général des dominicains. Un nouveau train d'observations sortira le 9 mai 1873 de la confrontation établie par lui entre les Règles de 1873, les remarques Svegliati, les éclaircissements de Don Bosco et les protestations de l'archevêque de Turin. Ce furent les trente-huit remarques Bianchi, condensées en vingt-huit sous la forme présentée à Don Bosco [14]. Celui-ci répondit respectueusement, quoique avec fermeté, aux allégations

[12] Texte de 1873 dans A. AMADEI, *Memorie biografiche...*, t. X, pp. 871-889.

[13] *De Regulis Societatis Salesianae aliqua declaratio* dans A. AMADEI, *Memorie biografiche...*, t. X, pp. 894-895.

[14] *Voto del R.mo Consultore* et *Riassunto delle precedenti osservazioni...* dans A. AMADEI, *Memorie biografiche...*, t. X, pp. 934-943.

de son archevêque, combattues d'ailleurs par des éloges venus d'autres évêques, et tout spécialement de son ami Mgr Manacorda, évêque de Fossano. Mais il dut se plier aux exigences de la Congrégation des Éveques et Réguliers.

Approbation des constitutions (1874)

Le 30 décembre 1873, Don Bosco repartait pour Rome avec l'espoir d'arracher l'approbation. A son arrivée, il se met en devoir de préparer la *Positio,* c'est-à-dire l'ensemble de la documentation nécessaire à cet effet [15]. Il revoit encore le texte des constitutions en y introduisant la plupart des remarques du P. Bianchi. Il fait la tournée des cardinaux et des *monsignori* pour tâcher d'en gagner le plus grand nombre à sa cause. Cependant, une commission de quatre cardinaux avait été constituée par le pape pour se prononcer sur la question de l'approbation. A l'approche du moment décisif, les salésiens de Turin s'imposaient un triduum de jeûne et les garçons priaient pour le succès final.

Les quatre cardinaux se réunissent une première fois le 24 mars. Réunion favorable mais qui ne conclut pas. Une seconde (et ultime) doit se tenir le 31.

La réunion attendue et redoutée arrive. Les discussions s'y prolongent pendant plus de quatre heures. Au début, les cardinaux penchent pour une approbation provisoire de dix ans, mais le rappel d'une déclaration du pape fait que l'on procède au vote pour l'approbation définitive. Résultat: trois des cardinaux y sont favorables, le quatrième se prononçant pour une approbation provisoire de dix ans. Trois jours plus tard, Pie IX, apprenant qu'il manquait une voix pour trancher définitivement le débat, devait s'écrier: « Eh bien! cette voix c'est moi qui la mettrai! ». Et, le 13 avril 1874, paraissait le décret de la Congrégation des Évêques et Réguliers qui mettait un point final à une longue suite de tractations.

Qu'était-il advenu entre-temps du texte des constitutions? Au cours de l'année 1874, on en vit paraître successivement trois nouvelles éditions. Il y eut dans l'ordre le texte 1874 I (renfermant de nouveaux chapitres sur les études et sur le noviciat, mais

[15] *Positio* dans A. AMADEI, *Memorie biografiche...,* t. X, pp. 916-948.

privé de l'appendice sur les membres externes); le texte 1874 II, sans modifications majeures par rapport au précédent; le texte 1874 III, qui est le texte approuvé et qui se présente à nous sous deux formes, avant et après les corrections stylistiques [16].

Le texte des constitutions salésiennes fut imprimé en 1875 en langue italienne à l'usage des religieux. Notons pour finir que Don Bosco n'avait pas la superstition du texte officiel, qu'il s'est laissé aller à retoucher en nombre de passages.

Évolution du contenu des constitutions

Après ce qui vient d'être dit sur les vicissitudes traversées par le texte jusqu'à son approbation définitive, il n'est pas sans intérêt d'en examiner les versions successives. Disons tout de suite que, de 1858 à 1874, le contenu des Règles de la Société de saint François de Sales a subi une évolution notable. A cet égard, l'influence des remarques émanant de la Congrégation des Évêques et Réguliers fut déterminante.

De fait, jusqu'en 1864, les changements observés sont de peu de conséquence. Les additions qui sont survenues entre 1858 et 1864 étaient réclamées par le développement d'une congrégation qui devait prévoir le remplacement de son supérieur général et la vie des maisons particulières, et à laquelle Don Bosco avait cru pouvoir joindre des membres non soumis à la vie commune. L'image de la congrégation avait peu changé.

Mais, à partir de 1864, sous l'influence des remarques Svegliati, des modifications plus considérables apparaissent, qu'une comparaison entre le texte de 1864 et celui de 1874 rend évidentes. Elles portent principalement sur le gouvernement de la Société, les rapports avec l'autorité hiérarchique, la vie religieuse des salésiens et leur formation.

[16] Texte 1874 I dans A. AMADEI, *Memorie biografiche...*, t. X. pp. 896-915; texte 1874 II, *ibid.*, modifications p. 915; texte 1874 III, *ibid.*, pp. 956-993.

Détails d'une comparaison entre les textes de 1864 et de 1874

Malgré les pressions exercées, le but de la Société salésienne ne varia pas. Elle put entre autres continuer à former de futurs prêtres, bien que Don Bosco eût été accusé de vouloir constituer un clergé rival et supplanter les séminaires. Toutefois, pour ouvrir une maison de ce type, il lui fallait désormais une permission du Saint-Siège.

La forme de gouvernement de 1864 était patriarcale. On remarque qu'en 1874, les pouvoirs du recteur majeur et ceux du chapitre de la maison mère avaient diminué au profit de Rome, de l'évêque du lieu, du chapitre supérieur d'abord inexistant et du chapitre général. Le recteur devait être élu pour douze ans et non plus à vie. Le chapitre général se réunirait tous les trois ans. Rome se réservait de délier des voeux, même temporaires. L'évêque désignait les confesseurs des salésiens. Leurs comptes rendus au supérieur ne s'étendaient plus à tous les « secrets du coeur ». Du point de vue du gouvernement de la congrégation, on peut dire que le Saint-Siège, en réduisant l'autorité du recteur, a imposé une certaine forme de décentralisation [17].

Le genre de vie des sujets avait peu varié; il se rapprochait cependant un peu plus du type traditionnel. La phrase: « Le salésien ne perd pas ses droits civils », avait disparu. Les religieux ne devaient plus être « au moins deux » par maison, mais « au moins six ». Leurs pratiques de piété n'avaient pas vraiment augmenté, malgré une remarque du document Svegliati. La durée de la retraite annuelle n'était pas précisée: elle se prolongerait sur dix ou au moins six jours. Le plus notable était la suppression des membres externes: tout salésien serait astreint à la vie com-

[17] Le P. Stella (*Don Bosco nella storia della religiosità cattolica,* t. I, p. 158) écrit à propos du gouvernement de Don Bosco: « Sa tendance naturelle à dominer et à traiter avec souplesse ce qui était de sa création, sa façon de vouloir se servir de tous comme réalisateurs de ses projets, sa tendance à se sentir un père jouissant de l'entière confiance de ses fils associés en tout à son oeuvre ou un supérieur connaissant les moindres pensées et jusqu'aux mouvements intérieurs de ses sujets, non par "fiscalisme" mais à cause de son désir d'obtenir le meilleur rendement et le maximum de satisfaction commune, ces tendances se reflétaient nettement dans les plus antiques rédactions des Règles qui apparaissaient au lecteur extrêmement centralisées et autocratiques ».

mune. Les « coopérateurs », créés en 1876, prendront le relais de ces « salésiens dans le monde », que Don Bosco aurait voulu instituer.

Enfin, la formation des salésiens se rapprochait davantage en 1874 de la formation habituelle des religieux. Le noviciat « ascétique » ne durerait pas deux ans comme certains avaient paru le demander; au moins le noviciat était-il organisé de manière autonome. Quant aux étudiants ecclésiastiques, ils ne pourraient plus s'adonner à des occupations étrangères, sauf, disait une incise, sous la pression de la nécessité.

Il ressort de ces quelques observations sur l'évolution des constitutions salésiennes que l'intervention de Rome a eu pour effet d'arrondir quelques-unes des arêtes les plus originales du texte primitif. La Société salésienne, « avec ses trois voeux simples de pauvreté, chasteté et obéissance, avec l'obligation de la vie commune, avec finalement son insertion dans les organismes ecclésiastiques comme congrégation cléricale exempte » avait pris le chemin des « congrégations classiques de l'époque tridentine » [18].

Cette évolution, Don Bosco l'avait plutôt subie dans maint domaine. Mais puisque Rome avait donné son accord, il était persuadé que son oeuvre pouvait durer.

[18] P. STELLA, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica,* t. I, p. 159.

L'APOSTOLAT EN ITALIE DE 1863 A 1875

Les conditions politiques et religieuses

Pendant qu'il menait de longues tractations pour faire approuver la Société salésienne et ses constitutions, Don Bosco poursuivait et intensifiait son action, dans le Piémont d'abord, avant de l'étendre à d'autres régions de l'Italie.

Or, le pays vivait à cette époque des événements décisifs. La cause de l'unité nationale, prise en mains par le Piémont de Victor-Emmanuel II et de Cavour, était en train de gagner la partie. Après les succès franco-sardes de 1859 à Magenta et à Solferino contre l'Autriche, qui avaient valu au Piémont la Lombardie, d'autres régions d'Italie s'étaient insurgées et avaient voté leur incorporation à l'État sarde. Quand, en 1861, le premier parlement italien proclama Victor-Emmanuel II roi d'Italie, il ne manquait plus, pour parfaire l'unité, que la Vénétie, qui relevait de l'Autriche, et Rome, protégée par les troupes de Napoléon III. L'Italie recevrait la Vénétie en 1866, à la suite de la victoire de la Prusse sur l'Autriche à Sadowa, mais il faudrait attendre 1870 pour qu'à la faveur de la guerre franco-allemande, l'armée italienne occupe Rome, qui deviendrait ainsi la capitale de l'Italie unifiée.

Sous ces événements, on devine le drame de conscience des catholiques italiens, partagés entre le loyalisme envers un État devenu anticlérical par la force des choses et l'attachement à l'Église et au pape. Quoiqu'il fût un partisan convaincu du pouvoir temporel des papes, Don Bosco prêchait la soumission au nouvel État et jouissait d'ailleurs de la confiance de plusieurs

ministres libéraux [1]. Cette attitude réaliste non dépourvue de diplomatie lui permit de continuer à aller de l'avant en dépit de tous les obstacles. Son action se révélait particulièrement heureuse dans trois domaines: la construction de l'église Marie-Auxiliatrice à Turin, les premières fondations en dehors de la capitale piémontaise et l'apostolat de la presse.

L'église Marie-Auxiliatrice (1863-1868)

La construction de cette église occupe une place à part dans l'histoire de la Société salésienne [2]. Certes, Don Bosco songeait à remplacer l'église Saint-François-de-Sales devenue trop exiguë. Mais avant toute chose, il lui importait, selon le P. Ceria, d'ériger un monument qui fût un centre de cohésion mystique en même temps qu'un sanctuaire commun pour sa congrégation.

Au dire du saint (si nous interprétons bien son « autobiographie »), c'était Marie elle-même qui lui avait montré d'avance l'église qui devait se bâtir en son honneur. Au cours d'un songe remontant à l'année 1844, la Vierge, sous les traits d'une bergère, lui avait indiqué une « église superbe et haute » à l'intérieur de laquelle on pouvait lire en gros caractères: *Hic domus mea, inde gloria mea* [3]. Un autre songe, qu'on peut dater de 1845, avait même précisé le lieu de son implantation, qui devait coïncider selon la « Dame » avec l'endroit où les martyrs de Turin, Adventor et Octavius, avaient donné leur vie.

Don Bosco ne parla explicitement de son projet qu'un soir de décembre 1862. C'est Paolo Albera qui reçut la confidence: « Notre église (Saint-François-de-Sales) est trop petite: elle ne contient pas tous les jeunes, à moins qu'ils ne soient serrés les uns contre les autres. Nous en construirons donc une autre, plus belle, plus grande, magnifique. Nous lui donnerons le titre: Eglise de Marie-Auxiliatrice » [4].

Sa décision était prise, mais comment faire? Pas d'argent! Plus

[1] Voir F. Desramaut, *Don Bosco et la vie spirituelle*, pp. 50-52.

[2] Sur l'église Marie-Auxiliatrice, voir F. Giraudi, *L'Oratorio di Don Bosco*, pp. 165-214, et du même auteur *Il Santuario di Maria SS. Ausiliatrice*, Turin 1948. Egalement E. Ceria, *Annali...*, t. I, pp. 87-93.

[3] *Memorie dell'Oratorio...*, pp. 134-136.

[4] G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...*, t. VII, pp. 333-334.

de terrain! Le « champ des songes » avait connu de curieux avatars. Acquis par Don Bosco le 20 juin 1850, il avait dû être revendu pour les raisons que l'on devine le 10 avril 1854! Par chance, il en redevenait propriétaire le 11 février 1863.

Les projets succédèrent aux projets. Le bâtisseur voulait quelque chose de grand, voire de somptueux. Il se contenta finalement du plan de l'architecte Spezia, bien qu'il eût souhaité une église plus vaste. Cela n'empêcha pas la plupart des gens de considérer son entreprise comme téméraire, compte tenu du dénuement de son auteur.

Le conseil municipal de Turin, de son côté, souleva des difficultés d'un genre spécial. S'il approuvait l'érection d'une nouvelle église dans le quartier du Valdocco, il n'appréciait pas du tout le titre qui devait être le sien. Il fit savoir que l'appellation Marie *auxiliatrice* était impopulaire et inopportune, les uns y flairant de la bigoterie, les autres une espèce de provocation... [5]. Don Bosco ne changea pas d'avis pour autant. Il se contenta de ne plus faire état pendant quelque temps de ce qualificatif « bizarre », ce qui lui permit d'obtenir les autorisations nécessaires.

Les travaux débutèrent en février 1863. Ils devaient durer cinq ans. Pour commencer, on dut fixer des pilotis à très grande profondeur, ce qui causa des dépenses inattendues. Au mois d'avril 1864, lors de la cérémonie de la première pierre, Don Bosco fit un geste symbolique. S'adressant à l'entrepreneur Buzzetti, il dit vouloir lui donner un « acompte » pour le travail déjà accompli et, après avoir tiré de sa poche son porte-monnaie, il lui en versa le contenu entre les mains: quarante centimes au total!

L'argent, il fallait pourtant le trouver. L'imagination du bâtisseur lui fournit toutes sortes d'expédients pour forcer la charité publique. Il inonda Turin et le Piémont de lettres et de circulaires; ouvrit des souscriptions; sollicita l'aide des grands de ce monde à Turin, à Florence, à Rome; organisa une impressionnante loterie. Les offrandes affluaient, mais pas toujours en quantité suffisante. Arriva un moment où, faute de moyens, on pensa renoncer à la coupole qui devait couronner l'édifice.

Si malgré tout le « pauvre Don Bosco » réussit à relever le défi, il le devait — c'était son intime conviction — à l'aide de

[5] Sur l'origine de la dévotion à Marie auxiliatrice dans la vie de saint Jean Bosco, voir F. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle*, pp. 103-104.

la Vierge auxiliatrice en l'honneur de qui il élevait ce monument. C'était elle, selon une de ses expressions, qui faisait les quêtes les plus fructueuses. Nombre de personnes, par ailleurs, étaient convaincues de l'efficacité de la « Madone de Don Bosco ». On parlait de miracles et on citait le cas du banquier Cotta qui avait recouvré la santé après avoir promis à la Vierge de venir en aide au bâtisseur endetté... La confiance surnaturelle du saint s'alliait dans ces cas-là à une tranquille audace pour réclamer des secours financiers. Mais l'humour de Don Bosco ne perdait jamais ses droits...

Ainsi, à force d'appliquer le proverbe: Aide-toi et le Ciel t'aidera, l'apôtre du Valdocco voyait-il son projet en bonne voie de réalisation. La bénédiction de la pierre d'angle avait eu lieu le 27 avril 1865 au cours d'une cérémonie imposante à laquelle avait pris part le prince Amédée, fils de Victor-Emmanuel. A la fin de la même année, l'édifice était déjà couvert. Le 23 septembre 1866, une autre fête était organisée pour l'achèvement de la coupole. L'église Marie-Auxiliatrice fut enfin consacrée par l'archevêque Riccardi le 9 juin 1868 au milieu de festivités qui se prolongèrent jusqu'au 16 juin.

Don Bosco avait dit en 1862: « Je n'ai pas un sou, j'ignore d'où je prendrai l'argent, mais cela n'a pas d'importance. Si Dieu veut cette église, elle se fera [6] ». Sa foi et son labeur étaient récompensés.

Les fondations en Italie (1863-1875)

La période qui fut marquée par la construction de l'église Marie-Auxiliatrice, vit aussi le lancement des premières oeuvres hors de Turin. Les raisons de cette expansion étaient doubles. D'une part, la renommée de Don Bosco et de l'Oratoire se répandait de plus en plus dans tout le Piémont et de plusieurs endroits commençaient à parvenir au Valdocco des demandes d'enseignants qualifiés. Mais aussi, Don Bosco était un homme qui voyait naturellement grand et qui, de plus, se sentait investi d'une mission. Tout le poussait donc à rayonner et à essaimer [7].

[6] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. VII, p. 334.

[7] L'histoire des premières fondations en dehors de Turin se lit dans E. CE-

Une première expérience fut tentée dès 1860 à Giaveno. Elle ne mérite toutefois qu'une mention dans l'histoire salésienne car elle devait être de courte durée. A l'appel de l'archevêché qui s'inquiétait de la décadence du petit séminaire, Don Bosco avait accepté de le prendre en charge. N'ayant pas encore de salésien capable d'en assurer la direction sur place, il fit appel à un prêtre de ses amis, informé des méthodes de l'Oratoire, et lui adjoignit trois de ses abbés. Au début, tout alla bien. Le seul nom de Don Bosco avait repeuplé le séminaire. Mais assez rapidement le directeur prit ombrage de cette influence et de cette autorité. Il en vint à l'ignorer dans les affaires même importantes, à critiquer ses méthodes d'éducation. Au bout de deux ans, les salésiens se retirèrent d'une maison qu'ils ne pouvaient plus contrôler.

Après l'expérience manquée de Giaveno, Don Bosco en tenta une autre en 1863 à Mirabello, dans le diocèse de Casale Monferrato. A l'invitation du curé, désireux d'avoir un collège sur sa paroisse, il décida d'en aménager un de toutes pièces dans une maison qui lui était offerte, de manière à être cette fois le maître chez lui. Toutes les dispositions furent prises pour que l'entreprise connût le succès. Mirabello reçut la « fleur du personnel » salésien: en tête Rua, qui devenait directeur à l'âge de vingt-six ans, et les abbés Provera, Bonetti, Cerruti, Albera, Dalmazzo et Cuffia. A Rua, Don Bosco fit parvenir « quelques avis » qui formaient une sorte de code du directeur salésien, en exprimant son désir de le voir « gagner beaucoup d'âmes au Seigneur » [8]. Le collège prit un bon départ avec ses quatre-vingt-dix élèves, auxquels avaient été mêlés quelques-uns des meilleurs éléments de l'Oratoire de Turin pour faire « lever » la masse. Malgré un certain nombre de difficultés provenant des autorités académiques, les salésiens obtenaient d'excellents résultats, notamment dans l'éveil des vocations sacerdotales. Leur directeur était le principal artisan de ces succès. Une chronique rapporte élogieusement que « Don Rua à Mirabello se comporte comme

RIA, *Annali...*, t. I, surtout ch. 5 (Giaveno et Mirabello), ch. 7 (Lanzo), ch. 14 (Alassio, Varazze, Sampierdarena), ch. 15 (Valsalice).

[8] On peut lire ce "code du directeur" dans E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 49-53. Ce texte très important plusieurs fois retouché et reproduit, porte le titre de *Ricordi confidenziali.*

Don Bosco à Turin ». En 1870, pour des raisons de place et d'hygiène, le collège fut transféré à Borgo San Martino.

Parmi les fondations salésiennes, Lanzo, ouvert un an après Mirabello, occupe une place de choix. Comme Mirabello, Lanzo devint le terrain expérimental de toutes les autres maisons salésiennes. Don Bosco y adapta le règlement de l'Oratoire. Ce collège allait en outre devenir un lieu de rencontre pour les salésiens qui viendraient y faire retraite ou participer à des chapitres généraux. Le premier directeur en fut le P. Ruffino, bientôt disparu et remplacé par le P. Lemoyne. En 1873, après des travaux d'agrandissement, le collège pouvait accueillir trois cents élèves. Parmi les vocations qui sortirent de là, on cite en bonne place le saint prêtre Andrea Beltrami.

En 1865, Don Bosco acquit une petite villa dans les environs de Turin, à Trofarello. Elle devait servir pendant les vacances de maison de retraites.

Après Trofarello intervient une pause de quatre ans, au bout desquels s'ouvre une nouvelle et décisive phase d'expansion. En 1869 était fondé l'oeuvre de Cherasco, dans le diocèse d'Alba, comprenant paroisse, externat, internat avec des classes primaires et secondaires. Le jeune P. Francesia en était le directeur. Mais, à cause de l'insalubrité des lieux, l'expérience ne devait durer que trois ans.

Avec Alassio, fondé en 1870, les salésiens faisaient leur entrée en Ligurie. Sous la conduite du P. Cerruti, un homme de grande envergure, ils réussirent fort bien dans la direction du collège. En 1871, la Conférence de saint Vincent de Paul de Gênes mit à leur disposition une maison à Marassi pour les « fils du peuple ». Ils y implantèrent trois ateliers. En raison de l'exiguïté des locaux, on partit s'installer deux ans plus tard à Sampierdarena dans un ancien couvent de théatins. Le directeur, le jeune P. Albera, y resta près de quinze ans en fonction. Toujours en 1871, une nouvelle fondation vit le jour à Varazze, entre Savone et Gênes. Au terme de la convention en bonne et due forme passée entre les autorités communales et Don Bosco, celui-ci s'engageait à ouvrir un collège où serait dispensé « l'instruction classique, gymnasiale, technique et élémentaire ». Le personnel arrivait de Cherasco qui venait de fermer ses portes.

Le collège ouvert en 1872 à Valsalice près de Turin mérite une mention particulière, parce qu'il était unique en son genre.

Un jour de 1864, dans une discussion où il était question de l'ouverture éventuelle de collèges pour jeunes gens nobles, Don Bosco s'était récrié: « Cela, non! Cela n'arrivera pas tant que je vivrai (...). Ce serait notre ruine »[9]. On comprend par là ses hésitations lorsqu'en 1872, Mgr Gastaldi le pria d'accepter le collège pour jeunes aristocrates de Valsalice, qui était en train de péricliter. Il se soumit, par crainte de déplaire à son archevêque à un moment où leurs relations étaient déjà très tendues. Sous la direction du P. Dalmazzo, le collège reprit de la vigueur au point que le chiffre des élèves atteignit la centaine.

Orientations générales

Une première constatation qui s'impose quand on observe cette première vague de fondations, c'est que les salésiens s'orientent vers l'instruction. A partir de 1863, date d'ouverture de Mirabello, se multiplient les collèges, qui dispensent un enseignement primaire, secondaire ou professionnel [10]. De plus, la préférence va de façon presque exclusive à l'internat, conçu sur le modèle de celui qui fonctionnait au Valdocco. Dans ces fondations, il est peu question de l'oratoire, qui fut pourtant l'oeuvre de départ pour Don Bosco. En revanche, on signale une activité paroissiale de certains salésiens, à Cherasco, à Varazze, à Sampierdarena.

Quant à la clientèle de ces écoles, l'épisode de Valsalice montre que Don Bosco écartait, en principe, les collèges de riches. Pour le reste, la nomenclature adoptée peut nous apporter quelques lumières sur la provenance des élèves. Alors que la majorité des maisons prenaient le titre de *collegio* ou de *collegio-convitto,* celle de Marassi, puis celle de Sampierdarena, devaient porter, à l'exemple de Valdocco, celui d'*ospizio,* parce qu'avec leur section d'apprentis elles gardaient la physionomie de maisons pour la jeunesse « pauvre et abandonnée ».

Cette poussée des collèges s'expliquait sans doute par les besoins du temps, par la formation qu'avait reçue le personnel salésien, par les garanties de solidité que procuraient ce genre

[9] E. Ceria, *Annali...,* t. I, p. 165.

[10] Sur l'orientation des salésiens vers les collèges ("l'ère des internats" et la "collégialisation") voir l'analyse qu'en fait P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica,* t. I, pp. 121-127.

de fondations. Mais en s'orientant vers l'éducation des jeunes dans des collèges, Don Bosco restait aussi fidèle à son désir d'éveiller le plus grand nombre possible de vocations ecclésiastiques, dans toutes ses maison sans exception. C'est ainsi qu'à l'*ospizio* de Marassi, il intervint pour qu'à côté des apprentis fût créé une section d'aspirants à la prêtrise.

Au regard de l'avenir, les premières fondations ont revêtu naturellement une grande importance. Elles ont contribué à fixer un certain nombre de traditions quant à la marche habituelle d'une maison salésienne. Du point de vue administratif, les contrats établis après l'expérience manquée de Giaveno seront soucieux de revendiquer pour l'autorité salésienne le maximum d'indépendance. En ce qui concerne la vie des communautés religieuses dispersées, c'est Don Rua qui, en 1866, exprimait ainsi les trois principes d'unité qui devaient la caractériser: unité de direction, celle-ci étant « concentrée » entre les mains du directeur dont « tout » dépend; unité d'esprit, moyennant la pratique de la charité fraternelle; unité matérielle, dans l'observance de la vie commune. Pour favoriser l'unité entre les confrères et l'unité entre les maisons, Don Bosco avait à coeur de visiter les communautés. C'était l'occasion pour lui de prendre contact avec chacun des salésiens et avec leurs élèves et de renforcer de la sorte les liens d'une « famille » qui s'élargissait de plus en plus.

L'apostolat de la presse

L'éventail des activités apostoliques de Don Bosco serait incomplet si on oubliait d'y faire figurer le secteur très important de la presse [11]. Au fait, il y a de quoi rester confondu devant le nombre et le volume des publications du saint, surtout quand on songe que ce grand actif menait de front bien d'autres tâches. Qu'il se soit imposé pour cela un tel surcroît de travail n'a rien de si étonnant dès lors que l'on sait la valeur qu'il attachait à cette forme d'apostolat. « La diffusion des bons livres est une des fins principales de notre congrégation », déclarera-t-il en 1885,

[11] Nous avons utilisé surtout E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 683-690, et E. VALENTINI, *Don Bosco e l'apostolato della stampa* (Coll. Biblioteca del "Salesianum", n° 47), Turin 1957.

en assurant qu'elle était une des tâches essentielles que la Providence lui avait assignées [12]. Son activité ininterrompue dans ce domaine ne dément pas de tels propos.

A vingt-neuf ans, lui-même avait sorti son premier livre, la vie de son condisciple Luigi Comollo, parue en 1844. Ensuite, pendant plus de quarante années, sa plume infatigable accomplira un énorme travail: en comptant les imprimés d'origine imparfaitement établie mais qui ont quelque chance de pouvoir lui être attribués, le total des ouvrages tombés de sa plume dépasse le chiffre de cent cinquante.

Comme écrivain, Don Bosco restait fidèle avant tout à son idéal apostolique et éducatif. Il composait des livres de prières et de dévotions, des biographies et des récits édifiants, des ouvrages pour la défense de la religion catholique. Son amour pour l'Église et pour la Bible lui dicta une *Histoire de l'Église* (1845), une *Histoire sainte* (1847), et de nombreuses *Vies* de papes. Dans le domaine de l'éducation et de l'enseignement, il faut nommer son *Système métrique* (1846?) et son *Histoire d'Italie* (1855), qui, en dépit de leur caractère profane, laissent percer des préoccupations religieuses.

De son lecteur, il se faisait une idée précise. Il le voyait homme du peuple et, de préférence, jeune. Les caractéristiques de cette production sont en effet celles d'un auteur populaire: simplicité, clarté, absence de prétentions, goût du concret [13]. Si la faiblesse de la documentation ou celle de la culture théologique ou encore le caractère uniformément moralisateur de beaucoup de passages peuvent nous rebuter aujourd'hui, on conçoit que l'art du narrateur ait pu assurer à plusieurs de ses ouvrages historiques un grand succès. Qu'il suffise de remarquer qu'en 1888, l'*Histoire de l'Église* avait connu dix éditions et l'*Histoire d'Italie*, dix-huit. Dans un domaine différent, le livre de prières à l'usage des jeunes intitulé *Le garçon instruit...* (1847) devait bénéficier d'une diffusion surprenante. Mgr Salotti prétendait qu'il avait été répandu à six millions d'exemplaires du vivant de Don Bosco, tandis que le P. Stella ne craint pas d'avancer que ce

[12] Voir les *Lettere circolari di Don Bosco e di Don Rua ed altri loro scritti ai Salesiani,* Turin 1896, pp. 24-28.

[13] Voir à ce propos F. DESRAMAUT, *Notes sur les oeuvres écrites de saint Jean Bosco* dans les *Cahiers du Groupe lyonnais de recherches salésiennes,* octobre 1966, n° 3, pp. 11-14.

livre atteignit le plus fort tirage de la péninsule durant les trente dernières années du dix-neuvième siècle.

Mais l'activité de Don Bosco ne se limitait pas à ses propres travaux d'écrivain. Ses initiatives en tant qu'éditeur sont loin d'être négligeables. On lui doit le lancement de cinq grandes collections: les *Lectures catholiques,* à partir de 1853; la *Bibliothèque de la jeunesse italienne,* qui, de 1869 à 1885, donnait en deux cent quatre volumes les meilleurs textes de la langue italienne; les *Morceaux choisis des auteurs latins,* édités vers la même époque et qui comptaient quarante et un volumes à la mort de Don Bosco; les *Auteurs latins chrétiens* à partir de 1877; et le *Bulletin salésien,* organe d'information et de liaison pour les coopérateurs salésiens, à partir de 1877-1878.

La première de ces cinq collections, les *Lectures catholiques,* occupait une place à part dans ses préoccupations. Il y voyait en particulier un moyen de lutter contre la propagande protestante. De 1853 à 1888, quatre cent trente-deux fascicules virent le jour, dont près de soixante-dix étaient de la plume du saint. Les *Lectures catholiques* connurent un succès durable. Elles étaient tirées chaque mois à plus de dix mille exemplaires. En cinquante ans, on en comptera au total un million deux cent mille. Leur succès était si évident au Piémont, et même en Italie, que les vaudois s'en inquiétèrent. C'était là l'origine, selon Don Bosco, des attentats dont il faillit à plusieurs reprises être victime.

Un autre mérite du saint est d'avoir su former et lancer autour de lui plusieurs écrivains, tels que Bonetti, Lemoyne, Francesia, Barberis... Le P. Bonetti devint rédacteur du *Bulletin salésien.* Il est l'auteur d'une histoire de l'Oratoire, dont le P. Ceria disait qu'elle constitue un « précieux monument élevé par lui à Don Bosco » [14]. Familier de la polémique, il reçut de son « patron » de fréquents appels au calme et à l'apaisement. Le P. Lemoyne, plus à l'aise dans les compositions narratives et poétiques, est connu surtout comme historien de Don Bosco et auteur des neuf premiers volumes des *Memorie biografiche.* Le souriant et ingénu P. Francesia fut un latiniste de valeur, ami et émule du célèbre Vallauri de Turin.

Notons enfin qu'en homme pratique, Don Bosco s'efforçait d'imprimer et de diffuser lui-même ses livres et ses publications.

[14] E. Ceria, *Profili dei capitolari salesiani...,* Colle Don Bosco 1951, p. 151.

Dans ce but, il avait créé très tôt l'imprimerie salésienne du Valdocco. D'autres devaient suivre, à Sampierdarena, à San Benigno Canavese, et bientôt à Nice, à Marseille, à Lille, à Barcelone, à Buenos Aires. On devine leur influence, ne serait-ce que sous l'angle de l'expansion salésienne. C'est en s'entretenant un jour avec le futur Pie XI de la typographie de l'Oratoire qu'il se serait écrié: « Dans ce domaine, Don Bosco veut être toujours à l'avant-garde du progrès » [15].

[15] E. Ceria, *Annali...*, t. I, p. 683.

CHAPITRE 12

LES DÉBUTS DE L'OEUVRE EUROPÉENNE (1875-1888)

1875. Voici sonnée l'heure où la congrégation, définitivement approuvée depuis un an, forte de près de trois cents membres et jouissant d'un prestige grandissant, va étendre considérablement son champ d'action, en Italie et dans plusieurs pays d'Europe. Durant les treize années qui lui restent à vivre, Don Bosco se voit sollicité de toutes parts, sans qu'il lui soit possible de satisfaire des demandes aussi nombreuses. Son oeuvre répondait manifestement aux besoins du temps et la faveur dont on entourait généralement les salésiens en était pour lui un émouvant témoignage.

Fondations italiennes (1875-1888)

Dans l'Italie enfin unifiée, l'expansion devait se poursuivre à un rythme régulier. De 1875 à 1888, le nombre des fondations nouvelles croissait à la moyenne de deux par année. Toutefois, certaines d'entre elles connurent une existence assez brève.

Dans un premier temps, l'implantation salésienne se développa en Ligurie [1]. Après Alassio, Varazze et Sampierdarena, une maison nouvelle vit le jour en 1876 à Vallecrosia, entre Vintimille et Bordighera. Le but avoué des salésiens et de l'évêque qui les mandait était de faire pièce aux vaudois extrêmement actifs dans la région. On sait qu'ils y parvinrent pleinement en ouvrant d'abord deux oratoires, puis une école élémentaire. En 1877, ils

[1] L'histoire des fondations italiennes de 1875 à 1888 se lit dans E. CERIA, *Annali...*, t. I, surtout ch. 25 (1875-1877), ch. 29 (1878-1879), ch. 36 (1880-1882), ch. 55. Aperçus plus complets dans les *Memorie biografiche..., passim* (consulter l'*Indice* à l'article *Fondazioni*).

connurent des débuts difficiles à La Spezia, où soufflait un vent très fort d'anticléricalisme (« Les corbeaux sont arrivés, écrivait un journal; mais espérons qu'ils ne trouveront pas de quoi se repaître ») [2]. Là aussi ils surent se maintenir et attirer du monde dans leur chapelle et dans leur école.

Entre-temps, la congrégation était descendue dans la péninsule. Don Bosco désirait avoir une maison à Rome, mais, faute de trouver le nécessaire dans la capitale même, il accepta les offres qui lui parvenaient de deux localités voisines, Ariccia et Albano. Malheureusement les salésiens furent bientôt les victimes de certains « potins et médisances de sacristie », sans compter que nombre de gens ne leur pardonnaient pas d'être Piémontais... Arrivés en novembre 1876, ils décampaient moins de deux ans plus tard. La prise en charge vers la même époque d'un séminaire à Magliano Sabino, aujourd'hui dans la province de Rieti, démarra sous de meilleurs auspices, mais les embarras causés par le clergé local évincé devaient les obliger au bout de plusieurs années à quitter les lieux.

Durant la même période, le Piémont n'était pas oublié. En 1876, une communauté salésienne, dirigée par Luigi Guanella (dont la cause de canonisation est aujourd'hui introduite) s'installait à Trinità près de Mondovì. Leur école accueillait cent vingt garçons, « les plus pauvres du pays », et, pour les cours du soir, une centaine d'adultes de seize à cinquante ans, tandis que l'oratoire était fréquenté par plus de deux cents jeunes. Trois ans plus tard, les relations avec la propriétaire s'étaient envenimées au point qu'il fallut fermer. Fondation curieuse ensuite que celle de Mathi, où, pour fournir ses imprimeries de papier, Don Bosco fit l'acquisition d'une papeterie, à la tête de laquelle il mit le coadjuteur Andrea Pelazza. Signalons aussi qu'en 1877, il jeta son dévolu sur une église et un couvent à Nizza Monferrato en vue d'y acheminer depuis Mornese les soeurs salésiennes.

Au cours des deux années 1878 et 1879, cinq équipes nouvelles partirent s'établir en divers points de la péninsule. Deux d'entre elles ne s'éloignèrent guère du centre, la première se fixant à Chieri, l'autre à San Benigno Canavese. C'est dans cette dernière localité que Don Bosco mit en place une maison de noviciat « régulier », dont il confia la direction au P. Giulio Barberis. Les

[2] E. Ceria, *Annali...*, t. I, p. 271.

autres gagnèrent des régions nouvelles: la Toscane, avec un oratoire à Lucques; la Vénétie, avec un collège à Este; la Sicile enfin, où la ville de Randazzo fut la première de l'île à posséder un institut salésien, comprenant collège et oratoire.

La vigueur de l'expansion salésienne ne se démentait pas. Le constant développement de beaucoup de maisons existantes le prouvait, tout autant que les fondations qui se succédaient les unes aux autres. En 1880, une école primaire vit le jour à Penango dans le Montferrat. L'année suivante, les salésiens furent appelés à Florence, afin notamment — pour reprendre la formule d'un annaliste — d'« opposer une digue à la propagande néfaste » des protestants [3]. Ils créèrent pour commencer un oratoire qui enregistrait rapidement deux cents inscriptions, puis un « petit séminaire ». Un autre oratoire, ouvert la même année à Faenza, dans les anciens États pontificaux, suscita une dure animosité chez les « républicains » marqués par l'anticléricalisme, mais il tint bon contre vents et marées. La fondation d'un collège en 1882 à Mogliano en Vénétie suscita, quant à elle, d'autant moins d'inquiétude que le vicaire capitulaire de Trévise, Giuseppe Sarto, futur Pie X, était tout acquis depuis plusieurs années à Don Bosco et aux salésiens.

Jusqu'à sa mort en 1888, d'autres réalisations parlent de l'intense activité du fondateur en Italie: un grand oratoire à Catane en Sicile; un collège à Trente et un autre à Parme; l'ouverture d'un noviciat à Foglizzo Canavese (San Benigno devenant une maison de formation pour coadjuteurs); et la transformation du collège de Valsalice en maison d'études philosophiques et théologiques.

A cette énumération de fondations italiennes, il ne manque que deux mentions, mais qui sont fort importantes. De 1878 à 1882, Don Bosco bâtit une deuxième église à Turin. Il la dédia à saint Jean l'Évangeliste en hommage au pape Pie IX, dont il n'hésita pas à placer la statue à l'entrée. Puis, en 1880, à un moment où il était déjà recru de fatigues et de préoccupations, Léon XIII lui confia la construction de la basilique du Sacré-Coeur à Rome. Jusqu'à son achèvement en 1887, cette église pèsera sur lui très lourd. On flanqua chacun de ces deux lieux de culte d'un *ospizio* pour la jeunesse.

[3] E. Ceria, *Annali...*, t. I, p. 395.

Les débuts en France (à partir de 1875)

Pendant que les salésiens se répandaient en maintes régions d'Italie, leur congrégation faisait ses premiers pas dans d'autres pays européens, à commencer par la France [4].

Sollicité par la conférence de saint Vincent de Paul et par l'évêque de la ville, Mgr Pierre Sola, Don Bosco était venu à Nice en décembre 1874, accompagné du P. Giuseppe Ronchail, un Italien dont la langue maternelle était le français, afin d'examiner les propositions qui lui étaient faites. Un accord fut conclu et le 9 novembre 1875, une communauté de quatre salésiens s'établit pour la première fois en France. La maison, comprenant un oratoire et un foyer pour apprentis, prit le nom de *Patronage Saint-Pierre* en l'honneur de l'évêque. Au cours de l'année 1876-1877, trois ateliers furent mis sur pied, pour les cordonniers, les tailleurs et les menuisiers. En 1878-1879, la forge-serrurerie débutait à son tour, en même temps que l'on commençait les cours secondaires pour les étudiants. A ce moment-là, on comptait environ soixante pensionnaires et quatre-vingts externes. La nouvelle institution était en général vue d'un fort bon oeil par la population et par les autorités, car on appréciait les services qu'elle rendait.

Trois ans après Nice, le 1er juillet 1878, ce fut au tour de Marseille de recevoir des salésiens. L'initiative de cette fondation était partie du chanoine Clément Guiol, curé de la paroisse Saint-Joseph. La communauté, ayant à sa tête le P. Bologna (devenu pour les Français le P. Bologne), s'installa dans une maison tenue auparavant par les Frères des Écoles chrétiennes, comprenant une école primaire et un modeste foyer pour apprentis. Commencé petitement, le *Patronage Saint-Léon* de Marseille s'agrandit au fil des ans, entouré de la sollicitude personnelle de Don Bosco.

Deux autres fondations furent de courte durée, celle de Cannes et celle de Challonges dans le diocèse d'Annecy. A Paris, on avait offert aux salésiens un grand orphelinat à Auteuil, mais l'affaire tourna court. En revanche, la fondation de La Navarre, à La Crau, dans le département du Var, eut un succès durable.

[4] Pour la France, voir E. Ceria, *Annali...*, t. I, ch. 26, 30, 32, 48, 51; J. M. Beslay, *Histoire des fondation salésiennes de France*, t. I, 1875-1888, éd. ronéotypée, 1958.

La communauté, dirigée par le jeune P. Perrot, arriva sur place le 5 juillet 1878. Il s'agissait cette fois de prendre en charge une « colonie agricole », où l'on formait aux travaux des champs de jeunes orphelins. Cette école d'agriculture correspondait, au dire de Don Bosco, à une maison vue en songe au mois d'août 1877.

Don Bosco cherchait à créer un noviciat pour les futurs salésiens français. Il lui fallait pour cela une maison adaptée. Encore une fois il la vit en songe... On trouva que la description correspondait à la villa qu'une dame Pastré lui offrait à Sainte-Marguerite près de Marseille. C'est là qu'en automne 1883 débuta le premier noviciat français. En 1885, les novices y étaient au nombre de seize.

Le 29 janvier 1884, une équipe de salésiens prenait possession à Lille de l'orphelinat Saint-Gabriel. Le directeur s'employa sans tarder à monter des ateliers à l'intérieur de la maison. C'est ainsi que l'on parvint à former sur place des tailleurs, des cordonniers, des menuisiers, des relieurs, des imprimeurs... Non loin de Lille, à Aire-sur-la-Lys, vivait une grande bienfaitrice et amie de Don Bosco, Claire Louvet. Celle-ci soutint tant qu'elle put l'oeuvre naissante.

En 1883, au cours d'un voyage assez retentissant en France [5], Don Bosco, qui faisait allusion peut-être à la tentative manquée d'Auteuil, déclarait du haut de la chaire de Saint-Augustin à Paris: « Ne pourra-t-on pas fonder à Paris un institut comme ceux de Nice, de Marseille et de Turin? Je crois qu'une maison de ce genre serait ici de la plus haute nécessité et qu'il faut l'ouvrir » [6]. Des diverses propositions qui lui furent faites à partir de là, il retint celle de l'abbé Pisani qui désirait lui céder le *Patronage Saint-Pierre,* fondé par lui dans le quartier de Ménilmontant. Un accord fut conclu et les salésiens arrivèrent à Paris en 1884, ayant à leur tête le P. Bellamy, un ecclésiastique de Chartres devenu salésien un an plus tôt.

Dans l'énumération des oeuvres fondées par Don Bosco en France, rien n'a été dit des difficultés politiques où elles ont failli sombrer. L'alerte avait été chaude après les décrets du 29

[5] Le P. Auffray a fait là-dessus un livre agréable: A. AUFFRAY, *Un saint traversa la France,* Lyon-Paris 1937.

[6] E. CERIA, *Annali...,* t. I, p. 521.

mars 1880 contre les congrégations religieuses. Seul, Don Bosco avait affiché au cours de l'orage un calme inaltérable, persuadé qu'il était que les salésiens n'en seraient pas touchés. De fait, ils purent reprendre leur travail comme auparavant.

En Espagne (à partir de 1881)

Après la France, l'Espagne[7]. Don Bosco songeait à ce pays en attendant une occasion favorable. Elle vint en 1879 par l'intermédiaire de l'archevêque de Séville qui avait connu les salésiens à Lucques en Italie. Ce dernier avait été consulté par un noble andalou, le marquis don Diego de Casa Ulloa, qui désirait doter sa ville natale d'Utrera d'une école pour enfants pauvres. Le 24 janvier 1880 arrivèrent sur place deux émissaires de Don Bosco, le P. Giovanni Cagliero et le coadjuteur Giuseppe Rossi, afin de voir les lieux et les personnes. Ils préparèrent le terrain pour la première implantation salésienne en terre espagnole. La communauté, dirigée par le P. Giovanni Branda, commença en février 1881 son apostolat, qui ne se limitait d'ailleurs pas à l'école, puisqu'elle avait reçu la charge de la paroisse du Carmel.

Cependant, la renommée de l'apôtre de Turin se répandait dans le pays. Dans sa *Revue diocésaine,* l'archevêque de Séville publiait sur l'oeuvre de Don Bosco des articles élogieux, qui étaient reproduits par des revues de Barcelone, de Madrid et d'ailleurs.

A Barcelone vivait une veuve fortunée et fort pieuse, doña Dorotea de Chopitea, qui brûlait de faire quelque chose en faveur de la jeunesse pauvre. Un jour, elle tomba sur un numéro du *Bulletin salésien.* Elle apprit qui était Don Bosco et commença dès lors à quêter des renseignements sur les oeuvres salésiennes. Non contente de s'adresser à Don Bosco, elle recourut au pape en septembre 1882, pour hâter la conclusion qu'elle souhaitait. Grâce à l'entremise du P. Cagliero et du directeur d'Utrera, l'affaire fut vite dans le sac. Doña Chopitea fit l'acquisition dans le quartier de Sarriá d'une villa qu'on transforma en école profession-

[7] Pour l'Espagne, voir E. CERIA, *Annali...,* t. I, ch. 41 et 51. Ajouter R. ALBERDI, *Una ciudad para un santo,* Barcelone 1966 (histoire de l'oeuvre salésienne à Barcelone au dix-neuvième siècle).

nelle. Le P. Branda, remplacé à Utrera par le P. Oberti, ouvrit la maison le 15 février 1884. A l'exemple des premiers ateliers du Valdocco, les *Talleres* de Barcelone devaient connaître une courbe ascendante, après avoir débuté de la manière la plus humble.

Un projet courait également dans la capitale espagnole, où une commission de personnages huppés pensait confier aux salésiens une *Escuela de reforma para jóvenes y asilo de corrección paternal.* Malheureusement pour eux, le titre de l'école et les méthodes qu'il laissait sous-entendre déplaisaient à Don Bosco, qui souhaitait faire de cette école une école comme toutes les autres. De ce fait, les tractations restèrent suspendues pendant de longues années.

L'année 1886 vit un événement marquant: le voyage de Don Bosco en Espagne. En décembre 1885, le P. Branda lui avait écrit en ces termes: « Ici, il n'est question dans les pensées et dans les paroles que de notre père Don Bosco et du vif désir de le voir un jour pas trop éloigné. Ah! si un tel voyage était possible! » [8]. Passant outre aux conseils de prudence qui auraient dû le retenir à Turin, Don Bosco arrivait à Barcelone au mois d'avril 1886. Son passage suscita partout des vagues d'enthousiasme. En guise de cadeau, on lui offrit la colline du *Tibidabo* dominant la ville, avec la charge d'y construire au sommet un temple au Sacré-Coeur. Ce geste avait de quoi l'émerveiller, car au cours du voyage, il avait entendu une voix intérieure lui répéter: « *Tibi dabo, tibi dabo,* je te donnerai... ».

En Angleterre (à partir de 1887)

Vers la fin de sa vie, Don Bosco réalisa un autre de ses désirs: envoyer des salésiens en Angleterre [9]. La preuve qu'il y songeait, c'est qu'il s'efforçait d'attirer en Italie des novices de langue anglaise.

Un occasion favorable se présenta en 1884, lorsque la conférence de saint Vincent de Paul de Londres décida de demander son concours en faveur de la jeunesse pauvre et abandonnée du

[8] E. Ceria, *Annali...*, t. I, pp. 545-546.
[9] Pour l'Angleterre, voir E. Ceria, *Annali...*, t. I, pp. 618-621.

quartier populaire de Battersea. Les tractations, dans lesquelles la comtesse de Stackpool joua un grand rôle, se prolongèrent jusqu'en 1887. Il était entendu que les salésiens administreraient la paroisse et s'occuperaient de la jeunesse de ce quartier. Le 14 novembre 1887, une équipe de trois salésiens quittaient Turin pour l'Angleterre: deux prêtres, l'Irlandais Mac Kiernan, curé et directeur; l'Anglais Macey, vicaire et catéchiste; et le coadjuteur Rossaro. Le dénuement et les contrariétés ne manquèrent pas à ces pionniers de l'oeuvre salésienne en Angleterre, mais le fait est qu'ils réussirent à l'implanter malgré tout.

Rayonnement et projets dans d'autres pays

Bien qu'ils n'aient pas connu de fondations salésiennes du vivant de Don Bosco, un certain nombre de pays européens ont été touchés à quelque titre par le rayonnement de l'oeuvre salésienne et de son fondateur [10]. Il faudrait signaler à cet égard le rôle et l'influence de la presse, notamment des biographies françaises de Don Bosco, comme celles de Mendre, de d'Espiney, de du Boys.

Ainsi au Portugal, Don Bosco était loin d'être un inconnu. Des requêtes instantes lui étaient adressées pour l'envoi de salésiens dans ce pays. A Porto, un prêtre très préoccupé de soustraire la jeunesse populaire aux « appâts » des protestants, le P. Sébastien Leite De Vasconcellos, se montrait particulièrement pressant. En 1881, le P. Cagliero fut chargé d'aller le saluer et de le faire patienter... Il ouvrit alors lui-même une *Oficina de San José* dont il attendait que les salésiens prissent la direction le plus tôt possible. Lisbonne souhaitait pareillement une oeuvre salésienne par la voix de son patriarche et du baron Gomez. Faute de personnel, aucune de ces demandes ne put être satisfaite du temps de Don Bosco.

Dans le puzzle ethnique que constituait l'empire austro-hongrois, les pays de langue italienne étaient naturellement plus ouverts à l'influence salésienne. Nous avons cité le collège créé à Trente, qui se trouvait alors dans l'empire. Mais Don Bosco

[10] E. Ceria, *Annali...*, t. I, ch. 58, pp. 611-617 (Portugal, Empire austro-hongrois, Belgique).

était connu également en Bohême, dans l'actuelle Tchécoslovaquie, où ses idées pédagogiques furent diffusées par la revue *Vlast* à Prague et dans d'autres centres du pays.

La venue des salésiens en Belgique fut acquise du vivant du fondateur, mais elle ne devint effective que trois ans après sa mort. Le mérite en revenait avant tout au grand admirateur de Don Bosco qu'était Mgr Doutreloux, évêque de Liège. Celui-ci voulait voir s'édifier dans sa ville une oeuvre semblable à celle de Turin qu'il connaissait bien. Les salésiens devaient arriver à Liège en 1891.

Sens de ces fondations nouvelles

Une réflexion sur le sens de ces fondations permet de découvrir les caractéristiques de l'oeuvre salésienne à cette époque.

Il est notable que plusieurs fondations italiennes, celles par exemple de Ligurie ou de la région romaine, avaient pour but de contrebalancer l'influence protestante par des écoles catholiques. A Vallecrosia, les salésiens accourent à l'appel de l'évêque qui les supplie de venir s'opposer aux menées des « hérétiques ». Même promptitude à La Spezia, où il n'est question que d'endiguer le flot protestant. Les fils de Don Bosco n'étaient pas peu fiers de montrer qu'avec des moyens parfois dérisoires, ils étaient capables de soutenir la concurrence de la *Société biblique* bien argentée. Dans les rivalités qui opposaient au dix-neuvième siècle les confessions chrétiennes les unes aux autres, ils n'étaient certes pas les moins ardents... A noter toutefois qu'à Londres-Battersea, ils accueillaient dans leur école des catholiques aussi bien que des protestants.

Le type d'oeuvres mises sur pied par les salésiens est maintenant connu. Il s'agit souvent d'écoles, qu'elles soient primaires, secondaires ou professionnelles et ces écoles prennent généralement la forme de l'internat. Il faut signaler une « colonie agricole », celle de La Navarre en France. Il existe des paroisses tenues par des salésiens. Surtout, on observe à partir de 1875 une sorte de revirement en faveur de l'oratoire. Jusque-là, il n'y avait que ceux de Turin et de Sampierdarena. Après cette date, ils se multiplient, sans toutefois mettre en péril une sorte de primauté

effective conquise par les internats. En France, les *patronages* de Nice, de Marseille, de Paris, connurent un rapide développement.

A regarder l'ensemble des créations salésiennes, mais plus spécialement peut-être celles de France, d'Espagne et d'Angleterre, il apparaît que les religieux étaient envoyés par Don Bosco pour prendre en charge la jeunesse la plus nécessiteuse (mais non encore les délinquants). Les écoles professionnelles (souvent appelées écoles d'arts et métiers), comme celles que les salésiens créaient à Nice, à Marseille, à Barcelone, semblaient particulièrement aptes à répondre aux besoins de cette jeunesse-là. Les populations ne s'y trompaient pas; et les autorités religieuses et civiles, qui jugeaient la congrégation salésienne à travers l'Oratoire de Turin, demandaient à Don Bosco de les aider dans l'éducation de la jeunesse prolétarienne.

Enfin, en créant des écoles, Don Bosco ne pouvait s'empêcher de songer aux vocations sacerdotales. Ce souci est sensible presque partout. Près des sections professionnelles ne tardèrent pas à se développer rapidement des sections secondaires, destinées notamment à assurer le recrutement que réclamait l'expansion qui entraînait la congrégation salésienne.

CHAPITRE 13

LES RÈGLEMENTS SALÉSIENS JUSQU'EN 1888

Spontanéité et méthode

Don Bosco était l'homme de la spontanéité, de la confiance, de la liberté. Il n'avait rien du gendarme. « Don Bosco, il n'y avait qu'à le regarder, affirmait Paul Claudel. Il a une bonne figure, comme on dit. On sait tout de suite qu'on peut avoir confiance en lui, et alors comme ça simplifie tout! La confession n'aurait jamais été inventée qu'un visage comme celui-là, ça la rend indispensable » [1]. Éducateur de jeunes, n'a-t-il pas adopté la maxime attribuée au joyeux saint Philippe Néri: « Laissez-les crier, courir, sauter, pourvu qu'ils n'offensent pas le Seigneur »?

Ce serait pourtant une grave méprise que de l'imaginer brouillon, téméraire, débordant d'initiatives mais incapable d'en asseoir aucune. Du paysan piémontais il avait la patience et la ténacité. Il avait aussi « de la méthode ». Son souci de l'organisation exacte lui a fait composer nombre de « règlements ». Peut-être n'y a-t-il pas beaucoup de saints qui ont composé autant de règlements que lui.

Voici comment procédait ce créateur enthousiaste. Avec une audace jamais démentie, il lançait une oeuvre nouvelle. Dès qu'il avait dépassé la phase des premiers essais ou des premiers tâtonnements, il mettait par écrit quelques normes « suggérées par l'expérience » et destinées à servir de guide pour l'action. Puis, au fur et à mesure que l'oeuvre se développait, il reprenait le premier « règlement », le corrigeait, le précisait, mais toujours

[1] P. Claudel, salle Pleyel, à Paris, le 26 mai 1952. Cité dans *Don Bosco dans le monde,* Turin 1959, p. 9.

sous la dictée des événements. Ajoutons cependant pour être complet qu'il n'omettait pas de consulter les règlements de ceux qui s'adonnaient à un apostolat semblable au sien.

Cette manière de faire porte la marque d'un esprit pratique, qui se défie des constructions d'une intelligence désincarnée. Elle traduit aussi un souci d'efficacité dont il pensait que les affaires du Royaume de Dieu ne devaient pas être exemptes.

En laissant de côté les constitutions salésiennes, qui sont en somme les règlements « constitutifs » de la congrégation, on peut distinguer trois catégories de règlements à l'usage des salésiens: le Règlement de l'Oratoire, le Règlement de la maison de l'Oratoire, devenu le Règlement des maisons salésiennes et les « Décisions » des chapitres généraux. Pour qui veut comprendre le système législatif aujourd'hui en vigueur chez les salésiens, il est indispensable d'en voir la genèse et les développements à travers la vie et les expériences de leur fondateur [2].

Règlement de l'Oratoire

Dès 1845, Don Bosco semble avoir écrit quelques directives pour son oratoire naissant [3]. Elles portaient sur l'organisation générale des rassemblements du dimanche et insistaient particulièrement sur les confessions, dont on sait qu'elles étaient le grand souci du saint. Après l'installation chez Pinardi en 1846, il rédigea sans tarder un véritable règlement: « En premier lieu, j'ai composé un règlement où j'ai tout simplement exposé ce qui se pratiquait à l'Oratoire et la manière uniforme dont il fallait procéder » [4].

La version, qui est habituellement datée de 1852, a été éparpillée par le P. Lemoyne dans le troisième tome des *Memorie biografiche,* où d'ailleurs on ne la retrouve pas *in extenso.* Le texte est divisé en deux parties. La première traite de but de

[2] Pour l'histoire des règlements salésiens, nous avons utilisé principalement E. CERIA, *Annali...,* t. I, *passim,* et F. DESRAMAUT, *Règlements de la Société salésienne. Jalons de leur histoire depuis les origines jusqu'à 1953,* Lyon 1953 (court mémoire ronéotypé contenant toutes références utiles).

[3] C'est le P. Ricaldone qui nous l'apprend dans *Fedeltà a Don Bosco santo* (*Atti del capitolo superiore,* n° 74, p. 17).

[4] *Memorie dell'Oratorio...,* p. 195.

l'oratoire (« procurer à la jeunesse pendant les jours de fête des loisirs agréables et sains, après qu'ils ont assisté aux offices de l'église ») ainsi que des charges multiples qui y sont exercées (directeur, préfet, catéchiste, assistant, sacristains, « moniteurs », *invigilatori,* catéchistes, archiviste, pacificateurs, chantres, *regolatori,* patrons et protecteurs). La deuxième partie contient des règles diverses sur l'admission, la tenue, les pratiques religieuses... Une troisième partie, qui s'occupait notamment des cours annexés à l'oratoire, ne sera imprimée que beaucoup plus tard [5].

Une nouvelle édition parut en 1862. Dans la deuxième partie, Don Bosco avait ajouté un chapitre sur les « pratiques particulières de piété chrétienne » et faisait imprimer la troisième partie sur les « cours annexes » (classes et conditions d'acceptation, du concierge, des cours du soir de commerce et de musique, des maîtres, du bibliothécaire) [6].

On en viendra finalement en 1877 au *Regolamento dell'Oratorio di San Francesco di Sales per gli esterni,* point d'arrivée de son histoire sous Don Bosco, si l'on admet qu'une dernière édition, celle de 1887, n'est qu'une reprise de la précédente [7]. Mises à part les additions signalées, le plan de 1877 est toujours celui de 1852. Quant au contenu lui-même, une comparaison des éditions successives montrerait que, de 1852 à 1877 (et 1887), il est resté substantiellement le même. Détail qui a son importance: s'il faut en croire le titre, ce règlement ne concernait toujours que le seul oratoire du Valdocco.

Pour composer son règlement de l'oratoire, nous savons par ses biographes que, si Don Bosco s'est laissé guider par son expérience personnelle, il a eu le souci de ne pas négliger celle des autres. Le P. Lemoyne disait avoir retrouvé dans ses affaires les règles d'un oratoire milanais dédié à saint Louis et les règles d'un oratoire « de la sainte Famille ». Mais l'on sait qu'il s'est

[5] On lira le *scopo* p. 91, note 1; les treize chapitres de la première partie, pp. 98-107; le chapitre 1 de la deuxième partie, p. 108; le 3, p. 125; le 4, p. 111; le 5, p. 167; le 7, pp. 162-164; les instructions aux prédicateurs, p. 467. Avec ses ratures et ses surcharges, le manuscrit original, conservé aux archives centrales salésiennes de Turin, mériterait une étude approfondie.

[6] Fragments de l'édition de 1862 dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. III, pp. 107-108; t. VII, pp. 46-47 et 853-856.

[7] L'édition de 1877 est reproduite *in extenso* dans P. RICALDONE, *Don Bosco educatore,* t. II, pp. 581-624.

surtout intéressé au fonctionnement des oratoires de saint Philippe Néri à Rome et de ceux de saint Charles Borromée à Milan [8].

Une comparaison entre ces diverses règlements et le règlement de Don Bosco ne manque pas d'intérêt. Elle révèle en effet des différences flagrantes. Comme le sien, ces oratoires se proposaient de catéchiser et de distraire la jeunesse pendant les jours chômés; mais certains n'acceptaient que des garçons de bonne famille et de bonne conduite. A l'Oratoire Saint-François-de-Sales au contraire, « tous peuvent être accueillis sans exception de rang ou de condition ». On y manifestait même une préférence pour « les pauvres, les plus abandonnés et les plus ignorants », voire pour les « mauvais sujets », « à condition qu'ils ne donnent pas du scandale et montrent leur volonté de s'améliorer » [9]. Les seules limitations concernaient les enfants trop jeunes (moins de huit ans), les malades contagieux et les scandaleux. Ainsi, l'oratoire, en cessant d'être réservé à des privilégiés et en devenant « populaire », devenait du même coup « le champ d'un véritable apostolat », comme le dit justement le P. Ceria.

D'autres règlements ne prévoyaient qu'une prise en charge de quelques heures dans la matinée. Don Bosco voulait au contraire que son oratoire fût ouvert toute la journée, d'autant qu'il estimait que la soirée offrait aux jeunes laissés à eux-mêmes des dangers plus graves, surtout s'il s'agissait de jeunes ouvriers.

Mais ce qui distingue peut-être le plus le règlement salésien des autres, c'est l'esprit qui l'informe: « esprit de charité et de sacrifice, de paternité et de fraternité, c'est-à-dire esprit de famille » [10]. Certains oratoires appliquaient une législation plutôt tracassière avec des registres pour les absences ou une surveillance d'autant plus déplaisante qu'elle s'étendait à la fréquentation des sacrements. Sans compter que son époque aurait difficilement supporté l'ancienne manière de faire, il y a le fait que Don Bosco désirait que les jeunes « fassent le bien librement et par amour ». C'est la raison pour laquelle il abolit notamment les billets de confession. « Chez nous, dit le règlement, il n'y a pas de loi sur

[8] Voir G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. III, pp. 87-89.

[9] Voir, dans le règlement cité, les *condizioni d'accettazione*, deuxième partie, ch. 2, a. 2, 7.

[10] E. CERIA, *Annali...*, t. I, p. 10.

la fréquentation des sacrements; c'est afin que chacun s'en approche librement par amour et non jamais par crainte » [11].

Dès la première page du règlement, cette tonalité « salésienne » apparaissait explicitement: « Cet oratoire est placé sous la protection de saint François de Sales, parce que ceux qui entendent se consacrer à ce genre d'occupation doivent se proposer ce saint comme modèle de charité et de bonnes manières, qui sont les sources d'où dérivent les fruits que l'on espère de l'oeuvre des oratoires ». Les mots qui reviennent ensuite le plus fréquemment sont ceux de charité et de patience. Du directeur il est dit qu'à l'égard de ses auxiliaires, il doit se montrer « ami, compagnon, frère de tous »; à l'égard des enfants, il doit se comporter « comme un père au milieu de ses fils ». Aux différents assistants, le règlement ne se lasse pas de recommander « les belles manières ». Ils ne doivent « jamais frapper personne, même pour des motifs graves, ni même reprendre avec des paroles dures ». Il est dit encore qu'il faut « user de paroles qui encouragent, jamais de celles qui avilissent ».

Tout cela n'empêchait nullement Don Bosco de régler la marche de son oeuvre avec un sens très poussé de l'organisation. On aura été frappé par le nombre des charges exercées à l'intérieur de l'oratoire: pour chacune d'entre elles, le législateur a délimité les attributions et prescrit le comportement à tenir dans les différentes circonstances. Don Bosco savait ce qu'il faisait: en multipliant les responsabilités, il voulait intéresser un grand nombre d'adultes et de jeunes à la marche de l'ensemble. Par là, il assurait une meilleure « assistance » de tous ses garçons en même temps qu'il formait les collaborateurs de demain. De plus, son organisation ne craignait pas de descendre dans les détails. Si le but surnaturel de l'Oratoire était défini avec précision, les mesures à prendre pour ne pas égarer les jeux de boules ne l'étaient pas moins...

Premier en date des règlements salésiens, le Règlement de l'Oratoire contient un certain nombre d'élements qui entreront dans l'organisation de la Société salésienne. Sa connaissance est donc précieuse. C'est ainsi que les titres des supérieurs de l'Oratoire sont déjà ceux que Don Bosco assignera aux supérieurs de sa congrégation: celui qui détient l'autorité la plus haute s'appelle

[11] *Confessione e comunione,* deuxième partie, ch. 7.

déjà *recteur* (qui deviendra *directeur* quand Don Bosco ne pourra plus assumer personnellement cette charge); le bras droit du recteur est le *préfet* et le directeur spirituel est appelé *catéchiste*. On reconnaît en outre à plusieurs indices que, dans l'esprit de Don Bosco, l'oeuvre de l'Oratoire était destinée à durer et devait déborder la ville de Turin. Il est dit en effet que le recteur « peut se désigner un successeur » et une note sur le préfet prévoit que celui-ci cumulera la charge de directeur spirituel « dans les lieux où il y aurait pénurie de prêtres ». Finalement, l'esprit qui caractérise ce premier règlement salésien est le même que celui qui présidera à la congrégation elle-même.

Règlement de la maison de l'Oratoire

Pas plus que les autres, le règlement de la « maison de l'Oratoire », qui devait donner naissance au règlement des maisons salésiennes, n'a été le fruit d'une improvisation.

Nous avons vu que près de l'Oratoire des externes se développa très vite un foyer d'hébergement pour jeunes travailleurs et étudiants: la maison de l'Oratoire. Aux premiers temps de cette fondation, on n'y connaissait, selon la formule du P. Lemoyne, « d'autre règle que celle qui lie naturellement entre eux les membres d'une même famille » [12]. Avec le temps et l'augmentation constante des effectifs, quelques règles de discipline s'imposèrent tout de même afin de garder le bon ordre parmi les pensionnaires.

En 1852, Don Bosco fit imprimer à leur intention un *Règlement du dortoir,* très succinct puisqu'il ne contenait que onze articles [13]. Son titre peut induire en erreur: il concerne en réalité toute la vie des internes, classés par dortoirs ou chambrées. Non seulement il fixait des normes pour la bonne tenue au dortoir (soumission à l'assistant, interdiction d'aller dans le dortoir des autres, propreté, silence, conduite morale), mais il édictait des recommandations plus générales sur la fréquentation des sacrements et le devoir de camaraderie. Lecture devait en être donnée « à voix claire » le premier dimanche de chaque mois.

[12] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. IV, p. 542.
[13] Edité dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. IV, pp. 337-338.

Au fur et à mesure que le foyer se dilatait, cette première ébauche devenait insuffisante. Quand Don Bosco entreprit d'aménager chez lui des ateliers et des classes, cette initiative entraînait une nouvelle réglementation. Pour l'écrire, il adapta son règlement de l'oratoire externe et quelques autres que l'on s'efforce d'identifier. Il codifia d'autre part son expérience personnelle. C'est l'origine de son *Règlement pour la maison de l'oratoire Saint-François-de-Sales* [14]. Le texte manuscrit, tel que le P. Lemoyne l'a édité, est divisé en deux parties: la première définit le but de la maison de l'Oratoire et les conditions d'admission avant de s'attarder aux divers emplois: recteur, préfet, catéchiste, assistant, protecteurs, chefs de chambrées, domestiques, chefs d'ateliers. Cette première partie se termine par un « appendice pour les étudiants ». La seconde partie, intitulée *De la discipline de la maison,* est un exposé à l'usage des élèves sur: la piété, le travail, le comportement avec les supérieurs, le comportement avec les camarades, la modestie, la conduite dans la maison, la conduite hors de la maison. En finale se lisent quelques recommandations pressantes adressées aux *figliuoli* de la maison sur le ton paternel qui caractérise toute cette deuxième partie.

D'après les études qui en ont été faites à ce jour, ce règlement en bonne et due forme entra pour la première fois en vigueur au cours de l'année scolaire 1854-1855. Pour que les jeunes esprits puissent s'en imprégner, Don Bosco le faisait lire à chaque rentrée des classes et on en reprenait un chapitre chaque dimanche.

A l'épreuve, il allait se révéler insuffisant. On le voit bien au refus de son auteur de le donner à l'imprimeur. C'est que sans cesse il fallait corriger, préciser, compléter. Des règlements spéciaux, réclamés par l'évolution de la maison, furent édités à part en attendant d'être intégrés dans un ensemble élargi: règlement des ateliers (1ère édition en 1853, plusieurs fois revue et modifiée), règlement du *teatrino* en 1858, règlement du parloir en 1860, règlement de l'infirmerie en 1876.

[14] Texte manuscrit édité dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. IV, pp. 735-755.

Règlement des maisons salésiennes (1877)

Depuis 1863, sinon depuis 1860 si l'on tient compte de l'expérience avortée de Giaveno, la maison de l'Oratoire avait essaimé et, avec elle, son règlement. La méthode pédagogique de Don Bosco était sortie de Turin. Le collège de Mirabello, ouvert en 1863, avait été doté d'un règlement qui s'inspirait littéralement du règlement du Valdocco, en omettant, ce qui va de soi, tout ce qui intéressait les apprentis [15]. Les autres maisons copiaient à leur tour celui de Mirabello.

Avec le temps, on comprend qu'un règlement uniforme et complet devenait souhaitable. Don Bosco s'y attela pendant l'été de 1877 et, après l'avoir soumis à la réflexion de ses collaborateurs, le fit imprimer pendant l'automne de la même année en l'intitulant *Règlement pour les maisons de la Société de saint François de Sales* [16]. Il fut lu publiquement au Valdocco les 5 et 6 novembre 1877 et envoyé vers la même époque aux diverses maisons salésiennes.

Il s'ouvrait par une dissertation sur le « système préventif » dans l'éducation de la jeunesse, composée par Don Bosco cette même année pour le fascicule *Inauguration du Patronage Saint-Pierre à Nice*. C'était une nouveauté d'un grand intérêt. Suivaient dix « articles généraux » où l'on trouve énoncée avec une belle concision la grande loi de l'éducation salésienne: « Que chacun cherche à se faire aimer s'il veut se faire craindre ». Et il se terminait tout bonnement par des conseils « sur la manière d'écrire des lettres ». Le corps du recueil reprend le plan du Règlement de la maison de l'Oratoire (les emplois dans la première partie et la discipline des élèves dans la seconde), mais on y a intégré cette fois des éléments nouveaux: notamment l'office de catéchiste des apprentis et celui de conseiller scolaire, les « coadjuteurs » (confondus avec des familiers?), un règlement du *teatrino* et un autre de l'infirmerie, un chapitre sur le comportement dans les ateliers et un autre sur les promenades...

[15] Histoire de ce règlement dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. VII, pp. 519-522, et texte partiel, pp. 863-867, sous le titre *Regolamento pel collegio convitto di S. Carlo in Mirabello.*

[16] *Regolamento per le Case della Società di S. Francesco di Sales,* Turin 1877. Le texte a été reproduit (avec quelques modifications dans les titres) par le P. Ricaldone dans *Don Bosco educatore,* t. II, pp. 499-580.

Ce texte, mûri pendant plus de vingt ans et destiné à être médité par les salésiens et leurs élèves, est l'un des plus importants que Don Bosco ait légué à ses fils. Lui-même tenait à montrer à tous le prix qu'il y attachait quand il le faisait lire en séance solennelle au début de chaque année scolaire. La partie du texte consacrée aux charges et devoirs des supérieurs était lue comme le reste devant tout le monde, parce que les élèves ne devaient rien ignorer des règles auxquelles avaient à se soumettre leurs éducateurs. Cette disposition, pensait Don Bosco, était propre à engendrer chez les éduqués une obéissance raisonnée et la confiance mutuelle chez tous.

Les « deliberazioni »

Une troisième catégorie de règlements est constituée par les *deliberazioni.* Ce terme a pris chez les salésiens le sens de « décisions officielles des supérieurs de la Société réunis en assemblées législatives ». Deux sortes d'assemblées étaient aptes à prendre des décisions de ce genre: les assemblées ou *conférences* des directeurs et, à partir de 1877, les chapitres généraux.

Don Bosco avait l'habitude de tenir une conférence pour les salésiens tous les ans à l'occasion de la fête de saint François de Sales. A partir de 1865, cette conférence changeait d'aspect: elle devenait une assemblée officielle regroupant le chapitre de la maison mère et les directeurs des maisons, et ayant pour tâche, aux termes des constitutions de 1864, « de connaître les besoins de la Société, d'y pourvoir et de prendre les mesures adaptées aux temps, aux lieux et aux personnes ». C'est ainsi que pour la première fois, en 1865, les directeurs des deux récentes fondations de Mirabello et de Lanzo furent invités à faire un exposé sur la marche de leur collège. L'année d'après, en l'absence de Don Bosco, ce fut Don Rua qui présida la conférence [17].

Il ne nous reste pas de *deliberazioni* précises pour les conférences antérieures à 1871. En 1871, la conférence sanctionna les *Regole pel teatrino.* Les conférences de 1873 à 1876 nous ont laissé des décisions portant sur les sujets les plus divers: l'horai-

[17] Voir E. CERIA, *Annali...,* t. I, p. 82.

re, les notes des élèves, les personnes de service, l'étoffe des vêtements, la comptabilité, les ordinations...

Il fallait mettre un peu d'ordre dans tout cela. Le P. Giulio Barberis, maître des novices, s'en chargea. Sous la direction de Don Bosco et surtout de Don Rua, il en fit un recueil intitulé *Décisions prises lors des conférences générales de la Société de saint François de Sales, ou Notes explicatives de nos Règles.* Ce document, qualifié de « très important » par le P. Amadei, date selon lui de 1875. La matière des décisions y est rassemblée sous cinq têtes de chapitres: règles générales, règles administratives, règles économiques, règles pour la moralité et règles scolaires [18]. Les recueils futurs de *deliberazioni* s'inspireront pendant longtemps de ce plan.

La dernière conférence des directeurs eut lieu en 1877 pour la fête du patron des salésiens [19]. Les constitutions approuvées en 1874 ne connaissaient plus que les chapitres généraux se réunissant tous les trois ans. Le premier de ces chapitres — et l'un des plus importants — fut tenu à Lanzo au cours de l'automne de 1877. Il donna lieu à des *deliberazioni,* dont l'essentiel fut publié en 1878 dans un recueil comprenant les parties suivantes: études, vie commune, moralité, économie, règlement pour l'inspecteur [20].

Il fallut attendre 1882, c'est-à-dire deux ans après le chapitre général de 1880, pour avoir un recueil plus complet et plus élaboré [21]. Ce dernier rassemblait en effet toutes les décisions antérieures, celles des assemblées de directeurs dans la mesure où on avait cru bon de les maintenir, ainsi que celles des premier et deuxième chapitres généraux. L'ensemble comprenait les cinq sections suivantes: règlements spéciaux (chapitres généraux, chapitre supérieur, inspecteur, directeur, direction générale des soeurs); vie commune; piété et moralité (avec, en finale, un

[18] Histoire de ce document dans A. AMADEI, *Memorie biografiche...,* t. X, pp. 1074-1075, et texte, pp. 1112-1120.

[19] On lira l'histoire de cette dernière conférence des directeurs dans E. CERIA, *Annali...,* t. I, pp. 288-307 (et celle du premier chapitre général, pp. 308-323).

[20] *Deliberazioni del Capitolo Generale della Pia Società Salesiana tenuto a Lanzo Torinese nel settembre del 1877,* Turin 1878.

[21] *Deliberazioni del secondo Capitolo Generale della Pia Società Salesiana tenuto in Lanzo Torinese nel settembre 1880,* Turin 1882.

chapitre sur les coopérateurs salésiens); études (et presse); économie. Beaucoup de décisions nouvelles, on le voit, étaient dues à l'extension continue de la congrégation salésienne.

Le livret de 1887, groupant les décisions des chapitres de 1883 et de 1886, n'a pas l'ampleur du précédent, mais il développe en revanche quelques points laissés dans l'ombre jusque-là [22]. Particulièrement digne d'intérêt est un règlement des paroisses fort détaillé, qui délimite les conditions pour la prise en charge d'une paroisse et traite de l'équipe paroissiale salésienne et de ses relations avec l'extérieur. Le même fascicule s'occupe en outre de la question des ordinations, des coadjuteurs, du règlement des oratoires, du *Bulletin salésien* et du service militaire (plus précisément de la manière d'y échapper!).

Dans l'esprit du fondateur, toutes ces décisions n'étaient que la mise en oeuvre de ce que prescrivaient les constitutions. L'introduction au recueil de 1882 proclamait que le progrès de la Société dépendait « de l'exacte observance de nos constitutions et de ces décisions, qui en sont comme l'application pratique ». Une pensée semblable se lit dans l'introduction aux *deliberazioni* de 1887, où il est dit que celles-ci « aident efficacement à pratiquer nos saintes Règles ».

Tels étaient donc les quatre livrets qui régissaient en 1888 la vie concrète des salésiens et de leurs élèves: deux recueils de règlements, celui de l'Oratoire et celui des maisons salésiennes, et deux recueils de *décisions* des chapitres généraux, le second étant l'annexe du premier.

En parcourant ces longues listes de règles minutieuses et pleines de cordialité, on découvre le génie de saint Jean Bosco dont on a dit qu'il est « le type même du grand fondateur, idéaliste et réaliste tout ensemble, sachant oser mais aussi user de prudence, ne cherchant pour lui nul prestige: ni agitateur, ni brasseur d'affaires, mais bâtisseur de réalités solides » [23].

[22] *Deliberazioni del terzo e quarto Capitolo Generale...*, San Benigno 1887.
[23] DANIEL-ROPS, *L'Église des Révolutions*, Paris 1960, p. 907.

MARIE-DOMINIQUE MAZZARELLO (1837-1881)

Première rencontre (8 octobre 1864)

En 1864, au cours de la traditionnelle « promenade d'automne », qui l'avait menée cette année-là jusqu'en Ligurie, la troupe du Valdocco fit halte en remontant de Gênes dans un petit bourg du Haut-Montferrat dénommé Mornese. Depuis un certain temps déjà, un prêtre du lieu, Domenico Pestarino, pressait l'apôtre de Turin de faire une visite chez lui. Don Bosco arrivait enfin, mais avec une escorte de quatre-vingt-dix joyeux lurons et au son de la fanfare. L'accueil de toute la population fut chaleureux, splendide [1].

Le lendemain — c'était le 8 octobre 1864 — Don Pestarino présenta à son hôte un groupe de jeunes filles qui, sous son égide, s'adonnaient ensemble à la prière et à l'apostolat. L'âme de ce groupe était une jeune paysanne de vingt-sept ans, tellement modeste qu'elle s'était cachée derrière ses compagnes. Elle s'appelait Maria Domenica Mazzarello. Elle connaissait Don Bosco de réputation mais pour une fois qu'elle pouvait voir et entendre l'homme de Dieu, quelle joie! quelle émotion! Chaque soir, au moment du « mot du soir », elle « expédiait en hâte ses affaires

[1] Voir le récit dans E. CERIA, *La beata Maria Mazzarello, confondatrice dell'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice,* Turin 1938, pp. 35-41. Outre l'ouvrage de Ceria, les sources principales de ce chapitre sont: SACRA RITUUM CONGREGATIONE, *Aquen. Beatificationis et Canonizationis Servae Dei Mariae Dominicae Mazzarello primae Antistitae Instituti Filiarum Mariae Auxiliatricis Summarium,* Rome 1934; F. MACCONO, *Suor Maria Mazzarello, prima superiora generale delle Figlie di Maria Ausiliatrice,* 2e éd., Turin 1934. Voir aussi les biographies plus rapides de FAVINI (Turin 1951), FAURE (Lyon 1951), AUFFRAY (Lyon 1951) et HALNA (Paris 1952).

et courait écouter le *sermoncino* de Don Bosco et ne voulait en perdre le moindre mot. Elle se poussait devant tant qu'elle pouvait et l'on ne peut décrire l'expression de son visage et l'attention avec laquelle elle écoutait ». Elle disait: « Don Bosco est un saint, et je le sens! » [2].

On raconte que sainte Jeanne de Chantal se pressait elle aussi au pied de la chaire de l'évêque de Genève. « Je ne pouvais retirer mes yeux de dessus lui, avouait-elle, et n'estimais aucun bonheur comparable à celui d'être auprès de lui ». Et le sentiment qu'elle avait de la sainteté de François de Sales, elle l'exprimait presque dans les mêmes termes: « Je l'appelais saint du fond de mon coeur et je le tenais pour tel » [3].

Il n'est pas arbitraire de rapprocher ces deux vocations. Toutes deux devinrent, sous la direction de deux saints, l'instrument d'une oeuvre importante dans l'Église. Mais qui eût osé, au départ, prédire un destin semblable à la baronne de Chantal et à la paysanne de Mornese?

Premières années

Maria Domenica Mazzarello naquit le 9 mai 1837 dans un hameau dépendant de Mornese appelé *I Mazzarelli,* dans le diocèse d'Acqui, au nord-ouest de Gênes. Elle était l'aînée d'une famille qui devait compter sept enfants. Son père, Giuseppe, un paysan honnête, robuste, d'un christianisme profond et un peu austère, exerça une grande influence sur sa fille. Sa mère, Maddalena Calcagno, rappelle la mère de Don Bosco.

L'enfance de la petite villageoise fut fort simple. Marie — c'était son prénom le plus usuel — vivait sagement sous le regard de ses parents qui, selon les recommandations du curé, ne la perdaient jamais de vue. L'éducation « plutôt sévère » qu'elle reçut au sein de sa famille, spécialement du père, devait la porter à estimer certaines vertus jugées capitales comme l'obéissance, la piété, la modestie. Quoique « de caractère vif, ardent et un peu

[2] F. Maccono, *Suor Maria...,* p. 122.

[3] M. Henry-Coüannier, *Saint François de Sales et ses amitiés,* Paris 1922, pp. 198-199.

porté à l'ambition »[4], elle savait se contenir. Travailleuse, elle aida très vite sa mère dans les travaux du ménage.

Au cours de ces premières années sans surprise, il faut signaler un petit événement local, qui devait susciter des commentaires de la part des biographes de la sainte. A côté de la ferme Mazzarello existait depuis peu une chapelle, dont la construction avait été décidée à la suite d'un voeu fait en 1836 lors d'une épidémie de choléra. Or, le 24 mai 1843 — Marie avait alors six ans — la chapelle fut ouverte au culte et dédiée à Marie auxiliatrice. Le P. Ceria fait remarquer qu'à cette époque, la dévotion à Marie « secours des chrétiens » était encore peu répandue et rappelle que Don Bosco aura du mal à faire adopter ce titre pour son église de Turin vingt ans plus tard[5]. La fillette a-t-elle assisté à la cérémonie, mêlée à la foule des paroissiens? On peut le supposer. Toujours est-il qu'elle aimait venir prier devant l'image de la Vierge, même après que sa famille eut changé de domicile.

Vers la même époque en effet, à la suite d'un partage des biens dans la famille du père, les Mazzarello partirent s'installer dans la ferme de *La Valponasca,* au milieu des champs et des vignes, à trois quarts d'heure de marche du bourg. Maria vécut là jusqu'à l'âge de vingt ans dans la simplicité et l'isolement.

En grandissant, elle déchargeait sa mère d'une partie de ses soucis, en s'occupant notamment de la garde de ses frères et soeurs plus jeunes. Pour les filles de son temps et de son milieu, il n'était pas question d'aller à l'école. Elle apprit à lire on ne sait comment. En calcul, elle acquit une habileté toute particulière en comptant avec ses doigts, ce qui lui permettait de tirer d'embarras son propre père et, plus tard, des soeurs bachelières!

Formation religieuse

Naturellement portée vers la religion, Marie-Dominique vit ses inclinations développées et orientées de bonne heure par des guides attentifs.

Toute petite, elle reçut de sa mère ses premières leçons de catéchisme. Elle apprit à prier matin et soir et le recueillement

[4] Témoignage de la soeur Eulalie Bosco dans *Aquen. Beatificationis... Summarium super dubio,* Rome 1934, p. 64.

[5] E. Ceria, *La beata...,* p. 3.

qu'elle y mettait impressionnait déjà sa soeur Felicina. Comme la maison était loin de l'église, elle se consolait en regardant le clocher depuis la fenêtre de sa chambre. Très vite, sa mère l'habitua aux messes matinales; elle l'emmenait avec elle ou la faisait accompagner par sa cousine Domenica, de six ans son aînée. Pour ses premières confessions, elle eut besoin des encouragements maternels, car elle éprouvait de la répugnance à se présenter au prêtre.

Son père, qui était membre de la conférence locale de saint Vincent de Paul et qui fut l'un des premiers hommes de la paroisse à oser communier le dimanche, la marqua profondément avec sa foi robuste et sa conduite irréprochable. « Oh! que je dois de reconnaissance à mon père, dira-t-elle plus tard. S'il y a en moi quelque vertu, c'est à lui que je le dois » [6].

Elle fréquenta le catéchisme où, tout en se manifestant assez peu, elle se faisait remarquer par son attention très vive et ses récitations impeccables. Le prêtre la citait en exemple aux autres: « Vous qui êtes du *pays,* vous ne savez même pas vos prières; elle (qui habite une ferme à l'extérieur), elle sait les chanter! » [7]. Chaque semaine avait lieu une sorte de concours sur les questions du catéchisme. Dans cette épreuve, qui opposait à tour de rôle un garçon à une fille, notre héroïne mettait son *point d'honneur* — c'était précisément le nom de l'épreuve — à triompher de son adversaire. « Les garçons ne me font pas peur, s'exclamait-elle fièrement, et je veux les vaincre tous! » [8]. Beau trait, qui dépeint la femme de caractère que sera Mère Mazzarello!

Vers l'âge de dix ans, elle fit sa première communion. Elle fut confirmée le 30 septembre 1849 dans l'église de Gavi par Mgr Pallavicini. Faute de témoignages plus explicites, nous pouvons tout au plus supposer qu'elle s'était préparée à ces actes importants avec sérieux.

A partir de là, son désir de mener une vie exemplaire s'approfondit, en fonction évidemment des idées de son époque et de son milieu sur la perfection. « Ennemie des divertissements mondains », elle « s'ingéniait encore à en éloigner les autres » [9]. A ses cadets, elle donnait de bons conseils, insistant sur la fidélité

[6] F. Maccono, *Suor Maria...,* p. 19.
[7] F. Maccono, *Suor Maria...,* p. 14.
[8] F. Maccono, *Suor Maria...,* p. 15.
[9] Témoignage d'Angela Mazzarello dans le *Summarium super dubio,* p. 27.

au devoir et sur la bonne entente mutuelle. Elle fut prise en même temps du désir d'intensifier sa vie chrétienne personnelle et, pour commencer, de se corriger des défauts qu'elle se reprochait. Pour l'y aider, elle ne pouvait trouver directeur d'âmes plus attentif que l'abbé Pestarino.

Né le 5 janvier 1817 dans une famille aisée de Mornese, Domenico Pestarino avait fait son séminaire à Gênes, où il s'était mis à l'école du moraliste Giuseppe Frassinetti, l'un des grands propagandistes de la communion fréquente en Italie. Revenu au pays en 1847, il y opéra en peu de temps une véritable révolution antijanséniste. « Vint un temps, dit un témoin, où le matin en semaine il y avait plus de cent communions, surtout en hiver » [10]. Entreprenant et zélé — il avait fondé la conférence de saint Vincent de Paul pour les hommes et la compagnie des mères chrétiennes pour les femmes — il vit son autorité morale reconnue sans peine par la grande masse de la population.

L'abbé Pestarino s'intéressa à cette fille qui avait du cran et qui voulait progresser. Dès le départ, il l'admit à communier toutes les semaines, et bientôt tous les jours. Elle se confessait régulièrement à lui. La direction exigeante de ce prêtre, loin de la rebuter, semblait convenir à son tempéramment volontaire et à ses désirs de perfection. Il lui prêchait plus spécialement la mortification, la lutte contre l'amour-propre, la charité avec tous, la modération du caractère, la fuite du péché [11].

Sur plusieurs points, Marie-Dominique dut se faire violence, sans qu'elle acquît du premier coup la victoire. De sa mère, nous dit-on, elle avait hérité un tempérament prompt à s'enflammer. Il lui arrivait de s'impatienter très fort, au point que le sang lui montait à la tête; et, quand ses amies lui jetaient: « Comme tu deviens rouge! », elle avait peine à maîtriser ses nerfs. Elle tenait de son père la solidité du jugement et l'équilibre, mais aussi un attachement exagéré à ses opinions dont elle parvenait difficilement à se défaire.

Son directeur ne craignait pas de lui faire des reproches quand il le jugeait bon. Un jour qu'elle travaillait dans les vignes, au lieu de lier les sarments au cep, elle les trancha tout net dans un

[10] F. Maccono, *Suor Maria...* p. 23.

[11] Sur la direction de l'abbé Pestarino, voir F. Maccono, *Suor Maria...*, pp. 21-26.

accès d'impatience. Elle ne pensait pas avoir fait grand mal, mais son confesseur lui fit savoir que tel n'était pas son avis... Il se montrait non moins sévère pour les petites manifestations de la vanité féminine chez sa pénitente, d'autant que, à cause de son grand air, ses compagnes l'appelaient dans leur dialecte la *bula!*

Quoi qu'il en soit, on s'accordait à lui trouver un grand amour de la piété, qui ne diminua pas quand elle fut devenue jeune fille. Elle l'entretenait par l'assistance quotidienne à la messe. Ni le travail absorbant de la journée, ni le lever matinal, ni la rudesse du climat, ne venaient à bout de sa résolution. Un jour, il lui arriva par erreur de quitter la maison à deux heures du matin. Plus d'une fois, elle attendit que le prêtre voulût bien ouvrir la porte. A l'église, elle se tenait habituellement dans un endroit peu visible. Quoiqu'elle eût une grande dévotion pour le Saint-Sacrement, elle évitait les manifestations extérieures de la piété. A la maison, elle aimait prier ou lire un livre de dévotion.

On lui connaissait une autre qualité particulière: l'ardeur au travail. Non seulement elle se dépensait dans les soins du ménage, mais elle faisait l'admiration des ouvriers de son père dans les travaux de la vigne: « Cette fille a des bras de fer, disaient-ils, et on a de la peine à la suivre » [12]. C'était l'une des saintes filles de la chrétienté du dix-neuvième siècle, qui allait voir naître en France Thérèse Martin.

Les filles de l'Immaculée

Dans l'esprit de Maria, on comprend que l'idée de n'appartenir qu'à Dieu se soit manifestée assez spontanément. De bonne heure, disait-elle, elle avait fait le voeu de virginité « sans savoir qu'il fallait pour cela une permission » [13]. Elle montrait de l'estime pour l'état religieux mais se croyait trop « pauvre » pour devenir elle-même religieuse. Cependant une occasion se présenta, qui lui permit de réaliser une partie de son idéal.

Il y avait à Mornese un petit nombre de braves filles qui, comme elles, aspiraient à une vie plus parfaite. Soit empêchement

[12] F. Maccono, *Suor Maria...*, p. 28.

[13] Témoignage de soeur Petronilla Mazzarello dans le *Summarium*, p. 327.

d'aller au couvent, soit désir de se sanctifier dans le monde, elles décidèrent de créer sur place une sorte de communauté religieuse dont les membres continueraient de vivre dans leur famille. Le coup d'envoi fut donné à ce projet par Angela Maccagno, l'aînée du groupe et la plus instruite. Celle-ci conçut l'idée d'une *Pieuse union* sous le titre de *Figlie di Maria Santissima Immacolata* et rédigea elle-même un règlement calqué sur la règle des ursulines, qu'elle soumit en 1852 à l'abbé Pestarino [14].

Le texte prévoyait que les compagnes devraient « être unies en Jésus-Christ, de coeur, d'esprit et de volonté, dans l'obéissance en tout et pour tout à leur père directeur spirituel et confesseur ». Elles feraient voeu de chasteté pour un temps donné, un an au maximum. Vivant dans le monde, elles y pratiqueraient le détachement plus que celles qui vivent dans les couvents et s'engageraient à « coopérer à la gloire de Dieu et de la religion (...) par le bon exemple, la fréquentation des sacrements, la dévotion à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, une dévotion tendre et spéciale à la Vierge, notre Mère ». A l'imitation de ce que faisaient les « mauvais », leur société devait rester secrète et elles s'efforceraient d'en susciter de semblables dans les villages et dans les villes.

L'abbé Pestarino trouva le projet fort intéressant; mais, avant de lui donner son approbation, il le porta à Gênes à son maître et ami Frassinetti pour qu'il l'examinât à son tour et lui donnât sa forme définitive. Le théologien tarda deux années à répondre. Finalement, au cours de l'automne de 1855, « à partir du canevas qui lui avait été tracé », il composa un *Regolamento della Pia Unione delle Figlie di Maria Santissima Immacolata,* dont la diffusion connut en Italie un succès assez inattendu.

L'abbé Pestarino fut naturellement le premier à établir le groupement dans sa paroisse. Comme prévu, tout se passa dans le plus grand secret le dimanche 9 décembre 1855 en présence des cinq premières *Filles de l'Immaculée,* parmi lesquelles Angela Maccagno et Maria Mazzarello. L'existence de la Pieuse Union ne fut connue de tous qu'au mois de mai 1857 à l'occasion d'une visite pastorale de Mgr Contratto, évêque d'Acqui. A Mornese, elle comptait alors en moyenne une quinzaine de membres.

[14] Voir l'histoire de la fondation des *Filles de Marie Immaculée* dans F. Maccono, *Suor Maria...,* pp. 44-50; et dans E. Ceria, *La beata...,* pp. 13-16.

Maria était la plus jeune du groupe, mais aussi, disait-on, la plus fervente et la plus fidèle. Comme le voulait le règlement, elle pratiquait assidûment l'union à Dieu, la pénitence, l'apostolat auprès des filles du village; elle y mettait l'ardeur exigeante qui faisait le fond de sa nature. Un jour, au cours de leur réunion hebdomadaire, elle s'accusa devant ses compagnes « d'être restée un quart d'heure sans penser à Dieu », ce qui causa à tout le monde une « forte impression ». Sa soif de mortification était si grande que plus d'une fois son directeur dut la freiner.

Cependant, au sein de l'association, sa personnalité s'affirmait. Tout en se faisant un devoir d'obéir strictement à la « supérieure » Maccagno, au caractère plus débonnaire, elle prenait de l'ascendant sur ses compagnes grâce à son savoir-faire et à son énergie. Tous les quinze jours, elle s'acquittait mieux que quiconque de la « conférence aux mères de famille » et un témoin raconte qu'elle savait attirer les filles du village « comme l'aimant attire le fer ».

Débuts d'apostolat

Vers l'âge de vingt ans, plusieurs faits contribuèrent à orienter la vie de Maria dans une direction nouvelle. Ils ne furent pas tous d'emblée réjouissants.

En 1858, un vol important fut commis chez les Mazzarello, pendant qu'ils étaient à la vigne. Le père décida de quitter La Valponasca trop isolée et de s'établir dans Mornese. Maria en retirait des avantages, puisqu'elle était plus proche de l'église et de son champ d'apostolat.

Mais voici qu'en 1860, une épidémie de typhus s'abattit sur la région, faisant bon nombre de victimes. Appelée dans le foyer de son oncle qui avait contracté le mal, Maria se dépensa nuit et jour pendant un mois au service des malades. Puis, au moment où ceux-ci étaient hors de danger, elle fut atteinte à son tour. Un moment, on craignit le pire. Elle ne se remit que très lentement, sans jamais guérir tout à fait. La jeune fille aux « bras de fer » ne retrouva plus sa vigueur d'antan. Toutefois durant sa maladie, elle avait eu le temps de réfléchir...

Elle deviendrait couturière. Cela lui permettrait de gagner sa vie sans être à charge à personne. En réfléchissant bien, quelque

chose de plus important germait dans sa tête: grâce à ce métier, elle pourrait, se disait-elle, attirer les filles, les former, leur faire du bien.

Elle s'ouvrit de son projet à ses parents, qui, après un moment de perplexité, finirent par céder à ses raisons. Une de ses meilleures amies, Petronilla Mazzarello, qui était Fille de l'Immaculée, accepta de travailler avec elle et de partager sa vie. L'abbé Pestarino, consulté, donna son accord. Le Ciel lui-même semblait encourager le pieux dessein. Mère Mazzarello devait raconter plus tard un fait étrange, qui lui était arrivé à cette époque de sa vie. Un jour qu'elle passait sur une colline de Mornese, elle vit comme en rêve, une grande maison et, dans cette maison, des soeurs et leurs élèves, cependant qu'une voix, lui semblait-il, disait: « Je te les confie! » [15].

Dès l'automne de 1860, nous trouvons les deux amies Maria et Petronilla dans la boutique du tailleur Valentino Campi. L'année suivante, elles se perfectionnèrent dans le métier auprès de la couturière Antonietta Barco. Après quoi elles s'établirent à leur compte. Le plus difficile était de trouver un local pour y installer leur petit atelier de couture. Après plusieurs déménagements, elles louèrent une chambre assez spacieuse, près de l'église. Leur projet commençait à se réaliser avec l'arrivée des premières élèves.

Un beau jour, on leur proposa de prendre en pension deux orphelines. Elles louèrent alors une deuxième chambre à côté de leur atelier et les y installèrent. La nuit, c'était Petronilla qui les gardait, en attendant que Maria eût reçu de ses parents l'autorisation de rester elle aussi jour et nuit à l'ouvroir. Bientôt on compta une troisième interne, puis une quatrième, puis trois autres encore. Pour les loger, d'autres pièces avaient été prises en location, si bien qu'à côté de l'atelier, on assistait à la formation d'un petit foyer.

Cependant Maria désirait « faire du bien non seulement à celles qui venaient à elle pour apprendre à coudre, mais à toutes celles du pays » [16]. Ce fut l'origine d'une sorte d'oratoire. Les deux amies réunissaient les filles le dimanche, les accompagnaient à l'église, les distrayaient par des jeux et des promenades.

[15] F. Maccono, *Suor Maria...*, p. 69.
[16] F. Maccono, *Suor Maria...*, p. 101.

Maria dirigeait son petit monde d'internes et d'externes du mieux qu'elle pouvait, sans règles fixes. Son expérience des gens et des choses lui servait de guide. Elle savait reprendre les élèves quand il le fallait, sans hausser le ton. Aux mères de famille, elle n'hésitait pas à prodiguer des conseils pour la bonne éducation des enfants. Mais ce qui lui importait par-dessus tout, c'était le bien spirituel de celles dont elle avait la charge. Dans son apostolat, elle s'efforçait plus spécialement de combattre le respect humain et d'empêcher l'offense de Dieu. On devinait à la source de son action un amour surnaturel des enfants. A son insu, Maria était déjà salésienne.

La fille spirituelle de Don Bosco

Les deux amies entendaient parler avec admiration de l'apôtre de Turin, surtout depuis la visite de l'abbé Pestarino à l'Oratoire en novembre 1862. Quand Don Bosco vint à Mornese pour la première fois en 1864, Maria comprit d'instinct l'homme de Dieu. Elle était toutefois à cent lieues de penser que de son oeuvre sortirait une congrégation. Nous avons tout lieu de croire qu'à cette époque Don Bosco n'y songeait pas non plus.

Cependant, à partir de cette date, des relations suivies étaient nouées entre l'Oratoire et Mornese, d'autant plus que Pestarino avait demandé son admission dans la congrégation salésienne et qu'on avait en chantier un collège salésien pour les garçons du bourg. Avec l'accord de Don Bosco, Pestarino proposa aux Filles de la *Pieuse union* d'habiter en communauté dans une maison qu'il mit à leur disposition. Maria accepta avec enthousiasme mais elle eut quelques difficultés avec ses parents qui ne pensaient qu'à la marier au plus tôt. Son amie Pétronille la suivit ainsi que deux autres filles. Quelques élèves internes complétaient au début le tableau de ce qu'on appela la maison de l'Immaculée. Quand la famille fut devenue plus importante, on éprouva le besoin d'avoir une supérieure et Maria fut élue.

Peu à peu, la vigilance de Don Bosco sur le groupe de Mornese se faisait plus efficace, sans d'ailleurs qu'on puisse dire à quel moment il projeta de s'en servir pour en faire les fondements d'une congrégation. De passage à Mornese, il tint une conférence aux *Filles de l'Immaculée* à la fin de 1867. On sait peu de

choses sur les quatre années qui suivirent, sinon que Don Bosco leur fit parvenir un horaire ou règlement pour la bonne marche de leur maison.

L'année 1871 fut décisive. Résolu à donner naissance à une congrégation de religieuses pour l'éducation chrétienne de la jeunesse féminine, Don Bosco chargea l'abbé Pestarino de sonder à Mornese les premières vocations à la vie religieuse. Ce fut, pour toutes, une grosse surprise. Il y avait longtemps que Maria avait renoncé à cette idée jugée par elle irréalisable. Néamnoins, avec quelques compagnes, elle se déclara prête « à l'obéissance et à n'importe quel sacrifice » [17].

Le 5 août 1872, elle prit l'habit des *Filles de Marie-Auxiliatrice* et prononça ses voeux en présence de Don Bosco. On se tourna naturellement vers elle pour diriger la congrégation qui venait de naître. Son histoire se confond désormais avec celle de son Institut.

Physionomie spirituelle de Maria Mazzarello

Tempérament franc, mais réservé, ardent, doué d'un grand discernement malgré une instruction rudimentaire, Maria Mazzarello se signalait avant tout par la vertu de force. Cette femme de la campagne, simple et digne, en imposait. De l'avis de Pie IX, elle possédait l'art de gouverner [18]. Il était pourtant facile de lui obéir, car, disait une soeur, « elle exerçait la charge de supérieure comme une véritable mère; pas de mignardises chez elle; elle était plutôt résolue mais elle savait si bien persuader qu'elle se faisait obéir sans que l'obéissance devînt un poids » [19].

Sa vie intérieure était intense. Très jeune, elle apprit à aimer Dieu en travaillant pour lui. « Que chaque point soit un acte d'amour », disait la jeune couturière à son amie au début de l'atelier [20]. Sa piété se fit de plus en plus eucharistique et mariale.

[17] E. Ceria, *La beata...*, p. 52.

[18] Voir F. Maccono, *Lo spirito e le virtù della beata Maria Mazzarello, confondatrice e prima superiora generale delle Figlie di Maria Ausiliatrice,* Turin 1947, pp. 11-12.

[19] F. Maccono, *Suor Maria...*, p. 543.

[20] F. Maccono, *Suor Maria...*, p. 71.

Devenue supérieure, elle ne se laissa pas étourdir pas ses fonctions, suppliant au contraire qu'on mît à sa place quelqu'un de « plus instruit et de plus capable » qu'elle. Elle se rappelait son origine très modeste et participait aux besognes communes. Ignorant les retours sur soi, elle ne visait qu'à répondre au bon plaisir de Dieu.

Sa charité était vraie et directe, au service de tous. « Elle s'occupait de toutes, témoignait une soeur, et avait soin de chacune de nous, comme si chacune était seule dans l'Institut » [21]. On lui connaissait des délicatesses admirables. Il est permis de penser que son grand respect des âmes s'enracinait dans sa pureté exigeante.

Son genre de sainteté n'avait rien d'excessif. Ni toute faite, ni facile, elle demeurait dans les limites d'une modération bien salésienne. Le *Magnificat* célèbre cette vertu des humbles.

Maria Domenica Mazzarello mourut à quarante-quatre ans le 14 mai 1881. Elle devait être béatifiée par Pie XI le 20 novembre 1938 et canonisée par Pie XII le 24 juin 1951. Entre-temps le petit groupe de Filles de Marie-Auxiliatrice était devenu l'une des grandes congrégations féminines de la catholicité.

[21] F. Maccono, *Lo spirito e le virtù...*, p. 122.

LES FILLES DE MARIE-AUXILIATRICE JUSQU'A LA MORT DE DON BOSCO

La connaissance de la sainte nous aide à comprendre l'institution qu'elle a contribué à donner à l'Église.

Une fille de la campagne dénuée d'instruction, une association n'ayant d'autre ambition que de servir Dieu et de s'occuper des fillettes d'un village du Montferrat: voilà le départ. Arrive Don Bosco et, avec lui, le mouvement et l'expansion. Le petite communauté se structure, accroît ses effectifs, construit des maisons d'éducation, envoie des missionnaires en Amérique du Sud. Elle devient de la sorte une congrégation de grande envergure qui, d'année, croît en nombre et en influence.

Cette transformation imprévue peut se résumer ainsi: des Filles de l'Immaculée aux Filles de Marie-Auxiliatrice.

Étapes de la fondation des Filles de Marie-Auxiliatrice

Lorsqu'en 1857 l'évêque d'Acqui reconnut officiellement l'Union des Filles de Marie-Immaculée de Mornese, cette association ne comptait que quelques jeunes filles qui, n'ayant pas d'attrait pour le mariage, ne se sentaient pas faites non plus pour la vie monastique [1]. Leur but était de mener une vie chrétienne fervente et de se dévouer, principalement au service de la jeunesse, dans

[1] En plus des sources citées pour le chapitre précédent, il faut signaler ici les pages consacrées à la naissance de l'Institut dans A. AMADEI, *Memorie biografiche...*, t. X, pp. 575-660. Résumé de l'histoire des salésiennes dans F. DESRAMAUT, *Filles de Marie-Auxiliatrice*, dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, fasc. 96 (Paris 1968), coll. 62-64. Présentation des origines dans P. STELLA, *Don Bosco nella storia...*, t. I, pp. 187-208.

le cadre de leur paroisse. Elles vivaient chez elles, mais se réunissaient fréquemment sous la direction de l'abbé Pestarino et de leur « supérieure » Angela Maccagno. Sans être liées par des voeux, elles pratiquaient les conseils évangéliques (esprit de pauvreté, chasteté, obéissance au directeur et à la « supérieure »); mais rien d'extraordinaire ne devait transparaître à l'extérieur.

A partir de 1860, quelques membres de l'association devaient inaugurer une voie nouvelle, tout en se maintenant en contact avec les autres. Devenue inapte aux travaux de la campagne en raison d'une grave maladie, Maria Mazzarello, aidée de son amie Petronilla, créait un atelier de couture, puis un embryon de pensionnat et un oratoire. Avec le temps, d'autres Filles de l'Immaculée devaient se joindre au mouvement et se constituer avec les deux premières en communauté, tandis que le reste du groupe, avec Angela Maccagno, continuait de vivre en famille.

Sur ces entrefaites, l'abbé Pestarino fit la connaissance de Don Bosco au cours d'un voyage en chemin de fer et lui parla de son groupe de jeunes filles. Don Bosco l'écouta, intéressé, et l'invita à lui rendre visite à l'Oratoire. Pestarino s'y rendit au mois de novembre 1862 et fut tellement enchanté de l'esprit qui y régnait qu'il manifesta à son hôte le désir de devenir salésien [2]. Un début de collaboration s'établit dès lors entre Turin et Mornese, en même temps qu'un grand courant de sympathie. Pestarino retourna plusieurs fois au Valdocco. Grâce à lui, Don Bosco suivait — de loin, mais avec intérêt — l'activité de Maria et de ses compagnes. Un jour, il leur fit remettre un billet où on pouvait lire ces paroles assez significatives de la spiritualité qu'il diffusait: « Priez, mais tâchez aussi de faire, pour la jeunesse, le plus de bien que vous pourrez » [3].

[2] Nous avons vu que Pestarino devint salésien (1864?). Don Bosco le considérait comme un directeur salésien et, à ce titre, le convoquait aux conférences annuelles pour la fête de saint François de Sales. Voir E. Ceria, *La beata Maria Mazzarello...*, pp. 25-26 et 35-36.

[3] A. Amadei, *Memorie biografiche...*, t. X, p. 586.

Sans que l'on puisse déterminer avec exactitude quand et comment l'idée lui était venue de mettre à profit l'expérience de Mornese, il est certain que Don Bosco songeait dès cette époque à faire quelque chose pour la jeunesse féminine [4]. Pourtant il hésitait. Etait-ce bien sa vocation de s'engager dans une tâche pour laquelle il se sentait si peu d'inclination?

Pour le décider, il fallut les demandes répétées de quelques évêques et d'autres personnes influentes. « Les salésiens réussissaient si bien auprès des garçons. Don Bosco allait-il se contenter de cela et négliger l'autre partie de la jeunesse? ». Tels étaient les propos qui lui étaient tenus d'ordinaire.

De plus, comme il arrivait à la veille d'importantes décisions à prendre, des songes lui donnaient alors matière à réflexion [5]. Ils servent à nous faire connaître son état d'esprit du moment. Dans la nuit du 5 au 6 juillet 1862, il se voyait en train de converser avec la marquise Barolo. A la fin de l'entretien, il avait lui-même prononcé ces mots: « Eh bien! il faut que je fasse en sorte que le sang (de Notre-Seigneur) ne soit pas répandu inutilement, tant pour les garçons que pour les filles! ». Une autre fois, selon le P. Francesia, il vit en rêve un « nombre immense » de filles qui jouaient sur une place de Turin, « adandonnées à elles-mêmes ». Quand elles l'aperçurent, elles se précipitèrent vers lui en le suppliant de vouloir s'occuper d'elles. « Je cherchais à m'éloigner, devait-il raconter, en leur disant que je ne pouvais pas, que d'autres leur viendraient en aide, parce que ma mission était différente. (...) Alors je vis apparaître une noble dame au visage resplendissant qui m'encourageait de sa belle voix à satisfaire leur désir. Et, tout en paraissant disparaître au milieu d'elles, elle me répétait: « Prends soin d'elles, ce sont mes filles! ».

Selon le même Francesia, Don Bosco lui aurait déclaré en 1870

[4] Le P. Stella met en garde contre certaines simplifications hâtives concernant l'origine de la congrégation. Il n'est pas impossible selon lui que Don Bosco ait fait des projets ailleurs qu'à Mornese. Voir ce que dit l'auteur sur "Don Bosco et Soeur Clarac" dans P. STELLA, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica,* t. I, pp. 187-192.

[5] Lire le récit de ces songes ainsi que l'entretien avec Francesia dans F. MACCONO, *Suor Maria Mazzarello...*, pp. 83-85.

qu'il était temps de « mettre sur pied une pieuse congrégation qui fasse pour les filles ce que les salésiens font pour les garçons ».

Jusque-là des choses avaient paru traîner. Maintenant que la décision était prise, on pouvait être sûr que tout irait très vite. « Voyons, cher Don Bosco, avait répliqué Francesia, vous n'arrêterez donc jamais de mettre la main à de nouveaux projets? ».

Naissance de l'Institut des Filles de Marie-Ausiliatrice

La décision fut enlevée en l'espace de deux ans, 1871 et 1872.

Au mois d'avril 1871, pour la première fois, il posait au chapitre supérieur la question de confiance sur la fondation d'une communauté de femmes: « Beaucoup de personnes m'ont maintes fois demandé de faire pour les filles ce peu de bien que, avec la grâce de Dieu, nous faisons pour les garçons. Si je n'écoutais que mon inclination, je ne me lancerais pas dans ce genre d'apostolat. Mais les demandes sont devenues si pressantes et viennent de personnes si estimables que je croirais me dérober aux vues de la Providence si je ne les prenais en considération. Je vous soumets donc ce projet et vous invite à y réfléchir devant le Seigneur » [6].

On dit que cette tirade fit une forte impression sur les auditeurs.

Un mois plus tard, nouvelle réunion. Le projet fut approuvé à l'unanimité. C'est alors que Don Bosco désigna officiellement Mornese comme point de départ de sa nouvelle entreprise.

Reçu en audience peu de temps après par Pie IX, il se vit encouragé à aller de l'avant. A propos de la direction des futures religieuses, le pape lui disait: « Elles dépendront de vous et de vos successeurs, comme les Filles de la Charité de saint Vincent de Paul dépendent des lazaristes. Rédigez les constitutions dans ce sens et commencez l'expérience. Le reste viendra ensuite » [7].

Ainsi fut fait. Vers la fin de 1871, un projet de constitutions pour les « Filles de Marie-Auxiliatrice » était remis par lui à Pestarino à l'intention des futures novices. La maladie qui assaillit le saint à cette époque et le cloua au lit à Varazze pendant cinquante jours fut la cause de quelque retard. Néanmoins,

[6] A. AMADEI, *Memorie biografiche...*, t. X, p. 594.
[7] A. AMADEI, *Memorie biografiche...*, t. X, p. 600.

il fit procéder à l'élection de la supérieure et du chapitre, ce qui eut lieu en janvier 1872 le jour de la fête de saint François de Sales. Vingt et une voix sur vingt-sept se portèrent sur Maria Mazzarello pour le poste de supérieure, mais on ne réussit à faire endosser à l'humble femme d'autre titre que celui de « première assistante » ou de « vicaire ». Son amie Petronilla devint « seconde assistante » et sa soeur Felicina, maîtresse des novices.

Un problème restait en suspens, celui de l'installation d'une maison mère. En effet, il devenait nécessaire de trouver une maison à la fois indépendante et suffisamment grande pour contenir les religieuses et leurs élèves. L'histoire de cette acquisition est pleine d'imprévus et assez navrante. En 1864, lors du premier passage de Don Bosco, avait été décidée d'un commun accord la construction à Mornese d'un collège de garçons. Ravie du projet, la population du pays avait participé avec désintéressement à sa réalisation. Mais, quand tout fut près d'être achevé, la curie diocésaine s'opposa à l'ouverture d'une institution qui risquait de faire du tort au petit séminaire du diocèse. Profitant de l'occasion, Don Bosco décidait sur-le-champ d'y installer les religieuses et chargeait Pestarino d'aviser sur place. Mal lui en prit, car les habitants de Mornese crièrent ouvertement à la trahison. Si le transfert eut quand même lieu (1872), c'est dans un climat d'incompréhension, voire d'hostilité, que les Filles de Marie-Auxiliatrice débutèrent dans la vie religieuse. S'ajoutaient à cela la pauvreté et les privations, qui étaient grandes.

Toujours est-il qu'à peine installées dans leur nouvelle maison, elles se préparaient à recevoir des structures définitives. On pensait à l'habit. D'après les recommandations du fondateur, il devait être simple, comme celui que portent les femmes de condition moyenne, afin de permettre aux religieuses de pouvoir sortir seules et même d'entrer dans les familles sans attirer l'attention de personne. Maria Mazzarello en confectionna un de couleur marron, qui fut adopté par la communauté [8].

Le 5 août 1872 fut un grand jour pour la congrégation naissante. En présence de Don Bosco, l'évêque du diocèse, Mgr Sciandra, procédait à la cérémonie de la première vêture et de la première profession religieuse. Elles étaient quinze à prendre

[8] A propos de l'habit et des modifications qu'il subit à plusieurs reprises, voir F. Maccono, *Suor Maria...*, pp. 162-164 (note).

l'habit des Filles de Marie-Auxiliatrice, parmi lesquelles onze prononçaient leurs premiers voeux triennaux. A la fin, Don Bosco prit la parole: « Vous souffrez, je le vois bien, parce que tout le monde vous persécute et se moque de vous. Vos parents eux-mêmes haussent les épaules. Il ne faut pas vous en étonner. (...) Vous vous sanctifierez et avec le temps vous pourrez faire du bien à des âmes en grand nombre, à condition de rester dans l'humilité » [9].

Les religieuses prirent alors officiellement le nom de Filles de Marie-Auxiliatrice. Don Bosco avait choisi ce titre, parce que, dira-t-il un jour, il voulait « que l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice fût un monument de reconnaissance éternelle pour les faveurs singulières obtenues d'une si bonne mère » [10].

Consolidation

Après ces événements, la communauté se mit à l'oeuvre avec un ardeur renouvelée.

Un gros point noir: le manque d'instruction de la plupart des soeurs. De Turin, Don Bosco leur envoya des maîtresses pour leur faire la classe. C'est alors que soeur Mazzarello apprit à écrire. Leur directeur les obligea en même temps à abandonner le dialecte local au profit de l'italien, ce qui fit jaser les gens du pays... En février 1873, deux soeurs de la congrégation de Sainte-Anne vinrent également de Turin à la demande de Don Bosco pour les former au mode de vie d'une communauté régulière.

Cependant, des postulantes arrivaient à Mornese, souvent envoyées par Don Bosco. Le 5 août 1873, neuf nouvelles recrues prenaient l'habit et trois novices émettaient leurs voeux triennaux. On raconte qu'un des prédicateurs de la retraite, Mgr Scotton, n'était pas spécialement enchanté par la communauté de Mornese et qu'il ne se gêna pas pour dire au fondateur les défauts qu'il y avait constatés: ignorance, incapacité, désordre... « Bon, bon, fit simplement Don Bosco, nous verrons, nous verrons », en ajoutant que, si ses maisons naissaient dans le désordre, elles

[9] A. Amadei, *Memorie biografiche...*, t. X, p. 617.
[10] F. Maccono, *Suor Maria...*, p. 167.

finissaient bien par rentrer dans l'ordre [11]. Revenu comme prédicateur trois ans plus tard, le prélat manifesterait qu'il avait tout lieu de changer complètement d'avis.

A l'égard des postulantes, il faut dire que la tâche de la jeune « supérieure » n'était pas toujours des plus faciles. Si Don Bosco et le P. Pestarino (devenu salésien, comme nous le savons) pourvoyaient au recrutement, c'était à elle d'opérer le discernement des vocations. Le malheur voulut que, dans le troupeau des nouvelles venues, il y eut souvent quelque brebis follette, manquant de bon sens ou de mesure... Une jeune veuve de Turin, envoyée par Don Bosco, faillit tout mettre sens dessus dessous par sa manie de vouloir régenter tout le monde et de faire des réformes selon le modèle de couvent qu'elle s'était forgé. Quelques fortes têtes provoquèrent dans la communauté des remous, qui furent la cause du départ de quatre professes et d'une novice. Une postulante aux allures de sainte finit lamentablement, après avoir causé dans la maison des manifestations suspectes, diaboliques même selon certains... Trop modeste pour s'imposer avec force, Soeur Mazzarello avait un don de perspicacité qui lui était dans ces cas difficiles d'un grand secours.

Si inquiétante que pût être à certains moments l'agitation des esprits, elle ne pouvait cacher les progrès constants de l'Institut dans sa consolidation interne. L'année 1874 fut importante sous ce rapport. En même temps qu'il faisait approuver les constitutions des salésiens, Don Bosco obtenait que l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice fût greffé sur le tronc de la Société salésienne, « encastré dans la congrégation » selon son expression [12]. Pour la première fois, il employait alors l'appellation « nos soeurs ». Le supérieur des salésiens devenait de droit celui des Filles de Marie-Auxiliatrice. Tout cela était conforme à la pensée exprimée par Pie IX trois ans plus tôt. Autre événement d'importance: la nomination du P. Giovanni Cagliero comme « directeur général », chargé de gouverner l'Institut au nom du recteur majeur, étant entendu que Mornese conservait son « directeur particulier ». C'est dire qu'à Turin, on songeait sérieusement à l'avenir de la branche féminine. Enfin, le 15 juin 1874, Soeur Mazzarello fut officiellement désignée par le vote unanime des professes à la

[11] Voir F. Maccono, *Suor Maria...*, pp. 186-187.
[12] E. Ceria, *La beata...*, p. 78.

charge de supérieure générale. Cette fois, elle dut se résigner à abandonner ce titre de « vicaire », qui avait servi jusque-là à entretenir ses illusions.

D'autres changements se produisaient vers la même époque. Le P. Pestarino était mort le 15 mai 1874. Lui parti, les soeurs eurent l'impression que « tout l'Institut s'écroulait » [13] Le défunt fut remplacé par le P. Giuseppe Cagliero, cousin du directeur général. Mais quelques mois plus tard le nouveau venu était emporté à son tour. C'est alors qu'arrive à Mornese un directeur qui, en quelques années, va marquer la maison de sa forte personnalité. Il s'appelle Giacomo Costamagna. Actif, musicien et mauvais caractère, ce grand salésien, qui mourra évêque en Amérique, va incarner pendant trois ans le dynamisme de l'esprit salésien. « Il semblait, dit le P. Ceria, qu'un courant électrique avait investi (la maison) de fond en comble et la mettait continuellement en mouvement » [14]. Il y eut quelques moments difficiles pour Mère Mazzarello. Le directeur était de ces hommes dont on dit qu'ils ne comprennent la discipline que dans leurs rapports avec leurs subordonnés... En tout cas, il incita la Mère à développer l'oratoire. Lui-même enseignait aux élèves le chant et la musique et préparait des soeurs à faire la classe.

Le 28 août, en présence de Don Bosco, Mère Mazzarello et douze religieuses faisaient profession perpétuelle, tandis que quinze postulantes prenaient l'habit.

Le 23 janvier 1876, les Règles des Filles de Marie-Auxiliatrice étaient approuvées par Mgr Sciandra, évêque d'Acqui. Avant de les imprimer, le fondateur voulut les soumettre pendant quelque temps encore à l'épreuve de l'expérience. Ce n'est qu'en 1878 que le livret fut édité et remis aux religieuses. Il faut noter ici que Don Bosco n'a jamais essayé de faire approuver l'Institut par les autorités romaines. C'est là une sorte d'anomalie dans la vie du fondateur, d'autant plus déconcertante que l'on connaît ses efforts pour soustraire la Société salésienne à l'autorité diocésaine [15]. Parmi les raisons qui ont pu le guider dans cette façon de faire, sans doute y avait-il la crainte que Rome ne trouvât

[13] E. CERIA, *La beata...*, p. 83.

[14] E. CERIA, *La beata...*, p. 89.

[15] Voir ce que dit à ce propos P. STELLA, *Don Bosco nella storia...*, t. I, pp. 203-207.

inacceptable une dépendance aussi étroite des soeurs par rapport aux salésiens.

Les constitutions des soeurs salésiennes s'inspiraient souvent de très près de celles des salésiens. Les Filles de Marie-Auxiliatrice ont pour but « de travailler à leur propre perfection et d'aider au salut du prochain, spécialement en donnant aux enfants du peuple une éducation chrétienne » [16]. Leur mission particulière est « de prendre la direction d'écoles, d'orphelinats, de foyers pour enfants, d'oratoires et, en outre, d'ouvrir des ateliers au service des filles les plus pauvres dans les villes, les villages et les missions à l'étranger ». Elles peuvent aussi accepter « la direction d'hôpitaux et d'autres oeuvres semblables de charité » [17] et ouvrir « des pensions de préférence pour les filles de condition humble ». Parmi les qualités exigées des soeurs, les constitutions insistent particulièrement sur la charité, la simplicité, la modestie, le détachement, la joie. Ce sont là les grands traits de la spiritualité salésienne.

Mère Mazzarello professait un grand respect pour ces Règles qu'elle considérait comme « venant de Dieu par l'intermédiaire de Don Bosco ». De là son souci continuel de les observer avec la plus d'exactitude possible et de les faire observer par ses religieuses. La minutie dont elle faisait preuve dans ce domaine était relevée par le sens très spirituel qu'elle savait donner à l'observance.

[16] On peut lire ces extraits des constitutions dans E. CERIA, *La beata...*, p. 143ss.

[17] Le texte de 1878 parlait non pas de "direction d'hôpitaux", mais d' "assistance des pauvres infirmes", ce qui supposait que les soeurs pouvaient se rendre dans les familles pour soigner les malades. On peut voir dans cette modification et dans quelques autres une évolution vers des formes plus "claustrales" de la vie religieuse, (comme le montre P. STELLA, *Don Bosco nella storia...*, t. I, p. 196, en note). Pour une étude historique plus complète du texte de ces constitutions (et notamment de leur dépendance par rapport aux Règles des soeurs de Sainte-Anne) voir A. AMADEI, *Memorie biografiche...*, t. X, pp. 600-608.

Dilatation de l'Institut

Pendant que l'Institut se développait et s'organisait à Mornese du mieux qu'il pouvait, on assistait sans tarder aux premières fondations [18]. Le prestige du fondateur et l'aide de leurs frères en religion ont largement contribué à l'expansion assez surprenante des Filles de Marie-Auxiliatrice.

Le premier départ de Mornese eut lieu le 8 octobre 1874. A la demande de Don Bosco, une petite équipe ayant à sa tête Soeur Felicina Mazzarello allait s'établir auprès du collège salésien de Borgo San Martino (anciennement à Mirabello) avec, pour tâche, le soin de la cuisine et du linge des pensionnaires. On rapporte que la première réaction des soeurs à l'annonce de ce départ avait été non pas de joie, mais d'effarement, chacune s'étant imaginée en entrant à Mornese qu'elle y resterait jusqu'à sa mort.

L'année 1876 fut particulièrement riche en développements imprévus. On vit partir de Mornese trente-six religieuses dans sept directions différentes. Au mois de février, les premières se dirigèrent vers Vallecrosia, en Ligurie, où, à côté des salésiens, elles ouvrirent aussitôt un oratoire et une école de filles. Le 29 mars, un deuxième groupe arrivait à Turin « tout près de Don Bosco » et entreprenait une action semblable dans le quartier du Valdocco. Nouveau départ le 7 septembre pour Biella, où l'évêque leur confiait les tâches matérielles dans son séminaire. Un autre groupe, parti le 12 octobre, se chargea du même travail à Alassio dans le collège des salésiens. Le 8 novembre, une équipe s'acheminait en direction de Lu, dans le diocèse de Casale, où elle ouvrait une école maternelle avec un oratoire. Au mois de décembre, deux soeurs partaient se mettre au service du collège salésien de Lanzo. Il faut signaler enfin une mission temporaire mais originale. Au cours de l'été 1876, sept Filles de Marie-Auxiliatrice s'occupèrent d'un groupe d'enfants malades en cure sur les bords de la Méditerranée près de Sestri Levante.

Que de chemin parcouru en une seule année! A la conférence des directeurs, tenue au mois de février 1877, le P. Rua pouvait dire de Mornese que cette maison connaissait « un merveilleux développement ». Don Bosco ne cachait pas son contentement.

[18] Histoire de ces fondations dans E. CERIA, *La beata...*, surtout ch. 11, 12, 14, 15, 23.

Mère Mazzarello, de son côté, prenait fort à coeur ses responsabilités nouvelles. Pour chaque fondation, Don Bosco lui demandait de faire le choix des candidates. Elle restait en contact avec les soeurs, les visitait quand elle le pouvait. Sa recommandation la plus fréquente était de conserver « l'esprit de Mornese », qui peut se résumer ainsi: pauvreté, piété, travail.

En 1877, s'ouvrit l'ère des fondations lointaines et de l'enthousiasme pour les missions. Depuis 1875, les salésiens étaient installés en Amérique du Sud et on comprend qu'ils aient éprouvé le besoin de se faire aider par des religieuses. La chose fut décidée par leur chapitre général en automne 1877. Mère Mazzarello accompagna le premier groupe de ses missionnaires d'abord à Rome, où elles furent reçues par Pie IX le 9 novembre, puis jusqu'au port de Gênes. Guidées par le P. Costamagna, elles débarquèrent à Montevideo le 17 décembre et partirent s'installer à Villa Colón, non loin de la capitale uruguayenne, où les salésiens possédaient un collège. A partir de Villa Colón, elles rayonnèrent ensuite vers d'autres régions du continent. Grâce à un second envoi de missionnaires en 1878, elles pouvaient prendre pied en Argentine, à Buenos-Aires, et, mieux encore, à partir de 1880, en pleine terre missionnaire de Patagonie, à Patagónes, où elles furent les premières religieuses à fouler ces terres australes.

Les Filles de Marie-Auxiliatrice étaient également entrées en France dès 1877. Le 1er septembre de cette année, une première communauté s'établissait à Nice et y fondait le *Patronage Sainte-Anastasie*. D'autres devaient suivre, à La Navarre en 1878 et à Saint-Cyr en 1880.

En Italie même, des soeurs salésiennes faisaient leur apparition à Chieri et à Quargnento en 1878; à Cascinette en 1879; à Borgomasino, à Melazzo d'Alessandria, à Penango et à Este en 1880. En cette même année 1880, elles descendaient en Sicile, à Catane et à Bronte.

Là où elles s'installaient, les Filles de Marie-Auxiliatrice pratiquaient un apostolat aux formes multiples: jardins d'enfants, écoles élémentaires, ouvroirs, catéchismes, oratoires, cuisine et lingerie chez les salésiens. La congrégation avait le vent en poupe: les élèves, les maisons, les vocations se multipliaient. Toujours modeste et active, la Mère veillait à tout.

Dernières années de Mère Mazzarello

En 1877, Don Bosco avait fait l'acquisition à Nizza Monferrato d'un couvent et d'une église désaffectés. C'était afin d'y mettre la maison mère des soeurs. En effet, Mornese était devenu trop petit; les communications y étaient difficiles, sans compter que certaines hostilités n'avaient pas désarmé. Le transfert se fit le 4 février 1879. Pour la Mère, c'était un arrachement douloureux.

C'est à Nizza que se tint en 1880 le deuxième chapitre général qui devait procéder à de nouvelles élections. En dépit de ses efforts pour faire élire une autre supérieure générale, toutes les voix se portèrent sur Mère Mazzarello.

Mais sa santé était déjà ébranlée. En accompagnant jusqu'à Marseille un troisième groupe de missionnaires, elle tomba gravement malade au mois de février 1881. On la soigna à Saint-Cyr. Au cours d'une visite, Don Bosco lui raconta la fable de la Mort, qui vient frapper à la porte d'un couvent et qui, en désespoir de cause, doit s'adresser à la supérieure. La Mère comprit à demi-mot, d'autant qu'elle avait offert sa vie pour l'Institut. Elle ne revint à Nizza que pour y mourir. Elle laissait un bel héritage: cent trente-neuf religieuses, cinquante novices et vingt-six maisons.

Mère Daghero

Le chapitre qui suivit la mort de la « cofondatrice » confirma l'organisation de l'Institut, dont le gouvernement échut à une jeune soeur de vingt-cinq ans, Caterina Daghero [19].

Née à Cumiana, dans la région de Turin, le 17 mai 1856, elle était entrée à dix-huit ans dans la congrégation qui venait à peine de naître. Ses premiers pas à Mornese avaient été difficiles. Cette femme de tempérament actif avait rêvé d'une vie de silence et de solitude qu'elle ne trouvait pas dans cette maison. Très attachée à sa famille, à son père (sa mère était morte), elle souffrait de l'éloignement. Mère Mazzarello l'aida à surmonter ses appréhensions. Après les premiers voeux, prononcés le 28 août

[19] Voir G. MAINETTI, *Madre Caterina Daghero, prima successora della beata Maria Mazzarello nel governo generale dell'Istituto "Figlie di Maria Ausiliatrice"*, Turin 1940.

1875, Soeur Catherine ne tardait pas à exercer des responsabilités. L'année suivante, elle participait à la fondation de Turin, comme « vicaire » d'Elisa Roncallo, puis, à partir de 1879, comme directrice. Encouragée par le voisinage de Don Bosco, elle se montrait très entreprenante à l'oratoire et à l'école, sans négliger ses propres études. En mars 1880, on la trouve en France à la tête de l'orphelinat de Saint-Cyr. Tâche délicate, car il fallait relayer une autre direction: elle l'accomplit avec bonheur.

Soeur Daghero était décidément bien cotée, puisque, quelques mois plus tard, le chapitre général la désignait comme « vicaire » de la supérieure générale. Elle le devait à ses qualités: solidité, équilibre, bonté. Ces mêmes qualités la portaient le 12 août 1881 aux responsabilités les plus hautes. En raison de sa jeunesse, il fallut demander à Don Bosco une dispense d'âge...

Sous l'impulsion de Mère Daghero, la congrégation continuait de s'étendre. De nouvelles maisons étaient fondées en Italie, en France, en Amérique du Sud. A l'exemple de celle qui l'avait précédée, elle se mettait à voyager pour prendre contact sur place avec ses filles. Son premier voyage important l'amena en France au mois de février 1882.

A la mort de Don Bosco (1888), les Filles de Marie-Auxiliatrice pouvaient se vanter d'avoir fait en quelques années beaucoup de chemin. Elles comptaient alors cinquante maisons, une centaine de novices et trois cent quatre-vingt-dix soeurs. Sous le gouvernement dynamique et sage de Mère Daghero, qui n'en était encore qu'à ses débuts, d'année en année elles progressaient.

LES COOPÉRATEURS SALÉSIENS

Déconvenue de Don Bosco

On attendait le « salésien dans le monde », ce fut le « coopérateur salésien » qui arriva... Voilà qui pourrait servir à illustrer la déconvenue de Don Bosco dans un projet qui lui tenait à coeur. C'est un fait qu'en voulant créer des salésiens, appartenant de plein droit à sa congrégation, mais qui ne soient ni liés par des voeux ni astreints à la vie commune, Don Bosco a connu, disons un demi-échec. L'habileté manoeuvrière de l'Italien et la ténacité du Piémontais ont dû s'incliner devant la fermeté manifestée par ceux qui estimaient que son plan était inacceptable. Le projet était peut-être en effet irréalisable, du moins à cette époque.

L'Union des coopérateurs salésiens naquit officiellement en 1876, peu de temps après l'approbation définitive de la Société salésienne et à un moment où l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice était déjà en bonne voie. Mais elle était le point d'aboutissement d'une longue histoire qui a commencé aux premiers temps de l'Oratoire [1].

Les premiers aides non religieux

Avant que sa congrégation prît forme, entre 1841 et 1859, Don Bosco ne veillait pas seul sur ses centaines de garçons. Comment l'aurait-il pu? Pour le seconder, il trouva des auxiliaires

[1] Sur les coopérateurs, voir surtout: E. CERIA, *I Cooperatori Salesiani, un po' di storia,* Turin 1952; G. FAVINI, *Don Bosco e l'apostolato dei laici,*

bénévoles, désireux de consacrer une partie de leur temps au service de la jeunesse pauvre.

Les premiers d'entre eux furent naturellement des prêtres. Leur tâche consistait surtout à prêcher, à confesser, à catéchiser. Certains se passionnèrent pour cet apostolat, tels Giuseppe Cafasso, Pietro Merla, Francesco Marengo, Luigi Nasi, Lorenzo Gastaldi (futur archevêque de Turin), Ignazio et Giuseppe Vola, Giacinto Carpano, Michelangelo Chiatellino, Giovanni Battista Borel... Ce dernier a droit à une mention particulière. Conseiller et ami de la première heure, l'abbé Borel resta longtemps un des collaborateurs les plus fidèles de Don Bosco. Lors de la maladie qui faillit l'emporter en 1846, c'est à lui qu'il confia la garde de son Oratoire. Très estimé du saint, qui disait retirer de ses entretiens « des leçons de zèle sacerdotal, de précieux conseils, des encouragements au bien » [2], Borel avait en outre le don de charmer ses jeunes auditeurs par une verve typiquement piémontaise.

A côté des prêtres, il y eut très tôt des laïcs. Ceux-ci provenaient des milieux sociaux les plus divers. Beaucoup étaient de famille aisée, voire aristocratique, tels le comte Cays di Giletta (qui deviendra salésien et prêtre à un âge avancé), le marquis Fassati, le comte Callori di Vignale, le comte Scarampi di Pruney... Parmi les auxiliaires de rang plus modeste, Don Bosco aimait à rappeler la figure d'un quincaillier, Giuseppe Gagliardi, qui consacrait aux jeunes de l'Oratoire ses temps libres et ses économies. Don Bosco pouvait citer des listes entières de noms célèbres ou obscurs [3]. Il en conservait fidèlement le souvenir.

Les emplois de ces laïcs étaient variés et conformes aux aptitudes de chacun. Notons cependant en bonne place que Don Bosco faisait volontiers appel à leurs services pour « faire le catéchisme », le dimanche et même en semaine durant le carême. Il en était qui lui prêtaient main-forte dans les cours du soir. Ils aidaient aussi le directeur à « assister » les garçons pendant les offices et en récréation, organisaient pour eux des jeux ou des

Turin 1952; P. RICALDONE, *Il Cooperatore Salesiano*, Turin 1916; A. AUFFRAY, *Con Don Bosco e coi tempi. I Cooperatori Salesiani*, Turin 1955; J. HALNA, *Un Salésien dans le monde: le Coopérateur*, Marseille 1957; G. FAVINI, *Il cammino di una grande idea. I cooperatori salesiani*, Turin 1962.

[2] *Memorie dell'Oratorio...*, p. 133.

Liste des collaborateurs dans E. CERIA, *I Cooperatori...*, p. 7.

promenades, veillaient à leurs besoins matériels, leur payaient parfois un bon goûter... Certains se chargeaient spécialement de leur trouver du travail, et, quand ils étaient placés, de leur rendre visite afin de les maintenir en contact avec l'Oratoire.

Mais il n'y avait pas que des hommes. Autour de *mamma Margherita,* la mère de Don Bosco, s'affairaient des femmes, souvent elles aussi de la meilleure société, qui prenaient soin du linge et des vêtements de la maison. Il y en avait bien besoin, disait Don Bosco, car, parmi ces « pauvres enfants », certains « ne pouvaient jamais changer le lambeau de chemise qu'ils avaient sur le dos ou étaient tellement sales qu'aucun patron ne consentait à les accueillir dans son atelier » [4]. Parmi les « coopératrices » qui se distinguèrent dans cette tâche modeste et souvent rebutante, on citait au premier rang, avec la marquise Fassati, la mère du futur archevêque Gastaldi. Celle-ci faisait laver le linge et le distribuait chaque samedi. Le dimanche, elle passait elle-même en revue les lits des pensionnaires, puis, « comme un général d'armée », elle rassemblait ses troupes et inspectait minutieusement la tenue et la propreté de chacun.

Beaucoup de ces auxiliaires bénévoles, tant ecclésiastiques que laïcs, y allaient aussi de leur bourse. Tel prêtre donnait pour les gosses de Don Bosco tout l'argent qu'il recevait de ses parents riches. Un banquier versait une pension régulière. Les économies d'un artisan étaient mises au service de plus pauvres que lui. L'abbé Borel, qui était caissier de l'Oratoire à ses débuts, était bien placé pour apprécier toutes ces générosités.

L'expérience quotidienne du dévouement de ces hommes et de ces femmes va faire jaillir dans l'esprit de Don Bosco des idées nouvelles.

Projets d'association

Très vite, Don Bosco pensa que s'il parvenait à regrouper ces collaborateurs au sein d'une association structurée, leur influence et leur efficacité en seraient considérablement accrues. Ne serait-

[4] Extrait de la conférence de Don Bosco aux coopérateurs de Turin (16 mai 1878), dans E. CERIA, *Memorie biografiche...,* t. XIII, p. 625 (la deuxième partie de la citation est manquante).

ce pas là l'embryon de cette « congrégation » qu'il désirait créer pour l'éducation et la défense de la foi dans le peuple?

Il y pensait bel et bien, mais la vérité est que beaucoup de ces collaborateurs déçurent ses espoirs. L'esprit d'indépendance, les rivalités de personnes ou les querelles politiques furent la cause de nombreuses défections et l'on sait que l'exaltation de 1848 eut pour le directeur de l'Oratoire des conséquences dramatiques, au moins de façon temporaire. Pour assurer la survie de son oeuvre, il se tourna dès lors de plus en plus vers les jeunes, de nature plus malléable. Justement, des songes lui avaient montré que les bergers devaient sortir du troupeau! C'est ainsi qu'au cours de l'été 1849, il proposait à quatre jeunes gens de devenir ses « collaborateurs dans les affaires de l'Oratoire », en attendant de pouvoir disposer des Rua, des Cagliero, des Francesia...

Cela ne l'empêchait nullement de rester fidèle à l'idée du grand rassemblement de toutes les bonnes volontés, telles qu'elles se présentaient. Car, malgré les difficultés, il en trouvait toujours qui ne demandaient pas mieux que de se dépenser au service des jeunes dans l'un des trois oratoires de Turin. Il est assez curieux de constater que, vers 1850, il se servait de l'appellation « congrégation de saint François de Sales » pour désigner tous ceux qui travaillaient à ses côtés. Nous en avons la preuve dans une supplique adressée à Pie IX à cette époque; on pouvait y lire: « Le prêtre turinois Jean Bosco fait savoir respectueusement à Votre Sainteté que dans cette ville a été légitimement érigée une congrégation (...), dont il est le directeur, et qui n'a d'autre but que d'instruire dans la religion et dans la piété la jeunesse abandonnée » [5]. Le P. Lemoyne expliquait que cette « congrégation » se composait de prêtres et de laïcs.

Toujours en 1850, une expérience — généralement peu connue — était tentée par Don Bosco, si l'on en croit l'auteur des *Memorie biografiche*. Le soir du 17 novembre, il réunit sept hommes de confiance « tous catholiques et laïcs », et, après leur avoir dépeint « les abus de la liberté de la presse en matière religieuse », la « guerre sacrilège déclarée par beaucoup de mauvais chrétiens à l'Église et à ses ministres », ainsi que le « danger de voir la vraie religion supplantée au Piémont par le protestantisme », leur

[5] Supplique de Don Bosco à Pie IX dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. IV, pp. 93-94. La réponse pontificale est du 28 septembre 1850.

proposa de constituer une *Pieuse union provisoire* sous la protection de saint François de Sales [6]. Cette union provisoire devait être « le commencement d'une société considérable ». Elle serait formée de laïcs, sans exclure éventuellement les clercs. Son but était de promouvoir « toutes sortes d'oeuvres de bienfaisance » destinées à « empêcher l'impiété de faire de nouveaux progrès et, si possible, à la déraciner là où elle aurait déjà pris racine ».

Ce projet d'association n'eut pas de suite parce que, selon le P. Ceria, « des laïcs groupés de la sorte en phalanges autour de la hiérarchie inspiraient alors de la méfiance et des craintes » [7]. Il témoigne au moins que, dès cette époque, Don Bosco cherchait à organiser à sa manière ce que nous appellerions l'apostolat des laïcs et que l'action qu'il envisageait pour eux débordait le cadre habituel de l'aide à la jeunesse. Il n'est pas étonnant qu'on ait vu dans cette tentative éphémère une lointaine ébauche de ce que sera l'Union des coopérateurs.

L'intégration envisagée et repoussée

Les années passaient. Don Bosco menait son apostolat, aidé de collaborateurs dévoués, ecclésiastiques et laïcs. L'idée d'une association faisait son chemin dans son esprit.

Depuis 1859, il avait réussi à jeter les bases d'une congrégation religieuse dont les membres, clerc ou laïcs, menaient vie commune et se liaient par des voeux. Mais qu'allaient devenir les collaborateurs de toujours, ceux qui lui avaient permis de faire ce qu'il avait fait? Pour les dédommager en quelque sorte de la peine qu'ils s'étaient donnée, il projeta, en depit de leur situation spéciale, de les faire entrer dans sa congrégation religieuse. De fait, les constitutions soumises à Rome en 1864 contenaient un chapitre, le seizième, consacré aux « membres externes » [8]. Les deux premiers articles disaient:

[6] Histoire et statuts de cette *Pieuse union provisoire* dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. IV, pp. 171-175.

[7] E. CERIA, *I Cooperatori...*, p. 11.

[8] *Règles de la Pieuse Société salésienne,* ch. 16, dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. VII, p. 885. Voir les réflexions du P. Auffray sur le "malheureux chapitre XVI" dans A. AUFFRAY, *Con Don Bosco e coi tempi...*, pp. 36-38.

« 1° Toute personne, même vivant dans le siècle, dans sa maison, au sein de sa famille, peut appartenir à notre Société.

2° Elle ne fait aucun voeu, mais tâche de mettre en pratique tout ce qui, dans le règlement, est compatible avec son âge, son état et sa condition, comme de faire ou de promouvoir des catéchismes pour les enfants pauvres, de promouvoir la diffusion de bons livres, de favoriser l'organisation de triduums, de neuvaines, de retraites ou d'autres oeuvres de charité qui visent plus spécialement le bien spirituel de la jeunesse ou du petit peuple ».

L'article 5 est étonnant. Il stipule que « tout membre qui, pour un motif valable, sortirait de la Société, est considéré comme membre externe ».

Que va penser Rome de tout cela? Dans sa relation du 6 avril 1864, le consulteur de la Congrégation des Évêques et Réguliers écrivait à ce propos: « Je pense qu'il serait bon de supprimer tous les articles de ce numéro seize, comme ceux qui présentent une nouveauté du fait de l'affiliation à l'Institut de personnes étrangères: ce serait un véritable danger en raison des temps qui courent et des lieux peu sûrs » [9]. Les remarques du pro-secrétaire Svegliati abondaient dans le même sens: « On ne peut admettre que des personnes étrangères au pieux Institut y soient inscrites par mode d'affiliation » [10].

Don Bosco se défendit. Il tenait à sauver « son » chapitre, qu'il consentit cependant à mettre en appendice. Il opéra quelques changements (dont l'abolition de l'article 5) et soumit encore une fois le tout aux autorités romaines. Finalement, pour obtenir l'approbation définitive de ses constitutions en 1874, il dut se résigner à supprimer les articles litigieux.

Ainsi échoua le projet initial de Don Bosco. Il y a cent ans, les esprits n'étaient guère disposés à accepter ce qui pouvait apparaître comme un mélange indu de régulier et de séculier, tandis qu'aujourd'hui l'Église encourage les « Instituts séculiers », dans la ligne souhaitée par Don Bosco à son époque [11].

[9] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. VII, p. 626. Comme on le voit, le P. Savini justifiait officiellement son avis défavorable en invoquant les dangers qui en résulteraient pour les membres internes.

[10] *Animadversiones in Constitutiones...*, n° 9, dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. VII, p. 708.

[11] Voir à ce sujet J. HALNA, *Un Salésien dans le monde...*, p. 10.

Une manière de tiers ordre

Un Don Bosco ne se décourage pas. Bien que son plan ait été rayé des constitutions, il restait décidé à le mettre en oeuvre, quitte à lui faire subir une métamorphose. Il envisagea donc de créer une association séparée, mais non coupée des salésiens, autrement dit une sorte de tiers ordre salésien.

Avant de trouver, en 1876, la formule définitive, il mit en chantier plusieurs ébauches successives [12].

A peine revenu de Rome après l'approbation de ses constitutions religieuses (1874), il esquissait une *Union de saint François de Sales*. On dit que les membres du chapitre supérieur et les directeurs interrogés à ce propos montrèrent peu d'enthousiasme. Ils craignaient d'avoir affaire à une de ces confréries ou associations de dévots comme il en existait déjà tellement... Pour les détromper, Don Bosco leur fit voir le programme qu'il avait élaboré sous le titre: *Associés à la congrégation de saint François de Sales*. Le but de cette « association salésienne » avait de quoi les rassurer: « unir les bons catholiques en une seule pensée et en un seul travail afin de promouvoir leur salut personnel et le salut d'autrui selon les Règles de la Société de saint François de Sales ».

Sur les conseils de quelques salésiens, qui trouvaient le projet trop compliqué, Don Bosco le reprenait, le simplifiait en lui donnant le titre plus général d'*Union chrétienne*. On y proposait « aux personnes qui vivent dans le siècle un genre de vie qui se rapproche dans une certaine mesure de celui qu'on mène de fait dans une congrégation religieuse », et il était précisé qu'il s'agissait d'« une sorte de tiers ordre à la manière antique, avec cette différence que les tiers ordres du passé proposaient la perfection chrétienne par l'exercice de la piété, alors que celui-ci a pour fin principale la vie active spécialement en faveur de la jeunesse en danger ».

Ce règlement fut retouché une nouvelle fois et intitulé *Association de bonnes oeuvres*.

Ce n'est qu'en 1876 que Don Bosco trouva sa formulation

[12] Histoire et textes des différentes ébauches d'associations dans A. AMADEI, *Memorie biografiche...*, t. X, pp. 1307-1318 et E. CERIA, *Memorie biografiche...*, t. XI, pp. 71-88. A noter que les initiatives de Don Bosco suscitèrent de nouvelles difficultés avec l'archevêque Gastaldi.

définitive: *Coopérateurs salésiens ou moyen pratique de se rendre utile à la société en favorisant les bonnes moeurs.* Sans tarder, il fit imprimer le nouveau règlement et se mit en devoir d'attirer sur lui les reconnaissances officielles. Le 9 mai 1876, il obtenait un bref de Pie IX qui équivalait à une approbation par l'Église de « l'Union des coopérateurs salésiens ». Il est à noter qu'au cours d'une audience, le pape lui avait suggéré d'y inclure les femmes, sans constituer un tiers ordre à part, rattaché aux Filles de Marie-Auxiliatrice, comme il en avait eu un moment l'intention.

Avec la sanction pontificale de 1876, c'était un vieux projet de Don Bosco qui se réalisait, quoique sous une forme qu'il aurait aimée différente.

Le règlement de 1876

Avant de voir l'extension que Don Bosco sut donner sans tarder à la nouvelle association, il convient de s'arrêter sur l'un des instruments de ce succès: le règlement de 1876 [13].

Il se décompose en huit courts chapitres qui ont pour titres: 1° Union chrétienne pour faire le bien; 2° La congrégation salésienne comme lien de l'unité; 3° But des coopérateurs salésiens; 4° Manière de coopérer; 5° Constitution et gouvernement de l'association; 6° Obligations particulières; 7° Avantages; 8° Pratiques religieuses.

Le groupement des coopérateurs s'appuie sur la société salésienne qui lui confère l'unité indispensable. Son but est de lutter contre le mal, spécialement en aidant les salésiens dans leurs entreprises. Don Bosco s'exprime en termes de combat. Il cite l'exemple des premiers chrétiens qui, grâce à leur union fraternelle, arrivaient à vaincre « les assauts incessants dont ils étaient menacés ». Il faut « repousser » les maux qui mettent la jeunesse en danger et compromettent par le fait même l'avenir de la société. Une mention particulière est faite des missions, où les besoins de toutes sortes sont si pressants. Cette orientation

[13] Voir *Cooperatori Salesiani ossia un modo pratico per giovare al buon costume ed alla civile società* dans E. Ceria, *Memorie biografiche...*, t. XI, pp. 540-545. Une édition française a été publiée dès 1876 sous le titre indiqué plus haut.

apostolique et sociale n'empêche pas que le but plus fondamental des coopérateurs soit « leur propre bien spirituel, qu'ils se proposent d'atteindre par une manière de vivre qui ressemble le plus possible à celle qui a cours en communauté ». A la fin du chapitre troisième, on perçoit l'écho de l'article premier des constitutions salésiennes: « perfection chrétienne » et « exercice de la charité envers le prochain et spécialement envers la jeunesse en danger ».

Les coopérateurs demandent donc aux salésiens une spiritualité. Ils en vivent dans le milieu auquel la Providence les a destinés. Tout en s'adonnant à « leurs occupations ordinaires, au sein de leur famille », c'est « comme si, en fait, ils vivaient en congrégation ». Le chapitre général de 1877 dira que les coopérateurs « maintiennent au milieu du monde l'esprit de la congrégation de saint François de Sales ». Pour guider et nourrir leur vie spirituelle, Don Bosco leur donne quelques directives sur la simplicité de vie, l'honnêteté des conversations, le devoir d'état et leur recommande la retraite annuelle, l'« exercice de la bonne mort » chaque mois, enfin la fréquentation des sacrements.

Les activités du coopérateur sont analogues à celles du religieux salésien: catéchisme, retraites, recherche et soutien des vocations sacerdotales, diffusion de la « bonne presse », action en faveur des jeunes, puis prière et aumône, terme que Don Bosco employait dans un sens large. Il fait ainsi de l'action salésienne. Cette action est dite à juste titre coopération, parce que religieux et non-religieux travaillent à la « même moisson », avec les mêmes méthodes et sous un même supérieur. Tout de suite, il se trouvera des gens pour rétrécir la coopération à l'aide pécuniaire aux salésiens. Quoiqu'il fût loin de mépriser celle-ci, Don Bosco s'éleva contre une telle exégèse: « Il faut bien comprendre le but de la Pieuse union, déclarait-il à Toulon en 1882. Les coopérateurs ne doivent pas seulement recueillir des aumônes pour nos pensionnats, mais aussi s'employer par tous les moyens possibles à coopérer au salut de leurs frères et en particulier de la jeunesse » [14].

Enfin, cette Union est organisée. Son supérieur est le supérieur des salésiens, mais « dans toutes les choses qui ont trait à la religion », elle est en dépendance « absolue » de la hiérarchie. Ce

[14] Conférence du 23 février 1882 à la cathédrale de Toulon, dans E. CERIA, *Memorie biografiche...*, t. XV, p. 500.

dernier point mérite d'être relevé, car il ne figurait pas dans les premiers projets de l'association [15]. Au plan local, le responsable des coopérateurs est le directeur salésien et, s'il n'y a pas de maison salésienne, un coopérateur nommé « décurion ». Deux réunions annuelles sont prévues dans leur programme.

Du projet primitif d'une congrégation formée de membres internes et externes, il semble que l'on puisse découvrir une résurgence dans un beau passage du chapitre sixième: « Les membres de la congrégation salésienne considèrent tous les coopérateurs comme autant de frères en Jésus-Christ et ils s'adresseront à eux chaque fois que leur aide peut contribuer à la plus grande gloire de Dieu et au bien des âmes. Avec la même liberté, les coopérateurs se tourneront, le cas échéant, vers les membres de la congrégation salésienne ». Faute de pouvoir se dire confrères, ils seront les uns pour les autres, religieux de profession et coopérateurs hors communautés, des frères.

Succès de l'entreprise

Immédiatement après l'approbation, Don Bosco se met au travail. Il parle, il voyage, il recrute... Il s'était donné deux ans pour mettre son association sur les rails. Les délais seront respectés [16].

La méthode est variable mais les résultats sont éloquents. Souvent, quand il sait qu'il n'y aura pas de résistance, il envoie tout bonnement au futur coopérateur le règlement ainsi que le diplôme d'inscription. Pour les hauts personnages, il y ajoute une lettre personnelle. Il tient d'ailleurs à avoir de grands et beaux noms, afin de donner de l'éclat à ses listes. A commencer par le pape. Pie IX, tout acquis à ses idées, lui déclarait: « Je veux être non seulement coopérateur, mais le premier des coopé-

[15] L'insertion des coopérateurs dans l'organisme ecclésial a posé à Don Bosco quelques problèmes, cependant que ses idées évoluaient dans le sens d'une plus grande ouverture. Plus pratique que spéculatif, il a eu du mal, semble-t-il, à formuler en termes juridiques son idée d'un coopérateur qui soit à la fois collaborateur des salésiens et collaborateur des évêques et des curés. Sur cette question, voir P. STELLA, *Don Bosco nella storia...*, t. I, pp. 216-217.

[16] Sur l'expansion (et l'organisation) de l'Union, voir E. CERIA, *I Cooperatori...*, pp. 52-66 et *Memorie biografiche...*, t. XIII, pp. 602-630.

rateurs ». Avec bonhomie, il fit la même proposition à l'austère Léon XIII, qui lui dit vouloir être non seulement coopérateur, mais « opérateur ».

Au cours de ses voyages et déplacements en Italie, en France, en Espagne, il accroît considérablement le nombre des associés. A Rome, il conquiert à sa cause nombre de grandes familles et de prélats. Gênes et la Ligurie lui fournissent de gros contingents. En France, Nice devient un centre important, à cause notamment du caractère cosmopolite de cette ville. A Marseille, les coopérateurs sont si fervents que Don Bosco a l'impression de se trouver chez eux en famille.

Dans la foule des coopérateurs, quelques figures se détachent avec plus de relief. Il faut citer le nom de la grande dame de Barcelone, qui sera peut-être canonisée un jour: Dorotea de Chopitea, véritable « mère des oeuvres salésiennes en Espagne ». En France, se distinguaient surtout Clara Louvet d'Aire-sur-la-Lys et le comte Louis-Fleury Colle de Toulon. De la première il nous reste une correspondance suivie avec le saint, où l'on découvre la spontanéité de la fille spirituelle et la générosité de la bienfaitrice. Le deuxième est un personnage que l'on rencontre souvent dans la vie de Don Bosco. Le comte et la comtesse Colle furent d'une extrême générosité à son égard, surtout après la mort de leur fils Louis. On pourrait encore citer pêle-mêle l'historien italien Cesare Cantù, l'Allemand Mehler, le Hongrois Lonkay, le Juif niçois Lattes (« un de nos plus fervents coopérateurs », de l'avis de Don Bosco [17]), le comte de Chambord...

A ces coopérateurs de toutes origines, Don Bosco veut donner un trait d'union, qui soit aussi un lien entre le centre de sa congrégation et la périphérie (sans oublier le but de propagande et de recherche de fonds...). En août 1877 sort le premier numéro du *Bibliofilo salesiano* (devenu *Bollettino salesiano* l'année suivante), périodique mensuel qu'il envoie gratuitement à tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à son oeuvre [18]. Sa diffusion va

[17] Voir P. STELLA, *Don Bosco nella storia...*, t. I, p. 222. L'auteur relève chez Don Bosco quelques traces intéressantes d'esprit "oecuménique".

[18] Les numéros de l'année 1877 portaient le double titre *Bibliofilo cattolico o Bollettino salesiano,* comme étant la continuation d'un périodique apparu en 1875 et destiné à faire connaître les éditions salésiennes et autres pubblication utiles. Dans la suite, on ne parlera plus que de *Bollettino salesiano.*

croissant d'année en année, jusqu'à atteindre en 1887 un tirage de quarante mille exemplaires. Une édition française paraît dès 1879 et une espagnole en 1886.

Autre moyen pour maintenir l'unité d'esprit et accroître le nombre des coopérateurs: les conférences. Don Bosco en tient personnellement près de quatre-vingts, dont vingt-huit en France. Il profite de ces « réunions de famille » pour donner des nouvelles de l'activité salésienne et pour exhorter ses auditeurs à « coopérer » de toutes les manières à l'oeuvre immense de charité et d'évangélisation à laquelle il a lui-même consacré sa vie.

Avec le succès qui s'affirme, on a l'impression que les vues de Don Bosco sur les coopérateurs s'élargissent. Conçue d'abord essentiellement comme « soutien de la congrégation », l'association devient davantage à ses yeux un organisme d'Église réclamant de ses membres un engagement personnel. « Les coopérateurs, déclarait-il au chapitre général de 1883, s'ils connaissent bien leur but, non seulement nous aident, mais font en grande partie le travail qui est celui des salésiens » [19]. Et l'année suivante, au cours d'un entretien avec le P. Lemoyne, il livre le fond de sa pensée en expliquant que « leur but véritable et premier n'est pas d'aider les salésiens, mais d'être au service de l'Église, des évêques, des curés, sous la direction des salésiens » [20].

A la mort de Don Bosco en 1888, un fait s'impose d'évidence: la force apostolique de la modeste congrégation salésienne a été décuplée grâce au soutien « fraternel » de ses coopérateurs. Nombre d'entre eux méritaient d'être considérés de fait, sinon canoniquement, comme des *salésiens dans le monde.*

[19] E. Ceria, *Memorie biografiche...*, t. XVI, p. 413.
[20] E. Ceria, *Memorie biografiche...*, t. XVII, p. 25.

LES SALÉSIENS EN AMÉRIQUE LES PREMIÈRES MISSIONS (1875-1888)

L'idéal missionnaire de Don Bosco

Le départ, en 1875, des premiers salésiens vers l'Amérique, a sa préhistoire dans l'idéal missionnaire de celui qui les y envoyait.

Toute sa vie, Don Bosco rêva d'être missionnaire. Jeune étudiant à Chieri, il y pensait déjà, à en croire son biographe [1]. Devenu prêtre, il aurait pris la décision de partir, si son directeur, l'abbé Giuseppe Cafasso, ne s'était opposé à ce projet [2]. Il dévorait les *Annales de la Propagation de la foi,* éditées en italien, qu'il utilisait d'ailleurs pour illustrer son *Catholique instruit* (1853) et son *Mois de mai* (1858).

Quand il créait la Société salésienne, le souci des missions continuait de le hanter. Il aurait voulu sans tarder y envoyer des religieux, mais les moyens lui faisaient alors totalement défaut. Longtemps, il ne put faire mieux, rapporte le P. Lemoyne, que de contempler une mappemonde en soupirant, ou d'entretenir les habitants de l'Oratoire du travail des missionnaires, du martyre subi par quelques-uns ou des païens convertis par eux à l'Évangile [3].

Vers les années 1871-1872, un « songe », une fois de plus, l'encouragea [4]. Il se voit transporté dans une immense plaine,

[1] Voir G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. I, p. 328. Le P. Stella (*Don Bosco nella storia...,* t. I, pp. 167-186) a écrit un bon chapitre sur Don Bosco et les missions salésiennes d'Amérique.

[2] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. II, pp. 203-204.

[3] D'après G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. VI, pp. 430, 795.

[4] A lire, avec les réserves d'usage (il s'agit d'une retranscription) dans

peuplée de populations primitives qui s'adonnent à la chasse ou se livrent à des luttes, soit entre eux, soit contre des soldats vêtus à l'européenne. Mais voici que s'avance une troupe de missionnaires. Malheur! Ils sont exterminés au cours d'un horrible massacre. Une deuxième troupe arrive. Ceux-ci ont l'air joyeux et ils sont précédés par un groupe de garçons. Don Bosco les reconnaît: ce sont des salésiens. Émerveillé, il assiste alors à un revirement inattendu: toutes ces bandes féroces déposent leurs armes, écoutent la parole des missionnaires et chantent un cantique à Marie.

Ce songe, qui signifiait sans doute que les salésiens réussiraient là où d'autres avaient échoué, excita l'imagination de Don Bosco, comme le montre la hâte avec laquelle il chercha à identifier les hommes et le pays qu'il avait entrevus.

Pendant trois ans, nous dit-on, il quêta des renseignements et des documents sur les contrées les plus diverses. Un moment, il aurait cru qu'il s'agissait de l'Éthiopie, puis de la région de Hong-Kong, puis de l'Australie, puis de l'Inde. Jusqu'au jour où une demande parvenant de la République Argentine le mit sur la piste des Indiens de la Patagonie. Surprise de Don Bosco! En étudiant ces populations, il acquit la certitude que le pays et les gens correspondaient à ceux du songe. Cueillant au passage ce qu'il interprétait comme un signe de la Providence, il s'attaqua à la réalisation d'un projet longtemps caressé.

D'emblée, il adopta une méthode particulière d'évangélisation. Au lieu que les siens se lancent immédiatement au milieu des tribus éloignées de toute civilisation, ils établiraient d'abord des bases en pays sûr avant d'entreprendre leurs tentatives apostoliques.

La demande qui lui était adressée d'Argentine allait dans ce sens. Vers la fin de 1874, des lettres provenant de ce pays lui avaient proposé de se charger d'une paroisse italienne à Buenos Aires et d'un collège de garçons à San Nicolás de los Arroyos [5]. A l'origine de cette démarche il y avait le consul d'Argentine à Savone, Gazzolo, qui suivait avec intérêt le travail des salésiens en Ligurie, avec l'espoir d'en faire profiter son pays. Alerté par

A. AMADEI, *Memorie biografiche...*, t. X, pp. 54-55. La date du songe est plutôt incertaine. Don Bosco l'a raconté pour la première fois à Pie IX seulement en mars 1876.

[5] Voir E. CERIA, *Annali...*, t. I, p. 245s.

celui-ci, l'archevêque de Buenos Aires, Mgr Aneiros, lui avait fait savoir qu'il les verrait « très volontiers ». Les négociations aboutirent assez rapidement, grâce notamment à l'entremise du curé de San Nicolás, Pedro Ceccarelli, un ami de Gazzolo, correspondant et homme de confiance de Don Bosco. Dès le 29 janvier 1875, ce dernier pouvait annoncer la grande nouvelle à l'Oratoire. Il le fit, en présence de Gazzolo, dans une mise en scène propre à frapper les esprits. Le 5 février, il en faisait part dans une circulaire à tous les salésiens, en priant les volontaires de se faire connaître par lettre. Le premier départ de missionnaires devait avoir lieu en principe au mois d'octobre suivant.

Cette annonce suscita partout un grand enthousiasme. On compta presque autant de candidats aux missions que de religieux. C'était décidément une époque nouvelle qui s'ouvrait pour l'Oratoire et pour la jeune Société.

Les départs successifs vers l'Amérique

Du vivant de Don Bosco, il y eut au total onze expéditions missionnaires, toutes en direction de l'Amérique du Sud.

La première fut naturellement la plus remarquée et la plus minutieusement préparée. Pour que ses fils fussent reçus « comme des amis chez des amis », Don Bosco régla de loin leur installation à l'étranger en nouant des liens avec des personnalités de là-bas. Pour leur fournir le nécessaire en argent et en objets de toutes sortes, il fit appel aux premiers coopérateurs: leur générosité le surprit lui-même.

Le personnel devait être à la hauteur des ambitions de la petite congrégation. Parmi les salésiens qui répondirent en grand nombre à son appel, il arrêta son choix sur six prêtres et quatre coadjuteurs. Le chef de l'expédition serait Giovanni Cagliero. Agé de trente-sept ans, ce prêtre robuste, jovial, intelligent et d'une activité débordante, se préparait à devenir l'homme de la situation en Amérique comme il l'avait toujours été aux côtés de son maître. Un autre prêtre de valeur figurait sur les listes, le P. Fagnano, une âme de pionnier, ancien soldat de Garibaldi.

Le départ se fit pieusement et avec le maximum de solennité. Don Bosco envoya ses missionnaires à Rome recevoir la béné-

diction du pape. A Turin, une émouvante cérémonie se déroula le 11 novembre dans l'église Marie-Auxiliatrice, au cours de laquelle il traça aux hommes qui se préparaient à partir le programme de leur action future: dans un premier temps, s'occuper de leurs compatriotes émigrés en Argentine, puis entreprendre l'évangélisation de la Patagonie. « Nous donnons le branle à une grande oeuvre, aurait-il déclaré entre autres, non parce que nous avons des prétentions ou que nous croyons pouvoir convertir l'univers entier en quelques jours; mais qui sait si cette expédition, qui est peu de chose, ne sera pas le grain de millet ou de sénevé qui se développe peu à peu en faisant un grand bien? » [6]. Le même jour, Don Bosco les accompagna jusqu'à Gênes, où ils s'embarquèrent le 14 novembre. Un mois plus tard, le 14 décembre, ils accostèrent à Buenos Aires.

Après ces pionniers, d'autres groupes suivirent à intervalles presque réguliers: novembre 1876 (avec les PP. Bodrato et Lasagna); novembre 1877 (avec les PP. Costamagna, Vespignani, Milanesio et les premières Filles de Marie-Auxiliatrice); décembre 1878; janvier 1881; décembre 1881; novembre 1883; février 1885; avril 1886; décembre 1886; décembre 1887 [7]. En 1888, on pouvait compter près de cent cinquante salésiens et près de cinquante soeurs salésiennes oeuvrant dans l'Amérique méridionale.

Songes missionnaires

Quel que soit le degré de crédibilité qu'on veuille leur reconnaître, il reste que les visions nocturnes de Don Bosco ont joué un rôle non négligeable dans l'expansion missionnaire de son oeuvre. Le premier d'entre eux, déjà évoqué, qui pouvait annoncer l'évangélisation de la Patagonie, a eu son influence sur l'orientation de départ et le choix du pays. Nous possédons quatre autres relations de cette sorte, plus ou moins fidèles sans doute, sur le thème des missions.

Le songe qu'il fit dans la nuit du 29 au 30 août 1883 le

[6] D'après des notes prises par un "garçon très intelligent" et publiées dans E. CERIA, *Memorie biografiche...*, t. XI, p. 383.

[7] Utiliser E. FOGLIO, *Indice...*, art. *Spedizione* et *Missionario*.

conduisit en esprit à travers l'Amérique du Sud [8]. Son guide de voyage lui parut être le fils du comte Colle de Toulon, le jeune Louis, mort deux ans plus tôt. Pendant qu'ensemble ils parcouraient l'Amérique latine en tous sens dans un wagon de chemin de fer, Louis lui faisait une description enthousiaste des progrès que ferait ce continent aussi bien dans le domaine de l'industrie que dans celui de l'évangélisation.

Au cours d'un troisième songe (dans la nuit du 31 janvier au 1er février 1885), il lui sembla survoler ces mêmes régions à bord d'un véhicule mystérieux. [9]. De là-haut, il pouvait contempler à loisir les salésiens au travail, ceux du moment et ceux de l'avenir. Avec émerveillement, il prenait connaissance de la moisson opulente qui attendait ses fils. « Je vis, dit-il, que pour l'instant, les salésiens ne font que semer; mais nos successeurs récolteront. Des hommes et des femmes viendront nous renforcer et deviendront des prédicateurs ».

Enfin les deux derniers songes, l'un de 1885 sans date, l'autre du 9-10 mai 1886, annonçaient le travail salésien dans le monde, et non plus seulement en Amérique du Sud [10]. Don Bosco visita en rêve l'Asie, l'Afrique, l'Australie. La vision prédit aux salésiens un avenir éclatant « dans cent cinquante ou deux cents ans », à condition qu'ils ne se laissent point prendre par « l'amour du bien-être ».

De ces songes, de ces prédictions, il apparaît que les salésiens faisaient grand cas. On les commentait, on essayait de les interpréter. Le P. Ceria plaide en leur faveur et cite quelques données géographiques dont l'exactitude aurait été dûment vérifiée. Du point de vue qui nous occupe, contentons-nous de faire remarquer que leur message exaltant fouettait les énergies des religieux et donnait confiance aux missionnaires en butte aux difficultés de leur tâche.

[8] Texte pris par Lemoyne et revu par Don Bosco, d'après E. CERIA, *Annali...*, t. I, p. 423.

[9] Voir E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 505-510. « C'est le moment de l'enthousiasme pour la consécration épiscopale de Mgr Cagliero. Ce songe du 1er janvier (1er février?) 1885 fut rédigé par Don Lemoyne d'après le récit de Don Bosco; c'est peut-être la raison pour laquelle il est, littérairement parlant, l'un des plus emphatiques et des plus redondants » (P. STELLA, *op. cit.*, p. 184, note).

[10] E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 551-559.

En Argentine et en Uruguay

Lorsque la première équipe de missionnaires débarqua à Buenos Aires le 14 décembre 1875, ils purent constater que la sollicitude de Don Bosco les avait bel et bien devancés. Ils furent accueillis « chez des amis ». Après quelques jours passés dans un logis provisoire, ils se séparèrent en deux groupes [11].

Cagliero et deux autres missionnaires prirent en charge, comme prévu, la paroisse italienne *Mater misericordiae,* qui regroupait près de trente mille de leurs compatriotes, très délaissés et ignorants au point de vue religieux. On se mit à l'oeuvre sans tarder et avec succès. Les prédications, les cérémonies de l'église, l'oratoire, firent bonne impression sur la population. Un mois après leur arrivée, l'archevêque se félicitait déjà du « bien considérable » qu'ils opéraient dans la capitale.

Le reste de l'expédition, c'est-à-dire Fagnano et six autres religieux, s'était dirigé sur San Nicolás de los Arroyos. L'énergique directeur réussit en peu de temps à transformer une maisonnette en collège, à lui adjoindre un oratoire, à organiser des missions pour les *estancias* disséminés dans la campagne. Les salésiens y avaient également le soin d'une paroisse. Dans une lettre à Don Bosco du 10 juin 1876, leur protecteur Ceccarelli les disait « très estimés en ville » et, lyrique, ajoutait que « leur nom (résonnait) déjà dans toute l'Amérique du Sud ».

Ce qu'il y avait de certain, c'est que les demandes de fondations se multipliaient. Cagliero avait ses plans, mais il lui fallait du monde. Avec une partie des vingt-trois membres de la deuxième expédition, il ouvrit à Buenos Aires, à deux kilomètres de son église, une « école d'arts et métiers », dont la direction fut confiée au P. Bodrato. Comme à l'Oratoire de Turin, on y formait des tailleurs, des cordonniers, des menuisiers, des ouvriers du livre. Mais la maison était incommode. En 1878, ses habitants déménageaient dans un édifice plus spacieux à Almagro, dans les faubourgs de la capitale. Deux prêtres se chargèrent de la paroisse Saint-Jean-l'Évangéliste dans le difficile quartier de La

[11] Histoire des débuts de l'oeuvre salésienne en Argentine et en Uruguay dans E. CERIA, *Annali...,* t. I, ch. 24, 39, 54. Voir également la biographie très documentée du cardinal Cagliero par R. ENTRAIGAS, *El apóstol de la Patagonia,* Rosario 1955.

Boca, que l'on disait dominé par la franc-maçonnerie, cependant qu'un petit groupe alla renforcer le personnel de San Nicolás.

Le reste de l'expédition était destiné à la première fondation uruguayenne. A sa tête, un homme de grande valeur, Luigi Lasagna [12]. Soutenus par le délégué apostolique, Mgr Vera, unique évêque de ce pays, les salésiens commencèrent leur apostolat à Villa Colón, non loin de Montevideo, où l'on venait de leur confier la paroisse Sainte-Rose-de-Lima. Ils y fondèrent un collège, dédié à Pie IX, qui compta en l'espace d'un mois une centaine d'élèves. Ajoutons que là comme un peu partout sur ce continent, les efforts des francs-maçons et des protestants visaient à contrecarrer au maximum les nouveaux venus. Aux assauts de ses adversaires, le P. Lasagna répondait avec non moins d'énergie... Cet homme intrépide eut en outre plusieurs idées originales qui font honneur à sa largeur d'esprit. Dès son arrivée en Uruguay, il tenta la culture de la vigne et réussit, à l'encontre de vieux préjugés, à la généraliser. Sous son impulsion, le collège Pie IX fut doté d'une collection rare de coléoptères et de fossiles. Mais sa plus belle réussite est d'y avoir fait installer en 1882, avec l'aide d'un savant barnabite italien, un observatoire météorologique fort bien conçu, qui devait recueillir des renseignements de toute l'Amérique du Sud. On parvint de la sorte à prévoir l'arrivée des cyclones et des ouragans, ce qui rendit de grands services à la navigation. Plus tard, en 1885, quand parut une loi interdisant les congrégations religieuses en Uruguay, la renommée de l'observatoire de Villa Colón était telle que le gouvernement renonça à inquiéter les salésiens.

A la mort de Don Bosco, plusieurs paroisses et oeuvres s'étaient jointes aux premières fondations, tant en Argentine qu'en Uruguay. Un nouveau collège fonctionnait depuis 1885 en plein centre de Buenos Aires. En 1887, un collège avait été créé à La Plata, où les Italiens étaient nombreux mais, au moins pendant les premières années, rebelles à la mission. En Uruguay, les salésiens étaient depuis 1880 à Las Piedras, à vingt kilomètres de la capitale, et, depuis 1881, à Paysandú, à l'ouest du pays. Dans les deux cas, ils avaient commencé par la paroisse et complété

[12] Sur cette grande figure, voir P. ALBERA, *Mons. Luigi Lasagna. Memorie biografiche,* San Benigno Canavese 1900. Le P. Albera avait été son professeur durant sa jeunesse.

leur action avec un collège. Il ne faut pas oublier non plus que, depuis leur arrivée en 1877, les Filles de Marie-Auxiliatrice avaient, elles aussi, fait du chemin, à Almagro, à La Boca, à Las Piedras, à Morón...

La Patagonie

L'apostolat des salésiens ne devait pas rester confiné auprès des populations d'origine européenne, encore que l'assistance religieuse de celles-ci apparût d'une nécessité peut-être plus impérieuse qu'ils ne l'avaient imaginé. Nul n'ignorait l'objectif lointain: la Patagonie. Nom d'épopée et de mystère, qui évoquait de grands espaces inexplorés, un climat inhospitalier, des tribus d'Indiens sauvages qui, vus de Buenos Aires, ne dédaignaient pas de manger les prisonniers de guerre et avaient même un goût spécial pour la chair des Blancs...

L'implantation dans ces terres immenses et pleines de périls fut des plus laborieuses [13]. Revenons en arrière. Assez tôt, les PP. Costamagna, Fagnano et Lasagna avaient entrepris de grandes chevauchées loin des centres où ils se trouvaient, mais sans jamais trouver Indien qui vive. C'est alors qu'à l'instigation de Don Bosco, une expédition, composée du vicaire général Espinosa, des PP. Costamagna et Rabagliati, tenta une première expérience au cours du printemps 1878. Leur but était de gagner Bahia Blanca par la mer pour rejoindre ensuite la petite ville de Patagónes sur le Rio Negro. Mal leur en prit, car, après une navigation tragique où le pampéro, soufflant de l'intérieur avec violence, faillit les jeter à la mer, ils durent rebrousser chemin.

Un an après cet essai avorté, une occasion plus sûre s'offrait de prendre contact avec ces régions, cette fois par voie de terre. Le gouvernement argentin, ou plus précisément le général Roca, ministre de la Guerre, las des raids des Indiens qui mettaient continuellement en danger les frontières de l'Ouest et du Sud, venait de décider une expédition militaire dont l'objectif devait

[13] Histoire des débuts en Patagonie dans E. CERIA, *Annali...*, t. I, ch. 34, 38, 47, 50, 54. Compléments et précisions dans R. ENTRAIGAS, *El apóstol de la Patagonia, éd. cit.*, et, du même auteur, *Monseñor Fagnano. El hombre, el misionero, el pioneer,* Buenos Aires 1945. Également A. FASULO, *Le Missioni Salesiane della Patagonia,* Turin 1925.

être la « conquête du désert ». Mgr Espinosa et les salésiens Costamagna et Botta purent accompagner l'armée à titre d'aumôniers. Au cours de leurs chevauchées interminables, les missionnaires eurent la joie de pouvoir enfin prendre contact avec les Indiens. Profitant d'un arrêt à Carhué, un poste avancé au coeur de la Pampa, ils se mirent aussitôt au travail parmi les tribus pacifiques Tripailao et Manuel Grande. Un premier détachement, qu'accompagnait Costamagna, arrivait sur les bords du Rio Negro, aux frontières de la Patagonie, le 24 mai 1879. Après des semaines de cavalcade, pendant lesquelles ils avaient cruellement souffert de la fatigue, du froid et du spectacle des brutalités de la soldatesque à l'égard des Indiens, les missionnaires furent saisis d'une émotion intense. En lisant les nouvelles enthousiastes du P. Costamagna, Don Bosco, à son tour, exultait: « Les portes de l'immense Patagonie sont ouvertes aux salésiens! ».

A la suite de cette expédition (qui ne devait prendre fin qu'en 1881 après avoir atteint tous ses objectifs), la mission salésienne de Patagonie pouvait démarrer. On décida d'installer deux centres: l'un à Patagónes, sur la rive gauche du Rio Negro, l'autre sur la rive opposée, à Viedma. Trois solides missionnaires vinrent y planter dès 1880 leur quartier général: Fagnano, promu curé de Patagónes et de toutes les colonies et tribus entre le Rio Negro et le Rio Colorado; Milanesio, curé de Viedma, bientôt remplacé par le P. Beauvoir pour lui permettre de se mieux consacrer aux grandes courses apostoliques où il excellait. Ce P. Milanesio était le type du missionnaire tel qu'on aimait à se le représenter alors: barbu, infatigable, abattant d'énormes distances pour reconnaître le terrain et les âmes à gagner au Christ, ami et défenseur des Indiens, dont il réussit à parler la langue.

Justement, le problème des Indiens restait préoccupant. Craignant pour leur indépendance, ils se serraient autour d'un de leurs grands chefs, le cacique Namuncura. La troupe, elle, voulait en finir... Une révolte éclata en 1883. Des atrocités furent commises, dont les « sauvages » n'avaient certes pas le monopole... Comment évangéliser dans ces conditions? Dans une lettre à Don Bosco, Fagnano ne manqua pas de stigmatiser ces « soldats totalement corrompus et leurs officiers plus corrompus encore ». La paix ne revint que lorque Namuncura, devenu invalide, eut décidé de mettre un terme aux souffrances des siens et de négocier avec les forces armées. Le P. Milanesio fut choisi comme média-

teur entre les deux parties et comme garant de la parole donnée. Namuncura fut promu colonel dans l'armée nationale. Un de ses fils, Ceferino, deviendra l'élève des salésiens [14].

La mission se développait. Déjà en 1883, elle pouvait se vanter d'avoir conféré quelque cinq mille baptêmes et d'avoir construit une église, deux chapelles et deux écoles (dont une tenue par les soeurs salésiennes).

Pour en perfectionner l'organisation, il convenait, selon Don Bosco, que fût érigé un vicariat apostolique, indépendant de Buenos Aires, dont la juridiction dans cette région était purement théorique. Entreprise délicate, en raison des susceptibilités qui étaient en jeu, mais que Don Bosco sut mener à terme. Le P. Cagliero fut nommé vicaire apostolique de Patagonie et reçut la consécration épiscopale le 7 décembre 1884. C'était une étape importante dans l'organisation ecclésiastique et l'évangélisation de ce grand territoire missionnaire.

La Terre de Feu

En plus du vicariat, le Saint-Siège avait érigé à la même époque une préfecture apostolique et nommé à ce poste le P. Fagnano. Son territoire comprenait la Patagonie méridionale et la Terre de Feu, mais c'est dans cette dernière que devait s'exercer principalement son apostolat [15].

Nommé en 1883, Mgr Fagnano ne put prendre contact avec son domaine qu'en 1886, en profitant d'une mission d'exploration dans la Grande-Île. Partie de Buenos Aires le 31 octobre, l'expédition descendit par mer le long des deux côtes en s'arrêtant à Patagónes, à Santa Cruz (où se trouvaient les PP. Savio et Beauvoir), à Rio Gallegos, et débarqua finalement dans la baie

[14] Cefirino Namuncura (1886-1905). Mgr Cagliero le fit entrer au collège Pie IX de Buenos Aires, puis au collège de Viedma. On l'emmena en Italie et il fut reçu par Pie X. Connu pour sa piété et son amour de l'étude, il voulait devenir prêtre pour évangéliser ses frères de race, mais il mourut prématurément à Rome le 11 mai 1905, à l'âge de dix-huit ans. Sa cause de canonisation a été introduite.

[15] Histoire des débuts en Terre de Feu dans E. CERIA, *Annali...*, t. I, ch. 56; R. ENTRAIGAS, *Monseñor Fagnano...;* B. CALVI, *La civiltà nelle regioni magellaniche e i missionari salesiani,* Turin 1925.

San Sebastián le 21 novembre. Quelques jours plus tard, un malentendu entre la troupe et les Indiens tourna au massacre des autochtones. Héroïque, Fagnano s'interposa, au péril de sa vie. L'expédition lui permit néanmoins de parcourir la Grande-Île dans toute sa longueur et de se faire une idée sur le pays et ses habitants. Il acquit notamment la conviction que la future mission catholique devait avoir pour centre Punta Arenas, noeud de communications entre la Terre de Feu, le Chili et les Îles Malouines (ou Falkland).

C'est à Punta Arenas qu'au mois de juillet 1887, Mgr Fagnano s'établit définitivement avec l'aide de trois salésiens. Ils se mirent à l'oeuvre sans tarder: constructions, formation religieuse des immigrés, premières tentatives auprès des Indiens, exploration de l'île Dawson... Par opposition à tant d'autres, bien différents de lui, Mgr Fagnano était devenu pour les autochtones « le bon capitaine ».

Brésil, Chili, Équateur

Du vivant de Don Bosco, trois autres pays d'Amérique virent chez eux un début d'action salésienne: le Brésil, le Chili et l'Équateur.

En 1877, l'évêque de Rio de Janeiro, Mgr Lacerda, était venu personnellement à Turin afin de convaincre le saint de lui envoyer des missionnaires [16]. La situation religieuse de son diocèse et du pays justifiait une telle démarche. Elle n'était pas brillante: rareté du clergé local, abandon de la jeunesse surtout depuis la loi d'émancipation des fils d'esclaves, urgence de la mission parmi les tribus des forêts équatoriales.

Le P. Lasagna, déjà fort occupé en Uruguay, fut l'homme choisi par Don Bosco pour aller traiter sur place. Il partit pour Rio de Janeiro au début de 1882, « le coeur en proie à l'agitation et à de grandes craintes, mais animé en même temps d'espoirs plus grands encore ». Il promit l'ouverture d'une maison sur les collines de Nicteroy dominant la capitale. Au cours d'une audience à Petrópolis, l'empereur dom Pedro II en personne l'encouragea

[16] Pour le Brésil, voir E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 456-463. Ajouter P. ALBERA, *Mons. Luigi Lasagna..., op. cit.*

à développer l'oeuvre salésienne dans son pays. Il parcourut divers États, entendit les doléances des évêques qui appelaient au secours. A São Paulo, où les Italiens étaient nombreux, il promit une paroisse et un collège. Sa pensée allait déjà aux Indiens du Mato Grosso, « la terre la plus centrale et la plus mystérieuse de l'Amérique ». La maison de Nicteroy fut ouverte en 1883, sous la direction du P. Borghino, et celle de São Paulo en 1885, sous la direction du P. Giordano.

Le premier salésien à fouler la terre du Chili fut le P. Milanesio [17]. C'était en 1886. Au cours d'une de ses tournées surprenantes, il avait traversé la Cordillère des Andes en direction de Concepción, où le vicaire général Cruz faisait des pieds et des mains pour obtenir du personnel salésien. Un accord ayant été conclu, six salésiens, dont le P. Rabagliati, firent leur entrée dans la ville le 6 mars 1887 au milieu d'un grand concours de peuple. L'oeuvre débuta sans tarder avec l'oratoire et se développa peu à peu avec des classes et des ateliers. Des négociations étaient également en cours à cette époque à Talca et à Santiago.

En Équateur, le président Coramano s'occupa personnellement de faire venir les salésiens à Quito. D'entente avec l'archevêque Ordoñez, il intervint en 1885 auprès de Don Bosco. Après des hésitations, car on manquait de personnel, une équipe fut constituée ayant à sa tête le P. Calcagno. A la cérémonie des adieux le 6 décembre 1887, on vit un Don Bosco malade, appuyé sur deux de ses secrétaires. C'était la dernière fois qu'il assistait à un départ de missionnaires. Ceux-ci arrivèrent à Quito le 28 janvier 1888 et télégraphièrent aussitôt à Turin. On lut le télégramme à Don Bosco le 30 au matin. Il fit signe qu'il avait compris. C'était la veille de sa mort.

Conclusion

En treize ans, on peut dire qu'un travail important avait été réalisé. Les salésiens s'étaient implantés en cinq pays d'Amérique latine. On avait taillé pour eux deux vastes territoires de mission, dont l'un avait à sa tête un évêque. Mgr Cagliero, en outre, faisait

[17] Pour le Chili, ainsi que pour l'Equateur, voir E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 605-610.

fonction depuis 1885 de vicaire général de Don Bosco pour l'Amérique.

Sans perdre de vue l'évangélisation des Indiens, les premiers salésiens, débarqués en Amérique avec des idées quelque peu romantiques sur la mission auprès des « sauvages », s'étaient vite rendu compte de l'urgence d'une action en faveur de l'élément européen. Encouragés par Don Bosco, ils lui consacrèrent la majeure partie de leurs forces dans des oeuvres qui avaient fait leurs preuves: collèges, oratoires, paroisses... [18]. Pour faciliter leur implantation, ils recherchaient l'appui des autorités religieuses, mais aussi celui des gouvernants et de la classe dirigeante, ce qui n'était pas sans impliquer des dangers. Quoi qu'il en soit, leur labeur acharné, qui portait déjà des fruits, en faisait espérer beaucoup d'autres.

[18] Voir les réflexions du P. STELLA, *Don Bosco nella storia...*, t. I, p. 181.

CHAPITRE 18

LA CONGRÉGATION STABILISÉE (1874-1888)

Après les longues et pénibles tractations qui ont abouti au mois d'avril 1874 à l'approbation définitive des constitutions, s'ouvre une période d'organisation et de consolidation durables de la congrégation salésienne. Sans doute des difficultés persistent-elles. Les relations avec la curie diocésaine de Turin sont toujours des plus tendues, au point que l'archevêque ira jusqu'à contester le caractère définitif de la sanction romaine. En maints endroits, l'opposition antireligieuse, pour ne pas dire la persécution, n'épargne pas les maisons de la jeune Société. Ce sera le cas notamment en France, où le décret du 29 mars 1880 résonnera aux oreilles des religieux comme un premier et sérieux avertissement. Enfin, l'argent manque à l'état chronique.

Il reste que la petite congrégation prend de plus en plus d'assurance. Les vocations affluent. Les fondations vont se multipliant. Le prestige personnel de Don Bosco s'affirme un peu partout, en Italie et au dehors. C'est l'époque où des pèlerins étrangers partis pour Rome font un crochet par l'Oratoire de Turin.

Sentant le vent en poupe, le fondateur va mettre à profit cette dernière partie de sa vie pour organiser et consolider son oeuvre, de manière à en assurer l'avenir.

Le noviciat

Rien de plus important dans un Institut que la formation des candidats à la vie religieuse. Don Bosco en a conscience et il va s'efforcer de contenter les autorités qui l'attendent à ce tournant.

C'est que son noviciat a été, pendant des années, la cible des

attaques les plus virulentes, de la part surtout de Mgr Gastaldi. Dans une lettre du 9 novembre 1872, l'archevêque de Turin avait déploré qu'il n'y eût chez lui ni noviciat véritable, ni formation ascétique sérieuse. Le manque d'humilité surtout chez les jeunes clercs de l'Oratoire le rendait pessimiste pour l'avenir. Il avait terminé en invitant proprement le fondateur à « prier et à s'humilier *coram Deo et hominibus* » [1].

Dans un mémoire adressé à Rome en mars 1874, Don Bosco avait tenté de repousser une fois de plus des griefs souvent formulés. Pressé d'instituer un noviciat de deux ans pendant lequel les candidats à la vie salésienne ne se livreraient qu'à des « occupations ascétiques », il s'était expliqué franchement: « Cela pouvait se pratiquer en d'autres temps mais de nos jours et dans nos pays, ce serait bien plutôt la destruction de l'Institut salésien, car si l'autorité civile s'avisait de l'existence d'un noviciat, il le dissoudrait sur-le-champ en dispersant les novices. En outre, un tel noviciat ne pourrait pas s'adapter à (l'esprit des) constitutions salésiennes, qui ont pour base la vie active... » [2].

Nous savons que, pour emporter la décision, Don Bosco a dû plier sur la question du noviciat, comme sur quelques autres. Le texte approuvé des Règles prévoyait en effet un noviciat d'allure tout à fait traditionnelle, réduit cependant à la durée d'un an. Si donc il avait des raisons d'être déçu, quelle ligne de conduite allait-il adopter dans la pratique?

En premier lieu, il nomma un maître des novices. Jusque-là, Don Rua avait en principe assumé cette charge, mais il importait à présent de la confier à un homme libéré de toute autre fonction. Pour ce poste délicat, il choisit le P. Giulio Barberis, qui lui paraissait incarner l'esprit salésien. « Don Barberis a compris Don Bosco », aurait-il dit de lui [3]. Se prévalant cependant d'une permission orale de Pie IX, il ne laissa pas de confier aux novices toutes sortes de travaux: catéchismes, classes, surveillances, ce qui ne manquera pas de susciter de nouvelles récriminations

[1] L. Gastaldi à G. Bosco, 9 novembre 1872, éditée dans A. AMADEI, *Memorie biografiche...*, t. X, pp. 684-685. Consulter là-dessus F. DESRAMAUT, *Noviciat ascétique ou noviciat apostolique?* dans les *Cahiers du Groupe lyonnais de recherches salésiennes*, 1967, n° 9.

[2] *Promemoria sopra una lettera dell'Arcivescovo di Torino intorno alla congregazione salesiana*, dans A. AMADEI, *Memorie biografiche...*, t. X, p. 793.

[3] E. CERIA, *Annali...*, t. I, p. 196.

de l'archevêque. Ce n'est que progressivement qu'on le vit s'acheminer vers la constitution d'un groupe de novices séparé du reste de la maison de l'Oratoire.

Un pas de plus était franchi dans le sens souhaité par les Règles avec l'installation des novices dans un ancien couvent bénédictin à San Benigno Canavese. Pour éviter toutefois de donner à cette demeure un aspect par trop clérical *(chiesastico)*, Don Bosco y ouvrait quelques ateliers et un oratoire. Enfin, en 1886, un nouveau transfert était opéré dans une propriété acquise dans le village de Foglizzo. A cette date, il est vraisemblable que l'institution du noviciat était arrivée au terme d'une lente évolution du type actif au type ascétique, souhaité par les Règles approuvées. Don Bosco y a contribué, semble-t-il, plus par nécessité que par goût.

Action en faveur des vocations d'aînés

Une nouvelle initiative devait retenir son attention à partir de 1875. Elle touchait un domaine qui lui était cher, celui des vocations. C'est en consultant un jour les registres des élèves de l'Oratoire qu'il acquit la certitude que les chances de vocations étaient beaucoup plus élevées chez de grands jeunes gens que chez des garçons plus jeunes. Cette idée lui inspira sans tarder une action en faveur des vocations dites tardives [4].

A Rome, où il devait se rendre en février 1875, il exposa ses intentions à Pie IX, qui s'en montra fort satisfait. Plusieurs évêques, mis au courant, ne l'étaient pas moins. Là-dessus il fit paraître une plaquette intitulée: *Oeuvre de Marie-Auxiliatrice en faveur des vocations à l'état ecclésiastique*. Dans son esprit, il s'agissait en effet d'une « oeuvre » qui devait être soutenue moralement et matériellement par les catholiques. (Il prévoyait que beaucoup de candidats ne pourraient pas payer leurs études et ne voulait pas que la pauvreté constituât un obstacle insurmontable).

A l'automne de 1875, on était déjà passé du projet à l'application concrète. Une section de « vocations tardives » — on les appellera les *Fils de Marie* — était aménagée dans la maison

[4] Sur ce sujet, voir principalement E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 207-215.

de Sampierdarena, sous la conduite du P. Albera. Un autre groupe faisait ses études à l'Oratoire de Turin. Dès la fin de la première année scolaire, l'expérience justifiait un peu déjà les « espoirs extraordinaires » que Don Bosco avait conçus à leur égard: sur les trente-cinq sortants, huit entrèrent chez les religieux, vingt-et-un dans le clergé diocésain et six s'orientaient vers les missions. A Sampierdarena, l'avenir pouvait sembler assuré: les demandes d'inscription arrivaient nombreuses.

Premier chapitre général (septembre 1877)

Dans le travail d'organisation de la Société qui se poursuivait au cours de cette période, il faut évidemment attribuer un rôle de première importance aux chapitres généraux. Ceux-ci, aux termes des constitutions de 1874, devaient se réunir tous les trois ans pour « traiter toutes les questions d'intérêt majeur concernant la Société et prendre les mesures requises par les besoins de la Société et par les circonstances de temps et de lieux » [5].

Le premier chapitre général des salésiens s'ouvrit le 5 septembre 1877 dans les locaux du collège de Lanzo [6]. Il comptait vingt-trois participants, parmi lesquels les sept membres du chapitre supérieur et quatorze directeurs de maisons. Dans son mot d'introduction, Don Bosco s'attacha à faire comprendre à tous la portée de leurs délibérations pour le présent et pour l'avenir de leur congrégation. Jusque-là, ont fait remarquer les biographes, il était souvent arrivé que les contemporains, spécialement à Turin et à Rome, n'aient vu dans les salésiens qu'une « bande de braves gens, mais sans beaucoup d'instruction et tout juste bons à faire du tapage ». Il fallait donc que l'assemblée, malgré la jeunesse de la majorité de ses membres, montrât de quelle maturité elle était capable.

Huit commissions se mirent au travail, chacune d'elles étant chargée de l'étude d'un aspect important de la vie de la congré-

[5] *Constitutiones Societatis S. Francisci Salesii,* ch. VI, art. 3, dans A. AMADEI, *op. cit.,* pp. 694-695.

[6] Histoire du premier chapitre général dans E. CERIA, *Memorie biografiche...,* t. XIII, pp. 243-294; *Annali...,* t. I, pp. 308-323.

gation, comme la formation du salésien, les problèmes de la vie commune, les questions matérielles, les relations avec l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice, la mise en place des provinces... Il y eut par ailleurs vingt-six « conférences générales », toutes présidées par Don Bosco. On allait de l'avant allègrement, mais sans précipitation, selon le voeu du supérieur.

Relevons quelques points dans la masse des discussions. Il fut décidé par exemple d'éviter l'emploi de vocables tels que province et provincial, qui choquaient des oreilles par trop laïques, et de les remplacer par « inspection » et « inspecteur ». De l'inspecteur, Don Bosco devait dire au cours de la dix-septième conférence que c'est « un père qui a pour mission d'aider ses fils à bien mener leurs affaires, et qui donc les conseille, les aide, leur enseigne à se tirer d'embarras dans les circonstances critiques ». De là, on en vint à parler des pouvoirs du recteur majeur, ce qui permit à Don Bosco d'insister sur la place centrale et l'autorité du supérieur général dans sa congrégation. Négligeant son cas personnel, il aurait ajouté: « Je dois penser à ceux qui viendront après moi ». Au cours de la vingt-quatrième conférence, il tint, sur la situation des salésiens dans le difficile contexte politique d'alors, des propos qui n'ont pu tomber dans l'oubli: « Nous rechercherons en toute chose la légalité. Si on nous impose des taxes, nous les paierons; si on n'admet plus les propriétés collectives, nous en aurons d'individuelles; si on exige des examens, il n'y aura qu'à les subir; s'il faut des brevets et des diplômes, on fera tout son possible pour les obtenir. Et de cette façon, nous irons de l'avant » [7]. Une des dernières décisions du chapitre fut de laisser au recteur majeur, sur sa proposition, le soin de revoir et de mettre en ordre toute la matière des « délibérations », autrement dit la législation qui émanait des débats de l'assemblée.

Le premier chapitre général se terminait le 5 octobre, un mois jour pour jour après son ouverture. Le plus gros de ses « délibérations » ne devait paraître qu'un an plus tard, sous la forme d'un livret d'une centaine de pages, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler.

[7] Cité dans E. Ceria, *Memorie biografiche...*, t. XIII, p. 288.

Premières inspections

A l'époque du premier chapitre général, les provinciaux ou inspecteurs n'existaient encore qu'*in pectore* [8]. Jusqu'en 1876, les maisons n'avaient entre elles aucun lien mais elles dépendaient directement du « chapitre supérieur ». Ce n'est qu'en 1877 qu'apparaissent dans l'Annuaire du Saint-Siège une province romaine et une province américaine, mais seule cette dernière a son « inspecteur » dans la personne du P. Cagliero. L'année d'après, on y lit deux nouvelles « inspections »: une inspection piémontaise et une inspection ligurienne.

Mais ce n'est réellement qu'en 1879 que commence le régime inspectorial avec la nomination, le 7 février, par le chapitre supérieur, de quatre inspecteurs: Francesia, tout en restant directeur de Varazze, devenait l'inspecteur du Piémont, avec la maison mère comme siège provincial; Cerruti se voyait chargé des maisons de Ligurie (et de celle de Nice), avec Alassio comme siège; Monateri, directeur à Albano, prenait le titre un peu moins voyant de vice-inspecteur pour la province romaine; enfin Bodrato devenait l'inspecteur de la province américaine, dont le centre était fixé à Buenos Aires.

Rapport canonique au Saint-Siège (1879)

Comme il était de règle pour les congrégations religieuses, les constitutions salésiennes prescrivaient qu'un rapport sur l'état moral et matériel de la Société fût adressé au Saint-Siège tous les trois ans. Celui de mars 1879 mérite une brève analyse [9].

Don Bosco l'établit avec grand soin. Après avoir tracé un aperçu historique de sa congrégation, qu'il faisait remonter à 1841, il passait en revue toutes les maisons et toutes les activités des salésiens tant en Italie qu'en France et en Amérique. Dans la dernière partie, consacrée au compte rendu moral de l'Institut, il se félicitait notamment du soin que mettaient les salésiens à

[8] Voir E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 308-309.

[9] Voir E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 351-361. La deuxième partie de ce rapport canonique, comprenant une liste presque exhaustive des activités salésiennes, se lit dans E. CERIA, *Memorie biografiche...*, t. XIV, pp. 756-763.

observer leurs constitutions et de leur ardeur au travail, si grande que quelques-uns y avaient déjà succombé.

A la Congrégation des Évêques et Réguliers, le document fit l'objet d'un strict examen. Il faut dire que le cardinal Ferrieri, préfet de ce dicastère, n'était pas spécialement bien disposé à l'égard de Don Bosco. Des insinuations dénuées de bienveillance l'avaient même ancré dans l'idée qu'il avait affaire à un homme faux et incapable de fonder une congrégation. Toujours est-il qu'il lui fit remettre sept observations, touchant l'absence de compte rendu financier, le silence sur le noviciat, la création des « inspections » sans autorisation du Saint-Siège, la situation canonique des Filles de Marie-Auxiliatrice... Le dernier point blâmait Don Bosco d'avoir fait imprimer son rapport, alors qu'il aurait fallu le remettre manuscrit...

Notre saint tenta de se justifier du mieux qu'il put, en priant cette irritable Éminence de bien vouloir montrer de la compréhension à l'égard de sa « pauvre » Société. Il n'y réussit guère, puisqu'au mois d'octobre lui parvenait une nouvelle série de neuf observations. A propos des questions financières, on lui reprochait en filigrane de n'avoir cure des lois civiles que pour mieux se soustraire aux lois ecclésiastiques. Il entreprit donc de nouvelles démarches au début de 1880. Au bout de quelque temps, les difficultés semblaient aplanies, puisqu'on le laissa en paix.

Toute cette procédure l'avait obligé à une mise en place plus précise de son oeuvre du point de vue juridique, ce qui pouvait faciliter les choses pour plus tard. Et à partir de cette époque (mars 1879), la congrégation jouissait à Rome de l'appui d'un *cardinal protecteur* en la personne du secrétaire d'État Lorenzo Nina.

Installation d'un procureur à Rome (1880)

C'est à l'occasion du premier rapport canonique au Saint-Siège que Don Bosco mit en place cet autre rouage important qui s'appelle la procure romaine. Le procureur général à Rome, en tant que représentant officiel du supérieur religieux, sert en effet d'intermédiaire entre les autorités centrales de l'Église et sa congrégation.

Si l'on en croit l'Annuaire pontifical, Don Rua occupait ce

poste depuis 1877. Mais ce prêtre d'une merveilleuse activité cumulait vingt autres emplois et ne pouvait résider à Rome. C'est en fait le P. Dalmazzo qui devait étrenner la fonction au début de l'année 1880.

Mais où allait-il s'installer? Depuis longtemps, c'est-à-dire au moins depuis treize ans, Don Bosco courait la Ville éternelle en quête d'un pied-à-terre [10]. Après de nombreuses déceptions, il finit par obtenir la jouissance de quelques chambres dans un couvent d'oblates (Tor de' Specchi). C'est là finalement que vint habiter le procureur Dalmazzo en compagnie d'un clerc et d'un novice coadjuteur. Leur petite communauté fut comptée comme maison salésienne et rattachée telle quelle à l'inspection romaine.

Deuxième chapitre général (septembre 1880)

On arrivait en 1880 à l'époque où devait se réunir derechef un chapitre général. Don Bosco le convoqua à Lanzo pour les premiers jours du mois de septembre [11].

Il revenait à l'assemblée d'élire les membres du chapitre supérieur qui, à l'exception du recteur majeur, arrivaient tous au terme de leur mandat. Les postes-clés gardèrent leurs titulaires, Rua restant préfet et Cagliero « directeur spirituel » malgré qu'il fût missionnaire en Amérique. Des discussions, nous savons peu de choses, sinon qu'elles eurent moins de relief que celles du chapitre de 1877. On se borna surtout à revoir et à compléter les décisions antérieures. C'est ce qu'affirmait Don Bosco dans la présentation du livret des *deliberazioni* paru en 1882: « Au cours de ce (chapitre) ont été examinées de nouveau les décisions prises en 1877 et introduites les modifications suggérées par l'expérience; quelques nouvelles décisions y ont été ajoutées ». Les ajouts les plus significatifs avaient trait à la formation intellectuelle des salésiens et occupaient deux chapitres intitulés: *Études ecclésiastiques* et *Études philosophiques et littéraires*. On y remarquait aussi des précisions nouvelles concernant l'élection

[10] Voir E. Ceria, *Annali...*, t. I, pp. 370-377.

[11] Histoire du second chapitre général dans E. Ceria, *Annali...*, t. I, pp. 464-468; *Memorie biografiche...*, t. XIV, pp. 518-521.

des membres du chapitre supérieur et les attributions de chacun d'entre eux.

Autre événement digne d'intérêt, datant de la même année 1880: la création de deux nouvelles inspections, s'ajoutant aux quatre déjà existantes. L'inspection américaine, scindée en deux, donnait naissance à une province d'Argentine, confiée au P. Costamagna, et à une seconde province qui regroupait, sous l'autorité du P. Lasagna, les maisons salésiennes de l'Uruguay et du Brésil. D'autre part, les maisons françaises, rattachées jusque-là à la province de Ligurie, constituaient désormais une province autonome. Pour la gouverner, Don Bosco fit appel au P. Albera, directeur à Sampierdarena, lequel partit s'installer à Marseille. Notons, à propos de la province dite romaine, qu'elle comprenait non seulement les maisons de Tor de' Specchi, de Magliano et de Faenza, mais aussi celle de Randazzo en Sicile et celle d'Utrera en Espagne.

Troisième chapitre général (septembre 1883)

C'est à Valsalice que furent convoqués les trente-cinq membres du troisième chapitre général. Celui-ci fut de très courte durée, puisque, ouvert le 1er septembre 1883, il était clos sept jours plus tard [12].

D'après le peu de renseignements qui nous en soient parvenus, on sait que les discussions portèrent entre autres sur le *Bulletin salésien,* le noviciat, les exercices spirituels et la moralité. A propos de noviciat, le provincial de France fit remarquer qu'il y avait des inconvénients à envoyer des sujets en Italie. A quoi Don Bosco répondit qu'il songeait à fonder une maison de noviciat dans les environs de Marseille. L'on décida en outre de séparer les novices coadjuteurs des autres, mesure aussitôt appliquée à San Benigno.

Au cours de la dernière séance de ce chapitre, Don Bosco conclut par quelques recommandations: bien connaître son temps et s'y adapter; éviter aux enfants les punitions humiliantes et prendre garde aux affections trop sensibles; nécessité pour le directeur d'user de charité envers tous.

[12] Voir E. Ceria, *Memorie biografiche...,* t. XVI, pp. 411-421; *Annali...,* t. I, pp. 468-473.

Les décisions de ce chapitre ne furent pas publiées à part, mais jointes à celles du chapitre général de 1886.

Ajoutons que c'est vers la fin de l'année 1883 que Don Bosco songea à doter le chapitre supérieur de Turin (et même les chapitres généraux à venir) d'un secrétaire stable, qui allait en même temps devenir son confident et son futur biographe. Son choix se porta en effet sur Giovanni Battista Lemoyne, alors en poste auprès des soeurs de Nizza Monferrato. Le saint avait tant de confiance en son secrétaire qu'il lui aurait dit dès les premiers jours de son entrée en charge: « Je n'aurai pas de secrets pour toi, ni secrets de mon coeur, ni secrets de la congrégation » [13].

Communication des privilèges (1884)

Pour mettre sa Société à égalité avec les autres familles religieuses, Don Bosco travaillait depuis plusieurs années déjà à obtenir pour elle des « privilèges ». Ce terme désigne toutes sortes de faveurs spirituelles traditionnellement accordées aux religions de droit pontifical, mais également des « facilités » canoniques d'une réelle importance pour la vie d'une congrégation appelée à une grande extension. En demandant ces privilèges, Don Bosco voulait parer à la multiplication des recours à Rome et, inversement, aux difficultés provenant de la diversité des régimes d'un diocèse à l'autre. En général Rome « communiquait » à la congrégation nouvelle, si bon lui semblait, les privilèges dont jouissait un ordre ancien. A cet égard, Don Bosco penchait pour les privilèges des rédemptoristes. Mais du désir à la satisfaction, il eut un long chemin à parcourir [14].

Il s'était rendu à Rome dans ce but dès 1875. D'entrée de jeu, il réclame la communication des privilèges, avec en particulier le droit de délivrer les dimissoriales pour que ses séminaristes puissent être ordonnés par n'importe quel évêque. Une commission est chargée par le pape d'examiner le cas. Elle se prononce de manière négative au sujet des dimissoriales, par égard pour l'archevêque de Turin. Pour ce qui est des privilèges en général, Don Bosco se raccroche à l'idée que sa demande était mal formulée.

[13] E. CERIA, *Annali...*, t. I, p. 472.

[14] Voir E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 474-484; *Memorie biografiche...*, t. XVII, pp. 124-143.

Il revient à la charge quelque temps après, mais, cette fois, se garde bien de tout vouloir en bloc. Sa requête ne porte que sur quelques faveurs bien précises, sans négliger bien sûr la question des dimissoriales. Même réponse. Il s'adresse à Léon XIII, pape depuis 1878, mais rien de substantiel ne lui échoit. Le cardinal Ferrieri est là, qui pensera toute sa vie que la congrégation salésienne est une combinaison précaire...

En 1882, nouveau plan d'action, voyage à Rome et audience chez Léon XIII qui nomme en secret une nouvelle commission cardinalice. Même réponse évasive. « Vous avez des ennemis, aurait confié le pape au procureur Dalmazzo, et il vous faut aller bride en main, parce qu'à Rome, tout peut prendre corps, même les ombres! ».

Deux ans plus tard, en 1884, le même pape se montre prêt à accorder à Don Bosco « tout ce qu'il désire », lui témoignant une cordialité assez inhabituelle. Faisant allusion à la mort de Mgr Gastaldi, survenue le 25 mars, il aurait même ajouté: « A présent, vous n'avez plus votre adversaire ». De fait, grâce à l'intervention personnelle de Léon XIII, la congrégation salésienne obtint, par un décret de cette année, communication de tous les privilèges des rédemptoristes.

Les tracasseries avaient duré neuf ans. Don Bosco était content, n'ayant, disait-il, « plus rien d'autre à désirer ». Les trois dernières années et demie qui lui restaient à vivre, quoique troublées par les souffrances physiques, furent des années de sérénité. Le pape, du reste, lui avait fait un cadeau en nommant au siège de Turin un de ses amis, le cardinal Gaetano Alimonda.

Don Rua « vicaire général »

Avec le dépérissement de la santé du fondateur se posait plus clairement le problème de l'avenir de sa congrégation. Léon XIII s'en soucia personnellement. Sur son ordre, demande fut faite à Don Bosco en octobre 1884 de se désigner un successeur ou un vicaire avec droit de succession [15]. Demande un peu surprenante de prime abord, puisque les constitutions prévoyaient la procé-

[15] Voir E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 525-533.

dure à suivre pour l'élection d'un recteur majeur. N'importe! L'intérêt du pape pour sa congrégation et pour sa personne toucha sensiblement Don Bosco.

Le 24 octobre, il en réfère au chapitre supérieur, qui le prie de désigner l'homme de son choix, sans vote préalable. Minute émouvante! Peut-être n'avait-il jamais pensé comme à cet instant que Don Bosco pût l'abandonner un jour.

Il rédige sa réponse, en proposant le nom de Rua, et la fait remettre au pape, qui s'en montre satisfait. Un décret de Rome vient alors sanctionner ce choix. Cependant, Don Bosco ne veut pas faire connaître la décision tout de suite. Fidèle à sa méthode d'expérimentation, il prend le temps de préparer son successeur à sa future mission en élargissant graduellement la sphère de ses responsabilités.

Ce n'est que le 24 septembre 1885 qu'il déclare devant le chapitre supérieur: « Mon vicaire général dans la congrégation sera Don Michele Rua ». Il poursuit en disant qu'il a choisi Rua « parce qu'il est un des premiers de la congrégation, y compris par l'ancienneté; parce qu'il exerce cette charge depuis plusieurs années; parce que cette nomination aura l'agrément de tous ses confrères ». Il précise que son vicaire possède les pleins pouvoirs, au même titre que le recteur majeur, et qu'il abandonne son poste de préfet à Celestino Durando.

Les salésiens furent informés de cette importante nouvelle par une circulaire datée du 8 décembre 1885. A en juger d'après les lettres de félicitations qui parvenaient à l'Oratoire, leurs réactions furent très favorables au choix qui avait été fait.

Quatrième chapitre général (septembre 1886)

Le chapitre général réuni à Valsalice au mois de septembre 1886, devait être le dernier chapitre présidé par Don Bosco[16]. Ce fut une assemblée imposante, comprenant cette fois les membres du chapitre supérieur, les inspecteurs, le procureur général, les directeurs des maisons, ainsi que des délégués, élus par les communautés.

[16] Histoire du quatrième chapitre général dans E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 560-566; *Memorie biografiche...*, t. XVIII, pp. 178-191.

Il fut procédé sans tarder à l'élection des membres du chapitre supérieur. Cette élection ne concernait évidemment ni Don Bosco, ni Don Rua, devenu son vicaire, pas plus que Mgr Cagliero et Mgr Fagnano appelés à d'autres tâches. L'équipe dirigeante se voyait à cette occasion sensiblement modifiée: Domenico Belmonte devenait préfet à la place de Don Rua; Mgr Cagliero, proclamé catéchiste honoraire, laissait son poste à Giovanni Bonetti; Antonio Sala restait économe, tandis que Francesco Cerruti devenait conseiller scolaire.

Au cours des délibérations qui suivirent, la décision fut prise d'envoyer des salésiens faire leurs études dans les Universités romaines. On parla du service militaire des jeunes confrères... et des subterfuges pour les en faire dispenser. L'assemblée se pencha sur le problème des paroisses, après avoir entendu là-dessus le P. Lasagna qui, en tant que salésien d'Amérique, était davantage familiarisé avec ces questions. On reparla des novices (que Don Bosco persistait à appeler des « inscrits ») et de leur admission aux voeux. Pour se conformer à un décret du Saint-Siège, on forma une commission chargée d'examiner chacune des demandes à la profession. Les autres questions traitées concernaient entre autres les écoles professionnelles, le *Bulletin salésien,* les « visites » des supérieurs aux maisons, l'implantation de scolasticats dans les diverses provinces.

Comme pour les chapitres précédents, on avait donné pleins pouvoirs à Don Bosco pour revoir, mettre en ordre et compléter les décisions prises. Les *deliberazioni* du quatrième chapitre général devaient paraître en 1887, jointes à celle du chapitre précédent.

Mort de Don Bosco

Depuis 1884, Don Bosco n'était plus que l'ombre de lui-même. Les soucis et les travaux le marquaient durement. Il n'en continuait pas moins d'avoir l'esprit à tout et de se traîner de ville en ville et jusqu'en France et en Espagne, prêchant par l'exemple plus que par la parole, s'évertuant à trouver de l'argent pour soutenir les activités multiformes de ses deux congrégations, et notamment pour construire l'église du Sacré-Coeur à Rome.

Pour ce travailleur infatigable, l'heure de Dieu sonna le 31

janvier 1888. C'est aux premières heures du jour que Don Bosco rendit l'âme. Il était âgé de soixante-douze ans et cinq mois.

Don Rua, qui ignorait le décret de 1884, s'inquiéta de sa succession [17]. Il s'adressa à Rome. Per un nouveau décret *ex audientia Sanctissimi,* il fut nommé recteur majeur pour douze ans, à dater du 11 février 1888.

Une semaine avant de mourir, Don Bosco avait déclaré: « La congrégation n'a rien à craindre: elle a des hommes formés » [18]. Que les craintes de quelques mauvais augures étaient vaines, l'avenir allait sans attendre le démontrer.

[17] Voir E. CERIA, *Annali...*, t. I, pp. 747-753.
[18] Cité dans E. CERIA, *Annali...*, t. I, p. 742.

DEUXIÈME PARTIE

L'AFFERMISSEMENT ET L'EXPANSION MONDIALE DE L'OEUVRE SALÉSIENNE (1888-1965)

LE PREMIER SUCCESSEUR DE DON BOSCO: MICHELE RUA (1837-1910)

L'empreinte laissée à l'oeuvre multiple de Don Bosco par son premier successeur, qui avait d'abord été pendant plus de trente années son principal collaborateur, a été déterminante pour la physionomie qu'elle a prise dans la première moitié du vingtième siècle. Les qualités d'administrateur de ce prêtre, son activité extraordinaire et son genre de sainteté avaient fait de lui l'homme providentiel, qui allait permettre à la jeune Société salésienne (ainsi qu'à ses deux branches) non seulement de ne pas couler, mais de progresser, malgré d'inévitables à-coups. Pour les connaître un peu, nous allons d'abord remonter aux années de formation de Michele Rua, avant de dire ce que fut son rectorat entre 1888 et 1910.

Jeunesse

Tout jeune encore, Michele Rua avait des raisons d'être intrigué par un prêtre original, qui suscitait l'admiration ou le scandale quand il passait dans les rues de Turin avec sa clientèle de jeunes vagabonds. Des personnes qu'il respectait, comme l'aumônier à qui il servait la messe, lui déclaraient avec conviction que ce Don Bosco était « malade d'une maladie dont on guérit difficilement... » [1]. Des réflexions de ce genre, nous dit-on, le faisaient pleurer. A cette époque, il pouvait avoir huit ou neuf ans.

[1] A. AMADEI, *Il Servo di Dio Michele Rua,* t. I, Turin 1931, p. 10. La plupart des renseignements sur Don Rua ont été tirés de cette biographie très documentée en trois tomes, ainsi que de celle, plus succincte, de E. CERIA, *Vita del Servo di Dio Don Michele Rua,* Turin 1949.

Quand il eut un peu grandi, un petit mystère entre Don Bosco et lui piquait sa curiosité. En effet, lorsqu'il rencontrait le prêtre sur le chemin de l'école, celui-ci, au lieu de lui donner une image comme aux autres, tendait sa main gauche ouverte et, de l'autre main, faisait le geste de la couper en deux, en lui disant: « Tiens, Michelino, prends! » [2]. Il se fera expliquer quelques années plus tard qu'entre Don Bosco et lui, il s'agissait de faire part à deux...

Il était né le 9 juin 1837 à Turin, dans la région du Valdocco, non loin du futur lieu d'implantation de l'Oratoire. La famille Rua n'était pas riche, malgré le poste de « contrôleur » à la manufacture des armes où s'était hissé le père, Giovanni Battista. Celui-ci avait eu cinq enfants d'un premier mariage, puis, d'un second, quatre autres, dont Michele, qui était le dernier. Tous étaient de santé délicate, tellement qu'à sa naissance, notre héros n'avait plus que quatre frères. Lui non plus n'était pas solide, ce qui ne l'empêchera pas d'ailleurs de survivre longtemps à tous les autres. C'était un garçon fin et réservé, d'allure presque élégante.

C'est à l'âge de huit ans, précisément, qu'il perdit son père. Mais, comme le dit un de ses biographes, il ne tardait pas à trouver un autre Giovanni, qui lui servirait de père toute sa vie. Lui-même a pu déposer au procès de béatification de Don Bosco: « J'ai fait la connaissance du serviteur de Dieu (...) au mois de septembre 1845. J'avais alors huit ans. Guidé par un camarade, j'ai commencé à fréquenter l'Oratoire fondé par lui, qui se trouvait à cette époque au Refuge » [3]. Dès lors, s'il n'avait tenu qu'à lui, il n'aurait manqué aucune des activités de l'Oratoire. Mais sa mère était réticente. Craignait-elle de laisser son benjamin se mêler à des garçons peu recommandables? Le P. Ceria se posait au moins la question [4]. En tous cas, il s'intéressait à tout ce qui se passait au Valdocco. La maladie qui, en 1846, faillit emporter Don Bosco, et dont son aîné Luigi lui narrait les détails, le toucha profondément. Il se rappellera plus tard les arcs de triomphe dressés en 1847 pour la visite de Mgr Fransoni. Cette année-là, du reste, il avait été autorisé à faire partie de la com-

[2] A. Amadei, *op. cit.*, p. 19.

[3] *Beatificationis et Canonizationis Servi Dei Sacerdotis Joannis Bosco... Summarium*, Rome 1907, p. 18.

[4] Voir E. Ceria, *Vita...*, p. 12.

pagnie de saint Louis, ce qui lui permettait chaque mois d'observer Don Bosco de près.

En 1848, il devenait pour deux ans l'élève des Frères des Écoles chrétiennes. Dans l'esprit de sa mère, il s'agissait de le préparer au métier qu'avait exercé son père. L'école ne coupera pas le jeune garçon de Don Bosco, puisque celui-ci en était un des aumôniers. Michele le rencontrait également dans la rue et bientôt, de façon régulière, à l'Oratoire.

A sa sortie de l'école en 1850, Rua songeait à entrer à la manufacture pour gagner sa vie et aider sa mère. Mais Don Bosco, qui ne l'avait pas perdu de vue, lui demanda s'il voulait « apprendre le latin ». Le garçon saisit à demi-mot et se déclara disposé à faire des études pour devenir prêtre.

Études secondaires

Dès le mois d'août 1850, il tâte du latin en compagnie de quelques camarades, sans conviction d'ailleurs, au point que ses biographes éprouvent ici quelque scrupule à faire état de cette négligence [5]. Mais d'avoir attristé son « ami » suffit à le corriger pour toute la durée de ses études. Devenu l'élève successivement des professeurs Merla, Bonzanino et Picco, il ne devait plus s'attirer que des louanges pour son application scrupuleuse, sa tenue, ses excellents résultats. C'est ainsi que Rua, réputé le meilleur, fut nommé responsable du groupe des étudiants pendant les allers et retours en ville, ce qui lui causa d'ailleurs quelques difficultés avec le jeune Cagliero, bon coeur mais beaucoup plus espiègle que lui.

Tout en continuant pendant quelque temps encore à loger chez lui, il se trouve aux côtés de Don Bosco, y compris à sa table, aussi souvent qu'il le peut. De plus en plus, ce prêtre prend à ses yeux un relief extraordinaire. Observer Don Bosco, même dans ses actions les plus insignifiantes, l'impressionne davantage, dira-t-il, que de lire ou de méditer n'importe quel livre de piété [6]. Il comprend de la sorte que le ressort de cette vie, c'est l'amour des âmes. A son tour, il s'essaye à l'apostolat parmi ses cama-

[5] Voir A. AMADEI, *op. cit.*, pp. 24-25.
[6] Cité dans A. AMADEI, *op. cit.*, p. 30.

rades externes ou internes avec ce mélange de sérieux et de gentillesse qui est dans sa nature. Ce faisant, il garde toujours son modèle au centre de ses perspectives, par exemple lorsqu'il conseille à Francesia, nouveau venu en 1851, de prendre Don Bosco comme « père de son âme ».

A partir de l'automne 1852, il devient interne à l'Oratoire, et, le 3 octobre de la même année, jeune clerc de quinze ans, il reçoit sa première soutane dans la chapelle des Becchi. Puis, ayant terminé ses études secondaires en 1853, il s'inscrit au séminaire de Turin pour les cours de philosophie.

Salésien

Cependant Don Bosco rumine son plan de congrégation. Au cours de « conférences » qui rassemblent quelques garçons parmi les plus fidèles, il prépare lentement leurs esprits grâce à une progression bien calculée.

Le 26 janvier 1854, à l'approche de la fête de saint François de Sales, Rua, Cagliero et deux autres jeunes de l'Oratoire, sont invités à faire un « essai d'exercice pratique de la charité envers le prochain ». Ils porteront désormais le titre de salésiens.

A l'Oratoire, Rua passait pour le collaborateur préféré du directeur. C'est à lui, plutôt qu'à un autre, que Don Bosco avait confié l'assistance générale des élèves, le catéchisme hebdomadaire, la garde de la bibliothèque et, à l'occasion, son propre secrétariat. On ne s'en étonnait pas outre mesure, semble-t-il, car la piété de Rua (il était le seul à faire une méditation quotidienne), son sens du devoir, son attachement à Don Bosco, étaient connus et le désignaient à l'admiration de tous. Ami de Dominique Savio, il sera le premier président de la compagnie de l'Immaculée. Le 25 mars 1855, il prononçait ses trois voeux de religion.

Ses études de théologie durèrent de 1855 à 1860. En même temps qu'il suivait les cours au séminaire (où il montra plus de goût, comme Don Bosco, pour la morale et les langues sacrées que pour la théologie spéculative), il continuait de seconder son maître avec une efficacité accrue, et pas seulement au Valdocco. En 1856, on le chargea de l'oratoire de Porta Nuova, et l'année suivante, de celui de Vanchiglia. Il était l'auxiliaire numéro un

de Don Bosco dans son travail d'écrivain. C'est lui qui, lors de la réédition de l'*Histoire d'Italie,* dut revoir le texte et le compléter.

Après le voyage à Rome de 1858, où il accompagne son directeur, la figure de la congrégation projetée se précise. Lorsqu'en décembre 1859, Don Bosco propose à ceux qui le désirent de s'inscrire à la Société de saint François de Sales, Rua est évidemment du nombre. L'unanimité des voix le désigne, le 18 décembre, au poste de directeur spirituel de la congrégation salésienne, le titre de préfet ayant été réservé par Don Bosco à un prêtre, le P. Alasonatti. A cette date, lui-même n'est encore que sous-diacre.

Prêtre

L'ordination sacerdotale approchait. Au cours de la retraite préparatoire à cet événement, le saint lui fit parvenir un « souvenir » qui se terminait par ces mots: « Espère en Dieu et, dans la mesure de mes forces, je serai tout pour toi » [7]. L'ordination eut lieu le 29 juillet 1860 à Caselle, et fut suivie de festivités le dimanche suivant.

Devenu prêtre, Michele Rua sera, comme son maître, la proie d'une foule d'occupations. Déjà directeur spirituel, il reçoit à présent la charge des études. On nous dit qu'il arrivait à concilier ces deux genres d'occupations très différents. En fait, il était aussi le directeur de l'oratoire de Vanchiglia.

En 1863, Don Bosco trouve le moyen de le former à de plus amples responsabilités, en le nommant directeur du collège salésien de Mirabello. Il n'a que vingt-six ans. Il réussit bien dans sa nouvelle charge, au point que l'orgueil lui monte un peu à la tête, ce dont il s'accuse avec quelque scrupule. La chronique de l'Oratoire, sous la plume du P. Ruffino, faisait son éloge: « Don Rua à Mirabello se comporte comme Don Bosco à Turin. Il est toujours entouré par les garçons, attirés par son amabilité et parce qu'il a toujours des choses nouvelles à leur raconter. Au début de l'année scolaire, il a recommandé aux professeurs de ne pas être tout de suite trop exigeants... » [8].

[7] Cité dans A. AMADEI, *op. cit.*, p. 136.
[8] Texte de Domenico Ruffino dans A. AMADEI, *op. cit.*, pp. 170-171.

Mais Turin, semble-t-il, ne pouvait se passer de sa présence. Il y est rappelé dès 1865 pour succéder au préfet Alasonatti mourant. Un travail considérable l'attend: toute la discipline et la gestion matérielle d'une maison de sept cents élèves, la surveillance des travaux de l'église Marie-Auxiliatrice, le souci de l'administration des *Lectures catholiques,* l'aide à apporter à Don Bosco pour son énorme correspondance. En juillet 1868, sa santé, toujours fragile, cède sous le poids du travail. Au chevet du malade, le docteur Gribaudo avait perdu, nous dit-on, tout espoir, tandis que Don Bosco, lui, faisait repartir l'huile des mourants avec ces mots: « Écoute bien, Don Rua, quand même tu tomberais de la fenêtre sur le pavé, tu ne mourrais pas! » [9]. De fait, il se remit et reprit le collier.

Aux côtés et à l'ombre de Don Bosco, Rua est de plus en plus l'homme de confiance et l'homme à tout faire. Pendant ses absences, longues parfois de plusieurs mois, c'est sur lui qu'il se repose de la bonne marche de l'Oratoire. En même temps, il le prépare visiblement, bien que de manière progressive, à devenir un jour son continuateur. C'est ainsi qu'en 1869, il le charge de la formation des candidats salésiens, sans toutefois lui donner le titre de maître des novices, ce qui aurait alors constitué une imprudence. En 1872, c'est encore Rua qui, en tant que préfet général de la Société, reçoit mission de répartir le personnel entre les diverses maisons. Un peu plus tard, le fondateur l'envoie faire la visite règlementaire des maisons, le charge d'étudier les demandes de fondations nouvelles, lui confie la direction de l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice, poste resté vacant après le départ de Giovanni Cagliero pour l'Amérique. On le trouve à Paris en 1878 pour traiter de l'ouverture d'une maison, à Marseille en 1880 pour présider la retraite annuelle des salésiens, en Sicile en 1885 comme visiteur... On le remarque aux côtés du saint à Rome en 1881, à Paris en 1883 et, la même année, à Frohsdorf en Autriche au chevet du comte de Chambord, et aussi à Barcelone en 1886.

Lorsque, à la demande du pape, Don Bosco songe à nommer un vicaire avec droit de succession, qui d'autre choisir sinon celui qui est devenu depuis des années son *alter ego?* La décision lui est notifiée au cours de la réunion du chapitre supérieur du 24

[9] E. Ceria, *Vita...,* p. 209.

septembre 1885. Déchargé de la fonction de préfet qu'il a exercée pendant vingt ans, il apparaît maintenant aux yeux de tous comme celui qui recueillera l'héritage quand le père ne sera plus là. Don Bosco lui-même aime à pratiquer l'effacement jusqu'à vouloir dépendre des avis de son vicaire général.

Après quelque trente-six ans de vie partagée avec Don Bosco, la mort de celui-ci le touche personnellement au plus profond.

Recteur majeur (1888-1910)

A la disparition du fondateur des salésiens, de bons esprits, et Léon XIII lui-même, doutaient de l'avenir de sa congrégation, voire présageaient son écroulement à court terme. Des bruits inquiétants couraient à Rome, où il était question ouvertement de la fondre dans une autre société religieuse, ayant des visées analogues, mais aussi, disait-on, une assise plus ferme et plus ancienne. Ce projet ne fut déjoué que grâce à l'intervention résolue d'un grand ami des salésiens, Mgr Manacorda, évêque de Fossano [10]. Don Rua fut alors nommé recteur majeur pour une période de douze ans.

Aussitôt, il se met à l'oeuvre. Son programme, tel qu'il le trace le 19 mars 1888 dans sa première lettre officielle aux salésiens, prend comme points d'appui la personne et l'action du grand disparu: « Nous devons nous estimer bien heureux d'être les fils d'un tel père. Aussi notre sollicitude doit-elle être de soutenir et, au moment voulu, de développer toujours plus les oeuvres qu'il a commencées, de suivre fidèlement les méthodes pratiquées et enseignées par lui, et, dans notre façon de dire et de faire, de chercher à imiter le modèle que le Seigneur dans sa bonté nous a donné par son intermédiaire » [11]. Ce programme, qu'il dit être le sien et qui, selon lui, doit devenir « le but et la visée de chacun des salésiens », il va s'efforcer de le remplir pendant les vingt-deux années que devait durer sa charge à la tête de la Société salésienne.

Pour commencer, il pensa que la nature de sa mission lui

[10] Voir à propos de cette affaire E. CERIA, *Annali della Società salesiana*, t. I, pp. 747-749.

[11] M. RUA, *Lettere circolari ai Salesiani*, Turin 1910, p. 18.

commandait d'imiter Don Bosco jusque dans son comportement extérieur. Le fondateur, du reste, lui aurait murmuré avant sa mort une ultime consigne: « Fais-toi aimer » [12]. Certes, Don Rua sera toujours très différent de son modèle, tant au physique qu'au moral. Le contraste entre les deux tempéraments sautait aux yeux, comme l'a noté le P. Auffray: « Si le visage, le sourire, l'attitude de l'un disaient la bonté paternelle, toute la personnalité de l'autre exprimait la gravité douce, l'activité recueillie, avec une pointe d'austérité. Sur la cour, au milieu des enfants, celui-là apparaissait gai, expansif, plein d'abandon; celui-ci affable autant que son père, mais plus surveillé, moins au-dehors » [13]. Toujours est-il qu'à partir de ce moment, les témoignages s'accordent généralement pour reconnaître que Don Rua devint quelqu'un de très bon, « se montrant plus qu'un supérieur, un père ». D'aucuns, qui se rappelaient le préfet de discipline de l'ère précédente, se disaient étonnés du changement...

Activités

Devenu recteur majeur, Don Rua dépensa plus que jamais une intense activité. Il le fallait bien, car, à peine installé à son nouveau poste, il se voyait harcelé de dettes à Turin, en France, à Rome. Bien que n'ayant pas le génie quémandeur de Don Bosco, il apprit bientôt à se débrouiller passablement.

Il écrivit beaucoup. Son principe était de ne jamais laisser une lettre sans réponse. Les « lettres circulaires » et les « lettres édifiantes » adressées à l'ensemble des salésiens remplissent de leur côté un bon volume, tel qu'il a été édité par les soins de son successeur. Tout ce qui touche la vie de la société qu'il dirige y est abordé dans une langue précise et chaleureuse.

Mais peut-être Don Rua, qu'on imaginerait plus volontiers homme de bureau et casanier, a-t-il été avant toute chose un grand voyageur, tellement que le récit de ses longues tournées de supérieur fournit au P. Ceria la principale matière de ses développements. En additionnant les étapes qu'il a parcourues, un de ses biographes avançait le chiffre de cent mille kilomètres, ce qui

[12] D'après E. CERIA, *Vita...*, p. 147.

[13] A. AUFFRAY, *Un Saint formé par un autre Saint. Le premier successeur de Don Bosco, Don Rua (1837-1910)*, Lyon 1932, p. 341.

était beaucoup si l'on tient compte des moyens de transport de son époque [14].

On devine que ce n'était pas par goût personnel qu'il courait le monde. Il avait pour cela des buts précis: maintenir partout vivant l'esprit de Don Bosco, prendre contact personnellement à la fois avec les religieux, les religieuses et les coopérateurs, traiter des affaires intéressant sa congrégation.

C'est en général vers le printemps qu'il se mettait en route et son voyage pouvait durer plusieurs mois, si l'on tient compte des séjours relativement prolongés qu'il faisait dans les résidences salésiennes. Laissant de côté ses fréquents déplacements en Italie, suivons-le dans son premier grand voyage à l'étranger de février à mai 1890 [15]. Il commence par la France. Il reste neuf jours à Nice (où il recommande aux salésiens de ne pas oublier l'oratoire); se rend à La Navarre, visite les coopérateurs salésiens de Toulon, ses amis de Cannes, les religieux et les religieuses de Saint-Cyr. A Marseille, où il arrive le 28 février, il est assailli de visiteurs. Il se rend chez les novices de Sainte-Marguerite, fait une course chez des bienfaiteurs à Aubagne et à Roquefort. Parti pour l'Espagne, il est harcelé par la foule à Barcelone. Il arrive, via Madrid, à Utrera, où les élèves, nous dit-on, lui volent des objets pour en faire des reliques. De retour en Italie pour la semaine sainte, il repart aussitôt en direction de Lyon, puis de Paris. De là, il se rend à Londres visiter les salésiens de Battersea; revient en France, à Lille où il prend part à la retraite des garçons, visite les soeurs de Guines, passe en Belgique où il prépare la fondation de Liège et fait le tour des principales villes du pays. Revenu en France, il s'arrête à nouveau à Paris-Ménilmontant, fait un crochet à Paray-le-Monial et à Cluny et rentre à l'Oratoire de Turin à la fin du mois de mai.

Dans une lettre circulaire aux salésiens, Don Rua devait faire le bilan de ce voyage [16]. Ce qui l'avait rempli, disait-il, des plus grandes consolations, c'avait été de voir la vénération que l'on témoignait partout envers Don Bosco et aussi de constater la bonne marche des maisons où il était passé. Cela ne l'empêchait pas de signaler quelques manquements: négligence du chant gré-

[14] Voir A. AUFFRAY, *Un Saint formé par un autre Saint...*, pp. 240-248.
[15] Voir E. CERIA, *Vita...*, pp. 179-197.
[16] M. RUA, *Lettere circolari...*, pp. 49-54.

gorien, irrégularités dans les études de théologie et abus des promenades en chemin de fer pour les élèves...

Il devait encore entreprendre bien d'autres voyages et de plus longs. En 1894, il est en Suisse, puis à Strasbourg, où il se voit entouré d'un grand nombre d'amis; de là il se rend à Liège en passant par Metz et pousse finalement une pointe jusqu'à Rotterdam. L'année suivante, il met à exécution un projet plus ambitieux. Embarqué à Marseille, il fait escale à Alexandrie et, par Jaffa, pénètre en Palestine, où il visite les fondations salésiennes avant de faire ses dévotions aux Lieux saints. En 1899, il retrouve le midi de la France, puis l'Espagne qu'il visite en compagnie de l'inspecteur Rinaldi. Après une tournée au Portugal, il prend le bateau à Almeria en direction de l'Afrique du Nord, où il visite la maison d'Oran. L'année suivante, on le verra en Tunisie. Il visite les maisons d'Autriche et de Pologne en 1904. Enfin, pour s'acquitter, sans doute, d'un voeu qu'il avait fait dans un moment difficile, il se traîna une nouvelle fois en Terre sainte deux ans avant sa mort.

Les nombreux déplacements de Don Rua ont sans doute contribué à maintenir la cohésion de la congrégation salésienne après la mort de Don Bosco. Par ailleurs, à en juger d'après les manifestations de sympathie et d'estime qui se multipliaient autour de son successeur, célébré comme un « nouveau Don Bosco », il était clair que la sève de l'arbre salésien était loin d'être tarie.

De fait, le développement, presque inespéré, de la congrégation entre 1888 et 1910, est une donnée indubitable de ce rectorat. A accroître le nombre des fondations, Don Rua mettait une sorte de hâte fébrile, ce dont quelques-uns lui faisaient le reproche. Il répliquait que tous ses confrères devraient se démener pour trouver de nouvelles vocations, n'hésitant pas, le cas échéant, à stigmatiser ces provinces « qui n'avaient pas même donné un seul novice » [17]. En tout cas, il avait d'amples motifs de se réjouir et il le disait. La Société salésienne, écrivait-il un an avant sa mort, « bien loin de disparaître, comme l'auraient prophétisé quelques-uns, (...) poursuit son fructueux apostolat sur toute la face de la terre, étend toujours plus son action providentielle, acquiert chaque jour davantage de faveur et d'estime » [18].

[17] M. Rua, *Lettere circolari...*, p. 394.
[18] M. Rua, *Lettere circolari...*, p. 397.

Épreuves

A l'opposé, Don Rua fut en proie, durant son mandat, à des cas de conscience et à des épreuves qui blessèrent au vif sa sensibilité.

L'affaire des confessions le tourmenta entre 1899 et 1901 [19]. Jusque-là, les supérieurs salésiens, fidèles aux habitudes héritées de Don Bosco, avaient toute latitude pour confesser leurs confrères aussi bien que leurs élèves. Don Rua ne s'en privait pas à l'Oratoire et ailleurs, d'autant qu'il estimait que cette tradition formait un des pivots de la méthode salésienne. Aussi quelle pénible surprise quand un décret du 5 juillet 1899 interdit aux directeurs de maison à Rome de confesser leurs élèves! Dans l'esprit du Saint-Office, cette mesure visait à préserver la liberté des pénitents et à écarter d'éventuels soupçons sur le gouvernement du supérieur. Craignant, à juste titre, qu'on n'en vînt dès lors à des dispositions plus radicales, Don Rua chercha à temporiser. Mais un second décret, daté du 24 avril 1901, interdisait de fait à tous les supérieurs salésiens d'entendre les confessions de toute personne sous leur dépendance. Alors, pris entre deux fidélités, il tenta quelques démarches, ce qui lui valut d'être convoqué à Rome, d'y essuyer en personne un blâme du Saint-Office et de s'entendre intimer l'ordre de quitter la Ville sur-le-champ. Il s'inclina sans hésiter, mais profondément déchiré.

Une autre décision romaine l'obligeait en 1906 à toucher à l'héritage. Il s'agissait cette fois d'assurer la séparation totale des deux congrégations fondées par Don Bosco [20]. Nous y reviendrons.

Par-dessus tout, Don Rua eut lieu d'être bouleversé par ce qu'on a appelé l'affaire de Varazze [21]. Le collège salésien de cette ville coulait des jours tranquilles quand un orage se déchaîna contre lui au mois de juillet 1907. On était au début des vacances et les derniers élèves s'apprêtaient à partir dans leur famille. Le 29 juillet au matin, des gendarmes et des policiers font brutalement irruption dans la maison. On accuse les salésiens d'avoir commis des turpitudes... et célébré des messes noires. Perquisitions, fouilles, interrogatoires, visites médicales des enfants, rien

[19] Voir là-dessus E. CERIA, *Vita...*, pp. 338-348.
[20] Voir notre chapitre 27 sur les Filles de Marie-Auxiliatrice depuis 1888.
[21] Voir E. CERIA, *Vita...*, pp. 459-475.

ne leur fut épargné. A les entendre, les charges étaient accablantes et on n'en voulait pour preuve que les dires et le journal personnel d'un des élèves du collège. Deux religieux furent incarcérés à Savone, cependant que toute une presse vilipendait les salésiens et le clergé, et que la foule se livrait à des actes de violence à Savone, à La Spezia, à Sampierdarena. Il fallut quelque temps pour avoir la preuve que l'élève en question était un pauvre désaxé et que son journal était tissé de mensonges. On a dit que l'affaire aurait été montée pour obtenir l'abolition des collèges tenus en Italie par les religieux. En tout cas, ce fut une rude épreuve pour le recteur majeur. Des témoins ont raconté que, pendant cette période, il était prostré, méconnaissable. Il ne retrouva la paix que lorsque le vacarme eut cessé.

Au nombre des événements pénibles du rectorat, il faudrait ajouter la fermeture des maisons de l'Équateur en 1896, de celles de France en 1902, ainsi que le tremblement de terre de Messine qui coûta la vie à neuf salésiens et à trente-neuf de leurs élèves.

Enfin, à partir de 1909 surtout, Don Rua fut sujet à de douloureuses maladies: plaies variqueuses aux jambes et inflammation des yeux. Néanmoins, il demeura jusqu'au bout d'une énergie étonnante. Il devait mourir le 6 avril 1910.

Spiritualité de Don Rua

Don Rua trouva sa voie spirituelle dans la contemplation de Don Bosco. Elle lui inspira son amour de la Règle, son genre d'ascèse et sa dévotion au Christ et à sa Mère.

Il nourrissait un véritable culte pour la Règle, grand héritage de Don Bosco, qu'il tenait à observer avec une exactitude surprenante. La « régularité » de Don Rua était proverbiale. Don Bosco n'a-t-il pas plaisanté un jour sur le strict Don Rua, au point de se dire effrayé s'il avait dû se confesser à lui? Ce n'était pas pour rien qu'on l'avait baptisé très vite la « Règle vivante ».

Comme recteur majeur, il n'a pas cessé de recommander aux salésiens la fidélité aux usages, traditions et constitutions laissées par le fondateur. Cela ne l'a pas empêché toutefois, il faut le signaler, de sanctionner quelques innovations importantes, comme le triennat pratique décidé au chapitre général de 1901 ou le remaniement du chapitre général lui-même en 1904. Le respect

de la Règle, tel qu'il essayait de l'inculquer aux autres, n'était chez lui si grand que parce qu'il la rattachait d'emblée à la volonté de Dieu. La Règle, dira-t-il, n'est-elle pas « le livre de vie, la moelle de l'Évangile, l'espérance de notre salut, la mesure de notre perfection, la clé du paradis? » [22].

Don Rua fut un ascète. Sa physionomie, son comportement extérieur, sa maigreur, pouvaient rappeler un Curé d'Ars. Cependant, à l'exemple de son maître, c'est dans le travail et dans l'activité incessante qu'il faisait consister habituellement la mortification religieuse. On disait de lui qu'il avait fait le voeu de ne pas perdre une minute. Une histoire drôle circulait là-dessus: c'est Don Rua qui arrive au paradis et qui n'a rien de plus pressé que d'aller saluer Don Bosco... et de lui demander un peu de travail.

Enfin, sa dévotion au Christ et à sa Mère était grande. Le 28 décembre 1900, il consacra la congrégation salésienne au Sacré-Coeur de Jésus et fit parvenir à cette occasion à toutes les maisons une « instruction sur la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus », composée par le P. Albera [23]. Comme Don Bosco, il ne séparait pas le Christ de sa Mère. Immense fut sa joie d'assister, en 1903, au couronnement de la Vierge du Valdocco. Il accepta de Pie X, deux ans plus tard, la construction de l'église Santa Maria Liberatrice dans le quartier du Testaccio à Rome.

La cause de béatification et de canonisation de Don Rua est introduite à Rome. Le décret sur l'héroïcité de ses vertus a été publié en 1953.

[22] M. Rua, *Lettere circolari...*, p. 123.
[23] On peut la lire dans M. Rua, *Lettere circolari...*, pp. 268-301.

CHAPITRE 20

LES SALÉSIENS EN EUROPE SOUS DON RUA

Vue d'ensemble

Après avoir dit les traits de la physionomie du successeur de Don Bosco et relaté quelques péripéties de sa laborieuse existence, nous allons, en deux chapitres, résumer l'évolution de sa Société dans les diverses parties du monde où elle était désormais implantée.

Dès les premières années de ce rectorat décisif, on dut se rendre à l'évidence que la jeune congrégation avait le vent en poupe. De son vivant, la personnalité du fondateur avait séduit des catholiques et des hommes de toutes origines. A sa mort, la presse internationale avait encore amplifié l'écho de ses réalisations sociales, de telle sorte que les demandes de fondations continuaient d'affluer de toutes parts. Les adversaires témoignaient à leur manière de la vitalité des fils de Don Bosco: « Les salésiens, déclarait en 1902 le rapport d'une commission du Sénat français, forment un agrégat de création récente, mais qui rayonne aujourd'hui sur le monde entier » [1].

Durant les premiers mois de son rectorat, Don Rua fut contraint de réprimer son impatience. Don Bosco lui avait conseillé avant de mourir de suspendre les fondations et les constructions nouvelles afin de stabiliser les oeuvres existantes. Léon XIII insista dans le même sens au cours de l'audience du 21 février 1888. Quand il crut possible de répondre à nouveau aux nombreuses demandes d'ouverture — si nombreuses que, de l'avis

[1] Cité (et retraduit sur l'italien!) d'après E. CERIA, *Annali della Società salesiana,* t. III, p. 135. Entre pas mal de calomnies, cet intéressant document historique contient des témoignages probants sur le "succès" des salésiens.

du P. Ceria, un centième à peine d'entre elles ont pu être satisfaites — Don Rua montra qu'il vivait de la foi de Don Bosco.

Pendant les vingt-deux ans de son rectorat, l'expansion, en effet, est remarquable. Les statistiques le prouvent: pour cinquante-sept maisons dénombrées en 1888, on en comptera trois cent quarante-cinq en 1910. En Europe, cette expansion s'intensifie dans la plupart des pays où les salésiens sont déjà implantés. Elle gagne aussi de nouvelles nations.

Les salésiens dans de nouveaux pays d'Europe

D'abord, la Suisse[2]. Des tractations commencées dès 1877 aboutissent en 1889 à la prise en charge du collège cantonal de Mendrisio dans le Tessin. Don Bosco lui-même était intervenu dans cette affaire pour vaincre les préventions de son chapitre contre le personnel laïc de l'école et l'habit séculier des clercs qu'il se disposait à y envoyer. En 1893, un changement de gouvernement chasse les salésiens, qui vont planter leurs tentes ailleurs, d'abord à Balerna, puis finalement à Maroggia. Dans la ville voisine de Lugano, ils ouvrent un oratoire. En Suisse alémanique, on leur confiait une école professionnelle et agricole à Muri, où le P. Méderlet, futur archevêque de Madras, devait faire ses premières armes.

Deux ans après la Suisse, une première équipe de salésiens arrivait en Belgique, à Liège[3]. L'initiative de cette fondation revenait à Mgr Doutreloux, évêque de cette ville et admirateur de Don Bosco, à qui il avait su arracher la décision peu de temps avant sa mort. En 1895, une deuxième oeuvre, appelée comme celle de Liège à un grand développement, était créée à Tournai. On ouvrait ensuite une maison de noviciat dans le village de Hechtel. A partir de 1902, les maisons de Belgique font déjà partie d'une province autonome, ayant à sa tête le P. Scaloni. Elle devait être l'une des premières à se doter d'une école de théologie (Grand-Bigard en 1904).

En 1894, le P. Rinaldi, inspecteur d'Espagne, rendait compte

[2] Voir les débuts en Suisse dans E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 355-363.
[3] Pour la Belgique, voir E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 93-95, 300-301, 654-657; t. III, pp. 274-279.

en ces termes d'un voyage d'exploration au Portugal: « Au Portugal, j'ai trouvé sans les chercher six maisons qui veulent devenir salésiennes » [4]. Cette même année, des salésiens s'acheminent vers Braga, où on leur a offert un orphelinat. A partir de là, ils se répandront en plusieurs endroits du pays: à Lisbonne d'abord, puis à Viana do Castelo, à Porto. Leur action s'étendra bientôt aux provinces d'outre-mer. En 1902, le Portugal reçoit son premier inspecteur, le P. Cogliolo.

Les débuts en Pologne furent très mouvementés [5]. Le P. Markiewicz, devenu salésien après plusieurs avatars, avait été nommé avec l'accord de Don Rua, curé d'une paroisse dans la diocèse de Przemysl. Installé dans sa résidence en 1892, il ne tardait pas à ouvrir, de sa propre autorité, une maison d'éducation et à rompre les liens avec Turin. Qui plus est, il se mit à recruter dans son pays des salésiens « de la stricte observance ». Selon lui, en effet, la congrégation s'était écartée de la rigueur des origines, en admettant pour ses membres une nourriture plus recherchée et en faisant payer aux élèves une pension au lieu de les recevoir gratuitement, comme lui-même le faisait. A ces accusations, il en ajoutait une autre qui touchait directement les supérieurs de la Société, et Don Bosco lui-même: ils auraient soutiré beaucoup d'argent aux Polonais, sans rien faire pour eux en contrepartie. Dans l'autre camp, on accusait le P. Markiewicz de vouloir s'afficher comme le Don Bosco de la Pologne...

Après ces déboires initiaux, dont les conséquences ont été durables, l'oeuvre salésienne trouva son berceau en 1898 à Oswiecim, alors située en Pologne « autrichienne ». Le P. Manassero fixera là sa résidence, quand sera constituée en 1905 une province autrichienne regroupant les maisons salésiennes de l'ancien empire. Les religieux se sont établis également à cette époque à Daszawa, qui fut une maison de vocations puis une école de vocations tardives; et à Przemysl, champ d'action d'un salésien qui devint célèbre: le P. Hlond, futur primat de Pologne.

Signalons aussi une oeuvre à Ljubljana en Yougoslavie et une

[4] Pour le Portugal, voir E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 345-354; t. III, pp. 569-573.

[5] Débuts en Pologne dans E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 670-685. Sur le P. MARKIEWICZ, voir M. WINOWSKA, *Aux portes du Royaume. Bronislas Markiewicz, curé de paroisse et fondateur des Michaélites, 1842-1911*, Paris 1960, surtout pp. 137-150.

autre à Vienne dans la capitale de l'empire. Tout à l'Est, les salésiens fondaient des écoles à Istamboul et à Izmir, où vivaient des colonies italiennes.

A ces pays, il faut ajouter quelques territoires d'Afrique liés alors de manière spéciale à des pays d'Europe. En Afrique du Nord, le cardinal Lavigerie, fort d'une promesse de Don Bosco, dominait mal son impatience [6]. Lorsqu'il apprit en 1891 que des salésiens s'étaient installés à Oran, l'archevêque de Carthage fit entendre à Don Rua un amical reproche. En Tunisie, les religieux prendront en 1894 un orphelinat à La Marsa et ouvriront deux ans plus tard le patronage du Rosaire à Tunis. Ils établiront encore une école professionnelle à Alexandrie en Égypte et une autre à l'autre bout du continent, dans la ville du Cap.

Expansion en Italie

Dans les pays d'Europe où la congrégation était déjà implantée, les fondations se sont multipliées sous le rectorat de Don Rua. L'Italie, en particulier, a été couverte d'un réseau d'oeuvres salésiennes de plus en plus serré [7]. La plupart des grandes villes en furent désormais pourvues. Retracer l'histoire des fondations italiennes entre 1888 et 1910 demanderait de longs développements. Il faudra nous contenter d'en énumérer les principales, ce qui permettra à tout le moins de saisir d'un rapide coup d'oeil la croissance de la Société dans le pays qui lui avait donné le jour.

De 1890 à 1892, on ne compte pas moins de onze fondations nouvelles, dont cinq dans le Piémont: Trino avec son collège et son oratoire; Fossano, où l'évêque, Mgr Manacorda, avait droit à la reconnaissance d'une Société qu'il avait efficacement soutenue; Piova, maison de repos pour les étudiants en philosophie; Ivrea, centre de recrutement et de formation international; enfin, Chieri. En Haute-Italie, citons encore Treviglio et Vérone, futur siège de l'inspecteur.

En descendant la péninsule, nous rencontrons la fondation de

[6] Voir pour l'Afrique E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 306-325.

[7] Pour l'Italie, voir E. CERIA, *Annali...*, t. II et III, *passim*, surtout t. II, ch. 4, 16, 17, 28, 43, 44, 45; t. III, ch. 3, 13, 36.

Lugo, en Romagne, où l'on ne facilitait guère la tâche aux prêtres... Les salésiens ne purent s'y maintenir et prospérer qu'en appliquant la devise de Don Bosco: « Ne jamais parler de politique, ni pour ni contre: que votre programme soit de faire du bien aux enfants pauvres » [8]. L'oeuvre fondée à Macerata fit de rapides progrès. Le collège de Lorette, lui, n'eut pas la même fortune et dut fermer en 1910.

Passons en Sicile. A Catane, où fonctionnait déjà un oratoire, les religieux construisirent un collège, où fut établi le siège de la province. La ville de Messine reçut également un collège, qui devait connaître un sort lamentable pendant le tremblement de terre de 1908. Citons encore Alì Marina, Bronte, Marsala, San Gregorio, cette dernière maison abritant le noviciat.

Pendant les années 1893-1895, de nouveaux foyers de vie salésienne s'allument. En Ligurie, on note celui de Savone, qui vient s'ajouter aux cinq autres hérités de Don Bosco. Dans le Piémont, le réseau devient encore plus dense avec sept nouvelles maisons, où l'on remarque entre autres Novare, le juvénat pour les Polonais de Lombriasco et l'école de vocations tardives d'Avigliana. Événement d'importance, les salésiens arrivaient à Milan, où l'archevêque et un très actif comité de coopérateurs leur avaient de longue date préparé le terrain. Ils s'établirent aussi à Trente et à Gorizia dans l'empire austro-hongrois. Plus bas, les fondations d'Orvieto, de Trevi et de Gualdo Tadino, en Ombrie; dans le Sud, celles de Castellammare di Stabia et de Catanzaro. Un incident dramatique se produisit au séminaire de Catanzaro, où le directeur salésien, le P. Dalmazzo, tomba sous les coups d'un déséquilibré.

Dans les années suivantes, la vague des fondations italiennes continuait de se répandre, sauf que Don Rua fut contraint à deux reprises, en 1900 et en 1906, de l'arrêter momentanément pour leur permettre de se stabiliser. De toute cette période qui va jusqu'en 1910, on peut tout au plus citer quelques noms: l'école d'agriculture de Canelli, le noviciat de Genzano, Ferrare, Modène, Bologne, Pavie, Pise, Caserte, Castelnuovo, Lanusei (en Sardaigne), Naples, Ancône, Palerme, Bari, Casale, Ravenne, San Giovanni della Pigna et Santa Maria Liberatrice à Rome. En 1910, avec ses quatre provinces en pleine activité, l'oeuvre salésienne avait atteint en Italie un remarquable développement.

[8] Cité dans E. CERIA, *Annali...*, t. II, p. 200.

Progrès en Espagne

En Espagne, l'activité salésienne, sans atteindre les mêmes proportions, progressait à une cadence régulière [9]. On ne comptait en 1888 que deux maisons: Utrera et Barcelone. En 1910, il y en aura trente.

Un des grands artisans de cette expansion fut le P. Rinaldi. Nommé en 1890 directeur de la maison de Sarriá, et, l'année suivante, inspecteur de la province ibérique, cet homme pondéré et diligent s'employa à soutenir et à multiplier les fondations espagnoles. Les circonstances, il faut le reconnaître, étaient alors favorables et le travail des salésiens apprécié, y compris du gouvernement. Un décret du 25 octobre 1893 faisait leur éloge en soulignant la contribution qu'ils apportaient à la solution de la question ouvrière. Même éloges l'année suivante, au quatrième Congrès international catholique de Tarragone.

C'est en 1891, avec l'école d'agriculture de Gérone, qu'avait repris le cours des fondations dans ce pays. L'année suivante, Santander était dotée entre autres d'un oratoire qui prit rapidement des dimensions considérables. A l'autre bout de la péninsule, un autre oratoire se créait au profit de la jeunesse abandonnée de Séville. Mais l'arrivée des vocations rendait nécessaire l'ouverture d'un noviciat. Le P. Rinaldi le fixe à San Vicente dels Horts, près de Barcelone. Parmi les autres localités touchées par les fils de Don Bosco, on peut nommer Rialp, Vigo, Befar, Ecija, Cormona, Baracaldo, Salamanque, Valence, Ciudadela, Montilla, Madrid, Cordoue, Ronda, Huesca, San José del Valle... Dès 1901, la province ibérique avait connu son premier découpage. On en fit trois parts, que l'on confia à trois inspecteurs de valeur: Aime à Barcelone, Oberti à Madrid et Ricaldone à Séville, tandis que Rinaldi se voyait appelé à Turin à de plus hautes fonctions.

Vicissitudes des maisons de France

En France, l'oeuvre salésienne connut sous Don Rua deux périodes fortement contrastées [10].

[9] Les débuts en Espagne dans E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 326-344, 665-669; t. III, pp. 88-91, 281-284.

[10] Pour la France, voir E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 28-30, 301-305, 657-660; t. III, pp. 124-143.

D'abord, il sembla que l'avenir le plus prometteur lui fût réservé. Les fondations héritées du saint (principalement Nice, Marseille, La Navarre, Paris, Lille, Sainte-Marguerite) se développaient régulièrement. Des maisons nouvelles venaient s'y ajouter. Ce fut d'abord l'ouverture d'une école d'agriculture à Gevigney près de Besançon, que l'on transféra par la suite à Rossignol dans la Somme. En 1893, Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, appelait les salésiens dans sa ville. A Toulon, ils créaient un patronage. A Romans, ils faisaient de même en 1896, aidés en cela par un groupe d'actifs coopérateurs. La même année, l'oeuvre française était suffisamment développée pour que l'on jugeât bon d'ériger une seconde province reliant les maisons du Nord. A sa tête fut nommé le P. Joseph Ronchail qui se fixa à Paris. Celui-ci ouvrit un noviciat à Rueil et une école de vocations tardives à Mordreux. Lors de l'Exposition universelle de Paris en 1900, les salésiens se voyaient décerner deux médailles pour leurs réalisations sociales.

Mais un an plus tard éclatait un orage contre les congrégations religieuses. Préparée par Waldeck-Rousseau et appliquée avec une rigueur draconienne par Combes, la loi sur les associations ne laissait aux religieux qu'une alternative, pleine de risques: demander à être reconnus par l'État ou se séculariser. La province du Nord choisit la première solution: elle fut complètement dissoute, seule subsistant l'oeuvre parisienne du P. Dhuit. Celle du Midi, ayant opté pour la sécularisation, mena une vie précaire dans la clandestinité. Beaucoup de salésiens partirent à l'étranger (par exemple dans l'île de Guernesey) ou dans les missions. L'oeuvre ne devait renaître en France qu'après la première guerre mondiale.

En Angleterre

Après Battersa, fondée sous Don Bosco, des salésiens purent s'établir en 1897 à Burwash dans le Sussex, grâce à l'amitié de Mgr Bourne, futur archevêque de Westminster. Sous la conduite du P. Tozzi, ils prirent en charge l'église paroissiale, organisèrent une école, et même par la suite un noviciat et un scolasticat de philosophie. En 1901, ils ouvraient un orphelinat à Farn-

borough et, l'année suivante, on leur confiait la paroisse de Chertsey [11].

D'abord rattachées à la province de Belgique, ces maisons (ainsi que celles de Malte et d'Afrique du Sud) constituèrent en 1902 une province autonome dirigée par le P. Macey.

Une institution privilégiée: l'oratoire

Les fondations qui ont vu le jour sous Don Rua présentent toute la gamme habituelle des réalisations salésiennes: écoles primaires et secondaires; écoles pour vocations d'aînés, qui se développent notablement; écoles professionnelles (jugées incompatible avec la mission des prêtres par les amis du ministre français Combes...); écoles d'agriculture; orphelinats; paroisses en nombre croissant, semble-t-il, malgré les réticences manifestées d'ordinaire à leur égard; oratoires... De toutes ces institutions, celle qui occupe la première place, sinon peut-être dans les faits, du moins dans l'estime et les préoccupations des salésiens et de leurs supérieurs, est sans nul doute l'oratoire.

L'action tenace du recteur majeur en sa faveur ne s'est jamais démentie. Sans cesse, comme il apparaît dans ses lettres circulaires aux salésiens, Don Rua exaltait cette forme d'apostolat qui, disait-il, « donna naissance à toutes les oeuvres salésiennes ainsi qu'à notre Pieuse Société » [12]. En 1899, il invitait les provinciaux à lui rendre compte du soin qu'ils prenaient des oratoires. A l'entendre, chaque maison devait avoir le sien. Les grands patronages, du reste, ne lui faisaient pas peur et il se félicitait d'en avoir vu au cours de ses déplacements qui comptaient trois cents garçons, cinq cents ou même mille. L'important, à ses yeux, était que les religieux ne perdent jamais de vue le but premier, à savoir l'éducation chrétienne.

Les débuts d'un oratoire datant de cette période sont restés célèbres. A Séville, en Espagne, les autorités religieuses avaient fait appel aux salésiens pour s'occuper, rapporte le P. Ceria, « d'innombrables enfants du peuple qui grandissaient dans un

[11] Pour l'Angleterre, voir E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 653-654; t. III, pp. 279-281.

[12] M. RUA, *Lettere circolari...*, pp. 426-427.

abandon absolu » [13]. Les autorités civiles appuyaient cette requête en raison de l'inquiétude que leur causaient des « tourbes de garçons qui infestaient la cité et se préparaient à devenir une menace pour l'ordre public ». Quand les salésiens arrivèrent à Séville en 1892, ils eurent effectivement fort à faire. Des bandes rivales s'attaquaient à coups de pierre mais faisaient front commun contre les forces de l'ordre. L'éclairage public était la cible constante de leurs méfaits. Peu à peu, l'abbé Ricaldone se mêla à eux, s'interposa dans les bagarres, si bien qu'au bout de quelque temps il se trouva à la tête de cinq cents de ces gaillards. Un jour, il eut une idée géniale. Il leur proposa, pour faire plaisir à Marie, de déposer leurs frondes aux pieds de sa statue. Ainsi fut fait. Après quoi, on mit le feu à ces dangereux instruments au nombre, dit-on, de plusieurs milliers. On comprend que les bonnes gens de Séville gardèrent longtemps le souvenir de ce peu banal autodafé.

Quelques fondations originales

Les salésiens n'hésitèrent pas à aborder de nouvelles formes d'apostolat en faveur de la jeunesse et des ouvriers.

C'est ainsi qu'à Naples, ils acceptèrent en 1909 de diriger une maison d'éducation de sourds-muets [14]. Don Rua, il est vrai, savait que le fondateur ne se serait pas opposé à cette initiative, ce qui n'aurait pas été le cas s'il s'était agi de jeunes aveugles. A peine arrivés, les religieux se hâtèrent d'opérer quelques réformes jugées par eux indispensables, comme de supprimer les quêtes faites par les enfants, d'organiser des classes régulières et de construire pour eux des bâtiments mieux adaptés. Innovation importante: ils abolirent le vieux système gestuel et pratiquèrent une rééducation rationnelle de la parole.

A Sliema, dans l'île de Malte, la congrégation prit en charge en 1903 une maison pour jeunes délinquants [15]. C'était là une autre nouveauté mais en même temps une sorte de retour aux

[13] Voir le récit de l'oratoire de Séville dans E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 331-336.

[14] Voir E. CERIA, *Annali...*, t. III, pp. 766-770.

[15] Voir E. CERIA, *Annali...*, t. III, pp. 421-433.

origines, si l'on se rappelle les premières expériences de Don Bosco comme visiteur de prisons. Les salésiens s'efforcèrent d'acclimater dans cette institution leurs propres méthodes d'éducation.

Enfin une initiative en faveur des ouvriers italiens travaillant au percement du tunnel du Simplon fut très louée, non seulement par les catholiques, mais aussi par les socialistes de l'époque. A Brigue, en Suisse, ils créèrent à leur intention une paroisse ainsi qu'un service d'entraide. Leur cercle ouvrier italien fit l'admiration d'un député plutôt anticlérical, venu là en inspection et obligé d'en conclure que « les prêtres étaient toujours les premiers à agir, à aider et à soulager les souffrances d'autrui » [16].

Le recrutement

La multiplication des fondations entre 1888 et 1910 ne peut s'expliquer que par un afflux de vocations dans la Société salésienne. En effet, dans l'intervalle, le nombre des novices s'éleva en flèche pour retomber, il est vrai, quelque peu. Pour l'année 1900, on en comptait 803. Les dernières années furent moins fécondes, puisque les statistiques de 1910 n'en accusaient que 371. Mais les statistiques globales révèlent, quant à elles, un important accroissement des religieux, qui passèrent de 774 à la mort de Don Bosco à 4.001 à la mort de Don Rua. (Les chiffres valent pour le monde entier où l'Europe tient une place prépondérante).

Dans ce domaine aussi, l'impulsion donnée par le recteur majeur joua un grand rôle. Inlassablement, jusqu'à en fatiguer les oreilles des religieux, Don Rua revenait sur la nécessité de veiller au recrutement. Au besoin, il morigénait les provinces coupables de n'être pas assez généreuses. Dans sa lettre du 31 janvier 1897, il s'expliqua sur ce problème qui le hantait: « Pour moi qui tiens le gouvernail de notre chère congrégation, je manquerais à mon devoir si je n'avais grandement à coeur le développement et le progrès de celle-ci. Voilà le motif qui me pousse sans cesse à appliquer mon esprit et mes pensées au soin des vocations, sans lesquelles la Pieuse Société de saint François de Sales languirait et ne correspondrait pas au but que Don Bosco s'était proposé

[16] E. Ceria, *Annali...*, t. III, p. 76.

en la fondant » [17]. Pour parler des vocations, Don Rua trouvait parfois des accents poétiques qu'on ne lui connaissait pas d'ordinaire. Le salésien, expliquait-il, doit être comme un « jardinier industrieux (qui) cultive avec une sollicitude particulière les jeunes plantes qui sont les plus saines et les plus prospères afin de leur faire produire des graines pour la semence de la nouvelle récolte... » [18].

De là, son souci pour les noviciats. Il insistait pour que chaque province eût le sien et félicitait les inspecteurs qui avaient comblé ses voeux. Dans les lettres circulaires, il faisait part à tous de la joie qu'il éprouvait à la création d'une nouvelle « pépinière de salésiens ». Se souvenant sans doute d'une charge qu'il avait exercée naguère, il traça à l'usage des novices un emploi du temps des plus précis.

Un moment, on crut bon de créer des noviciats séparés de coadjuteurs. L'intention de Don Rua en la matière était de faire donner à ceux-ci « une culture et une éducation adaptées ». De fait, il pouvait annoncer en 1900 qu'il existait déjà sept noviciats de coadjuteurs. Le chapitre général de 1901 se montra tout à fait favorable à cette formule. Mais, à l'épreuve, elle dut se révéler décevante puisque le chapitre de 1904 optait de nouveau pour le noviciat unique. On peut dire qu'en 1910, presque chaque province possédait le sien.

Les provinces

L'organisation des provinces est allée de pair avec celle des noviciats. Là aussi, le bond est impressionnant. De 1888 à 1910, elles ont passé de six à trente-deux (auxquelles s'ajoutent les deux provinces françaises dont la prudence interdisait de parler). En Europe, citons au moins les quatre provinces italiennes (Piémont, Ligurie, Rome et Sicile) et les trois espagnoles (Barcelone, Madrid, Séville).

La vigilance de Don Rua ne leur faisait pas défaut. Il entendait bien que la création d'inspections et la nomination d'inspecteurs étaient choses fort importantes, surtout depuis la sanction

[17] M. Rua, *Lettere circolari...*, p. 157.
[18] M. Rua, *Lettere circolari...*, p. 117.

canonique accordée par Rome le 20 janvier 1902. Les provinciaux, selon lui, sont des représentants du recteur majeur, bien plus, des représentants de Dieu. Aussi leurs responsabilités sont-elles graves et il les rappelle avec insistance dans les lettres qu'il leur adresse spécialement, à eux ainsi qu'aux directeurs de maisons.

Il est certain que Don Rua, du reste à l'exemple de son prédécesseur, avait une conception très unitaire de la congrégation salésienne. Au cours des discussions du dixième chapitre général (1904), il prit la peine d'expliquer que les « inspections » ne correspondaient pas dans la pensée de Don Bosco aux provinces des autres Instituts religieux, la congrégation salésienne ne devant former qu'une seule famille et non point autant de fragments de famille qu'il existait de provinces. En somme, dit le P. Ceria, Don Rua craignait que les salésiens ne cèdent à la tentation de se « provincialiser » [19].

Rôle de Don Rua dans l'expansion salésienne

Les progrès de la Société salésienne à la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième peuvent s'expliquer de diverses manières. Il y avait en particulier chez nombre d'évêques, de gouvernants, et dans d'assez larges secteurs de l'opinion catholique, la persuasion de trouver dans l'action des fils de Don Bosco une réponse adéquate à certains problèmes de leur temps. Les manifestations de cet état d'esprit étaient courantes. Nous en avons déjà cité quelques-unes.

Mais si favorable aux salésiens qu'ait été alors le contexte religieux et social, il ne suffit pas à rendre compte de tout. Il y avait aussi, et peut-être surtout, les cadres formés par Don Bosco, parmi lesquels il faut évidemment faire encore une place à part à Don Rua.

« L'ascendant moral de Don Rua, notait un témoin qualifié, déjà grand du vivant de Don Bosco, toucha au sommet durant son rectorat ». Cet ascendant lui venait de la « haute spiritualité » que l'on découvrait en lui [20]. Par ailleurs, il agissait dans une

[19] E. Ceria, *Annali...*, t. III, p. 557.

[20] E. Ceria, *Annali...*, t. II, p. 743. Notons que le P. Ceria a connu Don

fidélité qui se voulait totale au fondateur. On l'appelait le plus grand miracle de Don Bosco. Avec emphase, on le comparait à Élisée recouvert du manteau d'Élie. Il n'en fallait pas plus pour que son autorité s'exerçât de la façon la plus incontestée et la plus naturelle.

D'autre part, ses talents d'administrateur et d'organisateur, que les gens informés de la vie salésienne lui connaissaient déjà du vivant de son maître, lui permirent de diriger l'heureuse évolution des provinces et des maisons, qui se sont multipliées sous son rectorat.

Rôle des coopérateurs

Très proches des salésiens, les coopérateurs furent des agents très efficaces de cette expansion.

Souvent, on les trouvait à l'origine des fondations nouvelles, qu'ils soutenaient ensuite par leur contribution matérielle et personnelle, ainsi que par l'information qu'ils répandaient sur le travail des religieux. Au cours de ses voyages, le recteur majeur montrait par son exemple personnel l'importance qu'il attachait à la « coopération » salésienne.

Au mois d'avril 1895 se tint à Bologne un congrès de coopérateurs qui devait avoir un grand retentissement [21]. Voulu par l'archevêque du lieu, le cardinal Svampa, grand admirateur de Don Bosco, ce rassemblement d'allure internationale fut organisé par le P. Trione, secrétaire général de l'association. On compta quelque deux mille participants, dont une bonne trentaine de prélats, évêques et cardinaux. Don Rua était là en tant que président effectif. La maigreur ascétique du personnage, sa modestie et son affabilité, impressionnèrent la foule. Il y eut d'imposantes cérémonies religieuses, des concerts spirituels, des discours. Pendant trois jours, l'oeuvre de Don Bosco, que ce soit dans le domaine de l'éducation, de l'action sociale, des missions ou de la presse, eut droit à tous les éloges. Ce fut un succès. Et ce

Rua et a parlé avec lui *non poche volte* (voir sa *Vita del Servo di Dio Don Michele Rua...*, Turin 1949, introduction).

[21] Histoire du congrès de Bologne dans E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 409-444.

succès fut répercuté en de nombreux pays par les représentants de cinquante-huit journaux italiens et étrangers. Cinq jours après la fin du congrès, dans une lettre pleine d'enthousiasme, Don Rua rappelait aux salésiens une prédiction de Don Bosco concernant l'avenir de la congrégation: « Vers 1895, grand triomphe! » [22].

[22] M. Rua, *Lettere circolari...*, p. 134.

PROGRÈS EN AMÉRIQUE ET PREMIERS PAS EN ASIE ET EN AFRIQUE

En 1888, la congrégation salésienne comptait en Amérique du Sud deux provinces: Argentine-Chili et Uruguay-Brésil (à cette dernière était rattachée la maison de Quito en Équateur). Son activité missionnaire proprement dite s'exerçait dans deux territoires ecclésiastiques récemment érigés par le Saint-Siège: un vicariat apostolique, comprenant le nord et le centre de la Patagonie, et une préfecture apostolique, qui englobait la Patagonie méridionale et la Terre de Feu.

Durant la période qui va suivre, l'Amérique soutient la comparaison avec l'Europe pour ce qui est de la croissance de l'oeuvre salésienne. Non contents de dilater les institutions existantes, les fils de Don Bosco allaient s'implanter dans tous les pays importants des deux Amériques, le Canada excepté, et se voir confier de nouveaux territoires de mission. Ailleurs, ils posaient les premiers jalons dans quelques pays d'Asie et d'Afrique.

Comme pour l'Europe, tâchons de survoler les nouveaux terrains où se déploie leur ardeur [1].

Les salésiens dans de nouveaux pays d'Amérique

Pendant le rectorat de Don Rua, les salésiens sont entrés dans huit nouveaux pays d'Amérique: Colombie (1890), Pérou (1891), Mexique (1892), Venezuela (1894), Bolivie et Paraguay (1896), El Salvador et États-Unis (1897).

[1] Les renseignements sont tirés pour la plupart des *Annali della Società salesiana,* t. II et III, du P. Ceria. On les complétera avec les nombreuses lettres et comptes rendus de missionnaires parus dans le *Bollettino salesiano,* ann. 1888-1910, ainsi qu'avec les biographies des hommes les plus marquants.

La Colombie vient en tête de cette liste grâce aux demandes réitérées adressées par le gouvernement de ce pays et par l'archevêque de Bogota, à Turin, et puis à Rome [2]. L'intervention de Léon XIII put décider Don Rua à renouer la chaîne des fondations, théoriquement interrompue depuis la mort de Don Bosco. Une première équipe débuta dans la capitale colombienne en 1890. Sous la conduite du P. Rabagliati, elle fonda une école professionnelle, baptisée « collège Léon XIII ». A Barranquilla, port important sur la mer des Antilles, le P. Briata et ses confrères reçurent en 1892 la charge d'une paroisse. Cette même année, était déjà créée la province salésienne de Colombie. L'inspecteur Rabagliati ouvrait sans tarder un noviciat à Mosquera. Quant à l'action menée par les salésiens dans ce pays en faveur des lépreux, elle mérite qu'on lui réserve plus loin une place à part.

Après la Colombie, le Pérou [3]. Le P. Savio, en tournée d'information dans ce pays en 1890, pouvait écrire de Lima à Don Rua: « Ici, on montre beaucoup d'enthousiasme pour les oeuvres salésiennes et plusieurs de mes interlocuteurs sont presque jaloux d'entendre que vous avez implanté des maisons au Chili, en Équateur et en Colombie, avant de penser au Pérou ». Sur une nouvelle demande de Léon XIII, Don Rua envoya des religieux à Lima. Ils y arrivèrent vers la fin de 1891. Leur premier souci fut de créer un oratoire, puis de monter une école professionnelle pour garçons pauvres. Une révolution en Équateur ayant rendu disponibles plusieurs salésiens, deux maisons nouvelles purent voir le jour: l'une à Arequipa en 1897, l'autre à Callao l'année d'après. Les villes indiennes de Cuzco et de Piura reçurent également des salésiens en 1905 et 1906.

« Ce n'est pas moi qui enverrai les salésiens au Mexique, mais mon successeur fera ce que je ne puis faire », avait déclaré Don Bosco en 1887 devant les élèves du Collège latino-américain à Rome [4]. La prédiction se vérifia en 1892, quand Don Rua finit

[2] Pour l'histoire de l'oeuvre salésienne en Colombie, voir E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 124-133;t. III, pp. 368-372. On consultera aussi R. FIERRO TORRES, *El Padre Evasio Rabagliati*, Turin 1940.

[3] Pour le Pérou, voir E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 133-137, 697-701; t. III, pp. 476-478.

[4] Pour le Mexique, voir E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 137-140; t. III, pp. 195-198, 222, 365-366, 591-594.

par céder aux instances d'un comité de Mexico qui le harcelait depuis quelques années. L'oeuvre se fixa d'abord dans la capitale, où elle démarra encore avec une école professionnelle sous la direction du P. Angelo Piccono. Elle se répandit ensuite à Puebla, à Morelia, à Guadalajara. A partir de 1902, la province salésienne du Mexique était gouvernée par le P. Grandis.

Le Venezuela figurait lui aussi depuis plusieurs années sur les listes de Don Bosco et de Don Rua [5]. Dès 1886 en effet, un prêtre de Caracas s'était employé à constituer un groupe de coopérateurs, qui devaient atteindre en peu de temps le chiffre de six cents. Ceux-ci allaient faciliter grandement la tâche des salésiens, après qu'ils eurent débarqué dans ce pays en 1894. Caracas et Valencia furent les premiers centres de l'oeuvre vénézuélienne. Leur écoles professionnelles formaient des ouvriers et des cadres, tandis que les oratoires accomplissaient leur mission propre. Lors d'une grave épidémie survenue à Valencia en 1898, les religieux pratiquèrent un dévouement héroïque auprès de la population. Une autre fondation se situait à San Rafael de Maracaibo.

Le P. Costamagna fut le premier salésien à fouler le sol de la Bolivie [6]. Le président de la République, Aniceto Arce, lui offrit personnellement son concours pour la fondation d'oeuvres en faveur de la jeunesse de son pays. Cela se passait en 1890. Ce n'est qu'en 1896 que devaient arriver les sept premiers salésiens. Ils firent leur entrée à La Paz le 17 février après un voyage assez extraordinaire à travers les Andes et les hauts plateaux de la Bolivie. La réception fut enthousiaste, tant de la part des autorités que de la population. Deux collèges furent ouverts simultanément à La Paz et dans l'autre capitale, Sucre. Dans ce pays où les Indiens formaient la majorité de la population, les salésiens ne pouvaient se résigner à les oublier: pour eux ils créaient au besoin des sections spéciales dans leurs maisons.

Restait dans toute l'Amérique du Sud un seul pays à pourvoir: le Paraguay [7]. En 1894, un accord avait été conclu avec le gouvernement par Mgr Lasagna. Le P. Allavena, puis le P. Savio, y avaient séjourné quelque temps, mais c'est en 1896 que la pre-

[5] Pour le Venezuela, voir E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 513-524; t. III, p. 368.

[6] Pour la Bolivie, voir E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 525-534.

[7] Nous laissons de côté les Guyanes... Pour le Paraguay, voir E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 535-548.

mière équipe stable s'installait à Asunción, peu de temps après les débuts en Bolivie. Comme il était arrivé fréquemment dans les autres pays, priorité fut accordée à l'enseignement professionnel avec la mise en place d'une « école d'arts et métiers ». Quatre ans plus tard, Concepción eut son oratoire, puis son collège d'enseignement primaire et secondaire. Dès les débuts, les religieux avaient songé aux Indiens du Chaco, mais il fallut attendre longtemps avant qu'une mission régulière pût y être organisée.

Quittons l'Amérique du Sud. En Amérique centrale, les salésiens firent leurs débuts dans la petite République du Salvador vers la fin de l'année 1897 [8]. Ils y prirent en charge une école d'agriculture que leur offrait le gouvernement et organisèrent un enseignement professionnel et un oratoire. Retenons ici au passage l'ouverture d'un orphelinat à Curaçao, dans les Antilles hollandaises.

Aux États-Unis, l'oeuvre salésienne naquit dans le milieu des émigrés italiens, déjà fort nombreux à la fin du siècle dernier [9]. Le premier champ d'action des religieux fut naturellement la paroisse italienne dans les grandes villes de l'Est et de l'Ouest. C'est ainsi qu'en 1897, sur une requête de l'archevêque, ils prirent possession de la paroisse Saints-Pierre-et-Paul à San Francisco et que l'année suivante une deuxième paroisse leur était confiée dans un autre quartier de la ville. A New-York vivaient alors près de quatre cent mille Italiens. Là encore, les salésiens étaient les bienvenus. Ils se fixèrent dans la paroisse Sainte-Brigitte en 1898 et à la Transfiguration en 1902. Leur ingéniosité trouva à s'employer utilement de mille manières: en organisant des cours du soir pour l'enseignement de l'anglais, en lançant l'hebdomadaire *L'Italiano in America,* en créant un « secrétariat du peuple », chargé de trouver du travail aux nouveaux venus, de placer les orphelins, d'apaiser les litiges... Un P. Coppo réussit à merveille dans ces multiples tâches. A partir de 1902, le P. Borghino prenait la direction de la province salésienne des Etats-Unis.

[8] Pour San Salvador, voir E. CERIA, *Annali...,* t. II, pp. 578-587; t. III, pp. 366-368.

[9] Pour les États-Unis, voir E. CERIA, *Annali...,* t. II, pp. 587-589; t. III, pp. 284-288, 838-839.

Progrès dans les autres pays d'Amérique

Dans les pays déjà touchés par les salésiens, le mouvement continue, s'accélère même. Et, à la pointe de ce mouvement, nous trouvons naturellement l'Argentine [10].

Le collège Pie IX d'Almagro (Buenos Aires) était devenu en quelque sorte la maison mère, le Valdocco des Américains. C'était là que débarquaient, venant d'Europe, les renforts prêts à lancer de nouvelles fondations. Parmi celles-ci, la première en date dans la période qui nous occupe, est celle de Rosario, dans la province de Santa Fe. Dans cette région où abondaient les Italiens déracinés, on eut la surprise d'assister à un véritable réveil de la foi et de la pratique religieuse, au point que Mgr Cagliero pouvait se vanter d'avoir, en six jours, administré la confirmation à six mille personnes. Mendoza, au pied de la Cordillère, vit débuter les fils de Don Bosco en 1892 dans une extrême pauvreté. A force de ténacité, ils montèrent une école et un oratoire très fréquentés et bâtirent une église. Un nouvel oratoire, le quatrième, était ouvert à cette époque dans la capitale Buenos Aires. Et on nous dit qu'en 1893, les salésiens étaient en train d'édifier six églises dans ce pays. En 1894, on leur fit cadeau d'un immense domaine à Uribelarrea, à charge pour eux d'y installer une école d'agriculture. L'année suivante, le noviciat quittait Almagro pour un endroit plus retiré, Bernal. En cette même année 1895, le P. Costamagna, inspecteur d'Argentine, était promu à l'épiscopat et laissait le poste au P. Vespignani. En 1900, une nouvelle paroisse fut prise en charge à Ensenada, près de La Plata, où la tâche se révéla très dure et même dangereuse. A la même époque s'ouvrait une nouvelle école d'agriculture à Rodeo del Medio.

En 1900, vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée à Buenos Aires de la première expédition. Pour célébrer dignement ce jubilé d'argent, le collège Pie IX d'Almagro devait accueillir un grand congrès international à la manière de celui de Bologne. Don Rua, dont la présence avait été unanimement souhaitée, se déroba. Il désigna pour le remplacer un représentant extraordi-

[10] Pour l'Argentine (sans la Patagonie et la Terre de Feu), voir E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 110-115, 461-466; t. III, pp. 104-123 (Jubilé d'argent), 215-220, 378-384. Consulter *Argentina salesiana. Setenta y cinco años de acción de los hijos de Don Bosco en la tierra de los sueños paternos,* Buenos Aires 1951.

naire en la personne du P. Albera. Après les festivités, celui-ci entreprit de faire le tour de tous les lieux où travaillaient des salésiens ou des Filles de Marie-Auxiliatrice, soit deux cent cinquante maisons. Son voyage devait durer trois ans. Parmi les dernières fondations de notre période, citons encore l'oeuvre de Vignaud en faveur des immigrés et celle de Córdoba, qui vit le jour en 1905 grâce à un groupe de coopérateurs entreprenants.

Le deuxième pays touché par des salésiens avait été l'Uruguay [11]. Là, le collège de Villa Colón, créé par le P. Lasagna qui y résidait maintenant comme inspecteur, jouissait d'un grand prestige et son observatoire, dirigé par le P. Morandi, était connu de toute l'Amérique. Dans un premier temps, l'on mit sur pied trois nouvelles institutions: un collège avec oratoire à Paysandú; un autre collège à Mercedes, que l'on dédia à saint Michel, en l'honneur de Don Rua; et une école professionnelle intitulée *Ateliers Don Bosco* dans la capitale Montevideo. Le 12 mars 1893, le P. Lasagna recevait à Rome la consécration épiscopale. Il n'en continua pas moins à diriger la province Uruguay-Brésil jusqu'en 1895, date à laquelle il périt dans un accident de chemin de fer. La province fut remise alors au P. Gamba, directeur à Montevideo. Celui-ci installa une maison de noviciat à Manga, à dix-sept kilomètres de la capitale.

Au Brésil, une révolution militaire avait, en 1889, renversé dom Pedro II après cinquante-huit ans de règne et proclamé la république [12]. Les salésiens de Nicteroy et de São Paulo n'eurent pas à souffrir du changement de régime parce que leur travail bénéficiait du soutien de la population. En 1890, l'intrépide Lasagna entreprit une nouvelle fondation à Lorena. Quatre ans plus tard, un collège salésien accueillait ses élèves dans l'ancienne résidence des gouverneurs portugais à Recife, capitale de l'Etat de Pernambouc. Le dernier voyage de Mgr Lasagna devait le conduire dans un village du Minas Gerais, Cachoeira do Campo. Un an après sa mort, les salésiens y fondaient une école, qui devint assez célèbre, puisque un archevêque et un évêque en sortiraient un jour. Campinas, deuxième ville de l'État de São Paulo, vit arriver les fils de Don Bosco en 1897. D'autres maisons poussaient

[11] Pour l'Uruguay, voir E. Ceria, *Annali...*, t. II, pp. 117-119, 466-467.
[12] Pour le Brésil, voir E. Ceria, *Annali...*, t. II, pp. 119-120, 477-483; t. III, pp. 202-215, 815-816.

à Salvador, à Jaboatão, à Rio Grande do Sul, à Bagé... Depuis 1902, les maisons du Brésil étaient rattachées à deux provinces salésiennes, celle du Sud étant confiée au P. Peretto et celle du Nord au P. Giordano (sans compter la province du Mato Grosso qui a son histoire particulière). L'oeuvre brésilienne, commencée un peu sur le tard, était en progrès très sensible.

Au Chili, les salésiens de Concepción et de Talca connurent des jours tragiques lors de la guerre civile de 1891, pendant laquelle ils ouvrirent leurs maisons aux malheureux cherchant un refuge [13]. La première en date des nombreuses fondations dans la capitale chilienne est celle de Carmen en 1892. Commencée dans la pauvreté, elle se développa avec son collège, ses ateliers et son oratoire. Le directeur, Tomatis, déjà fort occupé, trouvait encore le temps de parcourir la campagne, de prêcher des missions et de s'avancer jusque parmi les Indiens d'Araucanie. En 1896, la province chilienne se voyait remise entre les mains de Mgr Costamagna. Des centres salésiens s'organisaient également à Valparaiso, à Macúl (maison de noviciat à côté de la capitale), à Melipilla, à Iquique, à Linares, à Valdivia, cependant qu'à Santiago de nouvelles institutions s'ajoutaient à la première.

Raisons et caractéristiques de cette expansion

Ces rapides progrès s'expliquent de diverses manières. Les invitations pressantes des hiérarchies locales, préoccupées par la détresse religieuse des populations et notamment des jeunes, et celles des gouvernants, désireux de favoriser par la formation des générations montantes le développement industriel et agricole de leurs pays, tenaient constamment les salésiens en haleine et les poussaient à se multiplier autant que faire se pouvait, surtout dans les grands centres urbains. Mais l'appel venait aussi de l'intérieur de la famille religieuse. Celle-ci était traversée ces années-là d'un grand courant apostolique, comme en témoigne le nombre des départs en missions (l'expédition missionnaire de 1891 compta quarante-cinq missionnaires; celle de 1892, soixante; celle de 1895, quatre-vingts; celle de 1898, cent trente, dont un bon

[13] Pour le Chili, voir E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 115-117, 467-476; t. III, pp. 594, 676-678.

nombre de soeurs salésiennes). Les coopérateurs, du reste, jouaient également leur rôle, en déblayant le terrain, et parfois en commençant eux-mêmes les fondations, comme il advint à Mexico en 1890. On a signalé une participation active de coopérateurs au Mexique, au Pérou, au Venezuela, au Brésil (par exemple Bahia), en Argentine (Córdoba, Vignaud)...

Les oeuvres d'Amérique (abstraction faite des missions proprement dites) ne diffèrent pas dans leurs structures de celles que nous avons vu fonctionner en Europe. Mais les besoins propres à ce continent ont déterminé quelques choix prioritaires. C'est ainsi qu'à la demande de divers évêques, manquant de prêtres, nombre de salésiens ont été amenés, plus qu'ailleurs, à accepter un ministère paroissial. L'importance de l'immigration italienne (aux États-Unis par exemple) les poussait dans ce sens. Par goût et par nécessité, ils devinrent d'enthousiastes bâtisseurs d'églises.

Autre priorité: les écoles professionnelles et agricoles. Elles répondaient à une nécessité largement ressentie. Les « écoles d'arts et métiers » étaient souvent réclamées par les gouvernements eux-mêmes. Profitant des largesses publiques et privées, les salésiens ont constitué d'énormes domaines pour la culture: quatre cents hectares à Uribelarrea en Argentine, mille huit cents hectares à Cachoeira au Brésil... Notons qu'à Manga, en Uruguay, ils ont amélioré et diffusé la culture du blé, encore peu pratiquée. Par ailleurs, le P. Badariotti de Lorena au Brésil s'est rendu célèbre grâce à sa connaissance des insectes, de la géologie et de la minéralogie du pays. Et pour ce qui concerne la contribution salésienne dans l'observation météorologique, nous savons déjà qu'elle était appréciée.

Sur le plan politique, l'instabilité des gouvernements en certains pays d'Amérique ne pouvait manquer d'influer sur le travail des religieux. Que les écoles fussent gouvernementales facilitait bien des choses mais les mettait à la merci d'un changement de régime. Une fois au moins, les salésiens durent plier sous une terrible tempête, celle qui se déchaîna contre eux en Équateur [14].

Depuis que les salésiens étaient entrés dans ce pays — cela s'était passé, on s'en souvient, peu de temps avant la mort de Don Bosco — leurs affaires prospéraient, grâce avant tout au

[14] Pour l'Equateur, voir E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 549-577, 590-602.

talent du P. Calcagno. La maison de Quito faisait merveille avec ses quatorze ateliers en plein rendement. Elle fut l'objet de sollicitudes de la part de deux présidents de la République. Des oeuvres furent créées à Cuenca et à Riobamba, un noviciat ouvert à Sangolquí. En 1893, le Saint-Siège érigeait, d'entente avec le gouvernement, le vicariat apostolique de Mendez et Gualaquiza et le confiait à la satisfaction de tous à un salésien, le P. Costamagna, qui fut consacré évêque deux ans plus tard. Dès 1894, Don Rua décidait la création d'une province équatorienne dont il chargeait le P. Calcagno. Les difficultés commencèrent l'année suivante avec la prise du pouvoir par le général Alfaro. En 1896, ce fut la catastrophe. Accusés de manoeuvres antigouvernementales, les salésiens furent arrêtés, leurs maisons réquisitionnées. Neuf religieux, dont le provincial, furent contraints à un terrible voyage jusqu'à la frontière péruvienne. Leur odyssée dura quarante jours et les laissa plus morts que vifs. Cependant l'oeuvre salésienne, un moment jetée à terre, reprit ensuite de plus belle.

Il reste à évoquer l'action des salésiens en faveur des lépreux, qui eut, en son temps, un retentissement considérable [15]. Elle débuta en 1891 dans un village de Colombie, au sud-ouest de Bogota. A Agua de Dios vivaient plusieurs centaines de lépreux dans une solitude matérielle et morale presque totale. Le P. Unia, de la maison de Bogota, le savait et en souffrait. Or, en lisant un jour le récit évangélique des dix lépreux guéris par le Christ, il sentit que sa vocation était d'aller se mettre au service de ces malheureux. C'est ce qu'il fit, avec l'autorisation de son directeur, Rabagliati, cependant que quelques-uns de ses amis émettaient des doutes sur l'état de ses facultés mentales. Arrivé à pied d'oeuvre, il se dépensa sans compter, encouragé d'ailleurs par Don Rua, qui écrivait de sa plume à ses « chers lépreux ». Attentif au mieux-être corporel de ses malades comme au soin de leurs âmes, il trouva le moyen de construire un grand hôpital en lançant une souscription publique dans le pays; de refaire l'église; d'amener de l'eau propre d'une colline voisine; d'organiser des fêtes religieuses et de cultiver la musique... Quatre ans d'un travail harassant suffirent à l'user. Il mourut en Italie, où il était retourné pour se soigner, le 9 décembre 1895. La mémoire du

[15] Voir E. Ceria, *Annali...*, t. II, pp. 141-154; t. III, pp. 386-417. Consulter R. Fierro Torres, *El Padre Evasio Rabagliati, op. cit.*

P. Unia fut entourée d'honneurs exceptionnels, qui n'étaient pas tellement loin d'égaler ceux qui furent rendus à Don Bosco. Le plus illustre de ses successeurs ne fut autre que le P. Rabagliati, qui, tout en payant de sa personne, s'attaqua surtout à l'aspect social du problème. Avec le soutien des autorités du pays, il mena une action vigoureuse en faveur des lépreux, ce qui lui valut, en 1904, d'être nommé à la présidence de la commission gouvernementale pour la construction des léproseries.

Progrès en Patagonie

Durant le rectorat de Don Rua, les missions proprement dites enregistrent en Amérique du Sud un progrès réel. Celle qui englobait le coeur de la Patagonie et qui constituait le vicariat apostolique s'organisait de mieux en mieux sous la houlette de Mgr Cagliero, que le général Roca, devenu président de l'Argentine, devait qualifier de *civilizador del Sur y civilizador de la Patagonia* [16].

Le prélat avait choisi d'établir sa résidence d'abord à Patagónes, puis à Viedma. Ces deux petites villes, qui se faisaient face de chaque côté du Rio Negro, étaient peuplées de Blancs, dont beaucoup, au début tout au moins, étaient loin de montrer de l'empressement à l'égard des missionnaires. Quant aux Indiens, ils étaient répandus dans les alentours. Encore fallait-il, pour les catéchiser, pouvoir les aborder dans leurs huttes primitives, leurs *ranchos* ou leurs *toldos*.

Mais l'ambition de Mgr Cagliero et de ses collaborateurs se portaient au loin, sur toute l'étendue de ce territoire vaste comme trois fois l'Italie. A partir du centre, ils se lancèrent alors dans de longues randonnées à cheval, que le vent, le froid, la fatigue rendaient particulièrement pénibles. Le P. Milanesio triomphait dans cette spécialité: il lui arriva, paraît-il, d'effectuer de la sorte un parcours de mille huit cents kilomètres. Les missionnaires

[16] Pour la Patagonie et la Terre de Feu, voir E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 61-73, 250-266; t. III, pp. 485-496. Egalement R. ENTRAIGAS, *El apóstol de la Patagonia,* Rosario 1955, et, du même auteur, *Mons. Fagnano...*, Buenos Aires 1945. Histoire bien documentée de la mission en Terre de Feu par M. BORGATELLO, *Nella Terra del Fuoco. Memorie di un missionario salesiano,* Turin 1924.

suivaient généralement le cours des fleuves, où colons et Indiens s'établissaient de préférence. Malgré la dispersion de la population, ils déblayaient le terrain en catéchisant, baptisant, célébrant ou régularisant des mariages.

Ces missions nomades ne suffisaient pas. Ils pensèrent qu'il fallait parsemer le pays de résidences stables. En 1888, le P. Milanesio, retenu par ordre du gouverneur à Chosmalal, au pied de la Cordillère, décida d'occuper son temps en construisant une chapelle et une maisonnette, petit début d'une station missionnaire fort bien située au confluent du Neuquén et du Curileo. L'année suivante, les salésiens se fixaient à Pringles, sur la rive gauche du Rio Negro. A cause de la situation favorable, Mgr Cagliero y fit construire des écoles qui se révélèrent un bon moyen de christianisation. Une autre résidence vit le jour à Roca, à peu de distance du confluent du Limay et du Neuquén. Là, le P. Stefenelli monta une belle« colonie agricole ». De la même époque date la construction d'un hôpital à Viedma, une bonne idée de Mgr Cagliero, qui contribua à faire tomber bien des préjugés à l'encontre des Pères, souvent accusés d'être des exploiteurs du peuple.

Entre 1890 et 1895, le vicariat apostolique élargit son champ d'action, à la fois vers le Nord et vers le Sud, en même temps qu'il se dote de nouveaux centres de diffusion chrétienne. Au nord, au-delà du Rio Colorado, il va absorber la Pampa, à commencer par la ville de Bahia Blanca. Au dire du facétieux Mgr Cagliero, Bahia Blanca ne méritait pas encore son nom, tout de blancheur. On se rappelait qu'en 1885, l'archevêque de Buenos Aires avait dû renoncer, pendant une tournée pastorale, à descendre de son train. En revanche, grâce à leur travail auprès de la jeunesse, les salésiens et les soeurs réussirent finalement à y prendre pied. Plus au nord s'étend la grande Pampa ou Pampa centrale, car elle occupe le centre de l'Argentine. A l'époque, elle comptait tout juste vingt-cinq mille habitants: des Indiens, naguère dominés par le cacique Namuncura, des gauchos descendant des anciens Espagnols et des émigrés plus récents venus d'Espagne, d'Allemagne, de Russie, du Piémont. On fonda pour eux des centres de mission à General Acha, à Santa Rosa de Toay, à Victorica. A partir de là, les missionnaires se mettaient à galoper dans toutes les directions.

Au sud, le vicariat s'agrandit de la région du Chubut, très vaste, mais, elle aussi, peu habitée. Une résidence fut établie en

1892 à Rawson, capitale de mille habitants. Les Indiens de la région, de la race des Téhuelches, furent évangélisés par le P. Milanesio. Défiant les protestants, jusque-là maîtres du terrain, les missionnaires improvisèrent une église, des écoles, un oratoire et un hôpital. Là comme ailleurs, la contribution des Filles de Marie-Auxiliatrice était très estimée, à la fois des salésiens et de la population.

Chaque année, les religieux pénétraient un peu plus avant dans cet immense territoire. Et ils construisaient. En 1900, ils avaient édifié treize églises, vingt-trois chapelles, quatorze écoles de garçons et dix de filles. Lorsqu'en 1904, Mgr Cagliero quitta la Patagonie pour rejoindre la délégation apostolique à Costa Rica, l'organisation de la mission était suffisamment avancée. Il fut remplacé par deux pro-vicaires, dont le P. Pagliere, premier prêtre salésien argentin, qui poursuivirent son oeuvre de pionnier.

Progrès dans l'extrême sud

La préfecture apostolique de Mgr Fagnano embrassait non seulement la Terre de Feu, mais aussi le sud de la Patagonie et les Îles Malouines. Depuis qu'en 1887 le vaillant prélat s'était installé à Punta Arenas, la mission avait jeté de bonnes bases de départ. En Patagonie méridionale, le P. Beauvoir faisait du bon travail à Santa Cruz et à Rio Gallegos. Dans les Îles Malouines, le P. Diamond, salésien anglais, opérait à Port Stanley, trop heureux d'assister à des conversions parmi les protestants.

Les soins de Mgr Fagnano allaient à la Terre de Feu. Il poursuivait ses voyages d'exploration sur une goélette dont il avait fait l'acquisition. Les risques étaient grands, compte tenu de la haine mortelle que les Indiens nourrissaient à l'égard des Blancs. Il réussissait néanmoins à les approcher en leur apportant cadeaux et vivres. Pour les évangéliser, il pensa qu'un bon moyen serait de les rassembler dans des villages. C'est ce qu'il fit pour les Alakalufs à San Rafael dans l'île Dawson, quitte à y faire transporter lui-même tout le matériel nécessaire, y compris le bétail. Chose étonnante, Mgr Fagnano obtint du gouvernement chilien la cession de cette île pour une période de vingt ans. En 1893, il créa la mission de La Candelara dans la partie orientale de la Grande-Île, qu'il destina à devenir un lieu

de rassemblement pour les Indiens Onas. Dans ces centres, on s'efforçait de sédentariser les Indiens en bâtissant une chapelle, une école, un dispensaire, en apprenant aux hommes le soin du bétail, aux femmes la couture et la cuisine. En 1899, les salésiens se chargeaient également de la paroisse (au sens « large ») de Porvenir, dans la partie chilienne de la Grande-Île. En 1904 leur échut, pas tellement loin du Cap Horn, la paroisse d'Ushuaia. Tout en évangélisant, les salésiens poursuivaient, partout où ils s'implantaient, un important effort de civilisation.

La mission du Mato Grosso au Brésil

Les progrès réalisés par les salésiens dans les missions précédentes incitèrent la Saint-Siège à leur en confier de nouvelles. C'est ainsi que le P. Lasagna, consacré évêque en 1893, obtint la juridiction sur tous les Indiens du Brésil [17].

L'important, pour commencer, était de bien choisir le centre de la mission. En sillonnant le pays, Mgr Lasagna arriva à la conclusion que les salésiens devaient faire leurs premiers pas dans l'État du Mato Grosso, au coeur du Brésil, et plus précisément à Cuiabá. A partir de cette ville, peuplée de colons blancs, ils pourraient tenter de rejoindre les tribus indiennes. La mission s'annonçait des plus difficiles en raison de l'énormité des distances, de l'insalubrité du climat dans une région presque totalement recouverte de forêts, et des moeurs farouches des Indiens qui l'habitaient.

A six heures de cheval de Cuiabá, des Indiens de la race des Bororos *coroados* (« couronnés », à cause de la coupe de leurs cheveux) avaient été rassemblés dans une colonie militaire appelée Thereza Christina. Mais comme le régime en place n'y donnait aucun résultat, le gouvernement décida tout bonnement de la confier aux religieux. Mgr Lasagna y dépêcha donc une petite équipe de missionnaires, avant de partir pour Montevideo chercher de nouveaux renforts. C'est au retour de ce voyage que l'irrépa-

[17] Mission du Mato Grosso dans E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 267-282, 483-492; t. III, pp. 227-250. Consulter P. ALBERA, *Mons. Luigi Lasagna...*, San Benigno Canavese 1900. Présentation des Indiens Bororos par A. COLBACCHINI, *I Bororos orientali...*, Turin 1925.

rable devait se produire. Le 6 novembre 1895, un terrible accident de chemin de fer, survenu près de Juiz de Fora dans l'État de Minas Gerais, lui coûta la vie, à lui, à son secrétaire et à quatre soeurs salésiennes. La congrégation et les missions d'Amérique perdaient en Mgr Lasagna un homme de premier ordre.

Par bonheur, il fut relayé par d'autres grands missionnaires. Le P. Malan, directeur de la maison de Cuiabá, et le P. Bálzola, chef de la résidence missionnaire, étaient des hommes éprouvés. Le premier, un Français, fut longtemps à la tête de la province salésienne du Mato Grosso avant d'être fait évêque. Le second était un vaillant missionnaire, connaisseur des Indiens, sachant travailler de ses mains, infatigable, malgré le peu de résultats apparents auxquels il aboutissait [18].

Quand, pour des motifs assez bas, on délogea les salésiens de Thereza Christina, ils s'établirent en 1901 à Barreiro de Cima, où, partagés entre la crainte et l'espoir, ils firent la connaissance des Bororos de la région. D'autres installations missionnaires virent aussi le jour sur le Rio das Garças, sur le Sangredouro et à Palmeiras. Partout, les progrès étaient très lents et toujours précaires. Au moins les religieux avaient-ils le temps de perfectionner leur connaissance de cet univers particulier.

Nouvelle mission chez les Kivaros en Équateur

En 1893, un accord entre le gouvernement équatorien et le Saint-Siège aboutissait à la constitution d'un vicariat apostolique sur le territoire des Kivaros [19]. On le remit aux salésiens et le P. Costamagna, qui devait en prendre la tête, fut consacré évêque le 23 mai 1895, devenant ainsi, après Cagliero et Lasagna, le troisième évêque salésien.

Un premier centre fut fixé dans ce dernier canton du monde civilisé qu'était Gualaquiza. Les difficultés se révélèrent aussitôt exceptionnelles. Les Kivaros, réputés forts, intelligents mais féroces, mettaient sans tarder le feu à leurs installations. Autre

[18] Voir A. Cojazzi, *Don Bálzola fra gli Indi del Brasile Mato Grosso,* San Benigno Canavese 1932.

[19] Sur le vicariat de Mendez et Gualaquiza, voir E. Ceria, *Annali...,* t. II, pp. 283-296; t. III, pp. 293-309. Consulter Missioni Salesiane, *Vicariato apostolico di Mendez e Gualaquiza tra i Jivaros dell'Ecuador,* Turin 1925.

handicap: Mgr Costamagna, à la suite de la révolution équatorienne, se voyait interdire l'accès de son vicariat. Malgré tout, le P. Mattana, chef de la résidence, et ses collaborateurs ne restaient pas inactifs. Ils construisirent une chapelle et parvinrent même à apaiser quelque peu l'humeur guerrière de quelques Indiens. Avec quelle joie ils accueillirent en 1902 le P. Albera qui s'était astreint, pour les visiter, à un voyage éreintant! Au mois de juillet de cette année arrivait à son tour Mgr Costamagna, mais avec un permis de séjour pour trois mois. Pareille autorisation lui fut concédée derechef en 1903, après quoi il lui fallut attendre dix années.

Malgré d'énormes sacrifices, les résultats resteront maigres pendant longtemps encore. L'indépendance jalouse des Kivaros, la pratique invétérée chez eux de la polygamie et de la vendetta, formaient de gros obstacles à l'oeuvre des missionnaires. Ceux-ci, à leur habitude, fondaient leurs espoirs sur les nouvelles générations. Espoirs qui n'étaient point totalement chimériques.

Les salésiens en Palestine

Si importantes et parfois si héroïques qu'apparaissent les réalisations des salésiens sur le continent américain, réalisations que répercutait fidèlement en Europe le *Bulletin salésien,* il ne faut point leur sacrifier les premiers pas de la congrégation dans d'autres régions du globe.

La venue des religieux en Palestine se fit de manière inhabituelle [20]. Il existait en Terre sainte une oeuvre pour la jeunesse, dont le fondateur s'appelait le P. Belloni. Celui-ci, encore jeune professeur d'Écriture sainte et directeur spirituel au séminaire. de Betgiala près de Jérusalem, s'était ému de la misère dans laquelle vivaient les garçons qu'il rencontrait sur son chemin. Il résolut de les héberger et de les éduquer. Pour commencer, il ouvrit à Bethléem un orphelinat, qui abritait quarante-cinq pensionnaires en 1874. Il projeta la même année de fonder une congrégation diocésaine, les Frères de la sainte Famille. Au fil

[20] Voir E. Ceria, *Annali...*, t. II, pp. 174-187. Consulter G. Shalub, *Abuliatama, il "Padre degli orfani" nel paese di Gesù, il Can. A. Belloni,* Turin 1955.

des ans, des collaborateurs se joignirent effectivement à lui, de telle sorte qu'en 1878, il pouvait inaugurer une école agricole à Beitgemal, et que la maison de Bethléem s'adjoignait un externat qui allait compter cent cinquante élèves. Une troisième maison était ouverte en 1886 à Crémisan.

Soucieux d'assurer la continuité de son oeuvre grâce aux salésiens, le P. Belloni s'était adressé à Don Bosco lui-même à deux reprises, en 1875 et en 1887. La deuxième fois, le saint avait répondu laconiquement: « Maintenant, non; plus tard, si ». Aussi revint-il à la charge en 1890, proposant à Don Rua d'incorporer son oeuvre à la congrégation salésienne. L'accord fut conclu. L'année suivante, deux salésiens arrivaient à Bethléem. Il y eut des difficultés. Des Frères de la sainte Famille s'en allèrent. D'autres en revanche se firent salésiens, à commencer par le P. Belloni, qui resta à la direction de la maison de Bethléem. La visite de Don Rua aux Lieux saints en 1895 permit d'aplanir les obstacles qui subsistaient. En 1896, une nouvelle maison vit le jour à Nazareth, oeuvre du P. Prun, un ancien élève du P. Belloni. On la dédia à Jésus adolescent. Ces institutions étaient rattachées en 1902 à la province salésienne du Moyen-Orient, qui regroupait aussi les écoles italiennes d'Alexandrie, d'Istamboul, d'Izmir. S'y ajouteront celles de Jérusalem, ouverte en 1904, et de Jaffa, qui date de 1906.

Premières communautés en Chine, Inde et Afrique

Le rectorat de Don Rua vit enfin le départ de quelques salésiens vers l'Extrême-Orient et l'Afrique [21].

En Chine, le P. Versiglia et ses compagnons se chargèrent en 1906 d'un orphelinat dans la ville portugaise de Macao. Ils voulurent lancer un oratoire uniquement pour les jeunes Chinois mais se heurtèrent au début à l'indifférence des Européens.

En Inde, on vit en 1906 s'installer quelques salésiens, dont le P. Tomatis, bientôt rejoint par le P. Méderlet, à Tanjore, sur la côte sud-est. Ils y créèrent une école professionnelle qui fut reconnue par le gouvernement anglais. En 1909, ils prenaient

[21] Voir E. Ceria, *Annali...*, t. III, pp. 596-624.

en charge une oeuvre pour les Eurasiens fondée à Mylapore, non loin de Madras.

Des salésiens étaient présents depuis 1896 dans la ville du Cap en Afrique du Sud. Une équipe, partie de Lisbonne, arriva en 1907 à Mozambique pour y prendre la direction d'une école et un peu plus tard, un centre de mission voyait le jour à Lunga.

Dans ces derniers pays, ce n'étaient évidemment que de petits débuts. Cependant l'histoire ultérieure montrera que cette période allait être suivie en plusieurs endroits de développements encourageants.

CHAPITRE 22

LE DEUXIÈME ET LE TROISIÈME SUCCESSEURS DE DON BOSCO: PAOLO ALBERA ET FILIPPO RINALDI

Après Don Rua, deux recteurs majeurs se sont relayés entre 1910 et 1931 à la tête de la congrégation salésienne. Tous deux peuvent être considérés comme des héritiers directs du fondateur qu'ils ont personnellement connu et dont, pendant des années, ils ont même été les collaborateurs. Le premier, qui fut recteur majeur de l'Institut de 1910 à 1921, réussit, au prix d'un ralentissement momentané et de cruels sacrifices, à lui faire surmonter la tourmente de la première guerre mondiale. Les fondations reprirent de plus belle et les missions, tout spécialement, connurent un nouvel essor sous le rectorat du second. Tous deux laissèrent une impression de sainteté, qui, pour Don Rinaldi en particulier, s'est encore accentuée après leur mort.

1. PAOLO ALBERA (1845-1921)

Un garçon affable et studieux

Paolo Albera naquit à None, entre Turin et Pignerol, le 6 juin 1845, dans une famille de paysans relativement aisés [1]. Il était le dernier de sept enfants. Ses biographes nous le montrent comme un garçon sage, plutôt fragile, aimant l'école et les cérémonies de l'église, et soulignent son « exquise gentillesse » dont

[1] Sur le P. Albera, voir le biographie officielle de D. GARNERI, *Don Paolo Albera, secondo successore di Don Bosco,* Turin 1939. Également E. CERIA, *Annali della Società salesiana,* t. IV, Turin 1951, *passim.*

ils assurent qu'elle fut l'un des traits distinctifs du P. Albera pendant toute sa vie.

Son premier contact avec Don Bosco eut lieu au mois d'octobre 1858. Le prêtre de Turin était alors l'hôte du curé de None, qui profita de l'occasion pour lui recommander ce garçon de treize ans. Après que Rua lui eut fait subir un rapide examen d'entrée, l'admission de Paolo fut décidée séance tenante.

C'est le 18 octobre 1858, selon son propre témoignage, qu'il fit ses débuts à l'Oratoire. Rien d'extraordinaire ne signalera le nouveau venu au milieu de ses camarades. Albera se montre calme, souriant, studieux. L'ambiance de la maison lui convient. Le souvenir de Dominique Savio, mort un an plus tôt, incitait les meilleurs à marcher sur ses traces. Il fut rapidement du nombre. Il se liait d'amitié avec Michele Magone, son voisin de dortoir. Ce devait être pour peu de temps, puisque Michele mourait presque subitement le 21 janvier 1859. Le fait que Don Bosco eût prédit cette mort l'impressionna vivement.

De ces premières années à l'Oratoire, retenons ce jugement de Giulio Barberis qui fut son condisciple à partir de 1861: « Moi qui étais passionné pour le jeu, j'étais continuellement en mouvement; lui, plutôt tranquille, préférait se promener ou rester dans le bureau de Don Alasonatti, à qui il rendait de menus services. Albera était très studieux et comptait parmi les premiers dans sa classe grâce à son intelligence et à sa volonté. Mais il se distinguait aussi par sa piété, qui faisait qu'il était beaucoup aimé de Don Bosco » [2].

Cette affection spéciale de Don Bosco pour son élève devait être à l'Oratoire de notoriété publique, puisqu'on nous dit qu'il y était appelé — apparemment sans méchanceté — le « benjamin de Don Bosco »... Quelque soixante ans plus tard, Don Albera s'émouvait toujours à ce souvenir: « Aujourd'hui encore, écrivait-il en 1920, j'ai l'impression d'éprouver toute la suavité de sa prédilection à l'égard du garçon que j'étais: je me sentais comme prisonnier d'une puissance affective qui alimentait mes pensées, mes paroles et mes actions » [3]. Il est vrai, comme il le dit lui-

[2] D'après D. GARNERI, *Don Paolo Albera...*, p. 18.

[3] Extrait de la lettre de Don Albera, intitulée "Don Bosco notre modèle...", 18 octobre 1920, dans P. ALBERA, *Lettere circolari ai salesiani*, Turin 1922, p. 341.

même, que ses compagnons ressentaient une impression semblable. On se rappelait tout de même qu'un jour de 1861 Don Bosco avait choisi Albera pour poser devant l'objectif à ses côtés, celui-là jouant le rôle du confesseur et celui-ci le rôle du pénitent.

Le salésien

Dès le 1er mai 1860, l'étudiant Albera avait été admis « à la pratique des Règles de la Société ». Il n'avait que quinze ans et devait paraître encore plus jeune que son âge. Le 27 octobre 1861, il prenait la soutane et, le 14 mai 1862, il était au nombre des vingt-deux premiers salésiens à prononcer leurs voeux publics. Dès cette époque, sa foi en Don Bosco et en son oeuvre était entière.

L'automne de 1863 marquait un premier changement dans sa vie de jeune salésien. Il quittait l'Oratoire et partait pour le collège de Mirabello, dont l'ouverture venait d'être décidée. Là, il exerça des fonctions de professeur et d'assistant. Pendant l'année scolaire 1855-1856, il eut au nombre de ses élèves un garçon vif, aux cheveux roux, qui s'appelait Luigi Lasagna: il se souviendra de cette figure quand il écrira, en 1900, la biographie de l'évêque salésien du Brésil. Tout en faisant la classe, il parvenait à décrocher des diplômes d'enseignement et à vaquer à ses études de théologie en vue de la prêtrise.

Il fut ordonné à Casale le 2 août 1868. La veille, il était allé trouver Don Bosco pour lui demander, suivant la coutume, un conseil ou un souvenir: « Quand tu auras le bonheur de pouvoir dire ta première messe, lui avait dit le saint, demande à Dieu la grâce de ne jamais te décourager » [4]. Don Albera avouera n'avoir compris l'importance de ces paroles que plus tard, à la lumière sans doute des épreuves qu'il dut supporter.

Responsabilités en Italie et en France

Peu de temps après son ordination, il était rappelé à Turin où son supérieur lui confiait la charge de préfet pour les relations avec l'extérieur et l'acceptation des nouveaux élèves. Ravi

[4] D'après D. GARNERI, *Don Paolo Albera...*, p. 34.

de se trouver de nouveau aux côtés de Don Bosco, à l'Oratoire ou encore dans les voyages qu'il entreprenait, Albera se persuada, selon ses propres termes, que « l'unique nécessaire pour devenir son digne fils était de l'imiter en tout » [5]. Il s'efforça donc de reproduire en lui-même la manière de penser, de parler et d'agir de celui qu'il appelait, avec autant d'affection que de respect, son père.

A partir de 1871, alors qu'il n'avait encore que vingt-six ans, il accédait à des postes importants. Tout d'abord il fut nommé directeur à Marassi, puis, après le transfert de cette maison en 1872, à Sampierdarena, près de Gênes. Sous sa direction, l'institution prit un excellent départ. D'abord école professionnelle, elle s'adjoignit bientôt des classes secondaires et accueillit dans ses murs en 1875 une oeuvre de « vocations tardives ». On y comptait trois cents élèves en 1877. Les qualités du P. Albera lui gagnaient beaucoup de sympathies, parmi les élèves, dans des familles de Gênes ainsi qu'à l'archevêché.

En 1881, la nouvelle de son changement le jette dans l'inquiétude. Il est question de l'envoyer comme inspecteur en France. Après s'être quelque peu fait tirer l'oreille, il arrivait à Marseille au mois d'octobre. Pendant onze ans, de 1881 à 1892, il s'employa à développer la jeune province française. Période féconde, puisque le nombre des fondations passera de trois à treize. Pour faire face à ses obligations, le P. Albera sillonnait le pays. On le voyait en particulier à Paris, à Lille, à Dinan, partout où s'implantaient des institutions nouvelles. Le développement de l'oeuvre salésienne s'accomplit malgré de sérieuses difficultés, dues à l'hostilité toujours latente du gouvernement français et au manque de ressources ressenti parfois de manière obsédante. « Homme d'action, surtout d'action intérieure » [6], disait de lui le P. Cartier de Nice, le P. Albera veillait en premier lieu au progrès spirituel des personnes qu'il approchait, en particulier des garçons, des religieux et des coopérateurs dont il avait la charge. Pour cette raison et pour quelques autres, les Marseillais l'avaient surnommé plaisamment le « petit Don Bosco ».

[5] P. ALBERA, *Lettere circolari...*, p. 331.

[6] Cité dans D. GARNERI, *Don Paolo Albera...*, p. 128, d'après un article du P. Cartier dans *L'Adoption* de Nice (décembre 1921). Sur l'activité de Don Albera en France, voir aussi J. M. BESLAY, *Le Père Paul Albera, second successeur de Saint Jean Bosco, esquisse biographique,* Auteuil 1956.

Le départ de Marseille fut pour lui un nouvel arrachement. Rappelé à Turin en 1892 pour occuper le poste de catéchiste général de sa congrégation, laissé vacant par la mort de Don Bonetti, il eut beaucoup de mal à s'habituer à son nouveau genre de vie. Si l'on en croit les *Notes confidentielles* qu'il commença d'écrire à partir de 1893, le fait de ne plus pouvoir exercer un ministère direct devenait pour lui une source de mélancolie. Sa santé lui donnait maintenant des inquiétudes. Cependant sa charge l'amenait à prêcher fréquemment des retraites et à effectuer de nombreux déplacements en Italie, en France, en Belgique.

Le fait marquant de cette période est le voyage mentionné plus haut qu'il entreprit en 1900 en tant que représentant extraordinaire de Don Rua en Amérique. Pendant trois ans, on le vit parcourir des milliers de kilomètres dans des conditions qui auraient dû être fatales pour sa résistance. Les comptes rendus de sa longue tournée des maisons d'Amérique furent pleins d'enthousiasme. Au retour, les malaises de toute sorte le reprenaient et la pensée de la mort occupait son esprit.

Recteur majeur (1910-1921)

Le 16 août 1910, les membres du onzième chapitre général faissaient de lui le successeur de Don Rua [7]. C'est de justesse, apparemment, qu'il l'avait emporté sur le P. Rinaldi, alors préfet de la congrégation. Pensant à son mauvais état de santé, l'élu devait déclarer tout tremblant: « Je crains que vous n'ayez bientôt à faire une nouvelle élection » [8].

« Bien qu'il ne l'ait jamais dit expressément, Don Albera a dû penser que le mandat principal de son rectorat était de faire des salésiens des hommes de piété et de prière » [9]. Ce jugement du P. Ceria, nous le trouvons corroboré par nombre de témoignages sur l'âme méditative de Don Albera et par l'examen de son oeuvre écrite.

[7] Voir l'histoire de cette élection dans E. CERIA, *Annali...*, t. IV, pp. 1-3. L'auteur rapporte une parole de Don Bosco qui aurait dit le 22 novembre 1877 à propos de Don Albera: "Il est mon second...". La phrase interrompue resta dans la mémoire de Don Rinaldi, présent à la scène, qui l'interpréta dans le sens de "second successeur".

[8] D'après D. GARNERI, *Don Paolo Albera...*, p. 244.

[9] E. CERIA, *Annali...*, t. IV, p. 462.

Dans ses *Lettres circulaires,* on voit poindre fréquemment sa préoccupation dominante. Une de ses premières lettres portait précisément sur « l'esprit de piété ». S'y faisait jour la crainte que l'activité « si vantée » des salésiens, leur zèle « apparemment inaccessible à tout découragement », leur enthousiasme « soutenu jusque-là par de continuels succès », ne vinssent un jour à manquer, faute d'avoir été « fécondés, purifiés et sanctifiés par une vraie et solide piété » [10]. Esprit fin, familier des auteurs spirituels qu'il affectionnait tout spécialement, Don Albera a composé au fil des ans une série de petits traités sur la piété, la discipline religieuse, le prêtre, la vie de foi, l'obéissance, la chasteté, la douceur, qui font de lui le théoricien des vertus salésiennes. Il est également l'auteur d'un *Manuel du directeur,* dans lequel il a mis en lumière les enseignements traditionnels concernant l'exercice de cette fonction.

Si Don Albera ne fut pas autant que son prédécesseur un grand voyageur devant l'Éternel, lui aussi a senti le besoin de prendre des contacts directs avec les membres de la famille salésienne. Il parcourut l'Italie du haut en bas de la péninsule. A Rome, il fut accueilli avec cordialité par les papes Pie X et Benoît XV. (Ce dernier devait honorer la congrégation en 1915 en faisant de Mgr Cagliero le premier cardinal salésien). En 1913, il accomplit en Espagne un voyage de cinq mois que le *Bulletin salésien* présenta comme un « triomphe grandiose et solennel » [11]. On le vit également en Autriche, en Pologne, en Yougoslavie, en Angleterre, en Belgique. Son dernier passage à Marseille en 1921 suscita de grandes manifestations de sympathie à son égard. Un peu partout, ses auditeurs, nous dit-on, étaient particulièrement heureux de l'entendre parler de Don Bosco, dont il reproduisait à sa manière le sourire et la simplicité.

La première guerre mondiale (1914-1918) mit à rude épreuve la congrégation, et, avec elle, son supérieur général. Près de deux mille salésiens d'Europe furent appelés sous les drapeaux et l'on apprenait bientôt des cas lamentables où des confrères avaient dû monter à l'assaut les uns contre les autres. Nombre de collèges furent réquisitionnés pour être transformés en casernes ou en

[10] P. ALBERA, *Lettere circolari...,* p. 26.

[11] Sur son voyage en Espagne, voir D. GARNERI, *Don Paolo Albera...,* pp. 281-287.

hôpitaux. Une des conséquences de la guerre fut qu'aucun chapitre général ne put se tenir pendant ce rectorat.

Don Albera fit son maximum pour demeurer à la hauteur des événements, par exemple en recommandant aux responsables d'aider moralement et matériellement les confrères militaires, en insistant pour que l'on maintienne coûte que coûte les oeuvres existantes, en intervenant personnellement en faveur des réfugiés et des orphelins de guerre. A partir de mars 1916, il rédigea chaque mois une lettre collective aux militaires, dont on dit qu'elle était lue avec avidité dans les casernes et au front. Cette pratique ne cessera qu'en décembre 1918. Finalement, malgré les pertes et le ralentissement consécutifs à la guerre (qui eut d'ailleurs son contre-coup en Amérique), la congrégation reprenait sa marche dès la fin des hostilités.

S'il est vrai que le passage de Don Albera à la tête de la congrégation ne se signale par aucune initiative un peu voyante, le recteur majeur a eu sa part dans le développement de l'oeuvre salésienne. C'est ainsi qu'à la demande du Saint-Siège, il accepta de nouveaux et difficiles territoires de mission: Katanga (Afrique centrale) en 1911, Rio Negro (Brésil) en 1914, Shiu-Chow (Chine) en 1917, Gran Chaco (Paraguay) en 1920 et Assam (Inde) en 1921. C'était d'autant plus méritoire que le personnel et les ressources se raréfiaient pendant ces années difficiles. Sous Don Albera, les salésiens firent aussi leurs premiers pas dans quelques nouveaux pays: Hongrie (Szentkereszt en 1913, en attendant Budapest en 1920), Allemagne (Würzburg en 1916, noviciat d'Ensdorf en 1920, Essen en 1921), Amérique centrale et Cuba (Santiago en 1921). Notons enfin la reprise en 1917 des relations officielles entre les deux congrégations — masculine et féminine — issues de Don Bosco et, en 1920, la création de la fédération internationale des anciens élèves.

La santé de Don Albera était mauvaise depuis longtemps, mais elle lui permit néanmoins d'atteindre l'âge de soixante-seize ans. Il mourut le 29 octobre 1921. Le deuxième successeur de Don Bosco laissa le souvenir d'un homme de Dieu à l'âme limpide et réservée.

2. FILIPPO RINALDI (1856-1931)

Une vocation tardive

Pour ceux qui l'ont connu de son vivant et plus encore pour ceux qui constatent son influence au-delà de la mort, le P. Rinaldi fut un homme déconcertant. Jeune homme, il hésita longtemps avant de reconnaître l'appel de Dieu et c'est poussé en quelque sorte par Don Bosco qu'il accéda à la prêtrise. Devenu salésien et finalement recteur majeur, il cacha sous son air bonhomme de grandes qualités naturelles et, dit le P. Ceria, d'extraordinaires vertus [12].

Il était né le 28 mai 1856 à Lu, un gros bourg du Montferrat, où ses parents géraient une assez belle propriété. A l'âge de cinq ans, le jeune Filippo vit Don Bosco pour la première fois. C'était au mois d'octobre 1861. Avec son escorte de jeunes vacanciers, l'apôtre de Turin venait de faire à Lu une entrée si remarquée que notre jeune héros se serait écrié: « Ce prêtre compte plus qu'un évêque! » [13].

Non loin de Lu, à Mirabello, fonctionnait à partir de 1863 un collège salésien. Les parents, chrétiens de vieille souche, qui pressentaient chez leur garçon une vocation possible, l'envoyèrent là-bas en 1866 pour faire des études. Malheureusement, celui-ci ne s'y plut pas. Un de ses surveillants le froissa et le travail scolaire lui donnait la migraine. Retourné à la maison avant même la fin de l'année réglementaire, il resta néanmoins en contact avec Don Bosco qu'il avait approché à deux reprises au collège. Celui-ci, de son côté, tenait visiblement à lui et s'efforçait de le persuader de tenter une nouvelle expérience.

Pendant neuf ans, Filippo fit la sourde oreille en répétant qu'il n'était point fait pour être prêtre. La vie religieuse, du reste, lui agréait encore bien moins. Quant aux salésiens, il semblait avoir perdu ses illusions à leur égard... Un moment, il pensa se marier.

[12] Sur Don Rinaldi, voir l'excellente biographie officielle de E. CERIA, *Vita del Servo di Dio Sac. Filippo Rinaldi, terzo successore di San Giovanni Bosco,* Turin 1951 (réimpression). Pour les lecteurs français, le P. Beslay a fait de ce livre un condensé en 238 pages: J. M. BESLAY, *Le Père Rinaldi,* Lyon 1951.

[13] E. CERIA, *Vita...,* p. 12.

Mais le 22 juin 1876, Don Bosco arrivait inopinément chez les Rinaldi. Au cours de l'entretien qu'il eut avec Filippo, alors âgé de vingt ans, un changement profond s'opéra dans son esprit: « Il avait répondu à toutes mes objections, il m'avait gagné peu à peu », écrira plus tard Don Rinaldi dans un carnet de souvenirs [14]. Toutes les incertitudes n'étaient d'ailleurs pas levées pour autant, mais il se sentait dès lors lié à la personne de Don Bosco.

Toujours est-il que nous le trouvons l'année suivante au centre des « vocations tardives » à Sampierdarena. Il eut encore des moments de doute, voire de crise, dont il saura gré à son directeur Albera de l'avoir aidé à se délivrer. D'ailleurs Rinaldi commençait à s'imposer. Robuste de tempérament, bon garçon avec tout le monde, prenant les choses au sérieux, il parvenait également — qui l'aurait cru? — à se classer parmi les premiers dans les études.

Ses supérieurs l'estimaient. A San Benigno, où il se rendait en 1879, le maître des novices le prenait comme assistant. Après qu'il eut prononcé ses voeux le 13 août 1880, il continua dans ce poste, tout en entreprenant ses études de philosophie et de théologie.

Son accession à la prêtrise se fit dans des conditions qui ont de quoi surprendre: « Pour moi, confiera-t-il plus tard, je n'avais aucune intention de devenir prêtre. Religieux, oui, mais pas prêtre. J'ai suivi la carrière qui mène au sacerdoce, passé les examens de théologie, reçu les ordres et dit ma première messe, précisément et uniquement par obéissance. Don Bosco me disait: Tel jour, tu passeras tel examen, tu recevras tel ordre. Moi, j'obéissais au fur et à mesure ». Le P. Ceria pense qu'une telle insistance de la part de Don Bosco était tout à fait inhabituelle; lui-même ne connaissait pas de cas semblable [15]. L'ordination sacerdotale de Filippo Rinaldi eut lieu le 23 décembre 1882.

Son expérience personnelle fut, sans tarder, mise à contribution. Dès 1883, il était nommé directeur de l'oeuvre des « vocations

[14] Le P. Ceria fait allusion à un carnet personnel écrit par Don Rinaldi au temps de son ordination sacerdotale et retrouvé ensuite parmi ses papiers. Voir *Vita...*, pp. 13 et 20.

[15] E. Ceria, *Vita...*, p. 38. La confidence avait été faite par Don Rinaldi à un jeune docteur en médecine qui s'apprêtait à entrer au noviciat. Ce dernier en a laissé une relation écrite.

tardives », d'abord à Mathi, puis, après le transfert de cette oeuvre, à Turin, près de la nouvelle église dédiée à saint Jean l'Évangéliste. Toujours défiant de lui-même, il réussissait cependant fort bien dans sa fonction grâce à une bonté assez rare qui lui gagnait la confiance des candidats au sacerdoce. Don Bosco n'était pas loin: chaque semaine il allait lui rendre compte de la marche de sa maison et se confessait à lui. Parfois, honneur plutôt exceptionnel, le saint l'admettait aux délibérations du chapitre supérieur.

Grandes charges en Espagne et à Turin

En 1889, Don Rua lui imposa un rude sacrifice en lui demandant de rejoindre l'Espagne, où la maison de Sarriá était à cette époque en mauvaise posture. Le nouveau directeur se vit tout de suite assailli par les difficultés, à commencer par celles de la langue. Mais il parvint à rétablir la discipline, à repeupler la maison et à regagner les coopérateurs à sa cause. Il suscitait des vocations, tel José Calasanz, futur inspecteur salésien.

Les succès enregistrés par Rinaldi eurent cette conséquence assez inattendue qu'il fut considéré comme le chef des salésiens en Espagne et que sur son bureau pleuvaient les demandes de fondations. Simple directeur, il ouvrit, avec l'accord de ses supérieurs, les maisons de Gérone et de Santander. Quand le recteur majeur décida en 1892 de créer une province espagnole, point n'était besoin de chercher longtemps le nom du futur inspecteur.

De 1892 à 1901, Don Rinaldi déploya dans sa nouvelle charge une activité particulièrement féconde. Les chiffres en témoignent: en neuf ans, il ne fonda pas moins de seize nouvelles maisons salésiennes. Pour faire face aux besoins en personnel que supposait pareille expansion, il se fit lui-même éveilleur de vocations. Grâce à lui tout spécialement, on peut dire que l'oeuvre de Don Bosco a pris racine dans ce pays de façon profonde et durable. Il désirait notamment que l'on forme de bons salésiens qui n'en soient pas moins de bons Espagnols. Pénétré de l'importance de la presse, il lançait à partir de 1895 les *Lecturas católicas,* qui, à l'exemple de leur homonyme italien, devaient connaître un succès tenace. Il eut également sa part dans l'expansion des Filles de Marie-Auxiliatrice en Espagne.

En 1901 mourait le P. Belmonte, préfet général de la Société.

Don Rua, qui avait eu l'occasion de venir admirer sur place l'habileté du provincial d'Espagne, arrêta son choix sur Don Rinaldi. Celui-ci, obéissant, partit pour Turin où il entrait en charge le 1er avril 1901.

Pendant vingt et un ans, il fut, comme préfet, le bras droit de deux recteurs majeurs successifs. Don Rua, qui avait occupé cette charge du temps du fondateur, l'aida à prendre un bon départ. Avec Don Albera, malgré la meilleure volonté de part et d'autre, les relations devinrent moins faciles, le préfet, homme pratique et actif, ayant affaire à un supérieur plus spéculatif et plus hésitant. Dans tous les cas, il s'était fixé comme principe d'entrer exactement dans les vues du recteur majeur.

Se tenant volontairement à l'ombre des successeurs de Don Bosco, le préfet fut un collaborateur consciencieux et efficace. On l'appréciait pour la manière qu'il avait de résoudre les problèmes épineux. Il y mettait un mélange de bonhomie et d'esprit pratique qui faisait que tout procédait, au dire du P. Barberis, « sans soubresauts » [16]. L'esprit d'initiative, du reste, ne lui faisait pas défaut. Lors de l'affaire de Varazze, c'est de lui qui devait partir la riposte. Il s'intéressait beaucoup aux coopérateurs, provoquant des congrès, organisant des réunions. L'idée de mettre sur pied une grande organisation des anciens élèves vint également de lui et leur congrès international de 1911 fut d'abord son oeuvre. Ce congrès décida d'ériger à Turin un monument à Don Bosco sur la place de l'église Marie-Auxiliatrice: c'est encore lui qui se chargea de la réalisation. L'inauguration se fit en 1920 en présence de trois congrès réunissant simultanément des coopérateurs, des anciens élèves et des anciennes élèves. On dit que, lors de cette grande manifestation, le P. Rinaldi, qui en avait été l'architecte, disparaissait dans la foule comme un simple spectateur.

A côté des occupations de sa charge, il menait de front plusieurs autres activités. Comme confesseur et directeur de conscience, il était très recherché. Il ne refusait pas de prêcher, malgré l'effort de mémoire que cet exercice lui demandait. Il fut longtemps un conférencier apprécié à l'école de théologie de Foglizzo. Surtout, il faudrait rappeler son apostolat auprès des soeurs salésiennes et de la jeunesse féminine. A l'oratoire des filles du

[16] D'après E. Ceria, *Vita...*, p. 129.

Valdocco, on appréciait sa bonté et son ouverture aux problèmes sociaux et familiaux. A partir de 1917, il mit sur pied avec quelques volontaires une association de « zélatrices de Marie-Auxiliatrice », sorte de salésiennes dans le monde.

Recteur majeur (1922-1931)

Don Rinaldi avait failli être élu une première fois en 1910. Après la mort de Don Albera, sa désignation comme recteur majeur fut acquise, le 24 mai 1922, sans difficulté, en dépit du fait qu'un certain nombre de salésiens, nous dit-on, faisaient la fine bouche devant un homme apparemment trop effacé, dont la culture pouvait avoir quelques lacunes [17].

Pendant les neuf ans de son rectorat, Don Rinaldi paya de sa personne au service de sa congrégation. Après les désastres causés par la guerre, il eut la joie de la voir reprendre une marche nettement ascendante. De son vivant, le nombre des salésiens passait de six mille à dix mille et plus de deux cent cinquante maisons nouvelles étaient ouvertes.

Pour encourager la grande famille dont il se sentait responsable, lui aussi se mit à voyager. Il fut à Rome, où Pie XI était très favorable aux salésiens et à leur supérieur; à Bologne, à Trieste, en Sicile. Il fit une longue randonnée en 1925 qui le conduisit à travers l'Europe centrale. Il visita la Pologne où il trouva douze communautés florissantes dirigées par le P. Hlond ainsi que des coopérateurs nombreux et bien organisés. Par la route de Vienne, il pénétra en Hongrie où les salésiens tenaient déjà six maisons. A Szentkereszt il donna l'habit à seize novices avant de gagner Budapest. Revenu à Vienne, il partit pour l'Allemagne. Au noviciat d'Ensdorf, il imposa l'habit à un groupe de soixante-trois jeunes salésiens. En 1926, il entreprit un voyage en France, où il visita notamment Marseille et le noviciat des soeurs de Sainte-Marguerite [18]. Il le poursuivit en Espagne, déjà en pleine vitalité

[17] Un ancien, le P. Francesia, disait au contraire « A Don Rinaldi il ne manque que la voix de Don Bosco; tout le reste, il l'a » (*Vita...*, p. 5). On rapporte encore une prophétie de Don Bosco, qui aurait dit un jour au P. Bonetti que ses trois premiers successeurs seraient Don Rua, Don Albera, Don Rinaldi (voir *Vita...*, p. 275).

[18] A Sainte-Marguerite, il fit une conférence aux novices. En voici un

avec ses quarante-deux maisons, où il reçut selon la coutume un accueil particulièrement enthousiaste. A Madrid, Alphonse XIII voulut s'entretenir avec lui.

Comme ses prédécesseurs, Don Rinaldi hérita de l'esprit missionnaire de Don Bosco. On rapporte à ce propos que le saint lui aurait dit un jour qu'il ne partirait pas dans les missions, mais qu'il y enverrait les autres [19]. Puissamment secondé par son préfet, le P. Ricaldone, qu'il nomma délégué aux missions, il imprima à sa congrégation un grand élan missionnaire. Il est vrai qu'au temps de Pie XI, l'apostolat dans les pays lointains était à l'ordre du jour. Les réalisations salésiennes dans ce domaine furent nombreuses. En 1922, Don Rinaldi créait à Ivrea pour la formation de futurs missionnaires l'Institut Cardinal Cagliero, qui compta dès la seconde année cent soixante candidats. On verra pousser d'autres instituts de ce type, promis souvent à une grande fortune: en Italie, à Penango en 1925, à Foglizzo en 1926, à Gaète, à Bagnolo, à Cumiana (pour les coadjuteurs), à Turin (Rebaudengo); puis à Astudillo en Espagne en 1928, à Shrigley en Irlande; plus tard, en 1935 à Coat-an-Doch, en France. On assistait en effet à une floraison de vocations missionnaires. Elles étaient stimulées par la revue *Gioventù missionaria,* lancée en 1923, par des associations missionnaires de la jeunesse salésienne, par des expositions missionnaires comme celles qui se sont tenues en 1925 au Vatican et l'année suivante au Valdocco. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les missions salésiennes aient connu un nouvel essor. Le personnel disponible permettait de leur acheminer des renforts et de prendre en charge de nouveaux territoires: Porto Velho au Brésil en 1926, Madras et Krishnagar en Inde en 1928, Miyasaki au Japon en 1928, Ratburi en Thaïlande en 1930.

Devenu recteur majeur, Don Rinaldi ne relâcha pas son intérêt pour les coopérateurs et pour les anciens élèves. Les premiers ont pu tenir de grandes assises à Buenos Aires en 1924, à Turin

extrait qui témoigne de la largeur d'esprit de Don Rinaldi: « Don Bosco s'est adapté à tous les temps, à tous les lieux... Si la France devenait bolchévique, devenons bolchéviques nous aussi. Communistes, nous le sommes déjà, puisque nous vivons en communauté... Il y aura un changement de costume, mais le costume compte peu... Rien de mieux pour vaincre la révolution que d'accepter tout ce qui n'est pas mal » (D'après E. CERIA, *Vita...*, pp. 366-367).

[19] E. CERIA, *Vita...*, p. 46.

en 1926, et d'innombrables rencontres. Après avoir été à l'origine de la fédération internationale des anciens élèves, il continua d'encourager ses membres en leur demandant d'exercer un apostolat fondé sur la vie de foi. Par ailleurs, le P. Ceria a pu consacrer un chapitre entier de sa biographie à l'action de Don Rinaldi auprès des Filles de Marie-Auxiliatrice, dont, par disposition de Benoît XV, le recteur majeur des salésiens était devenu le « délégué apostolique ». Don Rinaldi prit une part active aux fêtes du cinquantenaire de leur Institut et au chapitre général de l'année 1922. Il encouragea l'expansion missionnaire des soeurs salésiennes.

Homme pratique avant tout, doué d'un grand bon sens et d'un tempérament calme, Don Rinaldi ne dédaignait pas à l'occasion les idées originales. C'est à lui que l'on doit une *Unione Don Bosco,* sorte d'Action catholique à l'usage des enseignants. Elle avait comme but, selon le règlement élaboré par le supérieur des salésiens, « la formation morale et religieuse des associés, grâce à la connaissance et surtout à la mise en pratique du système préventif » [20]. Cette association se répandit en plusieurs villes d'Italie. Il fut également le premier à proposer d'agrandir l'église Marie-Auxiliatrice à Turin. Idée assez téméraire au départ, qui encourut la censure du vieux cardinal Cagliero.

Sans doute le sommet de ce rectorat, et en tout cas le moment le plus émouvant pour le supérieur général, a-t-il été constitué par la béatification de Don Bosco. Après s'être fait désirer quelque temps, l'événement se produisit le 2 juin 1929. A Rome ce fut un succès d'affluence et de ferveur qui dépassa les prévisions du recteur majeur lui-même. Beaucoup savaient que le nouveau Bienheureux avait souhaité dans le passé cette « conciliation » entre l'Église et l'État italien qui venait d'être scellée au mois de février précédent par les accords du Latran...

Don Rinaldi ne devait survivre que deux ans à ces journées historiques. Il quitta ce monde avec discrétion. Le 5 décembre 1931, dans la matinée, il fut trouvé mort dans son fauteuil.

Pendant sa vie, Don Rinaldi n'avait pas atteint apparemment une grande audience. Par goût et par volonté, il s'effaçait le plus possible. Mais sa bonté et sa simplicité faisaient la joie de

[20] Dans E. CERIA, *Vita...*, p. 338.

ceux qui le connaissaient. On aimait sa figure paternelle qui rappelait si bien celle de Don Bosco. On savait qu'il avait une dévotion fort naïve envers Marie auxiliatrice et envers le Sacré-Coeur. Après sa mort, son renom de vertu grandit au point que l'on instruisit en 1947 le procès diocésain en vue de la canonisation possible de cet humble prêtre, sans prétention mais étonnamment efficace.

CHAPITRE 23

LE QUATRIÈME ET LE CINQUIÈME SUCCESSEURS DE DON BOSCO: PIETRO RICALDONE ET RENATO ZIGGIOTTI

A mesure que l'on s'éloigne des origines de l'oeuvre salésienne, les figures qui avaient tenu compagnie au fondateur s'effacent peu à peu. Le cardinal Cagliero est mort en 1926. Seul rescapé de la première génération, le charmant Francesia a réussi un tour de force en perpétuant le souvenir de Don Bosco, par la parole et par la plume, en prose et en vers, jusqu'en 1930, année où il disparaît à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Des salésiens se présentent qui ne peuvent plus se prévaloir d'avoir été directement à l'école du maître. Ainsi en va-t-il pour les recteurs majeurs succédant à Don Rinaldi. Il est vrai que Don Ricaldone a aperçu Don Bosco de son vivant, mais Don Ziggiotti, élu en 1952, symbolise une génération nouvelle.

Cependant, sous le quatrième et sous le cinquième successeur de Don Bosco, la vitalité salésienne ne laisse pas de frapper les observateurs: « Les salésiens, plaisantait un évêque, me rappellent la multiplication des pains et des poissons » [1]. L'impulsion, comme il arrive fréquemment, vient des recteurs majeurs eux-mêmes. Leur histoire, même sommaire, permet d'entrevoir le rôle important qu'ils ont tenu à la tête de la congrégation qu'ils ont dirigée entre 1932 et 1965.

[1] Mgr Fulton Sheen, d'après *Don Bosco nel mondo,* 3e éd., Turin 1964, p. 67.

1. PIETRO RICALDONE (1870-1951)

Les années de préparation d'un grand supérieur

Pietro Ricaldone est né le 27 juillet 1870 dans le bourg de Mirabello où, sept ans plus tôt, Don Rua avait pris la direction d'un collège salésien [2]. Son père, homme de caractère et d'équilibre, agriculteur aisé, deviendra maire de la commune. La vivacité du jeune Pietro faisait parfois trembler sa mère: point d'ormeau autour de la maison, où le gamin ne fût monté jusqu'à la cime! [3].

Pour ses études, on l'envoya d'abord au collège salésien d'Alassio, puis à celui de Borgo San Martino. C'est là qu'un jour Pietro put s'entretenir seul à seul avec Don Bosco, qu'il reverra d'ailleurs une seconde fois à Turin. Après quelques tâtonnements que le menèrent au séminaire de Casale jusqu'au seuil de la théologie, il fit retour chez les salésiens et entra en 1889 au noviciat de Valsalice. Le 23 août 1890, il émettait déjà les voeux perpétuels.

Un mois plus tard, nous le trouvons en Espagne. Il est professeur au collège d'Utrera et élève de théologie à Séville. En 1892 *Don Pedro* faisait les débuts que l'on sait à l'oratoire de cette ville. Devenu prêtre le 27 mai 1893, il était, un an plus tard, nommé directeur de cette oeuvre, qu'il se hâtait de développer en la dotant d'une école professionnelle.

En 1901, à l'âge de trente et un ans, il était fait inspecteur de la province de Séville. Dans sa nouvelle charge, on vit briller en lui, nous dit-on, « cette ferveur et cet esprit d'organisation qui furent toujours la caractéristique de son zèle » [4]. Grâce à l'accroissement du nombre des salésiens de sa province, qui passèrent sous son gouvernement de quatre-vingt-six à cent quatre-vingt-quatre, il put donner le jour à plusieurs institutions. En

[2] Il n'existe pas encore de biographie de Don Ricaldone. Consulter la lettre nécrologique de R. ZIGGIOTTI, *Sac. Pietro Ricaldone, quarto successore di San Giovanni Bosco,* Turin 20 décembre 1951; ainsi que les collections du *Bulletin salésien* et des *Atti del capitolo superiore.* Quelques renseignements particuliers dans E. VALENTINI, *Don Eusebio M. Vismara, salesiano,* Turin 1954.

[3] Voir *Bollettino salesiano,* juillet 1932, p. 193.

[4] Voir *Bollettino salesiano,* janvier 1952, p. 18.

1903, il faisait ses premières armes dans un domaine qu'il ne lâchera plus, la presse. En effet, il lançait cette année-là une collection d'ouvrages destinée à répandre les nouvelles techniques en matière d'agriculture. Il l'appela, du nom d'un agronome italien, *Biblioteca agraria solariana.* Son entreprise devait connaître le succès. Elle fut couronnée d'un Grand Prix à l'Exposition de Turin en 1928. La collection avait publié à cette date cent quarante volumes et le total de la diffusion approchait le million. Entre autres choses, il s'occupa aussi de musique et fut un des premiers dans sa région à mettre en oeuvre la réforme du chant liturgique prônée par Pie X.

En 1908, Don Rua le chargeait de visiter en son nom les maisons d'Amérique du Sud. Sa longue tournée dura plus d'un an et fut bouclée en Terre de Feu.

Peu de temps après son retour, Don Albera l'appelait à Turin pour le charger des écoles professionnelles en tant que conseiller au chapitre supérieur. De 1911 à 1922, il garda ce poste, et s'y montra particulièrement entreprenant. Il adapta les programmes des écoles professionnelles aux exigences nouvelles et rédigea, seul ou en collaboration avec des spécialistes, des manuels théoriques et pratiques (voir par exemple la *Biblioteca delle scuole professionali,* les *Libri dell'agricoltore*). Il travailla à la formation du personnel salésien, en procurant aux coadjuteurs un enseignement de valeur. Pour promouvoir le développement des écoles et pour en faire connaître les réalisations, des expositions « didactico-professionnelles » devaient être mises sur pied chaque année. A l'instigation du dynamique conseiller, les salésiens se mirent à participer avec un succès croissant aux expositions régionales et même internationales. C'est ainsi qu'à l'Exposition internationale du livre, tenue à Leipzig en 1914, cinquante-trois écoles salésiennes de typographie étaient représentées, sans compter de nombreux ateliers de reliure, de fonderie de caractères, de lithographie et près de quarante-deux librairies. Leurs réalisations furent couronnées par un diplôme d'honneur.

Cependant, de nouveaux voyages venaient compléter sa connaissance du monde salésien. A la demande de Don Albera, il avait visité en 1911-1912 l'Amérique du Nord et l'Amérique centrale. En 1919, on le rencontrait dans l'Orient méditerranéen, en Égypte et en Palestine. S'ajoutant à cela, diverses missions de confiance le conduisirent en plusieurs points d'Europe.

Élu prèfet général par le chapitre de 1922, il devenait le bras droit de Don Rinaldi. Il le restera pendant toute la durée de ce rectorat. A propos de cette période, le P. Ceria notait « son naturel esprit d'initiative, qui ne se contente pas d'exécuter, mais qui est plus enclin à ouvrir des voies nouvelles » [5]. C'est dans le domaine des missions que, de concert avec le recteur majeur, le P. Ricaldone eut le plus l'occasion de déployer ses talents. Là où Don Rinaldi était l'animateur, son préfet se révélait le réalisateur. C'est lui par exemple qui, en 1926, monta l'exposition missionnaire du Valdocco. Nommé visiteur extraordinaire en Extrême-Orient, il courut rejoindre en 1926-1927 les salésiens de l'Inde, du Japon, de la Thaïlande, de Birmanie et de Chine. Au retour de cette expédition, qui resta mémorable en raison des dangers surmontés, le préfet lança une « croisade missionnaire » de grande envergure, destinée en particulier à recueillir des bourses pour la formation des futurs missionnaires que l'on rassemblait alors dans les instituts spécialisés.

Pour donner un successeur à Don Rinaldi, le chapitre de 1932 plébiscita Don Ricaldone. Il mettait ainsi à la tête de la congrégation un homme rompu à ses affaires et possédant une sérieuse connaissance des principales régions du monde où elle était implantée.

L'oeuvre du supérieur général (1932-1951)

Le nouveau rectorat allait être long, presque autant que celui de Don Rua, puisqu'il dura dix-neuf ans. Comme celui de Don Albera, il fut traversé par une guerre épouvantable (1939-1945), qui mit à l'épreuve la cohésion de la congrégation internationale qu'il gouvernait. Néanmoins il se signale à notre attention par un grand nombre d'initiatives d'envergure et par un nouvel accroissement des effectifs.

L'aube de ce rectorat fut illuminée par la canonisation de Don Bosco [6]. Pie XI, grand admirateur de l'apôtre de Turin, avait tenu à conférer à celle-ci un caractère grandiose. Il la fit coïncider avec

[5] E. Ceria, *Vita del Servo di Dio Filippo Rinaldi,* Turin 1951, p. 378.

[6] Histoire de la canonisation de Don Bosco dans E. Ceria, *Memorie biografiche...,* t. XIX, pp. 256-368.

la fête de Pâques de 1934 (1er avril), qui marquait aussi la clôture du jubilé de la Rédemption. Des foules, évaluées à Rome à cent mille personnes, accoururent du monde entier pour acclamer le nouveau saint; parmi elles, les jeunes se montraient les plus enthousiastes. Les jours suivants, des honneurs inaccoutumés furent encore rendus à saint Jean Bosco par le pape, par le gouvernement italien et par le peuple de Rome. Turin tout entière l'acclama le 8 avril au cours d'une procession où quelque cent vingt prélats accompagnèrent ses reliques à travers les rues de la cité. Des festivités se déroulèrent en d'innombrables endroits. Signalons qu'on chercha en vain, à Londres, une église assez grande pour accueillir les dévots de saint Jean Bosco; qu'à Jérusalem, il fallut se rabattre sur l'église du patriarcat; qu'un triduum fut célébré en son honneur dans quarante paroisses de Vienne, dans soixante-quatre paroisses de Milan. De nombreuses biographies du saint furent composées pendant cette période et les statistiques accusent pour cette période un afflux de vocations. On devine que le rôle joué par Don Ricaldone dans la préparation et l'organisation de tout ce vaste ébranlement fut loin d'être négligeable.

Le recteur majeur, du reste, devait mener à leur terme d'autres glorifications salésiennes. La cause de Dominique Savio, lente et difficile, s'acheminait le 5 mars 1950 vers la béatification. A l'autre bout du rectorat, il y eut la canonisation de Marie-Dominique Mazzarello, proclamée sainte le 24 juin 1951. Dans ce genre d'entreprises délicates, Don Ricaldone fut servi par la bienveillance que lui témoignèrent les papes Pie XI et Pie XII.

A la différence de ses prédécesseurs, l'ancien visiteur extraordinaire devenu supérieur général voyagea peu. Il laissa ce soin au P. Berruti, son préfet. Des douleurs lancinantes à la tête et le mauvais fonctionnement de son coeur le dissuadèrent d'entreprendre lui-même de longues expéditions. Pendant la guerre, il ne fallait pas y songer. Il prit donc racine à Turin, mais ses directives et ses initiatives rayonnaient en tout sens, particulièrement en Italie. On pourrait résumer ainsi leurs deux points d'impact essentiels: instruction chrétienne des jeunes, formation religieuse et professionnelle des salésiens.

L'enseignement chrétien et la formation salésienne

En favorisant de tout son pouvoir la diffusion du catéchisme et de l'enseignement chrétien, Don Ricaldone avait conscience, non seulement de porter remède à la grande plaie de l'ignorance religieuse souvent dénoncée dans les milieux catholiques, mais encore d'accomplir une mission spécifiquement salésienne.

A la faveur de la « croisade catéchistique », lancée en Italie dès 1927, il donna le branle de son côté à une « campagne catéchistique » [7]. Celle-ci devait démarrer en 1941, en pleine guerre mondiale, cent ans après la leçon de catéchisme de Don Bosco au jeune Garelli. Auparavant, le supérieur avait pensé à l'infrastructure. De 1938 à 1940 on avait vu s'élever à Colle Don Bosco, près de la maison natale du saint, l'imposant édifice de l'*Institut salésien des arts graphiques,* qui devint le siège d'une *Librairie de la doctrine chrétienne.* Il constitua un *Centre catéchistique salésien* au service de la congrégation et des diocèses. Lui-même se mettait à la tête de deux équipes de spécialistes (vingt-quatre prêtres au total), chargées d'élaborer livres, albums, tracts, et autres moyens de diffusion religieuse. Grâce à quoi il put lancer dans le public quatre-vingts petits volumes de la collection *Lux,* avec un tirage global, paraît-il, de huit millions d'exemplaires, et cinq millions de tracts *Lux,* éparpillés dans les rues et dans les maisons. D'autre collections virent le jour: *Catechesi, Teatro dei giovani, Voci bianche.* Le *Centre* organisa en l'espace de dix ans quelque quatre cents congrès catéchistiques et une trentaine d'expositions. Peu de temps avant sa mort, Don Ricaldone admirait à Colle Don Bosco les premières projections en couleur réalisées par les laboratoires salésiens.

Dans le domaine de la formation religieuse et professionnelle des salésiens, son action fut tenace et parfois impérieuse. L'esprit qui l'animait et qu'il entendait faire partager par tous était indiqué en tête de la grande lettre circulaire de 1936: fidélité à saint Jean Bosco. Il avait déclaré au lendemain de son élection: « Je vous dis que si je changeais une virgule à ce qu'a fait et dit Don Bosco, je gâterais tout. (...) Conservons jalousement l'esprit et les traditions de Don Bosco » [8].

[7] Voir les *Atti del Capitolo superiore,* novembre-décembre 1961, n° 222, pp. 1257-1258; *Bollettino salesiano,* janvier 1952, p. 31.

[8] Cité dans *Bollettino salesiano,* janvier 1952, p. 28.

Pour lui, les problèmes de méthode et d'organisation revêtaient une grande importance, spécialement dans la formation du jeune salésien. On vit donc partir de Turin d'épaisses circulaires, pleines de directives et de normes pour toutes les étapes de cette formation: juvénat, noviciat, scolasticats de philosophie et de théologie, triennat pratique, cours de perfectionnement pour coadjuteurs. A cet égard, il avait donné le ton au chapitre général de 1938. Grâce à lui, les instituts de Cumiana, de Rebaudengo et de Colle Don Bosco devenaient de véritables écoles normales pour coadjuteurs. C'est à lui que l'on doit la reconnaissance, en 1940, de l'école de théologie de la Crocetta (Turin) comme *Athénée pontifical salésien.* Il fut à l'origine de la revue *Salesianum,* organe de cet Athénée. Dans un souci de culture ecclésiastique, il lança une édition des Pères de l'Église, la *Corona Patrum salesiana.*

Autre point d'application de cet esprit ordonné: le fonctionnement régulier des maisons et des provinces. Une lettre de 1939, consacrée à la visite canonique, est une parfaite illustration de ce souci du supérieur. Une série de normes y sont édictées, concernant notamment les objets du culte, avec un surprenant luxe de détails. Il n'est pas jusqu'aux bibliothèques et aux archives qui n'aient fait l'objet de lettres circonstanciées, techniques même.

L'abondance des oeuvres écrites de Don Ricaldone étonne de la part d'un recteur majeur. « Il se lia pour ainsi dire à sa table de travail », devait dire de lui son successeur [9]. La collection *Formation salésienne* renferme bien quatorze petits volumes de Don Ricaldone, consacrés à des sujets de spiritualité et de pédagogie salésiennes. Peu de temps avant sa mort, il mettait la dernière main à l'un de ses meilleurs ouvrages, intitulé *Don Bosco éducateur.*

De tribulations, Don Ricaldone en a eu son lot. Le 1er juin 1940, il disait sa douleur et sa consternation devant les ravages de la guerre: « Nous assistons le coeur déchiré à la ruine de centaines de maisons, à l'écroulement d'oeuvres qui avaient coûté d'énormes sacrifices, à la dispersion et jusqu'à la mort de tant de confrères emportés dans une horrible tourmente » [10]. Le 20

[9] R. Ziggiotti, *Sac. Pietro Ricaldone...,* p. 6.
[10] Cité dans les *Atti...,* mai-juin 1940, n° 99, p. 98.

novembre 1942, au pire de la guerre, qui venait d'ailleurs d'endommager l'Oratoire de Turin, il fit voeu d'édifier dès que cela serait possible un « temple » à Don Bosco sur la colline des Becchi [11]. Par ailleurs, la persécution religieuse frappait durement les salésiens dans les pays où elle sévissait, d'abord en Espagne, puis en Europe de l'Est, en attendant la Chine. Dans sa dernière lettre en 1951, il citait le chiffre de mille neuf cents religieux en déportation, en exil ou en prison.

Cependant, il ne manquait pas de motifs de se réjouir. En dépit des épreuves, la congrégation salésienne poursuivait sa marche en avant. Le chapitre général de 1947 confirmait la reprise globale. En 1950, les salésiens approchaient déjà de quinze mille et le nombre des maisons avait dépassé le millier. Quand Don Ricaldone mourut en 1951, après dix-neuf années de gouvernement, beaucoup pensèrent que la congrégation venait de perdre avec lui un grand supérieur, à l'égard de qui elle avait une forte dette de reconnaissance.

On a pu dire: Don Rua, la Règle; Don Albera, la piété; Don Rinaldi, la paternité; Don Ricaldone, le travail. Ce dernier, de fait, possédait l'énergie, l'intelligence, le sens de l'organisation qui caractérisent les hommes d'action. Il gouverna, disait un témoin, « d'une main ferme et avec un esprit serein » [12]. Plutôt porté à l'intransigeance, on dit que son accueil en privé était cordial et qu'il savait écouter. Prêtre conscient de ses responsabilités, salésien fervent, il savait montrer une grandeur d'âme que son successeur Don Ziggiotti s'est plu à souligner.

2. RENATO ZIGGIOTTI (né en 1892)

La montée de Don Ziggiotti

A Don Ricaldone succéda celui qu'il s'était choisi comme préfet un an avant sa mort. Don Ziggiotti, devenu le cinquième successeur de Don Bosco, allait diriger la congrégation salésienne

[11] Voir les *Atti..*, novembre-décembre 1961, n° 222, pp. 1259-1260.

[12] Extrait de la dédicace à Don Pietro Ricaldone, dans E. CERIA, *Annali...*, t. III, épigraphe.

pendant treize ans [13]. Il n'était point Piémontais, petit fait qui témoigne à sa façon de l'extension prise par la modeste Société turinoise.

Renato Ziggiotti naquit en effet dans la province de Padoue, à Campodoro, le 9 octobre 1892. Son père le plaça très tôt chez les salésiens d'Este. Il n'avait alors que sept ans, ce qui le fera s'exclamer plus tard: « Je peux dire que je suis salésien depuis l'âge de raison! » [14].

Malgré les efforts de son curé qui lui conseillait de passer au séminaire de Vicence, il ne put se résoudre à quitter son collège. La vie religieuse et le travail scolaire lui convenaient bien là où il était. Il pouvait d'ailleurs y exercer ses goûts pour la musique et le théâtre et s'adonner, non sans succès, aux épreuves de gymnastique.

Au cours de l'année 1908, il prit sa décision et entra au noviciat de Foglizzo. Le 15 septembre 1909, en présence de Don Rua, il faisait profession religieuse.

Les années suivantes le menèrent d'abord à Valsalice, où il poursuivit ses études en consacrant ses dimanches aux garçons de l'Oratoire du Valdocco. En 1912, on le destina à la maison de Vérone pour son triennat pratique. Entre-temps éclatait la guerre. Ziggiotti fut mobilisé au mois de juin 1915. Devenu lieutenant d'artillerie, il fut blessé au bras en 1917 et profita de plusieurs mois passés à l'hôpital pour continuer l'étude de la théologie. Revenu dans les tranchées, il ne devait être démobilisé qu'en avril 1919, avec le grade de capitaine. Il reprit alors ses études et parvint à décrocher à l'université de Padoue une double licence en lettres et en philosophie. Il fut ordonné prêtre le 8 décembre 1920.

La montée de Don Ziggiotti fut rapide. A l'âge de trente-deux ans, il devint le premier directeur salésien de la maison de Pordenone. Son passage à la tête de ce collège fut marqué par la construction d'un grand corps de bâtiment qui permit à l'oeuvre de connaître un beau développement.

Notons ici que la vie du jeune prêtre a failli suivre un cours différent. Voulant être missionnaire, il avait posé sa can-

[13] En l'absence d'une biographie de Don Ziggiotti, il faut se reporter au *Bulletin salésien* et aux *Atti* des années 1952-1965.

[14] Cité dans *Bollettino salesiano,* octobre 1952, p. 362.

didature une première fois en 1917, pendant la guerre; puis il l'avait renouvelée chaque année après la fin des hostilités. De fait, il fut mis à trois reprises sur les listes des partants: en 1921, il aurait dû rejoindre l'Équateur; en 1923, Kimberley en Australie; en 1924, le Japon. Mais chaque fois, une raison quelconque s'y était opposée.

En 1931, Don Rinaldi le mit à la tête de la province « centrale ». Érigée en 1926, celle-ci se composait en grande partie de maisons de formation pour les candidats à la vie salésienne et missionnaire. Don Ziggiotti s'y dépensa pendant quatre ans, au bout desquels il fut dépêché comme inspecteur en Sicile. Il ne resta là-bas que deux ans, car, dès 1937, il allait être appelé au chapitre supérieur pour y assumer la charge de conseiller des études. Successivement le quinzième et le seizième chapitre général le confirmeront dans ce poste. Sous la direction de Don Ricaldone, il travailla à l'organisation des études philosophiques et théologiques et au développement des écoles de la congrégation.

Avec la guerre de 1939-1945, des activités d'un genre spécial allaient lui incomber. Durant les bombardements de Turin, à partir de 1942 et jusqu'à la fin de la guerre, il fit preuve de vaillance à la tête du service de secours, prêt à intervenir sur les lieux touchés par les bombes et les balles incendiaires. Une nuit de décembre 1942, il entra dans la salle en flammes de l'ancienne bibliothèque, réussit à ouvrir une fenêtre et à sauver, en même temps que des livres, les anciennes chambres de Don Bosco.

Le 1er mai 1950, disparaissait le P. Berruti, préfet général et religieux éminent que d'aucuns voyaient déjà à la première place dans la Société salésienne [15]. Pour lui succéder, Don Ricaldone fit appel au conseiller des études. Celui-ci put compléter de la sorte pendant quelque temps sa connaissance de la congrégation.

Quand le chapitre général se réunit en juillet 1952 pour donner un successeur à Don Ricaldone, on eut vite fait de se mettre d'accord sur un nom: dès le premier tour de scrutin, la majorité absolue des voix se porta sur Don Ziggiotti.

[15] Voir ce qu'en dit Don Ziggiotti lui-même dans la préface du livre de P. ZERBINO, *Don Pietro Berruti, luminosa figura di Salesiano,* Turin 1964, pp. III-IV. Notons ici que le P. Berruti résida à Rome à partir de 1943 jusqu'à la fin de la guerre en tant que vicaire du recteur majeur.

Le rectorat de Don Ziggiotti (1952-1965). Les voyages

Renouant avec la tradition d'un Don Rua, le nouveau supérieur général, à peine élu, entreprit une série de grands voyages. Il fit d'ailleurs bien mieux que son prédécesseur (mais nul n'ignore que les conditions des déplacements étaient entre-temps devenues toutes différentes), car, pour la première fois, on vit un recteur majeur en Amérique et en Extrême-Orient. Parfois cela se passa dans des conditions telles que l'on crut assister à la réalisation des rêves les plus audacieux de Don Bosco.

Ses premières visites allèrent naturellement à l'Italie salésienne, mais c'était aux maisons de formation qu'il accordait la priorité. De novembre 1952 à janvier 1953, toutes les maisons de noviciats et d'études de Haute-Italie le virent passer. Ce fut ensuite le tour de celles du centre et du sud. Il en profitait d'ailleurs pour faire un crochet par un grand nombre de maisons.

Dès les premières tournées, il pouvait constater autour de lui beaucoup d'exubérance salésienne. Il en donnait l'explication suivante qui deviendra un leit-motiv: « C'est la figure de Don Bosco qui continue de vivre et qui grandit toujours plus dans le monde grâce au travail des salésiens et des Filles de Marie-Auxiliatrice et grâce à la propagande que leur font partout leurs élèves et anciens élèves, leurs coopérateurs et leurs innombrables amis » [16].

En 1953, prenant souvent comme occasion une fête ou un anniversaire salésiens, Don Ziggiotti visita la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Espagne et le Portugal. « De ces premières visites, écrivait-il déjà en octobre 1953, j'ai rapporté un ferme propos (...): je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour aller pareillement visiter les inspections et les maisons les plus lointaines » [17].

On le verra encore sillonner l'Europe en 1954, en particulier l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la France, l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, l'Irlande. Mais, à la fin de la même année, il projeta un tour du monde [18]. Avant de partir, il invita la famille salésienne à l'accompagner par la pensée et par la prière, en lui proposant une sorte de pèlerinage collectif. Par

[16] Voir *Atti...*, mars-avril 1953, n° 173, p. 170.

[17] *Atti...*, septembre-octobre 1953, n° 176, p. 244.

[18] Voir le récit de ce voyage dans *Bollettino salesiano,* septembre 1955, pp. 333-342.

l'Est, il atteignit d'abord l'Égypte, où il s'arrêta dans les maisons d'Alexandrie et du Caire; poursuivit en Terre sainte, puis se rendit à Damas, à Alep, à Beyrouth, à Téhéran. Dans ces pays du Moyen-Orient, il fut témoin de la complexité des situations où étaient engagés les religieux. La deuxième grande étape fut l'Inde, qu'il parcourut, dit-il, « de Karachi à Bombay, de Goa à Vellore et à Madras, de Calcutta à Krishnagar, de Shillong à Dibrugarh, de Sonada aux pieds de l'Everest au Brahmapoutre et au Gange ». A Madras, il fut accueilli par Mgr Mathias, pionnier de l'oeuvre dans ce pays, où l'abondance des vocations rendait le visiteur optimiste pour l'avenir. Il reprenait l'avion à Calcutta pour Rangoon et Mandalay en Birmanie, où l'action des religieux était suivie avec sympathie; pour Bangkok et Ban-Pong en Thaïlande, où leur méthode d'éducation suscitait des émules dans le pays. Des manifestations importantes saluèrent son arrivée à Hong-Kong et à Macao, où les non-chrétiens n'étaient pas les moins fervents. Malheureusement, il n'était pas question de pénétrer en Chine continentale. Mais il se rendit aux Philippines où le travail démarrait dans de bonnes conditions. Au Japon, il fêta le jubilé sacerdotal de Mgr Cimatti, premier salésien en ce pays, et sa voix passa sur les ondes nationales. Les ultimes étapes de cette étonnante randonnée furent l'Australie, les États-Unis et le Canada.

De retour à Turin après une absence de sept mois, Don Ziggiotti entreprit un nouveau périple dès le mois de janvier 1956. Cette fois, l'Amérique centrale, les Antilles, le Mexique et l'Argentine en furent les bénéficiaires. L'Argentine surtout, « terre des songes de Don Bosco et sa seconde patrie », eut droit à toutes ses attentions. Il mit quatre bons mois à la parcourir en qualité d'hôte officiel du gouvernement argentin. Les Indiens Onas ne voulurent pas être en reste de politesse: ils lui conférèrent le titre de cacique honoraire! A son retour, celui-ci confessera: « La somme de tout ce que j'ai vu et de toutes les émotions que j'ai éprouvées a atteint chez moi une telle hauteur qu'il m'est impossible de l'exprimer en paroles » [19].

Deux nouveaux voyages le conduiront vers cette Amérique latine, en direction de laquelle précisément les papes Pie XII et Jean XXIII orientaient les regards des catholiques. De février

[19] *Atti...*, juillet-août 1956, n° 193, p. 497.

à octobre 1957, il rendra visite aux maisons de plusieurs pays: le Venezuela, la Colombie, l'Équateur et le Brésil. En 1960, il fera de même pour le Chili, le Pérou, la Bolivie, le Paraguay et l'Uruguay. Au total, il avait visité, au cours de ses trois pérégrinations sudaméricaines, cinq cents maisons des salésiens et presque autant des Filles de Marie-Auxiliatrice. Un des derniers souvenirs qu'il emportera de ce continent aura été l'inauguration d'un institut salésien dans la capitale futuriste de Brasilia.

Ces voyages ont produit des effets immédiats. Intervenant après la secousse provoquée par la guerre, ils ont ressoudé l'unité salésienne autour du successeur de saint Jean Bosco et déclenché sur son passage de grandes sympathies. L'accueil fut chaleureux, enthousiaste, parfois délirant.

L'oeuvre organisatrice

A Turin même, Don Ziggiotti a poursuivi l'oeuvre organisatrice de Don Ricaldone. Prenant appui sur les recommandations du dix-septième chapitre général, il se préoccupa de la bonne marche des maisons de formation. Un motif spécial le poussait à s'y intéresser, à savoir les besoins en hommes dont il percevait l'urgence au cours de ses visites.

Il encouragea l'action des compagnies religieuses, dont il disait qu'elles constituaient une « partie vitale du système préventif » [20]. Au besoin il intervenait dans ses écrits à l'encontre de ceux qui les jugeaient dépassées, et rappelait que leur but était de préparer les jeunes à l'Action catholique, avec laquelle elles ne sauraient faire double emploi. La reviviscence des compagnies, qui se manifestait par des congrès, des rencontres, des revues de formation, trouva un stimulant efficace dans la canonisation de Dominique Savio le 12 juin 1954. Pendant la période qui suivit, des fêtes se déroulèrent en grand nombre en l'honneur du jeune saint, tant en Italie qu'à l'étranger. On vit surgir parmi les jeunes des « clubs Dominique Savio », des « amis de Dominique Savio »... Les *Pueri cantores* le choisirent comme patron.

Diverses solennités et réalisations complètent la figure de ce rectorat. En mai 1959, à l'occasion de la consécration d'une

[20] *Atti...*, décembre 1952, n° 171, p. 113.

nouvelle église, dédiée à saint Jean Bosco, dans le quartier périphérique de Cinecittà à Rome, eurent lieu en l'honneur du saint des manifestations, dont le caractère spectaculaire frappa les témoins. Fait unique, on avait amené de Turin la châsse de Don Bosco. Le 3 mai, Jean XXIII vint prononcer l'éloge de l'apôtre de la jeunesse devant une foule de plus de cent mille personnes. Par ailleurs, Don Ziggiotti entreprit de réaliser le voeu de son prédécesseur en édifiant le « temple » projeté sur la colline des Becchi. En 1962, Jean XXIII créait cardinal l'archevêque salésien de Santiago du Chili, Mgr Raúl Silva Henríquez. D'autre part, Don Ziggiotti mena à son terme le transfert à Rome de l'*Athénée pontifical salésien.* En plus des facultés déjà en fonction, celui-ci devait abriter un *Institut de haute latinité,* que le Saint-Siège avait voulu confier aux salésiens. Enfin, « honneur et joie suprême » selon ses propres termes, le recteur majeur participa à partir de 1962 aux trois premières sessions du concile Vatican II.

Au cours du dix-neuvième chapitre général, réuni à Rome au mois d'avril 1965, Don Ziggiotti pria les électeurs de donner leurs voix à quelqu'un de plus jeune que lui. Pour la première fois, un recteur majeur salésien démissionnait. Don Ziggiotti le fit avec une simplicité qui stupéfia les observateurs. Il se retira aux Becchi, avec les fonctions de recteur du nouveau sanctuaire.

Malgré un léger fléchissement vers la fin, la congrégation a connu de 1952 à 1965 un accroissement très notable, qui lui a fait dépasser le chiffre de vingt mille religieux. L'optimisme du recteur majeur, les encouragements prodigués par lui dans tous les pays, ont porté des fruits abondants. En homme de Dieu, il s'est efforcé, par ses paroles et par ses écrits, de maintenir la vie spirituelle des salésiens.

CHAPITRES GÉNÉRAUX, RÈGLEMENTS ET CONSTITUTIONS DE LA SOCIÉTÉ SALÉSIENNE DEPUIS 1888

Durant les quatre rectorats dont nous venons de parler s'est poursuivie une oeuvre législative et réglementaire importante, qui n'a jamais cessé dans la Société salésienne.

Adaptation progressive

Que les règlements salésiens et même les constitutions aient pu subir des modifications depuis la disparition de Don Bosco, qu'ils aient par conséquent une histoire indépendante pour une part de leur auteur, quelques-uns — surtout dans le passé, à vrai dire — ont pu s'en étonner. Oser toucher à ce qui était considéré comme le testament du fondateur pouvait leur apparaître à tout le moins comme un manque de respect. Et l'on voit en 1924 un Don Rinaldi prendre des précautions oratoires, exciper de retouches antérieures, avant de présenter son train de remaniements [1]. Le même homme, tout en rappelant le conseil de Pie IX (pratiquer les Règles sans chercher à les améliorer), n'omettait pas de rappeler la « largeur de vues et d'interprétation » qui avait cours sous Don Bosco et sous ses successeurs immédiats.

Les adaptations intervenues dans les textes depuis 1888 sont dues à des raisons très compréhensibles. Elles risquaient d'autant moins de toucher à l'essentiel qu'elles ne visaient généralement qu'à préciser et renforcer l'organisation de la Société. On peut

[1] Voir *Atti del Capitolo superiore,* janvier 1924, n° 23, p. 188. Dans ce numéro, on trouve également sous la plume de Don Rinaldi une vue d'ensemble sur l'histoire des constitutions et des règlements.

les attribuer à l'état d'une congrégation qui se développait en nombre et en étendue, qui abordait des pays et des temps nouveaux, qui créait des institutions nouvelles. Parfois, comme ce fut le cas en 1917 avec la promulgation du nouveau code de droit canonique, elles avaient pour origine des directives du Saint-Siège. Dans d'autres cas, les textes poursuivaient simplement leur évolution normale.

Au moment où Don Rua prenait la succession de Don Bosco, l'appareil législatif de la Société se composait des pièces suivantes: le texte des constitutions approuvées en 1874 (c'est la pièce essentielle dont les autres ne veulent être que la fidèle interprétation); ensuite le règlement de l'Oratoire et celui des maisons salésiennes, imprimés l'un et l'autre en 1877; enfin deux recueils de décisions des chapitres généraux, parus en 1882 et 1887. Comme il est facile de le prévoir, ce sont les décisions des chapitres généraux qui vont être à la source des transformations et des développements les plus importants.

Le recueil des décisions des six chapitres généraux (1894)

A partir de 1889 et jusqu'en 1904, les chapitres généraux se sont succédé de façon régulière tous les trois ans. Ils ont donné lieu à de nouvelles décisions que l'on s'est périodiquement efforcé d'harmoniser avec les précédentes. Un premier recueil complet parut en 1894, préparé par les travaux du cinquième et surtout du sixième chapitre général.

En effet, après la mort de Don Bosco, l'activité législative des responsables de la congrégation se poursuit [2]. Le 2 septembre

[2] Pour ce qui concerne les règlements, voir les éditions de 1890 (*Deliberazioni* du 5e chapitre général), 1894 (*Deliberazioni* des six premiers chapitres généraux), 1896 (*Deliberazioni* du 7e chapitre général), 1899 (*Deliberazioni* du 8e chapitre général), 1906 (*Regolamenti della Società di San Francesco di Sales*), 1924, 1942, 1954, en attendant 1966. Études dans E. CERIA, *Annali...*, t. II, III, IV, *passim*. Nous nous sommes servi en outre du travail polycopié avec compléments bibliographiques très commodes de F. DESRAMAUT, *Règlements de la Société salésienne. Jalons de leur histoire depuis les origines jusqu'en 1953*, Lyon 1953. Il existe une synopse des règlements salésiens, oeuvre du Groupe lyonnais de recherches salésiennes (J. HEYMANS, *Évolution du texte des Regolamenti della Società salesiana*, en six fascicules, Lyon 1962-1967).

1889, le cinquième chapitre général était réuni à Valsalice sous la présidence de Don Rua [3]. On se mit au travail selon les méthodes précédemment en usage. Des commissions se formèrent comme par le passé pour étudier les sujets à l'ordre du jour.

Une question importante: la formation des jeunes salésiens. On se préoccupa de la bonne marche des maisons de formation existantes et on fit des voeux pour la création de scolasticats de théologie. Il y eut quelques échanges à propos du choix des manuels de théologie. Les conceptions des pères capitulaires divergèrent quand ils abordèrent la discussion sur les paroisses salésiennes et sur leurs relations avec les maisons. Fallait-il donner la prééminence au curé ou au directeur? A la fin ils décidèrent, de guerre lasse, de laisser le différend à l'appréciation du chapitre supérieur. Celui-ci, dans un règlement pour les paroisses nouvelle manière, tranchera en faveur du directeur. Avant de se séparer, l'assemblée fit la déclaration traditionnelle où elle s'en remettait au recteur majeur pour ajouter ou corriger ce qui lui semblerait nécessaire.

La suite attendue de ce chapitre fut un nouveau livret de décisions, paru en 1890.

Devant la multiplication des règlements salésiens, le sixième chapitre général, réuni à Valsalice en 1892, voulut prendre une mesure de simplification [4]. D'entrée de jeu, une commission se voyait confier la tâche de « revoir et coordonner en un volume unique les décisions des divers chapitres généraux ». On lui précisait les défauts dont pâtissaient les éditions précédentes et qu'elle devait s'efforcer d'éliminer: certaines décisions étaient confondues alors qu'il faudrait les distinguer; beaucoup d'articles insérés dans les *deliberazioni* n'étaient que des répétitions des constitutions; la matière y était disposée dans un ordre différent de celui des constitutions; enfin certaines de ces décisions, bonnes en soi, péchaient par manque de réalisme.

La commission s'acquitta de sa lourde tâche dans le délai prescrit d'un an. Et c'est en 1894 que devaient paraître les *Décisions des six premiers chapitres généraux de la Pieuse Société salésienne, précédées des Règles ou constitutions de celle-ci.*

[3] Histoire de ce chapitre dans E. Ceria, *Annali...*, t. II, pp. 37-47; texte des décisions dans *Deliberazioni del quinto Capitolo Generale*, San Benigno Canavese 1890.

[4] Voir E. Ceria, *Annali...*, t. II, pp. 238-249.

Le nouveau document se présente sous la forme d'un copieux recueil de près de quatre cents pages. Les « délibérations » ont été groupées suivant un plan devenu classique depuis 1882, mais dont s'accommodent parfois difficilement des instructions forcément disparates réunies dans ce livre. Il comporte six grandes divisions: I. Règlements spéciaux (chapitres généraux, chapitre supérieur, inspecteurs, directeurs, soeurs salésiennes, paroisses et oratoire); II. Vie commune; III. Piété; IV. Moralité (où viennent se loger en finale les coopérateurs et le *Bulletin salésien*); V. Études (avec, en plus, le problème des ordinations); VI. Économie. En tout, on compte sept cent douze articles, présentés pour la première fois avec une numérotation continue.

Il apparaît que ce recueil a bénéficié des apports des cinquième et sixième chapitres généraux, notamment en ce qui concerne les salésiens à l'armée, les scolasticats, le procureur inspectorial et le chef de bureau de la direction des ateliers.

Première et importante systématisation du droit salésien, le recueil de 1894 n'allait pas tarder cependant à être soumis à de nouveaux réajustements.

Le corpus des règlements salésiens de 1906

Si les trois chapitres généraux qui suivent (le septième en 1895, le huitième en 1898 et le neuvième en 1901) ne procèdent point à de grandes innovations, ils continuent de préciser tel point laissé dans l'ombre, de fignoler tel article, de proposer tel nouveau règlement, au moins *ad experimentum*.

Les sujets touchés sont variés et c'est avec une sorte d'alacrité, fouettée par le triomphe récent de Bologne, que les pères capitulaires se livrent aux joies de la règlementation. Le chapitre de 1895, par exemple, discute des rapports de l'inspecteur avec le directeur des maisons inspectoriales, propose un règlement pour les chefs d'agriculture, et même un règlement pour le réfectoire (des enfants des maisons). Celui de 1898 s'occupe des oratoires, des ateliers, des relations avec l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice... mais l'élection des membres du chapitre supérieur et la réélection de Don Rua auront plus de conséquences. En 1901, on exprime une fois de plus le désir que les décisions les plus récentes soient réunies aux plus anciennes dans un texte unique.

Une nouvelle commission permanente est nommée à cet effet par le recteur majeur, sur proposition des membres du chapitre. Son travail tardera à aboutir. Notons ici que ce dernier chapitre a néanmoins innové en instituant un triennat pratique de trois ans pour les jeunes salésiens.

Le dixième chapitre général, tenu en 1904, doit être considéré comme un point de repère très important dans l'histoire du droit salésien [5]. Ses travaux durèrent vingt-deux jours. Trente-deux provinces, dont certaines érigées depuis peu, y prirent part. On mit au point le règlement des inspecteurs et celui des noviciats. Mais le grand souci de cette assemblée fut de réajuster et de refondre toute la législations antérieure. Les délibérations portèrent aussi bien sur le texte des constitutions que sur ceux des règlements et décisions de chapitres. Elles devaient aboutir, d'une part, à la rédaction de cent dix « articles organiques », dont nous reparlerons, et d'autre part, à la mise en forme du corpus des *Règlements de la Pieuse Société de saint François de Sales,* qui parut en 1906. Pour la première fois, un unique recueil, long il est vrai de mille quatre cent six articles, rassemblait tous les règlements existants et toutes les décisions des précédents chapitres généraux. Il n'est pas inutile d'en indiquer le plan, qui se maintiendra par la suite dans ses parties essentielles:

I. *Règlement pour les maisons.* C'est la partie la plus importante dans la mesure où elle concerne tous les religieux de toutes les maisons. Elle renferme les trois sections suivantes: 1. Vie religieuse; 2. Système d'éducation (avec le texte de Don Bosco sur le système préventif) et charges diverses; 3. Règlement pour les enfants. La section consacrée à la vie religieuse est la plus originale de tout le recueil. Elle a été rédigée à l'aide non seulement des décisions des chapitres généraux, mais aussi des lettres de Don Bosco, de celles de son successeur et des circulaires des autres supérieurs majeurs. Elle se subdivise à son tour en seize chapitres: 1) Vie commune, 2) Charité fraternelle, 3) De la pauvreté, 4) De la chasteté, 5) De l'obéissance, 6) Des occupations et des vacances, 7) Aux prêtres, 8) Aux clercs, 9) Aux coadjuteurs, 10) Piété, 11) Suffrages pour les défunts de la Pieuse Société,

[5] Histoire du dixième chapitre général dans E. CERIA, *Annali...,* t. III, pp. 537-557. Voir le texte des *Regolamenti della Pia Società di S. Francesco di Sales,* Turin 1906.

12) Confrères hors de leur propre maison, 13) Relations entre les diverses maisons, 14) Défauts à éviter, 15) Économie, 16) Habitudes. Signalons en outre que l'instruction sur le système préventif a été enrichie de plusieurs chapitres consacrés à l'éducation: éducation morale, éducation religieuse, vocation, éducation intellectuelle, éducation corporelle.

II. *Règlement pour les maisons de noviciat.* Ce règlement a bénéficié des nombreux réexamens de la question, rendus nécessaires par la multiplication des noviciats sous Don Rua. Contrairement au chapitre de 1901, celui de 1904 avait définitivement renoncé à créer des noviciats séparés pour clercs et coadjuteurs.

III. *Règlement pour les inspecteurs.* Fruit, lui aussi, du développement accéléré de la congrégation, ce règlement comporte maintenant des sections supplémentaires sur le chapitre provincial et sur les conseillers de l'inspecteur.

IV. *Règlement pour les paroisses.* On y reprend en substance les décisions déjà parues.

V. *Règlement pour les oratoires.* Il s'agit du règlement de Don Bosco mais on note qu'il est précédé de dix-huit articles généraux.

VI. *Règlement pour les coopérateurs.* Ce sont des recommandations à l'usage des salésiens.

Cette vaste règlementation ne négligeait, on le voit, aucun aspect de la vie salésienne. Il n'y manquait que la question souvent débattue des relations avec l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice. Le 21 novembre 1906, Don Rua allait expliquer aux salésiens que celui-ci formerait désormais une congrégation totalement autonome.

L'édition annotée des constitutions (1905)

Le chapitre de 1904 prit une autre décision importante en touchant aux constitutions de 1874. La crainte, éprouvée par Don Rua, d'y opérer des transformations fut contrebalancée par la nécessité de tenir compte de la situation de la congrégation au début du vingtième siècle [6].

[6] Don Rinaldi écrivait: « Celui-là seul qui a vécu à côté de (Don Rua)

Quelques articles furent donc modifiés et cent dix nouveaux articles, qualifiés d'organiques, furent ajoutés au texte des constitutions. Pour distinguer ces derniers du texte primitif, on les versa en note dans l'édition de 1905 [7].

Plusieurs nouveautés sautent aux yeux dans ce nouveau recueil. Les chapitres généraux ne se réunissent plus que tous les six ans (à cause des difficultés accrues de leur organisation). Le déroulement de ces grandes assises était maintenant soumis à un règlement en bonne et due forme. De même, les inspections et les inspecteurs, inconnus en 1874, occupaient dans le gouvernement de la Société la place qui leur revenait. D'autres ajouts ou précisions concernaient l'orientation à donner aux maisons salésiennes, le contenu de la reddition de compte au supérieur, la manière de faire l'exercice mensuel de la bonne mort... Rome approuva ces modifications le 1er septembre 1905.

Les constitutions réformées d'après le nouveau code (1921 et 1923)

En 1917 le Saint-Siège publiait le nouveau code de droit canonique et le 26 juin 1918 la Congrégation des Religieux priait les supérieurs religieux de reviser leurs constitutions pour les rendre conformes aux lois de l'Église. Les juristes salésiens se mirent à l'ouvrage et profitèrent de l'occasion pour intercaler les articles organiques dans le texte lui-même.

A comparer l'édition de 1921, fruit de leurs travaux, avec les précédentes, on est frappé avant tout par la présentation: plus de notes mais un texte unique de deux cent quarante articles à la numérotation continue, les articles nouveaux venus se distinguant cependant des autres par un astérisque. Pour le contenu, les modifications sont moins voyantes. Elles touchent entre autres

en ces années-là, peut se faire une idée des fatigues et des peines qu'il a endurées pour donner à nos constitutions toute l'ampleur requise par l'évolution des choses, sans pour autant y introduire des changements substantiels » (*Atti*, janvier 1924, n° 23, p. 189). Sur les modifications apportées aux constitutions, voir E. CERIA, *Profili dei capitolari salesiani...*, Colle Don Bosco 1951, pp. 474-481.

[7] *Constitutions* de la Société salésienne, éditions de 1905, 1921, 1923, 1942, 1954, en attendant 1966.

le chapitre sur la pauvreté (ainsi, tout novice est tenu de rédiger un testament avant sa première profession conformément au canon 569, § 3), l'âge du recteur majeur (dont la limite inférieure passe de trente-cinq à quarante ans...), l'ouverture des nouvelles maisons (qui nécessite désormais une permission écrite de l'évêque), l'admission en congrégation (qui est maintenant du ressort de l'inspecteur et de son conseil).

Les reviseurs, cependant, n'étaient pas satisfaits de leur ouvrage. L'insertion pure et simple des articles organiques dans la trame du texte y avait entraîné un manque regrettable de coordination et de logique, ainsi que nombre de redites. On songeait aussi à de nouveaux réajustements.

Aussi le douzième chapitre général, réuni en 1922 sous la présidence de Don Rinaldi, fut-il saisi de l'affaire [8]. Il en vint à bout. Un nouveau texte vit le jour qui reçut l'approbation romaine le 19 juin 1923. En plus des arrangements de style, des remaniements, suppressions et inversions d'articles, réduits au nombre de deux cent un, on y remarquait même des modifications dans les titres des chapitres. C'est ainsi que le chapitre neuvième traite maintenant des inspections; le onzième, du chapitre général; et que le sixième absorbe les deux anciens titres six et sept. Détail à souligner, les articles organiques ne se distinguent plus des autres.

Ces bouleversements furent suivis d'un calme presque complet. C'est à peine si l'on remarque que le chapitre de 1938 a supprimé une incise concernant la participation aux chapitres généraux des vicaires et préfets apostoliques. Une mesure plus voyante a été arrêtée en 1947: le nombre des conseillers au chapitre supérieur est porté de trois à cinq. En dépit de la perplexité de quelques-uns devant cette nouvelle intervention, les pères capitulaires s'y résolurent en masse pour des raisons que l'on devine.

En 1954 paraissait une nouvelle édition des constitutions. Elle reproduisait celle de 1923 sauf les modifications citées et quelques autres sans grande portée.

L'histoire continue. Le dix-neuvième chapitre général a pris un certain nombre de dispositions qui influeront sur les éditions ultérieures [9]. Elles prévoient notamment une nouvelle augmen-

[8] Pour cette période, consulter les *Atti...*, janvier 1924, n° 23, pp. 191-193.

[9] Voir les actes du dix-neuvième chapitre général dans les *Atti del Consiglio superiore,* janvier 1966, n° 244.

tation du nombre des conseillers au chapitre supérieur, six d'entre eux se voyant chargés d'un groupe de provinces, la création d'un poste de vice-provincial, le remplacement de l'appellation *chapitre* supérieur par celle de *conseil* supérieur... Déjà approuvés par Rome ou seulement proposés *ad experimentum,* les réajustements traduisent la volonté exprimée par ce chapitre de répondre à une triple nécessité: concilier les exigences du gouvernement central avec celle d'un contact vivant entre les religieux et les supérieurs de la congrégation, maintenir l'identité de l'esprit et du patrimoine traditionnels, rendre plus aisée la collaboration de la Société salésienne avec les organismes de l'Église universelle.

Les règlements de 1924

Après la parution en 1906 des *Règlements de la Pieuse Société salésienne,* on s'avisa sans trop tarder de la nécessité d'une réforme de ce livret. On lui faisait surtout grief de la longueur de ses mille quarante-six articles.

L'opération ne fut ni facile ni rapide. Le neuvième chapitre général (1910) consacra le plus clair de ses discussions à cette question. Il nomma encore des commissions, une pour chacun des six règlements dont se composait le recueil, mais celles-ci ne purent en venir à bout. Finalement, comme il est de règle en pareil cas, on remet encore le tout au chapitre supérieur qui nomme une nouvelle commission permanente. Faute de mieux, on lui indiquait quelques critères pour lui faciliter la tâche: ne pas toucher à l'esprit de Don Bosco, repecter les articles qui sont de sa plume, éliminer des règlements tout ce qui était de pure exhortation [10].

La commission travailla pendant douze longues années. A sa décharge, il faut dire que, durant tout ce temps, aucun chapitre général ne put se tenir et que l'attente du nouveau droit canonique se prolongeait jusqu'en 1917. L'impulsion finale devait venir du douzième chapitre (1922). Parallèlement à la revision des constitutions, celui-ci mettait la dernière main au texte des règlements [11]. Il le fit en tenant compte des nouvelles dispositions

[10] Voir E. Ceria, *Annali...,* t. IV, pp. 6-9.

[11] Consulter pour cette période les *Atti...,* janvier 1924, n° 23, p. 195.

canoniques, de la nouvelle édition des constitutions et des délibérations en cours. Avant la rédaction définitive, il fut décidé d'expédier les épreuves du texte aux provinces pour étude et observations éventuelles.

Les nouveaux *Règlements de la Société salésienne* pouvaient paraître en 1924. La présentation générale y était la même qu'en 1906, mais les ciseaux des reviseurs n'avaient pas chômé. Le nombre des articles était descendu à quatre cent seize. Tout ce qui était apparu comme accidentel, provisoire ou trop lié à une région donnée, avait été éliminé. Plusieurs sections avaient été réduites de façon plus que sensible. Le règlement pour les enfants avait disparu: il devait être imprimé à part. Du règlement des oratoires avait été écartée la partie consacrée aux différentes charges, pour le maintien de laquelle Don Rinaldi s'était pourtant battu avec succès en 1910. Ce dernier règlement connaissait de ce fait un incroyable raccourcissement, puisqu'il passait de deux cent quatre-vingt-sept articles à vingt-neuf.

Règlements de 1954 et modifications ultérieures

Le recueil de 1924 va connaître une stabilité assez remarquable [12]. Cependant, dans quelques domaines, un travail de codification se poursuit qui aboutira à des retouches ou à des ajouts.

Ce fut le cas pour les questions de formation qui retinrent particulièrement l'attention de Don Ricaldone. Le chapitre général de 1938 proposait à cet égard six nouveaux règlements destinés à toutes les périodes de la formation du salésien. Une nouvelle édition parut en 1942, qui n'en tenait pas compte; une autre, en 1954, reproduisait l'essentiel de cette règlementation. On y remarquait que l'ancien règlement des noviciats et scolasticats faisait place à un règlement pour les juvénats, noviciats, scolasticats et maisons de perfectionnement pour coadjuteurs. C'était assurément les changements les plus importants dans un texte qui ressemblait fort à celui qui l'avait précédé.

Plus nombreux sont les changements occasionnés par le chapitre général de 1965 et introduits dans l'édition italienne de 1966. Ils concernent la récollection mensuelle, la formation des jeunes

[12] Voir F. DESRAMAUT, *Règlements de la Société salésienne...*, pp. 11-13.

prêtres et des coadjuteurs, l'Union des coopérateurs, l'Athénée pontifical salésien... Dans la nouvelle édition des règlements, on retrouvera cependant sans peine la physionomie du livret de 1924.

L'histoire des constitutions et des règlements de la Société salésienne reflète celle de sa réflexion sur elle-même à son niveau législatif le plus élevé. Les questions introduites, les solutions données, les formulations préférées, leur nature juridique ou spirituelle, sont significatives d'états d'esprit successifs et aussi d'une volonté de fidélité permanente.

LA FORMATION DES SALÉSIENS DEPUIS DON RUA

Une question particulière de l'histoire de l'institution salésienne, très significative de son adaptation, de sa lente évolution et de la permanence en son sein d'un esprit de réforme (qui ne se confond pas nécessairement avec le « prurit de la réforme », peu apprécié de Don Bosco), mérite d'être étudiée dans un chapitre spécial.

Dans une société religieuse, vouée de surcroît comme la salésienne à l'éducation, les problèmes de formation revêtent naturellement une grande importance. Il suffit de parcourir les lettres circulaires des recteurs majeurs et les délibérations des chapitres généraux pour se persuader que les supérieurs salésiens en ont eu tout à fait conscience. Former en chaque candidat qui se présente le religieux, le prêtre, l'éducateur, est une tâche longue et délicate et l'on comprend qu'elle ait donné lieu à des directives et à des recommandations assez fréquentes et parfois très détaillées.

Deux séries de constatations peuvent, semble-t-il, nous guider dans ce domaine. D'une part en effet, on observe, sous les rectorats successifs, la permanence des méthodes traditionnelles héritées de Don Bosco. Et l'on assiste d'autre part à un développement spectaculaire des institutions de formation.

Les méthodes traditionnelles

La stabilité de la formation ordinaire du personnel salésien est évidente depuis Don Bosco.

Le 2 septembre 1901, Don Rua rappelait la méthode du fondateur avec ses sept ou huit premiers disciples: instructions,

mots du soir, leçons hebdomadaires d'Écriture sainte, redditions de compte [1]. Autre témoin de choix, Don Albera livrait en 1911 d'intéressants détails: « Il avait l'habitude de nous réunir de temps en temps dans sa modeste chambre, après les prières du soir, quand tout le monde reposait déjà. Il nous faisait là une courte mais fort intéressante conférence. Nous étions peu nombreux à l'écouter, mais nous n'en étions que plus heureux de recevoir (ses) confidences et d'être mis au courant de (ses) projets grandioses. Nous comprenions sans peine qu'il était appelé à remplir une mission providentielle au service de la jeunesse et ce n'était pas pour nous un mince honneur que de pouvoir lui servir d'instruments pour la réalisation de son merveilleux idéal. C'est ainsi que peu à peu il nous formait à son école » [2].

Le temps n'a pas modifié certains de ces moyens de formation. Le « mot du soir » en est un, même si, comme tel, il s'adresse plus communément ou de manière plus immédiate aux élèves [3]. Cette brève causerie faite par le directeur ou par son remplaçant est devenu une sorte de symbole du climat de famille qui doit régner dans chaque maison de Don Bosco. Exemplaire en tout, Don Rua le réclamait chaque soir lors de sa dernière maladie à son directeur spirituel. Plus près de nous, Don Ricaldone mettait en tête des traditions salésiennes « les mots du soir, avis familiers et autres coutumes qui n'ont pas trouvé place dans les constitutions ni dans les règlements » [4].

Autre moyen de formation traditionnellement en honneur, la reddition de compte au supérieur était déjà prescrite dans les constitutions rédigées par le fondateur, mais c'est le chapitre de 1904 qui décida d'y introduire un article supplémentaire qui en précisait le contenu [5]. Selon cet article, cette pratique consistait à « rendre compte » au moins une fois par mois d'un certain nombre de points: santé, travail, vie spirituelle, observance religieuse, charité fraternelle, désordres éventuellement remarqués. A lire les recommandations d'un Don Rua ou d'un Don Rical-

[1] Voir E. CERIA, *Annali...*, t. III, p. 155.

[2] P. ALBERA, *Lettere circolari..., éd. cit.*, pp. 54-55.

[3] Sur la *buona notte*, voir E. CERIA, *Annali...*, t. III, pp. 856-869.

[4] P. RICALDONE, *Fedeltà a Don Bosco santo*, dans les *Atti...*, mars 1936, n° 74, p. 45.

[5] Sur la reddition de compte, voir P. RICALDONE, *Il rendiconto*, dans les *Atti...*, juillet-août 1947, p. 142.

done sur ce sujet, on devine l'importance qu'ils attachaient à la reddition de compte, mais aussi les difficultés qu'elle pouvait présenter dans la pratique. Le décret romain de 1901 qui interdit aux supérieurs de confesser leurs sujets fut considéré, du point de vue salésien, comme une mesure regrettable, parce qu'elle restreignait l'« entière confiance dans le supérieur » que souhaitent les constitutions salésiennes en chacun des religieux.

D'autres moyens de formation se sont naturellement développés avec l'expansion salésienne. De son temps déjà, Don Rua dut renoncer à son grand regret à traiter directement avec les confrères, voire avec les inspecteurs. « Nous aurions tant voulu, écrivait-il à ces derniers en 1906, continuer la méthode traditionnelle dans la formation du personnel qui était en usage jusqu'ici, avant tout parce qu'elle permet de nous voir, de traiter ensemble de nos affaires et de partager nos joies et nos peines. Mais il nous faut renoncer également à cette pratique, malgré la peine que j'en éprouve et les autres membres du chapitre supérieur avec moi. Ce n'est pas la bureaucratie qui nous pousse à cela, mais plutôt un devoir de régularisation » [6].

Les successeurs de Don Bosco ont eu recours de ce fait aux instructions écrites, lettres circulaires ou « lettres édifiantes » souvent fort détaillées. Dans ce dernier genre ont excellé surtout Don Rua, Don Albera et Don Ricaldone. Depuis 1920 paraissent à peu près tous les deux mois les *Actes du chapitre supérieur,* grâce auxquels le recteur majeur et les membres de son conseil peuvent communiquer avec tous les salésiens dispersés dans le monde. Les supérieurs se sont fréquemment servis de ces moyens de contact pour traiter de questions touchant à la formation des salésiens, que ce soit dans le domaine religieux (oraison, apostolat, voeux, exercices spirituels), salésien (fidélité à saint Jean Bosco), scolaire ou, plus rarement, humain au sens large.

Le développement des institutions

Après la mort de Don Bosco, certaines des institutions spécialement vouées à la formation des salésiens ne demandaient, semblait-il, qu'à être perfectionnées et reproduites là où elles

[6] M. Rua, *Lettere circolari, éd. cit.,* p. 341.

faisaient encore défaut. C'était notamment le cas des maisons de noviciat et des scolasticats de philosophie.

D'autres furent créées sous la pression de l'autorité romaine ou des nécessités nouvelles: juvénats, triennat, scolasticats de théologie, pastorale, centres de formation pour coadjuteurs. Les chapitres généraux ont joué dans leur mise en place un rôle souvent déterminant.

Les juvénats (ou aspirantats)

Bien que nous manquions de renseignements globaux sur la provenance des vocations salésiennes, il semble que la grande majorité d'entre elles ait été formée dans les maisons de Don Bosco. Le postulat a été dans la plupart des cas une suppléance. (Il l'est ou le sera sans doute de moins en moins).

La maison peut être une école secondaire ouverte à tous. Cela n'empêche pas que les « vocations » qui mûrissent dans ce cadre non spécialisé puissent être considérées comme des « aspirants ». C'était l'opinion de Don Rua, qui déclarait devant le chapitre de 1892: « On peut ranger au nombre des aspirants les garçons qui désirent mener une vie chrétienne qui soit telle qu'on puisse les admettre parmi les clercs et les coadjuteurs » [7]. A l'adresse de cette catégorie de jeunes particulièrement choyés, il ajoutait les recommandations suivantes: les réunir deux fois par mois pour une conférence, ne parler devant eux ni de congrégation ni de voeu mais seulement de vie « chrétienne », enfin ne choisir que des sujets de moralité sûre.

Si la création de juvénats proprement dits est relativement récente, l'idée en est ancienne. Dès 1884, assurait Don Ricaldone, le fondateur aurait voulu faire de l'Oratoire du Valdocco une maison d'aspirants. Après sa mort, les besoins en personnel salésien devinrent tels que l'on créa peu à peu des maisons de ce type, c'est-à-dire des « institutions où l'on accueille des garçons ayant généralement de douze à seize ans et qui désirent appartenir à la Société (salésienne) » [8].

[7] D'après E. CERIA, *Annali...*, t. II, p. 246.

[8] Voir P. RICALDONE, *Formazione del personale salesiano,* dans les *Atti...*, novembre 1936, n° 78, p. 102.

On sait qu'en 1936, les juvénats s'étaient multipliés. Don Ricaldone en voulait au minimum un dans chaque province. La durée des études y a varié. Le chapitre de 1929 demandait quatre ans (pour des garçons sortant de l'enseignement primaire). En 1936 et 1947, Don Ricaldone réclamait cinq ans. Ce supérieur fit en outre du juvénat salésien une institution bien définie: un chapitre des *Règlements* de 1954 consacrait cet effort de mise en place. On y proclamait la nécessité que le juvénat soit une « maison modèle avec un personnel choisi et formateur ». Les candidats à la vie salésienne devaient être éduqués à une « piété simple et spontanée, mais en même temps profonde et fervente, comme la voulait saint Jean Bosco ». Et l'on mettait l'accent sur la « confiance envers le directeur ». Le chapitre de 1965 reprendra l'étude des maisons de vocations, qu'il répartira en trois catégories, correspondant aux différences de maturité chez les aspirants.

Le noviciat

Le candidat, qui a passé avec succès ce que les constitutions appelent précisément la *probation* des aspirants, est admis à la seconde probation qui est le noviciat. Cette institution a pour but de former l'assise spirituelle du futur religieux et de le préparer de la sorte à faire profession à la fin de l'année règlementaire.

On se rappelle que Don Bosco s'était plié d'assez mauvaise grâce à la conception d'un noviciat purement ascétique, à l'abri de toute activité étrangère. Après lui, une évolution un peu semblable se répétait. D'abord unis à des oeuvres de jeunesse, les noviciats s'en détachèrent l'un après l'autre. Les novices argentins quittèrent le collège d'Almagro pour Bernal en 1895, les chiliens Concepción pour Macúl la même année, les belges Liège pour Hechtel en 1896, les anglais Battersea pour Burwash en 1897.

Il fut un temps où, au moins dans certains centres, les novices suivirent des cours de philosophie; mais le chapitre de 1929 pressa l'application du canon 565, § 3, qui interdit toute étude profane durante cette période. Une concession, toutefois, était faite en faveur du novice qui désirait rafraîchir quelques-unes des connaissances précédemment acquises. En outre, il était pos-

sible d'enseigner la langue italienne aux novices qui ne la pratiquaient pas.

Les directives qui traitent de la formation des novices reproduisent d'ordinaire les prescriptions des canons et des constitutions ainsi que les conseils de Don Bosco. Quelques différences d'accentuation peuvent toutefois y être relevées, comme il apparaît si l'on compare la pensée de Don Rua et celle de Don Ricaldone. Si tous deux parlent de formation ascétique pendant le noviciat, le premier insiste avec prédilection sur les vertus de piété, d'humilité et de mortification ainsi que sur le « cachet de religiosité » qui devrait, selon lui, caractériser la figure du salésien dès cette époque de la formation [9]; tandis que le second souligne plus volontiers que « l'ascèse salésienne n'est pas une fin en soi mais un exercice en vue de la rédemption des âmes » [10].

Rappelons qu'après des hésitations et des expériences contraires, le principe du noviciat unique où se mêlent futurs prêtres et salésiens laïcs a été définitivement admis au chapitre de 1904. Don Ricaldone a énuméré les raisons et les avantages de cette manière de faire: égalité entre tous les membres de la congrégation, fraternisation de tous dès le noviciat, identité de l'idéal apostolique.

Les études cléricales

La formation proprement intellectuelle du futur prêtre comporte pour l'essentiel l'étude de la philosophie et de la théologie.

La maison du scolasticat *(studentato)* de philosophie existait dans la congrégation salésienne avant Don Rua. En 1887, Don Bosco avait fait de l'ancien collège de Valsalice une maison de ce type (un peu pour les besoins de la cause, il l'avait baptisée « séminaire des missions étrangères »). Avec le temps, la plupart des provinces s'en sont dotées.

La durée des études de philosophie fut sujette à variations. On lit que le chapitre de 1901 ramena le nombre d'années de trois à deux, ce qui restait conforme aux constitutions. C'était relativement peu, quand on sait que les études des juvénistes ne

[9] Voir M. Rua, *Lettere circolari...*, p. 211.

[10] Voir la lettre de Don Ricaldone sur le noviciat dans les *Atti...*, mai-juin 1939, p. 207.

duraient alors que quatre ans. La troisième année, encouragée en 1929, devenue obligatoire en 1939, a été maintenue en 1954. A plusieurs reprises, les chapitres généraux se sont intéressés aux auteurs philosophiques. Celui de 1889 jugea préférable que les étudiants puissent se servir de manuels de philosophie (et de théologie) composés par des salésiens. Celui de 1901 se félicitait que l'on eût répondu à ce souhait grâce aux manuels de Varvello et de Conelli. Les Règlements de 1924 stipulaient que les manuels devaient avoir l'agrément du recteur majeur.

Outre l'étude de la philosophie, les scolasticats doivent promouvoir l'ensemble de la formation du jeune salésien. Cette exigence était clairement posée par les Règlements de 1924 qui déclaraient que « le but des scolasticats est non seulement la culture intellectuelle des clercs, mais surtout leur formation ecclésiastique et salésienne »... [11], (ceux de 1966 ajouteront: religieuse, culturelle, générale et spécifique). C'est pourquoi les *Programmes et normes pour les scolasticats de philosophie et de théologie de la Société salésienne* [12], parus en 1946, prévoyaient, à côté des matières telles que l'ontologie ou l'éthique, un lot impressionnant d'études de toutes sortes, englobant par exemple la catéchèse, les mathématiques, les langues, l'histoire, l'éducation esthétique et physique... A la vérité, l'accent a été mis de préférence, après la philosophie, sur la pédagogie, en raison du but particulier de la congrégation. De même, c'est parce que les salésiens sont des éducateurs et des enseignants qu'ils ont demandé à Rome en 1901 que les jeunes clercs puissent fréquenter les universités dès cette période de leur formation.

Le second cycle d'études exigées du candidat au sacerdoce embrasse les années de théologie. Conformément aux constitutions, et cela depuis les débuts, les salésiens clercs ont toujours dû s'adonner pendant quatre années au moins à l'étude des matières ecclésiastiques.

Jusqu'au début du vingtième siècle, il n'exista pas de maisons spécialisées. En 1880, le deuxième chapitre général avait sans doute trop présumé des possibilités réelles en demandant que l'on crée un scolasticat de théologie dans chaque inspection. En 1901, force fut de constater qu'en vingt et un ans presque rien

[11] *Regolamenti della Società salesiana,* éd. 1924, art. 308.

[12] *Programmi e norme per gli studentati filosofici e teologici della Società salesiana,* dans les *Atti...,* novembre-décembre 1946, n° 138 bis

n'avait été fait dans ce domaine [13]. Le cadre des inspections était trop étroit pour une institution aussi lourde. En attendant, les futurs prêtres continuaient de suivre les cours des séminaires diocésains ou recevaient leur formation tant bien que mal dans le cadre d'une maison salésienne aménagée à cet effet. Quelques-uns fréquentaient la Grégorienne à Rome. Un sérieux effort fut accompli vers 1904 avec la fondation de scolasticats à Foglizzo (Piémont), San Gregorio (Sicile), Grand-Bigard (Belgique), Manga (Uruguay). D'autres scolasticats, appelés mineurs, fonctionnaient sans cadres ni programmes bien fixes. En 1920, Don Albera demandait qu'ils ne soient *mineurs* que de nom; mais en 1929, ils laissaient apparemment encore à désirer.

Quant aux manuels, on discuta en 1889 des mérites respectifs de Perrone, de Del Vecchio, de Sala, de Schouppe, de Hurter. En 1904, les auteurs salésiens Paglia, Piscetta et Munerati étaient à l'ordre du jour. Dans la systématisation des scolasticats de théologie, les *Programmes et normes* de 1946 constituent, ici encore, un important jalon.

Les deux ans de morale appliquée ou casuistique, demandés par la deuxième chapitre général, disparurent en 1901, sans doute parce que l'organisation en était trop malaisée. Mais la constitution apostolique *Sedes sapientiae* du 31 mai 1956 devait faire revivre en quelque sorte cette institution en prescrivant après l'ordination sacerdotale une année supplémentaire de formation pastorale. En outre, un *quinquennium* de perfectionnement en théologie a été mis en place pour les jeunes prêtres.

La volonté tenace des supérieurs a doté la congrégation d'un Institut de hautes études pour la formation de ses cadres. Le premier, Don Rua lança l'idée, jugée par beaucoup téméraire, de créer à Foglizzo près de Turin un scolasticat international de théologie [14]. En 1904, elle était déjà une réalité. L'Institut resta à Foglizzo jusqu'en 1923, date à laquelle il fut transféré dans des locaux mieux adaptés à Turin-Crocetta. Et, en 1940, Don Ricaldone réussit à le faire reconnaître comme Université pontificale. Les Facultés de théologie, de philosophie et de droit canonique furent approuvées le 3 mai 1940. A celles-ci on devait adjoindre un Institut supérieur de pédagogie qui fut approuvé

[13] Voir E. Ceria, *Annali...*, t. III, p. 156.
[14] Voir E. Ceria, *Annali...*, t. III, p. 564.

à son tour le 2 juillet 1940. Sous Don Ziggiotti, l'Université a été transférée à Rome. Cette institution nouvelle a fait l'objet dans les derniers Règlements d'un chapitre supplémentaire.

Un point mérite d'être relevé quant à la manière d'enseigner. Au début de son rectorat, Don Rua crut bon de réagir contre la tendance de ceux qui prônaient dans l'enseignement les leçons « cathédrales ». Aussi rappelait-il, dans sa lettre du 27 décembre 1889, la méthode salésienne traditionnelle, valable, précisait-il, pour toutes les étapes de la formation: « Même pour les cours de philosophie et de théologie, que les professeurs ne s'imaginent pas qu'ils s'abaissent ou perdent leur temps quand ils interrogent leurs élèves afin de s'assurer que tous ont bien compris, ou quand ils font réciter la leçon pour se rendre compte s'ils l'ont étudiée. Celui qui se contente de faire des cours, si beaux et sublimes soient-ils, mais ne réussit pas à les faire apprendre et étudier par ses élèves, pourra bien être savant mais il ne sera pas un enseignant de valeur » [15]. Les *Programmes et normes* souhaitaient pour leur part « que les professeurs s'efforcent non seulement d'enseigner mais aussi d'éduquer, en infusant à leurs élèves, par l'exemple et par la parole, l'amour et la pratique du système éducatif salésien » [16].

Triennat pratique

Le chapitre de 1901 prit une mesure importante concernant la formation du personnel. Il décida que les futurs prêtres feraient un stage de vie pratique dans une maison salésienne. Ce stage durerait trois ans et serait intercalé entre la philosophie et la théologie.

La décision n'était pas totalement nouvelle, puisqu'on lisait déjà dans les *Délibérations* de 1890: « Après l'étude de la philosophie, on fera en sorte que les clercs passent une année entière à l'Oratoire de Turin, ou dans une maison inspectoriale, ou dans une autre maison désignée par l'inspecteur; durant cette année, ils s'exerceront concrètement aux emplois de professeur

[15] M. Rua, *Lettere circolari...*, p. 49.
[16] Voir les *Atti...*, novembre-décembre 1946, n° 138 bis, p. 7.

et d'assistant. ». Le même article se retrouve presque tel quel dans les *Délibérations* de 1894, sans que nous soyons exactement renseignés sur les circonstances qui l'ont inspiré.

Nous possédons, en revanche, davantage de détails sur les discussions du 2 et du 3 septembre 1901 qui aboutirent à l'instauration du triennat pratique [17]. Les auteurs du projet, dit-on, ne voulaient pas priver les maisons d'un certain nombre de bras, au moment précisément où l'on s'efforçait de monter pour les clercs des maisons d'études régulières. C'était du même coup un bon moyen d'éprouver la solidité des vocations et leurs aptitudes à la vie salésienne. A ces raisons il faudrait ajouter le souvenir de ce qu'avait été la formation des premiers salésiens sous Don Bosco et l'importance que celui-ci attachait à la pratique et à l'expérience. Don Rua approuva tout à fait cette innovation, insistant même sur le devoir de ne pas abréger sans motif cette période de trois ans. Dans sa lettre circulaire du 19 mars 1901, il confiait les clercs en vie pratique à leurs directeurs.

Le but du triennat n'a pas varié: il demeure la formation pédagogique et salésienne du futur prêtre. Le triennat doit aussi permettre à certains d'entreprendre des études universitaires. C'était la pensée des pères capitulaires de 1901, soucieux de leur faire prendre des diplômes officiels d'enseignements. On la retrouve en 1958, dans un amendement à l'article 51 des Règlements de 1954.

Formation des coadjuteurs

La formation des coadjuteurs posait des problèmes particuliers, auxquels la congrégation salésienne s'est intéressée avec plus de lenteur.

Après l'adoption du noviciat unique, destiné dans la pensée du chapitre de 1904 à assurer à tous les jeunes salésiens la même formation religieuse de base, il restait à pourvoir à la formation ultérieure des coadjuteurs, comme on le faisait pour les clercs. Ce problème n'était pas passé inaperçu, comme en témoigne un article des Règlements de 1906: « Après le noviciat, qu'ils aient si possible deux ans ou au moins un an d'école professionnelle

[17] Voir E. CERIA, *Annali...*, t. III, pp. 156-157.

de perfectionnement dans leur métier; que pendant ce temps, ils soient aussi consolidés dans les vertus et dans l'esprit de leur vocation ». C'était peu, et somme toute, assez vague.

Les années passèrent, apparemment sans initiative spéciale. Don Albera demandait le 15 mai 1921 que les coadjuteurs se rendent aptes à remplir « toute cette part du programme très varié de notre apostolat qui ne requiert pas le caractère sacerdotal » [18], mais sans indiquer les moyens concrets qu'ils auraient à leur disposition pour y parvenir.

L'impulsion devait venir du douzième chapitre général (1922) qui traita des moyens d'améliorer la culture religieuse et la qualification professionnelle des coadjuteurs. Les décisions pratiques se lisent dans les Règlements de 1924, qui prescrivent pour les salésiens laïcs un cours de perfectionnement de deux ans et invitent les inspecteurs à créer des maisons de formation dans ce but. Des centres de perfectionnement furent effectivement mis sur pied dans le Piémont: à San Benigno, à Cumiana, à Rebaudengo, aux Becchi... On recevait dans ces maisons des juvénistes, futurs coadjuteurs. Le chapitre de 1929 préconisa cette forme de juvénat et précisa en même temps que le perfectionnement devrait s'appliquer non seulement à la vie professionnelle, mais à toute la formation humaine et religieuse.

Un règlement *ad experimentum* décida que tous les coadjuteurs devraient passer deux années de perfectionnement dans une maison de formation. Les Règlements de 1954 ont renforcé cette exigence: ils prévoient un stage de trois ans pour les professionnels et de deux ans pour les autres. Quant au chapitre de 1965, il reprendra en quelque manière les idées de Don Albera sur la vocation apostolique des coadjuteurs en réclamant pour eux une préparation « spirituelle, théologique et pédagogique ».

D'une manière générale, on peut dire enfin que le concile Vatican II et, à sa suite, le chapitre de 1965, ont inspiré un mouvement de recherche au sein de la congrégation salésienne en vue d'améliorer la formation des religieux et de l'adapter aux exigences de l'apostolat dans le monde d'aujourd'hui. Entre autres choses, on a étudié la possibilité d'un second noviciat de six mois après environ dix ans de sacerdoce pour les prêtres et dix ans d'activité apostolique pour les coadjuteurs.

[18] P. ALBERA, *Lettere circolari...*, p. 463.

* * *

Durant les trois précédents quarts de siècle, depuis la mort de Don Bosco et l'avènement de Don Rua en 1888, les exigences d'une compétence profonde et diversifiée du salésien, prêtre et laïc, ont régulièrement retenti sur leurs années de préparation. Le mouvement s'est accéléré après la première guerre mondiale et la publication du code de droit canonique. Il serait intéressant de connaître dans quelle mesure le ministère des religieux s'est ressenti de l'évolution de leur formation. Les études actuelles sur l'oeuvre salésienne après 1910 (mort de Don Rua) ne permettent de répondre que de loin à cette question.

LES MISSIONS SALÉSIENNES DE 1910 A 1965

En 1910, trente-cinq ans s'étaient écoulés depuis que Cagliero et son équipe avaient posé le pied sur le continent américain. Au milieu d'un monde d'obstacles, les premiers missionnaires salésiens avaient réussi à reconnaître le terrain, à le défricher et même à le rendre productif en quelques endroits. Depuis lors, les forces engagées par les salésiens dans les missions ont considérablement augmenté, jusqu'à faire de leur Société la deuxième congrégation missionnaire dans l'Église. Les grands pionniers du siècle dernier qui s'appelaient Cagliero, Fagnano, Milanesio, Costamagna, Lasagna, ont continué d'avoir des successeurs, et parfois des émules. De purement italien qu'il était au début, le recrutement est devenu davantage international.

L'activité missionnaire des salésiens s'est développée aussi bien dans les missions qui leur ont été directement confiées par le Saint-Siège (vicariats apostoliques, prélatures *nullius* ou diocèses relevant de la *Propagation de la Foi*), que dans les centres de mission où ils sont placés sous la juridiction d'autrui [1].

Les missions salésiennes en Amérique du Sud

Dans l'extrême sud du continent américain, le travail des salésiens n'est pas resté sans résultats. Dès 1935, le *Guide des missions catholiques,* rédigé sous les auspices de la *Propagation*

[1] Les principales sources (toutes très fragmentaires) sont E. CERIA, *Annali...,* t. IV, *passim,* ainsi que les collections du *Bollettino salesiano* depuis 1910. On trouve une histoire succincte des différentes missions et provinces salésiennes avec de précieux renseignements statistiques dans *Don Bosco nel*

de la Foi, pouvait affirmer que les Indiens de Patagonie étaient pratiquement tous catholiques. Du reste la Patagonie et la Terre de Feu ont cessé d'être des « missions » pour devenir des diocèses argentins et chiliens à part entière.

Ailleurs, il faut bien dire que les progrès ont été très lents et que le travail est loin d'être achevé. A considérer le genre de vie des tribus indiennes, leur dispersion, leur haine du Blanc qui les a exploitées ou décimées, on devine la somme des difficultés à surmonter.

C'est peut-être chez les Kivaros « coupeurs de tête » que les résultats se sont révélés finalement les plus encourageants [2]. Pourtant, pendant de longues années, le vicariat apostolique de *Mendez et Gualaquiza* avait donné l'impression de végéter, d'autant que son titulaire, Mgr Costamagna, s'était trouvé le plus souvent dans l'impossibilité d'en assumer les destinées. Son successeur à partir de 1920, Mgr Comin, avait déclaré un jour à Pie X: « Sainteté, nous sommes en train d'arroser un bout de bois sec! ». Cependant, les missionnaires perfectionnaient leurs méthodes d'approche. Ils se rendaient maîtres de la langue (dont ils faisaient un dictionnaire et une grammaire), ouvraient des routes dans la forêt, créaient des « services sociaux », aidés en cela par les soeurs salésiennes. En 1934, le P. Rouby inaugura une méthode plus radicale, qui avait déjà fait ses preuves ailleurs. Elle consistait à regrouper des familles d'Indiens au sein d'un village, chacune d'elles recevant une maisonnette et un lopin de terre à cultiver. Un de ces villages s'intitula pompeusement Sevilla Don Bosco! Cette manière de faire, jointe à la priorité donnée à la jeune génération, s'est avérée efficace. Les Kivaros sont devenus chrétiens dans leur grande majorité. Autre symbole de l'évolution en cours: ce Kivaro, prenant la parole lors d'un congrès en présence des autorités de Quito, et leur demandant de se soucier de leurs frères de race!

Depuis 1920, des salésiens sont au travail parmi les Indiens

mondo, 3e éd., Turin 1964. Nous avons utilisé également la très pratique *Esquisse d'une chronologie des missions salésiennes des origines à la mort de Pie XII (1815-1958),* mise au point par le *Groupe lyonnais de recherches salésiennes* (Lyon 1964).

[2] Voir E. Ceria, *Annali...,* t. IV, pp. 292-308 et *Bollettino salesiano,* août 1957, pp. 291-292; août 1965, pp. 247-251.

du *Gran Chaco* au Paraguay [3]. De longues tractations avec Mgr Bogarin, évêque d'Asunción, avaient précédé la prise en charge de cette nouvelle mission. Après les difficiles voyages d'exploration du P. Queirolo, du P. Pittini, provincial pour l'Uruguay et le Paraguay, et du P. Sosa, le travail ne put débuter réellement qu'en 1925, date de la fondation d'une résidence dans l'île de Napegue sur le Paraguay. D'autres centres furent créés à Fuerte Olimpo, à Puerto Pinasco, à Puerto Casado, à Puerto Sastre... Don Ziggiotti put les visiter en 1960. Auparavant, en 1948, la mission salésienne du Chaco Paraguayo était devenue un vicariat apostolique.

Au Venezuela, sur les rives du Haut-Orénoque, les salésiens ont planté en 1932 une autre mission, dont le centre est à *Puerto Ayacucho* [4]. De préfecture apostolique, telle que l'avait fondée Mgr de Ferrari, la mission est devenue vicariat apostolique en 1953. Les religieux ont établi dans cette région des écoles et des dispensaires, notamment au profit des Indiens Uakibis.

Missions du Brésil

C'est au Brésil, toutefois, que l'activité missionnaire de la congrégation s'est, depuis 1910, le plus largement développée. Là, les salésiens ont reçu en partage de vastes morceaux de « l'enfer vert »: Mato Grosso et bassin de l'Amazonie. Depuis l'époque de Mgr Lasagna, un travail important a été entrepris auprès des Indiens qui sillonnent les fleuves et les forêts de ces immenses régions.

Au Mato Grosso, des résultats appréciables avaient déjà été obtenus auprès des Bororos. En manière de récompense, le Saint-Siège élevait à l'épiscopat le provincial des salésiens, Antoine Malan, en lui confiant la prélature de *Registro do Araguaia.* C'était en 1914. Le territoire de la prélature mesurait 275.000 kilomètres carrés et était peuplé de Blancs, *fazendeiros* éleveurs de bétail et *garimpeiros* chercheurs de diamant, et d'Indiens, Bororos, Carajas, Chavantès... Ces derniers avaient depuis toujours une ré-

[3] Voir E. Ceria, *Annali...*, t. IV, pp. 309-321 et *Bollettino salesiano,* novembre 1960, pp. 456-458.

[4] Voir *Bollettino salesiano,* mars 1934, pp. 83-85.

putation de férocité. Missionnés une première fois par les capucins dans les années 1860-1880, ils avaient contracté la haine des civilisés depuis qu'ils s'étaient heurtés aux chercheurs de diamant. On le vit bien quand, le 1er novembre 1934, ils massacrèrent froidement deux salésiens, le Suisse Fuchs et le Brésilien Sacilotti [5]. Il fallut attendre le 29 janvier 1951 pour que le vieux missionnaire Colbacchini réussît enfin à les approcher. Dans le domaine scientifique, les salésiens du Mato Grosso ont constitué à Campo Grande un musée *(Museu Dom Bosco),* très précieux pour la connaissance des Indiens du Brésil. Les PP. Albisetti et Venturelli, qui en sont les réalisateurs, ont fait paraître en outre une « Encyclopédie bororo » d'une grande richesse de documentation. C'est ce qui a fait dire à un ethnologue français, Claude Lévi-Strauss, que « les Indiens Bororos resteront sans doute la tribu la mieux étudiée de toute l'Amérique tropicale » [6].

Une deuxième mission brésilienne est aux mains des salésiens depuis 1914, celle du *Rio Negro,* située au nord-ouest du pays aux confins de la Colombie et du Venezuela [7]. Ce fut le P. Bálzola, un vétéran du Mato Grosso, que l'on chargea d'aller reconnaître le terrain. Son arrivée à São Gabriel, centre de la région, au mois de mai 1915, marquait le commencement de l'activité missionnaire. Il entreprit des randonnées dans le pays, ce qui lui permit de prendre la mesure des violences et des cupidités qui se déchaînaient autour de l'or noir, c'est-à-dire ici du caoutchouc. Trois grandes tribus peuplaient ce territoire: les Tucanos, célèbres pour leurs orgies homériques; les Macus, les plus sauvages et les plus méprisés; et les Tarianos. Les missionnaires, ayant à leur tête Mgr Giordano, adoptèrent à leur égard la statégie habituelle: établissement de résidences dans des endroits d'accès facile, soins apportés plus spécialement à la jeunesse. C'est ainsi que sous la conduite de Mgr Massa, nouveau supérieur de la mission à partir de 1921, des foyers de civilisation chrétienne se sont multipliés, à Taraquá, à Barcelos, à Moura, à Marabitana...

[5] Consulter J. Duroure, *Sur le Fleuve de la Mort,* Lyon 1936, et P. Mongour, *Face aux redoutables Chavantès,* Le Puy 1957 (avec une introduction de J.-B. Couturon, ancien administrateur apostolique de Registro do Araguaia).

[6] Cité d'après le *Bollettino salesiano,* juillet 1963, p. 241.

[7] Voir E. Ceria, *Annali...,* t. IV, pp. 338-355 et Missioni salesiane, *Prefettura apostolica del Rio Negro,* Turin 1925.

En 1926, les salésiens acceptèrent la mission de *Porto Velho,* au voisinage de la Bolivie [8]. Grande comme l'Italie, cette région a été définie comme « la zone la plus malsaine du monde ». Un des premiers soucis des missionnaires, notamment du P. Nicoletti, fut de bâtir un hôpital à Porto Velho.

Avec la nouvelle prélature de *Humaitá,* érigée en 1961, c'était le coeur de la forêt amazonienne qui était confié aux missionnaires salésiens.

Les missions de l'Inde

Après l'Amérique du Sud, c'est l'Inde qui détient la palme pour le nombre des missions salésiennes [9].

C'est sous Don Rua, on s'en souvient, qu'un premier noyau de salésiens avait débarqué sur la côte orientale et s'était mis au travail dans l'ancien diocèse de Mylapore. En fait, l'oeuvre indienne ne devait démarrer vraiment qu'une quinzaine d'années plus tard, et dans une région totalement différente, située aux confins du Tibet et de la Birmanie, l'Assam.

Jusqu'en 1915, le préfecture apostolique de l'Assam avait été aux mains des missionnaires allemands de la congrégation des salvatoriens, qui en étaient les véritables fondateurs. Après qu'ils en eurent été écartés pendant la guerre à cause de leur nationalité, les jésuites avaient tenté, malgré un personnel réduit, de tenir les positions acquises. C'est alors que le cardinal Van Rossum, préfet de la Propagande, pensa s'adresser aux salésiens. En dépit de graves difficultés de personnel, le P. Albera céda en 1921 à ses instances. L'année suivante, le jour de l'Epiphanie, onze salésiens accostaient à Bombay. A leur tête, le Français Louis Mathias, un réalisateur de premier plan, futur « Cagliero de l'Inde ». Ils s'établirent à Shillong et commencèrent leur apostolat parmi les Khasi, dont ils gagnèrent assez rapidement les sympathies. Mgr Mathias, devenu préfet apostolique en 1923,

[8] Voir *Bollettino salesiano,* mars 1954, pp. 93-95 et août 1960, pp. 330-333.

[9] Sur l'oeuvre salésienne en Inde, voir E. CERIA, *Annali...,* t. IV, pp. 417-428; *Bollettino salesiano,* mars 1965, pp. 85-88 et novembre 1965, pp. 306-310. Il faut consulter surtout L. MATHIAS, *Quarant'anni di missione in India,* t. I, Turin 1965. Mgr Mathias est mort avant d'avoir pu faire paraître le deuxième tome de son histoire.

multipliait les centres de mission. Fidèle à sa devise *Aude et spera,* il créait sans tarder un noviciat, quitte à faire venir des recrues d'Italie pour les mêler aux premiers salésiens indiens.

L'action des missionnaires ne restait pas limitée à Shillong et à l'Assam. Grâce à la bienveillance que leur témoignait l'archevêque jésuite de Calcutta, Mgr Périer, ils purent faire leur entrée dans la métropole du Bengale, où ils prenaient en charge la paroisse de la cathédrale et héritaient de l'ancienne imprimerie des jésuites, la *Catholic Orphan Press.*

1928 fut une année importante. De nouvelles perspectives s'ouvraient avec la décision romaine de confier aux salésiens le diocèse de Krishnagar et l'archidiocèse de Madras. Le P. Bars fut nommé administrateur apostolique du premier, tandis que l'important siège de Madras revenait au P. Méderlet. En Assam même, les choses prenaient une excellente tournure, à tel point que l'on parlait d'une « nouvelle Pentecôte » en ce pays.

Nouveaux développements à partir de 1934: au retour des fêtes de la canonisation de Don Bosco, Mgr Mathias était nommé évêque de Shillong, désormais érigé en diocèse, tandis qu'on destinait à l'évêché de Krishnagar un de ses collaborateurs, le P. Ferrando. Mais voilà qu'un an plus tard, le siège de Madras étant devenu vacant après la mort inattendue de Mgr Méderlet, l'évêque de Shillong était nommé archevêque de cette ville.

Son nom désormais allait se confondre avec celui de la grande métropole du sud-est: Mathias, archevêque de Madras! En peu de temps, il devenait une figure connue et respectée dans tout le pays, et un des leaders de l'Église et de l'épiscopat de l'Inde. Avant comme après l'indépendance, sa voix était entendue des autorités. Avec le franc-parler et la cordialité qui le caractérisaient, on le vit prendre parti contre certaines opinions de Gandhi, selon lesquelles le missionnaire ne devait s'occuper que d'action sociale sans chercher à obtenir des conversions. Dans le domaine social, du reste, l'archevêque ne chômait pas, comme en témoigne le grand nombre de réalisations dont il a été l'enthousiaste initiateur: maisons pour les sans-abri, hôpital et cliniques, centres de distribution de riz, foyer pour les incurables...

Mais de nouveaux changements allaient intervenir dans l'organisation ecclésiastique des régions confiées aux salésiens. Le diocèse de Shillong, aux proportions trop vastes, présentait en outre un accroissement si sensible du nombre des catholiques

que Rome décidait de le couper en deux. Ainsi fut érigé en 1951 le nouveau diocèse de Dibrugarh, couvrant la partie orientale de l'Assam. Son premier titulaire était encore un salésien, Mgr Marengo. Un an plus tard, l'archidiocèse de Madras subit à son tour une réorganisation. Tandis que l'antique siège de Mylapore était réuni à celui de Madras, Vellore s'en voyait détaché et son siège confié au premier évêque salésien d'origine indienne, Mgr Mariaselvam. Au bout d'une période relativement courte, ce cinquième diocèse de mission représentait pour les salésiens une sorte de couronnement de leur travail en Inde.

Vicissitudes de la mission en Chine

Contrastant avec l'expansion presque régulière des missions en Inde, l'activité des salésiens en Chine a connu une histoire troublée. Les événements politiques dont ce pays a été le théâtre depuis le début de ce siècle, ne pouvaient manquer d'avoir leurs répercussions sur le travail des missionnaires [10].

Les salésiens étaient en Chine depuis 1906. Leur premier champ d'action fut la ville portugaise de Macao. Un premier contretemps s'était produit quand la révolution portugaise de 1910 chassa les religieux de Macao, qu'ils purent d'ailleurs regagner au bout d'un an. Toutefois, à la faveur de cette épreuve, les salésiens avaient pu s'établir sur le territoire chinois, dans la région du Heung-Shan, entre Macao et Canton. Là, les PP. Versiglia et Olive se dépensaient du mieux qu'ils pouvaient, s'efforçant de constituer de petites communautés de chrétiens à Seak-Kei, à Mong-Ciau, à Ngan-Hang... Ils accordaient des soins attentifs à la formation de catéchistes et tentaient d'acclimater dans le pays une forme d'Action catholique.

Les salésiens devaient travailler dans la mission du Heung-Shan jusqu'en 1928, date à laquelle ils furent relayés par les jésuites. Mais depuis 1917, on leur avait confié la mission de Shiu-Chow, au nord de Canton. Celle-ci devait être érigée en vicariat apos-

[10] Pour l'action en Chine, voir E. CERIA, *Annali...*, t. IV, pp. 370-389; *Don Bosco nel mondo,* 1964, pp. 293-294; MISSIONI SALESIANE, *L'orfanotrofio di Macau e la missione dell'Heung-Shan in Cina,* Turin 1925, et *Vicariato apostolico di Shiu Chow in Cina (Leng Nam Tou),* Turin 1925.

tolique en 1920 et remise à son premier évêque, Mgr Versiglia. Sur ce nouveau terrain, nombre de réalisations virent le jour: résidences missionnaires, églises et chapelles, écoles de garçons et de filles, et surtout, deux écoles normales bien équipées et un séminaire de vocations. Mais le 25 février 1930, au cours d'une tournée dans les environs de Sui-Pin, Mgr Versiglia fut assailli par une bande de pirates et assassiné. Son compagnon, le P. Caravario, subit le même sort [11]. La relève fut assurée par Mgr Canazei.

L'éclatement en 1937 de la guerre sino-japonaise marquait le début d'une période très dure pour les missions. Cette guerre devait durer jusqu'en 1945, date à laquelle l'activité missionnaire reprit de plus belle dans toute l'Église de Chine. Le vicariat de Shiu-Chow, érigé en diocèse, recevait en 1948 son nouvel évêque, Mgr Arduino. Entre-temps, au mois d'octobre 1946, les premiers salésiens étaient arrivés à Pékin.

L'optimisme fut de courte durée. Les troupes de Mao-Tsé-Toung se rendaient maîtres peu à peu de tout le territoire. La proclamation en 1949 de la République populaire annonçait la fin des missions dans ce pays. On assista à la paralysie progressive de toutes les institutions catholiques. Nous parlerons dans un article spécial de la persécution qui s'ensuivit. En 1954, il ne restait en Chine communiste que vingt et un salésiens, parmi lesquels aucun étranger. La mission salésienne de Shiu-Chow n'était plus en somme qu'une mission théorique.

La mission de Thaïlande

Les salésiens étaient entrés en Thaïlande (Siam) en 1927 [12]. Trois ans plus tard, on leur confiait officiellement une mission appartenant jusque-là aux Missions étrangères de Paris, qui avait pour centres principaux Ratburi et Bang-Nok-Khuek. Il s'agissait d'une immense bande de territoire, longue de 1435 kilomètres, courant tout au long de la péninsule.

Fidèles à la consigne de Pie XI (« A l'exemple de Don Bosco,

[11] Consulter G. Bosio, *Monsignor Versiglia e Don Caravario,* Turin 1935.
[12] Voir *Don Bosco nel mondo,* 1964, pp. 298-299, et *Bollettino salesiano,* juin 1966, pp. 25-27.

vous irez aux jeunes »), les salésiens, conduits par le P. Pasotti, créèrent des oratoires et des écoles qui attiraient pêle-mêle des païens et des chrétiens. Le collège de Ban-Pong, qui comptait en 1937 quatre cents élèves, atteignait en 1966 le chiffre record de mille cinq cents. D'une manière générale, c'est l'école qui devait se révéler comme l'oeuvre missionnaire la plus appropriée au pays et la plus estimée. Dans le secteur professionnel, citons à ce propos l'école de Bangkok.

Devenue en 1934 préfecture apostolique sous la juridiction de Mgr Pasotti, la mission thaïlandaise est depuis 1941 un vicariat apostolique. Son centre, fixé pendant un temps à Ratburi, a été transporté à Bang-Nok-Khuek.

La mission du Katanga

« Quel beau jour ce sera, quand les missionnaires salésiens du Congo donneront la main à ceux de l'Afrique du Nord! ». Cette exclamation attribuée à Don Bosco n'est pas tellement loin de correspondre à la réalité, telle que ses successeurs ont pu l'observer.

De fait, la première maison salésienne en terre africaine avait été celle d'Oran, fondée en 1891, et c'est en Afrique du Nord que Don Bosco fut d'abord connu. Néanmoins, ces oeuvres n'étaient pas directement missionnaires. Il n'en allait pas de même pour le foyer salésien qui se développa à partir de 1911 dans la province du Katanga, au sud du Congo [13]. Dans ce petit centre provincial qu'était alors Élisabethville, les premiers missionnaires, des Belges pour la plupart, montèrent un embryon d'école professionnelle. Le P. Sak, leur directeur, parcourait les chefferies d'alentour, en quête d'éventuels élèves... Avec le temps, l'école prit de l'importance et on rapporte qu'en 1922, des visiteurs de marque ne cachaient pas leur admiration devant ses ateliers de mécanique, de typographie ou de reliure. De nouveaux centres étaient mis en place à Kiniama, à La Kafubu. A partir de 1925, date de l'érection de la préfecture apostolique du Haut-Luapula, la mission s'organisait méthodiquement sous l'impulsion de Mgr

[13] Voir E. CERIA, *Annali...*, t. IV, pp. 356-369, et *Bollettino salesiano*, juillet 1960, pp. 290-294.

Sak. Elevée au rang de vicariat apostolique en 1939, elle devenait vingt ans plus tard le diocèse de Sakania.

Au total, on pouvait compter en 1964 quinze territoires de mission régis par des salésiens, se répartissant de la manière suivante: sept missions en Amérique du Sud, sept en Asie et une en Afrique. Mais ce chiffre n'est pas clos, de nouvelles missions s'étant ajoutées depuis lors aux précédentes.

Dans les territoires de mission non salésiens

En dehors des missions directement confiées aux religieux de Don Bosco, nombreuses sont les régions du monde (principalement de ce qu'il est convenu d'appeler le tiers monde) où ils ont ouvert des centres à caractère plus ou moins missionnaire. Faute de pouvoir les énumérer tous, il convient de survoler les endroits où leur implantation est la plus forte [14].

Commençons par l'*Afrique*. Dans les pays de l'Afrique du Nord, l'activité des salésiens s'exerçait avec succès au milieu de la population européenne, principalement dans des paroisses et dans des patronages à Oran, Alger, Tunis, Casablanca, Kenitra... Rattachées aux provinces françaises, ces oeuvres avaient connu une poussée importante entre les deux guerres, grâce notamment au P. Beissière. A partir de 1960, les événements de la décolonisation furent fatals à plusieurs. En revanche, une activité nouvelle s'est développée en faveur des jeunes musulmans comme c'est le cas dans les écoles d'Oran et de Bouisseville.

Plus bas, l'on rencontre des salésiens espagnols dans les îles Canaries (Las Palmas, Santa Cruz de Tenerife); des portugais dans les îles du Cap Vert (São Vicente); des français au Congo-Brazzaville (Pointe-Noire) et au Gabon (Sindara). Compte tenu des besoins de ces pays, il s'agit là, dans la plupart des cas, d'écoles professionnelles. Partis du Katanga, dont nous avons parlé, des missionnaires ont gagné les pays voisins du Ruanda et du Burundi. Au Ruanda, ils ont monté en 1953 une école professionnelle à Kigali. Leur entrée au Burundi date de l'ouverture en 1962

[14] Pour ce rapide tour du monde, le meilleur guide est *Don Bosco nel mondo,* 1964, qui contient en particulier des cartes des divers points du globe où les salésiens sont au travail.

d'un collège à Ngozi. En 1959 pouvait naître la première province salésienne d'Afrique qui regroupait une vingtaine de fondations d'Afrique centrale. En 1960, elle ouvrait déjà à Kansebula une maison de noviciat et d'études philosophiques.

Au sud du continent, les salésiens de la province anglo-irlandaise ont fait de la lointaine et difficile fondation du Cap l'une des meilleures écoles professionnelles du pays. En plus des centres d'éducation pour Européens ouverts à Lansdowne (1932), Daleside (1949), Johannesburg (1952) en Afrique du Sud, ils ont fondé une école pour Africains à Bremersdorp, dans le Swaziland. L'installation en 1959 d'un noviciat à Daleside était un bon présage pour l'avenir.

Passons en *Asie,* en nous arrêtant d'abord dans l'étonnante province du Moyen-Orient. Celle-ci s'étend en fait sur trois continents, puisqu'elle rassemble les maisons salésiennes de Turquie, d'Égypte, d'Iran, du Liban, de Syrie, de Jordanie et d'Israël. Les problèmes y sont d'une incroyable complexité, en raison de la diversité des langues, des religions, des rites, sans rien dire des contrastes politiques. A l'origine, plusieurs des oeuvres étaient tout simplement des écoles pour les colonies italiennes établies à Istamboul, à Izmir, au Caire, à Jérusalem. Mais, lors de sa visite en décembre 1954, Don Ziggiotti pouvait se féliciter du caractère « oecuménique » des institutions salésiennes [15]. Dans la maison de Téhéran, il ne dénombrait pas moins de douze religions ou rites différents, les catholiques ne constituant là qu'une minorité. Plus récemment, des maisons ont été ouvertes à Alep en Syrie (1948), à Beyrouth au Liban (1952), à Abadan en Iran (1954). Une maison de formation allant du juvénat à la philosophie fonctionne depuis 1957 à El Hussun au Liban.

En Inde, les salésiens régissent, en plus des cinq diocèses déjà évoqués, trois provinces: celle de Gauhati pour le nord-est, celle de Madras pour le sud et celle de Calcutta pour le nord. Le nombre des vocations indiennes est un signe particulièrement encourageant pour l'avenir. A la province de Madras est rattachée la fondation d'Ettukal dans l'île de Ceylan. La province de Calcutta englobe de son côté quelques maisons situées en Birmanie. Les salésiens étaient entrés dans ce pays en 1937 pour s'occuper

[15] *Bollettino salesiano,* février 1955, pp. 56-58; septembre 1953, pp. 326-328.

d'un orphelinat à Mandalay. Ils se dépensèrent beaucoup par la suite pour y trouver des vocations, créant dans ce but un « aspirantat » à Anisakan en 1957. Auparavant ils étaient arrivés dans la capitale Rangoon.

Au-delà du vicariat apostolique de Ratburi en Thaïlande (et de la province salésienne de Bangkok), il y a la province de Hong-Kong qui rassemble les maisons de Hong-Kong, de Macao, du Vietnam et de Formose. L'efflorescence d'oeuvres salésiennes à Hong-Kong (y compris d'une maison pour vocations) est due au repli des religieux de la Chine continentale. Au Vietnam du Sud, les salésiens ont poursuivi leur travail malgré la guerre qui y faisait rage. Ils ont déjà obtenu quelques résultats sur le plan des vocations grâce au juvénat de Thu-Duc, ouvert en 1955, et au noviciat de Tram-Hanh, qui date de 1962. Une bonne école professionnelle était en activité depuis 1955 à Go-Vap. Citons ici au passage les fondations dans l'île portugaise de Timor. Établis depuis 1946 dans la capitale Dili, ils ont ouvert des centres d'éducation à Ossu en 1960 et à Baucau en 1962.

Les premiers salésiens étaient arrivés au Japon en 1926 et leur apostolat débuta dans l'île de Kiou-Siou, principalement à Miyasaki, à Nakatsu et à Oita [16]. A la tête de l'équipe se trouvait le P. Cimatti. Figure attachante que celle de ce missionnaire que Don Ziggiotti considérait comme le type le plus achevé du salésien qu'il lui ait été donné de connaître. Simple, jovial, actif, le P. Cimatti était aussi un musicien de talent qui savait se servir de son art pour faire de l'apostolat. En 1928, les provinces civiles de Miyasaki et d'Oita étaient érigées en territoire de mission confié aux salésiens. La nouvelle mission devenait en 1935 une préfecture apostolique, à la tête de laquelle fut placé Mgr Cimatti. Pendant la guerre, qui vit tous les supérieurs de mission étrangers remplacés par des Japonais, celui-ci laissait sa place et consacrait alors tous ses soins à la province Saint-François-Xavier, mise sur pied en 1937. L'oeuvre salésienne d'abord établie à Kiou-Siou montait vers le nord. Elle était présente depuis 1933 à Tokyo, et faisait son entrée à Osaka en 1949. Son activité s'exerçait de préférence dans les oratoires, dans les paroisses (de grandes églises ont été construites à Beppu, Oita et Tokyo) ainsi

[16] Consulter principalement V. CIMATTI, *Nell'Impero del Sol levante*, Turin 1953. Sur la personnalité et l'oeuvre de Mgr Cimatti, voir *Bollettino salesiano*, décembre 1965, pp. 367-369; janvier 1966, pp. 11-18.

que dans les écoles. A cela il faut ajouter un intéressant effort dans le domaine de la presse chrétienne, qui a culminé en 1965 avec la traduction de la Bible dans la langue parlée, le mérite en revenant au P. Barbaro. Des vocations salésiennes ont été accueillies dans le noviciat et le scolasticat de philosophie établis à Tokyo-Chofu.

Les salésiens de l'empire du Soleil levant se sont laissé tenter en 1955 par le pays du Matin calme, la Corée [17]. Appelés et aidés par Mgr Henry, vicaire apostolique en Corée du Sud, ils purent créer une école à Kwang-Ju. En quelques années, celle-ci prit de vastes proportions, jusqu'à compter mille quatre cents élèves, presque tous non chrétiens. Sur les instances de Mgr Ro, archevêque de Séoul, les salésiens se sont chargés en outre d'une paroisse populaire dans les faubourgs de la capitale.

Venant de Chine, des missionnaires se sont rabattus en 1951 sur les îles Philippines, où leur apostolat a aussitôt porté ses fruits [18]. On a vu surgir plusieurs oratoires à Manille, un foyer de jeunes à Cebú, une école professionnelle à Victoria, des écoles à Manille et à Tarlac. Toutes ces maisons, naguère rattachées à celles de Chine, ont été constituées depuis 1963 en province autonome.

Il convient de mentionner enfin les oeuvres d'*Australie* [19]. De 1922 à 1927, les salésiens ont administré, en la personne de Mgr Coppo, le vicariat apostolique de Kimberley, dons l'ouest du continent, les missionnaires pallottins de nationalité allemande ayant dû un moment leur céder la place. Grâce à des renforts de salésiens venant des États-Unis, une école agricole pouvait voir le jour en 1927 à Sunbury, dans la région de Melbourne. En 1940, un *Don Bosco boys' club and hostel* voyait le jour à Melbourne et un *Boys' town* en 1943 à Adelaïde et en 1952 à Engadine. Le centre de l'oeuvre australienne a été fixé à Chadstone, où réside depuis 1958 un provincial d'Australie.

[17] Pour la Corée, voir *Bollettino salesiano,* mars 1962, pp. 94-98, et octobre 1963, pp. 346-350.

[18] Pour les Philippines, voir *Bollettino salesiano,* juillet 1965, pp. 213-217.

[19] Pour l'Australie, voir *Bollettino salesiano,* février 1959, pp. 57-58.

Conclusion

De 1910 à 1965, l'expansion missionnaire est évidente. Elle est due à l'idéal missionnaire qui n'a cessé d'animer la congrégation salésienne, mais qui s'est montré particulièrement vivace au cours des années 1925-1939.

On peut l'attribuer aussi à la méthode d'évangélisation adoptée par les salésiens. Fidèles aux consignes de Don Bosco, ils ont, selon une expression du P. Auffray, « piqué droit à la jeunesse » [20]. Cela s'est vérifié non pas seulement dans les oratoires, les écoles ou les foyers, mais aussi dans les paroisses et les postes de mission. Aux jeunes, ils s'efforçaient d'apporter la joie grâce aux loisirs, aux jeux, à la musique. Ils leur apportaient aussi la formation scolaire, professionnelle et agricole, participant ainsi à l'oeuvre de progrès entreprise dans les pays en voie de développement. Après quelques années, ils se trouvaient généralement au milieu de populations qui les aimaient et dans lesquelles un noyau de jeunes chrétiens était le meilleur gage de l'avenir. Pratiques avant tout, affables, fervents, les missionnaires salésiens se sont lancés dans l'action en adaptant du mieux qu'ils pouvaient les principes appris en Europe aux conditions des populations nouvelles qu'ils rencontraient. Cependant, ils ont fourni en quelques endroits une importante contribution dans le domaine de la culture scientifique et religieuse, comme ce fut le cas au Mato Grosso et au Japon.

Les missions salésiennes ont fêté en 1965 leur quatre-vingt-dixième anniversaire. Elles sont jeunes encore, comparées à celles des franciscains ou des jésuites. Elles nous paraissent vigoureuses, comme le prouve l'acceptation de nouveaux territoires, chez les Indiens du Mexique et de Colombie, et au Bhoutan.

Qu'en sera-t-il demain? En tout cas, avec l'avènement d'une conscience plus universaliste chez les catholiques et chez les non-catholiques, il semble qu'une période nouvelle se soit ouverte dans l'histoire de l'évangélisation des peuples, et donc dans celle des missions des disciples de Don Bosco.

[20] A. AUFFRAY, *Les missions salésiennes,* Lyon 1936, p. 14.

CHAPITRE 27

LES SALÉSIENS PERSÉCUTÉS

En 1896, les salésiens avaient été chassés de l'Équateur. A partir de 1901, ils subissaient de graves dommages en France. En 1910, le Portugal prenait le relais et les mettait à la porte de tous ses territoires. On ne peut donc pas dire que les persécutions soient chose nouvelle dans l'histoire salésienne.

Il reste que les guerres et les troubles de ces dernières décennies ont eu des répercussions autrement dramatiques. En plusieurs endroits du globe, surtout sous les pontificats de Pie XI et de Pie XII, des foyers de sectarisme antireligieux se sont allumés, qui ont infligé à l'oeuvre salésienne des pertes considérables et coûté la vie à un nombre important de religieux. Certains d'entre eux ont enduré un véritable martyre.

Ces persécutions, il faut le noter, ont été causées en Espagne, en Europe centrale et en Chine, par le terrorisme d'extrême-gauche, mais c'est l'extrême-droite nazie qui est à l'origine de celles de Pologne. En certains cas, tel salésien qui avait survécu à l'un tombait sous les coups de l'autre.

En Espagne (1936-1939)

L'affreuse guerre civile qui ensanglanta l'Espagne de 1936 à 1939, et qui devait se répercuter à travers toute l'Europe, s'est accompagnée d'une persécution religieuse d'une extrême violence [1].

[1] Concernant la persécution des salésiens en Espagne, nous nous sommes servi surtout de A. BURDEUS, *Lauros y palmas,* Barcelone 1958. Le P. Francisco de la Hoz, dans l'édition espagnole du *Précis d'histoire salésienne* (Séville 1965), citait également: A. BURDEUS, *Jaime Ortiz, 4026,* Barcelone

Dès 1931, la destruction de la monarchie avait donné le signal d'une hostilité de plus en plus ouverte contre l'Église; accusée d'être l'ennemie de la République. La guerre qui éclata le 17 juillet 1936 devait lui porter des coups terribles. D'innombrables massacres, que l'on imputa aux anarchistes et aux communistes, décimèrent les rangs du clergé et des congrégations religieuses. A lui seul, le chiffre des victimes fait pressentir l'horreur de ce qui s'est passé: en trois ans, l'Église d'Espagne aurait perdu onze évêques, quatre mille deux cents prêtres, deux mille cinq cents religieux, quarante-cinq religieuses et un grand nombre de laïcs catholiques. A quoi s'ajoutent les destructions d'édifices religieux.

Les salésiens payèrent leur tribut à la violence. Avant la guerre ils étaient près de huit cents religieux répartis en une cinquantaine de maisons. Une statistique publiée en 1964 dénombrait quatre-vingt dix-sept victimes salésiennes au sens large: trente-neuf prêtres, vingt-deux clercs, vingt-six coadjuteurs, deux soeurs, trois aspirants, trois coopérateurs et deux employés de maison [2]. Trois cent cinquante religieux subirent la prison. Les maisons connurent un sort variable mais beaucoup furent soit incendiées, soit pillées, soit transformées en casernes, en hôpitaux ou en prisons.

Comment a-t-on pu en arriver là? Selon le P. Burdeus, les éléments révolutionnaires fondaient la légitimité de leurs attaques contre les congrégations sur deux grands chefs d'accusation: les religieux font de la politique et ils cachent des armes dans leurs couvents [3]. La fiction des couvents-arsenaux était assez risible, surtout dans le cas des maisons salésiennes ouvertes à tous. Malgré cela, elle s'accréditait. Il est vrai qu'à Alicante, les assaillants étaient tombés sur une espèce de canon qui servait à l'oratoire de distributeur automatique de caramels...

A l'accusation qui leur était lancée d'être les ennemis du peuple et de la classe ouvrière, les salésiens opposaient parfois une fière réplique. On nous rapporte à ce sujet quelques échanges de mots significatifs:

« Vous connaissez notre collège, disait aux révolutionnaires

1953; F. Villanueva, *Estampas de martirio,* Cadix 1960; C. Ripoll, *Las protomártires salesianas,* Barcelone 1965; A. Montero, *Historia de la persecución religiosa en España (1936-1939),* Madrid 1961; ainsi que les actes des Procès diocésains des victimes.

[2] D'après *Don Bosco nel mondo,* Turin 1964, pp. 104-105.

[3] Voir A. Burdeus, *Lauros y palmas,* p. 14.

le directeur de la maison de Valence, et vous savez combien il y a d'enfants pauvres qui y reçoivent une instruction gratuite. Vous avez certainement un idéal...

— Nous faisons ce qu'on nous dit de faire... [4] ».

Le P. Juan Alberto, directeur de San Vicente dels Horts, eut une conversation semblable avec le jeune chef de la patrouille venue « visiter » la maison:

« Vous vous adonnez...?

— A l'éducation des enfants pauvres, des fils d'ouvriers.

— Et que leur enseignez-vous?

— Nous leur donnons une culture générale: castillan, français, mathématiques, religion...

— Et tous ces enfants mangent et dorment ici?

— Oui, Monsieur.

— Gratuitement?

— Gratuitement, tous ».

Le chef demanda à voir les élèves. C'était l'heure du coucher et ils étaient au dortoir. L'irruption des miliciens en armes leur causa une frayeur bien compréhensible. Cependant, le déplacement fut bénéfique. L'attachement évident des élèves à leurs maîtres et la pauvreté qui régnait dans la maison firent une impression favorable sur les révolutionnaires. Ce jour-là, rien ne se passa, sinon que les salésiens reçurent l'ordre de faire disparaître tous les objets du culte et que défense leur fut faite de parler de religion [5].

Plusieurs témoignages font état d'une sorte de sympathie larvée entre les salésiens et les « rouges ». Le coadjuteur Jaime Ortiz de Barcelone, en avouant sa condition de religieux, expliqua qu'il avait pour mission d'éduquer la jeunesse ouvrière. On lui répondit, sur un ton qui trahissait quelque gêne, que c'était très bien... A Cadix, ils épargnèrent le collège salésien parce qu'il abritait les enfants de plusieurs des leurs. La maison d'Utrera, la plus ancienne des maisons d'Espagne, échappa au mauvais sort qu'on lui réservait grâce à une intuition fort démocratique de son directeur qui invita à sa table des gens de tout bord, y compris, nous dit-on, des communistes.

Il ne faut cependant pas majorer l'importance de ces faits.

[4] D'après A. BURDEUS, *Lauros y palmas*, p. 311.
[5] D'après A. BURDEUS, *Lauros y palmas*, p. 87.

En règle générale, le religieux salésien a connu le traitement réservé à tout *cura* espagnol. Dans le meilleur des cas, c'était la clandestinité ou la fuite. Durant les premiers jours de la révolution, beaucoup de salésiens se virent contraints d'abandonner leurs maisons ou leurs écoles pour échapper au danger qui les menaçait. A Villena, ils se sauvèrent en escaladant de nuit les toits des maisons pour se réfugier finalement dans la demeure d'un coopérateur. Beaucoup arrivèrent de la sorte à se cacher chez des amis qui les hébergeaient au péril de leur propre vie. Il y en eut qui s'évadèrent à l'étranger, notamment en France, d'où ils faisaient parvenir des secours à leurs confrères. Il faut dire que les religieux d'origine étrangère, des Italiens pour la plupart, purent regagner leur pays sans encombre.

Ceux qui ne trouvaient pas d'asile étaient à plaindre. Seuls, sans amis, sans moyens de subsistance, ils erraient au milieu d'une foule déchaînée ou affolée. A tout moment, une patrouille pouvait exiger, pistolet au poing, des papiers qu'ils n'avaient pas, carnet syndical ou sauf-conduit signé par quelque « comité local ». « Les maisons leur fermaient les portes; les trains les refoulaient; la rue les dénonçait » [6]. A moins de trouver des amis qui acceptent de partager avec eux « le danger, le pain et le toit », ils en étaient réduits à passer les nuits sur les bancs des jardins publics.

Enfin, il y a eu ceux que Pie XI devait qualifier « de vrais martyrs dans le sens glorieux et sacré du terme » [7]. Chacune des trois provinces salésiennes en a fourni son contingent: trente-trois pour la province de Barcelone, vingt-deux pour celle de Séville et quarante-deux pour celle de Madrid.

En tête de cette longue liste, il convient de placer l'inspecteur de Barcelone, le P. José Calasanz. Reconnu comme prêtre lors d'un contrôle parce qu'il emportait une soutane dans sa valise, il avait été invité un jour avec d'autres salésiens à monter dans un camion pour aller « faire un tour » du côté de Valence. Au moment où le convoi passait devant le pont San José, on entendit une détonation. L'inspecteur s'était affaissé sur les épaules du coadjuteur Florencio Celdan, qu'il couvrait de son sang. Une balle, tirée à bout portant, venait de lui fracasser la tête.

[6] A. BURDEUS, *Lauros y palmas,* p. 172.

[7] Discours de Pie XI aux réfugiés espagnols, d'après le *Bollettino salesiano,* octobre 1963, p. 226.

Pour la plupart des victimes, nous ignorons presque tout des circonstances de leur mort. Tout au plus, quand on avait la chance de retrouver leur cadavre, pouvait-on deviner ce qui s'était passé. Il n'était pas rare d'y lire la trace des tortures subies avant le coup de grâce. Les diagnostics disaient en général: hémorragie interne, hémorragie cérébrale, choc traumatique. Voici de quelle manière on a pu imaginer les derniers instants des victimes salésiennes: « Elles étaient chassées en pleine rue, ou dans la maison que leur servait de refuge, et de là, sans autre formalité, on les conduisait provisoirement dans le local de quelque comité de quartier, où fréquemment on les torturait. Puis, dans une de ces fatales « autos de la mort », on les menait jusqu'aux abords de la ville. Là, on les criblait de balles et on les abandonnait près d'un fossé en attendant que les ambulances viennent le jour suivant ramasser leur horrible cargaison » [8].

Les rares fois où nous possédions quelque détail sur leur comportement devant la mort, une parole échappée de leurs lèvres avant l'exécution, on ne peut qu'être frappé par le courage et le sens chrétien de ces religieux au moment suprême. On raconte du P. Sergio Cid qu'ayant été prié de dire qui il était, il répondit avec une sorte d'emphase: « Je suis un prêtre salésien ». Et comme on allait le fusiller, il se dirigea vers les hommes du peloton d'exécution pour leur dire: « Que Dieu vous pardonne, comme je vous pardonne de tout coeur! » [9].

Les salésiens d'Espagne ont tenu à obtenir la glorification de leurs confrères martyrisés. Après la clôture en 1957 des trois procès diocésains de canonisation, leur cause a été introduite à Rome.

En Pologne (1939-1944)

L'invasion de la Pologne en septembre 1939 fut catastrophique à tout point de vue. Elle entraîna en peu de temps la débâcle du pays. Elle fut aussi le point de départ d'une persécution systématique, dont les cibles de choix ont été les Juifs et le clergé catholique. De 1939 à 1944, les deux provinces salésiennes de Pologne

[8] D'après A. BURDEUS, *Lauros y palmas*, p. 298.
[9] D'après A. BURDEUS, *Lauros y palmas*, p. 349.

perdirent près de quatre-vingt-dix religieux [10]. Sur leurs actes de décès figure la plupart du temps le nom d'un camp de concentration: Dachau, Mauthausen, Auschwitz, Dzialdow, Buchenwald... Ils avaient terminé là leur existence dans la chambre à gaz et au four crématoire.

Parfois, les moyens employés par les nazis furent de nature différente. Au mois d'octobre 1939, ils arrêtèrent, en même temps que tous les prêtres du district, cinq salésiens de la maison d'Aleksandrów Kujawski. D'abord jetés en prison, ceux-ci furent ensuite conduits à pied jusqu'à Gorna Grupa. Là, dans la nuit du 17 novembre, leurs gardiens les lâchèrent dans la forêt, avant de les abattre comme du gibier.

Dans la plupart des cas, on ne sait à peu près rien des circonstances qui ont entouré leur mort, sinon que tel ou tel a disparu à tel endroit. Cependant, nous possédons des témoignages apparemment indubitables sur la mort de quelques salésiens. Ils sont atroces.

Le P. Jean Swierc arriva au camp d'Auschwitz au mois de juin 1941. Il fut aussitôt affecté, avec un groupe d'Israélites, à la fameuse *Strafkompanie,* chargée de torturer les victimes avant de les faire mourir. A l'arrivée, interrogatoire par le commandant du « bloc de la mort »:

— Ton métier?

— Prêtre catholique.

A ces mots, le commandant lui assène deux coups de botte dans le ventre et lui flagelle le visage de son fouet, tellement que le sang se met à couler. Le lendemain, Swierc travaille à la fosse derrière la cuisine. Là, les coups pleuvent sur sa tête et ses épaules. Un coup plus terrible que les autres fait jaillir un de ses yeux hors de l'orbite. Un autre coup lui fracasse les dents. De faibles gémissements s'échappent de ses lèvres: « Jésus, miséricorde! ». Finalement le bourreau le saisit et le jette de toutes ses forces contre la carriole de pierres qu'il poussait. Il l'achève en lui écrasant la tête avec une de ces pierres, pendant qu'un groupe de S.S. ricane en contemplant la scène.

[10] Voir l'histoire de la persécution en Pologne dans P. TIRONE, *Medaglioni di 88 confratelli polacchi periti in tempo di guerra,* Turin 1954; en particulier les articles consacrés à Jean Swierc et à Joseph Kowalski. Compléter par le témoignage du P. Rokita, ancien provincial de Pologne, dans *Don Bosco nel mondo,* 1964, pp. 283-284.

Dans le même camp d'Auschwitz mourait le 3 juillet 1941 le P. Joseph Kowalski. Ce jeune prêtre de trente ans, naguère secrétaire du provincial de Cracovie, avait montré jusqu'au bout un courage exceptionnel dans l'exercice de son ministère. Véritable aumônier du camp, il était parvenu à grouper autour de lui un noyau de chrétiens. Un témoin raconte: « J'ai rencontré le P. Joseph Kowalski au camp de concentration d'Oswiecim (Auschwitz) en 1941, à l'endroit où l'on récitait les prières en commun. A quatre heures et demie du matin, pendant qu'il faisait encore nuit, un groupe de cinq à huit personnes se réunissait pour la prière dans un lieu retiré. L'âme de ce cercle qui s'élargissait chaque jour malgré les risques n'était autre que le P. Joseph ». On savait par ailleurs que le prêtre célébrait la messe, confessait et prêchait clandestinement. Un jour, pour se divertir, les gardiens jetèrent leurs prisonniers dans la fosse d'aisance pour les noyer. Kowalski réussit par hasard à remonter de là. Par manière de dérision, on lui demanda une bénédiction pour les noyés. Alors, lentement, publiquement, il récita le Pater, avec la demande de pardon. Une autre fois, un des nazis découvrit son chapelet. « Marche dessus », lui cria-t-il avec rage. Le prêtre se mit à genoux, ramassa le rosaire qu'il approcha de ses lèvres avec dévotion. Son bourreau en profita pour lui asséner un terrible coup de pied en plein visage et s'acharna sur lui jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Sans avoir connu les affres des camps de concentration, d'autres salésiens polonais ont trouvé la mort dans l'armée allemande ou russe.

Dans d'autres pays d'Europe centrale

Après la deuxième guerre mondiale, l'arrivée au pouvoir des communistes dans les pays d'Europe centrale (et dans l'Europe de l'Est) eut des conséquences déplorables pour les salésiens. Que ce soit pour des motifs proprement antireligieux ou à cause des réflexes socio-politiques dus à la doctrine marxiste, leur activité s'est vue rapidement entravée (en Pologne, par exemple), ou brutalement interrompue.

En Lithuanie, les salésiens étaient en 1944 au nombre de vingt-cinq, répartis en cinq centres. Les uns ont été déportés en Sibérie, d'autres fusillés. Quelques-uns ont quitté le pays et sont

restés à la disposition de leurs compatriotes émigrés comme eux. (On compte plus d'un million de Lithuaniens vivant dans une quinzaine de pays et fort bien organisés). Ils ont ouvert un juvénat au Venezuela. Depuis 1959, un institut pour les plus démunis des fils d'émigrés fonctionne à Castelnuovo Don Bosco. On y imprime un *Bulletin salésien* dans leur langue [11].

En Tchécoslovaquie, la situation était florissante avant la guerre [12]. Les deux provinces (Bohême-Moravie et Slovaquie) regroupaient alors vingt-sept maisons et quelque quatre cent cinquante religieux. On connaît le cas du P. Trochta. Ancien directeur très connu à Prague, il fut pris comme otage par les nazis et interné pendant trois ans dans des camps de concentration, dont il réchappa d'extrême justesse. Devenu en 1947 évêque de Litomerice, il n'allait pas tarder à connaître de nouvelles épreuves. D'abord assigné à résidence par les autorités communistes, il fut arrêté en 1952 pour avoir fondé, disait-on, un séminaire clandestin et un cercle catholique. Un tribunal le jugea et le condamna à vingt-cinq ans de prison. Le cas de Mgr Trochta, s'il est exemplaire, ne fut pas isolé. Pour ce qui est des maisons, elles ont toutes été réquisitionnées et occupées. La belle province de Slovaquie a été, semble-t-il, la plus touchée. Dans la nuit du 14 au 15 avril 1950, les trois cents salésiens, les trente novices et les postulants slovaques furent emmenés vers des camps de travail... Une centaine de salésiens de ce pays sont partis vivre à l'étranger. Ils ont fondé à Rome un petit séminaire pour les fils d'émigrés. En Belgique, ils ont ouvert une école professionnelle.

Établis en Hongrie depuis 1913, les salésiens y étaient près de deux cents en 1944 et ils y dirigeaient une dizaine de maisons. Après la deuxième guerre mondiale, ces maisons ont été occupées par le gouvernement. On ne possède guère de renseignements par ailleurs. En Yougoslavie, le régime plus libéral a permis aux salésiens de poursuivre leur ministère dans les paroisses. On y constate même une poussée de vocations sacerdotales.

[11] Voir *Bollettino salesiano,* août 1959, p. 315.

[12] Voir *Don Bosco nel mondo,* p. 275; *Bollettino salesiano,* octobre 1954, p. 370.

En Chine

Nous retrouvons ici l'un des pays de mission. En 1949, il y avait en Chine trois cents salésiens, parmi lesquels une centaine de Chinois. Leur apostolat se déployait principalement dans le diocèse de Shiu-Chow où un des leurs, Mgr Arduino, venait d'être installé un an plus tôt, mais on en trouvait aussi à Pékin, à Changhaï, à Macao, à Hong-Kong, à Nankin. Cette année-là précisément, on comptait une vingtaine de novices et plus de deux cents candidats songeaient à la vie salésienne dans les juvénats de Changhaï, de Pékin et de Macao.

Durant les premiers mois, le nouveau régime donna l'illusion de la tolérance. Mais à partir de 1950, et surtout de 1951, l'on assista à un crescendo de vexations de toute sorte. Elles devaient aboutir en 1953 à l'asphyxie de l'oeuvre salésienne sur tout le territoire de la Chine populaire.

Les communistes étaient entrés dans la mission salésienne de Shiu-Chow en octobre 1949 [13]. L'année 1950 se passa sans incident. Mais l'approche du danger faisait que le chrétiens devenaient plus fervents, que la Légion de Marie, implantée dans les principales résidences du diocèse, prenait un grand essor et que les organisations d'entraide marchaient mieux que dans le passé. A partir de 1951, les choses commencèrent à empirer avec l'installation du quartier général de l'armée à Shiu-Chow. Dans la nuit du 28 mars 1951, la troupe envahit l'évêché. Pendant que l'évêque était enfermé dans une pièce avec trois autres missionnaires, les soldats procédèrent à une sévère perquisition qui n'épargna ni l'église ni le tabernacle. Puis vint l'interrogatoire, ponctué d'une phrase qui deviendra rituelle: « Toi, si tu avais l'esprit chrétien, si tu avais de l'humilité, tu reconnaîtrais vite ta faute et nous te laisserions en paix ». Ce que les juges exigeaient de l'évêque, c'était qu'il s'avouât un espion au service des ennemis de la Chine ou encore un contre-révolutionnaire. Mgr Arduino fut gardé prisonnier dans une des pièces de l'évêché, où il eut à souffrir de la chaleur, de l'immobilité et des vexations de ses gardes. A la fin de 1952, le gouvernement le fit conduire sous bonne escorte jusqu'à Canton et expulser de Chine.

[13] Lire le récit de Mgr Arduino dans *Bollettino salesiano,* juillet 1952, pp. 264-267; ceux de Mgr Cucchiara, vicaire général, dans *Bollettino salesiano,* mai 1952, pp. 172-174 et octobre 1952, pp. 379-380.

Ailleurs, les procédés ne variaient guère. Au collège industriel Don-Bosco de Changaï-Yangtsépoo, les policiers mirent tout sens dessous afin, disaient-ils, de trouver les armes qui y étaient cachées et de repérer les chambres souterraines où se tenaient les conciliabules des réactionnaires [14]. Ils exhumèrent du vestiaire du théâtre deux fusils de bois, leur seule prise... A Changhaï, fait plus grave, des meneurs tentèrent de soulever les élèves contre les « traîtres ». Le plus acharné dans cette besogne se trouvait être un ancien séminariste, qui se rétractera plus tard. D'une manière générale, les salésiens n'eurent qu'à se féliciter du comportement de leurs élèves ainsi que de celui des maîtres auxiliaires chinois.

En plus des accusations qui frappaient indistinctement tous les missionnaires et au premier chef le nonce apostolique Riberi, il en était de particulières aux salésiens. C'est ainsi qu'on leur reprochait avec véhémence d'inciter les jeunes à se faire prêtres et de forcer les enfants à se rendre au catéchisme. Quant aux soeurs salésiennes, on les accusait — sinistre plaisanterie? — de tuer les enfants et d'envoyer leurs yeux en Europe pour en faire des médicaments.

Les persécutions ont entraîné la mort de plusieurs religieux. Le 3 juin 1952 mourait en prison le premier salésien, l'abbé Pierre Yeh. Il avait été condamné pour s'être opposé à l'Eglise nationale chinoise et pour sa fidélité au pape de Rome. Il y eut aussi le cas du prêtre Leong Shu Tchi [15]. Invité à prendre la parole au cours d'un meeting destiné à allumer la haine contre les impérialistes et contre les « exploiteurs du peuple », il n'avait voulu parler que d'amour. Cela ne lui fut point pardonné. Un jour qu'il disait la messe, il fut brutalement interrompu, puis publiquement humilié et frappé devant une foule de chrétiens et de païens. On l'accusa cette fois d'avoir osé créer la Légion de Marie et poussé des garçons à devenir prêtres. A la suite de quoi, il fut jeté en prison. On ne sut plus rien de lui à partir de ce moment, mais dans les premiers mois de 1956, on reconnut son cadavre à la sortie des prisons de Lienhsien.

De l'oeuvre salésienne en Chine continentale, il ne restera pratiquement rien. Tous les salésiens européens en ont été expulsés.

[14] Pour les maisons de Changhaï, voir *Bollettino salesiano,* juillet 1950, p. 259; août 1950, pp. 296-300; juin 1953, pp. 212-219.

[15] Voir *Bollettino salesiano,* mai 1959, pp. 163-164.

Une à une, les maisons sont passées aux mains de l'État. La dernière à survivre quelque temps fut celle de Pékin, que l'on exaltait comme un « rempart de l'orthodoxie » au milieu du schisme de l'Église chinoise [16]. Cependant, expulsés de Chine, les salésiens allaient donner une grande impulsion aux maisons de Hong-Kong et de Macao. Traversant la mer de Chine, ils partaient prendre pied dans les îles Philippines.

* * *

Durant le deuxième tiers du vingtième siècle, les fils de Don Bosco ont ainsi écrit en Europe et en Asie les premières pages sanglantes de leur histoire. Pour régner avec le Christ, il faut, ici-bas, être capable d'affronter la mort elle-même, leur avait dit leur fondateur. La pauvreté et les violences ont mis soudain des âmes à nu. Elles se sont révélées dans leur vérité. Plusieurs ont capitulé, auxquelles leurs frères à l'abri sont mal placés pour adresser des reproches. Statistiques et récits publiés manquent encore à leur sujet. Nous n'en avons donc rien dit. Mais la vigueur évangélique d'un grand nombre de religieux est un indice de la solidité de l'institution salésienne, au moment où elle se disposait à terminer son premier siècle d'existence.

[16] Sur la maison de Pékin, voir *Bollettino salesiano,* juillet 1950, pp. 255-258; décembre 1953, pp. 445-447; septembre 1954, p. 345.

CHAPITRE 28

LES FILLES DE MARIE-AUXILIATRICE DE 1888 A 1965

Le 31 janvier 1888, la Mère Daghero se trouvait à Marseille. Elle revenait d'une tournée dans les maisons d'Espagne et s'apprêtait à visiter celles de France. C'est là que l'atteignit le télégramme lui annonçant la mort de Don Bosco. Ce fut pour elle, nous dit-on, un coup terrible, pareil à celui qui frappa la Mère Mazzarello à la mort de Don Pestarino [1]. Mais, chez les soeurs comme chez les salésiens, la vie de la congrégation n'était pas près de s'arrêter après la disparition du fondateur. Faute de pouvoir la décrire dans la multiplicité progressive de ses membres, parmi lesquelles les saintes filles, comme la Mère Morano et la soeur Valsé, n'ont pas manqué, et de ses oeuvres — d'éducation féminine dans leur grande majorité — il nous paraît équitable de le faire à partir de son centre et plus particulièrement de ses supérieures générales.

De 1888 à 1957, l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice n'a pas connu plus de trois supérieures générales: Caterina Daghero, de 1881 à 1924; Luisa Vaschetti, de 1924 à 1943; Linda Lucotti, de 1943 à 1957. Lorsqu'en 1958 la Mère Angela Vespa reçut le gouvernement de l'Institut, celui-ci se plaçait déjà, pour le nombre, au deuxième rang des congrégations féminines.

Mère Daghero, une femme d'action († 1924)

Le passage de la Mère Daghero à la tête de l'Institut, d'une durée exceptionnelle, a été marqué par un grand effort d'organisation et de développement. On a pu dire que c'est grâce à elle que la congrégation a pris son visage définitif.

[1] Voir G. MAINETTI, *Madre Caterina Daghero, prima successora della*

Femme active et aimant les contacts personnels, elle pensa qu'une des meilleures manières de remplir sa tâche était de se rendre compte sur place de la vie des soeurs. « Il faut voir de nos yeux, toucher de nos mains », était une de ses devises. Durant sa longue carrière, elle sillonna maintes régions du globe.

Sans compter ses nombreuses tournées en Italie, on est étonné d'apprendre qu'elle a visité l'inspection française une trentaine de fois. On la vit aussi en Belgique, en Angleterre, en Espagne, en Afrique du Nord. De février à mai 1895, elle visita les maisons de Palestine (Jérusalem, Bethléem, Beitgemal). Sept mois plus tard, elle accomplissait une randonnée à travers des pays d'Amérique du Sud, Argentine, Patagonie, Uruguay, Brésil, puis Terre de Feu, Chili, Pérou. Un volumineux journal de voyage, dû à sa secrétaire, retrace les souvenirs édifiants, les péripéties et les difficultés d'un parcours qui, de novembre 1895 à septembre 1897, avait duré près de deux ans. On y voit la Mère entrer dans les *toldos* des Indiens de la lointaine Terre de Feu, distribuer de menus cadeaux aux Bororos du Mato Grosso, s'émouvoir jusqu'aux larmes des conditions de vie de certaines religieuses, s'étonner de leur contentement au milieu du dénuement, apporter partout son allégresse et son dynamisme.

Cette activité se déployait aussi à Nizza Monferrato, centre de la congrégation [2]. Aidée par quelques collaboratrices de valeur, telles Emilia Mosca, Elisa Roncallo, et surtout par sa vicaire Enrichetta Sorbone, elle y poursuivait l'organisation de l'Institut.

Il fallait songer à créer des inspections [3]. A la mort de Don Bosco, il n'y avait encore que des maisons dites centrales, autour desquelles gravitaient les autres: Nizza pour l'Italie du Nord, la France et l'Espagne; Trecastagni pour la Sicile; Almagro (Buenos Aires) pour l'Argentine; Villa Colón pour l'Uruguay. C'est peu à peu que la terminologie et l'organisation en usage chez les salésiens se sont imposées également chez les soeurs. Des inspections furent canoniquement érigées pour la première fois en 1908. A cette date, on en dénombrait six en Italie. Dans chacune d'elles, la Mère voulait un noviciat.

Beata Maria Mazzarello nel governo generale dell'Istituto "Figlie di Maria Ausiliatrice", Turin 1940, p. 165.

[2] Voir à ce sujet G. MAINETTI, *Madre Caterina Daghero...*, pp. 211-256.

[3] A propos des inspections, voir E. CERIA, *Annali...*, t. II, pp. 493 et 497.

Mère Daghero se préoccupa de l'instruction de ses filles. Elle se montra fidèle aux directives du P. Cerruti (à qui les deux congrégations devaient beaucoup du point de vue des études) et fit confiance à l'habileté de son assistante, Mère Mosca. La première école normale des salésiennes fut ouverte dans la maison mère de Nizza et obtint du gouvernement italien la reconnaissance officielle *(pareggiamento)* le 7 juin 1900. Les soeurs les plus douées reçurent l'autorisation de fréquenter les universités. A la fin de sa vie, la supérieure eut la joie d'assister à la réalisation d'un de ses rêves: une école de préparation pour futures missionnaires, qui fut créée à Turin-Borgo San Paolo et intitulée Maison Mère Mazzarello.

D'une manière générale, la Mère ne dédaignait pas les formules nouvelles. C'est sous son mandat que les salésiennes se lancèrent dans des missions assez périlleuses chez les Bororos (1895) et chez les Kivaros (1902). L'année qui précéda sa mort, elle envoya les premières d'entre elles en Chine et en Assam. Elle accepta par ailleurs de diriger des foyers de jeunes travailleuses *(convitti operaie)* d'abord à Cannero en 1897, puis en plusieurs points d'Italie.

On devine que, pendant cette longue période, elle connut des moments difficiles. Ce pouvait être l'annonce d'une agression dans les missions ou d'une catastrophe (comme l'accident de Juiz de Fora en 1895 qui coûta la vie à quatre religieuses ou le tremblement de terre de Gioia de' Marsi où périrent trois autres en 1915). Il y eut les troubles en France et la sécularisation qui arrêta le développement dans ce pays. Pendant la guerre de 1914-1918, elle mobilisa l'Institut au service des orphelins et des réfugiés. Des écoles se transformèrent alors en hôpitaux, et des soeurs en infirmières, et l'on organisa des centres de distribution pour faire face aux premières nécessités.

L'après-guerre lui réserva plusieurs motifs de se réjouir. Durant le congrès de Turin de 1920, elle fut témoin de la fidélité d'un grand nombre d'anciennes élèves. En août 1922, l'Institut fêtait dans la joie et dans la fierté le cinquantième anniversaire de sa fondation. Le mois suivant, la Mère participait encore activement aux travaux du huitième chapitre général qui, une fois de plus, la réélisait. Elle mourut le 26 février 1924.

La Mère Daghero fut une grande supérieure, active et surnaturelle. Don Rinaldi, qui eut affaire avec elle pendant vingt-trois ans, ne cachait pas son admiration pour ses qualités, pas plus que

Don Ricaldone qui notait à son propos: « Coeur de femme et énergie d'homme. Une grande figure de femme et une sainte religieuse » [4]. Un des leit-motive de cette supérieure était on ne peut plus salésien: *Mani al lavoro e cuore a Dio.*

Sous son gouvernement, l'Institut a fait un véritable bond en avant. Si l'on prend comme années de référence 1888 et 1924, force est de constater que le nombre de soeurs salésiennes a décuplé. L'année de sa mort, on en comptait déjà près de quatre mille cinq cents. Notons qu'en 1912 une congrégation d'ursulines du diocèse d'Acqui avait fusionné avec elles.

Bien sûr les soeurs italiennes et les fondations en Italie étaient très nettement majoritaires au sein de la congrégation. En 1924, tout un réseau d'oeuvres couvrait déjà la péninsule, découpée par l'administration salésienne en dix inspections: Piémont, Verceil, Montferrat, Lombardie, Rome, Sicile, Novare, Vénétie, Toscane et Naples. Cependant il y avait aussi la province française, l'espagnole, celles d'Argentine, du Brésil et d'Uruguay. En outre, les salésiennes étaient présentes en plusieurs autres pays d'Europe occidentale (Belgique, Angleterre, Allemagne), dans la plupart des pays d'Amérique du Sud, aux États-Unis, en Afrique du Nord (Algérie et Tunisie), au Moyen-Orient (Palestine, Égipte, Syrie), en Chine et en Inde.

Au vu d'une carrière aussi active et aussi féconde, le jugement d'une de ses biographes prend tout son sens. La Mère Daghero, écrit Giuseppina Mainetti, « a travaillé moins comme une supérieure que comme une fondatrice » [5].

Filles de Marie-Auxiliatrice et salésiens

C'est durant le mandat de la Mère Daghero que s'est déroulé un épisode lourd de conséquences, tant pour les Filles de Marie-Auxiliatrice que pour les salésiens eux-mêmes [6].

A l'origine, l'union des deux Instituts religieux — des salé-

[4] On lira les appréciations des deux supérieurs dans G. MAINETTI, *Madre Caterina Daghero...*, pp. 269-272.

[5] G. MAINETTI, *Madre Caterina Daghero...*, p. 249.

[6] Sur ces questions, voir E. CERIA, *Annali...*, t. III, pp. 645-671. Au point de vue juridique, consulter l'ouvrage de base de C. BRUNO, *El derecho de los Salesianos y de las Hijas de Maria Auxiliadora,* Buenos Aires 1957.

siens et des salésiennes — était assurée par une direction commune. « L'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice, disaient leurs Règles, est sous la haute et immédiate dépendance du supérieur général de la Société de saint François de Sales, auquel on donne le nom de supérieur majeur ». Concrètement, ce supérieur déléguait ses pouvoirs à un prêtre salésien, qui portait le titre de directeur général de l'Institut. Sur le plan local, il se faisait représenter par les inspecteurs salésiens. Restait que le gouvernement dit interne de l'Institut était tout entier aux mains de la supérieure générale et de son conseil. Don Bosco, qui tenait à ce régime, ne sollicita pas l'approbation romaine pour son Institut féminin, sans doute parce qu'il prévoyait un refus.

Le 28 juin 1901 paraissait le décret *Normae secundum quas* de la Congrégation des Évêques et Réguliers, destiné à mettre de l'ordre dans les Instituts à voeux simples qui proliféraient depuis le dix-neuvième siècle. On y lisait, à l'article 202, qu'une congrégation féminine à voeux simples ne devait dépendre en aucune manière d'une congrégation masculine de même nature. La chose était on ne peut plus claire.

Don Rua ne précipita rien. Les supérieures salésiennes multiplièrent les démarches. Il fallut se rendre à l'évidence: Rome ne plierait pas. Lorsque le chapitre des soeurs prit connaissance en 1905 de l'inévitable rupture, ce fut, disait Ceria, comme un coup de foudre dans un ciel serein.

L'émotion des salésiennes était compréhensible. Leur Institut avait pris, sous la conduite de Don Bosco et de son successeur, un départ inattendu. C'est aux salésiens qu'elles avaient eu recours chaque fois que des difficultés avaient surgi ou que des contacts avaient dû être pris avec des autorités civiles ou religieuses. En brisant ce lien apparemment vital, n'allait-on pas provoquer une désagrégation?

Pie X signa le décret de réforme des constitutions le 1er avril 1906 et le 20 juin les religieuses en recevaient le texte dûment modifié. Don Rua en prit acte dans sa circulaire aux inspecteurs du 21 novembre 1906, en leur indiquant la disposition fondamentale concernant l'indépendance totale des deux congrégations, aussi bien dans le gouvernement que dans l'administration et la

Aperçu historique dans le mémoire polycopié de Michel DESRAMAUT, *Filles de Marie-Auxiliatrice et Salésiens,* Lyon 1953.

comptabilité. Désormais les salésiens ne s'occuperaient plus des soeurs, et encore au seul plan religieux, que requis par les évêques. Le changement intervenu fut rendu manifeste en 1907 au chapitre extraordinaire des Filles de Marie-Auxiliatrice, qui se réunit alors pour la première fois sous la présidence de l'évêque d'Acqui. Leur soumission permit aux soeurs de recevoir en 1911 l'approbation pontificale.

Cependant, elles ne se résignèrent jamais à la brisure. Des démarches continuèrent d'être tentées. On interprétait par exemple comme un signe d'encouragement que Rome eût consenti à leur accorder le même procureur qu'aux salésiens.

Grâce à l'influence du cardinal Cagliero, les événements prenaient bientôt un tour plus conforme à leurs désir. Finalement, par un décret du 19 juin 1917, le recteur majeur des salésiens devenait délégué apostolique auprès des Filles de Marie-Auxiliatrice. L'administration demeurait autonome et indépendante et les droits des évêques étaient saufs. Mais, tous les deux ans, le recteur ou son délégué devait visiter leurs maisons *paterno consilio.*

Au cours de l'audience du 14 janvier 1919, Benoît XV demanda à la Mère Daghero ce qu'elle pensait du dernier arrangement. On devine la réponse.

Une maîtresse de spiritualité, Mère Vaschetti (1924-1943)

A la Mère Daghero succéda sa secrétaire particulière, Mère Vaschetti [7].

Luisa Vaschetti était née à Agliè Canavese, dans la province de Turin, le 9 juillet 1858. Jeune encore, elle perdit sa mère et ne tarda pas à devenir, nous dit-on, le pivot de sa famille. Le 21 janvier 1883, Don Bosco en personne l'admit dans l'Institut. « La perle me suffit », aurait dit le saint au père de la jeune fille, qui envisageait avec douleur cette séparation. Missionnaire dans l'âme, elle obtint comme novice de partir pour l'Argentine. C'est dans ce pays, précisément à Buenos Aires, qu'elle fit pro-

[7] Sur la Mère Vaschetti, voir la biographie de L. DALCERRI, *Madre Luisa Vaschetti, terza superiora generale delle Figlie di Maria Ausiliatrice,* Turin 1954.

fession le 29 janvier 1884. L'année suivante, elle était déjà vicaire (vice-supérieure) de la directrice à Morón, et directrice à son tour au bout de deux ans. De retour dans la capitale en 1892, elle se vit confier la jeune inspection d'Argentine, sous la dépendance d'abord du rude Mgr Costamagna, puis de l'inspecteur salésien Vespignani. Sous sa conduite énergique et calme, plusieurs fondations nouvelles virent le jour: Rosario en 1893, Uribelarrea l'année suivante, Mendoza et Buenos Aires en 1895, un noviciat à Bernal et un collège à La Plata en 1898, Maldonado en 1901 et Rodeo del Medio en 1902. Elle réussit en outre à créer une école normale à Almagro. En 1903 elle fut rappelée en Italie pour être à Nizza la secrétaire de la supérieure générale. Poste de confiance mais d'une grande monotonie, surtout pour qui a connu de plus vastes horizons. Sans doute l'avait-on choisie pour son intelligence, son exactitude, sa délicatesse. Pendant vingt nouvelles années, elle ne voulut être que la collaboratrice fidèle de Mère Daghero. Elle devint son *alter ego*. Quand la supérieure mourut en 1924, un décret pontifical désigna Mère Vaschetti pour lui succéder, en attendant les élections du chapitre général. Inutile de dire que ses consoeurs renouvelèrent à cette occasion le choix de Rome.

A la tête de l'Institut, Mère Vaschetti ne manifesta pas la même exubérance que celle qui l'avait précédée ni le même goût pour les longs périples. Elle se contenta de visiter les principaux centres en Italie et, de mars à mai 1927, les maisons d'Espagne. C'est à ses déléguées qu'elle laissait le soin de parcourir l'Europe, le Moyen-Orient, l'Afrique du Nord et les deux Amériques.

Elle préféra diriger depuis la maison mère (Nizza, puis à partir de 1929, Turin). On remarquait chez la nouvelle supérieure une énergie concentrée, une intelligence intuitive, et, sous un air un peu imposant et austère, une sensibilité délicate. Ces qualités faisaient qu'avec elle, les rencontres n'étaient jamais de pure convention.

Sa manière la plus ordinaire de s'acquitter de ses fonctions consistait à envoyer chaque mois à ses filles des lettres circulaires. Celles-ci ont paru au salésien Gerolamo Luzi si remarquables qu'il en a tiré un intéressant florilège [8]. On y découvre une su-

[8] Voir G. Luzi, *Parla la Madre,* Turin 1944.

périeure préoccupée de la vie intérieure des religieuses, de leur fidélité aux voeux, à leur vocation et à la Règle, et regrettant qu'il existât dans sa congrégation trop de Marthe et pas assez de Marie. Cela ne l'empêchait pas, du reste, de prêcher la « continuité entre la messe et la vie », d'exalter l'apostolat missionnaire, de recommander l'enseignement du catéchisme, « le premier de tous les enseignements », et l'oratoire, « base et principe de tout le bien que (leur) Institut est tenu de faire ». A une grande franchise de ton, la Mère alliait des rappels constants à la charité fraternelle. On a publié également un recueil de ses lettres, où abondent les traits de « salésianité » [9].

Un des grands soucis de la Mère fut la formation des soeurs. Dès 1925, elle réunit une assemblée des principales responsables de la congrégation pour leur soumettre le problème du noviciat. Don Rinaldi était venu leur apporter son concours, comme cela se reproduira à chaque occasion un peu importante. Parmi les points du programme qui furent discutés cette fois-là, relevons la formation à l'esprit religieux et l'éducation des novices au sens des responsabilités [10]. Mais il fallait aussi songer à la fondation de nouveaux noviciats. L'époque de Mère Vaschetti, de ce point de vue, fut féconde. Sept noviciats furents ouverts en Italie, cinq dans d'autres pays européens et huit en Amérique. Un aspirantat missionnaire fut créé à Arignano. Pour sensibiliser son monde à ces questions, elle intervenait là-dessus au cours des retraites, se prodiguait en conférences ou organisait des rencontres sur le thème de la formation avec les inspectrices, les directrices et les maîtresses des novices.

Les missions constituaient pour elle un autre thème favori, une autre préoccupation constante. Les départs de missionnaires se poursuivaient pendant son supériorat. Quatre cents religieuses partirent pour les missions et plus de trois cents autres, qualifiées elles aussi de « missionnaires », se répartissaient dans les pays de l'Ancien Continent. C'est durant le mandat de la Mère Vaschetti que des Filles de Marie-Auxiliatrice s'établirent pour la première fois au Congo (1926), au Japon (1929), au Siam (1931), à Haïti (1935) et dans la mission du Haut-Orénoque (1940). Quelle joie pour la Mère d'apprendre que des Indiennes, des

[9] *Tesoro di salesianità. Raccolta di lettere di Madre Luisa Vaschetti,* Turin 1949.

[10] Voir L. DALCERRI, *Madre Luisa Vaschetti...,* p. 200s.

Siamoises, des Chinoises, des Japonaises, demandaient à entrer dans la congrégation qu'elle dirigeait.

Son supériorat fut marqué par d'importants événements, tantôt graves, tantôt joyeux. En 1926, la révolution mexicaine réduisait à néant les oeuvres salésiennes de ce pays. En 1928, le chapitre général prit des mesures de grande portée. D'abord, ce fut la réélection de la Mère générale et de tout son conseil. On prépara une nouvelle édition des Règlements de l'Institut. Surtout, on discuta la proposition, faite par Don Rinaldi, de transférer la maison mère à Turin. Mère Vaschetti trancha les difficultés avec son énergie coutumière, de telle sorte que le transfert put se faire pour l'année de la canonisation de Don Bosco. A partir de 1936, de mauvaises nouvelles vinrent d'Espagne. Les maisons de Madrid furent les premières détruites ou incendiées. Celles de Valence subirent le même sort, alors que celles de Catalogne étaient réquisitionnées. On réussit par bonheur à faire embarquer un bon nombre de soeurs et c'est une chance qu'on n'ait dû déplorer parmi elles que deux victimes. Le 20 novembre 1938, c'étaient en contrepartie les joies de la béatification de Marie-Dominique Mazzarello. Mais les épreuves reprenaient de plus belle avec la guerre mondiale. La supérieure tremblait pour ses filles dispersées aux quatre coins de l'Europe. Quelques-unes d'entre elles avaient perdu tout contact avec le centre de la congrégation. On essaya, par le truchement de la Croix-Rouge et de l'office de recherches du Vatican, de retrouver leurs traces et de les réconforter.

A cette époque, le grand âge de la supérieure et sa cécité ne lui permettaient plus qu'une activité des plus réduites. Dès 1938, sa vicaire générale, Mère Lucotti, avait dû en fait assumer la direction de l'Institut. Mère Vaschetti mourra le 28 juin 1943. Sous son gouvernement « paternellement maternel » [11], selon une expression du supérieur général des salésiens Don Ricaldone, la congrégation des Filles de Marie-Auxiliatrice avait encore doublé ses effectifs.

[11] Sur le gouvernement de la supérieure, voir L. DALCERRI, *Madre Luisa Vaschetti...*, pp. 181-196.

Une mère bonne et intelligente, Mère Linda Lucotti (1943-1957)

Très naturellement, Mère Linda fut élue supérieure générale à la mort de Mère Vaschetti [12].

Originaire de Mede Lomellina, dans la province de Pavie, où elle était née le 30 octobre 1879, Ermelinda Lucotti était entrée chez les salésiennes de Nizza à l'âge de vingt-trois ans. Elle prit l'habit le 13 avril 1903 et fit profession le 25 avril 1905. On l'orienta vers les études. Après avoir obtenu un diplôme d'enseignement à Nizza, elle partit fréquenter l'Université de Rome, où elle décrocha en 1910 une licence en lettres et une autre l'année suivante en pédagogie. Dès 1912, elle se trouvait déjà à la tête de la maison inspectoriale de Rome. Trois ans plus tard, on l'envoya en Sicile pour s'occuper d'une école normale qui, fondée à Catane par la Mère Morano, avait été transférée à Alì. Elle en devint la directrice à partir de 1918 et ne quitta ce poste que pour l'échanger en 1922 contre celui d'inspectrice de Sicile, avec siège à Catane. Dans ces différentes charges, sa délicatesse et son bon coeur faisaient, nous dit-on, l'unanimité autour d'elle. On conçoit que ce fut pour elle, selon ses propres termes, un douloureux accablement lorsque le chapitre de 1928 l'arracha à son monde familier en la nommant conseillère générale pour les études. Le 11 octobre 1938, la Congrégation des Religieux lui confia le gouvernement effectif de l'Institut, étant entendu que la Mère Vaschetti conserverait le titre de Mère générale. C'est encore Rome qui, en pleine guerre mondiale, la mettait d'autorité à la place de la supérieure défunte. Les chapitres généraux de 1947 et de 1953 la confirmeront dans ses fonctions avec un empressement unanime. C'était là un événement « plutôt unique que rare », a-t-on dit, même chez des religieuses.

La nouvelle supérieure prenait le gouvernail à une époque tragique. La guerre, en limitant les communications entre le centre et la périphérie de l'Institut, réduisait d'autant les activités de la Mère, ses voyages et ses contacts par lettres. Malgré des nouvelles qui lui brisaient le coeur, le courage ne lui manqua pas. Il lui

[12] Renseignements biographiques sur la Mère Lucotti dans *Il notiziario delle Figlie di Maria Ausiliatrice,* 24 décembre 1957. Voir aussi A. GENNARO, *In memoria di Madre Linda Lucotti, 4ª Superiora generale delle Figlie di Maria Ausiliatrice,* Turin 1957.

arrivait de se mettre en route quand elle le pouvait pour aller ranimer le courage de ses filles là où elles étaient, dans les maisons en partie occupées, dans les maisons de repli, dans les hôpitaux militaires... Elle les encouragea à se cramponner à leur poste partout où cela était possible et à prêter assistance aux malheureux dans toute le mesure de leurs moyens. Sans parler des destructions, on signale qu'il y eut des victimes dans les rangs des soeurs salésiennes, à Palerme, à Massa et principalement à Alexandrie.

La guerre finie, la Mère éprouva le besoin de rétablir partout les contacts entre elle et les résidences des Filles de Marie-Auxiliatrice éparses à travers le monde. Elle visita, presque une à une, les maisons européennes. A l'exemple de la Mère Daghero, elle entreprit en 1948 un grand voyage outre-Atlantique et fit le tour, en l'espace d'un an, des principales fondations du continent sud-américain. Ces voyages n'étaient pas inutiles. Autour d'une Mère si simple et si bonne, un réseau de liens affectueux s'établissait et l'unité de sa congrégation s'en trouvait raffermie.

Si la fin des hostilités favorisait un peu partout la relance de l'expansion, la Mère vit avec douleur s'éteindre plusieurs foyers salésiens. Ce fut le cas dans les pays de l'Europe de l'Est et en Chine populaire. En Yougoslavie, en Albanie, en Hongrie, en Pologne, en Lithuanie, en Tchécoslovaquie, la pulpart des communautés furent contraintes de cesser leurs activités propres. Dans la plupart des cas, les religieuses étaient dispersées ou sécularisées, quand elles n'étaient pas envoyées dans des camps de travail ou encore, comme cette salésienne de Lithuanie, expédiée en Sibérie. En Chine, on les soumit à des séances d'endoctrinement qualifiées de « lavages de cerveau ».

Dans le domaine de la formation, un de ses titres de gloire est d'avoir réalisé une oeuvre dont l'imaginatif Père Ricaldone avait eu l'idée [13]. On lui doit en effet l'*Institut international du Sacré Coeur* de Turin, qui est à la fois une école supérieure de pédagogie, de sciences religieuses et de sciences sociales. Il a reçu en 1956 l'approbation romaine.

C'est à elle que fut réservé le privilège d'assister à la canonisation de Mère Mazzarello, le 24 juin 1951. Immense fut sa joie et celle de son Institut. Des fêtes en l'honneur de la nouvelle sainte se célébrèrent partout où les soeurs salésiennes étaient

[13] Voir à ce sujet A. GENNARO, *In memoria...*, pp. 27-30.

répandues. A Valdocco, elles furent grandioses; à Mornese, émouvantes.

Pendant le mandat de la Mère Lucotti, la congrégation des soeurs salésiennes ne cessa pas de progresser. De 1943 à 1957, date de sa mort, elle n'acquit pas moins de six mille religieuses supplémentaires. Avec une moyenne de quatre cent vingt recrues par an, les fondations étaient allées bon train. Pour ne citer que les pays d'outre-mer, on remarque que les Filles de Marie-Auxiliatrice ont abordé en 1952 au Mozambique, en 1954 au Liban et en Australie, en 1955 aux îles Philippines et en 1957 en Corée.

Cette nouvelle poussée est due sans doute pour une bonne part à la direction de la Mère générale. Celle-ci, cependant, n'était pas femme à imposer avec force son autorité. D'apparence réservée et même timide, elle aimait à rester cachée, surtout lors des manifestations publiques. Au cours des chapitres généraux, ses interventions restaient toujours d'une grande discrétion. Elle cultivait la simplicité. Lors d'une visite qu'elle fit à la communauté d'Andrésy près de Paris, elle se mit à raccommoder les bas des salésiens en compagnie de la directrice: « Ce métier-là, lui dit-elle, je saurais le faire, tandis que celui de... » [14]. Elle fut en somme la bonté souriante et l'intelligence active au service de l'Institut.

L'Institut depuis l'avènement de la Mère Vespa (1958)

Après avoir été pendant deux ans la vicaire de la Mère Lucotti, la Mère Angela Vespa lui succéda à partir du 15 septembre 1958.

La nouvelle supérieure connaissait bien l'ancienne pour avoir vécu longtemps à ses côtés [15]. Quand la soeur Lucotti n'était encore que directrice à Rome, elle-même suivait des cours à l'Université. Elle l'accompagna ensuite en Sicile. Puis, après dix années d'enseignement à l'école normale de Bordighera, elle fut appelée à Nizza comme directrice de la maison mère. En 1933, on la trouve à Turin à la tête de la Maison Mère Mazzarello, et, trois ans plus tard, à la tête de l'inspection centrale. A partir de 1937, elle remplaça la Mère Lucotti dans la charge de conseillère géné-

[14] D'après A. GENNARO, *In memoria...*, p. 36.

[15] Voir quelques renseignements biographiques sur la Mère Vespa dans *Il notiziario delle Figlie di Maria Ausiliatrice,* juillet-août-septembre 1958.

rale pour les études. Promue vicaire de la supérieure en 1955, elle était normalement appelée à lui succéder. A cette époque, elle avait déjà à son actif un certain nombre de réalisations dans le domaine de l'éducation, notamment dans l'organisation des écoles professionnelles. On lui devait le lancement d'une revue pour les filles dénommée *Primavera.*

Devenue supérieure, la Mère Vespa prit à coeur tout ce qui touchait à l'enseignement religieux et à la catéchèse [16]. A son instigation, l'Institut se mit à vivre « à l'heure catéchistique ».

Pour sensibiliser l'opinion, les principales responsables étaient fréquemment conviées à des réunions d'étude et d'information. Du 18 au 24 septembre 1960, un congrès international « pour les oratoires » consacrait une importante partie de ses travaux aux questions de catéchèse. En avril 1961, la Mère réunit à Turin les maîtresses des novices et les assistantes chargées de la formation des jeunes soeurs, et, au mois de septembre, près de six cents directrices et assistantes de maisons d'éducation. Le thème essentiel se résumait ainsi: comment promouvoir à notre époque l'enseignement religieux chez les soeurs et chez leurs élèves? Quant au congrès catéchistique international, qui s'est tenu en septembre-octobre 1963, il s'est proposé, lisons-nous, « d'adapter la catéchèse aux exigences du monde moderne, selon les directives et l'attente de l'Église ». On y a étudié l'aide que pouvaient apporter la méthodologie et les sciences psychologiques et pédagogiques à l'enseignement traditionnel du catéchisme.

Traduire ces idées dans la réalité était encore plus important que de les formuler. On s'y employait. Le Centre catéchistique international de Turin fournissait les directives et les instruments de travail nécessaires à la mise en oeuvre souhaitée. Pour permettre aux soeurs de perfectionner leurs connaissances religieuses, des sessions d'études étaient organisées pendant les vacances. A la faveur du deuxième concile du Vatican, on y prenait conscience des avantages d'une formation biblique, liturgique, voire théologique, plus poussée. Ces initiatives étaient les bienvenues particulièrement en Amérique latine en raison du manque de prêtres.

L'idée de base de la Mère était que non seulement les soeurs deviennent des catéchistes compétentes mais qu'elles forment à

[16] Sur cette activité, voir *Il notiziario delle Figlie di Maria Ausiliatrice,* années 1958-1965.

leur tour d'autres catéchistes. Des cours pour catéchistes laïques furent effectivement créés dans ce but.

L'instruction catéchistique a fourni au chapitre général de 1964 son grand thème. Il y a vu la base de toute formation humaine, chrétienne et religieuse. Quant au congrès pour les instruments de communication sociale, tenu au mois de novembre de la même année, il n'était pas tellement éloigné des mêmes préoccupations.

Sous l'impulsion de la Mère Vespa, les Filles de Marie-Auxiliatrice ont continué, par ailleurs, d'exercer leur apostolat multiple, orienté surtout vers la jeunesse. Le centre sportif Laura Vicuña, du nom d'une émule américaine de Dominique Savio morte à l'âge de treize ans, voulu par cette supérieure dans les environs de Turin, en est une illustration. Les religieuses ont gagné de nouveaux pays tels la Birmanie, l'Afrique du Sud, la Hollande. Celles qui ont dû quitter Cuba en 1961 ont repris du travail à Porto Rico et au Mexique.

* * *

L'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice, qui a atteint en moins de cent ans un développement remarquable, s'efforce maintenant de répondre à la mission qui est la sienne au cours de cette deuxième moitié du vingtième siècle, dans la fidélité aux buts que lui ont tracés Don Bosco et sainte Marie-Dominique Mazzarello.

LES COOPÉRATEURS DE 1888 A 1965

Un ultime appel

Dans une lettre-testament, écrite à l'intention des coopérateurs salésiens et attribuée à Don Bosco, on lit cet appel: « Puisque vous n'avez cessé de m'aider avec une rare bonté, je vous demande à présent de continuer, après ma mort, à aider mon successeur. Les oeuvres que j'ai commencées avec votre concours n'ont plus besoin de moi, mais elles continuent à avoir besoin de vous, et de tous ceux qui, comme vous, aiment à faire le bien sur cette terre »[1].

Cette ultime consigne à ses « chers » coopérateurs n'est pas restée lettre morte, estimait Ceria, qui n'en voulait pour preuve que l'histoire des rectorats qui se sont succédé depuis lors [2].

De fait, le « tiers ordre salésien », que Don Bosco voyait appelé à un grand développement dès 1877, n'a cessé de s'affirmer dans son organisation et son influence, même si au cours des quatre-vingt-dix ans qui ont suivi, il a connu des périodes de moindre vitalité.

[1] E. CERIA, *Memorie biografiche...*, t. XVIII, pp. 621-622.

[2] On lira surtout E. CERIA, *Annali...*, t. II, III, IV, *passim;* E. CERIA, *I Cooperatori Salesiani. Un po' di storia,* Turin 1952, pp. 66-103; G. FAVINI, *Il cammino di una grande idea: I Cooperatori Salesiani,* Turin 1962, pp. 197-214; *Pia Unione dei cooperatori salesiani. Manuale per i dirigenti,* Turin 1958 (oeuvre du P. Favini), en particulier pp. 18-31. Ne pas négliger bien sûr l'organe des coopérateurs, le *Bollettino salesiano* dans ses éditions diverses.

L'âme du mouvement

« Le supérieur de la congrégation salésienne est aussi le supérieur de cette association », dit le règlement élaboré par Don Bosco. De ce principe général, le chapitre de 1895 présidé par Don Rua donnait l'application suivante, qui reflétait les préoccupations du fondateur lui-même: « Le pouvoir de conférer et de signer les diplômes (d'agrégation) est réservé au recteur majeur (...) et chacun doit s'engager à favoriser les relations des coopérateurs avec lui » [3].

Le rôle de « direction », qui devait être celui du supérieur, a été pris au sérieux par les recteurs majeurs successifs. Très soucieux de leurs responsabilités dans ce domaine, ils ont veillé — souvent de façon très personnelle — à l'orientation et à l'organisation de l'Union des coopérateurs.

Pour atteindre leurs objectifs, il fallait avant tout pouvoir entrer en communication avec le plus grand nombre de ceux-ci. De ce point de vue, le moyen le plus ordinaire et sans doute le plus efficace n'était autre que le *Bulletin salésien,* qui n'a cessé de jouer son rôle depuis les origines. Dès le temps de Don Bosco, il était devenu traditionnel que le recteur majeur y fît paraître chaque année une lettre de Nouvel An, dans laquelle il exposait aux coopérateurs ses préoccupations et ses projets. Certains supérieurs ont aimé recourir à des contacts directs. Que de mains serrées, au cours de leurs voyages à travers le monde, par un P. Rua ou un P. Ziggiotti! De même, les congrès nationaux ou internationaux, les rencontres, les conférences, permettaient de resserrer les liens avec le successeur de Don Bosco. Les religieux salésiens eurent leur part de recommandations à travers les circulaires et les actes des chapitres généraux.

L'orientation du mouvement

L'Union des coopérateurs propose à ses membres « la vie active dans l'exercice de la charité envers le prochain et spécialement envers la jeunesse en danger ». Il semble bien que cette « cha-

[3] Voir M. Rua, *Lettere circolari ai Salesiani,* Turin 1910, p. 147.

rité » se soit concrétisée de la manière la plus courante sous la forme de l'aumône.

L'appel aux coopérateurs pour financer les multiples initiatives des salésiens occupe une large place dans les interventions des supérieurs, qui n'ont fait en cela que suivre l'exemple de leur fondateur... A mesure que la congrégation élargissait la sphère de son action — cela avait parfois tout l'air d'un bond en avant — les charges devenaient de plus en plus lourdes et l'on comprend certaines insistances sur le caractère « vital » de cette forme de coopération [4].

C'est grâce aux coopérateurs, rappellent fréquemment les successeurs de Don Bosco, que l'oeuvre salésienne a pu se réaliser concrètement. Et d'ajouter que leur obole a des effets proprement surnaturels, puisqu'elle sert à sauver des âmes, et qu'en tout état de cause, c'est une excellente manière de sauver la sienne...

Devant la bienfaisance si généreusement répandue par les coopérateurs sur les institutions salésiennes, les bénéficiaires se sont confondus en remerciements. C'est avec la conscience de faire face à une dette insolvable que le P. Rua écrivait ces mots où la rhétorique du temps le dispute à la sincérité du sentiment: « Je dois vous remercier et je vous remercie vivement vous tous, mes chers coopérateurs et coopératrices, qui avez si bien correspondu à la confiance que je mettais dans la bonté et la piété de votre coeur, vous qui avez été pour les pauvres salésiens les anges de la divine Providence » [5]. Le même homme, peu enclin pourtant aux effusions, déclarait un jour: « L'affection exubérante que je nourris pour tous les bienfaiteurs de nos oeuvres réveille chaque jour dans mon esprit le devoir de la reconnaissance » [6].

L'aumône, cependant, n'épuise pas le champ de la « coopération » salésienne, même si certains documents un peu pressés semblent la placer au premier rang. L'appel à la responsabilité chrétienne et apostolique n'est pas absent des recommandations des supérieurs.

Pendant le rectorat de Don Rua, et à son instigation, parut à Turin en 1893 un *Manuel théorique et pratique,* plusieurs fois réédité et amélioré, destiné à fournir aux responsables locaux du

[4] Voir à titre d'exemple la lettre de Nouvel an du P. Ricaldone dans le *Bollettino salesiano,* janvier 1938, pp. 1-5.

[5] *Bollettino salesiano,* janvier 1892, p. 4.

[6] *Bollettino salesiano,* janvier 1902, p. 3.

mouvement un « guide sur la manière de coopérer aux oeuvres salésiennes » [7]. Or, la seconde partie du livret, tout entière consacrée aux « oeuvres de zèle », sans négliger l'aumône, insistait sur les oeuvres qui réclamaient un engagement plus personnel: enseignement du catéchisme (« tout coopérateur devrait être un catéchiste »); recherche et soutien des vocations ecclésiastiques (dans la famille, dans les écoles); diffusion de la bonne presse (« parmi le peuple, dans les écoles, les catéchismes, les oratoires, les ateliers, les hôpitaux... »); aide à apporter à la jeunesse abandonnée (en coopérant aux oeuvres de jeunesse et en soutenant l'action des salésiens). Quand Don Rua et ses successeurs se donnent pour objectif de diffuser « l'esprit de Don Bosco », c'est à ces différentes « oeuvres » qu'ils songent d'ordinaire.

Reste que la balance ne penche pas spontanément de ce côté-là... Périodiquement, une réaction s'impose. On voit s'en dessiner une au temps du P. Albera, menée avec vigueur par son bras droit, le P. Rinaldi. Une série d'articles paraissaient à partir de février 1915 dans le *Bulletin salésien,* qui visaient à redresser certaines erreurs concernant le but de l'Union. Car, disait l'article d'introduction, force était de reconnaître « franchement » que beaucoup n'en savaient rien [8]. On rappelait les vérités anciennes: « Les coopérateurs salésiens ne sont pas seulement le soutien naturel des oeuvres salésiennes ». Le P. Rinaldi remit alors en vigueur — si elle avait jamais eu vraiment cours — la pratique des récollections mensuelles et insista sur l'action personnelle du coopérateur dans son milieu.

Devenu plus tard recteur majeur, à une époque où les missions étaient à l'ordre du jour dans l'Église, il mit l'accent sur la coopération missionnaire, en harmonie avec les directives du Pie XI. A l'occasion de la célébration du cinquantenaire des missions salésiennes (1925), les coopérateurs organisèrent des congrès et des réunions de toutes dimensions pour exalter et soutenir l'apostolat dans les missions.

Le P. Ziggiotti, pour sa part, demanda aux coopérateurs de prendre au sérieux leurs responsabilités de laïcs dans l'Église. Le ton avait été donné par Pie XII lui-même en septembre 1952.

[7] *Manuale teorico-pratico pei direttori e decurioni della Pia associazione dei cooperatori salesiani,* Turin 1893. Rééditions successives jusqu'en 1941.

[8] *Bollettino salesiano,* février 1915, p. 34. Voir aussi P. RICALDONE, *Il cooperatore salesiano,* Turin 1916.

S'adressant aux coopérateurs réunis à Rome, en un discours que l'on considéra comme la *magna charta* de l'association, le pape avait rappelé que si celle-ci est « greffée sur le cep prolifique de la famille religieuse de saint Jean Bosco », sa fin immédiate était d'être à la disposition de la hiérarchie. A ce titre, l'Église attendait beaucoup de ce mouvement providentiel du laïcat catholique [9].

L'orientation à la fois apostolique et ecclésiale apparaissait dès lors de plus en plus explicite. Dans un important document de 1955, le P. Ziggiotti affirmait que « la mission propre des coopérateurs est l'apostolat selon l'esprit salésien » et rappelait la définition qu'avait donnée Pie XI de leur mouvement: « première ébauche remarquable d'Action catholique » [10]. Appelés à « participer à plein à l'apostolat des laïcs » [11], les coopérateurs étaient invités par leur supérieur, à l'aube du concile Vatican II, à « vivre l'Église » [12].

L'organisation du mouvement

Pour remplir son rôle, l'Union des coopérateurs a besoin également, comme tout mouvement, d'organisation et de structures. Nécessité d'autant plus grande que le chiffre des adhérents n'a cessé de monter, au rythme de l'expansion salésienne elle-même.

Concrètement, il s'agissait de faire parvenir à la « base » les orientations des responsables; de provoquer des rencontres pour permettre aux membres de mener des actions communes, comme le veut le règlement; de veiller à la mise en place des responsables locaux chargés de faire le lien avec le centre. Ici encore, les recteurs majeurs ont souvent payé d'exemple.

Dès le début de son rectorat, Don Rua prit des mesures pratiques pour assurer un bon fonctionnement de l'Union. Son *Manuel* précisait et complétait sur nombre de points le règlement primitif en ce qui concerne la marche de l'association. S'inspirant d'ailleurs

[9] Texte du discours de Pie XII dans G. FAVINI, *Il cammino di una grande idea...*, pp. 203-207 et, du même auteur, *Cooperatori salesiani a Roma nel 75° della Pia Unione,* Turin 1953, pp. 81-84 (actes du congrès de Rome de 1952).

[10] *Atti del Capitolo Superiore,* septembre- octobre 1955, n° 188, p. 418.

[11] *Bollettino salesiano;* janvier 1958, p. 4.

[12] *Bollettino salesiano,* janvier 1963, p. 2.

de certaines dispositions prises du vivant de Don Bosco, il introduisait de nouveaux rouages dans la machine ou perfectionnait des fonctions existantes: le directeur diocésain, centre de l'action salésienne dans son diocèse; le *condirettore,* chef des « décurions » dans les villes ou localités importantes; le « zélateur » et la « zélatrice », coopérateurs actifs qui s'efforcent d'implanter le mouvement dans leur région; les comités et les sous-comités chargés d'aider le directeur diocésain... On n'oubliait pas non plus de donner des normes précises pour la tenue des conférences.

En Italie, Don Rua parvint à mettre ce dispositif sur pied. Sa méthode était la suivante: chaque fois que, dans un diocèse, se constituait un groupe de quelque importance, il priait l'évêque de bien vouloir nommer un directeur diocésain. Ce directeur, d'ordinaire un curé ou un vicaire général, était tenu de proposer au supérieur la nomination de décurions.

Dès 1893, Don Rua avait voulu réunir à Valsalice, sur la tombe de Don Bosco, la première assemblée des cadres du mouvement [13]. Début prometteur, puisque des représentants de vingt-six diocèses d'Italie avaient répondu à son appel. Rencontre fructueuse aussi, puisque de ce « chapitre général des directeurs diocésains de la Pieuse union », comme l'appelait curieusement le compte rendu officiel, devait jaillir l'idée du premier grand congrès international de Bologne. A partir de là, l'organisation progressa d'un bon pas et au rassemblement de Turin en 1898, c'étaient déjà quarante diocèses qui étaient représentés.

Mais peut-être faut-il penser qu'un des premiers soucis du P. Rua était de convaincre ses propres troupes de leurs responsabilités à l'égard du « tiers ordre ». Certaines de ses interventions le font croire. C'est ainsi qu'au chapitre général de 1895, une commission spéciale se mit, sur sa demande, en devoir d'étudier les relations des coopérateurs avec les maisons salésiennes ainsi que les relations de celles-ci avec Turin à propos de cette question. Aux chapitres de 1901 et de 1904, lui-même proposa de nommer dans chaque province un « correspondant inspectorial » pour s'occuper du mouvement, et semblablement dans chaque maison, un « chargé des coopérateurs ». Les onze articles qui figurent à la fin des Règlements de la Société salésienne sous le titre significatif de *Règles pour les salésiens à propos de la Pieuse union des coopérateurs*

[13] Voir G. Favini, *Il cammino di una grande idea...,* p. 198.

proviennent quant au fond, sinon quant à la forme, des délibérations d'alors. On trouve là-dedans une autre innovation de ce rectorat: la création d'un *Bureau central des coopérateurs,* composé d'un président, qui est le préfet général de la Société, de trois conseillers (le rédacteur en chef du *Bulletin salésien,* le propagandiste et le chef de la correspondance) et d'un ou de plusieurs secrétaires. Don Rua sut enfin trouver l'homme qu'il fallait pour réaliser ses plans. En chargeant le P. Stefano Trione de la « propagande » et en le nommant premier secrétaire général de l'Union, c'était près d'un demi-siècle de « coopération » active qui s'ouvrait.

Des difficultés, il y en eut tout de même. Après le P. Rua, le rectorat du P. Albera coïncide avec une époque de bouleversements peu favorables à ce genre d'organisation. Les rassemblements prévus en 1915 pour le centenaire de la naissance de Don Bosco ne purent avoir lieu, car l'Europe était en flammes. En revanche, d'importantes assises se tinrent en Amérique du Sud, dont un congrès international à São Paulo en 1915. Il faut noter par ailleurs que les anciens élèves furent encouragés à faire partie de l'Union. Le congrès des coopérateurs et des anciens élèves, réuni à Turin en 1920 pour l'inauguration du monument à Don Bosco, fera cette constatation réconfortante, qu'entre gens provenant de pays hier encore ennemis, l'esprit salésien avait créé une authentique amitié fraternelle. Ce congrès, c'était aussi une preuve de vitalité après plusieurs années de tourmente en Europe.

Le supériorat du P. Rinaldi, quant à lui, passe pour avoir été un âge d'or des coopérateurs. Familiarisé depuis longtemps avec le problème et connaissant bien la pensée de Don Bosco, le nouveau recteur majeur leur manifestait un grand intérêt. Il prit personnellement contact avec nombre de cadres du mouvement. Le congrès de Turin de 1926 réunit mille cinq cents participants, parmi lesquels un grand nombre de délégations internationales. Une autre statistique de l'époque — probablement discutable du reste — nous apprend qu'en moins de deux ans, on avait réussi à rassembler en diverses rencontres quelque trois cents directeurs diocésains et plus de quatre mille cinq cents « décurions » [14].

Insatiable, le P. Rinaldi s'employait à multiplier le nombre des associés. Il n'hésitait pas à écrire à un provincial d'Amérique: « Je suis content que vous travailliez à donner vie à la coopé-

[14] Voir E. CERIA, *I Cooperatori...*, p. 91.

ration salésienne. C'est la troisième oeuvre de Don Bosco et nous devons la faire prospérer partout. Don Bosco disait que coopérateur est synonyme de bon chrétien. Il faut donc que tous les bons chrétiens du monde deviennent coopérateurs »[15]. Aux anciens élèves eux-mêmes, il donnait pour consigne au début de 1927 de « diffuser l'idée de la coopération salésienne ». Le *Bulletin salésien* faisait, à sa demande, une active campagne dans ce sens.

Durant les premières années du P. Ricaldone, l'association continua sur sa lancée, mais bientôt le recteur majeur ne put en arrêter la décadence provisoire. Les temps étaient troublés et d'autres soucis harcelaient l'entreprenant supérieur. A cela s'ajoutait le fait que le P. Trione était mort en 1935. La « coopération salésienne » en souffrit partout.

Après les années de dislocation générale (1939-1945), le sursaut vint en 1947, hâté par le premier chapitre général d'après-guerre. A cette occasion, le P. Ricaldone obtint au chapitre supérieur un conseiller supplémentaire chargé de la direction générale de l'Union. En 1950, il reprenait un projet de Don Rua en demandant à chaque provincial de créer un poste de « délégué inspectorial aux coopérateurs » et des « délégués locaux » dans chaque maison. En 1950, il nommait également un nouveau secrétaire général, le P. Guido Favini, qui s'entendit donner cette simple consigne: « Tu dois faire ce que faisait naguère le P. Trione »[16]. Reçu en audience par Pie XII le 23 juin 1951, le P. Favini provoqua l'intérêt du pape pour le « tiers ordre salésien » et s'attela aussitôt à la préparation d'un congrès qui devait marquer la reprise de l'association. On s'apprêtait au surplus à fêter le soixante-quinzième anniversaire de sa création. Le congrès de Rome du 11 au 13 septembre 1952, honoré par un discours (résumé ci-dessus) du pape à Castelgandolfo, fut un succès. Mais, à cette date, le P. Ricaldone était mort depuis plusieurs mois.

Son successeur, le P. Ziggiotti, reprenait le flambeau avec le souci d'harmoniser l'idéal de Don Bosco et les directives du Saint-Siège. Une manière d'institut séculier de coopératrices, dites oblates, puis volontaires de Don Bosco, se développait alors dans la ligne du groupe des zélatrices encouragé en son temps, comme

[15] Lettre du P. Rinaldi au P. Nai, inspecteur du Chili, du 12 décembre 1922, d'après le *Manuale per i dirigenti,* p. 24.

[16] Cité par le P. Favini lui-même dans G. FAVINI, *Cooperatori salesiani a Roma...,* p. 3.

nous l'avons vu, par le P. Filippo Rinaldi. Il prenait forme en Italie, en France et en Espagne.

En 1953, le P. Ziggiotti nommait à la direction générale du mouvement des coopérateurs le P. Luigi Ricceri, jusque-là provincial de Lombardie. Il faisait paraître dans les *Actes du chapitre supérieur* de septembre-octobre 1955 un texte d'orientation qui était aussi un appel à tous les salésiens en faveur de l'Union des coopérateurs. Le P. Ricceri, pour sa part, mit sur pied des rencontres annuelles pour les dirigeants, pour lesquels il créa un *Bollettino* spécial (paraissant tous les 15 du mois) et qu'il pourvut d'un *Manuale* adapté, et réorganisa l'*Office central des coopérateurs*. Ceux-ci répondirent nombreux et fréquemment à l'appel des responsables, tant en Italie qu'en d'autres pays. Entre autres manifestations, citons le pèlerinage à Lourdes en 1958, la participation au congrès eucharistique de Munich en 1960, le « pèlerinage » de Rome-Pompéi en 1962 pour le concile oecuménique et plusieurs congrès internationaux, dont nous allons parler dans un instant.

En 1962, le P. Favini pouvait évaluer à un millier les centres de coopérateurs, gravitant autour des maisons des salésiens, des salésiennes et de leurs paroisses.

Les congrès internationaux

Dans la vie de cette vaste organisation, les congrès internationaux occupent une place importante. Ils correspondent à cette exigence d'union si fréquemment soulignée par Don Bosco — et tout d'abord dans le règlement des coopérateurs.

Traitant des premiers congrès tenus sous Don Rua, le P. Ceria répondait d'emblée à des objections non imaginaires: « Ces grands rassemblements ne visaient pas des buts de propagande en faveur de la Société salésienne, mais cherchaient à diffuser dans le monde l'esprit de Don Bosco, selon le programme et par l'intermédiaire des coopérateurs, dont on voulait multiplier le nombre autant qu'il était possible » [17]. Le cardinal Gasparri exprimait à peu près la même idée quand il écrivait en 1930 à l'occasion du congrès de Bogota: « Un congrès international de coopéra-

[17] E. Ceria, *I Cooperatori...*, p. 69.

teurs salésiens est toujours un événement de premier ordre, dans le domaine de l'activité salésienne, mais aussi catholique, spécialement en ce qui concerne l'apostolat de la jeunesse, la presse scolaire et populaire, les missions (...) et le filial attachement au Saint-Siège » [18].

Le premier de ces congrès, nous l'avons vu, s'est réuni à Bologne en 1895, dans un climat d'enthousiasme communicatif. Depuis lors, il s'en est tenu de semblables à intervalles relativement réguliers, la brèche 1930-1952 mise à part. Leurs terres d'élection — c'est bien compréhensible — ont été l'Italie (Bologne en 1895, Turin en 1903, en 1920 et en 1926; Milan en 1906; Rome en 1952 et en 1959) et l'Amérique du Sud (Buenos Aires en 1900 et 1924, Lima en 1906, Santiago du Chili en 1909, São Paulo en 1915, Bogota en 1930). Des congrès de ce type ont eu lieu depuis en Belgique (à Bruxelles à l'occasion de l'Exposition universelle de 1958) et en Espagne (Madrid en 1960 et Barcelone en 1961).

Le déroulement de ces grandes assises a lieu selon un programme bien rodé. Encadrée par de solennelles séances d'ouverture et de clôture, la partie « sérieuse » du congrès est consacrée à l'étude, sous forme d'exposés ou de « carrefours », de quelques grands thèmes: nature de la « coopération », formation personnelle, jeunesse et éducation, vocations, action sociale, presse, missions... Au congrès de Rome (1952), on voit apparaître le thème: coopération à l'apostolat universel de l'Église, qui connaîtra par la suite de nouveaux développements. Il faut ajouter que l'intervention de hautes personnalités religieuses et civiles, la présence et les témoignages des délégations étrangères, la lecture de nombreuses « adhésions » et surtout celle du message pontifical, contribuent à créer chez les participants un climat de ferveur, que l'on veut traduire à la fin dans des « voeux » ou dans des « résolutions ».

[18] Lettre du cardinal Gasparri au président du congrès de Bogota, 4 juin 1930, dans les *Actas del XI Congreso internacional de los cooperadores salesianos,* Bogota 1931.

La réponse des coopérateurs

Bien des personnes de par le monde s'intéressent au travail des salésiens et sont touchés de ce fait par l'idéal de la « coopération ». Mais on comprend qu'il soit difficile d'apprécier la valeur et l'influence du « tiers ordre » salésien. Quelques considérations peuvent toutefois être avancées ici.

D'un pur point de vue quantitatif d'abord, la diffusion du *Bulletin salésien* fournit un critère non négligeable. Or, depuis la mort de Don Bosco, les éditions s'en sont multipliées. Aux éditions italienne, française et espagnole, le rectorat de Don Rua avait ajouté les éditions anglaise, allemande, polonaise, portugaise et hongroise. D'autres s'y sont jointes après 1910. Une statistique de 1964 en dénombrait officiellement trente [19]. Parmi les dernières en date, citons les éditions indienne (Madras), thaïlandaise, chinoise (Hong-Kong), lithuanaise, maltaise, birmane, péruvienne... Le tirage, lui, n'a cessé de monter de façon impressionnante. En 1905, Don Rua annonçait que trois cent mille personnes recevaient le *Bulletin*. En 1964, en faisant le total des éditions, on n'était plus très loin du million. Même si tous les lecteurs ne sont pas des coopérateurs (il s'en faut de beaucoup), le nombre de ceux-ci doit être néanmoins très élevé.

Le point de vue qualitatif, à savoir la réponse « vécue » des coopérateurs aux directives qui leur sont communiquées, est autrement difficile à jauger. L'inscription et la simple réception du *Bulletin salésien* ne disent pas grand-chose sur l'engagement chrétien du coopérateur... Il y eut toujours des coopérateurs nominaux. Mais la participation aux conférences — et aux récollections — implique déjà un sens plus élevé des responsabilités personnelles. Par-dessus tout, il faudrait pouvoir saisir « l'action salésienne » dans la vie des coopérateurs et des coopératrices. C'est presque une gageure.

On ne peut mieux faire ici que de citer au hasard quelques noms plus connus parmi tant d'autres. Dorotea de Chopitea a déjà été mentionnée. Le pape Pie X fut coopérateur. Le docteur d'Espiney (mort en 1891), auteur d'une vie très répandue de Don Bosco, mérita d'être considéré comme l'un des coopérateurs les plus efficaces de l'oeuvre salésienne. Felice Reviglio, directeur

[19] Voir *Don Bosco nel mondo,* 3e éd., Turin 1964, p. 180.

diocésain et curé de Saint-Augustin à Turin, garda toute sa vie une extraordinaire reconnaissance au saint qui l'avait recueilli dans sa jeunesse. Léon Rolland (mort à Toulon en 1900) écrivait à un salésien que, « s'il avait pu choisir le genre de sa mort, il aurait voulu mourir de chagrin de ne pas avoir vécu salésien ». Fernando Bauer, un juif converti, fut l'un des pionniers de l'oeuvre salésienne à Madrid. La vie d'une coopératrice portugaise, Alexandrina Maria da Costa (morte en 1955) est surprenante par son apostolat de prière et de souffrance: deux livres au moins l'ont déjà racontée. Parmi ceux qui permirent la construction des grandes oeuvres italiennes, argentines ou brésiliennes, on a reconnu beaucoup d'authentiques coopérateurs.

Quoi qu'il en soit, il semble qu'à partir de la deuxième moitié du XX[e] siècle surtout, et à la faveur du mouvement qui s'était fait jour dans l'Église, les coopérateurs salésiens aient approfondi les exigences apostoliques de leur association. Ils ont envoyé une délégation aux congrès mondiaux de l'apostolat des laïcs (1951, 1957...). La grande impulsion, cependant, est venue du concile Vatican II. On a pu faire à cet égard une habile comparaison entre une phrase de Don Bosco et un texte conciliaire. Don Bosco avait déclaré en 1886: « Viendra un temps où le nom de coopérateur sera synonyme de vrai chrétien » [20]. Et le concile, de son côté, dans le décret sur l'apostolat des laïcs, demandait à tous les chrétiens de « répondre volontiers, avec élan et générosité, à l'appel du Christ (...) en s'offrant à lui comme *coopérateurs* dans les formes variées de l'unique apostolat de l'Église » [21]. Ces deux citations, mises côte à côte, renferment tout un programme.

[20] E. Ceria, *Memorie biografiche...*, t. XVIII, p. 161.

[21] Concile Vatican II, Décret *Apostolicam actuositatem* sur l'apostolat des laïcs, exhortation finale.

CHAPITRE 30

LES ANCIENS ÉLÈVES

Place des anciens élèves

Il est permis de dire des anciens élèves qu'ils sont salésiens. Le 17 juillet 1884, Don Bosco qualifiait de la sorte les anciens du Valdocco: « Par le nom de salésiens, expliquait-il, j'entends désigner tous ceux qui ont été éduqués à l'Oratoire (Saint-François-de-Sales) d'après les principes de ce grand saint. Voilà pourquoi vous êtes tous, vous aussi, des salésiens » [1]. Cette affirmation faisait écho à des paroles prononcées quatre ans plus tôt, quand il exhortait ses anciens à se montrer partout « de bons salésiens » [2].

Certes, le titre de salésien n'implique ici aucun statut juridique défini. Il n'est même pas à comparer avec celui de coopérateur salésien. C'est du reste en devenant coopérateur que l'ancien élève acquiert un lien organique avec la congrégation fondée par Don Bosco. Comme tel, ce titre évoque bien plutôt un lien que l'on peut caractériser de vital, dans la mesure où subsistent des relations privilégiées entre anciens éducateurs et anciens éduqués.

Ce lien apparaît ici d'autant plus fort qu'il était conçu à l'origine sur le modèle des liens familiaux. Pour Don Bosco en effet, les garçons sortis de l'Oratoire restaient des fils et lui-même ne voulait pas cesser de se considérer comme leur père.

Après lui, les élèves sortis des maisons salésiennes s'intitulent à leur tour fils et anciens élèves « de Don Bosco ». Leur histoire est celle d'une famille qui n'a cessé de grandir et dont l'organisation s'est affirmée au fil des ans. Il ne nous paraît pas excessif de lui consacrer ici un chapitre spécial.

[1] D'après E. Ceria, *Memorie biografiche...*, t. XVII, pp. 176-177.
[2] D'après E. Ceria, *Memorie biografiche...*, t. XIV, p. 511.

Don Bosco et les anciens de l'Oratoire

A l'origine, il y a Don Bosco, sa personnalité et sa méthode d'éducation fondée sur l'*amorevolezza,* « amour de bienveillance », et pratiquée à l'Oratoire dans un climat qui se voulait familial [3]. Cette méthode comportait un aspect d'éducation permanente, comme on le voit dans le petit traité sur le système préventif. « Le système préventif, expliquait Don Bosco, fait que l'élève est (préalablement) averti, si bien que l'éducateur peut à tout moment faire entendre le langage du coeur, soit pendant le temps que dure l'éducation, soit même après ce temps. Étant parvenu à gagner le coeur de son protégé, l'éducateur pourra exercer sur lui une grande influence, l'avertir, le conseiller, voire le corriger, et cela, même une fois qu'il sera engagé dans un métier, dans des fonctions publiques ou dans le commerce » [4].

Les témoignages ne manquent pas, qui prouvent que cette pédagogie portait ses fruits. On voyait Don Bosco recevoir avec joie ses anciens, échanger des lettres avec eux, provoquer des rencontres avec l'un ou l'autre, les inviter parfois aux fêtes de son Oratoire de Turin.

Quelques-uns de ces anciens étaient des prêtres, tel Felice Reviglio, devenu curé de Saint-Augustin à Turin. Il se félicitait de les voir se dépenser au service des diocèses, encore qu'il eût aimé les accueillir en grand nombre dans sa congrégation...

La plupart étaient des laïcs, dispersés dans tous les secteurs de la vie civile et professionnelle. Dès 1855, on comptait, au dire du P. Lemoyne, un « grand nombre d'ouvriers, d'industriels, d'instituteurs, d'employés civils, de militaires de tout grade, de gens exerçant des professions libérales » [5], tous sortis de l'Oratoire du Valdocco. Parmi eux, l'un des plus attachés à Don Bosco et à sa maison était Carlo Gastini. Recueilli par le saint un lointain jour de 1847, il avait quitté l'Oratoire en 1856, ce qui ne l'empêcha pas de le considérer comme sa seconde famille et d'y rendre service autant qu'il le pouvait.

Don Bosco s'intéressait à ses anciens, à leur famille, à leurs affaires et à leur vie chrétienne. Il lui arrivait d'aider financiè-

[3] Voir les notes sur la « préparation psychologique » du mouvement des anciens élèves dans E. CERIA, *Annali della Società salesiana,* t. I, pp. 712-713.

[4] Règlements de la Société salésienne, art. 87, § 4 (édition 1966).

[5] G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...,* t. V, p. 398.

rement ceux qui étaient en difficultés. Il usa de patience et de bonté à l'égard de ceux — il y en eut aussi — qui étaient devenus ses adversaires après avoir profité de sa générosité.

Comme on peut le penser, c'est à l'occasion de la fête de Don Bosco, célébrée chaque année avec éclat le 24 juin, que les anciens élèves du Valdocco tenaient à marquer tout particulièrement leur fidélité envers lui. On voyait alors s'entasser sur sa table leurs lettres de voeux et de reconnaissance. Avec le temps, cela fut jugé insuffisant. « Cette fête, dit le P. Ceria, était le triomphe de la reconnaissance pour ceux qui vivaient à l'Oratoire; mais la participation de ceux qui, bien qu'éloignés, en étaient toujours proches par l'esprit, ne pouvait beaucoup tarder » [6].

Premières réunions des anciens de l'Oratoire

On a pu, non sans raison, faire remonter le mouvement des anciens élèves jusqu'en 1870 [7]. Cette année-là en effet, pour le 24 juin, une douzaine d'ouvriers de Turin — on dit que, parmi les anciens, ce sont les ouvriers qui restent le plus attachés — décidèrent de participer à la fête. Ils choisirent Carlo Gastini comme porte-parole de leur groupe et le chargèrent d'offrir à Don Bosco leurs voeux et un cadeau. Pour celui-ci, ce fut une agréable surprise.

Quand ils apprirent l'initiative de leurs camarades, d'autres anciens, en nombre croissant, s'unirent à eux. Dès lors, on songea à s'organiser. Un comité vit le jour, dont le rôle principal consistait à mettre sur pied la fête annuelle. Celle-ci devint de ce fait de plus en plus solennelle. Dès 1871, quarante-cinq anciens y participaient. En 1875, des anciens fondèrent une société de musique qui donna son premier concert, sous l'impulsion de Gastini, en l'honneur de Don Bosco.

Ne voulant pas être en reste de politesse, celui-ci les invita chaque année à partir de 1876 à une réunion de famille autour de sa table. Le grand moment de ces repas était le *brindisi* (toast) de Don Bosco, gai, familier, délicat. Les bons conseils — celui

[6] E. Ceria, *Annali...*, t. I, p. 715.

[7] Consulter l'aperçu historique sur Don Bosco et les anciens élèves d'après les *Memorie biografiche,* du P. Favini, dans U. Bastasi, *Guida organizzativa del movimento Exallievi di Don Bosco,* Turin 1965, pp. 229-252.

par exemple de rester de dignes fils de Don Bosco — ne manquaient jamais. C'est en 1878, lors d'un de ces banquets, que fut décidée la création d'une caisse de secours mutuel.

De nouvelles dispositions eurent cours à partir de 1880. En raison du nombre croissant des convives, Don Bosco leur proposa deux rendez-vous distincts, l'un réservé aux laïcs, l'autre aux ecclésiastiques. Ainsi fut fait jusqu'à la mort du saint et au-delà. Au cours d'une de ces réunions, tenue le 13 juillet 1884, il prononça des paroles significatives pour l'avenir du mouvement: « Vous étiez un petit troupeau. Il a grandi, il a beaucoup grandi, mais il se multipliera encore. Vous serez la lumière qui resplendira au milieu du monde » [8].

Les associations locales

Le même phénomène de retour spontané des anciens élèves se produisait dans d'autres maisons fondées par Don Bosco en Italie et ailleurs. C'est ainsi qu'en 1888, les anciens revinrent très nombreux dans les maisons salésiennes pour y rappeler avec leurs éducateurs le souvenir du fondateur. Peu à peu naquirent de la sorte des associations locales.

La trace de ces groupements épars n'est pas facile à retrouver. Toutefois, quelques données fugitives nous renseignent sur quelques-uns d'entre eux. En ce qui concerne le Valdocco, le *Bulletin salésien* nous apprenait qu'une *Union des anciens élèves du premier Oratoire de Don Bosco* avait participé en 1898 à l'inauguration du monument élevé en l'honneur du fondateur des salésiens à Castelnuovo d'Asti ainsi qu'aux fêtes du couronnement de Marie-Auxiliatrice en 1903. Hors de Turin, nous savons qu'une association analogue s'était constituée en 1896 à Parme autour du P. Baratta et sous la présidence de Giuseppe Micheli, député au parlement italien. Leur exemple fut imité à Faenza, à Buenos Aires, à Milan et en beaucoup d'autres lieux.

En 1898, Don Rua était intervenu personnellement pour demander aux anciens de chaque maison de se grouper en association, sur le modèle de celle de l'Oratoire de Turin. C'est alors que, si l'on en croit le P. Ceria, « en plusieurs villes d'Europe,

[8] D'après E. Ceria, *Memorie biografiche...*, t. XVII, p. 174.

d'Amérique et même d'Afrique, les maisons salésiennes, adhérant à son désir, provoquèrent des réunions, formèrent des cercles, rédigèrent des règlements, donnèrent le départ à de fréquentes correspondances » [9].

Il vaut la peine de souligner que pendant toute cette période continuait d'être célébrée par les anciens du Valdocco la fête du mois de juin. Intitulée « démonstration filiale à la mémoire de Don Giovanni Bosco », elle voulait associer dans un même hommage de reconnaissance le fondateur des salésiens et son successeur. Don Rua tenant la place et le rôle du fondateur, c'était pour eux l'image de la paternité continuée. « Nous ne nous apercevions même pas de l'absence de Don Bosco », disait un témoin enthousiaste.

Vers la création d'une fédération internationale

Un nouveau pas allait être franchi à la jointure des rectorats de Don Rua et de Don Albera [10]. Jusque-là, l'attachement à Don Bosco et à l'oeuvre salésienne servait de trait d'union entre les diverses associations. Pourquoi, commençait-on à penser, ne pas créer entre elles un lien organique? Se firent jour alors des idées de fédérations régionales, nationales, internationales. Des réunions, comme le congrès de Buenos Aires en 1900 où s'étaient rencontrés des anciens de plusieurs maisons d'Amérique, des initiatives comme la création le 7 juin 1906 d'une société des anciens de Lombardie, constituaient l'amorce de regroupements plus vastes. Cependant, l'impulsion décisive devait venir de Turin et d'un homme décidément omniprésent, Don Rinaldi.

En 1906, le collaborateur de Don Rua avait lancé à Turin un *Circolo Don Bosco,* composé d'anciens élèves provenant d'institutions salésiennes différentes. Le but de ses membres était de mener une action chrétienne et sociale. Notons qu'ils avaient monté un groupe de théâtre assez renommé. C'est de ce cercle turinois que devait partir en 1908 l'idée d'une grande fédération qui lierait ensemble toutes les associations éparses à travers le monde.

[9] E. Ceria, *Annali...*, t. III, p. 4.

[10] Voir l'histoire de cette période, celle en particulier du premier congrès international des anciens élèves, dans E. Ceria, *Annali...*, t. IV, pp. 16-27.

L'idée en paraissait d'autant moins irréalisable qu'en plusieurs pays s'observait un courant favorable à une organisation au plan national. C'était principalement le cas en Argentine, mais aussi en France, en Belgique, au Brésil. Toujours est-il que, dès le mois de juillet 1909, le cercle Don Bosco pouvait proposer un statut de fédération internationale, qui serait accepté et auquel adhéreraient en peu de temps une centaine de groupements. De là à l'idée de tenir un congrès international des anciens élèves, il n'y avait qu'un pas.

Prévu pour 1910, année du jubilé sacerdotal de Don Rua, retardé d'un an à cause du décès du jubilaire, le premier *Congrès international des anciens élèves de Don Bosco* se réunit à Turin du 8 au 10 septembre 1911. Deux mois plus tôt, un journal plutôt libéral, avait donné le ton: « Ce congrès, disait-il, représente un fait nouveau dans l'histoire de la pédagogie » [11], et d'expliquer que c'était la première fois dans les annales de cette science qu'avait lieu une manifestation de ce type, aussi vaste et aussi solennelle. De fait, on dénombra près de mille participants, et, parmi eux, bien qu'en petit nombre sans doute, des représentants de vingt-deux nations. On dit que l'unité d'esprit et de sentiment de cette grande assemblée où se mêlaient des hommes provenant de pays et de milieux sociaux très divers, n'était pas un phénomène banal. Si l'on se place au point de vue des réalisations concrètes, il faut retenir: l'approbation des statuts de la fédération internationale, le lancement du journal des anciens *Federazione,* ainsi que la nomination de Pietro Gribaudi au poste de président international. Promoteur et organisateur du congrès, Don Rinaldi se félicitait de voir les anciens prendre leurs affaires en mains.

Passée la guerre mondiale qui avait bloqué l'activité de la fédération, la reprise se manifesta lors du deuxième congrès international réuni à Turin en 1920 pour l'inauguration du monument à Don Bosco [12]. Un certain nombre de mesures pratiques y furent adoptées. On fixa la composition du bureau de la présidence comme suit: deux Italiens, un Français, un Espagnol et un Allemand. Par ailleurs, les structures de la fédération devaient se modeler sur celles de l'organisme salésien: autour de chaque mai-

[11] E. Ceria, *Annali...*, t. IV, p. 17.
[12] Voir à ce sujet E. Ceria, *Annali...*, t. IV, pp. 390-409.

son, une union ou association locale; au niveau de la province, une association régionale; au niveau du pays, une association nationale, reliée à la fédération internationale. On décidait aussi la création, près de la maison mère, d'un secrétariat, à la fois organe exécutif et centre moteur de tout le mouvement. Le journal *Federazione*, suspendu pendant la guerre, fut remplacé par le mensuel *Voci fraterne*. Un nouveau président entra en fonction, Felice Masera succédant à Gribaudi.

Dans tout ce travail, on devinait l'intervention discrète de Rinaldi, que l'on salua du titre de « fondateur de la fédération internationale ». Quand il fut devenu recteur majeur en 1922, il continua de s'y intéresser de son mieux. Il chargea le P. Candela en 1929 de s'en occuper directement. La même année, en présence des inspecteurs et directeurs d'Italie, il insistait pour que l'on abordât le problème des anciens élèves de manière approfondie.

A sa suite, Don Ricaldone s'en montra préoccupé. Il fit venir d'Argentine un expert en la matière, le P. Serié, dont l'activité au service de la fédération de son pays avait été remarquée. A la mort de Masera, survenue en 1938, il appela Arturo Poesio à lui succéder.

Au moment de la nouvelle coupure 1939-1945, peut-on dresser un bilan provisoire? Incontestablement, le mouvement s'est étendu, les associations et unions locales se sont multipliées un peu partout, suivant en cela l'expansion des salésiens (et des Filles de Marie-Auxiliatrice en ce qui concerne les anciennes élèves). A titre d'exemple, la progression des unions s'établissait comme suit: soixante et une en 1920, quatre-vingt-neuf en 1928, cent dix en 1940. Les anciens élèves, régulièrement inscrits à la fédération, se comptaient déjà par milliers. Deux importants congrès internationaux s'étaient tenus. Ils avaient élaboré des statuts qui, malgré leur état embryonnaire, avaient servi de fil conducteur aux associations locales. Bilan appréciable dans l'ensemble, mais il manquait encore à ce mouvement, semble-t-il, le rythme et l'efficience qui font d'un grand corps un organisme vivant.

Vers la création de la confédération mondiale

L'après-guerre et surtout le rectorat de Don Ziggiotti coïncident avec une période brillante dans l'histoire des anciens élèves de

Don Bosco [13]. Les efforts du P. Serié commencèrent alors à porter leurs fruits. A ses côtés, le président Poesio, en collaborateur dévoué, maintenait le contact avec toutes les fédérations du monde.

Dans ce temps fertile en réunions et en débats, relevons quelques dates marquantes.

10-13 septembre 1953. Pour la première fois, les dirigeants du mouvement en Italie (c'est-à-dire avant tout les présidents régionaux) sont réunis en assemblée nationale en présence de Don Ziggiotti [14]. Leur objectif: consolider et développer l'organisation dans leur pays. Ils élaborent à cet effet différents règlements, un pour chacune des catégories d'associations, nationales, régionales et locales. Là ne s'arrête pas la tâche de l'assemblée. En véritable assemblée constituante, elle s'attaque à un nouveau projet de statuts, ceux de 1920 ayant été jugés inactuels et trop rudimentaires. Elle veut aussi mettre de l'ordre et de la précision dans la terminologie du mouvement, ce qui l'amène à définir la composition des différents « conseils » (comportant une large représentation de responsables et de délégués salésiens) et celle des « présidences », à représentation plus restreinte, qui sont les organes exécutifs des conseils. On décide de remplacer l'ancienne fédération internationale par une « confédération mondiale », groupant toutes les fédérations nationales. La consistance propre acquise par plusieurs de ces fédérations nationales est à l'origine de ce changement de dénomination. Après la clôture des travaux, les divers règlements et statuts seront envoyés aux organismes responsables des autres pays pour qu'ils en prennent connaissance et fassent parvenir leurs observations.

21-23 novembre 1954. Trente-cinq présidents nationaux et leurs délégations sont rassemblés autour du recteur majeur [15]. Ils examinent le projet de statuts élaboré l'année précédente et les remarques parvenues à son sujet. Après une discussion serrée, un texte est prêt, qui va être adopté *ad experimentum* pour un an. Entre-temps la présidence de la confédération est chargée d'étudier les nouvelles propositions qui pourraient lui parvenir et de préparer un texte définitif.

[13] Voir à cet égard U. Bastasi, *Guida organizzativa...*, pp. 24-29.

[14] Voir Federazione Italiana ex-Allievi di Don Bosco, *5° Convegno nazionale dirigenti regionali d'Italia. Atti e documenti,* Turin 1954.

[15] Voir Ex-Allievi di Don Bosco, *Congresso dirigenti confederazione mondiale. Atti e documenti, statuto-base,* Turin 1956.

11-13 novembre 1955. Un an après la rencontre, qualifiée d'historique, des présidents nationaux, la présidence confédérale (le président Poesio, les trois vice-présidents français, espagnol et argentin, ainsi que le secrétaire) approuvent, avec l'agrément de Don Ziggiotti, le texte définitif des statuts de la confédération *(statuto-base)* qui devait être promulgué en 1956 à Buenos Aires, lors d'un congrès interaméricain des anciens élèves. Ce sera, dit-on, la grande charte de leur mouvement. Le président, pour sa part, y verra le couronnement et le terme de quatre-vingt-cinq années de recherches laborieuses. Il ne pouvait cependant prévoir les événements qui allaient signaler la décennie suivante.

9-12 septembre 1965. Réunion du premier congrès européen des anciens de Don Bosco [16] qui rassemble trois cents personnes. Mais on estime à près de dix mille le nombre de ceux qui participeront à la manifestation terminale. Un nouveau texte de statuts, plus en accord avec les décisions du concile Vatican II et du dix-neuvième chapitre général, devait être promulgué en 1966. Les mots-clés y sont empruntés aux textes conciliaires, spécialement au décret sur l'apostolat des laïcs: participation à la mission de l'Église, responsabilité, dialogue... Dans la longue histoire des anciens élèves, les travaux de ce congrès marquent en quelque sorte un nouveau départ.

Grâce à tous ces efforts de coordination, le mouvement a pu atteindre un développement remarquable. Si l'on se réfère aux statistiques publiées en 1964 par le P. Bastasi, son secrétaire général, on comptait à cette date, rien qu'en Italie, cent soixante-dix mille inscrits [17]. Les unions locales se répartissaient de la manière suivante: 377 en Europe (dont 217 italiennes), 17 en Afrique, 5 au Moyen-Orient, 36 en Extrême-Orient, 20 en Amérique du Nord, 16 en Amérique centrale et 169 en Amérique du Sud. Il existait en tout 59 fédérations nationales. Si *Voci fraterne* servait toujours d'organe international, quinze autres publications avaient surgi à ses côtés, en espagnol, en français, en allemand, en chinois...

A cette date, sous l'impulsion du docteur Taboada Lago, qua-

[16] Voir *Congresso europeo ex-allievi di Don Bosco. Atti e documenti, statuto della confederazione mondiale,* Turin 1966.

[17] Les chiffres indiqués sont tirés de *Don Bosco nel mondo,* éd. 1964, pp. 130-134.

trième président international, et du P. Borra, chargé des anciens élèves au conseil supérieur de la congrégation, la confédération poursuit son action, avec le souci de l'adapter aux besoins de l'époque.

Des salésiens dans le monde

Don Bosco voulait que ses anciens élèves, membres de sa famille, fussent des salésiens dans le monde, prolongeant et continuant son oeuvre. Ils devaient montrer à tous qu'il était possible de vivre « en bons chrétiens et en bons citoyens ».

Les recteurs majeurs, à sa suite, ont demandé aux anciens de faire honneur à leur titre [18]. Ils les ont invités à vivre de l'esprit de Don Bosco et à le diffuser autour d'eux, dans leur milieu familial, professionnel ou social. C'est ainsi que Don Ricaldone recommandait à chacun de se considérer, partout où il se trouvait, et d'abord dans sa famille, comme le directeur d'une petite maison salésienne... Pour Don Ziggiotti, ils formaient l'avant-garde active du mouvement salésien.

Étant aux premières lignes, selon une expression du cinquième successeur de Don Bosco, les anciens élèves ne sont pas disposés pour autant à distendre leurs liens avec la congrégation salésienne. Les statuts les plus récents de la confédération mondiale, qui revendiquent la « pleine responsabilité d'initiative pour ses activités », veulent maintenir en même temps une « intime et essentielle union » avec la Société religieuse. Ils y voient en effet la garantie de leur fidélité à Don Bosco et celle de la fécondité de leur action. Aussi bien reconnaissent-ils comme leur supérieur le recteur majeur, dont ils tiennent à suivre les directives. Un bon nombre d'entre eux s'inscrivent à l'Union des coopérateurs. Par ailleurs, le membre du chapitre supérieur chargé des anciens élèves fait partie de plein droit des organes du mouvement. Il en va de même des divers délégués salésiens, qui participent à leur niveau à la vie de l'organisation.

Que cette collaboration au plan salésien doive s'élargir aux dimensions de l'Église et de sa mission universelle, les anciens en ont pris davantage conscience avec le concile Vatican II, le

[18] Voir un petit aperçu de leurs recommandations dans G. SERIÉ, *Profili e racconti,* Turin 1956, pp. 23-28.

terrain ayant été préalablement déblayé par plusieurs interventions de Don Ziggiotti [19]. Les statuts de 1965 déclarent à ce propos que les anciens sont des « laïcs qui participent à la mission de l'Église et veulent promouvoir, par la parole, par le témoignage de la vie et par l'action, l'animation chrétienne du monde selon les enseignements de l'Église et du concile » [20]. Cette action évite de prendre un caractère politique. A noter ici que leur mouvement ne veut pas interférer comme tel avec d'autres mouvements existants, qu'il ne veut pas créer une Action catholique à côté de l'autre. Le P. Serié se félicitait au contraire de voir nombre d'anciens élèves s'engager dans divers mouvements d'Église. Pratiquer l'apostolat de cette façon était, selon lui, une manière de rester cohérent avec les principes appris à l'école de Don Bosco.

La vie des anciens

Dans quelle mesure les anciens élèves répondent-ils dans leur vie concrète à l'attente du mouvement et de leurs anciens éducateurs? Il est hasardeux de répondre à cette question.

De son temps, Don Bosco se montrait optimiste: « Une chose dont nous devons dès à présent — il parlait en 1884 — remercier grandement le Seigneur et qui fait ma plus grande consolation, c'est que partout où je vais, j'entends toujours de bonnes nouvelles de vous: de tous côtés on dit du bien de mes anciens fils (...). C'est l'honneur et la gloire de mes dernières années » [21].

Don Albera, qui avait été témoin de leur attachement à Don Bosco lors de l'érection du monument au grand éducateur, affirmait que les anciens élèves constituaient le plus beau et le véritable monument à la gloire de Don Bosco. Et au cours de ses voyages, Don Ziggiotti en a vu accourir vers lui des groupes compacts dans tous les pays traversés.

Cela n'empêche pas qu'il y ait les anciens que l'on a pu

[19] Le XVIII[e] chapitre général s'est occupé lui aussi du problème des anciens élèves (voir *Atti...*, juillet-octobre 1958, n° 203, pp. 768-770), mais on ne trouve dans le fruit de ses délibérations guère de perspectives ecclésiales.

[20] Statuts de la confédération mondiale des anciens élèves de Don Bosco, titre II, § 7.

[21] D'après E. Ceria, *Memorie biografiche...*, t. XVII, p. 173.

qualifier de fidèles et les autres; ceux qui se félicitent de l'éducation qu'ils ont reçue dans les maisons salésiennes et ceux qui, pour une raison ou pour une autre, en ont principalement retenu les défauts [22]. Il semble pourtant que la reconnaissance et l'affection à l'égard de Don Bosco et de ses religieux (même si ces derniers n'ont pas en tous les charismes du saint) soient les traits dominants chez la plupart. On sait par ailleurs qu'environ un ancien élève sur cinq est affilié au mouvement: c'est peu si l'on s'en tient au pourcentage, mais c'est beaucoup, compte tenu de la nature de cette association.

De l'action chrétienne et salésienne des anciens, le P. Serié a pu donner quelques exemples concrets [23]. Il citait tel ancien qui consacrait ses loisirs du dimanche aux jeunes de son quartier; tel autre, conscient de l'importance des vocations, qui avait réussi à envoyer à Ivrea quarante aspirants. Il rappelait les figures héroïques d'Espagne, du Mexique, de Chine, qui avaient risqué leur propre vie pour sauver celle de salésiens poursuivis. En connaisseur, il soulignait le désintéressement des dirigeants, occupés à aider leurs camarades, à organiser des activités, des rencontres, des récollections. Il n'avait garde d'oublier ceux qui étaient engagés dans des mouvements d'Action catholique.

Il est possible, en outre, de dresser des listes d'anciens élèves de Don Bosco qui se sont distingués de quelque manière [24]. Le P. Bastasi commençait par nommer des prêtres qui ont exercé une grande influence, tels Luigi Guanella, Luigi Orione, Giuseppe Allamano. Parmi les laïcs, énumérons après lui: le mathématicien Camillo Possio, l'explorateur Gennaro Sora, le peintre madrilène Vasquez Diaz, l'ancien élève et coopérateur marseillais Joseph Mouroux, le Belge August Vanistendael, secrétaire général de la confédération internationale des syndicats chrétiens et auditeur laïc au concile.

L'histoire salésienne n'est nullement refermée sur l'institution elle-même. Elle se poursuit à travers le monde en d'innombrables réseaux, plus vivants qu'on ne croirait de prime abord, mais souvent inconnus des responsables généraux.

[22] Voir les résultats d'une enquête parmi les anciens élèves de Don Bosco, dans G. GRASSO, *La Società salesiana tra il passato e l'avvenire. Risultati di un'inchiesta tra ex-allievi salesiani,* Rome 1964.

[23] Voir G. SERIÉ, *Profili e racconti, passim.*

[24] Voir U. BASTASI, *Guida organizzativa...,* p. 69s.

CHAPITRE 31

LES ORIENTATIONS NOUVELLES

Deux anniversaires

15 août 1965. Au hameau des Becchi, devenu Colle Don Bosco, dans la crypte d'une vaste église que les salésiens ont décidé d'élever en l'honneur de leur saint, une messe solennelle réunit autour du P. Luigi Ricceri, nouveau recteur majeur, des représentants de tous les membres de la famille salésienne. Le lieu et le moment conviennent bien à l'objet de la célébration. C'est en effet à quelques pas de là, dans la *casetta* religieusement conservée, qu'est né cent cinquante ans plus tôt — à un jour près — l'homme qui est à l'origine de tout: Giovanni Bosco. Pour ceux qui, directement ou grâce à l'Eurovision, participent à la cérémonie, le contraste, souvent évoqué, entre la petitesse du début et l'expansion actuelle, ne laisse pas d'être saisissant [1].

Plus discrètement, la Société salésienne, née le 18 décembre 1859, est entrée depuis 1959 dans son deuxième siècle d'existence.

Une nouvelle étape

Ces anniversaires coïncident avec une étape privilégiée, encore que difficile, dans la vie de ce grand corps centenaire. Avec les autres religieux, avec les chrétiens en général, les salésiens sont aujourd'hui affrontés à des situations partiellement originales. Les

[1] De nombreuses célébrations commémoratives ont eu lieu à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la naissance de saint Jean Bosco, en Italie, en Argentine, en Uruguay, au Brésil, en Espagne... Signalons qu'un numéro spécial du *Bollettino salesiano* (1er septembre 1965) a été tiré pour la circonstance.

rapides transformations du monde contemporain, les appels qu'il lance, les conditions nouvelles au sein même de l'Église, provoquent chez eux des courants ramifiés, souvent impétueux, parfois contradictoires. Placés devant des choix inéluctables, les responsables du moment sont préoccupés d'ajuster d'anciennes formules, dans la fidélité essentielle à saint Jean Bosco.

Les orientations nouvelles, reflet de cet état d'esprit, ont trouvé leur source et leur inspiration avant tout dans les déclarations du concile Vatican II, événement marquant de l'Église du vingtième siècle. Non qu'il soit impossible de repérer des points de départ antérieurs; il faudra au contraire les souligner, marquer la part de continuité entre l'avant et l'après en évitant les simplifications trompeuses. Il reste que, depuis le concile, on constate une sorte d'accélération du mouvement des idées, un infléchissement de la route que certains n'ont pas hésité à qualifier de « tournant » [2].

Le concile agit en effet comme un ferment très puissant. Il a inspiré tout droit les travaux du XIX[e] chapitre général, où nous placerons le terme de notre étude. Il a été choisi comme règle d'action par le nouveau supérieur des salésiens.

Le P. Luigi Ricceri, nouveau recteur majeur

Un des premiers actes du chapitre général de 1965 fut d'élire le nouveau recteur majeur. Après un premier vote indécis qui se ressentait de la démission spectaculaire de Don Ziggiotti, les voix des pères capitulaires se portèrent rapidement sur le nom du P. Luigi Ricceri, jusque-là chargé des coopérateurs et de la presse au sein du chapitre supérieur.

Celui qui allait devenir le sixième successeur de Don Bosco était né à Mineo, près de Catane en Sicile, le 8 mai 1901 [3]. Ordonné prêtre en 1925, à l'âge de vingt-quatre ans, il n'avait pas tardé à exercer d'importantes responsabilités. Dès 1935, il avait été nommé directeur de la maison salésienne de Palerme *(Sampolo)*, à une époque où le P. Ziggiotti faisait fonction d'inspecteur

[2] Le P. Ricceri emploie le terme, tout en en refusant les interprétations abusives. Voir à ce sujet les *Atti del consiglio superiore,* janvier 1966, n° 244, pp. 5-6.

[3] Voir quelques indications biographiques sur le P. Ricceri dans le *Bollettino salesiano,* juin 1965, p. 164.

dans la Grande Île. Cinq ans plus tard, il était directeur de l'Institut Dominique Savio à Messine. Mais à Turin, les qualités du P. Ricceri n'étaient pas restées inaperçues et, en 1942, en pleine guerre, Don Ricaldone avait fait appel à lui pour diriger l'inspection subalpine. Après la guerre, en 1953, alors qu'il était provincial de Milan, Don Ziggiotti l'avait fait entrer au chapitre supérieur. Nouveau palier dans la vie du P. Ricceri: après les années de gouvernement, qu'on peut croire fertiles en expériences sur les hommes et sur les affaires de la congrégation, la nouvelle charge lui permettrait de se familiariser avec deux secteurs importants de l'apostolat moderne: celui du laïcat chrétien, par le moyen des coopérateurs, et celui de la presse. Il devait consacrer à tous deux douze années de travail intense. Il s'attacha à augmenter non seulement le nombre, mais aussi, grâce à un effort de formation et même de sélection, la qualité spirituelle et apostolique des membres de l'Union. Leur organisation a été consolidée et rendue plus efficace par la recherche d'activités nouvelles plus adaptées aux chrétiens de notre temps. En expliquant à ses confrères la place exacte des coopérateurs dans l'ensemble de la famille salésienne, le P. Ricceri a réussi à redonner de l'importance et de l'actualité à leur mission. Dans le domaine de la presse, ses réalisations révèlent une conception moderne du journalisme et de l'information: adaptation du *Bollettino salesiano* qu'il fait imprimer en offset et illustre abondamment; création à Turin d'une agence salésienne de renseignements *(Agenzia Notizie Salesiane)*, qui collecte les nouvelles salésiennes du monde entier et les redistribue; lancement de *Meridiano 12,* revue mensuelle très soignée, qui, en 1955, a pris avec succès le relais des *Letture cattoliche* fondées par Don Bosco quelque cent ans plus tôt. On peut penser que cet ensemble d'activités, avec les voyages et les contacts qu'elles supposent, avaient donné au P. Ricceri une vision élargie des tâches de l'Église et de sa congrégation.

Ces considérations n'ont sans doute pas été étrangères au vote du 27 avril 1965. En choisissant le P. Ricceri comme supérieur général, les membres du chapitre général mettaient à la tête de la Société salésienne un homme qui connaissait bien les affaires de l'intérieur et qui savait en même temps se montrer attentif aux problèmes du dehors.

Le XIX^e^ chapitre général

Des préoccupations analogues à celles qui ont présidé à l'élection du recteur majeur se sont exprimées au cours du XIX^e^ chapitre général.

Chapitre original à bien des égards! Retardé d'un an pour des raisons pratiques et à cause des événements intéressant alors toute l'Église, il s'est ouvert le 8 avril 1965 en plein climat conciliaire, inséré entre la fin de la troisième session (novembre 1964) et le début de la quatrième et dernière session de Vatican II (septembre 1965). Auparavant, quatre mille rapports avaient afflué au centre de la congrégation, en réponse aux propositions de Turin, ce qui avait fait dire au P. Ziggiotti que jamais chapitre n'avait encore bénéficié d'une préparation et d'une participation aussi larges de la part des confrères [4]. C'était à Rome, pour la première fois, dans les locaux tout neufs de l'Université salésienne, que se réunissaient les quelque cent cinquante membres de l'assemblée. Manquaient à l'appel un provincial de Pologne, ainsi que les représentants des provinces de Hongrie, de Bohême et de Slovaquie. Les travaux proprement dits, commencés le 19 avril 1965, allaient se prolonger jusqu'au 10 juin, ce qui constituait un record de durée. Répartis en commissions (et en sous-commissions) selon la coutume, les « Pères » du chapitre avaient tenu cette fois à s'entourer d'experts, au nombre d'une vingtaine, dont deux coadjuteurs.

Menées dans un climat de liberté, les discussions furent souvent vives [5]. Sur nombre de points, des divergences se manifestèrent, les uns mettant davantage l'accent sur la nécessité d'une « adaptation », les autres se réclamant plutôt de la « fidélité ». Les interventions du P. Ricceri, prêchant à la fois la liberté d'expression et la compréhension de l'autre, semblent avoir été déterminantes à plusieurs reprises. En reconnaissant chez tous une égale « passion vraiment sacerdotale et salésienne », il a contribué à faciliter la

[4] *Atti...*, août 1965, n° 241, p. 1721.

[5] Pour tout ce qui concerne le chapitre de 1965, nous nous sommes servi avant tout des *Atti...*, janvier 1966, n° 244, qui contiennent non seulement les textes capitulaires, mais aussi le discours de Paul VI, les interventions de Don Ricceri, le *Message* aux confrères, la chronique du chapitre, etc... L'édition française (*Actes du 19^e^ chapitre général...*, 1966, Don-Bosco, Nice), pourvue d'un index analytique très pratique, nous a servi pour les traductions.

poursuite des travaux. Si l'on en croit le *Message des membres du XIX^e^ chapitre général à tous les confrères de la congrégation salésienne,* daté du 17 mai, une unité en profondeur était dès lors réalisée, en dépit de la diversité des expériences et des mentalités. Dans un esprit d'apostolat et de charité, ajoutait le document, les pères capitulaires entendaient travailler à l'*aggiornamento* de leur congrégation.

Les décisions prises et les orientations tracées, si elles ne comportaient pas d'éléments spectaculaires, allaient être marquées par cette volonté de renouvellement. L'exemple de l'Église conciliaire aussi bien que le rappel des intuitions fondamentales de Don Bosco quand il lança son oeuvre, servaient sans nul doute d'incitation à la recherche. On le montrerait aisément en prenant comme exemples quelques lignes de force de ce chapitre, telles que le désir d'une certaine décentralisation ou l'attention plus grande accordée à la jeunesse défavorisée. Mais aussi, le discours de Paul VI au cours de l'audience du 21 mai 1965 — un des sommets du chapitre — avait constitué un appel et une invitation à aller de l'avant. La parole qui résumait la pensée du pape était restée dans toutes les oreilles: *Progredire!* Dans ce climat, la consigne, donnée par le recteur majeur lors de son premier « mot du soir », prenait toute sa signification: « Avec Don Bosco vivant, aujourd'hui, face aux exigences de notre temps et à l'attente de l'Église » [6].

Au plan du travail fourni, le XIX^e^ chapitre général a été remarquable. On a dit que, pour enregistrer les débats de cette assemblée, il avait fallu vingt-cinq kilomètres de bande magnétique...[7]. Vingt-deux documents ont vu le jour, qui couvrent deux cent soixante-quatorze pages dans l'édition officielle des *Actes* du chapitre. Ils ont pu être regroupés en cinq sections qui nous livrent du même coup les grands centres d'intérêt des pères capitulaires: 1) Les structures de la congrégation; 2) La formation et la vie des salésiens; 3) Les oeuvres de l'apostolat salésien (pour les jeunes, pour les adultes et dans les missions); 4) La formation des jeunes; 5) Constitutions et règlements. Faute de

[6] *Bollettino salesiano,* juin 1965, p. 164.

[7] Voir la conférence tenue par le P. Ricceri à l'Athénée salésien de Rome le 29 octobre 1965 dans les *Cahiers du Groupe lyonnais de recherches salésiennes,* mai 1966, n° 1.

pouvoir nous attarder en détail sur tous les points traités, nous en soulignerons quelques-uns parmi les plus saillants et les plus neufs.

Structures nouvelles au sein de la congrégation

Pour commencer, le XIX^e^ chapitre général se signale par d'importantes mesures touchant le fonctionnement même de l'organisme salésien.

Au niveau du *conseil* supérieur de la congrégation (anciennement chapitre supérieur), des éléments nouveaux sont apparus. Le nombre des conseillers a été porté cette fois à neuf, six d'entre eux se voyant confier une « région inspectoriale » ou groupe de provinces possédant entre elles quelque affinité naturelle. Ces nouvelles dispositions doivent permettre au conseil supérieur de jouer, avec une efficacité accrue, son rôle de guide de la congrégation à la fois par ses directives et par ses initiatives pratiques. Elles sont destinées en outre à lui faciliter son travail d'animation de la Société salésienne dans les diverses parties du monde, grâce notamment à un effort de concertation entre provinces sous l'impulsion des supérieurs régionaux. Notons ici que le chapitre général de 1965 a donné la jour également à des « conférences provinciales » regroupant, à moindre échelle, des provinces ayant par exemple une langue commune. Tout cela devrait conduire à une mise en valeur plus poussée de toutes les forces locales.

Au niveau de chaque province, la présence, aux côtés du provincial, d'un « vicaire provincial », l'augmentation du nombre de ses conseillers, constituent d'autres nouveautés. Elles doivent assurer au responsable principal une plus grande liberté de mouvement et favoriser ce qui est recherché à tous les échelons de la congrégation: une meilleure coordination entre le centre et la périphérie par la mise en place d'articulations plus souples et plus efficaces.

Enfin, au niveau de chaque maison et communauté, les religieux ont été invités à participer plus activement à l'oeuvre commune en exerçant leurs responsabilités de manière collégiale. Le directeur, qui reste néanmoins en toute circonstance le « centre d'unification et d'animation » de sa communauté, s'est vu rappeler l'essentiel de sa mission, qui est d'ordre spirituel et éducatif, et

non administratif et disciplinaire. Pour l'aider à remplir la tâche qui est la sienne, on a envisagé des cours de préparation pour futurs directeurs et des cours de perfectionnement pour directeurs en charge. La composition du conseil de la maison a été élargie; en tant que « conseil d'action », traitant des problèmes de l'activité salésienne courante, il pourra compter parmi ses participants des confrères coadjuteurs.

Les oeuvres et leur « ridimensionamento »

En ce qui concerne les oeuvres de l'apostolat salésien, un mot a fait fortune au chapitre général de 1965: celui de *ridimensionamento*. C'est qu'en effet il répondait à un souhait largement répandu parmi les salésiens, qui, s'ils avaient des motifs de se réjouir de l'expansion à peu près continue de leur congrégation pendant un siècle, étaient préoccupés par le rendement spirituel et éducatif de son activité multiforme. Aussi a-t-on décidé de consacrer cette nouvelle étape au renforcement intérieur et extérieur des oeuvres; et, pour en venir aux actes, demande a été faite aux provinciaux de dresser un « planning précis de réorganisation tenant compte du nombre des confrères, des conditions particulières des lieux et des temps, des possibilités d'avenir, de la hiérarchie et de l'actualité des oeuvres elles-mêmes ». On se rappelle que, déjà à l'époque de Don Rua, la congrégation s'était imposé des temps d'arrêt et de réflexion. Mais en 1965, une telle mesure a revêtu un caractère d'urgence en raison même des proportions atteintes par l'oeuvre salésienne et des risques que lui ferait courir une expansion à l'aveuglette.

D'un autre côté, le chapitre général a établi une sorte de hiérarchie des activités. C'est ainsi qu'il s'est montré résolu à remettre en honneur l'antique oratoire, oeuvre ouverte et populaire. Il a estimé que la désaffection dont il a souffert, notamment au profit des collèges, ne devrait pas faire oublier le rôle qu'il peut jouer de nos jours, à condition qu'on en fasse un authentique « centre de jeunes », équipé pour les loisirs et pourvu d'un personnel éducatif qualifié. Une catégorie d'oeuvres, nouvelle pour certaines régions, a été encouragée: les foyers. Ceux-ci semblent répondre à un besoin réel des jeunes travailleurs et étudiants, soumis à

un régime de « migration intérieure ». Quant aux écoles professionnelles classiques, elles ont bénéficié d'un regain d'intérêt, à la faveur de l'ouverture de l'Église au monde du travail, aux pauvres et aux pays en voie de développement.

Formation des salésiens

Il y a plus. En effet, si les structures et les activités conditionnent le renouveau, celui-ci dépendra fondamentalement des hommes qui y seront engagés. Autant dire, avec les membres du chapitre, que les problèmes de formation et, au premier chef, de formation spirituelle des salésiens, sont de la plus grande importance.

Traitant de la vie religieuse et des voeux, le chapitre de 1965 a pensé que le temps était venu d'un « sérieux approfondissement doctrinal et vital ». Au plan de la doctrine, il a déjà donné l'exemple en élaborant une courte syntèse théologique et salésienne des voeux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. première ébauche de cette « Règle spirituelle » qu'il a souhaitée et qui, à côté des constitutions et des règlements, consacrés surtout à l'aspect canonique de la vie religieuse, devrait offrir aux salésiens « l'expression condensée de la mission, de l'esprit et de la vie » de la Société fondée par saint Jean Bosco. L'accent a été mis également sur le climat de cohésion et d'amitié fraternelle qui doit exister dans les communautés et alimenter leur ardeur apostolique.

Pour favoriser le renouveau de la vie spirituelle, des mesures pratiques ont été prises, comme celles d'adapter à la réforme liturgique les pratiques de piété en usage, de revaloriser la direction spirituelle, de renouveler les formules de prières traditionnelles. On a envisagé en outre d'organiser un second noviciat d'au moins six mois, après environ dix ans de sacerdoce pour les prêtres et dix ans d'activité apostolique pour les coadjuteurs. Voilà autant d'indices d'une évolution de la mentalité salésienne. A une période où l'on exaltait l'activité bouillonnante, non sans risque de superficialité, a succédé un temps où l'approfondissement de la vie spirituelle et, partant, de la vocation apostolique des religieux, est tenu dans la plus haute estime.

De façon plus générale, il est permis de dire que la Société

salésienne cherche à améliorer la qualification de ses membres, à multiplier ses spécialistes. « Désormais, dit le P. Ricceri, toutes les manifestations de notre activité réclament un personnel qualifié, que ce soit dans le domaine de la théologie, de la liturgie, de la philosophie, de la pédagogie, des sciences, des techniques, des disciplines scolaires, de l'art, des loisirs, ou de l'administration » [8].

Ce vaste programme exige, pour être rempli, des efforts prolongés, des initiatives parfois inédites. Il s'en est déjà vu plusieurs en divers secteurs. Les réalisations des derniers rectorats (*Centre catéchistique salésien,* grandes écoles d'enseignement technique pour coadjuteurs, *Athénée pontifical salésien*) ont rendu et continuent de rendre de grands services. Sur le plan scolaire, les articles méthodologiques des revues *Orientamenti pedagogici* et *Il salesiano coadiutore* servent depuis plusieurs années à la formation des maîtres d'enseignement profane. Par ailleurs, on constate en divers pays des efforts pour organiser des sessions de formation ou de perfectionnement, des « séminaires » de toute sorte, des cours de « recyclage »... Efforts souvent couronnés de succès, même si celui-ci peut paraître encore trop limité. C'est un fait: aujourd'hui, la formation intellectuelle, la culture humaine, la spécialisation technique — qui supposent la plupart du temps l'acquisition des diplômes — sont plus nettement et plus largement encouragés que dans la première moitié du siècle.

Il faut ajouter que, de nos jours, cette exigence de qualification a des raisons d'être profondément ressenties par nombre de religieux. Il s'agit en premier lieu d'épanouir le salésien dans toutes ses dimensions humaines et spirituelles. Cette visée humaniste, qui n'est pas nouvelle [9], devient maintenant plus explicite dans la mesure où c'est la personne du religieux qui retient d'abord l'attention: la personne, est-il dit, passe avant les oeuvres, le salésien est « au centre de tout ». Mais aussi, les salésiens sont anxieux de répondre aux besoins des hommes de leur temps. Il faut qu'ils en acquièrent les moyens. Si, dans le passé, cette exigence ne s'est affirmée bien des fois que sous la pression de

[8] *Atti...,* janvier 1966, n° 244, p. 5. Tout le passage est un fervent plaidoyer en faveur de la "qualification" des religieux.

[9] Voir le chapitre intitulé *Perfection chrétienne et accomplissement humain,* dans F. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle,* Paris 1967, pp. 151-181.

nécessités extérieures, par exemple les lois de l'État ou de l'Église, il semble à beaucoup qu'elle doive de nos jours se fonder sur la nature même de la mission des salésiens. Pour la bien remplir, il faut être compétent et on ne manque pas de dénoncer la « candide illusion » de ceux qui s'imaginent qu'il suffit ici d'un peu de bonne volonté [10]. D'où l'urgence d'une préparation adéquate du religieux salésien, comme en font foi certaines enquêtes menées à l'intérieur de la congrégation [11].

Pastorale des jeunes

Le dernier concile a demandé aux instituts religieux de « mettre en pleine lumière et de maintenir fidèlement l'esprit des fondateurs et leurs intentions spécifiques » [12]. Il y va, précisait-il, du bien même de l'Église.

S'il est assez malaisé de définir l'esprit salésien, réalité existentielle, rebelle par nature à la définition, il est plus facile de caractériser l'intention spécifique de Don Bosco et, partant, la mission propre de ses disciples. Le P. Ricceri les a résumés d'un mot: la pastorale des jeunes [13]. Le souci prioritaire de la jeunesse, ajoutait-il, doit se manifester partout, y compris dans les paroisses.

Répondre aux besoins et aux aspirations des jeunes de ce temps, leur transmettre le message de l'Évangile, ne sont pas des tâches faciles. Pour y faire face, les salésiens disposent d'un incontestable atout: la pédagogie, disons plutôt la méthode d'éducation, de leur fondateur. Celui-ci s'était servi pour la caractériser de l'expression *système préventif,* afin de l'opposer plus sûrement

[10] *Atti...,* janvier 1966, n° 244, p. 5.

[11] L'enquête *Recherche-Rénovation* menée auprès des salésiens de langue française (provinces de Paris, Lyon et Belgique méridionale) fait apparaître que 9,6% de ceux qui ont répondu s'estiment bien préparés à la tâche qu'ils accomplissent; 34,7% se disent assez bien préparés; 32,8% assez mal préparés et 13,2% mal préparés.

[12] Décret *Perfectae caritatis* sur la rénovation adaptée de la vie religieuse, n° 2.

[13] Voir l'interview du P. Ricceri dans le journal *L'Italia* du 12 septembre 1965. Traduction française dans le *Bulletin salésien,* octobre-décembre 1965, pp. 10-11.

à l'autre système, qu'il appelait répressif. Quoi que l'on pense du caractère plus ou moins systématique de cette méthode — chez Don Bosco, la vie et le style ont toujours largement débordé le système — elle constitue pour tous un précieux bien de famille et a encore fait l'objet d'études récentes [14]. Les grands traits de l'éducation salésienne sont connus: climat de famille, confiance mutuelle entre éducateurs et éduqués, joie, *amorevolezza,* toutes choses qui se résument aisément en une phrase-clé: « Que non seulement les garçons soient aimés, mais qu'ils se sachent aimés! » [15]. Faut-il rappeler d'autre part qu'à la source et au sommet de cette éducation il y a la foi et la charité surnaturelles et qu'en conséquence, le rôle primordial du salésien est d'être un « catéchiste »?

Concrètement, on a pu assister, pour ne parler que des trente dernières années, à d'importantes réalisations, notamment au plan de la catéchèse. On se souvient de l'ardeur d'un Don Ricaldone à propager la « doctrine chrétienne » et de l'ampleur qu'avait prise en Italie, en pleine guerre mondiale, sa campagne en faveur du catéchisme. Ses initiatives ont continué de porter des fruits grâce aux organismes qui furent alors mis en place.

Mais entre-temps, des éléments nouveaux sont intervenus dans la réflexion pastorale. Ils peuvent être ainsi résumés: la pastorale dépasse le pur catéchisme, et, pour être efficace, elle doit tenir compte des mentalités et des situations; d'autre part, elle doit s'insérer dans la pastorale d'ensemble des diocèses et des paroisses et orienter les jeunes vers les mouvements d'Église, Action catholique et spécialement J.O.C. Aussi le chapitre de 1965 a-t-il réclamé la mise sur pied de commissions d'études et de centres d'action, qui soient à même de promouvoir, à tous les niveaux de la congrégation, une pastorale adaptée. Il est certain que l'on

[14] Voir à ce sujet la bibliographie de P. Braido, *Il sistema preventivo di Don Bosco,* 2e éd., Zurich 1964, pp. 13-15. Parmi les ouvrages récents parus sur la pédagogie de Don Bosco, citons ceux, en italien, de Braido, de Casotti, de Valentini, de Vari, de Zitarosa; ceux de Burg et d'Endres en allemand; de Bouquier et de Desramaut en français; de Fierro Torres en espagnol.

[15] *Epistolario di san Giovanni Bosco,* t. IV, Turin 1959, p. 264. Cette phrase est extraite de la lettre que Don Bosco écrivit de Rome le 10 mai 1884 dans le but d'encourager l'Oratoire de Turin à retrouver "la vivacité, l'allégresse et l'expansion" d'antan. Au dire du P. Braido, elle renferme "l'une des plus géniales intuitions psychologiques et pédagogiques de Don Bosco" (P. Braido, *Il sistema preventivo..., éd. cit.,* p. 171).

attend beaucoup des *Centres de pastorale des jeunes* dont la création a été décidée. Pour favoriser le renouveau souhaité dans ce domaine, chaque maison doit tendre à devenir une véritable communauté éducative. Dans ce but aussi, les antiques « compagnies » ont cédé la place à des formules d'associations rajeunies: elles prennent en charge non seulement la vie religieuse, ou dévotionnelle, ou récréative de la maison, mais l'ensemble de sa vie communautaire.

Pastorale des adultes

Si les salésiens sont conscients de la priorité à donner à la pastorale des jeunes, ils estiment, au nom d'une tradition ininterrompue, que leur place dans d'autres secteurs est justifiée et correspond à l'attente de l'Église. Don Bosco parlait avec chaleur du « peuple » et le chapitre de 1965 a souligné les responsabilités de ses disciples à l'égard du monde ouvrier, et, plus généralement, de « ceux qui sont loin ». L'importante encyclopédie sur l'athéisme, préparée dès avant le deuxième concile du Vatican et qui devait commencer de paraître en plusieurs langues en 1967, n'est-elle pas dirigée par l'Athénée salésien de Rome? En avril 1965, n'a-t-on pas fait appel à des professeurs de cette université pour le secrétariat de non-croyants?

Sous plusieurs aspects, ce travail est complémentaire de l'autre. Ainsi, comment s'occuper valablement de l'éducation des jeunes si l'on néglige les contacts avec les parents? Aussi bien oublie-t-on souvent que Don Bosco était homme à vouloir « tout faire » [16]. Le dix-neuvième chapitre général n'a pas énuméré moins de neuf secteurs d'apostolat auprès des adultes. Certains sont bien connus: coopérateurs, anciens élèves, aumônerie des soeurs salésiennes, presse (et moyens de communication sociale), missions. Les autres, pour n'être pas vraiment nouveaux, ont bénéficié d'une plus large

[16] Voir F. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle,* p. 37. L'auteur cite una phrase significative d'A. du Boys, biographe du saint et son contemporain: « Jusqu'à présent, les fondateurs d'ordres et de congrégations religieuses se sont proposé un but spécial au sein de l'Église; ils y ont pratiqué la loi que nos économistes modernes appellent la loi de la division du travail. Don Bosco semble avoir conçu l'idée de faire faire à son humble communauté le travail tout entier... ».

publicité qu'en d'autres temps: apostolat de la famille; apostolat auprès des enseignants (on recommande à ce propos une meilleure collaboration avec les professeurs laïcs); auprès des travailleurs; dans les maisons de retraites (il est rappelé que le chapitre de 1958 avait déjà réclamé une maison de retraites dans chaque province, pour les confrères mais aussi pour les laïcs de toute provenance). De manière générale, l'apostolat auprès des adultes est jugé très bénéfique « parce qu'il met celui qui s'y emploie en présence de l'action vivante de l'Église dans les milieux naturels à qui l'Évangile est destiné ».

Valeurs traditionnelles et requêtes contemporaines

Dans la diversité des tâches qui lui incombent aujourd'hui, le salésien découvre les problèmes courants d'adaptation que soulève la rencontre de l'Église avec le monde moderne. En effet, pour aborder ce monde qu'il veut évangéliser, il met en oeuvre un certain nombre de méthodes traditionnelles, héritées de Don Bosco et de ses successeurs. Sans vouloir abandonner rien d'essentiel, il ne peut manquer de les ajuster aux requêtes légitimes de son époque.

« Il faudra distinguer, disait Paul VI, les formes essentielles de celles qui sont contingentes; les formes intérieures, qui sont l'âme de votre système pédagogique et de votre art d'éducateurs, de celles, extérieures, qui en elles-mêmes sont susceptibles de perfectionnement et de diversité d'application; les formes toujours valables, de celles que les nouvelles conditions de notre époque rendraient dépassées ou inefficaces » [17].

Tâche délicate, reconnaît le P. Ricceri, d'autant plus que la tradition salésienne est relativement récente. Cette tâche a déjà préoccupé les responsables, elle continue de faire l'objet d'études et de recherches. Quelques-uns de ses aspects ont été récemment mis en lumière.

Le monde moderne, et la jeunesse en particulier, ont un sens aigu de la liberté. Le style salésien, qui est familial, favorise effectivement l'expression libre du religieux dans ses relations avec son supérieur, ou du jeune avec son éducateur. Cependant, plus

[17] Discours de Paul VI dans *Atti...*, janvier 1966, n° 244, p. 301.

que dans le passé, l'accent est mis sur l'autonomie de la personne et sur les convictions intérieures plus que sur les contraintes externes. C'est sans doute dans cette perspective qu'il faut placer l'appel du recteur majeur à « personnaliser la doctrine et les normes » et la longue lettre qu'il devait consacrer en janvier 1967 au thème du dialogue [18].

En éducation, un certain protectionnisme, qui était de mise dans la société patriarcale du XIX[e] siècle, semble à plusieurs dépassé. Le jeune s'éduque à la liberté en l'exerçant. Responsabilité, liberté, conscience, initiative: le chapitre de 1965 a pris ces termes à son compte, en les appliquant de préférence aux réalités de la vie spirituelle [19]. Sur la base de l'humanisme et de l'optimisme salésiens et à la suite de la constitution *Gaudium et spes* de Vatican II, l'attention des salésiens s'est portée sur un certain nombre de valeurs — qui sont aussi des requêtes — des hommes de ce temps: sens de la communauté et de l'équipe, recherche de l'authenticité, enthousiasme pour le progrès scientifique et technique, ouverture au monde du travail, respect de la recherche personnelle, prise de conscience de la « juste autonomie » des réalités terrestres, respect des cultures et des religions différentes, etc...

La dimension ecclésiale

Si les religieux de Don Bosco cherchent à s'adapter aux besoins et aux aspirations de leur temps, ils tiennent aussi à être lucidement d'Église.

Sans doute faut-il rappeler ici encore que les choses ne datent pas d'aujourd'hui. Profondément enracinée dans leur famille est la dévotion au pape, qui, pour Don Bosco, représentait l'Église. Mais précisément, c'est l'image de l'Église qui depuis lors s'est élargie et développée, de sorte que l'activité des instituts religieux n'y est plus vue de la même manière qu'au temps de Pie IX et de Vatican I. Depuis plusieurs années déjà, une collaboration effective était recherchée entre salésiens et clergé séculier au niveau des diocèses et des paroisses. Les derniers recteurs majeurs, Don

[18] *Atti...*, janvier 1967, n° 247, pp. 2-33.
[19] *Atti...*, janvier 1966, n° 244, pp. 182-185.

Ziggiotti notamment, ont encouragé ce mouvement. Les groupements salésiens (coopérateurs, anciens élèves) ont participé à la vie des grands organismes internationaux de laïcs surgis sous les pontificats de Pie XII et de Jean XXIII. Significatives étaient par exemple les consignes que donnait en 1958 le P. Ricceri aux coopérateurs réunis à Bruxelles: « Si les coopérateurs doivent être liés à la congrégation, ils ne doivent pas constituer une chapelle fermée; le coopérateur attaché aux salésiens est ouvert dans son action apostolique, il est catholique, donc pour sa paroisse, pour son diocèse, pour l'Église » [20].

Ces idées ont naturellement beaucoup gagné en extension et en profondeur depuis Vatican II. Les pères capitulaires de 1965 ont manifesté leur souci d'être d'Église en se référant fréquemment à l'esprit et aux textes du concile. Surmontant un certain particularisme salésien, ils ont prôné une collaboration plus étroite avec les diocèses dans le cadre de la pastorale d'ensemble. Cet esprit de collaboration, qui va déjà de soi quand il s'agit de paroisses confiées aux salésiens, doit être désormais de règle pour toutes les oeuvres quelles qu'elles soient.

La dimension apostolique et missionnaire

Quant au courant apostolique et missionnaire déclenché par le concile, il convient aux salésiens. Sur la base du *Da mihi animas*, devise de leur fondateur, leur congrégation semble des plus aptes à mettre en pratique le souhait formulé par le décret *Perfectae caritatis:* « Toute la vie religieuse de leurs membres doit être pénétrée d'esprit apostolique et toute l'action apostolique doit être animée par l'esprit religieux » [21]. De son côté, Paul VI ne décelait-il pas dans la vie religieuse des salésiens « un primat non seulement de dignité objective, mais aussi de rendement apostolique »?

La Société salésienne, si apostolique et si missionnaire qu'elle soit par définition, n'a pas cru pouvoir se soustraire à la rénovation. L'assemblée de 1965 a demandé que la formation, l'esprit,

[20] Paroles du P. Ricceri au congrès des coopérateurs réunis à Bruxelles en juin 1958 (*Bollettino salesiano*, octobre 1958, p. 368).

[21] *Perfectae caritatis*, n° 8.

les activités tant des religieux que de leurs élèves, des coopérateurs ou des anciens élèves, soient pénétrés de sens missionnaire. Elle s'est interrogée sur les institutions existantes. S'agit-il de conserver une oeuvre ancienne, de l'agrandir, ou d'en créer une nouvelle? Dans chacun des cas, on recourra plus clairement que dans le passé au critère du rendement apostolique. Conscients par ailleurs d'être envoyés en priorité à la « jeunesse pauvre et abandonnée » (article 1 des constitutions de leur Société), les salésiens devront redoubler de vigilance pour demeurer fidèles, car ils n'ignorent pas que « l'instinct naturel des institutions les porte à tendre toujours à un niveau supérieur, au risque d'en défigurer souvent l'orientation primitive » [22].

Sur l'ensemble de ces questions, si importantes pour aujourd'hui et pour demain, des opinions parfois fort divergentes — il serait vain et peu conforme à la vérité de le nier — se sont affirmées et continuent de s'affirmer, chaque religieux réagissant à sa manière sur la nécessité ou l'urgence de la rénovation. C'est peut-être à propos des institutions, et notamment de l'école, que la discussion est la plus vive. Alors que l'activité d'un grand nombre continue de se déployer dans la ligne d'une « pastorale de communauté chrétienne » à l'intérieur des « oeuvres » salésiennes, d'autres préconisent une « pastorale missionnaire », plus ouverte et plus apte à rejoindre les hommes dans leurs milieux naturels (école, quartier, lieu de réunion et de loisirs...). Il va de soi que dans cette dernière perspective, le travail des salésiens ne peut rester cantonné à l'intérieur des murs d'une institution, si adaptée soit-elle [23]. Les auteurs d'expériences auprès de la jeunesse délaissée, des « blousons noirs », en sont, pour leur part, convaincus. On devine par là quelques-uns des problèmes très complexes auxquels devra faire face le prochain chapitre général des salésiens de Don Bosco.

[22] *Atti...*, janvier 1966, n° 244, p. 11.

[23] Voir à ce propos J. AUBRY, *Pastorale de la jeunesse dans l'Église actuelle* dans les *Cahiers du Groupe lyonnais de recherches salésiennes*, août 1967, n° 8, p. 56.

Résumons. En abordant le second siècle de son histoire, la famille de Don Bosco se présentait aux yeux des contemporains avec de vastes proportions [24], qui engendraient généralement chez ses membres un optimisme confiant. Il n'en est pas moins vrai que les situations nouvelles dans le monde et dans l'Église ont provoqué en son sein des interrogations neuves, dont le XIX^e^ chapitre général, à la suite du concile Vatican II, fut le grand révélateur. Depuis lors, des orientations partiellement originales sont apparues, visant à adapter la Société salésienne aux besoins contemporains. Que certains aient peine à accepter un nouvel état de choses où n'est plus forcément normatif ce qui l'a été dans le passé, que d'autres manifestent de l'impatience devant les lenteurs de l'*aggiornamento,* cela semble incontestable. Le contraire serait étonnant. Les supérieurs actuels, pour leur part, ont choisi la voie de l'équilibre, qui ne se confond pas dans leur esprit avec l'immobilisme [25].

* * *

Mais ici s'arrête le travail de l'historien. L'avenir n'est pas de son ressort. Tout au plus peut-il exprimer ses désirs ou ses pronostics. De ce point de vue, il n'a peut-être pas tort de croire — et divers indices laissent supposer — que, dans les années qui viennent, la famille salésienne, en se gardant de la tentation d'autosuffisance que pourrait lui suggérer la masse de ses résultats et de ses chiffres, tendra à réaliser courageusement ce pour quoi saint Jean Bosco l'a faite il y a plus de cent ans: être, dans

[24] Voici quelques chiffres extraits des statistiques officielles pour l'année 1965: 22.383 salésiens; 18.214 Filles de Marie-Auxiliatrice; 420.110 coopérateurs inscrits; 188.997 anciens élèves affiliés à la confédération internationale et 518.754 anciennes élèves "organisées"; 658.105 garçons éduqués dans 726 oratoires, 1.395 écoles primaires et secondaires et 352 écoles professionnelles et agricoles; 556.323 filles éduquées dans 1.573 écoles de toute nature, 1.058 oratoires, 426 ateliers familiaux, 164 orphelinats...; 835.155 malades assistés par les soeurs; 153 résidences missionnaires; 554 paroisses groupant 5.854.800 paroissiens... Nul n'ignore que tous ces chiffres ne méritent pas le même crédit. Certains (nombre de religieux, de religieuses...) sont sûrs; d'autres, même précis, beaucoup moins.

[25] Voir *Atti...,* septembre 1966, n° 246, p. 9.

le peuple de Dieu, au service des hommes à sauver, surtout de la jeunesse défavorisée.

En lui témoignant la confiance renouvelée de l'Église au cours de l'audience du 21 mai 1965, le pape Paul VI l'a encouragée à progresser, en se servant de paroles qui, pour flatteuses qu'elles fussent, n'en comportaient pas moins une invitation au dépassement: « Les salésiens représentent, disait-il, un des faits les plus notables, les plus bénéfiques, les plus exemplaires et les plus riches de promesses du catholicisme aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Dieu veuille qu'il en soit ainsi dans l'avenir! ».

BIBLIOGRAPHIE

Actas del XI Congreso internacional de los cooperadores salesianos, Bogota 1931.

ALBERA P., *Lettere circolari ai salesiani,* Turin 1922.

ALBERA P., *Mons. Luigi Lasagna. Memorie biografiche,* San Benigno Canavese 1900.

ALBERDI R., *Una ciudad para un santo,* Barcelone 1966.

AMADEI A., *Don Bosco e il suo apostolato. Dalle sue memorie personali e da testimonianze di contemporanei,* Turin 1929.

AMADEI A., *Il Servo di Dio Michele Rua,* Turin 1931-1934, 3 tomes.

AMELIO G. d', *Stato e Chiesa. La legislazione ecclesiastica fino al 1867,* Milan 1961.

Argentina salesiana. Setenta y cinco años de acción de los hijos de Don Bosco en la tierra de los sueños paternos, Buenos Aires 1951.

Atti del Capitolo Superiore della Pia Società Salesiana, Turin 1920 ss. Bimestriel.

AUBERT R., *Le pontificat de Pie IX (1846-1878),* Paris, 1e éd. 1952, 2e éd. 1963.

AUBRY J., *Pastorale de la jeunesse dans l'Église actuelle,* dans les *Cahiers du Groupe lyonnais de recherches salésiennes,* août 1967, n° 8.

AUBRY J., *Un tout jeune saint...,* dans *La vie spirituelle,* 1955, t. XCII, p. 391.

AUBRY J. et SCHOENEBERGER P., *Le coadjuteur salésien,* Nice 1952.

AUFFRAY *A., Con Don Bosco e coi tempi. I cooperatori Salesiani,* Turin 1955.

AUFFRAY A., *Les missions salésiennes,* Lyon 1936.

AUFFRAY A., *Un grand éducateur, saint Jean Bosco,* Lyon-Paris, 1e éd. 1929, 7e éd. 1953.

AUFFRAY A., *Un saint formé par un autre saint. Le premier successeur de Don Bosco, Don Rua (1837-1910),* Lyon 1932.

AUFFRAY A., *Un Saint traversa la France,* Lyon-Paris 1937.

BARBERIS A., *Don Giulio Barberis... Cenni biografici e memorie,* San Benigno Canavese 1932.

BASTASI U., *Guida organizzativa del movimento Exallievi di Don Bosco,* Turin 1965.

BESLAY J.-M., *Histoire des fondations salésiennes de France (1875-1940)*, Paris 1958 ss., 3 fascicules ronéotypés.
BESLAY J.-M., *Le Père Paul Albera, second successeur de Saint Jean Bosco. Esquisse biographique*, Auteuil 1956.
BESLAY J.-M., *Le Père Rinaldi*, Lyon 1950.
Bilan du monde. Encyclopédie catholique du monde chrétien, publiée par le Centre de recherches socio-religieuses et le Centre « Église Vivante » (Louvain), Paris-Tournai 1958-1960, 2 tomes.
Bollettino Salesiano, publié depuis 1877. Parut d'abord sous le titre *Bibliofilo Cattolico o Bollettino salesiano mensuale* (Turin, puis San Pier d'Arena). Le *Bollettino Salesiano* fut édité à Turin sous ce titre à partir de janvier 1878. Édition française du *Bulletin Salésien* à partir de 1879.
BONETTI G., *Cinque lustri dell'Oratorio salesiano fondato dal Sac. Don Giovanni Bosco*, Turin 1892.
BORGATELLO M., *Nella Terra del Fuoco. Memorie di un missionario salesiano*, Turin 1924.
BOSCO G., *Cenni storici sulla vita del chierico Luigi Comollo... scritti da un suo collega*, Turin 1844. Rééditions.
BOSCO G., *Cenno biografico sul giovanetto Magone Michele...*, Turin 1861.
BOSCO G., *Cenno istorico sulla congregazione di S. Francesco di Sales e relativi schiarimenti*, Rome 1874.
BOSCO G., *Cooperatori Salesiani ossia un modo pratico per giovare al buon costume ed alla civile Società*, Albenga 1876; S. Pier d'Arena 1877.
BOSCO G., *Cose da notarsi intorno alle Costituzioni della Società di San Francesco di Sales*, dans G. B. LEMOYNE, *Memorie biografiche...*, t. VII, pp. 622-623.
BOSCO G., *Epistolario di S. Giovanni Bosco*, éd. E Ceria, Turin 1955-1959, 4 tomes.
BOSCO G., *Il giovane provveduto per la pratica de' suoi doveri, degli esercizi di cristiana pietà, per la recita dell'Ufficio della Beata Vergine e de' principali vespri dell'anno, coll'aggiunta di una scelta di laudi sacre, ecc.*, Turin 1847. Rééditions.
BOSCO G., *Il pastorello delle Alpi, ovvero Vita del giovane Besucco Francesco d'Argentera*, Turin 1864. Rééditions: 1878, 1886.
BOSCO G., *Il sistema metrico ridotto a semplicità, preceduto dalle quattro prime operazioni dell'aritmetica, ad uso degli artigiani e della gente di campagna*, Turin 1846 (?). Rééditions.
BOSCO G., *La storia d'Italia raccontata alla gioventù dai suoi primi abitatori sino ai nostri giorni, corredata da una carta geografica d'Italia*, Turin 1855. Rééditions.
BOSCO G., *Memorie dell'Oratorio di S. Francesco di Sales dal 1815 al 1855*, éd. E. Ceria, Turin 1946. Édition française d'A. Auffray sous le titre *Quarante années d'épreuves*, Lyon-Paris 1951.
BOSCO G., *Storia ecclesiastica ad uso delle scuole, utile ad ogni ceto di persone*, Turin 1845. Rééditions.
BOSCO G., *Storia sacra per uso delle scuole, utile ad ogni stato di persone, arricchita di analoghe incisioni*, Turin 1847. Rééditions.

Bosco G., *Vita del giovanetto Savio Domenico,* Turin 1e éd. 1859, 6e éd. 1880. Éditions critiques d'A. Caviglia (1943) et d'E. Ceria (1950).
Bosco H., *Don Bosco,* Paris 1964.
Bosco J., *Saint Dominique Savio,* 3e éd., Le Puy-Lyon 1965. Édition française de F. Desramaut avec introduction et commentaires.
Bosio G., *Monsignor Versiglia e Don Caravario,* Turin 1935.
Bourgin G., *La formation de l'unité italienne,* Paris 1948.
Boys A. du, *Dom Bosco et la pieuse Société des Salésiens,* Paris 1884.
Bozzo G., *Organizziamo le compagnie,* Turin 1954.
Braido P., *Il sistema preventivo di Don Bosco,* 2e éd., Zurich 1964.
Braido P., *Religiosi nuovi per il mondo del lavoro,* Rome 1961.
Braido P., *Vocazione del coadiutore salesiano all'apostolato caritativo, pastorale e educativo,* Rome 1964.
Bruno C., *El derecho de los Salesianos y de las Hijas de Maria Auxiliadora,* Buenos Aires 1957.
Burdeus A., *Jaime Ortiz, 4026,* Barcelone 1953.
Burdeus A., *Lauros y palmas,* Barcelone 1958.

Calvi B., *La civiltà nelle regioni magellaniche e i missionari salesiani,* Turin 1925.
Candela A., *L'apostolato dei tempi nuovi. Il coadiutore salesiano secondo il pensiero di Don Bosco,* dans *Il salesiano coadiutore,* ann. VIII, 1955, pp. 6-9.
Caviglia A., *Don Bosco,* Turin 1920.
Caviglia A., *Il « Magone Michele ». Una classica esperienza educativa,* dans Don Bosco, *Opere e scritti editi e inediti,* t. V, Turin 1964, pp. 131-200.
Caviglia A., *La « vita di Besucco Francesco » scritta da Don Bosco e il suo contenuto spirituale,* dans Don Bosco, *Opere e scritti editi e inediti,* t. VI, Turin 1964, pp. 111-262.
Caviglia A., *Savio Domenico e Don Bosco,* Turin 1943.
Ceria E., *Annali della Società salesiana,* Turin 1941-1951, 4 tomes.
Ceria E., *I Cooperatori salesiani. Un po' di storia,* Turin 1952.
Ceria E., *La beata Maria Mazzarello, confondatrice dell'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice,* Turin 1938.
Ceria E., *La Società salesiana. Fondazione, organismo, espansione,* Colle Don Bosco 1951.
Ceria E., *Profili dei capitolari salesiani,* Colle Don Bosco 1951.
Ceria E., *Profili di 33 coadiutori salesiani,* Colle Don Bosco 1952.
Ceria E., *San Giovanni Bosco nella vita e nelle opere,* 2e éd., Turin 1949.
Ceria E., *Vita del Servo di Dio Don Michele Rua,* Turin 1949.
Ceria E., *Vita del Servo di Dio Sac. Filippo Rinaldi, terzo successore di San Giovanni Bosco,* Turin 1951.
Chiuso T., *La Chiesa in Piemonte dal 1797 ai giorni nostri,* Turin 1887 ss., 5 tomes.
Cimatti V., *Nell'Impero del Sol levante,* Turin 1953.
Cojazzi A., *Don Bálzola fra gli Indi del Brasile Mato Grosso,* San Benigno Canavese 1932.

COLBACCHINI A., *I Bororos orientali « Orarimugudoge » del Mato Grosso (Brasile)*, Turin 1925 (?). Édition portugaise d'A. COLBACCHINI et C. ALBISETTI, *Os Boróros orientais Orarimogodogue do Planato Oriental de Mato Grosso*, São Paulo 1942.

Congresso europeo ex-allievi di Don Bosco. Atti e documenti, statuto della confederazione mondiale, Turin 1966.

CRISPOLTI F., *Don Bosco*, Turin 1911.

DALCERRI L., *Madre Luisa Vaschetti, terza superiora generale delle Figlie di Maria Ausiliatrice*, Turin 1954.

DANIEL-ROPS, *L'Église des Révolutions. En face de nouveaux destins*, Paris 1960.

DELACROIX S. et alii, *Les missions contemporaines (1800-1957), (Histoire universelle des missions catholiques*, t. III), Paris 1958.

Deliberazioni del Capitolo Generale della Pia Società Salesiana tenuto a Lanzo Torinese nel settembre del 1877, Turin 1878.

Deliberazioni del secondo Capitolo Generale della Pia Società Salesiana tenuto in Lanzo Torinese nel settembre 1880, Turin 1882.

Deliberazioni del terzo e quarto Capitolo Generale della Pia Società Salesiana tenuti in Valsalice nel settembre 1883-1886, San Benigno Canavese 1887.

DESRAMAUT F., *Don Bosco et la vie spirituelle*, Paris 1967.

DESRAMAUT F., *Filles de Marie-Auxiliatrice*, dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, fasc. 96 (Paris 1968), col. 62-64.

DESRAMAUT F., *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne. Étude d'un livre fondamental sur la jeunesse de saint Jean Bosco*, Lyon 1962.

DESRAMAUT F., *Notes sur les oeuvres écrites de saint Jean Bosco*, dans les *Cahiers du Groupe lyonnais de recherches salésiennes*, octobre 1966, n° 3, pp. 11-14.

DESRAMAUT F., *Noviciat ascétique ou noviciat apostolique?* dans les *Cahiers du Groupe lyonnais de recherches salésiennes*, 1967, n° 9.

DESRAMAUT F., *Règlements de la Société salésienne. Jalons de leur histoire depuis les origines jusqu'en 1953*, Lyon 1953. Polycopié.

DON BOSCO, *Opere e scritti editi e inediti...*, Turin 1929 ss.

Don Bosco nel mondo, Turin, 1e éd. 1956, 2e éd. 1958, 3e éd 1964. Réalisé par l'*Ufficio Stampa della Direzione Generale Opere Don Bosco*, Turin.

DUROURE J., *Sur le Fleuve de la Mort*, Lyon 1936.

ENTRAIGAS R., *El apóstol de la Patagonia*, Rosario 1955.

ENTRAIGAS R., *Monseñor Fagnano. El hombre, el misionero, el pioneer*, Buenos Aires 1945.

ESPINEY C. d', *Dom Bosco*, Nice 1881. Rééditions.

FASULO A., *Le Missioni Salesiane della Patagonia*, Turin 1925.

FAVINI G., *Cooperatori salesiani a Roma nel 75° della Pia Unione*, Turin 1953.

FAVINI G., *Don Bosco e l'apostolato dei laici*, Turin 1952.

FAVINI G., *Il cammino di una grande idea. I cooperatori salesiani,* Turin 1962.
FAVINI G., *Pia Unione dei cooperatori salesiani. Manuale per i dirigenti,* Turin 1958.
FAVINI G., *Salesiani coadiutori. Caratteristiche di una grande vocazione,* Turin 1963.
FIERRO TORRES R., *El Padre Evasio Rabagliati,* Turin 1940.
FOGLIO E., *Indice analitico delle Memorie biografiche di S. Giovanni Bosco nei 19 volumi,* Turin 1948.
FONZI F., *I cattolici e la società italiana dopo l'unità,* Rome 1960.
FRANCESIA G. B., *Suor Maria Mazzarello. I primi due lustri delle Figlie di Maria Ausiliatrice. Memorie raccolte e pubblicate,* San Benigno Canavese 1906.
FRANCESIA G. B., *Vita breve e popolare di D. Giovanni Bosco,* Turin 1902. Rééditions.

GARNERI D., *Don Paolo Albera, secondo successore di Don Bosco,* Turin 1939.
GENNARO A., *In memoria di Madre Linda Lucotti, 4ª Superiora generale delle Figlie di Maria Ausiliatrice,* Turin 1957.
GIRARDI G., *La congregazione salesiana di fronte al Concilio Vaticano II,* Rome 1965. Fascicule polycopié.
GIRAUDI F., *Il santuario di Maria SS. Ausiliatrice,* Turin 1948.
GIRAUDI F., *L'Oratorio di Don Bosco,* 2e éd., Turin 1935.
GRASSO G., *La Società salesiana tra il passato e l'avvenire. Risultati di un'inchiesta tra ex-allievi salesiani,* Rome 1964.
GROUPE LYONNAIS DE RECHERCHES SALÉSIENNES, *Esquisse d'une chronologie des missions salésiennes des origines à la mort de Pie XII (1815-1958),* Lyon 1964. Fascicule polycopié.
GROUPE LYONNAIS DE RECHERCHES SALÉSIENNES, *Précis d'histoire salésienne, 1815-1960,* Lyon 1961. Version espagnole sous le titre *Resumen de historia salesiana* (Séville 1965), par F. de la Hoz.

HALNA J., *Un Salésien dans le monde: le Coopérateur,* Marseille 1957.
HENRY-COÜANNIER M., *Saint François de Sales et ses amitiés,* Paris 1922.
HEYMANS J., *Évolution du texte des Regolamenti della Società Salesiana,* Lyon 1962-1967, 5 fascicules polycopiés.

JEMOLO A. C., *Chiesa e Stato in Italia negli ultimi cento anni,* 4e éd., Turin 1955.

KLEIN J. et VALENTINI E., *Una rettificazione cronologica delle « Memorie di San Giovanni Bosco »,* dans *Salesianum,* ann. XVII, 1955, p. 588 ss.

LEMOYNE G. B., *Scene morali di famiglia esposte nella vita di Margherita Bosco. Racconto edificante ed ameno,* Turin 1886.
LEMOYNE G. B., *Vita del venerabile servo di Dio Giovanni Bosco fonda-*

tore della Pia Società Salesiana, dell'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice e dei Cooperatori Salesiani, Turin 1911-1913, 2 tomes.
LEMOYNE G. B., AMADEI A. et CERIA E., *Memorie biografiche di Don Giovanni Bosco,* San Benigno et Turin 1898-1948, 20 tomes (y compris l'*Index* général d'E. FOGLIO).
Lettere circolari di Don Bosco e di Don Rua ed altri loro scritti ai Salesiani, Turin 1896.
LUZI G., *Parla la Madre,* Turin 1944.

MACCONO F., *Lo spirito e le virtù della beata Maria Mazzarello, confondatrice e prima superiora generale delle Figlie di Maria Ausiliatrice,* Turin 1947.
MACCONO F., *Suor Maria Mazzarello, prima superiora generale delle Figlie di Maria Ausiliatrice,* 2e éd., Turin 1934.
MAINETTI G., *Madre Caterina Daghero, prima successora della beata Maria Mazzarello nel governo generale dell'Istituto « Figlie di Maria Ausiliatrice »,* Turin 1940.
Manuale teorico-pratico pei direttori e decurioni della Pia associazione dei cooperatori salesiani, Turin 1893.
MAROCCO G., *Compagnie Gioventù Salesiana. Origini, sviluppi, realizzazioni,* Turin 1964.
MATHIAS L., *Quarant'anni di missione in India,* t. I, Turin 1965.
MATTAI G., *Don Bosco e la questione operaia,* dans *Salesianum,* ann. X, 1948, pp. 358-368.
Missioni salesiane, L'orfanotrofio di Macau e la missione dell'Heung-Shan in Cina, Turin 1925.
Missioni salesiane. Prefettura apostolica del Rio Negro, Turin 1925.
Missioni salesiane. Vicariato apostolico di Mendez e Gualaquiza tra i Jivaros dell'Ecuador, Turin 1925.
Missioni salesiane. Vicariato apostolico di Shiu Chow in Cina (Leng Nam Tou), Turin 1925.
MONGOUR P., *Face aux redoutables Chavantès,* Le Puy 1957.
MONTERO A., *Historia de la persecución religiosa en España (1936-1939),* Madrid 1961.
MORI R., *La questione romana 1861-1865,* Florence 1963.

Notiziario delle Figlie di Maria Ausiliatrice, Turin, depuis 1930.

RICALDONE P., *Don Bosco educatore,* Colle Don Bosco 1951-1952, 2 tomes.
RICALDONE P., *Fedeltà a Don Bosco santo,* dans les *Atti del Capitolo Superiore,* ann. XVII, n° 78.
RICALDONE P., *Formazione del personale salesiano,* dans les *Atti del Capitolo Superiore,* ann. XVII, n° 78.
RICALDONE P., *Il cooperatore salesiano,* Turin 1916.
RICALDONE P., *Il rendiconto,* dans les *Atti del Capitolo Superiore,* ann. XXVII, n° 142.
RIPOLL C., *Las protomártires salesianas,* Barcelone 1965.
RUA M., *Lettere circolari ai Salesiani,* Turin 1910.

SACRA CONGREGAZIONE DI PROPAGANDA FIDE, *Guida delle Missioni Cattoliche*, Rome 1935.
SACRA RITUUM CONGREGATIONE, *Aquen. Beatificationis et Canonizationis Servae Dei Mariae Dominicae Mazzarello, primae Antistitae Instituti Filiarum Mariae Auxiliatricis. Positio super virtutibus*, Rome 1934.
SACRA RITUUM CONGREGATIONE, *Asten. et Taurin. Beatificationis et Canonizationis Servi Dei Dominici Savio Adolescentis laici Alumni Oratorii Salesiani. Positio super introductione Causae*, Rome 1913.
SACRA RITUUM CONGREGATIONE, *Asten. et Taurinen. Beatificationis et Canonizationis Servi Dei Dominici Savio Adolescentis laici Alumni Oratorii Salesiani. Positio super virtutibus*, Rome 1930 (?).
SACRA RITUUM CONGREGATIONE, *Taurinen. Beatificationis et Canonizationis Servi Dei Ioannis Bosco Sacerdotis Fundatoris Piae Societatis Salesianae. Positio super introductione Causae. Summarium et Litterae Postulatoriae*, Rome 1907.
SACRA RITUUM CONGREGATIONE, *Taurinen. Beatificationis et Canonizationis Ven. Servi Dei Sac. Ioannis Bosco Fundatoris Piae Societatis Salesianae necnon Instituti Filiarum Mariae Auxiliatricis. Positio super virtutibus.* Pars I: *Summarium*, Rome 1923.
SALOTTI C., *Il beato Giovanni Bosco*, Turin 1929. Rééditions.
SERIÉ G., *Profili e racconti*, Turin 1956.
SHALUB G., *Abuliatama, il « Padre degli orfani » nel paese di Gesù, il Can. A. Belloni*, Turin 1955.
SPADOLINI G., *L'opposizione cattolica da Porta Pia al '98*, Florence 1961.
SPINA E., *Giornalismo cattolico e liberale in Piemonte (1848-1852)*, Turin 1961.
STELLA P., *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. I: *Vita e opere*, Zurich 1968; t. II: *Mentalità religiosa e spiritualità*, Zurich 1969.

Tesoro di salesianità. Raccolta di lettere di Madre Luisa Vaschetti, Turin 1949.
TIRONE P., *Medaglioni di 88 confratelli polacchi periti in tempo di guerra*, Turin 1954.

VALENTINI E., *Don Bosco e l'apostolato della stampa*, Turin 1957.
VALENTINI E., *Don Eusebio M. Vismara, salesiano*, Turin 1954.
VARENDE J. de la, *Don Bosco, le XIX^e^ saint Jean*, Paris 1951.
VAUSSARD M., *Histoire de l'Italie contemporaine (1870-1946)*, Paris 1950.
VEUILLOT F., *Saint Jean Bosco et les salésiens*, Paris 1943.
VILLANUEVA F., *Estampas de Martirio*, Cadix 1960.

WINOWSKA M., *Aux portes du Royaume. Bronislas Markiewicz, curé de paroisse et fondateur des Michaélites, 1842-1911*, Paris 1960.

ZERBINO P., *Don Pietro Berruti, luminosa figura di Salesiano*, Turin 1964.
ZIGGIOTTI R., *Don Francesco Cerruti. Memorie della vita*, Turin 1949.
ZIGGIOTTI R., *Sac. Pietro Ricaldone, quarto successore di San Giovanni Bosco*, Turin 1951. Lettre nécrologique.

INDEX

ABADAN, Iran, 351.
ACQUI, Piémont, 174, 179, 185, 370, 371.
Action catholique, 300, 315, 347, 385, 403, 404, 415.
ADÉLAÏDE, Australie, 353.
ADVENTOR, martyr, 140.
AFRIQUE, 6, 10, 11, 215, 250, 258, 262, 269, 284, 285, 293, 349, 350, 368, 370, 373, 380, 397, 401.
AGAGLIATE, Brigida, 80.
Agenzia Notizie Salesiane, 407.
AGLIÈ CANAVESE, Piémont, 372.
AGUA DE DIOS, Colombie, 277.
AIME, Antonio, 260.
AIRE-SUR-LA-LYS, France, 155, 209.
ALAKALUFS, Indiens, 280.
ALASIA, Giuseppe Antonio, 29.
ALASONATTI, Vittorio, 61, 109, 111, 245, 246, 288.
ALASSIO, Ligurie, 143, 144, 151, 194, 230, 304.
ALBA, Piémont, 144.
ALBANIE, 377.
ALBANO, Italie, 152, 230.
ALBERA, Paolo, 9, 11, 112, 124, 140, 143, 144, 217, 224, 228, 233, 253, 274, 281, 283, 287-293, 297, 298, 305, 306, 310, 330, 331, 336, 339, 345, 384, 387, 397, 403.
ALBERDI, Ramón, 156.
ALBERTO, Juan, 357.
ALBISETTI, Cesare, 344.
ALEP, Syrie, 314, 351.
ALEKSANDRÓW KUJAWSKI, Pologne, 360.
ALEXANDRIE, Egypte, 250, 258, 284, 314, 377.
ALFARO, général, 277.
ALGER, 350.
ALGÉRIE, 370.
ALÌ, Sicile, 259, 376.
ALICANTE, Espagne, 356.
ALIMONDA, cardinal, 235.
ALLAMANO, Giuseppe, 404.
ALLAVENA, Giacomo, 271.
ALLEMAGNE, 279, 293, 298, 313, 370, 398.
ALLORA, Alessandro, 81.
ALMAGRO, Buenos Aires, 216, 218, 273, 333, 368, 373.
ALMERIA, Espagne, 250.
ALPHONSE DE LIGUORI, saint, 32.
ALPHONSE XIII, roi d'Espagne, 299.
AMADEI, Angelo, 7, 10, 99, 134, 135, 136, 170, 185, 186, 188, 190, 193, 205, 212, 226, 228, 241, 242, 243, 245, 246.
AMAZONIE, 343.
AMÉDÉE, prince, 142.
AMÉRIQUE, 6, 10, 97, 117, 118, 185, 192, 195, 197, 211-223, 230, 232, 237, 246, 269-283, 291, 293, 305, 313, 314, 341-345, 350, 368, 370, 373, 374, 379, 387, 390, 397, 401.
ANCÔNE, Italie, 259.
ANDRÉSY, France, 378.

ANEIROS, Mgr, 213.
ANFOSSI, Giovanni Battista, 59.
ANGLETERRE, 87, 157, 158, 160, 261, 262, 292, 313, 368, 370.
ANISAKAN, Birmanie, 352.
Annales de la Propagation de la Foi, 211.
ANNECY, France, 154.
Annuaire pontifical, 230, 231.
ANTILLES, 270, 272, 314.
ANTONELLI, cardinal, 69, 133.
AOSTE, vallée d', 37.
APORTI, pédagogue, 98.
ARAUCANIE, Chili, 275.
ARCE, Aniceto, 271.
ARDUINO, Mgr, 12, 348, 363.
AREQUIPA, Pérou, 270.
ARGENTINE, 11, 117, 195, 212, 214, 216, 217, 233, 269, 273, 276, 278, 279, 314, 368, 370, 372, 373, 398, 405.
ARICCIA, Italie, 152.
ARIGNANO, Italie, 374.
ASIE, 6, 215, 269, 350, 351, 365.
ASSAM, Inde, 293, 345, 346, 347, 369.
Athénée pontifical salésien, (P.A.S.), 309, 316, 327, 408, 413, 416.
ATLANTIQUE, 377.
ASTUDILLO, Espagne, 299.
ASUNCIÓN, Paraguay, 272, 343.
AUBAGNE, France, 249.
AUBERT, Roger, 43, 103.
AUBRY, Joseph, 86, 116, 124, 420.
AUFFRAY, Augustin, 20, 25, 61, 80, 108, 155, 173, 200, 203, 248, 249, 354.
AUSCHWITZ. *Voir* OSWIECIM.
AUSTRALIE, 6, 11, 212, 215, 312, 314, 353, 378.
AUTEUIL, Paris, 154, 155.
AUTRICHE, 17, 26, 139, 158, 246, 250, 259, 292, 313. *Habitants,* 43.
AVIGLIANA, Piémont, 109, 259.

BADARIOTTI, Nicolò, 276.
BAGÉ, Brésil, 275.
BAGNOLO, Piémont, 299.
BAHIA, Brésil, 276.
BAHIA BLANCA, Argentine, 218, 279.
BALERNA, Suisse, 256.
BÁLZOLA, Giovanni, 282, 344.
BANAUDI, Pietro, 26.
BANGKOK, Thaïlande, 314, 349, 352.
BANG-NOK-KHUEK, Thaïlande, 348, 349.
BAN-PONG, Thaïlande, 314, 349.
BARACALDO, Espagne, 260.
BARATTA, Carlo, 396.
BARBARO, Federico, 353.
BARBERIS, Giulio, 148, 152, 170, 226, 288, 297.
BARCELONE, 149, 156, 157, 160, 246, 249, 260, 265, 357, 358, 390.
BARCELOS, Brésil, 344.
BARCO, Antonietta, 181.
BARI, Italie, 259.
BAROLO, marquise, 36, 38, 187.
BARRANQUILLA, Colombie, 270.
BARREIRO DE CIMA, Brésil, 282.
BARS, Emanuele, 346.
BASTASI, Umberto, 395, 400, 401, 404.
BATTERSEA, Londres, 157, 158, 159, 249, 261, 333.
BAUCAU, Timor, 352.
BAUER, Fernando, 392.
BEAUVOIR, Giuseppe, 219, 220, 280.
BECCHI, lieu-dit de Castelnuovo, 19, 21, 22, 24, 39, 79, 100, 101, 244, 310, 316, 339, 405.
BEFAR, Espagne, 260.
BEISSIÈRE, Léon, 350.
BEITGEMAL, Palestine, 284, 368.
BELGIQUE, 159, 249, 256, 262, 291, 292, 313, 336, 349, 362, 368, 370, 390, 398, 414.
BELLAMY, Charles, 155.
BELLIA, Giacomo, 57, 107.
BELLONI, Antonio, 283, 284.
BELMONTE, Domenico, 118, 120, 237, 296.
BELTRAMI, Andrea, 144.
BENGALE, 346.
BENOÎT XV, 292, 300, 372.
BEPPU, Japon, 352.

BERARDI, cardinal, 133.
BERLIN, 43.
BERNAL, Argentine, 273, 333, 373.
BERRUTI, Pietro, 307, 312.
BERTHON, auteur, 80.
BERTO, Gioachino, 52.
BESANÇON, France, 261.
BESLAY, Jules-Marie, 154, 290, 294.
BESUCCO, Francesco, 63, 88.
BETGIALA, Palestine, 283.
BETHLÉEM, 283, 284, 368.
BEYROUTH, Liban, 314, 351.
BHOUTAN, 354.
BIANCHI, consulteur, 134, 135.
Bible, 29, 96, 147, 330, 353.
Bibliofilo cattolico, 10, 209.
BIELLA, Italie, 33, 40, 194. *Habitants*, 37.
BIRMANIE, 306, 314, 345, 351, 380.
BLANCHI, Giuseppe, 59.
BODRATO, Francesco, 214, 216, 230.
BOGARIN, Mgr, 343.
BOGOTA, Colombie, 270, 277, 389, 390.
BOHÊME, 159, 362, 408.
BOLIVIE, 269, 271, 272, 315, 345.
Bollettino salesiano, 7, 10, 148, 156, 171, 209, 233, 237, 269, 283, 292, 304, 308, 311, 313, 320, 341, 342, 343, 344, 345, 348, 349, 351, 352, 353, 358, 362, 363, 364, 365, 381, 382, 383, 384, 385, 387, 388, 391, 396, 405, 406, 407, 409, 419.
BOLOGNA, (ou BOLOGNE), Angelo, 154.
BOLOGNE, Italie, 10, 259, 267, 273, 298, 320, 386, 390.
BOMBAY, Inde, 314, 345.
BONETTI, Giovanni, 40, 72, 111, 143, 148, 237, 291, 298, 381.
BONGIOVANNI, Giuseppe, 70, 72, 82.
BONZANINO, Carlo, 57, 82, 243.
BORDIGHERA, Italie, 151, 378.
BOREL, Giovanni Battista, 37, 38, 200, 201.
BORGATELLO, Maggiorino, 278.
BORGHINO, Michele, 222, 272.
BORGOMASINO, Italie, 195.
BORGO S. MARTINO, Italie, 144, 194, 304.
BORGO S. PAOLO, Turin, 369.
BORORos, Indiens, 281, 282, 343, 368, 369.
BORRA, Guido, 401.
BOSCO, Antonio, 20, 21, 24, 25.
BOSCO, Eulalia, 175.
BOSCO, Francesco, père de Don Bosco, 20.
BOSCO, Francesco, neveu de Don Bosco, 60.
BOSCO, Giuseppe, 20, 21, 79, 101.
BOSCO, Henri, 87.
BOSCO, Luigi, 60.
BOSCO, Margherita. *Voir* OCCHIENA.
BOSCO, Teresa, 20.
BOSIO, Guido, 348.
BOTTA, Luigi, 219.
BOUISSEVILLE, Algérie, 350.
BOUQUIER, Henri, 415.
BOURGIN, Georges, 17, 18, 43.
BOURNE, Mgr, 161.
BOYS, Albert du, 158, 416.
BOZZO, Giovanni, 67, 72, 73.
BRAGA, Portugal, 257.
BRAHMAPOUTRE, fleuve de l'Inde, 314.
BRAIDO, Pietro, 56, 67, 94, 96, 99, 115, 120, 121, 122, 124, 415.
BRANDA, Giovanni, 156, 157.
BRASILIA, Brésil, 315.
BRAZZAVILLE, Congo, 350.
BREMERSDORP, Swaziland, 351.
BRESCIA, Italie, 97.
BRÉSIL, 10, 11, 221, 233, 269, 274-275, 276, 281, 289, 293, 299, 315, 343-345, 368, 370, 398, 405.
BRIATA, Ernesto, 270.
BRIGUE, Suisse, 264.
BRONTE, Sicile, 195, 259.
BRUNO, Cayetano, 370.
BRUXELLES, 390, 419.
BUCHENWALD, 360.
BUDAPEST, 293, 298.
BUENOS AIRES, 10, 120, 149, 195, 212, 214, 216, 217, 218, 220, 230, 273, 279, 299, 368, 372, 373, 390, 396, 397, 401.

BURDEUS, Amadeo, 355, 356, 357, 358, 359.
BURG, Caecilia, 415.
BURUNDI, 350.
BURWASH, Angleterre, 61, 333.
BUTTIGLIERA, Piémont, 24.
BUZZETTI, Carlo, 57, 141.
BUZZETTI, Giuseppe, 35, 57, 107, 118, 120.

CABRIÈRES, Mgr de, 261.
CACHOEIRA DO CAMPO, Brésil, 274, 276.
CADIX, Espagne, 357.
CAFASSO, Giuseppe, 31, 33, 36, 115, 200, 211.
CAGLIERO, Giovanni, 11, 57, 58, 65, 76, 87, 97, 106, 107, 111, 117, 156, 158, 191, 202, 213, 215, 216, 220, 222, 230, 232, 237, 243, 244, 246, 273, 278, 279, 280, 282, 292, 299, 300, 303, 341, 345, 372.
CAGLIERO, Giuseppe, 192.
CAIRE, Le, 314, 351.
CALASANZ, José, 296, 358.
CALCAGNO, Luigi, 222, 277.
CALCAGNO, Maddalena, 174.
CALCUTTA, Inde, 314, 346, 351.
CALLAO, Pérou, 270.
CALLORI DI VIGNALE, comte, 200.
CALOSSO, Giuseppe, 24, 25.
CALVI, B., auteur, 220.
CAMPI, Valentino, 181.
CAMPINAS, Brésil, 274.
CAMPODORO, Italie, 311.
CAMPO GRANDE, Brésil, 344.
CANADA, 269, 314.
CANARIES, îles, 350.
CANAZEI, Mgr, 348.
CANDELA, Antoine, 123, 399.
CANELLI, Piémont, 259.
CANNERO, Italie, 369.
CANNES, France, 154, 249.
CANTON, Chine, 347, 363.
CANTÙ, Cesare, 19, 209.
CAP, ville du, Afrique du Sud, 258, 285, 351.
CAP HORN, 281.
CAPRA, Pietro, 112.
CAPRIGLIO, Piémont, 24.
CAP VERT, îles du, 350.
CARACAS, Venezuela, 271.
CARAJAS, Indiens, 343.
CARAVARIO, Callisto, 348.
CARHUÉ, Patagonie, 219.
CARMAGNOLA, Piémont, 88.
CARMEN, Santiago du Chili, 275.
CARPANO, Giacinto, 200.
CARTHAGE, Tunisie, 258.
CARTIER, Louis, 290.
CASABLANCA, Maroc, 350.
CASALE MONFERRATO, Piémont, 143, 194, 259, 289, 304.
CASCINETTE, Italie, 195.
CASELLE, Piémont, 245.
CASERTE, Italie, 259.
CASOTTI, Mario, 415.
CÀSTANO, Luigi, 80.
CASTELGANDOLFO, Italie, 388.
CASTELLAMMARE DI STABIA, Italie, 259.
CASTELNUOVO D'ASTI (devenu Castelnuovo Don Bosco), 19, 24, 25, 31, 55, 81, 94, 259, 362, 396.
CATALOGNE, Espagne, 375.
CATANE, Sicile, 153, 195, 259, 376, 406.
CATANZARO, Italie, 259.
CAVIGLIA, Alberto, 70, 79, 80, 86, 88.
CAVOUR, Benso di, 37.
CAVOUR, Camillo, 69, 139.
CAVOUR, Gustave, 47.
CAYS DI GILETTA, comte, 200.
CEBÚ, Philippines, 353.
CECCARELLI, Pedro, 213, 216.
CELDAN, Florencio, 358.
CENCI, Pietro, 120.
CERIA, Eugenio, 5, 7, 10, 36, 37, 42, 44, 52, 53, 59, 70, 71, 73, 78, 79, 92, 95, 96, 97, 99, 104, 105, 106, 108, 111, 113, 117, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 127, 133, 140, 142, 143, 145, 146, 148, 149, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 162, 164, 169, 170, 173, 175,

179, 183, 186, 191, 192, 193, 194, 199, 200, 201, 203, 205, 206, 207, 208, 210, 212, 214, 215, 216, 218, 220, 221, 222, 226, 227, 228, 229, 230, 232, 233, 234, 235, 236, 238, 241, 242, 247, 248, 249, 251, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 262, 263, 264, 266, 267, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 281, 282, 283, 284, 287, 291, 294, 295, 297, 299, 300, 306, 310, 318, 319, 321, 323, 325, 330, 332, 336, 338, 341, 342, 343, 344, 345, 347, 349, 368, 370, 371, 381, 387, 389, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 403.

CERRUTI, Francesco, 59, 143, 144, 230, 237, 369.

CEYLAN, 351.

CHACO, Paraguay. *Voir* GRAN CHACO.

CHADSTONE, Australie, 353.

CHALLONGES, France, 154.

CHAMBORD, comte de, 209, 246.

CHANGHAÏ, Chine, 363, 364.

Chapitres généraux des salésiens, 317, 318, 323, 329, 332. Premier chapitre (1877), 170, 207, 228-229. Deuxième chapitre (1880), 170, 232-233, 335, 336. Troisième chapitre (1883), 171, 210, 233-234. Quatrième chapitre (1886), 171, 236-237. Cinquième chapitre (1889), 318, 319, 320, 325. Sixième chapitre (1892), 318, 319, 320, 332. Septième chapitre (1895), 318, 320, 386. Huitième chapitre (1898), 318, 320. Neuvième chapitre (1901), 320-321, 322, 325, 334, 335, 336, 337, 338, 386. Dixième chapitre (1904), 266, 321, 322, 330, 334, 338, 386. Onzième chapitre (1910), 291. Douzième chapitre (1922), 324, 325, 339. Treizième chapitre (1929), 333. Quatorzième chapitre (1932), 306. Quinzième chapitre (1938), 309, 312, 324, 326. Seizième chapitre (1947), 310, 312, 324, 388. Dix-septième chapitre (1952), 312, 315. Dix-huitième chapitre (1958), 403, 417. Dix-neuvième chapitre (1965), 316, 324-325, 339, 401, 406-421.

Chapitres généraux des Filles de Marie-Auxiliatrice, 195, 196, 369, 378, 380.

CHARLES-ALBERT, roi de Sardaigne, 26, 39, 43, 47.

CHARLES BORROMÉE, saint, 164.

CHARLES-FÉLIX, roi de Sardaigne, 26.

CHARTRES, 155.

CHAVANTÈS, Indiens, 343.

CHERASCO, Piémont, 144, 145.

CHERTSEY, Angleterre, 262.

CHIATELLINO, Michelangelo, 95, 200.

CHIAVEROTTI, Mgr, 28.

CHIERI, Piémont, 25, 26, 27, 28, 32, 67, 95, 152, 195, 211, 258.

CHILI, 221, 222, 269, 270, 275, 315, 316, 368, 388, 390.

CHINE, 11, 12, 13, 284, 293, 306, 310, 314, 347-348, 352, 353, 355, 363-365, 369, 370, 375, 377, 404.

CHIUSO, Tommaso, 19, 21, 26, 43, 103.

CHOFU, Tokyo, 353.

CHOPITEA, doña Dorotea de, 156, 209, 391.

CHOSMALAL, Patagonie, 279.

CHRIST. *Voir* JÉSUS-CHRIST.

CHUBUT, Patagonie, 279.

CID, Sergio, 359.

CIMATTI, Mgr, 314, 352.

CINECITTÀ, Rome, 316.

CIUDALELA, Espagne, 260.

CLARAC, soeur, 187.

CLAUDEL, Paul, 161.

CLUNY, 249.

Coadjuteurs salésiens, 51, 112, 115-125, 168, 171, 265, 327, 332, 338-339, 411.

COAT-AN-DOCH, France, 299.

COGLIOLO, Pietro, 257.

COJAZZI, Antonio, 80, 282.
COLBACCHINI, Antonio, 281, 344.
COLLE DON BOSCO, Castelnuovo, 308, 309, 405. *Voir* BECCHI.
COLLE, comte, 209.
COLLE, Louis, fils du précédent, 209, 215.
COLOMBIE, 269, 270, 277-278, 315, 344, 354.
COMBES, Emile, 261, 262.
COMIN, Mgr, 342.
COMOLLO, Luigi, 29, 75, 147.
Compagnie de Jésus, 117.
CONCEPCIÓN, Chili, 222, 272, 275, 333.
CONELLI, Arturo, 335.
Conférence des directeurs, 169, 170, 186.
Congrégation des Évêques et Réguliers, 131, 132, 133, 135, 136, 204, 231, 323, 371, 376.
CONGO, République du, 349, 374.
CONSOLATA, sanctuaire de Turin, 58.
Constitutions (ou *Regole*): – *des salésiens,* 9, 11, 110, 117, 125, 127-138, 162, 171, 205, 225, 226, 227, 252, 253, 289, 317, 321, 322, 323-325, 330, 412; – *des Filles de Marie-Auxiliatrice,* 11, 188, 192, 193, 371, 374.
CONTRATTO, Mgr, 179.
Convitto ecclesiastico, 31, 32, 35, 36, 115.
Coopérateurs (Pieuse union des coopérateurs salésiens), 6, 10, 138, 148, 171, 199-210, 259, 267-268, 276, 297, 299, 322, 327, 381-392, 407, 420.
COPPO, Mgr, 272, 353.
CORAMANO, président de la République Équatorienne, 222.
CORDILLÈRE DES ANDES, 222, 271, 273, 279.
CÓRDOBA, Argentine, 274, 276.
CORDOUE, Espagne, 260.
CORÉE, 353, 378.
CORMONA, Espagne, 260.
COSTA, Alexandrina Maria de, 392.
COSTAMAGNA, Giacomo, 11, 192, 195, 214, 218, 219, 233, 271, 273, 275, 277, 282, 283, 341, 342, 373.
COSTA RICA, 280.
COTTA, banquier, 142.
COTTOLENGO, Giuseppe, 33.
COUTURON, Jean-Baptiste, 344.
CRACOVIE, Pologne, 361.
CRÉMISAN, Palestine, 284.
CROCETTA, Turin, 309, 336.
CROIX-ROUGE, 375.
CRUZ, Victor Julio, 222.
CUBA, 293, 380.
CUCCHIARA, Mgr, 363.
CUENCA, Équateur, 277
CUFFIA, Francesco, 143.
CUGLIERO, Giuseppe, 81.
CUIABÁ, Brésil, 281, 282.
CUMIANA, Piémont, 196, 299, 304, 339.
CUMINO, Tommaso, 27.
CURAÇAO, Antilles, 272.
CURÉ D'ARS, saint, 253.
CURILEO, Patagonie, 279.
CUSTOZZA, Italie, 43.
CUZCO, Pérou, 270.

DACHAU, 360.
DAGHERO, Caterina, 10, 11, 196-197, 367-370, 372, 373, 377.
DALCERRI, Lina, 372, 375.
DALESIDE, Afrique du Sud, 351.
DALMAZZO, Francesco, 143, 145, 232, 235, 259.
DAMAS, Syrie, 314.
DANIEL-ROPS, 171.
DASZAWA, Pologne, 257.
DAWSON, île, Terre de Feu, 221, 280.
Deliberazioni (ou *décisions*) *des chapitres généraux,* 162, 169-171, 229, 232, 234, 237, 318, 319, 321, 329, 337-338.
DEL VECCHIO, auteur d'un manuel, 336.
DESRAMAUT, Francis, 7, 20, 22, 24, 28, 31, 35, 42, 47, 56, 63, 71, 74, 75, 79, 80, 88, 115, 140,

141, 147, 162, 185, 226, 318, 326, 413, 415, 416.
DESRAMAUT, Michel 371.
DEUX-SICILES, royaume des, 17.
DHUIT, Julien, 261.
DIAMOND, Patrick, 280.
DIBRUGARH, Inde, 314, 347.
DILI, Timor, 352.
DINAN, France, 290.
DOGLIANI, Giuseppe, 97, 120.
DOIRE, rivière du Piémont, 37.
DONATO, Edoardo, 112.
DOUTRELOUX, Mgr, 159, 256.
DURANDO, Celestino, 59, 236.
DUROURE, Jean-Baptiste, 344.
DZIALDOW, camp de concentration, 360.

ECIJA, Espagne, 260.
Écriture. Voir *Bible.*
Église, 5, 19, 32, 56, 58, 65, 87, 88, 108, 109, 110, 112, 128, 130, 139, 147, 174, 202, 206, 210, 300, 323, 325, 341, 346, 348, 356, 365, 379, 384, 385, 390, 392, 401, 402, 403, 406, 407, 408, 409, 412, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 421, 422. Histoire, 29, 40, 41, 128, 147.
ÉGYPTE, 258, 305, 314, 351, 370.
EL HUSSUN, Liban, 351.
ÉLIE, prophète, 267.
ÉLISABETHVILLE, (devenue Lubumbashi), Congo, 349.
ÉLISÉE, prophète, 267.
ENDRES, Nikolaus, 415.
ENGADINE, Australie, 353.
ENRIA, Pietro, 120.
ENSDORF, Allemagne, 293, 298.
ENSENADA, Argentine, 273.
ENTRAIGAS, Raúl, 216, 218, 220, 278.
ÉQUATEUR, 221, 222, 252, 269, 270, 276-277, 282, 312, 315, 355.
ESPAGNE, 12, 156, 157, 160, 209, 233, 237, 249, 250, 256, 260, 262, 279, 292, 296, 297, 298, 299, 304, 310, 313, 355-359, 367, 368, 373, 389, 390, 398, 404, 405.
ESPINEY, Charles d', 158, 391.
ESPINOSA, Mgr, 218, 219.
Esprit-Saint, 80.
ESSEN, Allemagne, 293.
ESTE, Italie, 153, 195, 311.
État, 104, 113, 139, 261, 300, 365, 414.
ÉTATS PONTIFICAUX, 17, 153.
ÉTATS-UNIS, 269, 272, 276, 314, 353, 370.
ÉTHIOPIE, 212.
ETTUKAL, Ceylan, 351.
EUROPE, 6, 17, 46, 151, 255-268, 269, 273, 276, 283, 284, 292, 298, 305, 310, 313, 354, 355, 361, 365, 370, 373, 374, 375, 377, 387, 401.
Évangile. Voir *Bible.*
EVEREST, mont, 314.
EXTRÊME-ORIENT, 284, 306, 313, 401.

FAENZA, Italie, 153, 233, 396.
FAGNANO, Giuseppe, 11, 213, 216, 218, 219, 220, 221, 237, 280, 341.
FALCO, Luigi, 120.
Famille, sainte, 163.
FANTOZZI, Aldo, 80.
FARNBOROUGH, Angleterre, 262.
FASSATI, marquis, 200.
FASSATI, marquise, 201.
FASULO, Antonio, 218.
FAURE, Hippolyte, 173.
FAVINI, Guido, 124, 173, 199, 200, 381, 385, 386, 388, 389, 395.
FERRANDO, Mgr, 346.
FERRARE, Italie, 259.
FERRARI, Mgr de, 343.
FERRIERI, cardinal, 231, 235.
FIERRO TORRES, Rodolfo, 270, 277, 415.
FILIPELLO, Giovanni, 22.
FILIPPI, frères, 37, 38, 46, 95.
Filles de l'Immaculée, (Pieuse union des), 178, 179, 181, 182, 185, 186.

Filles de Marie-Auxiliatrice, (Institut des), 6, 9, 11, 12, 13, 183, 184, 185-197, 199, 206, 214, 218, 220, 229, 231, 246, 251, 274, 280, 296, 300, 313, 315, 320, 322, 367-380, 399, 421.
Fils de Marie, 227.
FINO, Saverio, 80.
FLEURY, Claude, 29.
FLORENCE, Italie, 141, 153.
FOGLIO, Ernesto, 10, 46, 96, 104, 214.
FOGLIZZO CANAVESE, Piémont, 59, 153, 227, 297, 299, 311, 336.
FORMOSE, 352.
FOSSANO, Piémont, 135, 247, 258.
FRANCE, 10, 47, 154, 155, 156, 159, 160, 195, 197, 209, 210, 225, 230, 233, 237, 248, 249, 250, 252, 260, 261, 289, 290, 291, 298, 299, 313, 355, 358, 367, 368, 369, 389, 398.
FRANCESIA, Giovanni Battista, 12, 57, 58, 59, 65, 76, 80, 83, 98, 109, 144, 148, 187, 188, 202, 230, 244, 298, 303.
FRANÇOIS II, empereur d'Autriche, 17.
FRANÇOIS D'ASSISE, saint, 28.
FRANÇOIS DE SALES, saint, 36, 39, 107, 169, 174, 189, 203, 244. *Eglise,* 46, 86, 98, 108, 140.
FRANSONI, Mgr, 30, 37, 44, 56, 69, 97, 104, 106, 110, 113, 129, 131, 242.
FRASSINETTI, Giuseppe, 177, 179.
Frères de la sainte Famille, 283, 284.
Frères des Écoles chrétiennes, 41, 57, 154, 243.
FROHSDORF, Autriche, 246.
FUCHS, Jean-Baptiste, 344.
FUERTE OLIMPO, Paraguay, 343.
FULTON SHEEN, Mgr, 303.

GABON, 350.
GAÈTE, 299.
GAIA, Giuseppe, 117.
GAGLIARDI, Giuseppe, 200.
GAMBA, Giuseppe, 274.
GAMBINO, Giuseppe, 120.
GANDHI, apôtre de l'Inde, 346.
GANGE, fleuve de l'Inde, 314.
GARELLI, Bartolomeo, 34, 308.
GARIBALDI, 213.
GARINO, Giovanni, 112.
GARNERI, Domenico, 287, 288, 289, 290, 291, 292.
GASPARRI, cardinal, 389.
GASTALDI, Mgr, 105, 145, 200, 201, 205, 226, 235.
GASTINI, Carlo, 57, 107, 394, 395.
GAUHATI, Inde, 351.
GAVI, Piémont, 176.
GAVIO, Camillo, 87.
GAZZOLO, consul d'Argentine, 212, 213.
GENERAL ACHA, Patagonie, 279.
Generala, prison de Turin, 100.
GÊNES, 19, 31, 101, 144, 173, 174, 177, 179, 195, 209, 214, 290.
GENÈVE, 108, 174.
GENNARO, Andrea, 376, 377, 378.
GENZANO, Italie, 259.
GÉRONE, Espagne, 260, 296.
GEVIGNEY, France, 261.
GHIVARELLO, Carlo, 111.
GIAVENO, Italie, 143, 146.
GIOIA, Vincenzo, 118.
GIOIA DE' MARSI, Italie, 369.
GIORDANO, Mgr, 222, 275, 344.
GIRAUDI, Fedele, 37, 38, 46, 140.
GOA, Inde, 314.
GOMEZ, baron, 158.
GORIZIA, Italie, 259.
GORNA GRUPA, Pologne, 360.
GO-VAP, Vietnam, 352.
GRAN CHACO, 272, 293, 343.
GRAND-BIGARD, (Groot Bijgaarden), Belgique, 256, 336.
GRANDE-ÎLE, Terre de Feu, 220, 221, 280, 281.
GRANDIS, Luigi, 271.
GRASSO, Pier Giovanni, 404.
GRÉGOIRE XVI, 26.
GRÉGORIENNE, université romaine, 336.

GRIBAUDI, Pietro, 398.
GRIBAUDO, docteur, 246.
Groupe lyonnais de recherches salésiennes, 5.
GUADALAJARA, Mexique, 271.
GUALA, Luigi, 31, 33, 35, 36.
GUALDO TADINO, Italie, 259.
GUANELLA, Luigi, 152, 404.
GUERNESEY, île, 261.
GUIOL, Clément, 154.
GUINES, France, 249.
GUYANES, 271.

HAÏTI, 374.
HALNA, Jean, 80, 173, 200, 204.
HECHTEL, Belgique, 256, 333.
HENRY, Mgr, 353.
HEUNG-SHAN, Chine, 347.
HEYMANS, Jacques, 318.
HLOND, cardinal, 12, 257, 298.
HOLLANDE, 313, 380.
HONG-KONG, Chine, 212, 314, 352, 363, 365, 391.
HONGRIE, 293, 298, 362, 377, 402.
HOZ, Francisco de la, 355.
HUESCA, Espagne, 260.
HUMAITÁ, 345.
HURTER, auteur d'un manuel, 336.

ÎLES MALOUINES (ou FALKLAND), 221, 280.
IMMACULÉE CONCEPTION, 34, 64, 71, 82, 86. *Voir* MARIE. Compagnie, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 82, 87, 244.
INDE, 11, 212, 284, 293, 299, 306, 314, 345-347, 351, 370, 374.
Imitation de Jésus-Christ, 29.
INDIENS D'AMÉRIQUE, 212, 218, 219, 221, 222, 223, 271, 272, 275, 278, 279, 280, 281, 314, 342, 343, 344, 354, 368.
Instituts séculiers, 204.
IQUIQUE, Chili, 275.
IRAN, 351.
IRLANDE, 299, 313.
ISRAËL, 351.
ISTAMBOUL, (Constantinople), 258, 351.
ITALIE, 10, 17, 18, 26, 43, 44, 46, 52, 94, 96, 139, 142, 147, 148, 151, 153, 154, 156, 157, 197, 209, 225, 230, 233, 245, 249, 252, 258-259, 277, 278, 289, 291, 292, 299, 300, 308, 313, 315, 345, 346, 368, 369, 370, 373, 374, 386, 389, 390, 399, 400, 401, 405, 415. *Habitants,* 222, 272, 273, 358, 398. *Histoire d'Italie,* 147, 245.
IVREA, Italie, 258, 299, 404.
IZMIR, (Smyrne), Turquie, 258, 284, 351.

JABOATÃO, Brésil, 275.
JAFFA, Palestine, 250, 284.
JAPON, 11, 299, 306, 312, 314, 352-353, 354, 374, 375.
JEAN XXIII, 314, 316, 419.
JEANNE DE CHANTAL, sainte, 174.
JEMOLO, Arturo Carlo, 18.
JÉRUSALEM, 283, 284, 307, 351, 368.
JÉSUS-CHRIST, 5, 23, 71, 81, 85, 86, 115, 179, 187, 208, 219, 252, 253, 277, 284, 360, 365.
J.O.C., 415.
JOHANNESBOURG, Afrique du Sud, 351.
JORDANIE, 351.
JOSEPH, saint, 75. *Compagnie,* 53, 72, 76.
JUIFS, 359.
JUIZ DE FORA, 282, 369.

KARACHI, Pakistan, 314.
KANSEBULA, Congo, 351.
KATANGA, Congo, 11, 293, 349, 350.
KENITRA, Maroc, 350.
KHASI, peuple de l'Assam, 345.
KIGALI, Ruanda, 350.
KIMBERLEY, Australie, 312, 353.
KINIAMA, Congo, 349.
KIOU-SIOU, Japon, 352.
KIVAROS, Indiens de l'Équateur, 282-283, 342, 369.
KLEIN, Jan, 21.
KOWALSKI, Joseph, 12, 360, 361.

KRISHNAGAR, Inde, 299, 314, 346.
KWANG-JU, Corée, 353.

LA BOCA, quartier de Buenos Aires, 216-217, 218.
LA CANDELARA, mission en Terre de Feu, 280.
LACERDA, Mgr, 221.
LACQUA, Giuseppe, 24.
LA CRAU, France, 154.
LAGO, Angelo, 119.
LA KAFUBU, Congo, 349.
LA MARSA, Tunisie, 258.
LA NAVARRE, France, 154, 159, 195, 249, 261.
LANSDOWNE, Afrique du Sud, 351.
LANTERI, Antonio, 120.
LANTERI, Pio Brunone, 31, 128.
LANUSEI, Sardaigne, 259.
LANZO, Piémont, 56, 96, 115, 143, 169, 170, 194, 228, 232.
LA PAZ, Bolivie, 271.
LA PLATA, Argentine, 217, 273, 375.
L'ARMONIA, journal, 70.
LASAGNA, Luigi, 10, 214, 217, 218, 221, 233, 237, 271, 274, 281, 282, 289, 341, 343.
LAS PALMAS, îles Canaries, 350.
LA SPEZIA, Italie, 152, 159, 252.
LAS PIEDRAS, Uruguay, 217, 218.
LATTES, coopérateur niçois, 209.
LATRAN, accord du, 300.
LA VALPONASCA, ferme de Mornese, 175, 180.
LAVIGERIE, cardinal, 258.
LE CHAPELIER, loi, 47.
Légion de Marie, 363, 364.
LEIPZIG, Allemagne, 305.
LEMOYNE, Giovanni Battista, 7, 10, 20, 21, 22, 27, 32, 33, 44, 45, 48, 49, 50, 52, 53, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 64, 67, 68, 71, 77, 92, 95, 96, 98, 99, 100, 101, 103, 106, 107, 112, 129, 130, 131, 132, 140, 142, 144, 148, 162, 163, 164, 166, 168, 202, 203, 204, 210, 211, 215, 234, 394.
LÉON XIII, 153, 209, 235, 247, 255, 270.
LEONG SHU TCHI, salésien chinois, 364.
Letture cattoliche, brochures, 9, 50, 148, 246, 407.
LÉVI-STRAUSS, Claude, 344.
LIBAN, 351, 378.
LIÈGE, Belgique, 159, 249, 250, 256, 333.
LIENHSIEN, Chine, 364.
Lieux saints, Palestine, 250, 284.
LIGURIE, Italie, 144, 151, 159, 173, 194, 209, 212, 230, 233, 259, 265.
LILLE, France, 149, 155, 249, 261, 290.
LIMA, Pérou, 270, 390.
LIMAY, fleuve de Patagonie, 279.
LINARES, Chili, 275.
LISBONNE, 158, 257, 285.
L'Italiano in America, journal hebdomadaire, 272.
LITHUANIE, 361, 362, 377.
LITOMERICE, Tchécoslovaquie, 362.
LJUBLJANA, Yougoslavie, 257.
LOMBARDIE, Italie, 17, 33, 40, 43, 139, 370, 389, 397. *Habitants*, 37.
LOMBRIASCO, Piémont, 259.
LONDRES, 157, 159, 249, 307.
LONKAY, Antonio, 209.
LORENA, Brésil, 274, 276.
LORETTE, Italie, 259.
LOUIS DE GONZAGUE, saint, 69, 75, 85, 94, 163. *Compagnie*, 42, 52, 68-70, 71, 73, 74, 76, 242-243.
LOURDES, France, 389.
LOUVET, Claire, 155, 209.
LU, Italie, 194, 294.
LUAPULA, Congo, 349.
LUCOTTI, Linda, 12, 13, 367, 375, 376-378.
LUCQUES, Italie, 153, 156.
LUGANO, Suisse, 256.
LUGO, Italie, 259.
LUNGA, Mozambique, 285.
LUZI, Gerolamo, 373.
LYON, France, 7, 249, 414.

MACAO, Chine, 11, 284, 314, 347, 352, 363, 365.
MACCAGNO, Angela, 179, 180, 184, 186.
MACCONO, Ferdinando, 173, 176, 177, 178, 179, 181, 183, 187, 189, 190, 191.
MACERATA, Italie, 259.
MACEY, Charles, 158, 262.
MAC KIERNAN, Edouard, 158.
MACÚL, Chili, 275, 333.
MACUS, Indiens du Brésil, 344.
MADONE, 32. *Voir* Marie.
MADRAS, Inde, 256, 285, 299, 314, 346, 347, 351, 391.
MADRID, 156, 249, 260, 265, 298, 358, 375, 390, 392.
MAGENTA, victoire franco-sarde, 139.
MAGLIANO SABINO, Italie, 152, 233.
MAGONE, Michele, 63, 76, 84, 88, 94, 288.
MAINETTI, Giuseppina, 196, 367, 368, 370.
MALAN, Mgr, 282, 343.
MALDONADO, Argentine, 373.
MALTE, île, 262, 263.
MANACORDA, Mgr, 135, 247, 258.
MANASSERO, Emanuele, 257.
MANDALAY, Birmanie, 314, 352.
MANGA, Uruguay, 274, 276, 336.
MANILLE, Philippines, 353.
Manuel du directeur, 292.
MANUEL GRANDE, tribu indienne de Patagonie, 219.
MAO-TSÉ-TOUNG, homme d'État chinois, 348.
MARABITANA, Brésil, 344.
MARASSI, Italie, 144, 145, 146, 290.
MARENGO, Mgr, 200, 347.
MARIASELVAM, Mgr, 347.
MARIE, Mère de Jésus, 23, 63, 64, 71, 81, 82, 83, 85, 86, 87, 101, 133, 140, 141, 142, 175, 179, 212, 252, 253, 263. *Marie auxiliatrice,* 140-142, 175, 190, 298, 301, 396.
MARIE-AUXILIATRICE, église de Turin, 9, 140-142, 214, 246, 297, 300.
MARKIEWICZ, Bronislas, 257.
MAROCCO, Giovanni, 67, 68, 70, 72, 75.
MAROGGIA, Suisse, 256.
MARSALA, Sicile, 259.
MARSEILLE, France, 97, 149, 154, 155, 160, 196, 209, 233, 246, 249, 250, 261, 290, 291-292, 298, 367.
MARTIN, auteur, 80.
MASCHERONI, Francesco, 120.
MASERA, Felice, 399.
MASSA, Italie, 377.
MASSA, Mgr, 344.
MASSAGLIA, Giovanni, 87.
MATHI, Piémont, 152, 296.
MATHIAS, Mgr, 314, 345, 346.
MATO GROSSO, Brésil, 222, 275, 281-282, 343-344, 354, 368.
MATTA, Lucia, 27.
MATTA, Secondo, 22.
MATTAI, Giuseppe, 47.
MATTANA, Francesco, 283.
MATTEO, Italie, 117.
MAUTHAUSEN, 360.
MAZZARELLO, Angela, 176.
MAZZARELLO, Felicina, 176, 189, 194.
MAZZARELLO, Giuseppe, 174, 180.
MAZZARELLO, Maria Domenica, sainte, 7, 9, 10, 12, 173-184, 307, 367, 369, 375, 377, 378, 380.
MAZZARELLO, Petronilla, 178, 181, 182, 186, 189.
MEDE LOMELLINA, Italie, 376.
MÉDERLET, Mgr, 256, 284, 346.
MEHLER, Johannes, 209.
MELAZZO D'ALESSANDRIA, Italie, 195.
MELBOURNE, Australie, 353.
MELIPILLA, Chili, 275.
Memorie dell'Oratorio, 17, 20, 22, 23, 24, 26, 27, 28, 31, 33, 34, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 44, 45, 52, 55, 67, 92, 95, 96, 99, 100, 105, 140, 162, 200.
MENDEZ et GUALAQUIZA, Équateur, 277, 282-283, 342.
MENDOZA, Argentine, 273, 373.

MENDRE, Louis, 158.
MENDRISIO, Suisse, 256.
MÉNILMONTANT, Paris, 155, 249.
MERCEDES, Uruguay, 274.
MERLA, Pietro, 200, 243.
MESSINE, Sicile, 252, 259, 407.
METZ, France, 250.
MEXICO, 271, 276.
MEXIQUE, 269, 270, 276, 314, 354, 380, 404.
MICHAÉLITES, congrégation, 257.
MICHELI, Giuseppe, 396.
MILAN, Italie, 97, 259, 307, 390, 396, 407.
MILANESIO, Domenico, 11, 214, 219, 222, 278, 279, 280, 341.
MINAS GERAIS, États du Brésil, 274, 282.
MINEO, Sicile, 406.
MIRABELLO, Piémont, 9, 73, 75, 143, 144, 145, 168, 169, 194, 245, 294, 304.
Missions étrangères de Paris, 348.
MIYASAKI, Japon, 299, 352.
MODÈNE, Italie, 17, 259.
MOGLIA, famille de Moncucco, 24.
MOGLIANO, Italie, 153.
MOLINARI, Bartolomeo, 118.
MOLINERIS, Michele, 20.
MOMO, Gabriele, 112.
MONATERI, Giuseppe, 230.
MONCALIERI, Piémont, 95.
MONCUCCO, Piémont, 24.
MONDONIO, Piémont, 79, 81, 83.
MONDOVÌ, Piémont, 152.
MONG-CIAU, Chine, 347.
MONGOUR, Paul, 80, 344.
MONTERO, Antonio, 356.
MONTEVIDEO, Uruguay, 195, 217, 274, 281.
MONTILLA, Espagne, 260.
MONTFERRAT, Italie, 101, 153, 173, 185, 294, 370.
MONTPELLIER, France, 261.
MORANDI, Luigi, 274.
MORANO, Maddalena, 367, 376.
MORAVIE, Tchécoslovaquie, 362.
MORDREUX, France, 261.
MORELIA, Mexique, 271.
MORETTA, maison, 37, 41.
MORIALDO, hameau de Castelnuovo, 19, 24, 25, 31, 80, 81.
MORNESE, Piémont, 152, 173, 174, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 185, 186, 188, 189, 190, 191, 194, 195, 196, 378.
MORÓN, Argentine, 218, 373.
MOSCA, Emilia, 368, 369.
MOSQUERA, Colombie, 270.
MOURA, Brésil, 344.
MOUROUX, Joseph, 404.
MOYEN-ORIENT, 284, 305, 314, 351, 370, 373, 401.
MOZAMBIQUE, 285, 378.
MUNERATI, Dante, 336.
MUNICH, Allemagne, 389.
MURARI, Arturo, 80.
MURI, Suisse, 256.
Museu Dom Bosco, 344.
MYLAPORE, Inde, 285, 345, 347.

NAI, Luigi, 388.
NAKATSU, Japon, 352.
NAMUNCURA, Ceferino, 220.
NAMUNCURA, chef indien, 219, 220, 279.
NANKIN, Chine, 363.
NAPEGUE, Paraguay, 343.
NAPLES, Italie, 259, 263, 370.
NAPOLÉON I, empereur des Français, 18.
NAPOLÉON III, empereur des Français, 139.
NASI, Luigi, 95, 120, 200.
NAZARETH, Palestine, 284.
NEUQUÉN, fleuve de Patagonie, 279.
NEW-YORK, États-Unis, 272.
NGAN-HANG, Chine, 347.
NGOZI, Burundi, 351.
NICE, France, 10, 19, 149, 154, 155, 160, 195, 209, 230, 249, 261, 290.
NICOLETTI, missionnaire, 345.
NICTEROY, Rio de Janeiro, 221, 222, 274.
NINA, cardinal, 231.
NIZZA MONFERRATO, Italie, 152,

196, 234, 368, 369, 373, 376, 378.
NONE, Piémont, 287, 288.
NOVARE, Italie, 44, 259, 370. *Habitants,* 37.

OBERTI, Ernesto, 157, 260.
OCCHIENA, Margherita, 20, 21, 24, 25, 44, 49.
OCCHIENA, Michele, 24.
OCTAVIUS, martyr de Turin, 140.
OITA, Japon, 352.
OLIVE, Ludovic, 347.
OMBRIE, Italie, 259.
ONAS, Indiens, 281, 314.
ORAN, Algérie, 10, 250, 258, 349, 350.
ORATOIRE, maison de l', Turin, 9, 31, 34, 36, 39, 40, 42, 43, 44, 46, 48, 49, 50, 53, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 67, 68, 70, 72, 73, 74, 77, 81, 82, 83, 84, 88, 91, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 105, 106, 107, 108, 109, 111, 113, 116, 117, 118, 119, 134, 142, 143, 144, 148, 149, 160, 164, 165, 166, 167, 168, 182, 186, 199, 200, 201, 202, 213, 216, 225, 227, 228, 242, 243, 244, 245, 246, 249, 251, 288, 289, 290, 310, 311, 332, 337, 393, 394, 395, 396, 415.
ORDOÑEZ, Mgr, 222.
OREGLIA, Federico di Santo Stefano, 117, 118, 120.
ORÉNOQUE, Venezuela, 343, 374.
ORIONE, Luigi, 76, 404.
ORTIZ, Jaime, 357.
ORVIETO, Italie, 259.
OSAKA, Japon, 352.
OSSU, Timor, 352.
OSWIECIM, (AUSCHWITZ), Pologne, 12, 257, 360, 361.
OZANAM, Frédéric, 73.

PADOUE, Italie, 311.
PAGLIA, Francesco, 336.
PAGLIERE, Esteban, 280.
PALERME, Sicile, 259, 377, 406.
PALESTINE (Terre Sainte), 250, 283-284, 305, 314, 368, 370.
PALESTRINO, Domenico, 120.
PALLAVICINI, Mgr, 176.
PALMEIRAS, Brésil, 282.
PAMPA, Argentine, 219, 279.
PARAGUAY, 10, 269, 271, 293, 315, 343.
PARAY-LE-MONIAL, France, 249.
PARIS, 26, 43, 92, 154, 155, 160, 246, 249, 261, 290, 378, 414.
PARME, Italie, 17, 153, 396.
PASOTTI, Mgr, 349.
PASTRÉ, bienfaitrice de Don Bosco, 155.
PATAGÓNES, Patagonie, 195, 218, 219, 220, 278.
PATAGONIE, Argentine, 10, 195, 212, 214, 218-220, 269, 273, 278-280, 342, 368.
Patronage Sainte-Anastasie, Nice, 195.
Patronage Saint-Léon, Marseille, 154.
Patronage Saint-Pierre, Nice, 154, 155.
PAUL VI, pape, 408, 409, 417, 419, 422.
PAVIE, Italie, 117, 259, 376.
PAYSANDÚ, Uruguay, 217, 274.
PEDRO II, dom, empereur du Brésil, 221, 274.
PÉKIN, Chine, 12, 348, 363, 365.
PELAZZA, Andrea, 120, 152.
PELLICO, Silvio, 58.
PENANGO, Italie, 153, 195, 299.
PERETTO, Carlo, 275.
PÉRIER, Mgr, 346.
PERNAMBOUC, Brésil, 274.
PÉROU, 269, 270, 276, 315, 368.
PERRONE, auteur d'un manuel, 336.
PERROT, Pierre, 155.
PESCARMONA, Alessandro, 55, 56.
PESTARINO, Domenico, 173, 177, 179, 181, 182, 183, 186, 188, 189, 191, 192, 367.
PETRÓPOLIS, Brésil, 221.

PHILIPPE NÉRI, saint, 35, 93, 161, 164.
PHILIPPINES, 314, 353, 365, 378.
PIANO, Giovanni Battista, 84.
PIANTA, Giuseppe, 27.
PICCO, Matteo, 58, 83, 85, 243.
Piccola casa della divina Provvidenza, Turin, 33.
Piccolo clero, compagnie, 72, 73, 76.
PICCONO, Angelo, 270.
PIE VII, pape, 17.
PIE IX, pape, 10, 43, 44, 64, 69, 110, 129, 130, 135, 153, 183, 188, 191, 195, 202, 206, 208, 212, 217, 226, 227, 273, 317, 418.
PIE X, pape, 97, 153, 220, 253, 292, 305, 342, 371, 391.
PIE XI, pape, 88, 149, 184, 298, 299, 306, 307, 348, 355, 358, 384, 385.
PIE XII, pape, 12, 88, 184, 307, 314, 355, 384, 385, 388, 419.
PIÉMONT, Italie, 18, 19, 21, 26, 43, 44, 47, 56, 65, 95, 108, 128, 131, 139, 141, 142, 148, 152, 202, 230, 258, 259, 265, 279, 336, 339, 370. *Habitants*, 152.
PIGNEROL, Piémont, 287.
PINARDI, Francesco, 38, 41, 68. *Maison*, 39, 46, 49, 50, 55, 59, 162.
PIOVA, Piémont, 258.
PISANI, abbé, 155.
PISCETTA, Luigi, 336.
PISE, Italie, 259.
PIURA, Pérou, 270.
PITTINI, Riccardo, 343.
PÔ, fleuve d'Italie, 33.
POESIO, Arturo, 399, 400, 401.
POINTE-NOIRE, Congo - Brazzaville, 350.
POLOGNE, 12, 250, 257, 292, 298, 355, 359-361, 377, 408. *Habitants*, 257, 259.
POMPÉI, Italie, 389.
PORDENONE, Italie, 311.
PORTA NUOVA, quartier de Turin, 45, 104, 244.
PORTO, Portugal, 158, 257.
PORTO RICO, 380.
PORTO VELHO, Brésil, 299, 345.
PORT STANLEY, îles Malouines, 280.
PORTUGAL, 158, 250, 257, 313, 355.
PORVENIR, Terre de Feu, 281.
POSSIO, Camillo, 404.
PRAGUE, Tchécoslovaquie, 159, 362.
PRINGLES, Patagonie, 279.
PROVERA, Francesco, 59, 143.
PRUN, Athanase, 284.
PRUSSE, royaume, 139.
PRZEMYSL, Pologne, 257.
PUEBLA, Mexique, 271.
Pueri cantores, 315.
PUERTO AYACUCHO, Venezuela, 343.
PUERTO CASADO, Paraguay, 343.
PUERTO PINASCO, Paraguay, 343.
PUERTO SASTRE, Paraguay, 343.
PUNTA ARENAS, Terre de Feu, 221, 280.

QUARGNENTO, Piémont, 195.
QUEIROLO, Domenico, 343.
QUITO, Équateur, 222, 269, 277, 342.

RABAGLIATI, Evasio, 218, 222, 270, 277, 278.
RANDAZZO, Sicile, 153, 233.
RANGOON, Birmanie, 314, 352.
RATTAZZI, Urbano, 100, 103, 104, 110, 128.
RATBURI, Thaïlande, 299, 348, 352.
RAVENNE, Italie, 259.
RAWSON, Patagonie, 280.
REBAUDENGO, Turin, 299, 309, 339.
RECIFE, Brésil, 274.
REGISTRO DO ARAGUAIA, Brésil, 343, 344.
Règlements (Regolamenti) de la Société salésienne, 11, 161-171, 317, 318, 319, 320, 321, 325-327, 333, 335, 338, 339, 386. *Règlement de l'Oratoire*, 10, 42, 93, 123, 128, 162-166, 171, 318,

322, 326. *Règlement des maisons,* 10, 45, 52, 59, 128, 162, 166-169, 171, 318, 321.
Règles (Regole) de la Société salésienne. Voir *Constitutions.*
Restauration, époque historique, 19, 21, 25, 43, 56.
REVIGLIO, Felice, 57, 107, 391, 394.
Révolution française, 18.
Revue diocésaine de Séville, 156.
RIALP, Espagne, 260.
RIBERT, Mgr, 364.
RICALDONE, Pietro, 9, 12, 75, 91, 93, 98, 162, 163, 168, 200, 260, 263, 299, 303-310, 312, 315, 326, 330, 331, 332, 333, 334, 336, 370, 375, 377, 383, 384, 388, 399, 402, 407, 415.
RICCARDI DI NETRO, Mgr, 133, 142.
RICCERI, Luigi, 10, 13, 389, 405, 406-407, 408, 409, 413, 414, 417, 419.
Ricordi confidenziali de Don Bosco, 73, 143.
RIETI, Italie, 152.
Rifugio, pensionnat de Turin, 36, 37, 41, 242.
RINALDI, Filippo, 9, 11, 12, 122, 250, 256, 260, 287, 291, 294-301, 303, 305, 310, 312, 317, 322, 324, 326, 369, 374, 375, 384, 387, 388, 397, 398, 399.
RIOBAMBA, Équateur, 277.
RIO COLORADO, fleuve de Patagonie, 219, 279.
RIO DAS GARÇAS, fleuve du Mato Grosso, 282.
RIO DE JANEIRO, Brésil, 221.
RIO GALLEGOS, Patagonie, 220, 280.
RIO GRANDE DO SUL, Brésil, 275.
RIO NEGRO, fleuve de Patagonie, 218, 219, 278, 279, 293, 344.
RIPOLL, Catalina, 356.
RIVA DI CHIERI, 80.
RIVOLI, Italie, 95.
RIZZAGHI, Gaetano, 125.
RO, Mgr, 353.
ROBERTO, tailleur, 25.
ROCA, Patagonie, 279.
ROCA, général, 218, 278.
ROCCHIETTI, Giuseppe, 57.
RODEO DEL MEDIO, Argentine, 273, 373.
ROKITA, Stanislas, 360.
ROLLAND, Léon, 392.
ROMAGNE, Italie, 259.
ROMANS, France, 261.
ROME *(Saint-Siège),* 9, 13, 35, 97, 110, 129, 131, 133, 134, 139, 141, 152, 153, 195, 204, 205, 209, 213, 220, 225, 226, 227, 228, 230, 231, 232, 234, 235, 236, 237, 238, 246, 247, 248, 251, 253, 259, 265, 269, 270, 274, 277, 281, 292, 298, 307, 316, 318, 323, 325, 335, 336, 337, 341, 343, 347, 359, 362, 364, 370, 371, 372, 373, 376, 384, 388, 389, 390, 408.
RONCALLO, Elisa, 197, 368.
RONCHAIL, Giuseppe, 154, 261.
RONDA, Espagne, 260.
ROQUEFORT, France, 249.
ROSARIO, Argentine, 273, 373.
ROSMINI, Antonio, 47, 128.
ROSSARO, coadjuteur, 158.
ROSSI, Giuseppe, 112, 117, 120, 156.
ROSSI, Marcello, 120.
ROSSIGNOL, France, 261.
ROTTERDAM, Pays-Bas, 250.
ROUBY, missionnaire, 342.
ROUSSEAU, Jean-Jacques, 99.
RUA, Giovanni Battista, 242.
RUA, Luigi, 242, 277.
RUA, Michele, 7, 9, 10, 11, 32, 40, 52, 57, 58, 65, 71, 73, 76, 82, 83, 84, 87, 98, 107, 111, 112, 119, 129, 133, 143, 146, 169, 170, 194, 202, 226, 231, 232, 235, 236, 237, 238, 241-253, 255, 256, 258, 259, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 270, 271, 273, 278, 284, 287, 288, 291, 297, 304, 305, 310, 311, 313, 318, 319, 320, 322, 329, 330, 331, 332, 334, 337, 338, 339, 345, 371, 382, 383,

384, 385, 386, 387, 388, 389, 391, 396, 397, 398, 411.
RUANDA, 350.
RUEIL, France, 261.
RUFFATO, Giuseppe, 120.
RUFFINO, Domenico, 112, 144, 245.
RUSSIE, 279.

SACILOTTI, Pietro, 344.
SACRÉ-COEUR, 32, 157, 253, 301. *Basilique du Sacré-Coeur à Rome,* 153, 237.
SADOWA, victoire prussienne, 139.
Saint-Augustin, église de Turin, 58.
SAINT-CYR, France, 195, 196, 197, 249.
Sainte-Alliance, 18.
Sainte-Anne, congrégation de religieuses, 190.
SAINTE-MARGUERITE, France, 155, 249, 261, 298.
Saint-François-d'Assise, église de Turin, 34, 35. Place, 58.
Saint-Gabriel, orphelinat à Lille, 155.
Saint-Jean-l'Évangéliste, église de Turin, 153, 296.
Saint-Louis, oratoire à Turin, 45, 94.
Saint-Martin, chapelle à Turin, 37.
Saint-Office, congrégation romaine, 251.
Saint-Sacrement, 40, 52, 86, 101, 178, *Compagnie,* 72, 73, 76.
Saint-Siège. Voir ROME.
SAK, Mgr, 349, 350.
SAKANIA, Congo, 350.
SALA, auteur d'un manuel, 336.
SALA, Antonio, 237.
SALAMANQUE, Espagne, 260.
SALOTTI, Mgr, 80, 147.
SALVADOR, Brésil, 275.
SAMPIERDARENA, Italie, 143, 144, 145, 149, 151, 159, 228, 233, 252, 290, 295.
SAN BENIGNO CANAVESE, Italie, 121, 149, 152, 153, 227, 233, 295, 339.
SAN FRANCISCO, États-Unis, 10, 272.
San Giovanni della Pigna, église de Rome, 259.
SANGOLQUÍ, Équateur, 277.
SANGREDOURO, Brésil, 282.
SAN GREGORIO, Sicile, 259, 336.
SAN JOSÉ DEL VALLE, Espagne, 260.
SAN NICOLÁS DE LOS ARROYOS, Argentine, 212, 213, 216, 217.
San Pietro in Vincoli, église de Turin, 37.
SAN RAFAEL, Terre de Feu, 280.
SAN RAFAEL DE MARACAIBO, Venezuela, 271.
SAN SALVADOR, 269, 272.
SAN SEBASTIÁN, Terre de Feu, 221.
SANTA CRUZ, Patagonie, 220, 280.
SANTA CRUZ DE TENERIFE, îles, Canaries, 350.
SANTA FE, Argentine, 273.
Santa Maria Liberatrice, église de Rome, 253, 259.
SANTANDER, Espagne, 260, 296.
SANTA ROSA DE TOAY, Patagonie, 279.
SANTIAGO, Chili, 222, 275, 316, 390.
SANTIAGO, Cuba, 293.
SANT'IGNAZIO, sanctuaire près de Turin, 56, 115, 117.
SAN VICENTE DELS HORTS, Espagne, 260, 357.
SÃO GABRIEL, Brésil, 344.
SÃO PAULO, Brésil, 11, 222, 274, 387, 390.
SÃO VICENTE, Cap Vert, 350.
SARDAIGNE, Italie, 259.
SARRIÁ, Barcelone, 156, 260, 296.
SASSI, Piémont, 100.
SAVINI, Angelo, 204.
SAVIO, Angelo, 57, 81, 87, 111, 220, 270, 271.
SAVIO, Carlo, 80.
SAVIO, Domenico, saint, 7, 9, 13, 63, 70, 71, 76, 78, 79-89, 94, 244, 288, 307, 315.
SAVOIE, 17, 19. *Habitants,* 37.
SAVONE, Italie, 144, 212, 252, 259.
SCALONI, Francesco, 256.
SCARAMPI DI PRUNEY, comte, 200.
SCAVINI, Bartolomeo, 118, 125.

SCHOENEBERGER, Pierre, 116, 124.
Schola cantorum, 97.
SCHOUPPE, auteur d'un manuel, 336.
SCIANDRA, Mgr, 189, 192.
SCOTTON, Mgr, 190.
SEAK-KEI, Chine, 347.
Sénat français, 255.
SÉOUL, Corée, 353.
SERIÉ, Giorgio, 399, 400, 402, 403, 404.
SESTRI LEVANTE, Italie, 194.
SEVILLA DON BOSCO, Equateur, 342.
SÉVILLE, Espagne, 156, 260, 262, 263, 265, 304, 358.
SHALUB, Giorgio, 283.
SHILLONG, Inde, 314, 345, 346.
SHIU-CHOW, Chine, 12, 293, 347, 348, 362.
SHRIGLEY, Angleterre, 299.
SIAM. *Voir* THAÏLANDE.
SIBÉRIE, 361, 377.
SICILE, 153, 195, 233, 246, 259, 265, 298, 312, 336, 370, 376, 378, 406.
SILVA HENRÍQUEZ, cardinal, 316.
SIMPLON, tunnel du, 264.
SINDARA, Gabon, 350.
SLIEMA, Malte, 263.
SLOVAQUIE, 362, 408.
SOAVE, Pancrazio, 38.
Société Biblique, 159.
Société de l'allégresse, 27, 67, 92.
Société de secours mutuels, 48.
Société salésienne (officiellement *Pieuse Société de saint François de Sales,* fréquemment *congrégation salésienne*), 103-113, 132, 133, 136, 199, 205, 206, 207, 211, 213, 225, 228, 245, 257, 258, 262, 264, 266, 303, 318, 325, 329, 371, 405, 421, 422, et *passim.*
SOLA, Mgr, 154.
SOLFERINO, victoire franco-sarde, 139.
SOMME, France, 261.
SONADA, Inde, 314.
SORA, Gennaro, 404.
SORBONE, Enrichetta, 368.
SOSA, missionnaire, 343.
SPEZIA, architecte, 141.
STACKPOOL, comtesse de, 158.
STEFENELLI, Alessandro, 279.
STELLA, Pietro, 28, 29, 31, 41, 44, 103, 128, 137, 138, 145, 147, 185, 187, 192, 193, 208, 209, 211, 215, 223.
STRASBOURG, France, 250.
STUPINIGI, Piémont, 100.
SUCRE, Bolivie, 271.
SUI-PIN, Chine, 348.
SUISSE, 250, 256, 264. *Habitants,* 37.
SUNBURY, Australie, 353.
SUPERGA, près de Turin, 99.
SUSSEX, Angleterre, 261.
SVAMPA, cardinal, 267.
SVEGLIATI, Stanislao, 132, 133, 134, 136, 137, 204.
SWAZILAND, 351.
SWIERC, Jean, 360.
SYRIE, 351, 370.
SZENTKERESZT, Hongrie, 293, 298.

TABOADA LAGO, José Maria, 401.
TALCA, Chili, 222, 275.
TANJORE, Inde, 11, 284.
TARAQUÁ, Brésil, 344.
TARIANOS, Indiens du Brésil, 344.
TARLAC, Philippines, 353.
TARRAGONE, Espagne, 260.
TCHÉCOSLOVAQUIE, 159, 362, 377.
TÉHÉRAN, Iran, 314, 351.
TÉHUELCHES, Indiens de la Patagonie, 280.
TERRE DE FEU, Argentine, 220-221, 269, 273, 278, 280-281, 305, 342, 368.
TESSIN, Suisse, 256.
TESTACCIO, Rome, 253.
THAÏLANDE (Siam), 299, 306, 314, 348-349, 352, 374, 375.
THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS, sainte, 178.
THEREZA CHRISTINA, Mato Grosso, 281, 282.

Thessaloniciens, lettre de saint Paul aux, 82.
THU-DUC, Vietnam, 352.
TIBET, 345.
TIBIDABO, Barcelone, 157.
TIMOR, île, 352.
TIRONE, Pietro, 360.
TOKYO, Japon, 352.
TOMATIS, Carlo, 98.
TOMATIS, Domenico, 275.
TOMATIS, Giorgio, 284.
TOR DE' SPECCHI, Rome, 232, 233.
TOSCANE, Italie, 17, 153, 370.
TOULON, France, 207, 209, 215, 249, 261, 392.
TOURNAI, Belgique, 256.
TOZZI, Enea, 261.
TRAM-HANH, Vietnam, 352.
TRECASTAGNI, Sicile, 368.
TRENTE, Italie, 153, 158, 259.
TREVI, Italie, 259.
TREVIGLIO, Italie, 258.
TRIESTE, Vénétie, 298.
TRINITÀ, Piémont, 152.
TRINO, Piémont, 258.
TRIONE, Stefano, 80, 267, 387, 388.
TRIPAILAO, Indiens de Patagonie, 219.
TROCHTA, Mgr, 362.
TUNIS, 258, 350.
TUNISIE, 250, 258, 370.
TROFARELLO, Piémont, 144.
TUCANOS, Indiens du Brésil, 344.
TURCHI, Giovanni, 57.
TURIN, 9, 11, 17, 19, 25, 31, 32, 36, 37, et *passim.*
TURQUIE, 351.

UAKIBIS, Indiens du Venezuela, 343.
ULLOA, don Diego de Casa, 156.
UNIA, Michele, 277, 278.
Universités, corporations de travailleurs, 47.
URIBELARREA, Argentine, 273, 276, 373.
URUGUAY, 216, 217, 221, 233, 269, 274, 276, 315, 336, 343, 368, 370, 405.
USHUAIA, Terre de Feu, 281.
UTRERA, Espagne, 156, 157, 233, 249, 260, 304, 357.

VALDIVIA, Chili, 275.
VALDOCCO, quartier de Turin où s'est implantée l'oeuvre de Don Bosco, 9, 38, 39, 42, 46, 62, 65, 68, 69, 73, 77, 80, 84, 89, 92, 95, 98, 104, 105, 109, 128, 141, 142, 145, 149, 157, 163, 168, 173, 186, 194, 242, 244, 253, 273, 298, 299, 306, 332, 378, 393, 395, 396, 397.
VALENCE, Espagne, 260, 357, 358, 375.
VALENCIA, Venezuela, 271.
VALENTINI, Eugenio, 21, 146, 304, 415.
VALLAURI, Tommaso, 148.
VALLECROSIA, Italie, 151, 159, 194.
VALPARAISO, Chili, 275.
VALSALICE, Piémont, 143, 144, 145, 153, 233, 236, 304, 311, 334, 386.
VALSÉ, soeur Teresa, 367.
VANCHIGLIA, quartier de Turin, 45, 104, 244, 245.
VANISTENDAEL, August, 404.
VAN ROSSUM, cardinal, 345.
VAR, France, 154.
VARAZZE, Italie, 11, 143, 144, 145, 151, 188, 230, 251, 297.
VARI, auteur, 415.
VARVELLO, auteur d'un manuel, 335.
VASCHETTI, Francesco, 112.
VASCHETTI, Luisa, 11, 12, 367, 372-375.
VASCONCELLOS, Sébastien Leite de, 158.
VASQUEZ DIAZ, peintre madrilène, 404.
Vatican, 299, 375.
Vatican I, concile, 418.
Vatican II, concile, 6, 316, 339, 379, 385, 392, 401, 402, 406, 408, 416, 418, 419, 421.
VELLORE, Inde, 314, 347.
VÉNÉTIE, Italie, 17, 139, 153, 370.

VENEZUELA, 269, 271, 276, 315, 343, 344, 362.
VENTURELLI, Angelo, 344.
VERA, Mgr, 217.
VERCEIL, Italie, 370.
VERDI, Giuseppe, 97.
VÉRONE, Italie, 258, 311.
VERSIGLIA, Mgr, 284, 347, 348.
VESPA, Angela, 13, 367, 378-380.
VESPIGNANI, Giuseppe, 214, 273, 373.
VEUILLOT, François, 34.
VIANA DO CASTELO, Portugal, 257.
VICENCE, Italie, 311.
VICTOR-EMMANUEL I, roi de Sardaigne, 17, 19.
VICTOR-EMMANUEL II, roi d'Italie, 44, 139, 142.
VICTORIA, Philippines, 353.
VICTORIA, Argentine, 279.
VICUÑA, Laura, 380.
VIETNAM, 352.
VIEDMA, Patagonie, 219, 220, 278, 279.
VIENNE, Autriche, 17, 43, 258, 298, 307.
VIGLIETTI, Carlo, 22.
VIGNAUD, Argentine, 274, 276.
VIGO, Espagne, 260.
VILLA COLÓN, Uruguay, 195, 217, 274, 368.
VILLANUEVA, Francisco, 356.
VILLENA, Espagne, 358.
VINCENT DE PAUL, saint, 75, 188. *Conférence,* 73, 74, 78, 144, 154, 157, 176, 177.
VINTIMILLE, Italie, 151.
Vlast, revue tchèque, 159.
VOLA, Ignazio et Giuseppe, 200.

WALDECK-ROUSSEAU, homme politique français, 261.
WATERLOO, défaite de Napoléon, 17.
Westminster, Londres, 261.
WINOWSKA, Maria, 257.
WIRTH, Morand, 5, 7.
WÜRZBURG, Allemagne, 293.

YANGTSÉPOO, Changhaï, 364.
YEH, Pierre, 12, 364.
YOUGOSLAVIE, 257, 292, 362, 377.

ZERBINO, Pietro, 312.
ZIGGIOTTI, Renato, 10, 12, 303, 304, 309, 310-316, 337, 343, 351, 352, 383, 384, 385, 388, 389, 399, 400, 401, 402, 403, 406, 407, 408, 419.
ZITAROSA, Gerardo Raffaele, 415.
ZUCCA, Giovanni, 81.
ZUCCA, Margherita, 20.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5
Repères chronologiques 9

Première partie

LA FORMATION DE L'OEUVRE SALÉSIENNE (1815-1888)

Chapitre I: LES ANNÉES DE JEUNESSE DE JEAN BOSCO (1815-1841) 17

L'Italie en 1815, 17. - Le Piémont, 18. - Un petit monde familial et rural, 19. - Orphelin, 20. - Les premières années, 22. - Essais scolaires, 24. - Au collège de Chieri (1831-1835), 25. - Les occupations d'un externe, 27. - Problèmes de vocation, 27. - Au séminaire de Chieri (1835-1841), 28. - Ordination sacerdotale (1841), 29.

Chapitre II: LES DÉBUTS DE L'ORATOIRE (1841-1847) . 31

Don Bosco à Turin, 31. - Origine de l'Oratoire (1841), 34. - Les premiers rassemblements (1841-1844), 34. - A la recherche d'une implantation (1844-1846), 36. - L'installation chez Pinardi (1846), 38. - La vie à l'Oratoire, 39. - Les cours du soir, 41. - Consolidation, 42.

Chapitre III: LA MAISON DE L'ORATOIRE ENTRE 1847 ET 1862. LES APPRENTIS 43

Un climat politique nouveau, 43. - Vicissitudes de l'Oratoire, 44. - Origine d'une nouvelle création (1847), 45. - La première maison salésienne, 46. - La question sociale à Turin en 1848, 46. - L'action de Don Bosco, 48. - Les

premières années à la maison de l'Oratoire, 49. - Origine des ateliers, 49. - Encadrement, 50. - La vie des apprentis à l'Oratoire, 51. - Vie religieuse, 52. - Loisirs, 53.

Chapitre IV: LA MAISON DE L'ORATOIRE ENTRE 1847 ET 1862. LES SECONDAIRES 55

Don Bosco et les étudiants, 55. - Un problème de recrutement sacerdotal, 56. - Premiers essais de vocations, 56. - Les cours en ville, 57. - La section secondaire à l'Oratoire, 58. - Les élèves, 59. - Vie quotidienne, 60. - L'esprit de famille à l'Oratoire, 61. - Le travail scolaire, 62. - Formation chrétienne, 63. - Vacances, 64. - Conclusion, 65.

Chapitre V: LES COMPAGNIES 67

La Société de l'allégresse, 67. - Naissance des compagnies, 68. - Compagnie de saint Louis (1847), 68. - Compagnie de l'Immaculée (1855), 70. - Autres compagnies, 72. - Les compagnies en dehors du Valdocco, 73. - Rôle des compagnies, 74. - Formation de l'élite, 74. - Formation apostolique, 75. - Transformation du milieu, 77.

Chapitre VI: DOMINIQUE SAVIO (1842-1857) . . . 79

Première rencontre (1854), 79. - Un garçon « né vertueux » (1842-1854), 80. - Dominique à l'Oratoire (1854-1857), 82. - L'âme de Dominique Savio, 83. - Courage tranquille, 84. - Piété, 85. - Souci apostolique, 86. - Un modèle pour les jeunes, 87. - Les premiers émules de Dominique, 88.

Chapitre VII: LES LOISIRS 91

Attitude positive de Don Bosco, 91. - Jean Bosco avait l'expérience du jeu, 91. - Les jeux comme moyens d'éducation, 93. - Don Bosco et la musique, 94. - Premières classes de chant populaires, 95. - Musique instrumentale, 95. - Musique et éducation, 96. - Le théâtre, 97. - Buts du théâtre: distraire, instruire, éduquer, 98. - Promenades et excursions, 99. - Les promenades d'automne, 100.

Chapitre VIII: NAISSANCE DE LA SOCIÉTÉ SALÉSIENNE (1850-1864) 103

Les conseils de Rattazzi, 103. - Situation en 1850, 104. - Le projet de l'archevêque, 105. - La formation de jeunes cadres, 106. - L'association religieuse privée (1854-1859), 107. - L'association religieuse ouverte (1859), 109. - La situation canonique des premiers salésiens, 113.

Chapitre IX: LES COADJUTEURS SALÉSIENS . . . 115

Collaborateurs laïcs, 115. - Les premiers salésiens laïcs, 117. - Provenance, 118. - Fonctions, 120. - Élaboration progressive, 121. - La place des laïcs dans la Société salésienne, 121. - Un apôtre et un éducateur, 123. - Un religieux, 124.

Chapitre X: LES CONSTITUTIONS SALÉSIENNES JUSQU'EN 1874 127

Préparation, 127. - Les constitutions de 1858, 129. - Retards, 131. - Les remarques suscitées par le texte de 1864, 131. - La bataille des « dimissoriales », 132. - Vers l'approbation des constitutions, 134. - Approbation des constitutions (1874), 135. - Évolution du contenu des constitutions, 136. - Détails d'une comparaison entre les textes de 1864 et de 1874, 137.

Chapitre XI: L'APOSTOLAT EN ITALIE DE 1863 A 1875 . 139

Les conditions politiques et religieuses, 139. - L'église Marie-Auxiliatrice (1863-1868), 140. - Les fondations en Italie (1863-1875), 142. - Orientations générales, 145. - L'apostolat de la presse, 146.

Chapitre XII: LES DÉBUTS DE L'OEUVRE EUROPÉENNE (1875-1888) 151

Fondations italiennes (1875-1888), 151. - Les débuts en France (à partir de 1875), 154. - En Espagne (à partir de 1881), 156. - En Angleterre (à partir de 1887), 157. - Rayonnement et projets dans d'autres pays, 158. - Sens de ces fondations nouvelles, 159.

Chapitre XIII: LES RÈGLEMENTS SALÉSIENS JUSQU'EN 1888 161

Spontanéité et méthode, 161. - Règlement de l'Oratoire, 162. - Règlement de la maison de l'Oratoire, 166. - Règlement des maisons salésiennes (1877), 168. - Les « deliberazioni », 169.

Chapitre XIV: MARIE-DOMINIQUE MAZZARELLO (1837-81) 173

Première rencontre (8 octobre 1864), 173. - Premières années, 174. - Formation religieuse, 175. - Les filles de l'Immaculée, 178. - Débuts d'apostolat, 180. - La fille spirituelle de Don Bosco, 182. - Physionomie spirituelle de Marie Mazzarello, 183.

Chapitre XV: LES FILLES DE MARIE-AUXILIATRICE JUSQU'A LA MORT DE DON BOSCO 185

Étapes de la fondation des Filles de Marie-Auxiliatrice, 185. - Projets de Don Bosco, 187. - Naissance de l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice, 188. - Consolidation, 190. - Dilatation de l'Institut, 194. - Dernières années de Mère Mazzarello, 196. - Mère Daghero, 196.

Chapitre XVI: LES COOPÉRATEURS SALÉSIENS . . 199

Déconvenue de Don Bosco, 199. - Les premiers aides non religieux, 199. - Projets d'association, 201. - L'intégration envisagée et repoussée, 203. - Une manière de tiers ordre, 205. - Le règlement de 1876, 206. - Succès de l'entreprise, 208.

Chapitre XVII: LES SALÉSIENS EN AMÉRIQUE. LES PREMIÈRES MISSIONS (1875-1888) 211

L'idéal missionnaire de Don Bosco, 211. - Les départs successifs vers l'Amérique, 213. - Songes missionnaires, 214. - En Argentine et en Uruguay, 216. - La Patagonie, 218. - La Terre de Feu, 220. - Brésil, Chili, Équateur, 221. - Conclusion, 222.

Chapitre XVIII: LA CONGRÉGATION STABILISÉE (1874-1888) 225

Le noviciat, 225. - Action en faveur des vocations d'aînés, 227. - Premier chapitre général (septembre 1877), 228. - Premières inspections, 230. - Rapport canonique au Saint-Siège (1879), 230. - Installation d'un procureur à Rome (1880), 231. - Deuxième chapitre général (septembre 1880), 232. - Troisième chapitre général (septembre 1883), 233. - Communication des privilèges (1884), 234. - Don Rua « vicaire général », 235. - Quatrième chapitre général (septembre 1886), 236. - Mort de Don Bosco, 237.

Deuxième partie

L'AFFERMISSEMENT ET L'EXPANSION MONDIALE DE L'OEUVRE SALÉSIENNE (1888-1965)

Chapitre XIX: LE PREMIER SUCCESSEUR DE DON BOSCO: MICHELE RUA (1837-1910) 241

Jeunesse, 241. - Études secondaires, 243. - Salésien, 244. - Prêtre, 245. - Recteur majeur (1888-1910), 247. - Activités, 248. - Épreuves, 251. - Spiritualité de Don Rua, 252.

Chapitre XX: LES SALÉSIENS EN EUROPE SOUS DON RUA 255

Vue d'ensemble, 255. - Les salésiens dans de nouveaux pays d'Europe, 256. - Expansion en Italie, 258. - Progrès en Espagne, 260. - Vicissitudes des maisons de France, 260. - En Angleterre, 261. - Une institution privilégiée: l'oratoire, 262. - Quelques fondations originales, 263. - Le recrutement, 264. - Les provinces, 265. - Rôle de Don Rua dans l'expansion salésienne, 266. - Rôle des coopérateurs, 267.

Chapitre XXI: PROGRÈS EN AMÉRIQUE ET PREMIERS PAS EN ASIE ET EN AFRIQUE 269

Les salésiens dans de nouveaux pays d'Amérique, 269. - Progrès dans les autres pays d'Amérique, 273. - Raisons et caractéristiques de cette expansion, 275. - Progrès en Patagonie, 278. - Progrès dans l'extrême sud, 280. - La mission du Mato Grosso au Brésil, 281. - Nouvelle mission chez les Kivaros en Équateur, 282. - Les salésiens en Palestine, 283. - Premières communautés en Chine, Inde et Afrique, 284.

Chapitre XXII: LE DEUXIÈME ET LE TROISIÈME SUCCESSEURS DE DON BOSCO: PAOLO ALBERA ET FILIPPO RINALDI 287

1. *Paolo Albera (1845-1921)* 287

Un garçon affable et studieux, 287. - Le salésien, 289. - Responsabilités en Italie et en France, 289. - Recteur majeur (1910-1921), 291.

2. *Filippo Rinaldi (1856-1931)* 294

Une vocation tardive, 294. - Grandes charges en Espagne et à Turin, 296. - Recteur majeur (1922-1931), 298.

Chapitre XXIII: LE QUATRIÈME ET LE CINQUIÈME SUCCESSEURS DE DON BOSCO: PIETRO RICALDONE ET RENATO ZIGGIOTTI 303

1. *Pietro Ricaldone (1870-1951)* 304

Les années de préparation d'un grand supérieur, 304. - L'oeuvre du supérieur général (1932-1951), 306. - L'enseignement chrétien et la formation salésienne, 308.

2. *Renato Ziggiotti (né en 1892)* 310

La montée de Don Ziggiotti, 310. - Le rectorat de Don Ziggiotti (1952-1965). - Les voyages, 313. - L'oeuvre organisatrice, 315.

Chapitre XXIV: CHAPITRES GÉNÉRAUX, RÈGLEMENTS ET CONSTITUTIONS DE LA SOCIÉTÉ SALÉSIENNE DEPUIS 1888 317

Adaptation progressive, 317. - Le recueil des décisions des six chapitres généraux (1894), 318. - Le corpus des règlements salésiens de 1906, 320. - L'édition annotée des constitutions (1905), 322. - Les constitutions réformées d'après le nouveau code (1921 et 1923), 323. - Les règlements de 1924, 325. - Règlements de 1954 et modifications ultérieures, 326.

Chapitre XXV: LA FORMATION DES SALÉSIENS DEPUIS DON RUA 329

Les méthodes traditionnelles, 329. - Le développement des institutions, 331. - Les juvénats (ou aspirantats), 332. - Le noviciat, 333. - Les études cléricales, 334. - Triennat pratique, 337. - Formation des coadjuteurs, 338.

Chapitre XXVI: LES MISSIONS SALÉSIENNES DE 1910 A 1965 341

Les missions salésiennes en Amérique du Sud, 341. - Missions du Brésil, 343. - Les missions de l'Inde, 345. - Vicissitudes de la mission en Chine, 347. - La mission de Thaïlande, 348. - La mission du Katanga, 349. - Dans les territoires de mission non salésiens, 350. - Conclusion, 354.

Chapitre XXVII: LES SALÉSIENS PERSÉCUTÉS . . . 355

En Espagne (1936-1939), 355. - En Pologne (1939-1944), 359. - Dans d'autres pays d'Europe centrale, 361. - En Chine, 363.

Chapitre XXVIII: LES FILLES DE MARIE-AUXILIATRICE DE 1888 A 1965 367

Mère Daghero, une femme d'action († 1924), 367. - Filles de Marie-Auxiliatrice et salésiens, 370. - Une maîtresse de spiritualité, Mère Vaschetti (1924-1943), 372. - Une mère bonne et intelligente, Mère Linda Lucotti (1943-1957), 376. - L'Institut depuis l'avènement de la Mère Vespa (1958), 378.

Chapitre XXIX: LES COOPÉRATEUR DE 1888 A 1965 381

Un ultime appel, 381. - L'âme du mouvement, 382. - L'orientation du mouvement, 382. - L'organisation du mouvement, 385. - Les congrès internationaux, 389. - La réponse des coopérateurs, 391.

Chapitre XXX: LES ANCIENS ÉLÈVES 393

Place des anciens élèves, 393. - Don Bosco et les anciens de l'Oratoire, 394. - Premières réunions des anciens de l'Oratoire, 395. - Les associations locales, 396. - Vers la création d'une fédération internationale, 397. - Vers la création de la confédération mondiale, 399. - Des salésiens dans le monde, 402. - La vie des anciens, 403.

Chapitre XXXI: LES ORIENTATIONS NOUVELLES . . 405

Deux anniversaires, 405. - Une nouvelle étape, 405. - Le P. Luigi Ricceri, nouveau recteur majeur, 406. - Le XIX[e] chapitre général, 408. - Structures nouvelles au sein de la congrégation, 410. - Les oeuvres et leur « ridimensionamento », 411. - Formation des salésiens, 412. - Pastorale des jeunes, 414. - Pastorale des adultes, 416. - Valeurs traditionnelles et requêtes contemporaines, 417. - La dimension ecclésiale, 418. - La dimension apostolique et missionnaire, 419. - Conclusions, 421.

Bibliografie 423

Index 431

Tipografia Domenicane – Alba (Italia) 1970